



12-13-23



**REVUE
GERMANIQUE.**

TOME TREIZIÈME.



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
8, RUE GARANCIÈRE.



REVUE GERMANIQUE

PUBLIÉE PAR

MM. CH. DOLLFUS ET A. NEFFTZER

TOME TREIZIEME.

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE GERMANIQUE

7, passage Saulnier

DÉPOT PRINCIPAL

LIBRAIRIE A. FRANCK

67, RUE RICHELIEU

—
1861

L'ÂME DE LA PLANTE.

DEUXIÈME ARTICLE ¹.

Les faits que nous avons observés dans la vie des végétaux, en les voyant pencher ou redresser leurs tiges, ouvrir ou fermer leurs feuilles et leurs fleurs, constituent un ensemble d'actes évidemment spontanés, mais qui tous se rattachent aux influences qu'exercent sur les plantes les agents terrestres et solaires. Ces mouvements nous ont fait comprendre combien ces créatures, que nous avions crues immobiles et insensibles, sont au contraire agitées et affectées par les changements atmosphériques; combien surtout elles ressentent les influences cosmiques, le retour du printemps et de l'hiver, du jour et de la nuit. Nous allons les voir maintenant réagir contre toutes les influences hostiles qui troubleront leur paisible existence, et révéler ainsi leur sensibilité par des mouvements soudains, plus ou moins accentués, selon la sensation qu'elles auront éprouvée.

Si l'on touche avec la pointe d'une épingle les filets staminaux de l'épine-vinette, l'arbrisseau si commun dans nos haies, on les voit s'agiter et se ruer, pour ainsi dire, sur le pistil, puis reprendre la position normale au bout de quelque temps. Le style des gratioles, des mimules, des bignonia, se divise, à son extrémité, en deux grandes lames presque égales, et qui forment un stigmate aux lèvres largement ouvertes. Si l'on chatouille avec la barbe d'une plume le pistil de ces plantes, ou si l'on y laisse tomber une goutte d'eau, on les voit aussitôt rapprocher précipitamment les deux bords de leur stigmate, puis, après quelques instants, les écarter de nouveau.

¹ Voir la précédente livraison.

Nous ne saurions citer ici toutes les plantes qui impriment à leurs organes floraux des mouvements semblables à ceux que nous venons d'observer. Nous ferons remarquer seulement que ces plantes appartiennent à des familles très-diverses, puisque les cactus et les centaurées, les pins et les légumineuses offrent aussi des espèces douées d'une extrême sensibilité. Mais, quoique l'on compte un grand nombre de plantes d'espèces et de genres différents qui manifestent ces mouvements, nulle part, cependant, on ne rencontre dans le monde végétal des indices de sensibilité aussi remarquables que parmi les mimeuses proprement dites.

Ainsi, lorsqu'on saisit une branche de la mimeuse pudique, ou lorsqu'on imprime à cette plante une secousse, même légère, on la voit aussitôt relever les folioles de ses feuilles, les appliquer l'une contre l'autre par leur face supérieure, puis, par un mouvement inverse aux précédents, les pencher et les abaisser contre les tiges qui les portent : si le choc a été quelque peu violent, on observera que la mimeuse, en même temps qu'elle ferme ses feuilles, incline ses branches. La plante, avec ses feuilles inclinées et qui paraissent comme flétries, offre en ce moment le même aspect que celui qu'elle présente pendant son sommeil. Cependant, après être restée quelque temps dans cet état de stupeur, la sensitive semble revenir à la vie; elle rouvre ses feuilles, les redresse et rend à ses branches leur position normale. Dans les contrées de l'Amérique où elle croît spontanément, cette plante offre des phénomènes de sensibilité vraiment extraordinaires.

Dans son voyage au Brésil, M. de Martius a vu des sensibles fermer leurs feuilles quand un cheval passait à quelque distance d'elles. Nous avons pu nous-même constater plus d'une fois que ces plantes, qui dans l'Amérique tropicale vivent réunies en société, ferment précipitamment leurs feuilles à l'approche de l'homme, comme effrayées du léger ébranlement que leur cause ses pas. Bien plus, lorsque les rayons du soleil frappent directement un groupe considérable de ces plantes, ce qui arrive fréquemment dans les régions tropicales, on voit se manifester dans le sein de ce groupe une singulière animation : certaines feuilles se ploient et s'inclinent, tandis que d'autres, qui s'étaient déjà penchées, se relèvent et se redressent. Ces mouvements répandent sur ces sociétés végétales quelque chose d'étrange et de fantastique, dont le souvenir s'efface difficilement de l'esprit de quiconque en a été témoin.

On peut, du reste, observer le même phénomène dans nos climats, lorsque, en été, l'on expose une sensitive aux rayons directs du soleil.

On verra çà et là, et de temps en temps, certaines folioles s'incliner, puis se relever et reprendre leur position accoutumée.

Il n'y a point de théories qui n'aient été émises pour expliquer, par des causes toutes physiques, ces phénomènes remarquables. Quoique la plupart de ces hypothèses, souvent contradictoires entre elles, reposent sur des observations toutes spéciales et d'une haute valeur scientifique, aucune cependant, il faut bien le reconnaître, n'a su dévoiler l'origine première de ces mouvements singuliers qui semblent défler toute explication physique ou mécanique, et qui appartiennent dès lors à cette classe de phénomènes obscurs que le physiologiste constate, mais dont la cause, probablement psychique, échappe à ses investigations. Aussi, plus d'un botaniste illustre a-t-il été amené, bon gré, mal gré, à reconnaître que ces mouvements instantanés s'expliquent naturellement et comme d'eux-mêmes, quand on les attribue simplement à la sensibilité des êtres qui les manifestent. M. de Martius insiste particulièrement sur ces faits, qui de tout temps ont vivement impressionné ceux qui ont étudié la vie des plantes sans aucune prévention au sujet de leur prétendue inanimation. M. Fechner rappelle à ce sujet que, lorsque les Gaulois pénétrèrent dans Rome, ils pensèrent que les sénateurs, qu'ils voyaient assis immobiles sur leurs chaises, étaient inanimés, jusqu'au moment où l'un des barbares eut tiré Papirius par la barbe, et que celui-ci, irrité, l'eut frappé. Alors les Gaulois ne doutèrent plus que tous les autres vieillards ne fussent également des êtres vivants et animés. De même, l'impassibilité avec laquelle les plantes supportent les outrages qu'il nous plaît de leur faire, étant l'argument principal sur lequel nous nous appuyons pour déclarer qu'elles sont inanimées et privées de sensibilité, nous devrions reconnaître notre profonde erreur, quand on voit tout à coup un de ces êtres réagir énergiquement contre la moindre violence.

L'analogie que l'on remarque tout d'abord entre les mouvements des plantes sensibles et les mouvements que manifestent les animaux lorsqu'ils sont irrités, est beaucoup plus grande qu'on ne le croit communément. De même que nous voyons les animaux détendre leurs organes dès que disparaissent les causes de leur irritation, de même aussi nous avons vu les *gratioles* dilater de nouveau les deux lèvres de leur stigmat, l'épine-vinette rendre à ses étamines leur position normale, et la sensitive détendre ses organes contractés, dès que cessait l'action de la cause irritante. Bien plus, quelques faits que nous avons eu occasion d'observer dans les sensibles nous font présumer que les végétaux peuvent éprouver des sensations douloureuses qui ne

sont point essentiellement différentes de celles que nous attribuons aux animaux. Ainsi l'on peut, au moyen d'un instrument bien tranchant, faire une légère blessure à la branche d'une sensitive avec assez de légèreté pour éviter absolument le moindre ébranlement. Eh bien, on voit néanmoins la plante abaisser instantanément toutes ses folioles et même ployer toutes ses branches. Il faut remarquer que les mouvements de la plante sont plus ou moins accentués, selon la gravité de la blessure, nous allons dire selon la douleur que l'entaille occasionne à l'individu. La mimeuse semble souffrir tout autant que les autres êtres organisés, quand on la met en contact avec des acides énergiques ou des solutions alcalines concentrées, ainsi qu'il résulte des belles expériences qui, dans ces derniers temps, ont été faites en Allemagne par MM. Meyer et Runge. Une seule goutte de ces substances, appliquée avec toute la légèreté possible sur la feuille de la mimeuse, suffit pour produire dans celle-ci des phénomènes de sensibilité. Les mouvements de la plante étant d'autant plus énergiques que les agents chimiques ont plus de causticité, et les tissus restant le plus souvent intacts sous l'action de la substance caustique, on est en droit de considérer les phénomènes observés dans la sensitive comme les signes extérieurs d'une sensation douloureuse éprouvée par le végétal. Les substances narcotiques affaiblissent la sensibilité de cette plante comme elles affaiblissent la nôtre, et Dassen a observé que ces mêmes substances en dilatent tous les organes, tandis que les substances corrosives les contractent violemment : c'est exactement la même action qu'ils produisent sur nos membres.

Une particularité qu'on observe dans la vie de ces plantes et qu'il serait difficile de rattacher à une cause purement physique, fixera notre attention encore un instant. Nous voulons parler de la faculté que posséderaient les sensibles de s'accoutumer peu à peu à l'action d'une cause irritante, absolument comme font les hommes et les animaux. Lorsqu'on ouvre rapidement la porte d'une serre pour laisser arriver brusquement de l'air froid sur une sensitive qui s'y trouve placée, on voit celle-ci fermer aussitôt ses folioles et ployer ses feuilles comme sous l'action d'un choc violent; puis après quelques instants, et la porte restant ouverte, redresser ses feuilles, étaler ses folioles lentement comme si elle s'habituaît à l'impression du froid. Desfontaines a fait une expérience que nous avons vu répéter souvent et toujours avec le même résultat. Ayant placé une sensitive dans une voiture, il la vit, ainsi qu'il devait s'y attendre, fermer précipitamment toutes ses feuilles dès qu'elle eut senti l'ébranlement causé par

le mouvement des roues. Bientôt, cependant, il observa un fait bien extraordinaire : c'est que, malgré le mouvement continu de la voiture, la plante, revenant de sa première frayeur, rouvrait peu à peu toutes ses feuilles pour les tenir étalées tant que la voiture restait en mouvement. Mais lorsque, après quelque temps d'arrêt, la voiture se remit en marche, la sensitive ferma toutes ses feuilles et ne les rouvrit que lorsqu'elle se fut de nouveau accoutumée au mouvement de la voiture.

Du reste, cette faculté de s'accoutumer, de se faire aux circonstances nouvelles où le sort les place, est commune à tous les végétaux. Nous l'avons déjà reconnue en eux, lorsque nous avons observé que les plantes modifiaient leur mode de croître, quand on les transportait d'un lieu humide dans un sol aride, d'un climat chaud dans un climat tempéré. Elles en sont plus ou moins grièvement affectées, mais elles finissent le plus souvent par s'accoutumer aux nouvelles influences auxquelles elles se trouvent exposées.

Une des plantes les plus intéressantes et les plus dignes de notre attention, c'est la *dionea muscipula*, petite plante qui vit dans les sols marécageux de l'Amérique du Nord. Ses feuilles, ramassées en rosettes autour de sa tige florifère, s'étalent sur la terre. Elles se terminent par une sorte d'appendice rougeâtre, échancré à son extrémité en deux grands lobes, et rattaché à l'autre partie de la feuille uniquement par la nervure moyenne. Les bords de ces deux lobes foliaires sont garnis de cils, et leur surface, hérissée de petites pointes, est constamment recouverte d'une liqueur visqueuse qui attire les insectes, surtout les mouches.

Lorsqu'un de ces petits êtres vient se poser sur une des feuilles, la dionée la ferme aussitôt et y retient l'insecte comme dans une prison. Plus la mouche s'agite, plus aussi le végétal resserre sa feuille; mais dès qu'elle reste immobile, il détend l'organe contracté, et la captive recouvre sa liberté, si toutefois elle n'a pas été étouffée dans son étroite prison, ou blessée à mort par les pointes dont la feuille est hérissée. Ayant observé que la mouche est entièrement dissoute par la matière qui suinte de la plante, Curtis présume que l'insecte, après s'être ainsi nourri de cette liqueur, contribue à son tour à la nutrition du végétal. Comment expliquer ce fait? Voici un être qui attire sa proie par un suc qu'il distille, qui la retient, qui s'en nourrit. Ne sont-ce pas là des indices bien palpables d'animation? Peut-on supposer que l'être dont émanent ces actes n'en éprouve aucune sensation et n'en ait nullement conscience?

Cette dernière réflexion nous fait sentir qu'il est urgent, avant de

continuer notre chemin à travers le monde végétal, d'écarter une objection que nous voyons s'élever devant nous comme un obstacle de plus en plus gênant, à mesure que nous avançons vers le terme de nos investigations. Nous voulons parler de l'absence absolue de tout appareil nerveux, que l'on remarque dans les végétaux. Ce fait important, et qui semble démontrer l'impossibilité de l'existence d'une âme végétale, est aussi, hâtons-nous de le dire, l'unique objection vraiment sérieuse qui puisse être opposée à celui qui affirme l'existence de cette âme. Nous croyons par conséquent devoir résumer et éclairer cette question des nerfs, en abandonnant à nos lecteurs le soin de lui donner les développements qu'elle comporte, mais dans lesquels nous ne saurions entrer ici.

Pourquoi a-t-on si généralement admis que là où il n'existe point de nerfs, il ne saurait exister de sensations? C'est qu'on a observé, d'une part, que lorsque le cerveau de l'homme ou celui des animaux a été détruit, toute manifestation animée cesse à l'instant même; et, d'autre part, que si l'on se borne à ne couper qu'un seul nerf, la sensibilité ne disparaît qu'à cet endroit seulement. De ces observations, on est tout naturellement arrivé à conclure qu'un appareil nerveux est un instrument indispensable à tout être animé, et que les plantes, ne possédant pas de nerfs, sont par cette raison même des êtres inanimés, incapables de sentir.

Rien, au premier aspect, ne semble mieux raisonné et plus concluant; cependant quelques observations suffiront, croyons-nous, pour démontrer que cette déduction n'est point absolument convaincante.

N'est-il pas évident, en effet, que ce n'est point l'absence ou la présence de nerfs qui doit décider si un être possède ou non la faculté de sentir, mais bien quelques faits saillants de son existence ou l'ensemble des manifestations dont sa vie tout entière se compose? Si l'on observait, par exemple, qu'une créature se contracte ou se détend au moindre contact avec un corps étranger, qu'elle cherche sa nourriture, qu'elle fuit ou qu'elle recherche la lumière, qu'elle soigne sa progéniture, on serait parfaitement en droit de supposer qu'elle éprouve des sensations diverses en manifestant ces actes différents, même dans le cas où cet être serait dépourvu de tout appareil nerveux. Or, lorsque dans le cours de cette étude nous aurons observé tous ces faits dans les végétaux, sans néanmoins y découvrir des nerfs, nous serons amené bon gré, mal gré, à admettre l'existence de créatures douées de sentiment, quoique dépourvues d'appareils nerveux.

Du reste, plus d'un observateur a pensé que la matière fibreuse, ou,

pour être plus précis, que les fibres et vaisseaux en spirale avaient dans l'organisme de la plante la même fonction que les nerfs dans l'organisme animal. « Les fibres spirales, disait Oken, sont dans les végétaux ce que les nerfs sont dans les animaux. On est parfaitement en droit de les appeler les nerfs de la plante, et c'est une grande satisfaction pour moi d'être le premier à leur rendre justice. »

Goethe pensait également que les fibres spirales de la plante jouent un rôle analogue à celui des nerfs dans l'économie animale.

De Martius pense que le tissu cellulaire de la plante, étant parcouru dans toutes les directions par des agents impondérables, magnétiques et électriques, se trouve dans un état permanent de tension, de polarité et d'irritabilité semblable à celui de notre appareil nerveux pris dans son ensemble. Au surplus, d'après une opinion assez généralement admise parmi les physiologistes, l'appareil nerveux ne serait point le véhicule immédiat de l'âme. Il résiderait dans les nerfs une substance particulière, impondérée, qui établirait les relations de l'âme avec le monde extérieur. A chaque impression, à chaque sensation nouvelle correspondrait une modification, une oscillation de cette substance.

Lorsque de Martius publiait son remarquable travail sur l'âme de la plante, la plus singulière, la plus mystérieuse des substances impondérées était encore inconnue. L'od ne nous avait pas encore été révélé par M. de Reichenbach. Nous pensons que l'illustre botaniste de Munich aurait reconnu le vrai véhicule de l'âme végétale dans cet agent qui est aussi, selon toute probabilité, l'agent qui circule dans nos nerfs et qui transmet au dehors les sensations de notre âme. Mais qu'est-ce que l'od ? C'est un fluide, une matière impondérable comme la lumière, comme la chaleur, comme l'électricité. Où réside-t-il ? Partout, sur la terre et dans les astres. Avec les rayons du soleil, avec la lumière de la lune et des étoiles, il descend sur notre globe et pénètre jusque dans son sein, en même temps que de l'ardent foyer de la terre se dégage un autre courant odique qui, rayonnant dans un sens inverse au précédent, traverse la mince écorce sur laquelle s'agitent nos fragiles existences, et monte vers le ciel, non sans avoir pénétré et imprégné de sa substance éthérée les créatures qui vivent dans l'air et dans les eaux. C'est sur cet échange de forces odiques entre notre planète et les corps célestes que reposent la vie de la terre et celle de tous ses enfants. En traversant les corps organisés, l'od se polarise, comme l'électricité, en deux pôles opposés et bien distincts. L'un de ces pôles produit au toucher une sensation de fraîcheur et brille

d'une belle lueur bleue dans l'obscurité; de l'autre, au contraire, rayonnent une légère chaleur et des lueurs d'un jaune rougeâtre. Quoique l'od soit le plus universel des impondérables, quoiqu'il enveloppe nos corps et s'en échappe tantôt en vapeur lumineuse, tantôt en rayon étincelant, il ne se révèle néanmoins qu'à des natures impressionnables. M. de Reichenbach appelle *sensitifs* ceux qui voient ou qui sentent l'od dans ses diverses manifestations. Des admirables et très-nombreuses expériences faites par ce savant distingué, il résulte que l'od est une substance qui agit profondément sur notre esprit, et exerce une influence décisive sur les dispositions de notre âme. C'est de l'od qu'émanent tous ces phénomènes obscurs et merveilleux qui constituent le magnétisme animal; c'est par lui que se produit l'hypnotisme ou le sommeil nerveux qui, dans ces derniers temps, a tout particulièrement attiré l'attention des physiologistes.

Or n'est-il pas significatif que cette substance presque psychique se trouve comme accumulée dans les êtres du règne végétal, et s'y révèle avec une puissance, sinon supérieure, du moins égale à celle qu'elle manifeste dans le règne animal? C'est l'od qui maintient tout l'organisme de la plante dans cet état permanent de tension et de polarité dont avait été si vivement frappé M. de Martius; c'est sous l'action de la polarité odique que la plante se détermine à diriger sa racine dans la terre et sa tige vers le ciel. L'od rayonne des feuilles et des branches de la plante sous la forme d'une vapeur diaphane, et l'enveloppe entièrement d'une large auréole lumineuse à travers laquelle on distingue jusque la couleur des fleurs. Pour ceux qui voient l'od, les nuits les plus obscures sont pleines d'effluves lumineux et de prodiges étonnants. De la forêt s'exhale une vapeur colorée et diaphane qui monte vers le ciel et s'étend sur les arbres comme un voile légèrement agité. Pas une herbe de la prairie, pas une petite plante du jardin qui n'ait aussi sa petite auréole¹.

Ainsi s'explique un fait qui avait attiré l'attention des botanistes. La fille de Linné avait vu une nuit la fleur du *tropæolum* briller d'un vif éclat. Lorsque ce fait parvint à la connaissance des botanistes, il souleva une assez vive controverse parmi eux : les uns l'attribuaient à une illusion optique; les autres, au contraire, s'appuyant sur des faits analogues, s'attachaient à en démontrer la réalité et à établir que certaines fleurs brillaient d'une lumière qui leur était propre. Le fait était bien réel,

¹ V. Reichenbach, *Die Pflanzenwelt in ihren Beziehungen zur Sensivität und zum Ode. Eine physiologische Skizze.*

et c'était la lumière odique qu'avait aperçue la fille du grand naturaliste. C'était encore la substance odique qui se révélait à M. Endlicher, un des plus célèbres botanistes de notre temps, lorsque, assistant à une expérience de Reichenbach, il aperçut à sa grande surprise que toutes les plantes qui se trouvaient dans la chambre répandaient une lumière assez vive pour lui permettre de reconnaître, au milieu de la plus complète obscurité, l'espèce à laquelle appartenait chacun de ces êtres, et de distinguer la couleur de la fleur, laquelle était toujours entourée d'une auréole encore plus lumineuse que le reste de la plante. A partir de ce jour, Endlicher ne douta plus de la présence de l'od dans les plantes.

Si l'od est la substance intermédiaire entre nos âmes et le monde extérieur; si, comme le pense M. de Reichenbach, il est le fluide mystérieux par lequel les mouvements du monde matériel viennent vibrer jusque dans nos âmes; bref, si l'od est le véhicule de nos sensations, il nous sera permis de voir dans les phénomènes odiques que l'on observe dans les végétaux des indices importants de la sensibilité dont serait douée l'âme de la plante. Cette âme, Reichenbach la proclame; il l'appelle l'esprit dans les organismes. Elle est pour lui cette force intangible, invisible et individuelle qui, différente dans chaque plante, soumet à sa puissante activité toutes les matières pondérables qu'elle attire dans le cercle de son existence.

Nous pensons, comme la plupart des hommes qui ont réfléchi sur ce sujet, qu'il existe en effet une substance impondérable, laquelle relie les âmes entre elles et les met en rapport avec toutes les forces vives de la nature. Nous penchons à croire que l'od pourrait être cet agent mystérieux, et que les nerfs acquièrent leur grande importance dans l'organisme animal uniquement parce que le fluide impondérable s'y condense et s'y polarise. Rien ne prouve qu'il ne saurait produire les mêmes phénomènes de polarisation dans les tissus de la plante. Au contraire, la polarité très-compiquée de l'od dans les végétaux, l'énergie qu'il y manifeste nous fait présumer qu'il y joue le même rôle que dans l'organisme animal, en transmettant à l'âme de la plante les oscillations du monde extérieur.

Quoi qu'il en soit, nous pensons, avec M. Fechner, que l'absence même absolue de nerfs dans l'organisation végétale n'est point une preuve bien convaincante de l'inanimation de la plante, d'autant plus qu'il existe une foule d'animaux privés de nerfs. Le fait que je vais citer fera mieux saisir ma pensée, en même temps qu'il démontrera la possibilité d'une vie animée très-accentuée malgré l'absence complète d'appareils nerveux.

Les hydres sont des polypes libres, c'est-à-dire sans polypiers. Elles vivent dans les eaux douces, et, quoique de très-petite taille, on les aperçoit fort bien à la vue simple. Aucun micrographe n'a pu reconnaître de système nerveux dans ces êtres. On ne leur voit pas même d'organes spéciaux, soit pour la reproduction, soit pour les autres fonctions. Ils ont cependant des mouvements de translation, et peuvent se contracter et s'allonger prodigieusement. Si le vase dans lequel on les tient est à l'abri de toute agitation, ils ont leurs bras ou tentacules étendus dans toute leur longueur; mais si on les touche avec une pointe quelconque, on les voit rentrer leurs tentacules et rétracter tout leur corps. Lorsque le vase est exposé en partie à la lumière, elles se déplacent pour en atteindre le côté où la lumière est plus intense. Elles ont des instincts carnassiers, refusent toujours des aliments végétaux et se livrent des combats acharnés pour la possession d'une proie. Quoique très-voraces, jamais cependant elles n'accepteront comme aliment un individu de leur propre espèce.

Ainsi, voilà des créatures qui, privées de nerfs et d'organes sensoriels, recherchent néanmoins la lumière, montrent du discernement dans le choix de leur nourriture et décèlent une grande sensibilité. Pourquoi dès lors refuser la faculté de sentir à ce magnifique chêne de nos forêts, dont nous admirons la force et l'énergie quand il envoie ses puissantes racines à la recherche de sa nourriture; à lui qui dirige sa tige, ses branches, ses feuilles vers la lumière; à lui enfin, qui se reproduit, et qui réagit contre les éléments dans une activité incessante et séculaire? N'est-il pas singulier de penser que tous les efforts de ce chêne pour prospérer ne soient entrepris que pour notre instruction ou notre édification, que pour nous qui n'en sommes que les spectateurs éphémères et indifférents? Nous croyons, au contraire, que cet être sera le premier à éprouver des sensations diverses, selon le succès ou l'insuccès des efforts dont dépend son bien-être. On objectera peut-être que les différentes parties qui composent la plante paraissent vivre chacune d'une vie presque indépendante, que la racine et la tige semblent poursuivre des buts particuliers, de sorte que la plante ne serait qu'une agglomération de parties non subordonnées à une force unique, à une âme individuelle.

Cette objection tombe d'elle-même lorsque l'on voit régner dans les plantes, à côté de la grande liberté d'évolutions que nous y avons constatée, un principe d'unité qui est la base de la belle ordonnance que nous y admirons, un principe qui fait concourir toutes les parties du végétal à la prospérité de l'individu ainsi qu'à la conservation de

l'espèce. Cette force harmonieuse, ce principe d'unité, c'est l'âme de la plante. Après tout, l'éloquence des faits est toujours persuasive. Nous nous bornerons par conséquent à citer quelques exemples bien palpables, qui achèveront d'établir la sensibilité et l'unité de la plante.

Lorsque l'on coupe la branche d'un arbre, on voit bientôt celui-ci réagir contre cette mutilation en s'occupant de produire ailleurs une autre branche. Si l'on coupe quelques-unes de ses racines seulement, il peut en mourir, comme il peut réussir dans les efforts qu'il tentera pour produire de nouvelles racines. Lorsqu'on dépouille une plante de toutes ses feuilles, on la voit le plus souvent dépérir et mourir. Il est évident que si la plante peut même mourir quand on lui enlève toutes ses feuilles, elle peut aussi éprouver une légère sensation lorsqu'on lui en arrache quelques-unes seulement. Peut-être le lecteur a-t-il eu occasion d'observer le procédé qu'emploient les horticulteurs de nos contrées pour, en hiver, récolter du raisin d'un pied de vigne qui croît en plein air, sans cependant le déplacer pour le mettre en serre. Ils conduisent simplement une branche de la plante dans l'intérieur de la serre, et l'on voit bientôt après cette branche se couvrir de feuilles et porter de belles grappes, tandis que les parties de la plante restées en plein air conservent leur état de nudité. Comment expliquer ce fait, si ce n'est en admettant que la plante tout entière, ressentant jusque dans ses racines l'action que la chaleur exerce sur une seule de ses branches, y répond en envoyant dans la direction de cette branche la sève qu'elle puise du sol au moyen de ses racines ? Si on laisse à un pommier toutes ses branches et tous ses fruits, on ne récoltera que des pommes d'un fort petit volume ; mais si on a eu soin d'élaguer l'arbre et de sacrifier de bonne heure une moitié des pommes, l'arbre ne restera pas insensible à toutes ces sollicitations ; il réagira en donnant de fort beaux fruits. La tige sur laquelle on a greffé une bouture prend le caractère de l'espèce à laquelle appartient l'ente. Si l'on greffe, par exemple, une bouture d'abricotier sur un tronc de prunier, on verra peu à peu l'aubier du prunier changer de nature et prendre l'aspect de celui de l'abricotier. Si l'on enlève un morceau circulaire de l'écorce d'une branche ou d'une tige, on voit la plante produire au-dessus de ce cercle des fleurs et des fruits en plus grande abondance qu'ailleurs. La maturation des fruits y sera plus précoce, les filaments ligneux y seront plus serrés, et la chute des feuilles y aura lieu plus tôt que dans les parties de la plante qui se trouvent au-dessous du cercle. Ce fait prouve que la plante entière est affectée par une modification légère de sa surface extérieure.

Je pourrais citer plusieurs autres faits analogues; mais je m'arrête, ceux que nous venons d'observer auront suffi pour prouver combien la plante est sensible à la moindre altération qu'on lui fait subir. Peut-être aussi auront-ils fait pressentir que l'horticulture tout entière repose, d'une part, sur la faculté que possède la plante d'éprouver des sensations différentes selon les différentes manières dont nous agissons sur elles; d'autre part, sur la faculté de réagir diversement contre toutes ces incitations multiples.

Quoique les faits que nous avons rapportés jusqu'ici nous semblent de nature à jeter quelque jour sur l'âme de la plante, aucun cependant ne révèle cette âme avec la même évidence que les phénomènes sur lesquels nous appelons maintenant toute l'attention de nos lecteurs. Tous les actes instinctifs et spontanés que nous avons vu la plante entreprendre avaient eu pour but unique la conservation de l'individu. Nous allons maintenant considérer les facultés que déploie l'âme de la plante lorsque, entrant dans une phase d'activité différente et d'un ordre plus élevé, elle préside aux fonctions qui doivent assurer la conservation de l'espèce. A cette époque de sa vie, la plante subit une transformation dans toutes ses parties. Un désir nouveau, une aspiration inconnue jusque-là, éclate tout à coup dans son âme et vient agiter sa paisible existence : c'est l'instinct sexuel, c'est l'amour qui se réveille en elle, et qui, agissant dans l'âme de la plante comme dans les âmes humaines, vient exalter toutes les facultés de cet être. Sous son influence, l'âme végétale produit tout d'abord la plus belle de ses œuvres, la fleur. Bien des faits, parmi ceux que nous avons observés plus haut, nous ont fait connaître dans les plantes un instinct en vertu duquel elles discernent et pressentent ce qui peut leur nuire ou leur être avantageux, et nous avons remarqué qu'elles se conduisent pendant les premières phases de leur existence uniquement d'après les inspirations de cet instinct. Mais lorsqu'elles entrent dans cette période de leur existence, qui seule nous occupe en ce moment, ce premier instinct est dominé et transformé par une aspiration plus élevée. La plante se trouve alors sous l'influence d'une véritable passion, qui dirige toutes les forces organisatrices de son âme vers un seul but, celui de produire les organes floraux. Il y a dans cette ardente aspiration vers un but éloigné quelque chose d'idéal, puisque la jouissance qui sera le prix du travail n'existe pas encore dans le présent, et ne sera effective et réelle que dans un avenir incertain. A cette époque, les différentes parties qui composent l'organisme des végétaux se trouvent dans un état d'affectation sympathique qui les fait concourir

toutes à la réalisation de l'acte suprême, dont l'accomplissement est le but vers lequel se dirigent tous les efforts de l'âme végétale. Néanmoins, malgré la forte passion qui la domine, cette âme agit ici avec un discernement remarquable, et ne néglige rien de ce qui peut la conduire le plus sûrement au but vers lequel elle aspire. Elle commence tout d'abord par modérer, par arrêter la tendance naturelle qui la portait à croître dans l'espace et à produire branches sur branches. Elle se recueille, elle se prépare, puis elle abandonne tout à coup ses anciennes occupations, et la voilà qui dispose l'extrémité d'une branche en réceptacle, qui transforme certaines feuilles en calice, d'autres en pétales colorés, d'autres encore en étamines ou en pistils.

Saisissons bien la nature passionnée de l'instinct que révèle la plante en ce moment. Ainsi, pour arriver à l'acte de la fécondation, elle arrête soudainement un penchant naturel d'accroissement; elle transforme toute sa partie aérienne, métamorphose des milliers de feuilles vertes en organes sexuels, au moyen desquels elle satisfera enfin à l'instinct impétueux qui la domine. On peut suivre les métamorphoses incessantes que la plante fait subir à ses feuilles pour en former des pistils et des étamines; on peut reconnaître les petits corps doués de mouvement que contient la poussière staminale, on peut les voir s'introduire dans le style et pénétrer dans l'ovaire pour y animer le germe; mais ce qui échappe à la loupe et au microscope, c'est la cause première de ces métamorphoses et de ces mouvements, c'est la passion ardente, énergique, prodigieuse de l'âme de la plante.

On se souvient avec quelle rapidité étonnante l'agave d'Amérique transforme ses feuilles en organes afin d'apaiser les désirs qui viennent tout à coup l'agiter. Le lecteur l'a vue mourir, épuisée par la véhémence même de ses passions. Constatons encore un fait qui nous semble manifester, et d'une manière bien palpable, l'énergie du mouvement intérieur qui se fait dans la plante et l'ardeur des instincts qui remuent, qui dominant son âme dans cette phase de sa vie. De même que la surexcitation et les sensations ardentes qu'éprouvent les autres créatures à certaines époques de leur existence viennent se traduire au dehors par des symptômes presque fiévreux, par un grand dégagement de chaleur, de même aussi on observe dans les plantes, au moment de leur fécondation, un développement de calorique non moins remarquable. On a constaté une chaleur tellement considérable dans les fleurs de *colocasia odora*, que le spadice qui les porte acquiert au moment de la fécondation jusqu'à quarante-trois degrés centi-

grades, tandis que l'air ambiant n'est qu'à une vingtaine de degrés. Nous ferons remarquer que le fait est d'autant plus significatif, qu'on observe dans les êtres du règne animal un phénomène identique et tout particulier, mais que nous nous abstiendrons de préciser.

Jusqu'à ces derniers temps on n'avait observé cette élévation de température si évidente que dans les végétaux de la famille des aroïdées, et M. Raspail, dont on ne saurait trop apprécier les belles recherches physiologiques, avait même affirmé que cette température élevée provenait des rayons que la spathe réfléchit et concentre sur les fleurs qu'elle abrite. Mais les récentes expériences de M. Lehmann, de Hambourg, ont démontré, d'une part, que ce phénomène est infiniment plus fréquent qu'on ne l'avait supposé; d'autre part, que c'est bien directement des organes sexuels que rayonne la grande chaleur observée dans le spadice du *colocasia*. M. Lehmann venait de constater un développement de chaleur assez remarquable dans les organes du *nymphaea*, à l'époque même où les énormes fleurs de *Victoria regia* s'épanouissaient dans le jardin botanique qu'il dirige. Remarquons tout d'abord que ces fleurs n'ont point de spathe qui les abrite et qui puisse concentrer la chaleur. Or le botaniste que nous venons de citer, ayant maintenu la boule d'un thermomètre au milieu même du berceau que forment, en se penchant les unes vers les autres, les grandes et innombrables anthères de cette fleur, constatait dès les premières minutes que, du sein des étamines, se dégageait une chaleur de vingt-deux degrés Réaumur, tandis que la température de la serre s'élevait à peine à dix-sept degrés. Il est à remarquer que les autres parties de la fleur, et même le réceptacle, avaient une température égale à celle de l'air.

Ne perdons point de vue que les agitations extérieures que nous observons dans la plante, et qui se rapportent à sa fécondation, ne sont que des reflets d'une plus grande agitation intérieure. Lorsque ce moment de la fécondation est proche, la plante, par un acte insaisissable, déverse dans ses anthères le pollen, cette poussière légère, impalpable, laquelle cependant se compose de petits grains très-distincts, recouverts de deux membranes dont l'extérieure se brise lorsque le grain pollinique arrive sur le stigmate. Alors on distingue, à travers les parois diaphanes de la seconde enveloppe, la liqueur fécondante appelée *fovilla*, et dans celle-ci des granules infiniment petits qui nagent dans la liqueur, s'agitent dans tous les sens, et paraissent doués de mouvements instinctifs. Presque immatériels comme ils sont, ces petits êtres, par l'agitation qu'ils décèlent, nous

apparaissent comme les symboles du travail tumultueux qui s'opère dans l'âme de la plante, et auquel ils semblent participer. Ces granules, selon l'opinion la plus générale, viennent pénétrer dans l'ovaire du pistil pour y animer le germe et le transformer en embryon. Peut-être aussi, et c'est de nos jours l'opinion de beaucoup de physiologistes allemands, les granules qui se meuvent dans la fovilla sont-ils les vrais embryons qui s'introduisent dans le pistil, et pénètrent tout formés dans l'ovule pour s'y développer¹.

A mesure que le moment de la fécondation approche, les plantes décèlent des facultés qu'on n'observait pas en elles auparavant, et qu'on n'y retrouve plus après qu'elles ont atteint à cette félicité à laquelle elles aspiraient avec tant de véhémence. C'est ainsi que l'on voit la mobilité des organes devenir à cette époque un fait général, non-seulement dans les plantes supérieures, mais encore dans tout ce groupe immense de végétaux dans lesquels on n'aperçoit pas d'organes spéciaux bien distincts; c'est même parmi les cryptogames, parmi les champignons, les lichens, les algues, que les mouvements des germes embryonnés nous saisissent de la manière la plus étrange. Les algues offrent, sous ce dernier rapport, des phénomènes extraordinaires. Ce sont des plantes qui vivent au fond ou à la surface des eaux douces ou salées, et qui, pour la plupart, sont susceptibles de se reproduire par des germes libres et mobiles. On appelle ceux-ci des zoospores, et les plantes qui les produisent des zoospermées, à cause de l'analogie que présentent ces corpuscules avec les spermatozoaires, ces animalcules singuliers qui se trouvent dans le sperme des êtres du règne animal. Plus d'un observateur a même adopté sans réserve l'opinion d'après laquelle ces corpuscules, doués d'une grande mobilité, seraient, dans quelques algues, de vrais spermatozoaires.

Quand l'instinct de la propagation éclate parmi les zoospermées, elles subissent une profonde modification, à la suite de laquelle on voit se former, dans des cellules privilégiées, des corpuscules d'une extrême agilité, et munis d'un rostre ou bec. Les mouvements des

¹ Nos lecteurs n'ignorent pas que M. Schleiden a introduit dans la science une nouvelle théorie de la fécondation, qui, sans détruire la différence des sexes dans le monde végétal, modifie néanmoins profondément les fonctions que l'on était accoutumé à attribuer aux organes de la plante. Selon la théorie de M. Schleiden, c'est l'étamine qui produit l'embryon, lequel sort tout formé des anthères. Déposé sur le stigmate, il pénètre dans l'ovule où il mûrit et se développe. Le pistil devient dès lors un organe de gestation.

Cette théorie, qui a rencontré en France une vive opposition, a été très-favorablement accueillie par les physiologistes allemands.

zoospores commencent dans l'intérieur même des cellules ou des loges. Ces spores, selon les observations d'Agardh le botaniste, portent leur rostre constamment en avant, et s'en servent comme d'un bélier avec lequel ils viennent frapper, toujours au même point, la paroi de la cellule, et s'échappent ensuite par l'orifice qu'ils réussissent à y pratiquer. Le rostre du zoospore étant néanmoins un corps très-faible, il est permis de penser, malgré l'autorité du célèbre botaniste suédois, que les zoospores sortent de leurs cellules par des ouvertures que leur aura ménagées la plante mère, ce qui serait plus conforme à cet instinct de prévoyance que nous avons eu occasion d'observer dans les individus du règne végétal. Quoi qu'il en soit, sorti de la cellule par un vif mouvement de rotation, le spore se relève d'abord à la surface de l'eau, pour ensuite s'abandonner à des mouvements rapides toujours dirigés vers la lumière, et que MM. Unger, Endlicher, Agardh et beaucoup d'autres observateurs considèrent comme des mouvements volontaires et instinctifs. Quiconque a pu observer ces phénomènes sera, croyons-nous, toujours disposé à se ranger à cette opinion. Les mouvements de ces êtres durent quelquefois plusieurs heures, et ne cessent qu'au moment où les zoospores, s'attachant à quelque corps étranger, commencent à germer et à se développer au fond ou à la surface des eaux, pour devenir ensuite des êtres absolument semblables à celui qui leur a donné naissance. Les zoospores portent à l'extrémité de leurs rostres des cils vibratiles dont ils se servent comme de véritables organes locomoteurs, soit pour avancer, soit pour éviter les obstacles qu'ils rencontrent pendant leurs rapides évolutions, dont la nature spontanée étonne l'observateur et constitue un des phénomènes les plus intéressants qu'il lui soit permis de contempler. Voici comment le botaniste Unger, auquel la science est redevable de si belles observations d'anatomie et de physiologie végétales, s'exprime au sujet de la vaucherie, petite algue que l'on voit recouvrir la surface des pierres submergées par des eaux courantes : « Les zoospores, dit M. Unger, se précipitent » hors de la cellule par un acte de leur propre volonté (*eigenmächtig*), » se meuvent dans tous les sens à la surface de l'eau, s'évitent soigneusement les uns les autres, évitent également tous les obstacles et » traversent la végétation enchevêtrée des algues sans jamais s'y heurter. On les voit aussi, à leur gré, se reposer ou continuer leurs ébats » jusqu'au moment où, s'attachant à un corps étranger, ils commencent à se transformer en algues¹. »

¹ Unger, *Die Pflanze im Moment der Thierwerdung*. Vienne, 1843.

Les *protococcus* sont de petites algues qui vivent dans la neige ou dans les eaux, et les colorent en rouge ou en vert. Ehrenberg en reconnaissait la nature végétale; mais d'autres observateurs, frappés des mouvements singuliers que manifestent ces petites créatures, les plaçaient dans le règne animal. Enfin, les belles recherches de Flotow sont venues donner au problème la plus vraie et en même temps la plus inattendue des solutions : le même être est tour à tour plante et animal. De Flotow vit, et le fait n'est plus douteux, un *protococcus pluvialis* se transformer en un animalcule appelé *astasia*, puis la lignée de cet animalcule redevenir des algues du genre *protococcus*. « Je ne puis me refuser à penser, dit M. de Flotow, que l'animalcule né de cette algue n'en était que le plus haut degré d'évolution. »

Dans un autre groupe d'algues, on peut voir s'effectuer une vraie copulation. Deux filaments se rapprochent lentement l'un de l'autre, et finissent par se joindre au moyen d'un tube que l'un fait avancer à la rencontre de l'autre. Par ce tube passent, de l'un des filaments dans l'autre, toutes les semences que le premier contenait, de sorte, et ceci est bien remarquable, que l'un des organes est toujours donnant et l'autre toujours recevant.

L'illustre Unger s'écrie, au sujet de faits analogues : « Oui, j'y vois vraiment un grand prodige; et pourtant la nature nous a permis simplement de soulever le voile d'un mystère que chaque jour elle accomplit des millions de fois. L'acte de la génération a toujours quelque chose de mystérieux et de solennel, mais ici il devient un prodige inconcevable. »

On observe, en effet, à l'époque de la propagation des plantes zoospermées, beaucoup d'autres phénomènes remarquables et qui révèlent, d'une part les mouvements singuliers et le discernement dont ces êtres sont doués à leur naissance, et d'autre part l'ardeur extrême dont ils sont animés au moment où ils accomplissent l'acte de la fécondation.

Mais nous avons hâte de ramener nos lecteurs vers des familles végétales qui leur sont mieux connues, et parmi lesquelles il leur sera facile de constater la nature animée des mouvements qu'ils y observeront au moment de la fécondation, soit dans les organes floraux, soit dans la plante tout entière. Nous rappelons tout d'abord la remarquable prévoyance que nous avons déjà observée dans beaucoup de plantes qui, pour abriter le pollen et les germes, ferment leurs corolles avant de s'abandonner au sommeil, et les tiennent closes à l'approche de l'orage. Le *cactus opuntia*, le lis de Saint-Jacques, la renouée d'Orient, l'ortie, la fritillaire de Perse, une partie des renonculacées, la parié-

taire, toute la grande famille des *urticées* et bon nombre d'autres plantes portent, avant la fécondation, leurs filets staminaux recourbés vers la base de la fleur, de sorte que les anthères qui les terminent se trouvent placées au-dessous des stigmates. Mais, au moment même où la fécondation va s'opérer, les étamines se redressent soudainement et vont frapper contre le stigmate pour s'y ouvrir et y répandre leur poussière pollinique. Le mystère accompli, elles s'éloignent de leurs pistils, se renversent en dehors et s'étalent de nouveau. La capucine redresse d'abord une seule de ses huit étamines, en laisse tomber le pollen sur le stigmate, puis la recourbe et la ramène à la place qu'elle occupait. Bientôt après, une seconde se redresse pour aller à son tour imprégner le pistil, après quoi elle fait place à une autre. C'est ainsi que toutes les étamines s'approchent tour à tour du pistil pour répandre leur pollen. Le lis superbe, la rue, le lis de Saint-Jacques et plusieurs autres plantes agissent de même. Lorsque le *parnassia palustris* va accomplir l'acte de génération, il dirige ses étamines vers le pistil par un mouvement très-vif, mais régulier; quand l'acte est consommé, il les en éloigne lentement, comme à regret et par de fréquents soubresauts.

D'autres êtres, au contraire, tels que la nigelle, les passiflores, la ketmie, impriment des mouvements analogues à leurs pistils. Au moment où cet organe va recevoir les grains polliniques des étamines, on voit les stigmates s'entr'ouvrir, les styles s'incliner, s'infléchir vers les étamines, puis, après en avoir reçu le pollen, reprendre leur première position. On voit aussi dans d'autres individus, dans les mauves, par exemple, les étamines et les pistils se rapprocher simultanément. Ils se meuvent quelque temps avant de se mettre en contact, et semblent se rechercher les uns les autres.

Le fait suivant nous a été communiqué par plusieurs observateurs, et nous avons pu nous convaincre qu'il est très-connu dans quelques parages de l'Amérique tropicale. Quoique nous l'ayons également trouvé mentionné dans quelques auteurs, et que nous le croyions réel, nous le citons néanmoins avec une certaine hésitation, n'ayant pu réussir à le constater par nos propres observations. Le sablier d'Amérique est un arbre d'un bel aspect, et qui porte des fleurs mâles et des fleurs femelles séparées, mais toujours sur le même pied. Or, le pollen des étamines ne se dispersant pas pour aller s'introduire dans le pistil, l'hymen des sabliers aurait lieu par le contact immédiat des fleurs mâles et femelles. Lorsque le sablier va accomplir l'acte suprême de sa vie, il rapproche, dit-on, les unes des autres, les branches qui

portent les chatons des fleurs mâles, et celles où se trouvent isolées les fleurs femelles, faisant ainsi ployer ses branches sous l'ardeur de l'instinct qui le domine. On dit même que le mystère s'accomplit avec un léger bruit, semblable au craquement d'une étincelle électrique.

Il y a des végétaux qui, au lieu de mouvoir leurs étamines et leurs pistils pour en opérer le contact, préfèrent renverser la fleur tout entière. Dans cette position, les étamines, plus courtes que le pistil, se trouvent au-dessus de celui-ci, et leur pollen ne peut tomber sans rencontrer le stigmate. Mais ce qui est vraiment remarquable, c'est que ces plantes ne laissent leurs fleurs pendre sur la tige qu'avant et pendant la fécondation : dès que l'acte est accompli, elles les relèvent aussitôt, et les maintiennent désormais droites sur leurs tiges ; ainsi font les pavots, les campanules, l'impériale et plusieurs autres espèces de végétaux. Les agaves et tous les aloès, dont les pistils sont beaucoup plus longs que les étamines, portent leurs fleurs d'abord droites ; mais au moment de la fécondation, celles-ci se renversent pour se redresser dès qu'elles sont devenues fécondes.

Rien, néanmoins, ne montre aussi clairement l'instinct merveilleux dont les végétaux sont doués, que les moyens qu'emploient pour arriver à la fécondation ceux d'entre eux qui vivent dans des conditions peu favorables à l'accomplissement de cet acte.

Les utriculaires sont des plantes répandues dans les eaux douces de presque toutes les contrées, et assez communes dans les environs de Paris. Tantôt elles nagent librement sous l'eau, tantôt elles sont retenues au fond des marais par d'assez fortes racines. Elles portent toutes, sur leurs feuilles inférieures, de petites outres rondes et mobiles, remplies ordinairement d'une matière un peu plus pesante que l'eau et qui maintient le végétal au fond. Mais, au moment où l'instinct de la génération se réveille dans la plante, celle-ci chasse de toutes ses utricules la matière qui s'y trouve et la remplace par de l'air. Munie alors d'une foule de petites vessies aériennes, elle se soulève lentement du fond des eaux, et vient flotter à la surface pour y passer tout le temps des amours. La floraison achevée, la plante redevient plus lourde, et se retire au fond de l'eau pour aller mûrir ses graines, et les semer à l'endroit où elles pourront commencer leur existence individuelle à l'abri de tout danger.

La valisnérie nous révèle son âme par des actes encore plus significatifs. Aussi est-elle depuis longtemps célèbre, à cause des phénomènes admirables qui accompagnent sa fécondation. Ces êtres vivent en sociétés excessivement nombreuses au fond des fleuves, dans les

canaux du Midi de la France, et surtout dans le Rhône. Ce sont des plantes dioïques, c'est-à-dire des plantes dont les fleurs à pistils et les fleurs à étamines apparaissent toujours sur des individus différents. A l'époque où l'instinct sexuel se fait sentir dans le mâle, celui-ci laisse échapper toutes ses fleurs de la spathe qui les renfermait en grand nombre. Gœthe affirme avoir observé que ces fleurs se détachaient de leur tige par un vif mouvement de propulsion. Elles vont flotter à la surface des eaux et brillent au soleil comme des paillettes d'argent. Au même instant la femelle, mue par le même instinct, détale sa hampe florifère, qu'elle avait jusque-là tenue au fond de l'eau, resserrée en spirale. A mesure qu'elle écarte les circonvolutions de la spirale, elle élève sa fleur solitaire vers la surface, pour l'ouvrir au moment même où elle y sera arrivée. Alors on voit, pour nous servir de l'expression de Paolo Barbieri, les fleurs du mâle comme s'agiter et se diriger vers celle de la femelle pour la couvrir de la poussière animée. Devenue féconde, la femelle referme sa fleur, resserre les spirales de sa tige et se retire au fond des eaux pour y déposer sa postérité.

Il arrive très-fréquemment que la nature oppose des obstacles infranchissables à l'union immédiate des deux sexes; soit que les individus mâles et femelles se trouvent placés à une trop grande distance les uns des autres, soit que la structure ou la position des organes floraux rende la fécondation directe impraticable ou du moins très-difficile. C'est alors que s'établissent, entre le végétal et les animaux, les rapports singuliers dont nous voudrions faire ressortir la signification psychique que nous leur attribuons. La plante semble alors appeler à son aide des êtres de l'autre règne, afin qu'ils lui prêtent le secours de la locomotion que la nature lui a refusée et leur a donnée. Ne pouvant ni crier, ni gesticuler, le végétal a recours à des signaux que comprennent fort bien les petits êtres qui s'agitent autour de lui et auxquels il s'adresse. Quand le moment de la fécondation approche, la plante distille dans sa corolle une liqueur sucrée qu'elle concentre dans de petits réservoirs. Ce sont ces réservoirs nectarifères que l'on aperçoit dans la corolle d'un grand nombre de fleurs, dans celle de la violette, par exemple. Le nectar étant préparé, le végétal ouvre entièrement sa corolle aux couleurs éclatantes. C'est le premier signal qui vient frapper la vue des insectes. Ils accourent, entrent dans la corolle et commencent à rechercher les nectaires qui se trouvent le plus souvent placés dans les parties les plus profondes de la fleur, de sorte que les insectes ne peuvent y arriver sans toucher aux anthères des étamines et au stigmate du pistil. Quoique les nectaires soient le

plus souvent abrités de la pluie par des poils ou de petites écailles qui les recouvrent, néanmoins l'accès en est libre aux insectes. Qui n'a observé l'impétuosité que met l'abeille à se précipiter dans la corolle d'une fleur? Elle s'y roule avec une sorte de frénésie. La poussière vivifiante des anthères s'attache à son corps pelu pour ensuite s'en détacher et s'introduire dans le pistil, lorsque l'abeille, la poitrine appuyée sur le stigmate, pompe le nectar du fond de la corolle.

Lorsqu'un insecte, attiré par l'éclat ou le parfum d'une fleur, vient la visiter, il se peut qu'il ne découvre pas aussitôt les nectaires cachés au fond de la corolle. La plante semble, pour ainsi dire, avoir prévu ce cas, et afin de venir en aide à son hôte, elle a eu soin de tracer sur les parois intérieures de sa corolle des lignes ou des taches appelées *nectaro-stigmates*, et qui conduisent jusqu'aux réservoirs où se trouve le miel. Le nombre de ces tracés, dont la couleur contraste avec celle de la corolle, est toujours égal à celui des nectaires. Ils constituent ainsi de véritables chemins, destinés à conduire les insectes jusqu'au fond de la corolle, afin que, passant et repassant sous le pistil et les étamines, ils transportent le pollen de l'anthère au stigmate¹. La fleur des renoncules, par exemple, étant largement ouverte, offre un accès facile aux insectes; mais les glandes nectarifères se trouvent au fond de la corolle, là où les filets staminaux, infléchis vers la base de la fleur, appuyent leurs anthères contre les pétales. Les petits insectes, les anthophages et les omalides, les tout petits papillons, comme les adèles resplendissants, les œcophores aux ailes d'or, sont les hôtes qui fréquentent ces fleurs. Entièrement occupés à rechercher les nectaires, ils vont et viennent, soulevant, secouant sans cesse les anthères, et mettent ainsi la poussière staminale en contact avec le stigmate qui se trouve au milieu de la fleur. Tous ces petits êtres continuent à séjourner dans la fleur même lorsqu'elle se ferme, et si l'on entr'ouvre la fleur pendant le sommeil de la plante, on les voit se reposant sur les étamines et même sur le stigmate. Ils s'y trouvent en si grand nombre, qu'ils remplissent toute la fleur².

La fleur renflée et tubuleuse des aristoloches est recouverte entièrement de petits cils inclinés vers le fond de la corolle. Dès que la fleur s'épanouit, on voit de petits papillons s'y introduire et y chercher le nectar, mais les cils inclinés les empêchant d'en ressortir, ils s'agitent dans la corolle jusqu'à ce qu'ils aient enlevé tout le pollen des anthères

¹ Conrad Sprengel, *Das entdeckte Geheimniss der Natur, im Bau und in der Befruchtung der Blumen.*

² Reichenbach, *Über die Erhaltung der Welt.*

et l'aient transporté sur le stigmate. Lorsque la fécondation s'est ainsi opérée, les cils se rabattent et les captifs s'échappent.

Les violettes, l'aristoloche-clématite, les mauves, le sureau et beaucoup d'autres individus se fécondent ainsi avec le concours des insectes; mais c'est surtout dans cette classe de végétaux, où les individus à fleurs mâles et à fleurs femelles sont séparés, que les rapports qui s'établissent entre ces plantes et les insectes acquièrent toute leur importance. On voit alors ces petits êtres, le corps imprégné de la poussière des fleurs mâles, s'introduire dans les fleurs femelles, leur apporter le pollen vivifiant et contribuer ainsi à la conservation de l'espèce.

Dans les contrées de l'Europe nous n'avons jamais vu les plantes, à l'époque de leurs amours, appeler auprès d'elles, pour faciliter leur fécondation, d'autres êtres que des coléoptères, des papillons et des abeilles. Il n'en a pas été de même dans les régions tropicales. Là nous avons pu maintes fois nous assurer que les colibris aidaient à la fécondation végétale, et que par eux s'établissaient des rapports constants parmi les végétaux dont les mâles et les femelles vivent séparés. Nous les avons vus butiner avec une prédilection incontestable les fleurs des plantes dioïques et monoïques, telles que les euphorbiacées et les papayers. L'oiseau-mouche sonde avec sa langue effilée le fond de la corolle pour en sucer le miel. Pendant qu'il plane ainsi devant la fleur, il frappe fréquemment et avec une véhémence extraordinaire sa petite tête contre les parois de la corolle et disparaît par moments tout entier dans la fleur. La petite huppe étincelante dont sa tête est ornée se recouvre de la poussière des fleurs mâles. On le voit voltiger avec une rapidité inconcevable des mâles aux femelles, apporter à celles-ci le pollen vivifiant et aider ainsi à leur fécondation.

Il y a des plantes qui attirent les insectes non-seulement par l'éclat, mais surtout par la forme de leurs fleurs. C'est ainsi que nous avons pu observer que les orchidées donnent à leurs corolles une forme absolument semblable à celle des insectes qui viennent les visiter.

En observant que les végétaux, au moment de leur floraison, attiraient vers eux, par le miel qu'elles distillent, par le parfum, par l'éclat, par la forme qu'ils donnent à leurs corolles, les insectes qui doivent leur faciliter l'acte de la fécondation, nous avons conclu que ces faits constituaient des phénomènes évidemment instinctifs et animés; nous avons conclu que ce commerce si étrange, si intime avec les êtres du règne animal devait élargir le cercle des sensations dont l'âme végétale est susceptible. Il nous a dès lors semblé puéril de penser que

la plante donnait de l'éclat et du parfum à sa fleur uniquement pour récréer nos sens; qu'elle faisait son miel uniquement pour que l'insecte vînt le sucer et sans qu'il en résultât aucun avantage pour elle-même. Il nous a, au contraire, paru sensé de présumer qu'en même temps que l'insecte a du bonheur à s'agiter dans la fleur du végétal, celui-ci éprouve les sensations dont est accompagné l'acte qui s'accomplit en lui par la présence de l'insecte. Nous retrouvons, du reste, cette même pensée dans cette chansonnette de Goëthe :

Voici la fleur qui se réveille,
Frathe et jolie, avec le jour,
Ne vois-tu pas venir l'abeille
Qui la caresse avec amour?
Si donc abeille et fleur jolie
A s'entr'aimer trouvent bonheur,
C'est que Dieu fit, écoute, amie,
L'une pour l'autre, abeille et fleur ¹.

En effet, ces êtres ont bien été créés pour vivre dans un mutuel commerce. Nous tous, tant que nous sommes, qui vivons, qui nous agissons sur ce globe, que nous soyons hommes, plantes ou animaux, nous existons les uns par les autres, et nous nous trouvons engagés dans un incessant échange de forces et de services. Si le monde végétal tout entier exhale l'oxygène que respirent les êtres du règne animal, ceux-ci expirent l'acide carbonique que les plantes respirent pour en absorber le carbone. Si les végétaux donnent aux hommes leur pain quotidien et aux animaux leur pâture, nous leur livrons, à notre mort, nos corps tout entiers.

Quel est l'agent central qui établit cette économie merveilleuse dont nous ne saisissons qu'une faible branche, et dont l'ensemble échappe à la conscience de l'humanité? Quel est l'être dont émane tout ce mouvement général, qui en a conscience, qui sent vibrer en lui les instincts, les aspirations, les peines et les joies de toutes les existences terrestres? Serait-ce cette mère que nous aimons tous, que nous connaissons si bien et dans le sein de laquelle les hommes, les plantes et les animaux naissent, vivent, disparaissent et ressuscitent? En un mot, serait-ce la terre elle-même, la terre vivante, animée, éternelle? Nous le croyons.

A l'impétuosité, à la véhémence que nous avons vu les végétaux déceler à l'époque de la fécondation, succède le calme indispensable à

¹ *Goëthe's Lieder. Ein Blumenglöcklein vom Boden hervor, etc.*

une bonne gestation. Les ardentes amours cessent; la prévoyance et les soins pour la postérité commencent.

Après leur fécondation, les plantes semblent en effet redoubler de soins et de précautions au dedans et au dehors pour conserver le fruit qui doit perpétuer leur espèce. Elles l'installent d'abord dans le placenta comme dans un nid bien moelleux, l'enveloppent de pulpes, de gousses, de capsules, de pellicules. « Une mère n'a pas plus d'attention pour le berceau de son enfant, » disait avec raison Bernardin de Saint-Pierre. On ne saurait se refuser à y reconnaître l'effet de cette affection innée qu'ont tous les parents pour leurs petits.

Nous avons déjà vu la valisnérie et les utriculaires, devenues fécondes, se retirer au fond des eaux pour y mûrir leurs graines, et les semer là où elles pourront sans danger commencer leur existence individuelle.

Victoria regia vient ouvrir ses magnifiques fleurs à la surface de l'eau, et la fécondation s'opère dans l'atmosphère. L'observateur suit alors avec un ravissement inexprimable le mouvement incessant, le travail mystérieux qui s'opère dans la corolle. Cette plante, admirable dès les premières phases de son existence, l'est encore après la fécondation et pendant la gestation. A peine est-elle devenue féconde, qu'elle recouvre nonchalamment de ses larges pétales le lit nuptial où l'hymen s'est consommé, et, obéissant, à un admirable instinct, elle va mûrir ses graines au fond de l'eau pour les semer ensuite.

Autant les plantes ont de soins et de précautions à l'égard de l'embryon qu'elles portent dans leur sein, autant elles montrent de prévoyance lorsqu'elles s'en séparent pour le laisser commencer sa vie individuelle. Elles couronnent leurs graines d'aigrettes, de panaches, d'ailerons, afin qu'elles soient emportées au loin et que l'emplacement ne leur manque pas. Tel est l'usage parmi les camomilles, les chicorées, les chardons, les cèdres, les érables et d'autres espèces de plantes.

La prévoyance que décèlent les poules et les autres animaux, qui après avoir élevé leurs petits, les dispersent pour qu'ils trouvent leur nourriture, n'est pas plus admirable que celle que révèlent certaines plantes, les balsamines des bois, par exemple, qui, à la maturité de leurs graines, les projettent avec force hors des vulves et les dispersent ainsi assez loin. Le sablier d'Amérique agit exactement de même, lorsqu'il brise sa coque avec un grand bruit et lance au loin ses graines nombreuses.

Par contre, lorsque la jeune plante ne peut prospérer que dans un

sol tout particulier, et qu'il y aurait par conséquent danger à ce qu'elle commençât son existence ailleurs que près de la plante mère, celle-ci ne l'abandonnera qu'après l'avoir pourvue des moyens nécessaires pour s'attacher solidement au sol.

Les rhizophorées nous offrent des phénomènes remarquables sous ce rapport. Le manglier, par exemple, est un arbre peu élevé qui vit à l'embouchure des fleuves sur le littoral des mers tropicales, là où le sol est tour à tour submergé et mis à découvert par le flux et le reflux de l'Océan. Afin que son nourrisson puisse se fixer au sol qui seul lui convient, la plante mère ne l'abandonne que lorsqu'il acquiert la force et l'âge nécessaires pour résister au mouvement des eaux. Elle le laisse par conséquent se développer sur elle et produire une racine. Celle-ci paraît au sommet du péricarpe, se renfle vers son extrémité et se dirige vers la terre. Après l'avoir porté ainsi une année entière, la plante mère se décide enfin à se séparer du jeune individu : elle le laisse tomber dans la vase, où il se fixe aussitôt au moyen de sa racine toute formée. Il arrive même souvent que la plante mère attend pour se séparer de son fruit que la radicule en ait d'abord atteint la terre et s'y soit bien consolidée.

Nous voici arrivé au dernier terme des productions de la plante. Beaucoup de plantes meurent dès qu'elles ont assuré l'existence de leur progéniture; d'autres, au contraire, après avoir procréé, se reposent pendant une période plus ou moins longue, selon les pays qu'elles habitent, et recommencent à vivre de la vie des égoïstes : pourvoir à leur nourriture, se réchauffer au soleil, dormir d'un sommeil normal, redevient leur unique souci. Plus de soin pour la postérité, plus de précautions à prendre et de privations à s'imposer. Mais tout à coup l'amour se réveille de nouveau, et ces âmes, qui semblaient perdues dans l'égoïsme, recommencent ces mêmes soins, ce même dévouement, et révèlent ces mêmes admirables instincts que nous venons d'observer. Tel est le spectacle qu'il nous est donné de contempler dans le monde végétal, tel est le cercle dans lequel se meut l'existence des végétaux qui vivent de longues années. Au reste, la longévité des plantes est un fait bien digne de fixer un instant notre attention avant de terminer.

Remarquons tout d'abord un point très-significatif relativement à la question psychologique qui nous occupe : c'est que l'existence individuelle la plus longue, et par conséquent l'activité la plus continue et les amours le plus souvent répétées, ont été placées dans le monde végétal. Le lecteur n'ignore pas qu'il existe épars sur le globe des

végétaux qui ont traversé des milliers d'années. On estime en effet à dix siècles l'âge du grand châtaignier de l'Etna, *castagno dei cento cavalli*, et à plus de vingt siècles celui des baobabs (*adansonia digitata*) du cap Vert. Il se trouve dans la Californie, à une trentaine de lieues de la ville de Sacramento, dans le fond d'une vallée, une centaine d'arbres gigantesques appartenant au genre *taxodium*. Quoiqu'ils aient quelque ressemblance avec les cèdres, ils sont néanmoins les seuls représentants de leur espèce. Un de ces arbres, appelé le Père de la forêt, avait plus de quatre cent vingt pieds de hauteur. Aujourd'hui qu'il a succombé aux mutilations que les hommes lui ont fait subir, on peut, en observant les cercles concentriques de sa tige, lui attribuer une existence de plus de trente siècles. Ces arbres, qui s'élèvent tous à des hauteurs prodigieuses, paraissent posséder encore la force et la santé du jeune âge. Ce qui le prouve bien évidemment, c'est la résistance qu'ils apportent aux injures sans nombre dont les hommes voudraient les rendre victimes. Un de ces êtres, la Mère de la forêt, a plus de trois cent trente pieds de haut. Je sais qu'en 1854 on lui enleva son écorce jusqu'à la hauteur de cent vingt pieds; eh bien! on m'assure que cet arbre se porte encore aujourd'hui à merveille, et semble même vouloir réparer le dommage qu'on lui a causé.

Il faut avoir vu ces groupes de géants pour comprendre le sentiment de respect et de vénération que l'homme est capable d'éprouver, lorsqu'il se trouve tout à coup en présence d'êtres dont l'activité appartient, il est vrai, à une tout autre sphère que la sienne, mais devant lesquels la conscience de la fugacité de sa propre existence se réveille et lui inspire de salutaires réflexions.

Le *dracaena draco* de Ténériffe a probablement plus de cinquante siècles d'existence, de sorte qu'il aurait été contemporain de la création du monde, selon le mythe de Moïse.

Tous ces vieillards ne se sont jamais lassés, à travers leur longue existence, de produire toujours de nouveaux bourgeons, de marquer chaque nouvelle année par un cercle nouveau, de recommencer pendant bien des siècles les œuvres de l'amour avec le même entrain, et de prodiguer à leurs postérités toujours les mêmes soins et le même dévouement. En s'accroissant sans cesse dans l'espace, ils ont développé de plus en plus leurs rapports avec les éléments atmosphériques, tandis qu'en faisant pénétrer leurs formidables racines toujours plus avant dans les profondeurs du sol, ils ont multiplié leurs relations avec les forces minérales de la terre.

A l'aspect de ces êtres vénérables, on est presque tenté de croire,

avec de Candolle, que les végétaux, plus privilégiés que nous, étaient primitivement destinés à vivre dès ici-bas de la vie éternelle, tandis que nous autres devons passer par une métamorphose dont les phases se dérobent à nos regards derrière le voile impénétrable de la mort.

Nous sommes bien persuadé qu'une existence si longue et si active ne peut s'écouler sans que l'être auquel elle fut accordée en ait conscience, et ressente d'une manière quelconque les peines et les joies, le bien-être ou la douleur que Dieu aura probablement attachés à son existence comme à celle des autres créatures.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur le chemin que nous venons de parcourir, afin d'embrasser dans une vue générale les phénomènes épars que nous y avons observés et que nous allons rapprocher, pour en tirer quelques déductions sur la nature de l'âme végétale.

Les plantes se sont offertes à nos regards comme des êtres dont la forme et les habitudes diffèrent entièrement des nôtres. A première vue, elles nous ont semblé inertes, immobiles; mais à mesure que nous les avons étudiées, nous avons vu l'individualité de chaque plante se détacher nettement de celle des autres créatures. Nous avons reconnu que les végétaux se nourrissent, qu'ils se propagent, qu'ils impriment à tous leurs organes des mouvements remarquables, en un mot, qu'ils vivent comme vivent les autres créatures animées.

Mais les plantes ont-elles conscience de leur existence? Ont-elles une âme? Qu'est-ce que l'âme? Comment les forces animées se distinguent-elles des autres forces de la nature? Nous ignorons s'il est donné à l'âme humaine de trouver la solution vraie de ces problèmes, mais la rechercher et s'en rapprocher de plus en plus, c'est là, pensons-nous, un travail bien digne de ses efforts.

Au reste, peu de mots peuvent suffire pour éclairer ces questions, par rapport aux âmes végétales, qui palpitent, qui agissent sur le sein de la terre en même temps que les âmes humaines et animales.

Les âmes sont des forces dont l'action sur le monde extérieur est tantôt très-étendue, tantôt très-limitée. Nous reconnaissons dans toutes les forces animées une certaine tendance à la polarité, ou plutôt un certain dualisme en vertu duquel elles sont douées de deux modes d'existence, de deux genres d'activité bien distincts. L'une de ces manifestations est dirigée au dehors et se rapporte à l'action que chaque âme exerce sur les autres forces naturelles, et aux influences qu'elle en reçoit à son tour. Cette manifestation extérieure constitue le côté

physique, le corps qui rend cette âme sensible aux autres êtres et leur en révèle l'existence. L'autre mode d'activité est tout intérieur : c'est l'acte par lequel chaque âme se révèle à elle-même; c'est le travail spontané par lequel elle arrive à la conscience d'elle-même. Il est évident que ce travail intérieur ne peut être saisi dans toute son étendue que par l'âme seule dans laquelle il s'opère, et que les autres âmes ne peuvent le comprendre que par induction. Nous ne savons pas, à vrai dire, ni comment ni à quel degré toute autre âme que la nôtre acquiert la conscience de sa propre existence. L'activité intérieure de l'âme la plus amie nous reste encore un mystère qui nous attire et que nous aimons à étudier. Nous jugeons, sur les manifestations extérieures que nous connaissons, du travail intérieur que nous ne voyons pas.

Toute substance qui se sent agir au dehors comme au dedans, par une impulsion qui lui est propre, est pour cette raison même un être animé, quelle que soit la forme extérieure qu'elle revête. Il en résulte que la liberté, la conscience de sa propre activité et la sensibilité constituent les trois qualités essentielles qui distinguent les âmes de toutes les forces extérieures qui agissent sur elles, et contre lesquelles, à leur tour, elles réagissent sans cesse.

Or, avons-nous observé dans la vie des plantes des phénomènes qui révèlent les trois attributs qui, selon nous, caractérisent la force animée? Nous le croyons.

Nous avons tout d'abord constaté une grande liberté d'évolutions dans la manière dont les végétaux produisent et disposent à leur gré leurs branches, leurs feuilles et tous leurs différents organes. Puis, après avoir démontré que, pour les êtres du règne végétal, croître c'est agir, nous avons vu les végétaux d'une même espèce décélérer par la diversité de leur accroissement une variabilité, une liberté très-étendue. Remarquant enfin que les plantes d'une seule et même espèce, vivant toutes sur le même sol, agissent néanmoins différemment, nous en avons conclu que ces êtres jouissent d'une liberté tout individuelle, comme il convient à des forces animées.

Bien des faits, parmi ceux que nous avons rapportés dans le cours de cette étude, auront laissé entrevoir combien il est probable que la plante a conscience de son existence et de sa propre activité. L'acte par lequel son âme se révèle à elle-même étant néanmoins une manifestation purement intérieure, nous ne pouvons en juger, ainsi que nous l'avons déjà dit, que par les manifestations extérieures de cette âme. Plus les instincts qu'un être révèle au dehors seront énergiques, plus surtout son activité sera puissante et étendue, plus aussi, croyons-

nous, sera claire et énergique la conscience intérieure qu'il aura de son existence et de l'activité qu'il déploie.

Or, des faits nombreux sont venus nous faire apprécier l'énergie des appétits de la plante, soit lorsque nous l'avons vue, avide de lumière, rechercher les rayons solaires et se diriger vers eux; soit lorsque nous l'avons vue conduire ses racines à travers le roc pour arriver à la bonne terre; soit enfin lorsque nous l'avons vue s'agiter sous l'ardeur de ses amours.

L'inertie, que l'on attribue si généralement aux plantes, s'est transformée devant nous en une activité prodigieuse, qui va en quelque sorte nous servir maintenant de norme pour mesurer l'énergie avec laquelle la plante doit se sentir vivre et agir. En effet, en l'examinant avec quelque soin, on reconnaît en elle une force sans cesse occupée à remuer la matière inerte pour la pétrir et la métamorphoser. Elle la broie, elle la modèle, elle la colore, elle la modifie. Aristote est, croyons-nous, le premier qui ait constaté cette étonnante activité, et qui ait été frappé de la tendance des âmes végétales à donner une forme à la matière. Aussi enseignait-il que l'âme des végétaux était une âme plastique, *ψυχὴ δρεπτική*. Le Stagyrte avait raison d'appeler ainsi cette âme énergique qui cherche des minéraux dans le sein de la terre, enlève à l'atmosphère son carbone, mêle et transforme ces matières pour en composer le corps si gracieux que nous lui connaissons et qu'elle ne cesse de modeler et d'orner de couleurs harmonieuses. Passer la vie entière à peindre et à modeler est le sort que bien des hommes ont rêvé. Celui des plantes n'est donc pas si misérable, pour peu qu'elles aient conscience de leur activité. Une dernière réflexion achèvera de nous démontrer qu'il ne saurait guère en être autrement. Pendant que l'âme de la plante est ainsi occupée à métamorphoser et à vivifier la matière, elle se trouve engagée dans une lutte énergique avec les éléments, dans un conflit incessant avec les autres forces de la nature, qui agissent sur elle et qui tendent à détruire son ouvrage. De cette lutte et de ce conflit, de ce choc contre des forces contraires, doit indubitablement résulter pour l'âme végétale la conscience de sa propre activité; nous pensons aussi que le sentiment de sa propre individualité sera d'autant plus accentué, que la lutte aura été plus énergique; de même que la conscience que nous avons de notre existence est d'autant plus vive, que le combat de la vie est plus rude.

Si bien des faits nous ont fait présumer que la plante a conscience d'elle-même, d'autres aussi évidents nous ont démontré également la sensibilité des végétaux. Nous l'avons constatée du moment où nous

les avons vus réagir contre la moindre violence que l'on fait subir à une partie quelconque de leur corps; nous l'avons constatée lorsque nous avons observé qu'ils se contractent ou se détendent sous l'action des causes excitantes; mais c'est surtout à l'époque de leur fécondation que nous avons observé en eux les signes les plus évidents de sensibilité.

Alors l'âme de la plante, apparaissant pour ainsi dire à la surface, devient comme visible, et exerce sur notre propre âme le charme irrésistible que chacun de nous éprouve au printemps, au moment de la floraison des plantes. Le parfum qu'elles exhalent, les couleurs resplendissantes dont elles brillent, cet ensemble gracieux et magnifique, éclatant et harmonieux, tout cela a pour nous une signification profonde : c'est la solennisation de l'hymen, c'est l'expression visible et extérieure de la félicité qui remplit en ce moment les âmes végétales. Aussi, loin de penser que les végétaux sont incapables d'éprouver des sensations, voyons-nous en eux les êtres les plus sensuels que la terre ait créés. Où trouver ailleurs les indices d'une force affective aussi prodigieuse? Il suffit de jeter un coup d'œil sur les milliers d'organes d'un pommier ou d'un tilleul, pour saisir notre pensée et avoir une idée, si vague qu'elle soit, des sensations étranges et énergiques que peuvent éprouver ces êtres.

Enfin, nous avons vu qu'immédiatement après la fécondation, l'activité de la plante, prenant un caractère plus élevé, révèle quelque chose d'idéal qui la rapproche en quelque sorte de ce que nous aimons le mieux dans l'activité de l'âme humaine, puisque nous avons vu ces êtres subordonner leurs instincts égoïstes aux soins que réclame d'eux leur postérité, et montrer ainsi de l'affection pour leurs semblables.

Les hommes et les animaux errent çà et là à travers l'espace, sans jamais séjourner dans un même endroit assez longtemps pour connaître la somme des sensations qui peuvent naître dans un même espace restreint. Pour la plante, au contraire, le moindre événement qui surgit dans l'endroit où elle passe sa vie tout entière devient la cause d'une sensation nouvelle. La goutte de pluie qui tombe, la rosée qui brille, le souffle des vents qui circule, l'oiseau qui voltige, le rayon qui pénètre, n'y arrivent pas en vain; il y a là une âme qui s'ouvre à leur influence et qui en éprouve des sensations diverses.

Je crois que la plante doit aimer le petit coin de terre où elle a pris naissance et où surgissent de si nombreux événements.

Aux hommes et aux animaux, les impressions multiples, variées

et fugaces; à la plante, les sensations tranquilles, paisibles et profondes.

La question des âmes n'est point précisément celle qui a le privilège d'émouvoir les hommes actuels, que nous voyons entièrement adonnés à des spéculations d'un autre ordre. On en voit cependant qui, pour varier les plaisirs d'une soirée, interrogent les âmes des trépassés, ou font apparaître dans les glaces de leurs somptueux appartements les morts qu'ils ont connus; d'autres encore, et ce sont les plus nombreux, voient errer les âmes au milieu des ténèbres de la nuit; mais seront-ils nombreux, ceux qui consentiront à ouvrir les yeux pour voir en plein soleil ces âmes paisibles qui, enveloppées dans leurs belles robes vertes, fleurissent, exhalent des parfums et nous comblent de bienfaits?

Quoi qu'il en soit, nous aimons à croire que cette étude aura contribué à rendre moins étrange aux yeux du lecteur la proposition qui lui est faite de considérer comme des êtres animés ces créatures inoffensives qui ombragent nos habitations, embellissent la terre, charment notre existence, et forment ces vastes et silencieuses sociétés au sein desquelles les hommes et les animaux poursuivent leur bruyante carrière.

ARNOLD BOSCHOWITZ.

LE SAULE.

« J'habitais alors, me conta mon vieil ami, une petite ville du Nord de l'Allemagne, à une trentaine de lieues de Hambourg; c'était un trou, comme vous dites plaisamment, vous autres Français; les Allemands appellent cela un nid. La petite ville était située sur une esplanade. On y jouissant d'un air excellent, et le pays alentour n'était pas à dédaigner. J'y vivais depuis cinq ans, en vieux garçon que je suis, ne me souciant guère que de trois choses au monde : le domino, la pêche à la ligne et les marmots.

» Pour me venger du sort qui me priva de famille, j'ai adopté tous les bambins de la création. Ne pouvant gâter mes propres enfants, j'en suis réduit à gâter, selon mes moyens, ceux des autres. La marmaille de Neuhof savoure encore aujourd'hui le souvenir du père Sebald et de ses poches remplies de délices. Que voulez-vous? chacun se fait un paradis à son image, et les enfants rêvent un paradis de confiseur.

» Vous imaginez bien que tout était événement dans ce petit coin du monde où je m'étais blotti : une naissance, un mariage, un enterrement, défrayaient les conversations durant des semestres. Cela me parut désagréable au début, de ne pouvoir éternuer sans que toute la ville répondît : Dieu vous bénisse! Je me souviens que dans la première quinzaine de mon séjour, un célèbre professeur de Berlin traversa Neuhof. L'apparition d'une comète eût causé moins d'émoi. Toute la journée, il y eut des groupes devant la maison du pasteur Kunz, qui donnait l'hospitalité au personnage. Le soir, on rassembla quelques instruments et on lui donna une sérénade; quand elle fut terminée, on apprit que le professeur était parti dans l'après-midi. Il était musicien et avait eu sans doute quelque pressentiment.

» Cela vous paraîtra étrange, mais on ne médissait guère à Neuhof. Chacun s'occupait de son voisin, cela va sans dire, — ne faut-il pas vivre de quelque chose? — toutefois, on restait en famille, et les propos avaient une certaine aménité qui manque ailleurs. Neuhof possédait trois monuments : une fontaine sur la place, surmontée d'un cadran solaire; l'église avec sa petite flèche gothique d'un aspect très-pittoresque, et le crieur de nuit, un vieux reste féodal. Ma vie était réglée au chronomètre : la lecture le matin; après le dîner, entre une heure et deux, la promenade sur l'esplanade avec le pasteur Kunz; la pêche par tous les temps, et le soir la partie de dominos avec le marguillier. Ce cours égal et monotone de mon existence, je ne l'aurais pas échangé, je vous l'assure, contre tous les honneurs de la terre. J'en avais assez des cahots de la vie; le colimaçon, dont je prenais de plus en plus le tempérament et les habitudes, était à mes yeux le sage idéal. De ce train-là, à l'abri de toute traverse, le jugement dernier pouvait me trouver encore debout. Nul souvenir amer ne troublait mon sommeil, nulle ambition n'agitait mon cœur. A me voir ainsi fuir toute agitation et tout changement, on aurait pu m'accuser d'égoïsme; je crois cependant qu'on s'y fût trompé. Il y a partout quelque bien à faire. Et puis je rêvais de laisser au monde, en guise de testament où se fût résumée l'expérience de ma vie, *« les Réflexions et maximes d'un pêcheur à la ligne »*.

» Chaque matin, vers huit heures, on se rencontrait chez maître Cornélius, le barbier de Neuhof. Il demeurait dans la grand'rue, que l'on nommait ainsi parce qu'il n'y en avait pas d'autre. Cette notabilité, dont il fallait bien se garder de méconnaître l'importance, était la gazette vivante de la ville. On était par lui, tout à la fois, rasé et instruit. Ce jour-là, c'était le 3 septembre, — il m'en souvient comme d'hier, — le célèbre barbier accueillit mon entrée avec des hochements de tête et revêtit un grand air de mystère. Quand je lui demandai ce que signifiait cette attitude de sphinx : « Ho ! ho ! dit-il, c'est bien à vous de faire le discret. Eh quoi ! n'avez-vous donc rien à nous apprendre ? » Le pasteur Kunz, et Braun le marguillier me regardaient sournoisement. J'eus toute la peine du monde à les convaincre tous trois que je ne savais rien, rien absolument. « C'est impossible ! s'écria maître Cornélius, on ne nous persuadera jamais que vous ignorez ce que toute la ville sait déjà, vous qui demeurez à l'auberge du Dragon, sur le théâtre même du mystérieux événement. Monsieur Sebald, cela serait honteux ! »

» Ces paroles, en effet, me couvrirent de confusion, mais je n'en

protestai pas moins que je ne savais pas le premier mot du grand mystère.

» Maître Cornélius alors, tout en tenant ferme le nez du marguillier et en suspendant par intervalles les pérégrinations de son rasoir pour jouir de l'effet de ses révélations, m'apprit que la veille, entre dix et onze heures du soir, la diligence de M.... avait débarqué à l'auberge du Dragon deux adolescents fort énigmatiques, selon lui, une jeune fille de seize ans à peine et un jeune homme qui n'en avait guère davantage.

» Personne, poursuivit le barbier avec volubilité, ne sait d'où ils viennent, où ils vont, qui ils sont. Mais on le saura. Rudi le palefrenier, que j'ai questionné là-dessus il n'y a pas une heure, m'a affirmé sur l'honneur qu'il n'avait lu aucun nom sur leur petit bagage, et que le jeune homme avait demandé aussitôt les deux pièces les plus reculées de l'auberge. Évidemment, il y a là-dessous quelque chose de fort grave, et qui s'éclaircira, ou maître Cornélius n'est qu'un sot. Dix-sept ans ! Rudi m'a juré que notre adolescent avait à peine un léger duvet au-dessus des lèvres. Mais qu'importe ? — s'il ne se fait pas raser, il se fera coiffer certainement ; et vous savez, messieurs, sans vouloir me flatter, qu'il n'y a que moi pour lui rendre ce service. Aujourd'hui tous les jeunes gens de famille se font coiffer. Messieurs, il y a peut-être sous jeu plus qu'un simple enlèvement. Je connais le monde et ne me fie pas à ces airs d'innocence ! »

» Le marguillier poussa un cri. Il avait la figure en sang. Maître Cornélius, dans la croissante animation de ses discours, venait de faire au cou du patient, après plusieurs écorchures dont celui-ci n'avait osé tenir compte, une entaille fort respectable. La victime se leva avec une sorte d'effroi : « Mais vous m'assassinez, maître Cornélius ! »

» La vue de son méfait calma un peu l'éloquence du barbier.

« Un peu d'eau de Cologne, monsieur Braun, cela ne sera rien. Tenez, là, dans le coin. Tout est prêt. A votre tour, monsieur Sebald. » Je m'assis, non sans frémir.

» Maître Cornélius reprit aussitôt : « A coup sûr, ils sont tous les deux de noble famille, car ils ont l'air très-distingué et sont fort bien mis. A propos ! la jeune fille s'appelle Marie, le jeune homme Wilhelm. Il paraît qu'elle est ravissante. Malgré tout, je le répète, ce n'est pas moi qui m'y laisserai prendre. Non ! non !

» — Mais vous me savonnez les yeux, maître Cornélius ! fis-je avec désespoir.

» — Ah ! pardon. — Il l'appelle sa sœur, et elle lui dit « mon frère. »

Mais va-t'en voir s'ils viennent! Il n'y a pas entre eux le moindre air de ressemblance. On ne s'y laisse pas prendre, mes tourtereaux, et nous saurons de quels nids vous avez pris votre volée. Oui, et sous peu encore! Mais comment est-il possible que vous, monsieur Sebald, vous le commensal de l'auberge du Dragon, vous ne sachiez rien, rien de rien? »

» En m'apostrophant ainsi derechef, il brandissait son rasoir d'une manière vraiment inquiétante.

« J'espère au moins que vous allez vous faire un vrai cas de conscience de réparer vos torts. Nous comptons sur vous; n'est-ce pas, monsieur Kunz? n'est-ce pas, monsieur Braun? D'ici à demain, sans même vous montrer trop habile, vous pourrez en savoir long. Tâchez de vous mettre en rapport avec le jeune homme; vous avez une bonne et paternelle figure, vous leur inspirerez de la confiance. Songez qu'il y va peut-être de la destinée de deux familles honorables.... Il faut arrêter ces jeunes gens sur le bord de l'abîme — s'il en est temps encore! »

» Je me levai, non sans laisser voir quelque mauvaise humeur, car les dernières paroles de l'inférieur barbier avaient offensé ma dignité : et puis, je l'avoue volontiers, j'aime à être rasé de près et soigneusement.

» Toutefois, en retournant à l'auberge du Dragon par la petite rue en pente qui m'y conduisait chaque jour, je me sentais vivement intrigué. Le boulanger Hitzig était en sentinelle sur le pas de sa porte, prêt à me faire subir une enquête. A l'ouïe de mes réponses, le désappointement se peignit en plein sur son gros visage; mais lui aussi, il ne me crut pas ou feignit de ne pas me croire : « Allons donc! vous voulez jouer au plus fin avec nous; mais tous ces airs discrets ne vous serviront de rien; on est sur la piste... on sait déjà....

» — Au revoir, monsieur Hitzig, » lui criai-je; et je repris ma course sans m'arrêter davantage, malgré les appels et les interrogations qui pleuvaient sur mon passage des fenêtres et des portes ouvertes.

» L'aubergiste du Dragon m'attendait sur les marches de son établissement. Il prit un air fin du plus loin que je pus l'apercevoir, et quand je fus auprès de lui, il m'entraîna avec un mouvement de tête significatif dans son petit bureau du rez-de-chaussée.

« Mon cher monsieur Sebald, me dit-il d'un ton solennel, mais à voix basse, vous êtes un homme sérieux et discret; l'on peut se reposer en vous. » Je me rengorgeai; ce début était une réparation faite à ma dignité offensée, et je sentais d'ailleurs que je méritais un

pareil éloge. « Écoutez donc. Un jeune homme et une jeune fille, évidemment de bonne naissance, sont descendus chez moi hier au soir vers onze heures. Ils sont arrivés dans le coupé de la diligence de M.... Le jeune homme m'a demandé deux chambres, les plus écartées et les plus tranquilles de la maison, prétextant que sa compagne craint le bruit, les allées et venues des voyageurs. Je ne pouvais les traiter en vagabonds; quoique leur bagage soit fort léger, ils sont bien vêtus et ont d'excellentes manières. Le jeune homme, qui s'exprime bien, a demandé que les chambres lui fussent réservées pour une quinzaine au moins. Voilà les faits. Dès l'abord, j'ai conçu quelque soupçon. Mais ce ne serait rien et je ne vous importunerais pas de cette affaire, si déjà le bruit ne s'était répandu dans la ville de l'arrivée au *Dragon* des deux jeunes gens mystérieux. Partout déjà on parle d'enlèvement, et les commentaires vont se déchaîner. Il paraît que mon palefrenier Rudi a jasé ce matin chez ce terrible Cornélius. Depuis une heure, il prétend même se rappeler qu'hier au soir il a vu ces pauvres jeunes gens s'embrasser en montant l'escalier devant lui. Le postillon qui conduisait la diligence ne s'est pas fait faute non plus de causer avec les valets et les servantes de l'auberge, tandis qu'il buvait sa chope de vin dans la salle basse. Il a donné à entendre, en clignant des yeux, qu'il en savait beaucoup plus long qu'il n'en voulait dire, et qu'on en apprendrait de belles sur le compte de ces innocents. Il est à peine neuf heures du matin et je suis déjà assiégé de questions. Peu s'en faut que je ne conseille aux jeunes gens de repartir dès aujourd'hui, car les caquets pourraient bien prendre vilaine tournure, si toute cette rumeur arrive aux oreilles de M. le juge de district. Voyons, mon cher monsieur Sebald, parlez, donnez-moi un bon conseil, vous qui êtes un homme prudent et de tête.

» — Quelles chambres leur avez-vous données? demandai-je.

» — Les numéros 21 et 23, au fond du corridor, à droite, presque en face de la vôtre : ils y seront bien tranquillement, et s'ils ne se montrent pas de jour, nous pouvons espérer qu'on les croira partis. Ils ne paraissent pas être de très-forts consommateurs; mais je suis comme vous, monsieur Sebald, j'aime la jeunesse. Ceux-là sont presque des enfants encore, et ils m'ont intéressé à première vue. Ils ont l'air si réservés et si gentils! elle surtout. Si vous l'aviez vue! quels grands yeux réfléchis! quelle taille élancée et fine! On dirait un jeune bouleau qui se balance au souffle du printemps. Vous souriez; vous savez que j'ai lu nos grands auteurs. Et pourquoi un aubergiste n'aurait-il pas aussi quelque poésie dans l'âme? Cette jeune demoiselle fera votre conquête,

monsieur Sebald, vous en deviendrez fou, je vous le prédis. Tenez-vous bien en garde. Pauvre enfant ! elle était bien pâle hier au soir, car elle ne paraît guère accoutumée à courir ainsi les grands chemins. Ce serait cruel vraiment de les renvoyer. Le jeune homme aussi m'a séduit. Sa franche physionomie est faite pour gagner tous les honnêtes gens. La dissimulation n'est pas son fait, on le voit bien. Hier, quand devant moi il a parlé de sa *sœur*, sa voix a subitement baissé, et, s'il avait fait jour, je suis sûr que je l'aurais vu rougir. Je parierais que, malgré les ténèbres, sa petite amie a baissé les yeux. Elle l'appelle Wilhelm, il lui dit Marie. Qui sait si ce n'est pas le fils de quelque haut personnage, — car en vérité je n'ai jamais vu de tenue aussi naturellement distinguée. Mais, pour Dieu, monsieur Sebald, parlez donc, que conseillez-vous ? que faut-il faire ?

» — Bah ! lui dis-je, ne faites rien ; attendez, laissez au moins passer quelques jours ; peut-être pourrons-nous savoir d'eux-mêmes.... Et puis, en quoi cela nous regarde-t-il, je vous prie ? Je ne suis pas juge de district, moi, et vous êtes aubergiste : jeunes ou vieux, ce sont des voyageurs qui vous arrivent, et pourvu qu'ils payent....

» — Oui, sans doute, et même, s'ils ne payaient pas.... Mais vous avez raison : de quoi nous mêlons-nous ? Il sera temps de les avertir dès qu'ils courront quelque danger sérieux. — A propos, votre déjeuner vous attend là-haut, monsieur Sebald. »

Je montai dans ma chambre un peu plus vite, je crois, que d'habitude. J'ai toujours aimé les amoureux, et quand ils ont seize ans, il me semble que je vois revivre ma jeunesse dans leurs yeux. Lorsque je m'approchai de ma chambre, une porte s'ouvrit et se referma comme l'éclair, et j'entendis distinctement le frôlement d'une robe. Je n'avais pu distinguer aucun visage, mais c'était bien la porte du numéro 21 qui s'était ouverte et refermée si rapidement.

» Une fois installé chez moi et plongé dans mon grand fauteuil, je me mis à méditer sur cet événement. La vérité ne s'offrait-elle pas d'elle-même ? Oui, sans aucun doute, l'amour était sous jeu. Mais un enlèvement, une fuite à cet âge, c'était bien grave, en effet. Les parents devaient être sur la piste... quelque père, un oncle allait arriver ; en ce moment même, un bruit de voix ne se faisait-il pas entendre dans l'escalier ? D'un instant à l'autre, la justice informée pouvait, au nom de la loi, venir frapper à la porte de ces pauvres enfants. Mais chut ! Sont-ce des rires ou des sanglots qui viennent jusqu'à moi ? Non, c'est le vent qui balaye dans la cour les premières dépouilles du feuillage.

» Huit jours se passèrent. De peur d'être poursuivi par les inter-

rogatoires du barbier et de tous les curieux de l'endroit, je me fis malade, et pour la première fois de ma vie je laissai croître ma barbe; je renonçai également à ma partie de dominos, et même, le croirez-vous? à la pêche à la ligne. Il s'est accompli dans le monde de moindres sacrifices dont l'histoire a parlé. Maître Cornélius assiégeait chaque jour l'auberge du Dragon; à bout de patience, il voulut de force pénétrer jusqu'à moi. Il fallut que l'aubergiste s'y opposât formellement, et déclarât que durant plusieurs jours encore le plus strict repos m'était prescrit par ordonnance du médecin. Mon homme ne se tint pas pour battu, et, sous prétexte que le commerce était libre, que le prêtre vivait de l'autel et le coiffeur de sa pommade, il prétendit au droit de se présenter en personne aux jeunes gens pour leur offrir son produit : la pommade cornélienne. L'honnête aubergiste du Dragon était endurant; mais une fois poussé à bout, il ne se connaissait plus : ce jour-là il mit sommairement à la porte maître Cornélius.

» Mes petits voisins étaient discrets comme des poissons. Rien ne bougeait chez eux. De temps en temps, vers le soir, je croyais ouïr le murmure de conversations à mi-voix coupées de longs silences. J'avais bien de la peine à ne pas coller mon oreille à la porte et mon œil à la serrure. Les nouvelles m'arrivaient par l'aubergiste. « Ils mangent moins que des oiseaux, me disait-il; je ne sais, en vérité, de quoi ils vivent. Ils m'ont demandé une Bible, je les crois très-pieux. » Je ne les entendais sortir qu'à la nuit close pour aller respirer l'air pendant une heure; mon cœur battait chaque fois qu'ils passaient devant ma porte en rentrant.

» Cependant la curiosité aux abois avait mis en état de siège nos protégés. Chaque jour on imaginait au dehors les plus incroyables récits. Le barbier, artisan principal de toutes les conjectures, en fournissait la ville entière, et par ses débauches d'imagination en aurait remontré à nos plus féconds romanciers. Il se vengeait de l'aubergiste et de mon silence opiniâtre en nous mêlant tous les deux à ses plus monstrueux caquets. Il finit même par nous envelopper en je ne sais quelle nouvelle histoire, la plus fantastique de toutes, et dans laquelle l'aubergiste du Dragon et moi nous devenions les complices d'un enlèvement commis dans des circonstances à faire frémir.... Il n'en voulait pas dire davantage, ajoutait-il finement, mais on saurait bientôt à quoi s'en tenir, et des choses inouïes se révéleraient alors. Cette nouvelle version, étant la plus absurde, obtint le plus de crédit auprès des imaginations surexcitées par l'infatigable Cornélius. L'esprit du barbier s'échauffait davantage à mesure qu'il échafaudait l'édifice de ses con-

jectures, et je crois vraiment qu'il en était arrivé à ajouter foi à ses propres inventions. Poussé au paroxysme de la curiosité, on pouvait craindre qu'il ne commît une infamie et n'allât lui-même dénoncer les jeunes gens à la justice, en croyant obéir à la plus sublime inspiration. D'ailleurs, dans l'état de l'opinion, il était difficile que la justice, provoquée à l'action par toutes ces rumeurs, ne se décidât pas à agir bientôt.

» Les choses menaçaient donc de prendre très-fâcheuse tournure. Je voyais déjà mes petits voisins traduits devant le juge et sévèrement interrogés, rougissant et balbutiant des réponses compromettantes; je les voyais ramenés dans leurs familles, et reprendre, les yeux baissés et le cœur plein d'appréhensions, ce même chemin par où ils avaient espéré sans doute se dérober aux poursuites; car, je n'en doutais plus alors, c'était bien d'un enlèvement qu'il s'agissait. Je parlai de mes craintes à l'aubergiste; il ne les partageait que trop. Nous avisâmes ensemble aux moyens de conjurer le danger. Il fallait pour cela avertir les pauvres enfants et les faire partir sur-le-champ. Mais n'était-il pas trop tard déjà, et le péril ne serait-il pas plus grand pour eux de se remettre à courir le pays? Dans la cruelle perplexité où me jetait leur situation, je ne pouvais m'empêcher de songer au dernier récit du barbier, dans lequel il m'attribuait si ingénieusement le rôle de protecteur. Pourquoi, me disais-je, cette supposition ne deviendrait-elle pas une réalité? Et je rêvais de me transformer en Providence pour ces pauvres jeunes gens, de m'employer en leur faveur, de m'interposer bravement entre eux et des parents irrités.

» Mais le moyen d'arriver jusqu'à mes voisins sans les effaroucher? J'avais bien une fois ou deux rencontré le jeune homme sur l'escalier, et il m'avait semblé que son regard s'était reposé sur moi avec une expression de confiance et presque de prière. J'avais bien aussi aperçu un soir la jeune fille, et elle ne s'était plus retirée de mon passage avec un timide effroi; elle m'avait même, en passant au bras de son ami, jeté un bonsoir frais et amical, un doux bonsoir dont je rêvai cette nuit-là.

» Tout cela néanmoins ne m'autorisait pas à me mêler de leurs affaires. J'étais fort hésitant et plongé dans mes soucis, lorsqu'un soir, il était fort tard déjà, j'entendis des pas discrets s'approcher du seuil de ma porte. Je retins ma respiration pour mieux m'assurer que je n'étais pas dupe d'une hallucination. Les pas s'arrêtèrent, et puis, au bout de quelques instants, on frappa avec timidité.

« Entrez! » fis-je plein d'émotion.

» La porte s'ouvrit; c'était bien lui. Il était pâle et son visage marquait une grande inquiétude. J'allai à sa rencontre, et lui ayant pris affectueusement les mains, je le fis s'asseoir dans mon large fauteuil. Mais la parole ne parvenait pas à sortir de ses lèvres tremblantes.

« Eh bien, monsieur Wilhelm, lui dis-je pour le rassurer tout de suite, vous avez songé à votre vieux voisin, car vous avez vu qu'il n'est pas un méchant homme. C'est bien cela! Allons, ne craignez rien : parlez à cœur ouvert, ce n'est pas moi qui pense à vous trahir. Vous êtes dans la peine, n'est-ce pas? — et vous venez demander conseil à mes cheveux gris. Soyez sans inquiétude, vous avez en moi un véritable ami; disposez de lui, et s'il peut vous obliger en quoi que ce soit, vous — et mademoiselle votre sœur — (il rougit profondément), songez que c'est m'obliger moi-même que de me fournir l'occasion d'être utile à de braves jeunes gens comme vous. »

» Il paraît que mon petit discours lui rendit le souffle et le courage.

« Oh oui! dit-il avec effusion, vous pouvez nous servir, — vous pouvez nous sauver. Mais avant de réclamer de vous aucun service, je vous dois le récit de nos mésaventures; il faut que vous sachiez qui nous sommes et ce qui nous a conduits jusqu'ici. Je ne vous cacherai absolument rien, car je sens que ma franchise sera le seul titre à cette bienveillance que, sans nous connaître, vous nous accordez si généreusement. Quand vous saurez tout ce que j'ai à vous dire, je crains bien que tant de bonté ne nous soit retirée; ce serait, hélas! le pire de nos malheurs de perdre l'estime d'un honnête homme. »

» Je l'encourageai encore de mon mieux, et il reprit après s'être recueilli un instant :

« Je suis le fils d'un riche négociant de Rastadt. Celle que vous appelez ma sœur ne l'est pas : peut-être vous l'aviez deviné. Aucun lien de parenté ne nous unit; elle est la fille d'un orfèvre qui habite la même ville que mes parents. L'hiver dernier, à un bal qui se donna par souscription, je la vis pour la première fois et j'en devins éperdument amoureux. Mes parents s'aperçurent bientôt de la métamorphose qui s'était opérée en moi. D'abord ils me crurent malade et me questionnèrent avec inquiétude. Tout en rejetant leurs craintes, je n'osai leur avouer mon inclination. Alors ils me firent épier, et découvrirent sans peine la cause du changement qu'ils avaient remarqué en moi, car je ne songeais plus qu'à Marie toute la journée; vingt fois je passais devant la boutique de son père dans l'espoir que je la verrais à travers le vitrage. Avant de m'endormir, son visage venait flotter devant mes yeux, et chaque nuit, l'amenant en rêve auprès de moi,

rafraîchissait encore son image, qui s'épanouissait au réveil comme ferait une fleur au sortir d'une onde limpide. Je ne sais comment cet amour me saisit, mais ce que j'é sais bien, c'est que depuis le jour où je dansai avec Marie, elle s'empara de toutes mes pensées. — Mes parents crurent sans doute que le meilleur moyen de combattre ma passion, c'était de ne la point prendre au sérieux. « Tu es un enfant, me dirent-ils, et c'est un enfantillage. » Pourtant ils me défendirent de voir Marie. Mon père est un homme sévère, et j'avais pris vis-à-vis de lui l'habitude d'une entière soumission. Mais en cette circonstance, je fis pour lui obéir de vains efforts. Dès le lendemain de la défense qu'il me signifia, poussé malgré moi, je revis Marie. Elle ne m'avait pas dit qu'elle m'aimait, elle me le dit ce jour-là en sanglotant. Nous prîmes rendez-vous pour le soir même aux portes de la ville, et là, sous un grand tilleul qui borde la route, assis sur un banc solitaire, nous nous jurâmes de nous aimer toujours et de nous épouser. Nous échangeâmes, en gage de cette promesse, des anneaux et un baiser, c'était le premier ! Mais quand nous voulûmes rentrer, nous trouvâmes fermées les portes de la ville. Le temps nous avait échappé. Nous nous mîmes à genoux tous les deux et pleurâmes amèrement. Revenu de ma première stupeur, je cherchai à rassurer Marie, mais je ne trouvai que des paroles accusant mon propre désespoir. Nous passâmes la première heure à nous concerter, sans trouver autre chose, au bout de tous nos efforts, que la plus cruelle fatalité, l'alternative de la honte pour Marie ou de la fuite avec elle. La nuit était chaude et tranquille. Marie ne voulut pas accepter l'habit dont je venais de me dépouiller pour lui en envelopper les pieds et les genoux. Nous passâmes toute cette nuit blottis à l'écart, tremblants au moindre bruit, et chuchotant à travers nos sanglots étouffés avec peine. Marie, plus résignée que moi après la première effusion de son désespoir, trouvait encore — pauvre enfant ! des paroles consolatrices. Il nous semblait à chaque instant distinguer des pas, ouïr des voix qui se rapprochaient de nous. Je voyais se dresser devant moi la figure menaçante de mon père. Au milieu de ces angoisses qui, à chaque instant, nous jetaient dans les bras l'un de l'autre, comme si déjà il se fût agi de nous unir dans la mort, la cloche de la ville nous envoyait à intervalles réguliers, d'une voix lente et impitoyable, l'avertissement que le temps marchait. Il venait de sonner cinq heures du matin ; des lueurs rougeâtres commençaient à se montrer au ciel du côté du levant : le jour allait poindre et nous livrer à la confusion. Marie frissonnait de la tête aux pieds. Comment traverser la ville entière, après avoir passé devant le gardien des

portes, qui certainement nous reconnaîtrait; comment surtout Marie pourrait-elle se présenter devant son père courroucé, et moi devant des parents dont j'avais bravé la défense? Qui nous croirait? Marie allait mourir de honte, la fable de la ville. Je ne songeais qu'à elle. Tout à coup, après un long silence, durant lequel elle tint sa jolie tête pressée sur mon cœur qui battait à se rompre : « Écoute, Wilhelm, me dit-elle, je n'oserais pas — je ne puis rentrer dans ma famille; je mourrais de confusion sous le regard de mon père. »

» — Que faire, grand Dieu! que faire? » m'écriai-je.

Elle se tut encore une fois. Enfin, d'une voix tremblante :

« Il faut partir, dit-elle en m'entourant de ses bras, il faut renoncer à tout, aller vivre loin d'ici à jamais. »

» Elle exprimait ma propre pensée, que je n'avais osé lui révéler.

« Mais nous lancer dans ce monde inconnu? combien de peines et de privations t'attendent! fis-je comme pour interroger encore une fois sa résolution.

» — Je travaillerai, dit-elle avec calme.

» — Et moi aussi, répliquai-je. Mais non; mon travail suffira; j'entrerai comme employé dans quelque maison de commerce; j'en sais assez pour obtenir de suite des appointements raisonnables. Nous vivrons dans la probité et dans l'attachement mutuel; le monde ne pourra nous en vouloir, et peut-être qu'un jour nos parents nous pardonneront. » Je m'exaltai alors devant cette perspective :

« Oui, partons; il le faut. Dieu nous voit, Dieu qui voit nos cœurs nous a déjà pardonné! »

» Mon père, tout en feignant de plaisanter sur mon amour d'enfant, m'avait formellement donné à entendre que jamais il ne consentirait à mon mariage avec la fille de l'orfèvre Bamberger. Le souvenir de ces paroles, dont l'accent vibrait encore en moi, acheva l'œuvre de ma résolution. Je savais mon père homme à tenir parole. En ce moment aussi j'étais pris de vertige. Cette nuit, à la fois si longue et si rapide, durant laquelle les plus terribles angoisses s'étaient mêlées aux plus douces caresses, portait en cet instant mon imagination jusqu'au délire. Je sentait brûler dans mon cœur, comme un feu éternel, le baiser que j'avais reçu de sa bouche; il me semblait que l'univers était à moi.

» Marie était debout, prête à partir.

« J'ai quelque argent, lui dis-je, et ma montre vaut au moins cent florins.

» — Et moi, reprit-elle avec vivacité, j'ai un collier de perles qui en

vaut au moins deux cents; nous voilà donc riches pour longtemps. Partons; dans une heure il fera jour; nous avons le temps d'arriver à G.... Là, il y a une diligence qui se dirige vers le Nord. Allons le plus loin possible, allons jusqu'au bout du monde ! »

Et nous partîmes en courant, comme si déjà nous étions poursuivis. La route était absolument déserte, et nous atteignîmes le bourg voisin au lever du soleil sans avoir rencontré une seule créature vivante. La diligence ne tarda pas à passer; l'intérieur était vide : nous nous y installâmes. Le commis, encore à moitié endormi, ne fit nulle attention à notre âge, et nous passâmes sans doute auprès de lui pour frère et sœur, ainsi qu'aux yeux du conducteur. Le soir nous avions derrière nous une trentaine de lieues. Mais la peur d'être suivis ne nous permit pas de prendre du repos. Après avoir acheté à la hâte les objets les plus nécessaires, un peu de linge, quelques vêtements; nous nous remîmes en route la nuit même. Je pensais aller d'un trait jusqu'à Hambourg, et passer de là en Angleterre ou en Amérique. Mais au bout de peu de jours nos ressources menaçaient de s'épuiser. J'avais vendu ma montre pour une cinquantaine de florins; je m'opposai à ce que Marie vendît son collier. Nous allions être à court d'argent, quand nous arrivâmes ici. Cet endroit retiré, qui nous plut dès l'abord, et qui semblait fait tout exprès pour nous abriter, nous retint par je ne sais quel charme de sécurité. C'était comme s'il nous eût dit : Restez ici, chers enfants, je vous garderai discrètement dans mes murs. Je pouvais espérer de trouver un petit emploi, et suffire au moins provisoirement aux exigences immédiates. Et puis, qui songerait à nous chercher dans ce coin retiré de l'Allemagne? Nous y étions en sûreté, mieux peut-être qu'à Londres ou à New-York. Plus tard d'ailleurs, s'il le fallait, nous pourrions nous remettre en route et réaliser notre premier projet. Ma chère petite Marie était très-lasse du voyage; un repos de quelques jours lui était indispensable. Nous restâmes donc. Mais au bout de quelques heures déjà, voyant la curiosité à laquelle nous étions en butte dès notre arrivée, ce sentiment de sécurité que la ville nous avait inspiré fit place à un état d'inquiétude toujours croissant. Le soin que nous avons mis depuis à nous soustraire aux regards n'a fait qu'attirer encore davantage sur nous, je le crains, l'attention de la ville. Marie tremble maintenant tout le long du jour, et la nuit elle est poursuivie de cauchemars affreux. Les plus cruels pressentiments, dit-elle, la tourmentent. Hier, nous avons décidé enfin qu'on vendrait son collier et que nous nous dirigerions sur Hambourg. Mais aujourd'hui j'ai appris par l'aubergiste, un bien brave homme! que

la ville s'est émue de notre présence ici, et que la justice est sur le point d'informer contre nous. En cette circonstance, nous n'avons pas osé disposer de notre suprême ressource et vendre ostensiblement le collier de Marie. Cependant, demain peut-être nous serons arrêtés. Ah! monsieur, quel sort terrible nous attend! Ramenés sur nos pas ainsi que des malfaiteurs! Voyez-vous, nous préférerions mourir ici tous les deux. Ma pauvre Marie déshonorée, perdue pour jamais! Je ne puis m'arrêter à cette terrible pensée. Nous avons été bien insensés, monsieur, n'est-ce pas? Mais, je vous en supplie, ne nous croyez pas coupables; devant Dieu, j'ai le droit d'appeler ma sœur cette pauvre enfant que j'ai, malgré moi, entraînée dans une pareille destinée! Mon cher monsieur, ne nous méprisez point, ne nous livrez pas, ne nous déshonorez pas!

» Il voulut se jeter à mes genoux : je le serrai dans mes bras. L'émotion me permettait à peine de parler :

« Non, non, lui dis-je enfin, rassurez-vous. Je ne me pardonnerais jamais d'avoir trahi deux âmes loyales qui sont venues me confier leur secret. Il y a dans votre malheur plus de fatalité que de volonté coupable. J'écirai à vos parents, et, s'il le faut, j'irai moi-même à Rastadt pour adoucir leur courroux. Ils m'entendront, ils me comprendront; le vieux Sebald sera persuasif, éloquent même, je le sens; on vous pardonnera, et quelque jour, j'en suis sûr, vous serez unis et heureux sous la bénédiction de vos familles, au milieu de l'estime de tous les honnêtes gens. Mais il faut aviser au plus pressé. L'aubergiste a dit vrai, vous êtes en péril ici désormais; il est indispensable que vous partiez au plus tôt. La petite Marie ne vendra pas son collier, il lui sied trop bien. Je possède quelques légères économies dont je n'ai que faire avec le train de vie que je mène ici; je suis ravi qu'elles puissent trouver si bon emploi. Elles dorment là-bas dans mon secrétaire, inutiles au monde et à moi-même. Elles attendaient un bon placement. Eh bien! mon cher Wilhelm, — permettez-moi de vous appeler ainsi, — je les place sur votre avenir. Partez dès demain au point du jour. Je réglerai votre dépense à l'auberge, et j'aurai soin de dépister pendant quelque temps les curieux. Une voiture venue hier de M... s'en retourne à vide; vous la prendrez; j'en fais mon affaire. Personne ne vous molestera, et vous serez déjà loin quand se réveilleront les caquets. Je vous approuverais de passer en Angleterre; l'Amérique, c'est trop loin, — et les naufrages, grand Dieu! dans cette saison surtout, les journaux en sont pleins! Hier encore je lisais, — mais il s'agit bien de cela vraiment! J'ai à Manchester un parent auquel je vous

recommanderai. Il dirige une maison de banque; vous vous mettrez promptement au courant et pourrez lui rendre des services. Sitôt arrivés, écrivez-moi. Je ne veux pour récompense qu'un petit post-scriptum de mademoiselle Marie. »

« Vous n'imaginez pas l'effusion de reconnaissance de cet excellent garçon. Je fus obligé de modérer ses transports, car il faisait dans ma chambre des gambades qui eussent bientôt réveillé toute la maison. Tout à coup, me saisissant par le bras, il m'entraîna hors de ma chambre vers celle de Marie :

« Venez, venez, me dit-il, il faut qu'elle vous embrasse ! »

» Il ne me laissa même pas le temps de dépouiller ma robe de chambre et de quitter mes pantoufles; avant que je m'en fusse douté, nous étions dans la chambre de sa fiancée. Elle était assise auprès de la lampe, ses grands yeux fixés vers la porte. D'un coup d'œil elle consulta le visage rayonnant de Wilhelm, et puis, sans attendre qu'il eût parlé, elle s'élança vers moi et resta suspendue à mon cou, me faisant mille caresses. Nous pleurions tous les trois comme des enfants.

» Quand nous fûmes plus calmes, je leur répétai mes conseils et mes encouragements. A chaque instant, Marie se levait pour m'embrasser encore. Je remplaçai son père, elle fut ma fille durant ces heures si vite écoulées ! Il resta décidé qu'ils partiraient à l'aube, et que, pour n'exciter aucun soupçon, je n'assisterais pas à leur départ. Mais j'espérais bien les revoir, et je me consolai dans cette pensée quand je me retirai. En quittant mes amoureux, je descendis dans la chambre de l'hôte pour lui dire ce qui s'était passé, et le prier de donner ses instructions afin que leur départ ne souffrit nulle difficulté. Rentré dans ma chambre, je me mis au lit. Mais je ne pus dormir, et j'entendis la voix lugubrement monotone du veilleur de nuit crier toutes les heures sous mes fenêtres.

» Vers le jour seulement, je pris quelque repos, cependant mon sommeil fut interrompu et troublé. Je ne sais quel pressentiment fatal s'était emparé de moi après la joie que j'avais éprouvée. J'aurais voulu savoir déjà les fugitifs bien loin. Aux premières lueurs du jour, il me sembla qu'on heurtait à ma porte. Je me levai en sursaut. C'était une erreur. Cependant j'entendis des pas dans le corridor. Il pouvait s'être écoulé une heure encore, le jour était levé, quand j'entendis deux voix murmurer tout près de ma chambre : « Adieu, monsieur Schald; que le ciel vous conserve ! » C'était bien la voix de Wilhelm et celle de Marie. Je tressaillis en entendant cet adieu prononcé à voix basse, et qui malgré cela avait quelque chose de singulièrement grave. Le silence

régnait dans la maison. Étaient-ils partis? Je n'avais pas entendu la voiture et les chevaux dans la cour. Je n'y pus tenir davantage et m'habillai en toute hâte. En descendant l'escalier, je rencontrai l'aubergiste. Tout dormait encore dans la maison :

« Eh bien ! fis-je, non sans anxiété, ils sont loin ? »

» — Oui, me dit-il, mais ils ont voulu faire à pied un petit bout de chemin ; la voiture qui va partir ne doit les rejoindre que vers le Saule, là-bas, au bord de la rivière... »

» Une angoisse mortelle me saisit.

« Et qu'est-ce qui leur a inspiré ce caprice ? »

» — Je l'ignore, répondit l'aubergiste ; ils ont sans doute désiré respirer plus à l'aise la fraîcheur du matin. — Mais, en vérité ! j'oubliais de vous dire qu'une heure avant leur départ, il faisait jour à peine, j'ai pu encore leur remettre une lettre, la première qui soit arrivée à l'adresse que m'avait indiquée M. Wilhelm ; elle m'est parvenue fort tard dans la soirée, je l'avais oubliée quand vous vîntes dans la nuit m'informer de ce qui se passait.

» — Et cette lettre, l'ont-ils lue avant de partir ? »

» — Je l'ai portée dans la chambre de M. Wilhelm. Il arrangeait leur petit bagage. Quand il l'a reçue, il n'a dit que ces mots : « Ah ! c'est de mon cousin ! » et il est devenu extrêmement pâle. Sans doute, il a écrit là-bas à quelque ami discret pour savoir comment la famille avait pris l'escapade, et si l'on ne s'était pas mis à leurs trousses. Je suis sorti avant qu'il eût ouvert la lettre. La petite Marie dormait du plus heureux sommeil dans sa chambre close. Il n'avait voulu sans doute l'éveiller qu'au dernier moment et lui ménager le plus long sommeil possible après cette nuit si troublée. — C'est environ une heure après qu'ils sont descendus. Ils se tenaient par la main. Mais tous les deux avaient l'air de marcher dans un rêve ; si je n'eusse été averti, j'aurais pu croire qu'ils étaient somnambules. Il y avait dans leurs yeux, surtout dans les grands yeux de mademoiselle Marie, quelque chose... je ne saurais dire... presque quelque chose de surnaturel. Elle semblait regarder sans voir. Lui, il était calme, trop calme même. Il a voulu absolument me payer leur dépense ; j'ai dû y consentir à la fin ; cela a paru le tranquilliser beaucoup. « Merci, » me dirent-ils, et tous deux m'ont tendu la main. La douce main de la petite Marie était brûlante. « Dites à M. Sebald, fit-elle, qu'il est le meilleur homme de la terre, et que je prierai pour lui ici et là-haut. » C'est alors qu'ils se mirent en route tranquillement. Les chevaux sont attelés et la voiture va les rejoindre ; vous êtes à temps pour les revoir

encore, car vous en brûlez d'envie. Ah! je vous avais bien dit qu'elle ferait votre conquête. Ensuite, ça vous ouvrira l'appétit; prenez votre canne à pêche; vous reviendrez le long de la rivière; la journée est excellente pour la truite. »

» Je me jetai dans la voiture; le cocher partit paisiblement au pas; mais au détour de la rue, je lui enjoignis d'aller à toute vitesse jusqu'à la rivière. Il me regarda avec étonnement et crut sans doute que l'air vif du matin m'avait un peu troublé la cervelle. La promesse d'un *pourboire* le décida sur-le-champ. Dix minutes après, les chevaux, blancs d'écume, s'arrêtaient au lieu où les jeunes gens avaient marqué le rendez-vous.

» Je n'attendis pas que le marchepied fût descendu et sautai hors de la voiture, au risque de briser mes vieilles jambes. D'abord, je n'aperçus rien que le grand saule, et la rivière qui coulait tranquillement sous son feuillage à demi baigné dans le courant. J'avais souvent jeté ma ligne en cet endroit écarté; c'était un des meilleurs pour la pêche. Non! mes vagues appréhensions n'étaient que chimères nées de l'agitation de la nuit; j'allais les voir apparaître, ces chers enfants, sortant tout à coup de leur retraite et riant de mon air effaré. Cependant, partout le plus complet silence. Je fis quelques pas en tremblant. Étendu sur le gazon, tout près du saule, qu'est-ce donc qui frappe mes yeux? Je m'approche. O ciel! c'est le châle de Marie, le petit châle bleu à franges qui recouvrait ses virginales épaules; sur le châle, une Bible est ouverte. Je me baisse, ou plutôt je tombe à genoux tout auprès; mes yeux s'obscurcissent. J'aperçois un billet placé entre les pages du livre saint; il est à mon adresse. Après un violent effort sur moi-même, je parviens à lire comme à travers un brouillard ces quelques lignes tracées au crayon :

« Cher et digne ami, ne nous plaignez pas; notre reconnaissance sera éternelle. Dieu n'a pas voulu notre bonheur ici-bas. Ce matin, une lettre nous est parvenue qui nous annonçait qu'on était sur nos traces et que nos pères s'étaient concertés pour nous livrer à la justice. Nous avons alors résolu de mourir. Quand vous lirez ceci, nous serons dans le sein de Dieu, qui nous pardonnera, Lui, car il est juste et paternel, et il a lu l'innocence dans nos cœurs. »

Il me sembla que j'entendais l'eau monter vers moi, et m'envelopper en murmurant une douce plainte et des paroles consolantes.

CHARLES DOLLFUS.

LA CORSE.

Corsica, — de FERDINAND GREGOROVIVS. -- 2 volumes in-8°.

(*Extraits.*)

La situation de Bastia n'a rien de grandiose, mais elle est pourtant saisissante. La ville est couchée en amphithéâtre autour du petit port : la mer ne forme ici point de golfe, mais un simple point de débarquement, une *cala*. Le côté droit du port est fermé par un gigantesque rocher noir que le peuple nomme le Lion, parce qu'il ressemble à cet animal. Au-dessus est le sombre fort génois, le Donjon ; à gauche, le quai se prolonge en un môle qui à son extrémité porte un petit phare. Au-dessus du port s'élève la ville en terrasses, avec ses maisons hautes, serrées, en forme de tours, aux nombreux balcons ; au-dessus de la ville s'élèvent les montagnes vertes, avec quelques couvents abandonnés et de beaux oliviers ; il y a aussi des jardins où les orangers, les citronniers, les amandiers sont en abondance.

.

Le marché de la Piazza-Favaleri présente le matin une scène pleine de fraîcheur, de gaieté et d'entrain. On y voit assises les marchandes de fruits et de légumes avec leurs paniers, où sourient les beaux fruits du Midi. Il n'y a qu'à aller à ce marché pour apprendre ce que produit le climat de la Corse : voilà des pommes et des poires, des pêches et des abricots, et toutes sortes de prunes ; voilà de vertes amandes, des oranges et des citrons, des pommes-grenat ; ici des pommes de terre, là des bouquets, des figues vertes ou bleues, et les inevitables

pommes d'amour (*pomi d'oro*); ici d'excellents melons à un sou la pièce; au mois d'août, on trouve aussi les grappes de muscat du cap Corso. Des villages des environs de Bastia descendent de bon matin les femmes et les filles, pour porter les fruits à la ville. On y voit plus d'une beauté. Un soir, j'allais le long de la mer vers Pietra-Nera; je rencontrai une jeune fille qui s'en retournait, le panier vide sur la tête, à son village. « *Buena sera. — Evviva, siore.* » Nous voilà engagés dans une active conversation. La jeune Corse me raconte avec la plus grande simplicité l'histoire de son cœur : sa mère la presse de donner sa main à un homme qu'elle n'aime pas. « Pourquoi ne l'aimez-vous pas? — Parce que son *ingegno* ne me plaît pas, *ah! madonna!* — Est-il jaloux? — *Come un diavolo, ah! madonna!* J'étais prête à me sauver à Ajaccio. » Pendant que nous causions ainsi en marchant, vint un Corse à notre rencontre, qui allait à la source une cruche à la main. « Si vous voulez boire de l'eau, dit-il, attendez un peu que je revienne, et toi, Paolina, viens ensuite me trouver, j'ai quelque chose à te dire au sujet de ton mariage. »

« Voyez, me dit la jeune fille, c'est un de mes parents; ils sont tous bons pour moi, et quand je passe sur leur chemin ils me donnent le bonsoir, et aucun ne veut entendre parler de mon mariage avec Antonio. » Nous étions arrivés assez près de sa maison. Paolina se tourna tout d'un coup très-sérieusement vers moi, et me dit : « *Siore*, il faut maintenant vous en retourner, car si j'arrive avec vous au village, les gens feraient quelque méchante histoire (*faranne mal grido*). Mais venez demain si vous voulez, et soyez l'hôte de ma mère, et alors nous vous enverrons à nos parents, car nous ne manquons pas d'amis sur tout le cap Corso. » Je m'en retournai, et à la vue de la mer indiciblement belle, et des calmes montagnes, où les bergers commençaient à allumer leurs feux, je me sentis envahir par un sentiment tout homérique, et pensai malgré moi aux Phocéens hospitaliers des temps anciens et à Nausicaa.

Les femmes, en Corse, portent la *mandile*, un morceau d'étoffe de couleur quelconque qui couvre le front, qui se met à plat sur le haut de la tête et est enroulé autour du chignon, de façon qu'on ne voit point les cheveux. La *mandile* se voit dans toute la Corse; elle a quelque chose d'oriental et de mauresque, mais elle est aborigène, car on voit sur les vases étrusques eux-mêmes des femmes qui la portent. Cette coiffure sied bien aux jeunes filles, moins aux femmes âgées, à qui elle donne l'air de juives.

La coiffure des hommes est le *barretto* pointu brun ou rouge,

l'ancien bonnet phrygien, que portait déjà Paris, le fils de Priam. Sur les figures de marbre qui représentent ce prince troyen, il porte ce *barretto*. Le Persan Mithras le portait aussi, comme je l'ai vu dans plusieurs représentations symboliques du sacrifice à Mithras. Chez les Romains, le bonnet phrygien symbolisait en général les barbares; on le voit porté par les prisonniers daces bien connus de l'arc de triomphe de Trajan, qui sont aujourd'hui sur l'arc de Constantin, et par d'autres rois barbares et esclaves des peuples sarmates et asiatiques, qui sont représentés dans les processions triomphales. Les doges de Venise portaient le même bonnet comme marque de leur dignité.

Les femmes portent, en Corse, tous les fardeaux sur la tête, et les poids qu'elles supportent ainsi sont à peine croyables. Ainsi chargées, elles tiennent souvent encore la quenouille en main et filent en marchant. C'est un spectacle très-pittoresque de voir les femmes, à Bastia, porter sur la tête leurs vases de métal à deux anses, qui ressemblent presque à des urnes saintes antiques; je ne les ai vus qu'à Bastia; de l'autre côté des montagnes, on puise l'eau dans des cruches de pierre de forme grossière, mais qui rappellent cependant encore les formes étrusques.

Voyez-vous cette femme avec sa cruche sur la tête? — Oui, qu'a-t-elle de remarquable? — Elle aurait pu être aujourd'hui peut-être une princesse de Suède, une fiancée de roi. — Madre de Dios! — Voyez-vous là-bas ce *pausé* (paese) sur la montagne, c'est Cardo. Un jour, un simple soldat, Bernadotte, s'amouracha d'une paysanne de Cardo. Les parents repoussèrent le pauvre diable. Mais le *povero diavolo* devint un jour roi, et s'il eût épousé cette fille, elle serait devenue reine. Voilà sa fille qui passe avec de l'eau sur la tête, chagrine de n'être pas princesse de Suède. C'est sur la route de Bastia à San-Fiorenzo que Bernadotte travaillait comme soldat sur les chemins. Au *ponte d'Ucciani*, il fut fait caporal, et se trouva très-heureux de sa dignité; il inspectait alors les travaux de la route; il copia ensuite des rôles pour le greffier Imbrico. Il y en a encore une grande quantité conservée dans les archives à Paris.

C'est au pont de Galo, à quelques milles de Bastia, que Masséna fut nommé caporal. Oui, la Corse est une île merveilleuse. Plus d'un a erré dans ces montagnes désertes, sans rêver qu'il porterait un jour une couronne. Au début, nous trouvons le pape Formosus, dans le neuvième siècle, un natif du village corse de Vivario; puis, au seizième siècle, vint Lazaro, né à Bastia, renégat, puis dey d'Alger; une

Corse fut, au temps de Napoléon, la première impératrice du Maroc, et Napoléon lui-même fut le premier empereur de l'Europe.

Comme les promenades sont belles ici par la fraîcheur du matin ou dans les rayons du soir ! En quelques pas, on touche au grand élément ou aux montagnes, ici comme là, loin du monde, dans la vivifiante paix de la nature. Le long de la mer sont d'épais bois d'oliviers. Souvent je m'y suis couché dans quelque lieu charmant et caché, près de quelque tombeau de famille avec son dôme mauresque, et j'ai contemplé la mer avec les trois îles à l'horizon. L'air est ici si imprégné de soleil, si calme, si fortifiant, et partout où l'œil se porte règne le silence et la paix des jours de fête ; partout on voit sur la côte des rochers bruns stériles, couverts de cactus anguleux, des tours isolées ; pas d'hommes, pas d'oiseaux sur les eaux ; à droite et à gauche, des montagnes bleues, hautes comme le ciel, chaudes et étincelantes.

Je montai sur les montagnes les plus rapprochées de Bastia. On y a une charmante vue de la ville, de la mer et des îles. Des vignes et des jardins d'oliviers, des orangers, de petites maisons de campagne aux formes les plus bizarres, çà et là un palmier en éventail, des chapelles de cimetière sous les cyprès, des ruines étouffées sous le lierre, tout est couché devant vous pêle-mêle. Les sentiers sont arides et difficiles ; on marche sur des cailloux, entre des murs, des buissons de mûriers, des festons de lierre et des ronces sauvages. La vue de la côte au sud de Bastia m'enchantait. De ce côté, les montagnes, qui ont comme presque dans toute la Corse les plus belles formes pyramidales, s'éloignent davantage de la côte et s'abaissent sur une plaine riante. Là s'étend le pittoresque étang de Biguglia, mort et silencieux, à peine ridé par un petit canot de pêcheur. Le soleil descendait quand je jouis de ce tableau. L'étang brillait d'une couleur rose, la montagne de même, et la mer, où glissait un seul vaisseau, était couverte des teintes du soir. Le silence d'une nature grandiose calme notre âme. A main gauche, je voyais le couvent de Saint-Antoine sous des oliviers et des cyprès ; deux moines étaient assis devant le porche, et quelques nonnes en robe noire sortaient de l'église. J'ai vu jadis un tableau qui représentait une soirée sicilienne ; je m'en souvins de suite, le retrouvant devant moi dans sa réalité.

Descendant ensuite vers la route, j'arrivai au chemin qui conduit à Cervione ; des bergers étaient occupés à rentrer leurs troupeaux de chèvres, et des cavaliers sur de petits chevaux bruns fuyaient devant moi, tous le bonnet phrygien sur la tête, enveloppés du vêtement corse en laine brune, avec un fusil à deux coups, de sauvages

gaillards aux visages de bronze. J'en vis plus d'une fois deux en croupe sur le même cheval, quelquefois le mari et la femme réunis, et toujours tenant un grand parasol ouvert au-dessus de leur tête, à cause du soleil. Le parasol est indispensable ici; j'ai vu plus d'une fois des hommes et des femmes au bord de la mer, les femmes habillées, les hommes nus, paisiblement assis dans l'eau, tenant au-dessus d'eux un parasol, et paraissant parfaitement heureux. Les femmes montent ici à cheval comme les hommes, et sont d'excellentes écuyères. L'homme a toujours suspendue à son côté une *zucca*, ou gourde ronde, souvent aussi un *zaino*, ou petite outre en peau de chèvre; autour de sa ceinture est la *carchera*, ou ceinture de cuir, où sont fourrées les cartouches.

Devant moi passaient beaucoup d'hommes qui s'en retournent des champs à la ville. Je m'attachai à eux, et appris qu'ils n'étaient point des Corses, mais des Italiens de la Péninsule. Il vient ici annuellement de l'Italie, surtout de la Ligurie, du pays de Lucques et de Piombino, plus de cinq mille travailleurs, pour suppléer dans les champs les Corses paresseux. Jusqu'au temps présent, les Corses ont maintenu leur réputation bien fondée d'indolence, et en cela ils ne ressemblent nullement à d'autres populations montagnardes, telles que les Samnites. Tous ces laboureurs étrangers s'appellent ici des Lucquois. J'ai pu m'assurer moi-même du profond mépris que les Corses professent pour ces pauvres et laborieux journaliers, parce qu'ils quittent leur pays et travaillent à la sueur de leur front, exposés aux fièvres, pour rapporter à leur famille quelque petite épargne. J'ai plus d'une fois entendu employer le mot de Lucquois comme une injure. Le travail des champs est surtout détesté dans les montagnes de l'intérieur, et considéré comme indigne d'un homme libre. Suivant l'antique usage de ses pères, le Corse est là un pasteur; il se contente de ses chèvres, de la farine de ses châtaignes, de l'eau fraîche de la source et du produit de sa chasse.

Le second jour de mon séjour à Bastia, je fus réveillé par un bruit terrible dans ma *locanda* de la rue des Jésuites. On aurait pu croire que les Centaures et les Lapithes étaient en querelle. Je sautai à la porte, et vis dans la salle à manger la scène suivante : L'hôtelier, furieux et criant, tournait son fusil contre un homme qui était devant lui à genoux; d'autres, criant aussi, se jetaient entre eux en se disputant. L'homme demandait grâce; on le jeta hors de la maison. C'était un jeune homme qui s'était donné dans la *locanda* pour un Marseillais, avait joué le monsieur d'importance, et, en fin de compte, ne pouvait payer.

Deux jours après, je passais de bon matin sur la place Saint-Nicolas, la promenade publique des habitants de Bastia, pour prendre un bain dans la mer. Les valets du bourreau étaient en train d'élever la guillotine devant le tribunal, pas tout à fait au milieu de la place, mais pourtant sur la promenade elle-même. Des carabiniers et des gens du peuple entouraient cet affreux tableau, avec lequel la mer souriante et les paisibles bois d'oliviers faisaient un contraste saisissant. L'air était lourd et épaissi par le siroco. Sur le quai se tenaient des groupes de matelots et d'ouvriers, fumant en silence leurs pipes de terre, regardant les apprêts.

L'origine du banditisme doit être cherchée exclusivement dans l'antique habitude de la vendetta. Presque tous les auteurs que j'ai lus sur ce sujet font remonter la vendetta corse au temps où la justice génoise était vénale ou encourageait le meurtre. Sans doute, les guerres continuelles et le défaut d'une bonne administration de la justice ont beaucoup contribué à laisser enraciner cette barbare coutume ; mais les racines sont pourtant ailleurs ; car la vendetta ne se rencontre pas seulement en Corse, on la trouve aussi dans d'autres pays, en Sardaigne, dans les Calabres, la Sicile, chez les Albanais et les Monténégrins, chez les Circassiens, les Druses, les Bédouins, etc.

Un même phénomène est déterminé par des circonstances semblables, et elles sont faciles à découvrir, parce que l'état social de tous ces peuples se ressemble. Tous vivent dans un état de guerre, dans une nature sauvage et grandiose ; tous, à l'exception des Bédouins, sont de pauvres montagnards ; ils habitent des contrées qui ne sont pas ouvertes à la civilisation, et où, à l'état de nature, les anciens usages barbares se maintiennent avec le plus de ténacité. Tous enfin sont pénétrés du même esprit de famille qui forme la base la plus sainte de leur société. Dans l'ordre naturel et dans une société que la guerre et l'incertitude tiennent en dissolution, la famille devient elle-même l'État : les membres se rattachent fortement les uns aux autres ; où l'un reçoit une injure, tout le petit État la reçoit. La famille exerce donc sa justice propre, dont la forme est la vengeance ; et il arrive ainsi que la vendetta, bien qu'une barbarie, découle cependant d'un sentiment de justice offensé et de l'amour naturel des parents, et que sa source est noble, puisque c'est le cœur humain lui-même. La vendetta est la justice barbare : le sentiment de justice des Corses a été reconnu et loué par les plus anciens écrivains.

Deux nobles et grandes passions gouvernent le Corse : l'amour de la famille et l'amour du pays. Chez un très-pauvre peuple, qui vit dans

une île isolée, entouré d'une nature au caractère héroïque, ces passions doivent devenir très-puissantes, et remplacent pour lui le monde. L'amour du pays explique l'histoire héroïque de la Corse, qui n'est en réalité qu'une antique et courageuse vendetta des Corses contre Gênes; l'amour de la famille explique la non moins sanglante et non moins héroïque histoire de la vendetta, dont la tragédie se joue encore aujourd'hui. Il faut attribuer une force vraiment inconcevable à ce petit peuple, pour que, occupé à se déchirer lui-même, il ait en même temps pu conserver assez d'énergie pour soutenir contre les ennemis du pays une lutte si incessante et si glorieuse.

L'amour des siens est aujourd'hui, comme dans les vieux temps héroïques, une religion des Corses; il n'y a que l'amour du pays qui leur crée un devoir supérieur; beaucoup d'exemples historiques le démontrent. Comme chez les anciens Hellènes, l'attachement des frères et des sœurs est la forme la plus élevée et la plus pure de l'amour. Cet amour est regardé comme le plus saint, et les noms de frère et sœur expriment la plus parfaite satisfaction du cœur, ses trésors les plus nobles ou ses pertes les plus cruelles. Le frère aîné, comme soutien de la famille, est par sa position un objet de vénération. Je crois que rien n'exprime mieux les sentiments complets et l'état moral d'une nation que ses chants. Le chant corse est strictement un chant funéraire ou un chant de vengeance, et le plus souvent ces chants sont les lamentations d'une sœur sur son frère tué. J'ai toujours vu que partout où dans ces chants on accumule les éloges et l'affection sur le mort, on dit de lui : C'était mon frère. La femme mariée elle-même, quand elle veut exprimer l'amour au plus haut degré, appelle son mari : Mon frère. J'ai été surpris en découvrant le même genre d'expressions et de sentiment dans les chants populaires de la Serbie, pour la femme serbe aussi, le terme d'amour le plus élevé est le nom de frère, et quand le Serbe prête le serment le plus solennel, c'est sur le nom de son frère. — Parmi les peuples non corrompus, la religion naturelle du cœur se conserve avec les formes les plus simples; elles sont fondées sur ce qui est seul durable dans les hasards de la vie; car le sentiment populaire s'attache à ce qui est simple et permanent. L'amour fraternel et l'amour paternel sont les sentiments les plus simples et les plus durables sur la terre, parce qu'ils sont dégagés de passion. L'histoire des malheurs de l'homme commence avec Caïn, le meurtrier de son frère.

UN FESTIVAL DE MAÎTRES CHANTEURS.

J'étais à peine endormi dans ma petite *locanda*, quand je fus éveillé par le son d'une guitare et par des chants. On joua et l'on chanta bien pendant une heure, dans le silence de la nuit, devant ma maison. C'était en l'honneur d'une jeune fille qui y vivait. On chanta d'abord une sérénade, puis des *voceros* ou complaintes. Chose étrange ! chanter en l'honneur d'une jeune fille une complainte ! La sérénade elle-même était presque aussi lugubre qu'un *vocero*. Il est impossible d'exprimer comment, dans le calme de la nuit, ces sons psalmodiés pénètrent dans l'âme et la saisissent avec force : les tons sont si plaintifs, si uniformes, si lents ! La première voix chanta un solo, puis la seconde et la troisième commencèrent, puis tout le chœur. Le genre est un récitatif semblable à la ritournelle italienne : et dans la ritournelle même, un sentiment qui n'est pas triste en lui-même est rendu d'une façon plaintive ; mais le *vocero* remplit l'âme de frémissements et la met au ton de la douleur. J'avais déjà entendu dans d'autres endroits en Corse de semblables chants de nuit, mais jamais si complets ni si solennels. Je n'oublierai jamais ces chants nocturnes de Calvi. J'en retrouve encore souvent en moi-même l'écho ! il y a surtout un mot, un son, *speranza*, dont j'entends souvent encore la plainte.

Le lendemain matin, je me rendis par hasard dans la boutique d'un vieux cordonnier, qui s'annonça à moi comme le joueur de guitare de la nuit précédente. Il consentit volontiers à me montrer son instrument. La *cetara* corse a seize cordes ; elle a à peu près la forme d'une mandoline, seulement elle est plus grande et la zone de résonnance n'est pas tout à fait ronde, mais un peu allongée. On frappe les cordes avec une corne de bœuf aplatie et épointée. Je trouvai donc ici la confirmation d'une remarque générale, tendant à montrer que la race des cordonniers, dans le monde entier, est pensive, musicale et poétique. Sur mon désir, le Hans Sachs de Calvi m'amena quelques-uns des meilleurs chanteurs. Les souliers et les formes furent mis dans un coin et la petite société chorale se rassembla dans la petite chambre du fond, dont la fenêtre encadrée de fleurs s'ouvrait sur le golfe. — Les chanteurs mirent leurs chaises les unes près des autres, le maître chanteur prit la guitare, ferma les yeux et fit résonner son instrument. Il faut dire pourtant quels étaient les chanteurs. C'était d'abord le vieux cordonnier comme maître chanteur ; puis son jeune apprenti,

qui apprenait de lui l'art de faire des bottes et l'art gracieux de la musique; puis un jeune homme bien habillé, qui appartenait au tribunal; et enfin un vieillard à cheveux d'argent de soixante-quatorze ans. Vieux comme il était, il chantait pourtant de tout cœur, bien que n'étant plus aussi habile que dans sa jeunesse; la longue portée des notes des *voceros corses* faisait souvent perdre l'haleine à cet aimable vieillard.

Bientôt commença le plus beau festival de chanteurs qu'on ait jamais entendu. Ils chantèrent tout ce que mon cœur désirait : des sérénades et des *vocerodi* ou complaintes, mais surtout des complaintes, parce que leur haute originalité et leur beauté me charmaient le plus. Après beaucoup d'autres, ils chantèrent encore un *vocero* sur la mort d'un soldat. Voici le sujet : Un jeune homme des montagnes quitte mère, père et sœur, et va sur le continent faire la guerre. Après plusieurs années, il revient comme officier. Il monte à son paese : aucun des siens ne le reconnaît. Il ne se fait reconnaître que de sa sœur, dont la joie est indicible. Il dit ensuite au père et à la mère, qui ne l'ont pas encore reconnu, de préparer pour le lendemain un splendide festin, pour lequel il payera bien. Le soir, il prend son fusil et va à la chasse. Dans la chambre il a laissé son sac, où beaucoup d'or est renfermé. Le père voit ces richesses et projette de tuer l'étranger pendant la nuit. Le terrible crime est commis. Voilà que le jour arrive, midi sonne, et comme le frère ne se montre point, la sœur demande des nouvelles de l'étranger : dans sa frayeur, elle révèle à ses parents qui il est. Ils se précipitent dans la chambre, le père, la mère, la sœur — le voilà couché dans son sang. Alors commence le lamento de la sœur. Cette histoire est véritable, et d'ailleurs presque tous les chants corses célèbrent quelque souvenir réel. Le cordonnier me raconta l'histoire d'une façon très-dramatique, et le vieillard le seconda avec les gestes les plus expressifs : alors le premier prit la guitare et ils chantèrent le lamento.

Quand je dis à ces bons chanteurs que je voulais traduire leurs chants dans ma langue native, et que je me souviendrais aussi d'eux-mêmes et de cette heure, ils me prièrent de rester encore un soir à Calvi et me promirent de chanter toute la nuit pour me faire plaisir; si pourtant je me décidais à partir de suite, il fallait aller à Zilia, où sont les meilleurs chanteurs de toute la Corse. « Ah! dit le cordonnier, le meilleur de tous est mort. Il chantait comme un oiseau d'une voix retentissante; mais il alla dans les montagnes et se fit bandit, et comme il chantait si bien, les paysans empêchèrent longtemps la

police de le découvrir. Pourtant on le trouva et on lui coupa la tête à Corte. »

Le caractère des plaintes corses s'explique par les habitudes funéraires de cette nation, qui sont très-antiques. Chez un peuple où la mort apparaît plus souvent qu'ailleurs comme un ange destructeur, et où elle se présente constamment avec des formes sanglantes, les morts doivent être l'objet d'un culte plus expressif que dans d'autres régions. Il y a quelque chose de sombre et de saisissant dans ce fait que la poésie favorite des Corses est la poésie de la mort, et qu'ils ne composent et ne chantent pour ainsi dire que dans l'enivrement de la douleur. La plupart de ces rares fleurs de poésie populaire ont germé dans du sang.

Quand la mort est entrée dans une maison, les parents, debout autour du lit funéraire, disent leur rosaire, puis ils poussent un cri de lamentation (*grido*). On pose ensuite le cadavre sur une table nommée *tola*, appuyée contre le mur; la tête repose sur un coussin et porte un bonnet. Pour que les traits et la figure ne perdent pas leur expression, on noue autour du cou et du menton un mouchoir ou un ruban, qui s'attache solidement sur le haut de la tête sous le bonnet. Si c'est une jeune fille, on lui met un linceul blanc, et on l'orne avec des fleurs; si c'est une femme, elle porte une robe de couleurs variées; une vieille femme a une robe noire; un homme a un linceul et un bonnet phrygien et ressemble alors bien à un mort étrusque, comme je les ai vus représentés dans le Musée étrusque du Vatican, entourés de pleureurs.

Autour de la *tola* on veille et on gémit, souvent durant toute la nuit; un feu y reste allumé. Mais la grande lamentation commence de bon matin avant les funérailles, quand le mort est couché dans le cercueil et avant que les pénitents soient venus pour emporter la bière. Des villages voisins arrivent pour l'enterrement les amis et les parents. Cette foule assemblée se nomme le *corteo* ou escorte, ou *scirrata*, un mot dont le son se rapproche de celui du mot allemand *schaar*, mais dont l'origine peut à peine être retrouvée. Une femme, toujours poète ou chanteuse, qualités qui sont ici réunies, conduit un chœur de femmes qui se lamentent. Aussi dit-on en Corse : *Andare alla scirrata*, quand les femmes vont ensemble à la maison mortuaire; quand le mort a été assassiné, on dit : *Andare alla gridata*, ce qui veut dire : Aller aux cris de fureur. Dès que le chœur est entré dans la maison, les femmes saluent celle qui conduit le deuil, veuve, mère ou sœur du mort, et se penchent contre elle tête contre tête pendant une demi-

minute : alors une femme de la famille en deuil invite l'assemblée à une lamentation. Elles font un cercle autour de la tola, un *cerchio* ou *caracollo*, et tournent en criant autour du mort, tantôt ouvrant le cercle, tantôt le refermant, toujours avec des cris et les marques les plus sauvages de la douleur.

Ces pantomimes ne sont point partout les mêmes. En beaucoup d'endroits, elles ont disparu sous l'influence du temps; en d'autres, elles ont été mitigées; dans les montagnes de l'intérieur, surtout dans le Niolo, elles subsistent dans leur force antique et païenne et sont semblables aux danses funéraires de la Sardaigne. Leur vivacité dramatique et leur extase furieuse agite et effraye. Il n'y a que les femmes qui dansent, se lamentent et chantent. Les cheveux dénoués et flottant au hasard sur la poitrine, les yeux pleins d'un feu ardent, leurs manteaux noirs flottants, elles tournent en poussant des gémissements, frappent leurs mains l'une contre l'autre, se frappent le sein, s'arrachent les cheveux, pleurent, sanglotent, se jettent sur la tola, se couvrent de poussière — puis la lamentation cesse; ces femmes s'assoient silencieuses, pareilles à des sibylles, sur le plancher de la chambre mortuaire, respirant longuement et prenant du repos. Terrible est le contraste entre cette sauvage danse funéraire au milieu des cris, et le mort même, couché roide et silencieux sur la bière, roi pourtant de ce tourbillon de furies. Dans les montagnes, ces femmes se déchirent les habits et la figure jusqu'au sang, parce que, d'après une ancienne tradition païenne, le sang est agréable aux morts et apaise leurs ombres. C'est ce qu'on nomme *raspa* ou *scalfitto*.

La nature de ces lamentations a quelque chose de démoniaque, et doit paraître effrayante, quand leur danse et leurs chants sont consacrés à la victime d'un meurtre. C'est alors qu'elles deviennent véritablement les furies, les vengeresses du crime, dont les cheveux sont des serpents, comme les peint Eschyle. C'est alors qu'elles font leurs terribles évolutions, les cheveux dénoués, en frappant les mains, en hurlant, en criant vengeance; et si puissante est quelquefois l'influence de leurs chants sur le meurtrier qui les entend, qu'il est bourrelé par toutes les angoisses de la conscience et du remords et se dénonce lui-même. J'ai lu quelque part qu'un meurtrier qui, caché sous le manteau de capucin des pénitents, avait poussé l'audace jusqu'à porter la torche funéraire près de la bière de celui qu'il avait frappé, entendant résonner le chant de la vengeance, commença à trembler si fort que la torche lui tomba des mains. Plus d'un homme dans cette île ressemble à l'Oreste d'Eschyle.

Un silence de mort règne dans la chambre. On entend seulement la respiration lente des lamentatrices couchées par terre et enveloppées dans leurs manteaux, la tête penchée sur la poitrine, exprimant la plus profonde douleur d'après le vieux mode hellène, comme le sculpteur représente la tête voilée ceux dont la douleur dépasse la mesure ordinaire. La nature même n'a donné à l'homme que deux moyens puissants pour peindre la douleur : le cri de la passion qui déborde, dans lequel la force vitale renferme toutes ses énergies, et la stupeur profonde, où la force vitale meurt comme impuissante. — Tout à coup, parmi le cercle des femmes, l'une se lève, pareille à une voyante inspirée, elle chante sur le mort. Le chant se développe à la façon d'un récitatif, strophe par strophe, et chacune se termine par un : « Hélas ! hélas ! » que le chœur répète, comme dans la tragédie grecque. La chanteuse conduit aussi le chœur ; c'est elle aussi qui a composé ou improvisé le chant. En Sardaigne, c'est d'ordinaire la plus jeune fille. Généralement ces chants, chants d'amour ou de vengeance, où la louange du mort s'entremêle avec les lamentations ou les exhortations à la vengeance, sont improvisés sur place.

Quel contraste extraordinaire avec notre civilisation forme l'état d'un pays où se perpétuent encore de semblables scènes, qui semblent séparées de notre société actuelle par un abîme de trois mille ans ! Qu'on se représente donc le mort sur la tola, les lamentatrices gisant sur le sol : une jeune fille se lève, la figure illuminée par l'inspiration ; elle improvise, comme Miriam ou Sapho, des vers pleins d'une grâce inexprimable, remplis des images les plus hardies. Sans jamais s'épuiser, son âme extatique se déroule en dithyrambes rythmés, qui expriment mélodieusement ce qu'il y a de plus élevé et de plus profond dans la douleur humaine. Le chœur hurle après chaque strophe : « Deh ! deh ! deh ! » — Je ne sais où l'on peut trouver, dans la vie, une scène qui combine l'horrible et l'aimable avec une poésie si profonde, que le spectacle de cette jeune fille qui chante devant une bière ce que son âme virginale lui inspire spontanément, et ce chœur de furies qui l'accompagne. Puis c'est une autre jeune fille qui, avec des yeux enflammés et des joues brûlantes, se lève comme Erinny sur son frère assassiné, couché sur la table avec ses armes ; elle demande vengeance dans ses vers, auxquels la bouche même d'un homme ne pourrait donner rien de plus sauvage et de plus sanglant. Dans ce pays, la femme, bien qu'humble et esclave, tient son lit de justice, et devant le tribunal de sa plainte, qui mérite bien ici ce nom, le coupable est appelé.

Quelques-unes de ces voyantes, que je pourrais comparer à la Germaine Velleda, sont devenues fameuses par leurs inspirations : comme dans le siècle dernier Mariola delle Piazzole, la conductrice des chœurs funéraires, dont les improvisations étaient toujours demandées, et Clorinda Franceschi de la Casinca. En Sardaigne, les lamentatrices se nomment *piagnoni* ou *prefiche*, en Corse *voceratrici* ou *ballatrici*. Ce ne sont pas toujours les choristes invitées qui chantent, souvent ce sont aussi les parents du mort : la mère, la fiancée, surtout les sœurs. Car le cœur rempli de peine se soulage en plaintes sans art, et élève le langage et la pensée sans artifice et sans talent poétique. D'ailleurs, la forme de ces plaintes est uniforme, et, quand le malheur arrive, la femme corse s'est déjà depuis longtemps exercée aux lamentations, qui vont de bouche en bouche comme les chansons parmi nous. C'est ainsi qu'une atmosphère plus sombre pèse ici sur les hommes. Quand les jeunes filles corses sont assises ensemble, elles chantent volontiers un lamento, comme si elles voulaient se préparer par avance à celui que peut-être l'une d'elles aura bientôt à chanter sur la tola d'un frère, d'un mari, d'un enfant.

La pantomime funéraire se nomme chez les Corses la *ballata* (*ballo funebre*), la *ballade*. On dit : *Ballatare sopra un cadavere*, Danser sur un cadavre. Gémir se nomme *vocerare*, la complainte *vocero*, *compito* ou *ballata*. En Sardaigne, on nomme cette cérémonie *titio* ou *attito*. On a tiré ce nom du cri *ahi! ahi! ahi!* que la chanteuse pousse après chaque strophe, et que le chœur répète après elle. L'éjaculation des Latins est *atat*, celle des Grecs dans les tragédies est *otototoi*, et chez nous, en Allemagne, *ahtatata* est le cri d'une grande douleur, comme on peut le vérifier en remarquant quel cri l'on pousse quand on s'est brûlé un doigt et qu'on le secoue en l'air.

Aussitôt que les pénitents sont venus dans la maison pour emporter la bière, on pousse encore une fois les cris de lamentation, puis on escorte le mort de la même façon à l'église, où il est béni, et de l'église, avec des plaintes nouvelles, au cimetière. La cérémonie s'achève par le festin funéraire, le *convito* ou *comforto*. Déjà, auparavant, on a servi à ceux qui veillent sur le mort un repas qu'on nomme *veglia*, et chaque pénitent reçoit d'ordinaire un gâteau. Le *comforto* même est donné aux parents et aux amis du mort, dans sa maison même ou dans celle d'un parent; les invitations se font d'une manière très-pressante. C'est faire honneur au mort que d'avoir un festin aussi nombreux que possible, et, quand c'était pendant sa vie un homme respecté, on le reconnaît au nombre des convives. Souvent on fait une

Ainsi, dans Firdusi, le héros Rustem s'arrache les cheveux pour sa sœur Sohrab, rugit de douleur et pleure du sang : la mère de Sohrab se jette du feu sur la tête, arrache ses vêtements, retombe constamment évanouie, remplit la salle de poussière, pleure jour et nuit, et meurt après un an. La passion a ici une proportion gigantesque, en rapport avec les formes colossales du héros.

Dans les Nibelungen, la plus grande tragédie de la vengeance, la passion de la douleur n'a pas une expression moins grandiose. Après la mort de Siegfried, Chrimhild élève un cri de douleur, le sang coule sur son cou, elle pleure du sang près du cadavre, et toutes les femmes l'assistent de leurs lamentations.

Presque dans tous ces passages, nous trouvons la plainte funéraire comme l'expression lyrique de la douleur, prenant la forme d'un chant. Comme terme de comparaison avec les *lamenti* corses, je rappellerai ici la plus noble lamentation, celle de David pour Saül et Jonathas :

O noblesse d'Israël, ceux qui ont été tués sont sur les hauts lieux. Comment sont tombés les hommes vaillants ?

Ne l'allez point dire dans Gath et n'en portez point les nouvelles dans les places d'Asckalon, de peur que les filles des Philistins ne se réjouissent, de peur que les filles des incirconcis ne triomphent de joie.

Montagnes de Guilboah, que la rosée et la pluie ne tombent jamais sur vous ni sur les champs qui y sont si haut élevés, parce que c'est là qu'a été jeté le bouclier des hommes forts, et le bouclier de Saül, comme s'il n'eût point été oint d'huile.

La flèche de l'arc de Jonathas ne revenait jamais sans être teinte du sang des morts et de la graisse des hommes vaillants, et l'épée de Saül ne revenait jamais sans effet.

Saül et Jonathas, si airflables et si agréables pendant leur vie, n'ont point été séparés dans leur mort ; ils étaient plus légers que les aigles, ils étaient plus forts que les lions.

Filles d'Israël, pleurez sur Saül, qui vous revêtait d'écarlate et qui vous faisait vivre dans les délices, qui vous faisait porter des ornements d'or sur vos habits.

Comment les hommes forts sont-ils tombés au milieu de la bataille, et comment Jonathas a-t-il été tué sur les hauts lieux ?

Jonathas mon frère, je suis en angoisse à cause de toi : tu faisais tout mon plaisir ; l'amour que j'avais pour toi était plus grand que celui des femmes.

Comment sont tombés les hommes vaillants, et comment ont péri les armes de la guerre ?

Bien dramatique est la lamentation sur le corps d'Hector dans le dernier chant de l'*Illiade*, elle peut être tout à fait comparée à une *ballata* ou *tola*. Les Pélasges, les Grecs, les Phéniciens, les Égyptiens surtout, les anciens peuples de l'Italie, les Étrusques, les Romains, tous ont eu ces chants funéraires ; les Celtes, les Irlandais, les Germains de même, et on peut en dire autant des tribus sauvages actuelles d'Amérique et d'Afrique, ainsi que des Indiens. En Italie aussi on trouve les mêmes coutumes funèbres, sans compter la Corse et la Sardaigne, surtout dans le royaume de Naples.

Déjà Cynæus trouvait le culte des morts corse très-analogue à celui des vieux Romains, qui est sans contredit pélasgo-étrusque. Quiconque connaît les usages des anciens Romains pourra le constater. Eux aussi avaient les lamentatrices qui, comme aujourd'hui en Sardaigne, étaient nommées *præfica* et dont les chants se nommaient *nenia*. A l'occasion de la mort de Germanicus, Tacite parle aussi des cérémonies traditionnelles : panégyriques, chants sur les vertus du défunt, pleurs et excitations à la douleur. Dans la loi romaine des Douze Tables, la *ballata* se nommait *lessus* et était punie comme un usage barbare ; la loi de Solon l'avait déjà défendue : « Les femmes ne doivent point lacérer leurs joues, ni tenir le *lessus* à l'occasion des funérailles ; les femmes ne déchireront point leur figure. »

L'habitude du repas funéraire date aussi des temps les plus anciens du paganisme. Je m'en explique l'origine par trois raisons : le besoin de se refaire après l'épuisement des cérémonies funéraires : l'honneur fait au mort par un dernier festin, dont il est encore l'amphitryon ; enfin le symbole religieux et mystique de la nutrition, qui est un retour de la mort à la vie, et doit exprimer comment ceux qui sont en deuil prennent de nouveau part au monde des vivants. Le festin funéraire chez les Phéniciens, les Pélasges, les Égyptiens, les Étrusques, consistait surtout en haricots et en œufs ; ces deux mets sont des symboles mythiques de la force vitale et génératrice, active et passive, d'après le vieux mysticisme oriental et pythagoricien. Aujourd'hui encore, en Sardaigne, on mange en beaucoup d'endroits, dans ces

repas, des haricots et des œufs; je n'ai pas appris que ce fût l'habitude en Corse. Chez les Romains, le mets funéraire se nommait *silicernium*. Les Troyens en deuil s'en reviennent des funérailles d'Hector à un festin solennel dans la maison de Priam.

Les *vocero*, corses, dont je vais donner un certain nombre, sont tous composés dans le dialecte local. Ordinairement la mesure trochaïque y règne, mais elle est assez fréquemment interrompue. De même la rime triple est la règle, mais souvent elle est croisée. Cette mesure et la monotonie des rimes produisent l'effet le plus profondément mélancolique, et on trouverait difficilement un rythme qui soit mieux approprié à la douleur. Les *voceros* eux-mêmes se divisent en deux classes; les plaintes ordinaires sur une mort naturelle, ou le chant de vengeance sauvage et effrayant. Ces chants jettent une grande lumière sur la nature des Corses; ils montrent combien le tempérament corse est vindicatif et sanguinaire, et combien il engendre de fortes passions. Qu'on songe que ces chants sont presque tous composés par des femmes, et l'on sera effrayé, parce que la femme est destinée par sa nature à exprimer les sentiments doux de l'âme, et à adoucir la force brutale des passions masculines. Je ne connais, dans la poésie des divers peuples, aucun exemple où l'horrible et l'effrayant soient devenus à un tel degré le fondement des chants populaires; et ici se montre bien l'étonnante puissance de la poésie, qui trouve moyen de mitiger ce qu'il y a de plus épouvantable par un souffle de beauté mélancolique. Car la poésie corse se prête aussi au plus haut degré aux sentiments les plus délicats; on trouvera dans ses chants la langue imagée d'Homère, des Psaumes et du Cantique de Salomon. Sans art, ils portent seulement la marque de l'improvisation, dont les limites s'étendent à volonté, et comme ce sont des improvisations, on y sent vivre le génie momentané d'un cœur enivré. L'ineffable innocence et le touchant naturel de beaucoup de *voceros* nous font sortir de notre monde actuel pour nous faire entrer dans le monde des enfants, des bergers et des patriarches. Le simple génie poétique ne peut pas inventer ces sons de pure nature. Pour que, parmi les voix des peuples, que nous autres Allemands avons l'art de saisir, ne manque pas la voix lamentatrice, j'ai traduit quelques-uns de ces *lamenti* corses, en répétant avec la plus grande fidélité la forme et le ton. On appelle quelquefois les beaux chants, comme les larmes versées par une noble douleur, des perles : je nommerai ces chants funéraires de Corse des coraux rouges comme du sang.

VOCEROS CORSES

traduits en vers blancs.

VOCERO

D'UNE JEUNE FILLE SUR LE CORPS DE SON PÈRE ASSASSINÉ.

La jeune fille arrive avec un falot.

De Calanca je suis venue;
 Déjà minuit avait sonné;
 Avec mon falot descendue,
 Partout mon père j'ai cherché
 Dans les jardins et dans les prés,
 Et dans son sang je l'ai trouvé.

(Arrive une autre fille qui cherche un de ses parents assassiné; voyant le mort, elle le prend pour son parent, s'arrête, et veut commencer le lamento).

La première cependant chante :

Il faut que tu montes plus haut;
 Là tu rencontreras Matté :
 Mais ceci, vois-tu, c'est mon père,
 Et c'est à moi de le pleurer.

Donnez son tablier de cuir,
 Donnez son marteau, sa truelle....
 Père, veux-tu, pour travailler,
 Aller encore à la chapelle?
 Mais mon frère aussi, par ses plaies,
 Perd les flots rouges de son sang.

Courez, cherchez-moi les ciseaux,
 Je veux me couper une tresse
 Assez grosse pour arrêter
 Ce sang qui veut toujours couler.
 Avec le sang de notre père
 A mes doigts il en restera.

Et puis j'en teindrai ma mantille,
 Et tout ce sang la rougira;
 Je la porterai dans la ville
 Quand au bal on me conduira.

A l'église de Sainte-Croix,
 Je veux aller porter mon deuil;
 Et, toujours répétant ton nom,
 J'attendrai que tu me répondes!...
 Hélas! ils m'ont crucifiée!
 Oui, comme le Christ, mise en croix!

VOCERO

DE MARIA-FELICE DE CALACUCCIA SUR LA MORT DE SON FRÈRE
 (dialecte de Niolo).

La sœur chante :

J'étais assise à mon rouet :
 J'entends un tonnerre soudain,
 Et l'écho d'un coup de fusil
 Qui dans tout mon cœur retentit.
 Je le compris, car il me dit :
 « Cours, là-bas ton frère est tombé. »

Je cours promptement dans la chambre :
 La fenêtre était grande ouverte :
 Mon cœur avait reçu le coup,
 Et me disait : « Mort! il est mort! »
 Ah! j'aurais péri sur la place,
 Si l'espoir ne m'eût soutenue.

J'achèterai des pistolets,
 En homme je m'habillerai
 Pour montrer ta chemise en sang.
 Car il ne reste ici personne
 Qui te défende, et ne se rase
 Qu'après avoir vengé ton sang.

Parle, et dis qui tu choisiras
 Pour accomplir ta vendetta.
 Ta mère? elle est agonisante....
 Ta sœur? crois-moi, tu peux la prendre.
 Si Lariu n'était sous terre,
 Tu ne serais pas mort ainsi.

Ah! de ta famille entière
 Il ne t'est resté qu'une sœur,
 Sans cousin de son propre sang,
 Seule, orpheline, et pauvre et faible;
 Mais pour prendre ta vendetta,
 Sois tranquille, elle suffira.

VOCERO

SUR LA MORT DE CESARIO ET DE CAPPATO.

Ce sauvage chant de vengeance, qui est encore chanté par le peuple, fut composé sous le nom d'une femme par un frate anonyme, un ami de Cesario. Comme le chant le prédit, les morts furent vengés par un certain parent nommé Paolo; il alla au mdquis, où, ayant vécu en bandit pendant plusieurs années, il finit par tomber entre les mains de la justice.

Que Jésus, Joseph et Marie,
Ainsi que le Saint-Sacrement
Et que toute la compagnie
M'aide à chanter mon lamento,
Et qu'on entende répéter :
Ils sont tombés, nos deux héros!

Allez, parcourez les royaumes
Et les pays les plus lointains,
Et jamais vous ne trouverez
De mon Cesariu l'égal,
Et personne vous n'entendrez
Qui comme lui puisse parler.

Le meurtrier de Mastini
Comme un chien l'avait flairé.
Il se cacha dans les buissons,
Les Mastinis autour de lui;
Et puis quand vint son ennemi,
Tout d'un seul coup il l'abattit.

Il prit pour cible rapprochée
Celui qu'ils nomment Chiuchinu;
Son fusil ou son pistolet
Droit à son cœur va le chercher,
Afin que le plomb le traverse
Comme un poignard bien dirigé.

Dans le bois Cappatu s'élance,
Pareil au lion déchainé,
Il se jette sur Taugone,
Qui bientôt est à sa merci
Et n'a qu'un rapide moment
Pour regretter sa trahison.

Ils sont donc morts, nos deux héros !
Mais Paulu reste sur la terre ;
Il ira seul dans le mâquis ,
La vengeance suivra ses pas.
Il redescendra dans nos champs ,
Et plus d'un y retrouvera.

Attendez que sur le pays
Les neiges d'hiver soient fondues ,
La vengeance alors volera
Des hauts sommets jusqu'à la mer.
Car la vengeance est une flamme
Agile et courant en tous sens.

Quand le poignard aura frappé
Par douze fois puissants et riches ,
Ces douze corps pourront à peine
Venger les bottes du héros :
Et le bras fort de Cappatu
Ne doit-il pas être vengé ?

Il faut finir ce lamento ,
Je ne puis parler davantage.
Malheur, malheur, malheur à ceux
Qui l'ont trahi, qui l'ont frappé !
Gare à ceux que l'on atteindra !
Sur eux — le prêtre chantera.

Traduit de l'allemand de M. F. GREGOROVIVS.

UN MOIS DE SÉJOUR A VIENNE.

Vienne et ses environs; les chemins de fer autrichiens. Maurice Saphir. Mœurs et coutumes : la famille, les restaurants, les *Folksänger*. — Les *Gulden* et les *Kreutzer*. — Les beaux-arts; le Belvédère et les statues équestres. — Les cafés de Vienne, les journaux et les journalistes. — L'île Verte. Littérature et hommes de lettres. Quelques œuvres récentes. — Les tombeaux des empereurs. — L'imprimerie impériale. — L'université. — Les théâtres; le *Burgtheater* ou Théâtre Impérial. — Les acteurs. — Vœux.

En comparaison de Paris, malgré son Prater sillonné d'équipages es jours où il fait beau temps, malgré l'immense étendue de ses faubourgs, Vienne n'est, après tout, qu'une petite ville. A part le *Kohlmark* et le *Graben*, les deux quartiers ou plutôt les deux rues les plus fréquentées, la ville est peu animée. On ne connaît pas ici le mouvement et le tumulte parisiens. Les grands comme les petits, la noblesse comme la bourgeoisie, aiment la vie calme et régulière. Un Parisien aurait peine à croire que, dans cette cité de cinq cent mille âmes, tous les magasins ferment à huit heures. A dix heures, tout le monde est couché ou à peu près; mais beaucoup de Viennois le sont déjà à neuf heures. Tout, d'ailleurs, se fait ici avec une régularité, une méthode et surtout une lenteur toutes germaniques. On parle lentement, on mange lentement, on se promène lentement, on fume lentement, on va en voiture lentement et l'on va en chemin de fer... plus lentement encore! Et, puisqu'il s'agit de chemin de fer, je dois à la vérité et aussi à MM. les administrateurs cet aveu : Le service des voies ferrées de l'Autriche en général, et de celles qui desservent les environs de Vienne en particulier, est organisé de la manière la plus déplorable. Nulle part des trains express ou de grande vitesse; partout d'horribles trains omnibus dont la marche pourrait être très-facilement dépassée par un attelage ordinaire. Ajoutez que jamais, ni sur les grands ni sur les petits parcours, on ne vous dit le nom de l'endroit où l'on s'est arrêté. — A quoi servent donc vos conducteurs? car

il y en a de tous côtés. — En sorte que le voyageur habitué, selon l'usage de tous les autres pays, à être averti en temps utile, court grand risque, en Autriche, d'allonger démesurément son voyage, s'il ne trouve à côté de lui quelque compagnon indigène assez aimable pour le renseigner. Avec ce beau, ce commode système, il n'y a pas de raison pour qu'en vous dirigeant sur Baden, près Vienne, vous ne débarquiez, pour peu que vous soyez rêveur ou dormeur, à Graëtz ou à Trieste. Voilà pour la ligne du Sud. Il en est absolument de même pour celle du Nord, conduisant à Prague et à Berlin. En revanche, et il faut le reconnaître, les wagons allemands sont bien autrement confortables et élégants que les nôtres. On y est installé aussi commodément qu'on le serait dans sa chambre; et bien certainement les *secondes* en Autriche sont de beaucoup supérieures, et pour tout, aux *premières* en France. Ah! certes, nous serons dans le meilleur des mondes possible le jour où les chemins de fer allemands iront aussi vite que les nôtres, et où les wagons français auront atteint la commodité et l'élégance des wagons allemands. Faisons des vœux pour voir, de part et d'autre, se réaliser ce progrès si désirable.

En été et en automne, Vienne n'est pas dans Vienne : elle est toute dans ses environs; or ces environs, soyons juste, sont vraiment délicieux et bien autrement jolis, quoi que l'on puisse dire, que les environs de Paris. Que me parlez-vous de Ville-d'Avray, de Saint-Cloud, de Montmorency et de Versailles, à côté de Baden près Vienne, de Laxenbourg, de Schœnbrunn, de la Brühl, de Heiligenstadt? Dans les environs de Paris, la nature est pour assez peu de chose, l'art y est pour beaucoup plus. Le contraire a lieu ici. Tous les bourgs, hameaux et villages qui environnent Vienne sont eux-mêmes entourés de coteaux, de collines, de montagnes à l'aspect riant, de l'effet le plus pittoresque, et d'où l'on découvre de tous côtés des horizons magnifiques; les panoramas varient à l'infini, selon les points de vue où l'on se place; notre Fontenay-aux-Roses, notre Clamart, voire même notre terrasse de Saint-Germain, sont bien pâles et bien pauvres à côté des splendeurs qu'offrent à l'œil du touriste les collines de Schœnbrunn ou le sommet du Kahlenberg. Du haut de ce dernier, l'on domine à la fois, avec l'allée qui servait de promenade favorite à Beethoven, le cours du Danube, le champ de bataille de Wagram et la chaîne bleuâtre des montagnes de la Hongrie. Je signalerai encore la ravissante colline qui commande la petite ville de Baden — l'Auteuil des Viennois, — cette colline où Maurice Saphir, de spirituelle et humoristique mémoire, s'était fait construire, sur la fin de ses jours,

appelle si bien en Allemagne *Gemüthlichkeit*, un mot dont il n'existe pas d'équivalent dans notre langue et que celui de cordialité ne traduit que bien imparfaitement. Dès sept heures, la famille se réunit dans une pièce servant à la fois, ce semble, de salle de réception et de salle à manger. Les amis arrivent. On baise la main de la maîtresse de la maison, que l'on qualifie du titre de *gnädige* (gracieuse). A huit heures, on dresse la table, et quiconque est venu faire visite dans l'intervalle devient l'hôte de la maison et prend part au repas, consistant en viandes froides, suivies de thé ou de café au lait, le café au lait dont on fait une si prodigieuse consommation en Allemagne. D'ordinaire, le repas pris, un des assistants fait une lecture; cela complète la *Gemüthlichkeit* de la soirée. On se retire à dix heures au plus tard. Tout autre est le caractère des soupers au dehors, des soupers pris au restaurant. Ce mot restaurant n'est pas juste; il n'y a pas, à vrai dire, à Vienne, d'établissement qui ressemble à nos restaurants français; il ne se trouve guère ici que des brasseries où l'on vous sert en même temps un morceau sur le pouce, comme cela se fait encore dans notre bonne ville de Strasbourg, si allemande par les mœurs. Le nombre de ces brasseries-restaurants est considérable. Dès sept heures, le monde arrive. En France, les établissements de ce genre sont bruyants et discordants; ici vous n'entendez pas ces cris d'impatience qui, chez nous, s'adressent aux *garçons*, ni ces mille et mille réclamations des consommateurs français. L'Allemand est d'une patience angélique; on le ferait attendre une heure avant de le servir qu'il ne murmurerait point. Les dimanches et les jours de fête, on vient souper en famille dans les brasseries. Il faut les voir, ces braves bourgeois de Vienne, attablés avec leurs femmes et leurs filles, se régaland de saucisses, de farinage et de bière! Ah! pourquoi faut-il que toutes ces bonnes gens tiennent, comme dans toute l'Allemagne, si horriblement mal leur couteau et leur fourchette! Le repas terminé, les hommes allument leur cigare ou leur pipe, et les femmes ne se plaignent pas le moins du monde de toutes ces bouffées de tabac qui s'amoncellent autour d'elles comme autant de nuages. Que diraient nos Françaises, si l'on se permettait de les enfumer de la sorte? Mais autres pays, autres mœurs. En Allemagne, là où l'on ne fume pas il n'y a pas de plaisir. Mais le comble du bonheur, pour cette excellente bourgeoisie de Vienne, c'est de passer ces sortes de soirées dans un de ces établissements particuliers dont le propriétaire, pour augmenter le nombre des chalands, a commandé quelques *Volksänger*. On appelle ainsi des comédiens ambulants, louant leur talent, très-souvent réel, à la soirée, et régaland le public

souper, de chansons, de farces et de représentations drolatiques. On leur réserve une estrade d'où ils dominent les diverses salles de l'établissement; là, ils paraissent tour à tour. Les uns chantent des *lieder* populaires et chers aux masses; d'autres amusent l'auditoire en faisant la *charge* des artistes en renom des divers théâtres de Vienne; d'autres enfin, — et ce ne sont pas les moins intelligents, — viennent chanter, avec des gestes fort comiques, des scènes ou chansonnettes empruntées au répertoire de Levassor et d'Hoffmann. L'autre jour, ou plutôt l'autre soir, nous avons vu le fameux Folksänger Mâtra faire rire jusqu'aux larmes cinq cents personnes des deux sexes, en leur débitant, toujours d'après Levassor, *Titi et Robert le Diable*, puis la chanson de Nadaud, qui s'appelle ici, je ne sais trop pourquoi, *Les deux Dragons*, *Die zwei Dragoner*. Mâtra est superbe quand, imitant à sa façon la bêtise du troupier en question, il dit avec une grimace impossible à décrire, le fameux refrain : « Brigadier, vous avez raison. » Tout cela est un peu vieux pour nous autres Français; mais, ici, on ne le prend pas de si près; l'Allemagne aime tout ce qui vient de la France, et depuis des siècles elle est habituée, d'ailleurs, à se fournir chez nous de chansonnettes, de romans et de pièces de théâtre. Paris exporte tout cela, absolument comme les faux cols, les paletots, les crinolines et mille et mille autres objets dits articles de Paris. Et souvent, en littérature comme en toilette, quand tel ou tel objet est passé de mode en France, l'étranger commence à s'en servir. Tel objet de toilette passé chez nous à l'état de *rossignol*, comme disent les modistes, fait souvent fureur ici, de même que tel ou tel livre, que personne ne lit plus ou n'a peut-être jamais lu à Paris, fait les délices de la belle société d'outre-Rhin. A Dieu ne plaise, cependant, que je veuille contester à l'Allemagne le mérite de l'invention et de l'originalité en littérature comme en beaucoup d'autres choses; il y a peu de pays où l'on pense davantage et où l'on travaille davantage; mais on y est, si je puis le dire, éclectique, et l'on aime à mêler aux produits de l'intelligence ou de l'industrie nationales les produits analogues des autres pays et, je le répète, notamment ceux de la France. Et je dis ceci de l'Autriche elle-même, comme de tout le reste de la Confédération.

Ici, non-seulement l'or, mais même l'argent sont une chimère. On ne voit d'un côté que des espèces d'assignats de la valeur d'un *gulden*, perdant trente-trois pour cent si vous les changez contre de la monnaie de France; de l'autre, d'atroces *kreutzers* qui par leur couleur vous salissent les mains, et par leur poids, vous trouent les poches. « Pour peu que cela continue, s'écriait l'autre jour le feuilletoniste du *Morgen-*

Post, nous retournerons au système monétaire du vieux Lycurgue; et comme on ne nous paye plus qu'en kreutzers, préparez-vous, si vous vendez la moindre maisonnette, à en rapporter le montant chez vous sur un chariot attelé de deux bœufs, comme faisaient les Spartiates à une certaine époque de leur histoire! »

Mais laissons là, et bien vite, ces délicates matières, et continuons nos excursions. A Vienne, comme dans toutes les grandes villes, il se trouve des musées publics et des galeries particulières. Parmi ces dernières, celles du prince Lichtenstein et du comte Esterhazy méritent d'être signalées. Le Belvédère, bâti sur une hauteur, à l'une des extrémités de la ville, et qui avait été autrefois le palais du prince Eugène, de fameuse mémoire, est aujourd'hui le musée de Vienne. Il renferme une collection de tableaux de premier choix. On arrive au Belvédère après avoir traversé un jardin peuplé de sphinx et de tritons dont tous, il faut bien le dire, — les tritons surtout, — ne sont pas du meilleur goût. Parmi eux il s'en trouve même qui offensent à la fois le goût et la pudeur. Passons. Le Belvédère se compose de plusieurs étages, tous remplis de très-belles choses; mais le premier étage surtout renferme des richesses inouïes. On n'y compte, il est vrai, que trois Raphaël, mais quelle prodigieuse quantité de Titien, de Véronèse, de Léonard de Vinci, de Rembrandt, de Van Dyck et de Rubens surtout! Les Rubens occupent à eux seuls trois salles immenses. Au milieu de tant de trésors de l'art, qui rappellent jusqu'à un certain point les musées privés et le palais ducal de Venise, on est frappé aussi par des Jordaens du premier ordre. L'un d'entre eux représente une orgie. Quel ton, quelle vérité, quelle variété et quelle habileté dans la composition! Ici l'amphitryon à double menton, vidant son verre de cristal rempli de divin nectar, avec une composition de dilettante en Bacchus; à côté, des convives s'arrachant à qui mieux mieux les plats les plus délicats et les plus recherchés; plus loin, l'ivresse, un peu dans l'ombre, il est vrai, mais l'ivresse dans tout son réalisme, et qui fait songer à certaines habitudes romaines.

Je n'oublierai pas non plus les deux Denner d'une assez petite dimension, représentant, l'un une tête de vieillard, l'autre une tête de vieille femme. Il ne se peut rien de plus vrai, de plus saisissant; c'est du réalisme tempéré par un art suprême. Denner a mis quatre ans à achever chacun de ces petits chefs-d'œuvre. Cela se conçoit aisément, quand on songe avec quelle patience ont dû s'exécuter les mille et mille imperceptibles détails qui forment l'ensemble de ces deux têtes admirables.

En fait d'architecture, la tour de Saint-Étienne est un monde à elle seule. Elle est trop célèbre et trop connue pour que nous ayons la prétention de la décrire. Cela serait d'ailleurs au-dessus de nos forces.

A part deux Canova, la haute sculpture n'offre ici rien de bien remarquable. Le premier de ces Canova représente Thésée tuant le Minotaure. Il fut donné à la ville de Vienne par Napoléon I^{er}. On l'a placé fort avantageusement dans une espèce de temple grec élevé dans le Volksgarten. L'autre se trouve dans l'église des Augustins : c'est un tombeau à groupes d'une certaine archiduchesse, enlevée à la fleur de l'âge aux regrets de son auguste époux. Les disciples de Canova se sont inspirés de ce monument pour élever un mausolée de marbre à leur maître ; ce mausolée se trouve dans je ne sais plus quelle église de Venise. Quant à nous, nous l'avons admiré autant que l'œuvre de Canova elle-même ; et nous sommes resté en contemplation pendant plusieurs heures, à Venise, devant ce groupe de Muses désolées s'acheminant avec une douleur tout antique vers le tombeau du moderne Phidias ; et devant le lion de Saint-Marc, la tête couchée sur ses pattes, la crinière pendante, et pleurant à chaudes larmes le grand artiste de la cité des doges. C'est le génie de Canova qui inspirait ses élèves le jour où ils lui élevèrent à leur tour cet impérissable et sublime monument.

Il y a à Vienne, comme dans toutes les grandes villes, passablement de statues équestres. Trois surtout m'ont frappé. Les deux premières sont assez anciennes déjà. L'une représente le bon roi Joseph II, de populaire mémoire ; l'autre, l'empereur François I^{er}. Joseph II étend les mains comme pour bénir ; François I^{er}, dans une attitude toute différente, étend le bras, la main à moitié ouverte. La statue de l'archiduc Charles, soi-disant vainqueur d'Essling, est remarquable à tous égards. Le cheval, qui se cabre fièrement, est d'une fougue superbe. Elle est l'œuvre de M. Fernkorn, de Vienne. Cette statue fut hissée sur son piédestal quelques semaines après la dernière guerre d'Italie, en 1859. Au moment où on la découvrit pour la montrer au peuple, la pluie vint à tomber ; les Viennois, toujours malicieux, se prirent à dire : « Quelle fatalité ! dès qu'un général autrichien paraît quelque part, on est sûr qu'il aura la tête lavée. »

Vienne compte beaucoup de cercles, de sociétés littéraires et de cafés. Les cercles et les sociétés littéraires n'offrent rien de particulier ; ils ressemblent aux établissements du même genre en France. Quant aux cafés, c'est bien différent. Tandis que tous nos cafés, à Paris, sont en même temps des restaurants, les cafés viennois, comme tous ceux du reste de l'Allemagne, ne débitent que du café proprement dit.

Voulez-vous du vin ? allez dans le *Weinhaus*. Voulez-vous de la bière ? allez dans le *Bierhaus*. Voulez-vous une côtelette ou un poisson ? allez dans le *Wirthshaus*. Ici, le cumul est interdit ; il faut que tout le monde vive, et l'autorité ne permet pas aux citoyens de se faire concurrence. En vertu du même principe, le coiffeur ne peut pas vous raser et l'homme qui vous rase n'a pas le droit de vous coiffer. Il faut bien en prendre son parti, quand on vit ou quand on voyage en Allemagne. Les cafés sont nombreux à Vienne. Ils sont pour la plupart élégants et très-bien fréquentés. On y peut lire, à côté des principaux journaux de la ville et de l'Allemagne, les organes les plus importants de la presse étrangère, et surtout de la presse française. Le *Siècle* et l'*Opinion nationale* exceptés, j'ai trouvé ici presque toutes les feuilles parisiennes. Outre les feuilles purement scientifiques et littéraires, il se publie tous les jours à Vienne près de quinze journaux qualifiés de journaux politiques.

La presse de Vienne se divise en deux camps : la presse libérale et la presse ultramontaine. Parmi les journaux libéraux, il faut ranger :

La *Presse*, qui a vingt mille abonnés. Elle est rédigée par M. Zank. Ce même M. Zank, après avoir fondé vers 1830, à Paris, la fameuse Boulangerie viennoise, est venu fonder à Vienne une sorte de boulangerie intellectuelle qui ne manque pas moins de chalands que la première ;

Le *Morgen-Post*, appartenant à M. Landsteinen, qui a vécu à Paris durant tout le temps du règne de Louis-Philippe ;

La *Vorstaedterzeitung*, fondée par M. Seidlitz ;

Le *Ost Deutsche Post*, dont le rédacteur, M. Curanda, était autrefois l'organe du ministère Buol-Schauenstein

La *Gazette autrichienne*, ex-organe de M. de Brück ;

Le *Fortschritt*, en français, le *Progrès* ;

Le *Fremdenblatt*, quelque peu célèbre par la légèreté avec laquelle il traite la langue et la syntaxe allemandes. Et dire que cette feuille a pour rédacteur un frère de Henri Heine !

Constatons en passant que la presse autrichienne s'occupe très-peu de littérature. Les articles *variétés* y sont chose presque inconnue. Le feuilleton s'y montre tous les lundis seulement, à propos des théâtres ; le roman-feuilleton indigène est très-rare ; le roman-feuilleton traduit du français, passablement fréquent. Il y a bien ici un journal à prétentions littéraires et qui s'appelle *Figaro*. On y essaye d'imiter le *Figaro* de Paris, le *Charivari* et aussi le fameux *Kladderadatsch* de Berlin. Mais jusqu'ici le *Figaro* de Vienne en est toujours à ses essais d'imitation.

Comme bien l'on pense, l'ultramontanisme ne manque pas d'organes. Citons les principaux :

La *Gazette de Vienne*, la feuille du gouvernement. Elle est principalement rédigée par des ecclésiastiques. Son rédacteur en chef s'appelle M. Schweitzer. Le docteur Schweitzer a été successivement juif, protestant et catholique. La malice viennoise prétend que M. Schweitzer n'est pas encore au bout de sa carrière, et que cet amateur en religions pourra bien encore, ne fût-ce que pour faire collection, tâter de l'islamisme.

La *Gegenwart* et la *Gazette de l'Église*, soutenues et patronnées par le clergé. L'une est rédigée par M. Havanetz, ex-sous-lieutenant de cavalerie, devenu piétiste plus tard, aujourd'hui catholique ardent. Le rédacteur de l'autre s'appelle M. Brunner, ecclésiastique célèbre par ses élucubrations poétiques avortées.

Je clôrai enfin cette liste des organes ultramontains en nommant encore le *Vaterland*. C'est une sorte d'*Univers religieux*, dont le directeur, présent partout, mais invisible, n'est autre que Son. Ém. le cardinal-archevêque Rauscher.

Mais laissons là l'ultramontanisme et allons, s'il vous plaît, nous reposer sous le poétique ombrage de l'*Ile Verte*. Qu'est-ce que l'*Ile Verte*, en allemand *Die grüne Insel*? C'est une sorte de club d'un caractère tout particulier, fondé par une société d'hommes d'esprit, la plupart artistes et gens de lettres. L'origine de l'*Ile Verte* est assez récente; elle remonte à l'année 1855 seulement. Pour se soustraire aux ennuis de la vie politique et aussi à la prose du train quotidien, quelques hommes d'esprit louèrent un local placé primitivement — on l'a changé depuis — dans l'île formée, au centre de la ville, par deux bras du Danube. De là le nom d'*Ile* tout d'abord; la chose était bien trouvée, puisqu'on tenait à se réunir dans

. quelque endroit écarté
Où de vivre à son aise on eût la liberté.

On y a ajouté l'épithète de verte, la verdure devant symboliser la joie, la bonne humeur, l'inextinguible confraternité et l'espérance dans l'avenir de l'institution. La société, et c'est là un des côtés piquants de la chose, est constituée, ou peu s'en faut, sur les bases de l'ancienne chevalerie. L'*Ile Verte* a ses pages, ses chevaliers, ses officiers, ses commandeurs, son grand prieur et son grand maître. On ne peut monter en grade qu'après un stage déterminé dans les grades inférieurs. Entrons dans le cénacle. Les agapes littéraires ont lieu tous

les mardis soirs. La salle est longue et voûtée. Sur les murs se trouvent représentées diverses scènes empruntées à la chevalerie. Dans un immense carton ouvert aux yeux des étrangers introduits dans l'Île Verte, est exposée la caricature de chacun des membres avec le nom particulier qui lui a été conféré. Il y a là des Raymond, des Vindelin, des Arthur, des Barbe-Bleue, des Adalbert, etc., etc., tout un vocabulaire héraldique. On arrive à neuf heures seulement. Les chevaliers commencent par souper, chacun à sa guise. Tout le monde porte à la boutonnière les insignes de son titre et rang; autrement, il y a amende. Les chevaliers ont le droit de se faire servir à boire par les pages. En revanche, les officiers exercent le même droit sur les chevaliers, et ainsi de suite. Les artistes et les hommes de lettres forment la majorité de l'Île Verte; l'opéra, la comédie et la tragédie y sont largement et dignement représentés. J'ai coudoyé l'autre soir Robert, Bertrand et Fernand en habits bourgeois. J'ai serré la main à Wallenstein, à Piccolomini, à Faust; je me suis longuement entretenu avec Méphistophélès en personne qui, à table, est le meilleur diable du monde.

A dix heures, le grand maître, le cordon vert autour de la poitrine, frappe, de l'air le plus solennel, trois grands coups sur la table, avec le pommeau de son incommensurable épée. On fait silence. Le grand maître annonce par chaque fois qu'un tel va ou chanter un morceau, ou lire une pièce de vers. On chante fort bien à l'Île Verte, attendu qu'il y a là, nous l'avons dit, beaucoup de chevaliers qui sont membres de l'Académie impériale de musique; on n'y lit pas moins bien: le *Carltheater* et le *Burgtheater* fournissent pour ces lectures leurs meilleurs sujets; on y tourne fort bien aussi le vers, l'épigramme, le couplet ou la satire, vu que l'Île Verte est peuplée d'excellents poètes, ou y cause on ne peut plus gaiement: comment cela ne serait-il pas, le *Wiener Witz* s'y faisant jour partout? Le Viennois est malicieux et frondeur, tout lui est un sujet à traits, à plaisanterie, à bons mots, et ce n'est pas assurément dans ces réunions, pas plus d'ailleurs que dans d'autres, au dehors, que manquent comme objets de conversation les fameuses questions dont l'absence aurait permis à Figaro de parler librement à Séville, ou à Beaumarchais, en France. On permet à l'Île Verte l'approbation et l'improbation. Le blâme de tel ou tel trait d'esprit ou autre, se formule par un formidable *ô Weh!* L'éloge s'exprime par un triple *hoch soll er leben* accompagné du bruit des cannettes de bière qu'on entre-choque. C'est avec ce dernier salut aussi que les galants chevaliers de l'Île Verte accueillent les étrangers que tel ou

tel d'entre eux leur a amenés. Pour achever de vous faire connaître cette institution tout allemande, je dois ajouter que l'usage exclusif de la langue nationale y est de rigueur. On met à l'amende quiconque a hasardé ou laissé échapper un mot français même germanisé. Un des membres de l'association a-t-il forfait à l'honneur chevaleresque en quoi que ce soit, il est mis au cachot et amené ensuite, entre deux pages armés de hallebardes, devant le grand maître qui lui nomme un défenseur d'office et le juge ensuite. Tout cela donne lieu, je vous assure, à des scènes fort plaisantes et à des débats souvent fort amusants et fort spirituels.

De l'Île Verte aux hommes de lettres et à la littérature en général, le chemin n'est pas long, la plus grande partie des écrivains viennois faisant partie de ce club chevaleresque. Malgré le peu de liberté publique qu'il y a ici, les belles-lettres, ces filles de la liberté, les belles-lettres sont assez florissantes à Vienne. La tragédie, la comédie, les poésies populaires, le roman, la nouvelle, tout cela y est brillamment représenté. MM. Grillparzer, Anastasius Grün, Frédéric Halm (baron Munch-Bellinghausen), Édouard Breier, Adolphe Ritter continuent à penser et à travailler chacun dans sa sphère particulière. Je puis annoncer que M. Grillparzer, l'éminent auteur de *Médée*, de *Sapho* et de beaucoup d'autres œuvres dramatiques justement estimées, vient de mettre la dernière main à deux autres pièces, *Rodolphe II* et *Libussa*. Malheureusement, l'auteur ne les fera ni paraître ni jouer de son vivant. Telle est sa ferme résolution. Trait de modestie aux yeux des uns, trait d'amour-propre aux yeux des autres. Les publicistes que je viens de nommer n'étant pas encore revenus, les uns de la campagne, les autres de leurs voyages, nous avons été privé de l'honneur de faire leur connaissance. En revanche, grâce à mon introduction dans l'Île Verte, j'ai été assez heureux pour être admis dans l'intimité d'un assez grand nombre de publicistes distingués, et dont beaucoup enrichissent chaque jour le domaine des lettres viennoises. Ce sont d'aimables gens que ces hommes de lettres de Vienne, et je me reprocherais de ne pas en dire quelques mots ici. M. Frédéric Kayser — le grand maître de l'Île Verte — est un des plus féconds et des plus spirituels auteurs de farces populaires jouées au *Karltheater*. M. Hieronymus Lorm (Henri Landesmann) est un feuilletoniste des plus distingués de Vienne. Il vient de réunir en un petit volume intitulé : *le Foyer*, une série de nouvelles qui rappellent le genre de Berthold Auerbach, dont il est le beau-frère. MM. Otto Praechter et Wurtzbach manient avec une facilité heureuse le vieux luth de Pin-

dare et d'Horace. On doit à la plume exercée du chevalier Tschabusching de jolies pastorales et un amusant roman intitulé *les Industriels*. M. Hebbel est connu par sa *Judith* et sa *Marie-Madeleine*, et il a conquis un rang distingué parmi les poètes dramatiques et lyriques. Je nommerai aussi de M. Mosenthal, l'auteur de *Débora*, ce drame populaire qui se joue dans toute l'Allemagne, à Vienne excepté, et que madame Ristori s'est fait traduire pour le jouer devant les Italiens. A Vienne, la censure a déclaré la pièce une pièce à *tendance*, et comme telle, elle n'eut pas les honneurs du *Burgtheater*; la tendance de la *Débora*, que nous avons lue, est celle-ci : on y prêche la tolérance religieuse, la concorde et l'union entre tous les hommes, sans distinction de culte. Aux yeux de la censure autrichienne, c'était là apparemment un grand crime. Madame Ristori se propose, dit-on, de faire connaître *Débora* au public français, *Débora* étant un des rôles qu'elle a créés avec le plus de zèle et d'amour.

MM. Castelli, Louis Frankl et Léopold Kompert sont trois personnalités qui méritent d'être tout particulièrement mentionnées.

M. Castelli est le doyen des hommes de lettres de Vienne. Il a plus de quatre-vingts ans. Il est le grand prieur de l'Île Verte. C'est un type à part que M. Castelli. Ce vieillard superbe se tient droit comme un cierge. Il est de toutes les fêtes et de toutes les réunions littéraires; il arrive le premier et s'en va le dernier, buvant, mangeant et chantant comme un jeune homme. M. Castelli, en véritable enfant de Vienne, ne s'exprime guère qu'en patois, le patois des faubourgs, qu'il parle à merveille et dans lequel, le plus souvent aussi, il rime ses improvisations. Il est l'auteur de je ne sais combien de chansons populaires et qui, pour la plupart déjà, ont pénétré dans la mémoire des masses. Rien n'égale la sérénité d'esprit de M. Castelli, ce Nestor des hommes de lettres viennois. Cette sérénité d'esprit se trahit dans sa conversation comme dans ses vers. Tout récemment l'aimable vieillard a rimé une pièce de vers, intitulée : *Au quatre-vingtième anniversaire de ma vie*. On dirait de M. Viennet ou de M. de Lacretelle, s'adressant à leurs *quatre-vingts ans*. Il y a une certaine affinité entre ces trois vieillards, comme talent, comme humeur et comme esprit. Voici la traduction des vers en question du vieux poète de Vienne :

« Il y a soixante-dix-neuf ans aujourd'hui que je vis pour la première fois la lumière du jour. Faible est mon corps et blancs sont mes cheveux; chaque jour me rapproche du tombeau. Je le sens, mes oreilles et mes yeux s'affaiblissent, et je ne suis plus que l'ombre de moi-même.

» Tous les amis qui ont partagé mes joies et mes tristesses, tous m'ont devancé là-bas. Seul je suis debout encore au milieu de tombeaux. Un nouvel ami vient-il à moi, je ne puis plus, hélas ! goûter avec lui les plaisirs de la jeunesse.

» Pour moi il n'est plus d'avenir ; je chancelle au bord de l'abîme des ans, et mon sablier est près de se vider ; dans peu de jours peut-être le dernier grain tombera et mon heure sera venue.

» Et pourtant j'aimerais bien vivre longtemps encore ! Tout, tout m'attire dans ce monde ; comme aux jours de ma jeunesse, j'aime à voir briller les étoiles, et la fleur des champs réjouit mon cœur ; en face de la jeune beauté, le sang remonte encore à mes joues.

» Mon esprit aime à garder ses libres allures, et ne veut point se courber sous le joug du corps ; vous le voyez, je sais chanter encore ; bien ou mal, toujours est-il que je chante, et les pensées viennent encore m'assaillir par essaims.

» Je n'ai ni chagrin ni soucis ; j'ai ce qu'il faut pour vivre et je dépense ce que j'ai. Il me semble qu'une nouvelle aurore m'attend ; le soleil pour moi paraît monter et non descendre. Tout ici-bas me semble si beau que je n'ai nulle hâte de savoir ce qui se passe de l'autre côté de la rive.

» Je voudrais vivre assez longtemps encore pour assister au triomphe des idées et à l'unité de l'Allemagne ; je voudrais, après quelque nouvelle guerre entreprise pour la bonne cause, voir resplendir mon Autriche d'un éclat tout nouveau. Ah ! puissé-je voir les désastres présents de Vienne se changer en nouveaux succès !

» Nul humain ne peut résister à la mort ; je t'en supplie donc, Dieu miséricordieux, fais, puisque je dois mourir, que je meure sans traîner et sans souffrir. Oui, il m'en coûte de quitter cette terre que j'aime, et tu mettrais le comble à mes désirs si, sur cette même terre, tu me permettais de devenir un autre Ahasvérus ! »

M. Louis-Auguste Frankl, âgé maintenant de cinquante ans, est l'homme de lettres dans toute la force du mot. Il est à la fois poète, journaliste, — il l'a été longtemps du moins, — savant, et de plus, homme d'esprit dans la conversation aussi bien que dans ses livres. Né à Chrast, en Bohême, M. Frankl, comme il le dit lui-même, a appris trois langues dès son berceau : le tchèque, l'allemand et la langue serbe. C'est à M. Frankl que l'on doit la traduction en vers d'une nouvelle série de chants héroïques de la Serbie, qu'il a fait précéder d'une très-intéressante introduction ; ces chants serbes sont chantés, comme jadis les rhapsodies grecques, par les aveugles et les

mendiants qui s'en vont de village en village en s'accompagnant de la *gusle*, une espèce de violon à une corde, faite d'un crin de cheval. M. Frankl insiste avec raison sur ces détails si curieux, et il cherche à nous faire comprendre comment, à l'instar des chants serbes d'une origine plusieurs fois séculaire, comment ont pu se maintenir et se transmettre longtemps d'âge en âge les chants d'un Homère ou d'un Ossian, le tout, grâce à la mémoire aidée du rythme et de la musique. M. Frankl est aussi l'auteur de deux ouvrages estimés : *Jérusalem* et *Égypte*, où il a résumé les impressions de son voyage dans le vieil Orient. Ces deux livres sont remplis de récits intéressants, de traits de mœurs, de traditions, de légendes, que M. Frankl a soigneusement recueillis de la bouche même des indigènes chrétiens, juifs et musulmans. Nous ne pouvons qu'indiquer aussi le titre de deux poèmes épiques de M. Frankl, qui lui ont assuré un rang très-élevé sur le Parnasse allemand : *Christophe Colomb* et *Don Juan d'Autriche*. M. Frankl, c'est un reproche qu'on lui fait, dans ses deux poèmes n'est pas toujours assez exempt d'emphase, l'emphase, hélas ! ce péché originel de la poésie épique. Pour nous, nous aimons bien mieux la poésie moins solennelle de ton et d'allure de M. Frankl, et notamment certaines de ses satires. Ces satires eurent dans le temps un grand succès, et il y a quelques jours seulement que l'auteur en a publié la septième édition ; ô malignité du genre humain ! avec quelle avidité tu dévores tout ce qu'on te débite contre le pauvre prochain ! C'est dans ses satires que l'ex-étudiant en médecine de l'université de Padoue — car M. Frankl est aussi docteur en médecine, — prend à partie le charlatanisme de certains Hippocrates viennois ; il y a déjà longtemps de cela, mais M. Frankl les fouetta si vigoureusement alors que plusieurs d'entre eux, m'assure-t-on, en saignent encore.

M. Léopold Kompert, un écrivain qui n'est pas étranger aux lecteurs de cette Revue, puise ses inspirations à une source toute particulière. Il s'est fait, on le sait, l'historien et le poète du Ghetto. Il est le créateur, et le créateur heureux, du roman juif en Allemagne. *Scènes du Ghetto*, *Les Juifs de Bohême*, *A la charrue*, *Nouvelles scènes du Ghetto*, tels sont les titres des divers ouvrages qui ont fait sa réputation en Allemagne, et même en France. Pendant notre séjour à Vienne, le jeune romancier a publié une nouvelle qui a été fort remarquée, et à juste titre. Je voudrais en donner une rapide analyse, accompagnée de la citation de quelques passages saillants. Nous sommes en Allemagne, on nous permettra donc de nous appesantir, en terminant ce chapitre consacré aux hommes de

lettres, sur un morceau de littérature allemande tout récemment paru.

Le titre de la nouvelle dont nous venons de parler est : *Jahrzeit*, ce qui veut dire *l'anniversaire*. Avec ce titre et ce mot nous entrons tout de suite dans les mœurs et la religion juives. Chez les Juifs, en effet, on célèbre d'une manière toute particulière et assurément bien touchante l'anniversaire de la mort de ses parents. Ce jour-là on jeûne, et cela, dès la veille. Dès la veille aussi on allume une veilleuse funèbre, en souvenir du défunt; mais l'acte principal de cette journée commémorative consiste en une prière que les enfants, et ceux du sexe masculin seulement, récitent la veille et le matin de l'anniversaire dans la synagogue et, après l'office, en l'honneur de leur père ou de leur mère. Ajoutez, qu'à défaut de descendants mâles directs, ce sont les petits-enfants, et parmi ceux-ci, toujours les garçons, bien entendu, qui rendent alors ce pieux devoir à leurs défunts grands-parents. Cette prière s'appelle en hébreu *kadisch*¹.

Or donc il y avait un temps où Jacob Loëve, le pieux habitant du Ghetto, l'époux de la douce Esther, était le plus heureux des hommes. Il possédait alors, outre une charmante petite fille, cinq petits garçons qui faisaient l'admiration de tout le Ghetto. Mais Jacob Loëve perdit coup sur coup ses cinq garçons, qui périrent tous, peu avant leur treizième année, victimes d'une même et inexorable maladie. Le dévot Jacob Loëve se vit donc frustré, et avec une vive douleur, lui et sa femme, de la consolante perspective du *kadisch*. Il est vrai qu'il lui reste Blumelé; mais, nous l'avons vu, les filles n'ont pas le droit de dire *kadisch*. Mais Blumelé pourra se marier et donner le jour à un garçon qui dira l'oraison sainte pour Jacob et Esther. Loëve nourrit bien encore cet espoir, et il destine à sa Blumelé, la jolie fille du Ghetto, un mari de son choix à lui; c'est un sien cousin, nommé Maier, brave cœur s'il en fut. Mais Blumelé, que son père a eu le tort de gâter par des condescendances et des faiblesses sans fin,

¹ Voici l'éloquente définition que M. Kompert nous donne de cette prière toute mystique : « On appelle *kadisch* cette oraison transmise de génération en génération depuis des milliers d'années, et conçue dans la langue même de Sion. Son origine est toute mystérieuse : des anges, dit-on, l'ont apportée du ciel pour l'enseigner aux hommes. Dans cette prière viennent se confondre, avec les plus tendres sentiments de l'enfance, les souvenirs les plus véritablement humains; car c'est la prière des orphelins.... Aussi bien elle possède une vertu toute particulière. Sortant de la bouche des enfants, elle pénètre jusque dans les tombeaux pour annoncer aux parents morts que leurs enfants se souviennent d'eux; puis elle arrive directement jusqu'au trône du Tout-Puissant, implorant pour ceux qui ne sont plus de ce monde, repos éternel, pardon et miséricorde.... »

ne veut point entendre parler de l'excellent Maier, et se laisse séduire par un mauvais sujet du village, un Hongrois qui s'appelle Jacques, fort joli garçon et fort mauvais juif. Jacob Loève est obligé de marier sa fille à la hâte, et tout ce qu'il peut faire désormais pour elle, c'est de ne pas la maudire au moment où elle quitte la maison paternelle pour se rendre en Hongrie avec son idole Jacques. Esther ne survit pas longtemps à cette triste et cruelle épreuve, et durant l'année de deuil tout entière, c'est Jacob Loève qui, à défaut d'enfants mâles, se rend matin et soir à la synagogue où il dit kadisch pour la défunte. Jacob Loève s'isole complètement du monde, ne reçoit plus âme qui vive, si ce n'est son cousin Maier, et refuse impitoyablement toutes les lettres qui, pendant plusieurs mois, lui sont adressées d'une certaine ville de la Hongrie. Un soir, toute la rue est mise en émoi par les aboiements interminables d'un chien que Jacob Loève s'était donné depuis quelque temps comme compagnon et comme gardien. Une voix lamentable et suppliante s'est mêlée toute la nuit aussi aux aboiements du chien. La fenêtre s'était bien ouverte une fois, mais elle s'était presque aussitôt refermée. Le lendemain, Maier, en traversant le village, par une de ces froides matinées d'automne, pour aller à ses affaires, fut frappé d'un singulier et navrant spectacle. Sur un banc de pierre, placé en face de la maison de son cousin Loève, dormait, avec un pauvre petit enfant dans ses bras, une femme jeune et belle, mais qui semblait cruellement éprouvée par les souffrances et le malheur. Cette femme, on l'a déjà reconnue; depuis quelques mois son volage mari l'avait abandonnée pour aller soi-disant rétablir ses affaires en Amérique; elle, elle est venue de bien loin, car elle a voulu célébrer dans son village natal même l'anniversaire de la mort de sa mère, qu'elle savait coïncider, à quelques jours près, avec cette époque de l'année. Combien est heureuse et dramatique, de la part du nouvelliste, l'idée de faire rencontrer en ce moment même avec Blumelé, — car c'était elle, — ce Maier qui l'avait tant et si sincèrement aimée autrefois et qu'elle a si cruellement dédaigné! Le caractère de Maier, cette nature d'élite, à l'extérieur un peu commun, est peint en traits pleins de vérité et de charme. Maier oublie le passé pour n'écouter que les inspirations de son bon cœur; c'est un personnage qui nous rappelle, dans une autre sphère d'existence mais non point de sentiment, un des héros les mieux réussis de madame Sand, ce sir Ralph qui, lui aussi, avait été sacrifié par sa cousine à une sorte de Jacques le Hongrois, et qui dans le roman français a nom Raymond de la Ramière, si je m'en souviens bien. Maier,

comme sir Ralph, ne cherche qu'à consoler son Indiana à lui; il ne demande qu'à cicatriser les blessures de son âme. Il emmène Blumelé, ainsi que son petit garçon; il l'installe dans sa demeure, puis veille à la porte, pendant qu'elle et son enfant se sont endormis de lassitude; il a pour Blumelé et pour son pauvre enfant des délicatesses et des tendresses de cœur toutes féminines et qui prennent leur source dans l'affection la plus sincère, l'amour le plus vrai. Blumelé, revenue de sa fatale erreur, rend justice à cette excellente créature qui s'appelle Maier. Mais lui ne s'arrête pas là; il a conçu et réalisé depuis quarante-huit heures une pieuse et touchante pensée; à l'insu de Blumelé, il a appris, avec une patience d'ange, au petit enfant de sa cousine, la prière du *Kadisch*; dans l'intervalle il était allé comme d'habitude chez son cousin Loève, mais sans lui dire un mot de sa fille. Maier attendait le moment favorable. Avec le dénouement nous touchons au cœur même du sujet, et il faut laisser ici la parole à M. Kompert, si grand peintre dans les plus minces détails. Ici aussi abondent les traits de mœurs et de caractère : « Vers le soir, au moment où le jour commençait à baisser, Maier apporta un verre rempli d'huile et où nageait une mèche à la surface. — Maintenant, Blumelé, dit-il, commence à célébrer l'anniversaire de la mort de ta mère ! Allume cette mèche.

» Blumelé exécuta ponctuellement les instructions de Maier, puis elle alla s'asseoir sur un tabouret dans un coin de la pièce, et ne prononça plus une seule parole de toute la soirée.

» A la même heure où Blumelé avait allumé la veilleuse de l'anniversaire, une lumière semblable vint à poindre dans une autre maison.

» Le père et la fille étaient si voisins l'un de l'autre que tous les deux auraient pu de leurs demeures respectives voir petiller la petite flamme funèbre, et pourtant une grande distance les séparait.

» Le jour de jeudi s'était levé, quand Maier, de grand matin, se présenta pour éveiller sa cousine; il trouva déjà Blumelé debout avec son enfant et tout habillée.

— Tu viens sans doute me chercher pour célébrer l'anniversaire? lui demanda-t-elle.

— Il faut que tu me confies ton enfant pour quelques moments, dit Maier d'une voix émue.

— Que veux-tu faire de cet enfant, Maier? s'écria Blumelé en proie au sentiment d'une profonde inquiétude; et elle porta la main sur la tête de son enfant.

— Il faut qu'il dise *Kadisch* pour ta mère !

» Maintenant seulement Blumelé s'expliquait toute la conduite précédente de Maier; maintenant aussi elle appréciait du fond de son âme cet acte d'affectueux dévouement inspiré par le cœur de ce pauvre diable que jadis elle avait dédaigné et repoussé.

» — O Maier! s'écria-t-elle, quel cœur que le tien!

» — C'est bien, Blumelé, c'est bien, ne me retiens pas davantage. »

« Maier porte le petit garçon dans la synagogue. Pendant l'office, il fait répéter une dernière fois la prière du *Kadisch* à son élève de cinq ans. L'office touchait à sa fin, et déjà Jacob Loëve, lui aussi, fidèle au souvenir de la défunte Esther, s'avancait de sa place vers l'estrade sacrée pour dire la prière, comme il l'avait fait depuis le jour de la mort de sa femme; mais pendant qu'il prie, sa voix est comme couverte par les sons argentins d'une voix d'enfant. Force fut à Jacob Loëve de s'arrêter. Cette image d'un bonheur que le ciel lui avait refusé l'avait par trop ému.

« Quel est cet enfant? s'écria-t-il avec une grande émotion dès que les derniers sons de la prière se furent éteints.

» — Cousin, répondit Maier placé derrière lui, c'est ton petit-fils et celui de ton Esther.... c'est l'enfant de Blumelé! »

» Jacob Loëve poussa un cri et sa tête se renversa. Sans Maier, qui le retint dans ses bras, il aurait fait une chute très-grave; son visage s'était couvert d'une pâleur mortelle, il venait de s'évanouir. Il s'éleva un grand tumulte parmi les assistants; ils s'approchèrent avec précipitation, et leurs yeux furent témoins d'un spectacle tout nouveau.

» Jacob Loëve, revenu à lui, s'était redressé entre les bras de Maier, et il se mit à pleurer amèrement.

« Où est l'enfant? s'écria-t-il, — les larmes qu'il répandait par torrents l'avaient empêché de l'apercevoir, — où est l'enfant de Blumelé? »

» Maier souleva bien haut l'enfant dans ses bras, et le déposa dans le sein de son grand-père. Des bras tremblants enlacèrent l'enfant.

« Blumelé! où est ma Blumelé? s'écria Jacob Loëve. »

Telle est cette nouvelle, à la fin de laquelle ce n'est pas précisément la vertu qui est récompensée, mais le malheur, le repentir; car après la mort de Jacques le Hongrois, décédé dans je ne sais plus quelle ville de la Californie, Blumelé se croit vraiment récompensée, et elle ne se trompe guère, en épousant le bon, le tendre Maier. Quant à Jacob Loëve, il pourra désormais envisager la mort tranquillement; la postérité du nouveau ménage est si nombreuse que les *Kadisch* ne manqueront pas à Loëve. En attendant son heure suprême, l'heureux vieillard,

nous dit M. Kompert, au sein de sa nouvelle famille, passe ses journées à rire et à jouer avec ses huit petits-fils.

Mais, pardon de cette longue digression, et reprenons bien vite le cours de nos flâneries à travers Vienne.

J'ai visité les caveaux de l'église des Augustins, où sont déposés les défunts Habsbourg. Ces caveaux, quoique vastes, sont à tous égards bien au dessous des royales sépultures de Saint-Denis. On y descend, comme dans tous les caveaux, par un escalier sombre et étroit. Un capucin de très-mauvaise humeur, — c'était du moins celle du mien, — vous sert de guide à travers les voûtes funèbres. Il tient à la main une petite lanterne ornée d'un rebord qui a sa destination spéciale : les visiteurs, en sortant, y déposent leur demi-*guilder*, le capucin n'acceptant rien, à ce qu'on m'avait dit du moins, de la main à la main. Le mien, je dois en convenir, ne se montra pas aussi farouche que cela. Le capucin-guide, apparemment plus que fatigué de sa profession de cicerone-subterraneen, n'énonce pas, mais bredouille, sur le ton d'un enfant récitant une leçon, les noms des illustres trépassés. Parmi tant de noms, trois seulement furent prononcés de manière à ce que je pusse les saisir et m'arrêter devant les tombeaux renfermant les restes de ceux qui avaient porté ces noms : c'étaient ceux de Marie-Thérèse, de l'empereur Joseph II et du duc de Reichstadt. La dépouille mortelle de l'ancienne reine de Hongrie est renfermée dans un cercueil d'argent massif, d'un beau travail, et surmonté de groupes allégoriques également d'argent massif; tandis que le populaire Joseph II dort à côté de sa mère, dans un cercueil dénué de toute espèce d'ornements : telle avait été la volonté suprême du grand prince.

Si les guides des caveaux des Augustins, guides payés par le visiteur, sont peu complaisants, en revanche ceux de l'imprimerie impériale sont d'une amabilité très-grande, et pourtant ils n'acceptent rien. Grâce à la bienveillance de M. le conseiller Auer, directeur de l'imprimerie, nous avons pu visiter avec les plus grands détails toutes les merveilles de cet admirable et célèbre établissement. C'est un labyrinthe que cette imprimerie, où s'impriment tant et tant de choses diverses. On y compte jusqu'à soixante-dix alphabets. Que de salles, que d'ouvriers, que de besogne! quel tumulte et quel ordre dans ce tumulte! on dirait une ruche en travail. Quelle étonnante variété dans tout ce travail! livres théologiques, livres scientifiques, brochures, affiches, feuilles officielles, dessins, gravures, planches, photographies, tout cela se trouve réuni dans ces immenses et riches

ateliers. Ce qui nous a frappé, entre autres choses curieuses, ce sont des presses inventées par M. Auer même : le papier sans fin vient se dérouler de soi-même, reçoit l'empreinte voulue, se coupe par feuilles, puis, comme mû par une main intelligente, il vient se ranger et s'entasser, dans un ordre parfait, sur une table voisine. Tout cela se fait sans la présence du moindre ouvrier. Ce serait à croire à la sorcellerie. La grande sorcière, ici, c'est la machine à vapeur centrale mettant en mouvement les mille et mille rouages fonctionnant de sept heures du matin à sept heures du soir. Je recommanderai encore au voyageur la grande salle du même établissement où sont déposés les échantillons des produits les plus curieux de la maison. Entre autres choses curieuses, il s'y trouve des portraits imprimés et qu'on prendrait pour les plus fines peintures à l'huile; puis aussi, et dans un autre ordre de productions, des imitations de dentelles tellement frappantes, qu'en présence de ces chefs-d'œuvre de l'impression, quelque femme passionnée pour cet objet de toilette pourrait se laisser tenter, comme jadis les oiseaux de l'Attique devant certains raisins peints par Zeuxis.

Pas très-loin de l'imprimerie impériale se trouve un autre établissement digne d'attention à tous égards; le bâtiment est d'un style simple, et sévère. Les murs sont couverts d'affiches et de placards. Une joyeuse jeunesse, venue de toutes les parties de l'empire, Viennois, Bohêmes, Hongrois, Tyroliens, Slaves, et portant le costume national respectif, bourdonne aux abords de la maison. De tous côtés et dans tous les étages s'étendent de vastes corridors sur lesquels viennent s'ouvrir les portes d'une quantité de salles défendues par des appariteurs en grande livrée. Nous sommes à l'université. Salut à la Sorbonne de Vienne! A Vienne comme à Paris, l'enseignement supérieur est partagé en cinq branches diverses : médecine, droit, théologie, sciences et lettres; seulement, ici comme dans tout le reste de l'Allemagne, chaque université ne comprend que quatre facultés, les lettres et les sciences se trouvant réunies sous la dénomination générale de faculté de philosophie.

La faculté de médecine de Vienne est justement célèbre et par ses doctrines et par ceux qui les professent. Nous n'avons visité qu'en passant les facultés de droit, de sciences et de philosophie; mais nous avons fréquenté assez souvent ceux des cours de la faculté de philosophie qui correspondent à nos facultés des lettres en France. L'enseignement supérieur des lettres est organisé, en Autriche, sur une base très-large; on n'y trouve, il est vrai, qu'une seule chaire de philosophie proprement dite, mais, en revanche, on y compte quatre

chaires de géographie, neuf chaires d'histoire, deux chaires de littérature grecque, deux chaires de littérature latine, deux chaires de paléographie, une chaire de sanscrit, une autre pour les langues slaves, une autre de langue turque, une chaire d'arabe, une chaire d'hébreu, deux chaires de littérature allemande, dont l'une est consacrée à l'explication de *Nibelungen*, l'autre à celle de la littérature allemande moderne; enfin deux chaires de haute philologie. Tout cela, à peu de chose près, correspond à l'enseignement de la Sorbonne et du Collège de France réunis. Mais il faut remarquer qu'en Autriche, les universités de province sont absolument organisées sur le même pied que celle de Vienne; quelques-unes même, celles de Prague et de Pesth, par exemple, luttent avantageusement avec l'université de la capitale. Chez nous, au contraire, il faut bien le dire, l'organisation complète de l'enseignement littéraire et scientifique n'existe qu'à Paris; les départements sont sacrifiés. Non moins grande est la différence entre la manière dont se font les *cours* dans les deux pays respectifs. En France, à Paris comme dans les provinces, chaque faculté a son amphithéâtre, ou plutôt ses amphithéâtres; les cours ne sont pas seulement suivis par les étudiants, — ceux-ci n'y viennent guère que depuis que la loi les y oblige, — mais par le grand public, composé d'hommes appartenant à toutes les classes de la société, curieux d'apprendre ou de se ressouvenir. Le professeur, chez nous, cherche à instruire, sans doute, mais avant tout il cherche à frapper, à émouvoir. Il connaît son auditoire, facile à se laisser entraîner, passionné pour les grandes et belles choses, ami surtout de la parole improvisée. La chaire se transforme souvent, de la sorte, en une tribune, et le professeur fait place à l'orateur. Tel a été longtemps, tel est encore le système d'enseignement de plus d'un professeur. Cette méthode, comme toute chose ici-bas, a ses avantages et ses inconvénients : nous n'avons pas à apprécier cela ici. En Allemagne, on préfère ce que j'appellerai l'enseignement didactique proprement dit. Tout est à l'avenant. Ainsi, pas d'amphithéâtre, mais une salle rectangulaire garnie de bancs; c'est une véritable *classe*, une classe d'étudiants, voilà tout. A l'heure convenue, le professeur, titulaire ou suppléant, entre dans la salle et monte dans sa chaire. Les étudiants se lèvent respectueusement et se rasseyent presque aussitôt. Le professeur tire de sa poche un cahier et *lit* son cours; il le lit; de là le mot *Vorlesung* (lecture faite au public), donné aux cours en Allemagne. Un très-petit nombre de professeurs seulement débitent leur leçon de vive voix, mais sans le moindre apprêt. Le maître, qu'il improvise ou qu'il lise, — et ce dernier mode d'enseignement est le

plus général, — ne se soucie que du fond de sa leçon, et ce n'est pas à tort; il condense le plus de faits et d'idées possible, les expose dans un langage simple et familier, et les étudiants prennent des notes. C'est presque une dictée. Plus tard, les questions des examinateurs porteront sur l'objet de cet enseignement, et l'on a ainsi le moyen de s'assurer si les étudiants en ont profité. La *lecture* dure une heure à peine. Nous nous sommes fait étudiant pendant quelques jours, et nous avons écouté avec intérêt et profit un assez grand nombre de maîtres. M. Bonitz est un helléniste distingué; il est né en Autriche, mais à coup sûr son esprit a grandi, mûri, et vécu à Athènes et dans l'Asie Mineure à l'époque où la Grèce et sa littérature dominaient le monde en l'enchantant. M. Bonitz a parlé à son auditoire de l'Iliade et de l'Odyssée en tant qu'exprimant l'état des mœurs et de la civilisation des temps héroïques. Il est difficile de dire des choses bien nouvelles sur tout cela; M. Bonitz n'en avait certes pas la prétention, mais ce qu'il a dit à ce sujet était juste, piquant et curieux.

M. J. Vahlen traite cette année de la comédie latine. M. Vahlen est tout jeune, et on le prendrait aisément, si on ne le voyait dans sa chaire, pour un de ces jeunes étudiants au type éminemment germanique. Ses leçons, je le reconnais, ne se ressentent en rien de son âge; elles sont assurément fort savantes, mais d'une sécheresse à rebuter un Ménage et un Saumaise. J'étais venu au cours de M. Vahlen pour entendre parler de Plaute et de Térence, — le programme était attrayant, — et on ne nous a parlé, sous prétexte de faire l'histoire de la comédie latine, que de textes sans intérêt et de dates sans fin; une leçon de littérature qu'aurait pu faire un mathématicien. C'était littéraire comme des tables de logarithmes ou une équation algébrique. M. Vahlen devrait prendre exemple, peut-être, sur son collègue M. Emmanuel Hoffmann, professeur, lui aussi, de poésie latine. M. Hoffmann lit comme M. Vahlen, mais il lit des choses charmantes, pleines de grâce et d'esprit. Telles sont du moins les qualités que nous avons pu remarquer dans une de ses leçons sur Virgile.

J'ai aussi à remercier le professeur d'histoire, M. Aschbach, du plaisir que m'ont causé ses leçons si savantes, si substantielles et si claires. M. Aschbach est un historien *catholique*, je le sais, et ses ouvrages en font foi; il envisage les événements et les hommes à un point de vue qui n'est pas toujours le plus juste, il s'en faut; mais ce système d'exclusion ne paraît pas trop dans son cours, et nous l'avons suivi avec intérêt dans ses considérations sur les premiers temps de la

monarchie française, comme aussi dans ses très-piquantes réflexions sur la loi salique.

Nous regrettons de n'avoir pu entendre un plus grand nombre de maîtres. L'université de Vienne mérite que l'étranger la visite. Là se forment les jeunes générations. Deux mille étudiants viennent chaque jour écouter les leçons de plus de cent professeurs faisant descendre du haut de leurs chaires respectives, comme d'autant de sources abondantes, tous les éléments des connaissances humaines. Une roue manque pourtant à cette grande machine universitaire, celle qui apporte de temps à autre dans l'air environnant quelques bouffées d'esprit libéral, indispensable aux fortes études littéraires, appelées avec raison, par les anciens, *artes liberales*. Ce souffle dort encore dans les outres d'Éole. Il en sortira peut-être dans un prochain avenir.

Je terminerai cette revue, ou plutôt ce journal de mes diverses impressions de voyage à Vienne, par une rapide esquisse des théâtres de la capitale de l'Autriche, et je m'étendrai quelque peu sur le théâtre royal, le plus important, le plus curieux et à juste titre le premier de cette ville. Vienne, outre le *Burgtheater*, possède le *Grand-Opéra*, le *Carltheater*, le théâtre de la *Josephstadt*, le *Théâtre près de la Wien* (la Wien est le nom d'un ruisseau qui est comme la Bièvre de Vienne). Le *Josephstadt* est fréquenté par la population des faubourgs, et l'on y joue le drame populaire. Le *Carltheater* répond à la fois à notre *Palais-Royal*, aux *Variétés* et aux *Funambules*. La farce y est cultivée avec succès; la chansonnette s'y étale joyeusement, et les pièces comiques en général y abondent. On y joue, en même temps que les pièces assaisonnées d'esprit local et de gros rire germanique, le répertoire des *Bouffes-Parisiens*, des *Variétés* et du *Palais-Royal*. On y donne depuis plus d'un mois, au moins une fois par semaine : *Orphée aux Enfers*, la *Lecture d'un roman chez une portière*, *Tsin-Tsin*. Le héros du *Carltheater*, l'âme de cette scène bourgeoise, a nom Nestroy. C'est une célébrité. Nestroy est l'enfant gâté des Viennois. Il est à la fois directeur, acteur et auteur. Il y a en lui du Grassot, du Levassor et du Henri Monnier. Il y a quarante ans que Nestroy fait les délices du public. Le 2 novembre dernier, le *Carltheater* offrait aux spectateurs un intérêt tout particulier : on donnait une représentation monstre pour fêter les adieux de Nestroy qui, dans un prologue, a annoncé à son cher public qu'il quittait enfin la scène du *Carltheater*, cette arène où il triomphe depuis tantôt un demi-siècle. Tout le monde était si curieux de voir la dernière représentation de Nestroy, comme disait l'affiche, que les places étaient hors de prix ; on se battait littéralement

aux portes, et des loges ont été payées soixante-dix florins pour cette seule soirée.

Le *Grand-Opéra* est bien monté, comme on dit. Les bons *sujets* n'y manquent pas. Le répertoire est celui de tous les opéras. Depuis quelque temps on y joue *Tannhäuser* avec succès. — On a donné la première représentation des *Fliegende Holländer* de M. Wagner, qui, comme on sait, vient d'écrire un volume pour prouver que sa musique est excellente, et que les Français ont tort de ne pas lui rendre justice.

Pour nous, le théâtre que nous avons fréquenté le plus souvent et, en général, avec le plus d'intérêt, c'est le *Burgtheater* ou Théâtre impérial, et qui est comme qui dirait la *Comédie française* de Vienne; c'est la scène classique par excellence. Il a pour directeur M. Heinrich Laube, un homme d'esprit et un homme de lettres distingué. M. Laube n'a pas seulement publié des romans et des impressions de voyage estimés (parmi ces dernières, une esquisse intéressante sur les résidences royales de France et les environs de Paris), mais il est encore l'auteur d'un *Monrose*, d'un *Monaldeschi* et d'un *Essex*, trois pièces qui se jouent souvent ici. Son *Essex*, que nous avons vu représenter, se distingue par des qualités dramatiques sérieuses et par des situations vraiment heureuses. Au *Burgtheater*, on joue alternativement la comédie et la tragédie. Pour nous, nous préférons la comédie allemande proprement dite, faite pour des Allemands et par des Allemands, à la comédie française contemporaine arrangée pour la scène du *Théâtre impérial*. C'est pitié que de voir donner ici le *Roman d'un jeune homme pauvre*, le *Père prodigue*, le *Duc Job*. Il faut bien que MM. les artistes le sachent, ils n'ont pas la moindre idée de ce qu'il faut pour jouer des pièces de ce genre; les meilleurs d'entre eux échouent dans leurs tentatives. M. Baumeister, qui faisait l'autre jour le *Duc Job*, s'habille comme un marchand de contremarques, se présente de même, boit, mange et s'assied comme un palefrenier. Vous vous rappelez cette scène du déjeuner dans le *Duc Job*, et comment Provost et Got s'attablent, consomment et causent tout ensemble. M. Fichtner, qui est pourtant un artiste de talent, malgré tous ses efforts dans son rôle de l'oncle, le marquis, est tout au plus supportable, et son neveu, pour se donner une contenance, n' imagine rien de mieux que mettre les coudes sur la table! Tout ce monde-là manque d'usage, de manières, de distinction; et quand vous exprimez, vous étranger, votre mécontentement à ce sujet, ces bons Viennois vous répondent : Nous autres, nous ne connaissons pas vos manières françaises. Mais soyons juste cependant envers le *Burgtheater*, son directeur et une grande

partie de ses artistes. Le drame et la tragédie y sont supérieurement joués. Le répertoire se compose des chefs-d'œuvre classiques du théâtre allemand, Goethe, Schiller et Lessing, puis, — et quelle bonne fortune c'était encore pour nous de voir jouer tout cela, — il se compose aussi du théâtre du grand William Shakspeare, si admirablement traduit par G. Schlegel. Il y a ici des acteurs de premier ordre pour les divers rôles de ce beau répertoire : M. Anschütz, le doyen et une des célébrités du *Burgtheater*, âgé de soixante-seize ans maintenant ; M. Laroche — un nom bien français pour un Allemand pur-sang — est le fils, dit-on, de Goethe, qui lui enseigna lui-même, à Weimar, le rôle de Méphistophélès ; ce rôle il l'a joué pendant trente ans ; on vient de le lui enlever, au grand déplaisir de ses partisans, pour le donner, ainsi que ceux d'Iago, de Wurm (dans *Cabale et Amour*), à M. Lewinski, âgé de vingt-cinq ans seulement, et artiste d'un grand avenir ; M. Fichtner, si vrai et si dramatique dans le rôle de Valentin ; M. Wagner, le jeune-premier à la belle et fière stature ; M. Sonnenthal qui, comme beaucoup de ses camarades, court risque de gâter son talent, très-sérieux du reste, en jouant alternativement le drame et la comédie. Parmi les femmes, madame Rettich, une vraie et franche comédienne, née pour les rôles de reine ; madame Gabillon, qui a beaucoup de tendresse et de chaleur d'âme ; mademoiselle Gebhart, madame Haitzinger, jadis l'emporte-pièce du *Burgtheater*, aujourd'hui âgée de soixante ans et délicieuse dans les rôles de son âge ; enfin la jeune et jolie mademoiselle Bognar, faible encore par moments dans certains rôles, mais gracieuse et pleine de touchante naïveté dans d'autres.

Je cherche à rappeler rapidement les diverses et agréables impressions que j'ai éprouvées pendant maintes soirées passées au *Burgtheater*. Ce théâtre, nous l'avons dit, est le théâtre de la cour. La famille impériale y vient fort souvent ; elle n'a, pour s'y rendre, qu'à traverser un corridor du château conduisant directement dans la loge royale. Le *Burgtheater* n'est que la continuation du palais ; il est bâti dans le même style. La salle est ovale, d'une originale et commode construction. Elle a six rangs de loges, mais pas une seule galerie où les dames puissent venir, comme chez nous, étaler leur toilette. Le parterre est très-vaste. Les dames y sont admises. On y est parfaitement assis sur des sièges élastiques doublés de maroquin, et que l'on peut retenir à l'avance. Cette grande et belle salle n'est éclairée que par un tout petit lustre ; on est presque dans l'obscurité ; les Allemands aiment ce demi-jour ; ils trouvent cela plus *gemüthlich* que les grands jets de lumière. En

retour, la scène est parfaitement illuminée, et grâce à ce contraste on y distingue on ne peut mieux tout ce que l'on doit y distinguer. Le *Burgtheater* n'a pas de foyer : des grooms appartenant à l'administration circulent dans les loges et à travers les stalles du parterre, portant dans leurs mains des plateaux chargés de glaces, de gâteaux et de fruits confits qu'ils débitent aux amateurs. Le spectacle commence à six heures et demie précises, pour finir à neuf heures et demie non moins précises. Ainsi le veulent l'usage et la loi ; par conséquent, on ne joue dans une soirée qu'une seule pièce, une comédie ou bien une tragédie, et rien de plus ; les Viennois trouvent que cela suffit, et peut-être n'ont-ils pas tort. Les pièces sont représentées avec une grande vérité de costumes et de décors. La mise en scène, tant pour le théâtre classique allemand que pour les drames de Shakspeare, est très-belle ; les décors, conformes aux divers sujets que l'on représente, sont irréprochables. Mais que serviraient les plus beaux costumes, les plus riches paysages ou les plus brillants appartements, si les acteurs jouaient mal ? ce qui, Dieu merci, n'est pas, et leur incontestable talent, — je parle surtout de la tragédie, — rehausse encore tout ce luxe. M. Anschütz est magnifique de grandeur, d'ambition et de dignité dans *Wallenstein* ; on ne dirait certes pas que c'est le même homme, quand dans *Cabale et Amour* il joue si admirablement bien le rôle du musicien Miller, ou celui de Talbot dans *Marie Stuart*. Il y a tout ensemble dans cet homme du Talma et du Frédérick Lemaître. M. Anschütz, avec raison, est regardé comme une des gloires du Théâtre impérial de Vienne. Son triomphe peut-être, dans les divers rôles qu'il a créés, c'est le rôle du roi Lear. Il faut l'y avoir vu, pour avoir une idée de la flexibilité de son talent, si merveilleusement approprié à l'expression de toutes les grandes passions humaines.

Marie Stuart est remarquablement jouée par mesdames Rettich, qui fait Élisabeth, et Gabillon, qui interprète le rôle de la reine d'Écosse. Les deux artistes sont également bien inspirées dans la fameuse scène où Schiller met en présence la fière Élisabeth et la malheureuse Marie. Leur jeu, dans cette grande situation dramatique, est plein de vérité et de naturel, et il a plus d'une fois arraché des applaudissements au spectateur qui ne les prodigue pas ; on s'en montre vraiment trop avare ici ; cela tient peut être encore à cette placidité d'esprit innée à la race germanique : tout ce qui est bruit et tumulte, on ne l'aime pas ; peut-être aussi cela vient-il de ce qu'au *Burgtheater* les chevaliers du lustre sont chose inconnue.

J'ai vu jouer dans l'intervalle de quinze jours, *Faust*, *Othello* et

Hamlet, trois maîtresses pièces et que nous autres Français ne connaissons guère que par la lecture. Pour les voir jouer, il faut aller à Londres et à Vienne; et encore prétend-on que les pièces de Shakspeare sont moins bien montées en Angleterre qu'en Allemagne. Pour ce qui est tout d'abord du chef-d'œuvre de Gœthe, nous en avons attendu avec impatience l'annonce sur l'affiche, et, à la représentation, notre attente n'a pas été trompée. La scène de l'église est de l'effet le plus imposant et le plus émouvant : on voit le peuple agenouillé et recueilli. L'orgue résonne et accompagne de ses notes graves et solennelles le si éloquent *Dies iræ, dies illa*. La pauvre Gretchen, brisée de douleur et de remords, est prosternée dans un coin devant l'image de la sainte Vierge qu'elle implore dans les termes éloquents que l'on sait ; mais le malin esprit lui crie que la prière de la coupable sera rejetée, et l'infortunée Gretchen s'évanouit. Mademoiselle Bognar, dans cette scène, déploie beaucoup d'âme ; sa voix, d'un grand charme du reste, a des sons pénétrants ; trop heureuse si, dans la scène finale du cachot, elle savait se maintenir à la hauteur de la situation. Outre que son talent n'est peut-être pas encore assez mûr, elle a, dans cette même scène, à lutter contre les souvenirs du jeu de mademoiselle Seebach, la première Gretchen de l'Allemagne.

M. Lewinski, ce jeune homme de vingt-cinq ans, joue Méphisto, comme on dit ici, avec beaucoup de talent. Avant lui, c'était M. Laroche, un des artistes les plus consommés du *Burgtheater* ; M. Laroche représentait la tradition ; Gœthe, nous l'avons dit, lui avait enseigné en personne, ce rôle, à Weimar ; M. Laroche, conformément au désir du grand poète, était, et naguère encore, un Méphistophélès gentilhomme. Le jeu de M. Lewinski, et l'on s'en plaint à tort ici, ce nous semble, a quelque chose de plus ironique et de plus cynique dans ce même rôle ; cette manière d'interpréter la conception de Gœthe peut assurément se justifier. Il faut voir M. Lewinski endossant la robe du docteur Faust, et recevant l'étudiant qui le prend pour le maître, et lui exposant la morale à sa façon ! Cela est tout à fait diabolique. Il n'est pas moins original dans la scène de la taverne, alors qu'il fait jaillir le vin de dessous les tables, caresse les sorcières près de la chaudière en ébullition, éclate contre l'une d'elles qui n'a pas tout de suite reconnu son maître, et surtout quand, choquant le verre avec les bourgeois en goguettes, il se met à chanter en fausset la fameuse chanson : « Il y avait une fois un roi » et tout ce qui s'ensuit.

M. Wagner, le jeune-premier le plus occupé du *Burgtheater*, nous a paru tout à fait faible dans le rôle de Faust ; il paraît ne pas trop com-

prendre ce rôle. Mais il joue avec beaucoup d'intelligence et une rare sensibilité le rôle si difficile d'Othello. M. Wagner, et tout le monde lui rend cette justice, est surtout un Hamlet parfait. Il s'est incarné dans ce personnage, qui, à lui seul, est tout un monde. La tragédie d'*Hamlet* est une des mieux montées. Il faut encore voir jouer ce drame avec tous ses détails, comme cela se fait à Vienne. Quelle impression tout cela laisse dans l'esprit du spectateur : le fantôme du roi de Danemark, la répétition et la représentation des comédiens ambulants, la mort de Polonius, la folie d'Ophélie, la grande scène finale, mais par-dessus tout, la si terrible scène du cimetière, une des plus hardies conceptions du maître, cette fosse que l'on creuse, cette conversation des fossoyeurs jouant avec les crânes, et dans l'ombre, Hamlet avec Horatio ! Pour nous, jamais spectacle ne nous a causé plus de plaisir et d'émotions diverses.

On aime à voir, sur une grande scène et chez une grande nation, représenter de telles œuvres. Gœthe, Schiller, Lessing, Shakspeare, voilà le répertoire classique du *Burgtheater*. Quand donc, en France, jouera-t-on les chefs-d'œuvre de la scène allemande et anglaise ? Un public comme le public français est fait pour comprendre et goûter ces grandes compositions romantiques étrangères ; ces compositions aux contrastes frappants, aux phases diverses, où trouve place la nature tout entière. Il faudrait donner chez nous non point le Shakspeare de Ducis, mais le Shakspeare tel qu'il est et tel qu'on le représente en Angleterre et en Allemagne ; les grands acteurs ne manqueraient pas pour l'interpréter.

AUGUSTE WIDAL.

MM

LES TRAVAUX DE C. F. BAUR.

NAME

IDÉE GÉNÉRALE DES ORIGINES ET DES PREMIERS DÉVELOPPEMENTS DU CHRISTIANISME.

Das Christenthum und die christliche Kirche der drei ersten Jahrhunderte
(*Le Christianisme et l'Église chrétienne des trois premiers siècles*), 1^{re} éd.
Tubingue, 1853. — 2^e éd., revue et augmentée. Tubingue, 1860.

*Die christliche Kirche vom Anfang des vierten bis zum Ende des sechsten Jahr-
hunderts.* (*L'Église chrétienne du commencement du quatrième à la fin
du sixième siècle.* Tubingue, 1860.)

Die Tübinger historische Schule. (*L'École historique de Tubingue*), dans la
Revue historique de SYBEL. 1860. 3^e cahier.

Il a été fréquemment question dans la *Revue germanique* des travaux critiques de l'école de Tubingue sur les origines du christianisme. Après en avoir fait connaître à diverses reprises les principaux résultats¹, nous avons depuis longtemps l'intention d'en donner une vue d'ensemble, d'après les écrits de l'illustre chef de l'école, M. Baur,

¹ Nous citerons notamment les articles suivants de nos savants collaborateurs MM. Michel Nicolas et A. Stap :

M. Michel Nicolas : *De la Critique biblique en Allemagne*, livraison de mai 1858 ; *La Théologie des apôtres*, livraison de décembre 1858.

M. A. Stap : *De la Théologie contemporaine en Allemagne*, traduit de l'allemand du docteur Schwarz, avec des notes, livraisons de février et mars 1860 ; *L'Apôtre Paul et les judéo-chrétiens*, livraison d'octobre 1860 ; *Clément de Rome*, livraison de septembre 1859.

et de resserrer, en quelques pages de résumé sommaire, une longue série de recherches qui constituent peut-être l'œuvre la plus importante de la science allemande contemporaine, œuvre également remarquable par la certitude de la méthode et par la grandeur et la nouveauté des résultats. L'entreprise nous tentait et nous effrayait en même temps. La mort récente de M. Baur lui donne aujourd'hui une douloureuse opportunité, et, d'un autre côté, elle nous est singulièrement facilitée par l'excellent travail qui vient de paraître dans la *Revue historique* de M. de Sybel, et où le projet que nous avons conçu se trouve exécuté de main de maître. Nous suivrons cette étude, en la condensant encore sur quelques points et en l'étendant un peu sur d'autres.

Rien, pour le dire tout de suite, ne fait mieux voir la position prise par l'école de Tubingue que la publication même de cet article dans un recueil purement et absolument consacré aux sciences historiques. Tout le monde sait qu'en Allemagne les recueils spéciaux ont une bien plus grande importance que les Revues générales et encyclopédiques; chaque science, chaque école, chaque nuance scientifique a ses organes dont le programme est rigoureusement limité. Les sciences naturelles, les sciences historiques et géographiques sont représentées, dans toutes leurs subdivisions, par une multitude de journaux; la théologie a aussi les siens, parmi lesquels il y en a de fort bons. Comment donc a-t-il pu se faire qu'un article sur les travaux d'une école théologique ait trouvé place dans une revue uniquement vouée à l'histoire? C'est que l'école de Tubingue est en réalité une école purement historique, et qu'elle a nettement renoncé aux hypothèses qui isolent l'histoire religieuse de l'histoire générale. Pour tout dire d'un mot, elle a pour point de départ la négation du miracle; et, sans vouloir porter aucune atteinte au christianisme, elle en cherche les racines dans l'histoire, et n'admet pas que pour s'établir et se propager dans le monde, il ait eu besoin du concours de faits extraordinaires et supérieurs aux lois naturelles. Cette vue n'est pas absolument nouvelle, et le miracle a été mis en question bien des fois. Mais dans la plupart de ces controverses, il était sous-entendu que la religion elle-même et tout entière était en jeu, et qu'elle devait triompher ou tomber avec le miracle. L'école de Tubingue n'en est pas là; les savants que réunit cette désignation collective n'en veulent en aucune manière au christianisme. Non-seulement ils sont eux-mêmes des théologiens, protestants, il est vrai, mais ils sont les instituteurs de la jeunesse qui se destine au ministère sacré, et qui, d'ailleurs, grâce à la multitude des universités et à l'ab-

solue liberté de l'enseignement, a amplement la faculté de choisir les doctrines et les professeurs, de les contrôler et de les comparer entre eux.

Le fondateur de l'école, Ferdinand-Chrétien Baur, naquit le 21 juin 1792, et signala, dès 1824, sa vocation toute spéciale pour l'investigation philosophique de l'histoire religieuse, par la publication d'un ouvrage en trois volumes : *Symbolique et mythologie, ou la religion naturelle de l'antiquité*. Le retentissement de ce livre lui valut à la faculté de théologie protestante de l'université de Tubingue la chaire qu'il devait occuper jusqu'à sa mort, et sur laquelle il devait jeter un si grand lustre. Une dissertation publiée en 1831 dans les *Annales théologiques* de Tubingue marque définitivement la direction principale de ses travaux ultérieurs. Cette dissertation, intitulée : *Le parti du Christ dans la communauté de Corinthe, et l'opposition du christianisme de Pierre et de celui de Paul*, fit voir pour la première fois les germes de profonds contrastes dans ce milieu du christianisme primitif où l'on n'avait voulu voir jusque-là que de l'harmonie et de l'unité. Quelques années après, en 1835, parurent en même temps *La Gnose chrétienne, ou la philosophie religieuse chrétienne*, et *Les prétendues épîtres pastorales de Paul*. Baur démontra, par l'analyse des idées, que ces dernières épîtres ne pouvaient être de l'apôtre des Gentils, de l'auteur des épîtres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains, et qu'elles étaient au contraire sorties de la lutte des idées et des partis au deuxième siècle, qui aboutit à la constitution de l'Église catholique. Dix ans après, en 1845, Baur donna les conclusions définitives de ses travaux sur le paulinisme, dans son grand ouvrage : *Paul, apôtre de Jésus-Christ, sa vie, ses actes, ses épîtres et sa doctrine*. Il se tourna ensuite vers le quatrième évangile, contre lequel avait à peu près échoué la critique de M. Strauss, et lui assigna sa vraie place au deuxième siècle de l'ère chrétienne. Les *Recherches critiques sur les évangiles canoniques, leurs relations entre eux, leur origine et leur caractère* (1847), forment le pendant de l'ouvrage sur saint Paul, et sont, comme celui-ci, le résumé d'un certain nombre de travaux antérieurs. Enfin, après avoir exploré isolément les diverses manifestations de l'idée chrétienne à son début, le grand critique a résumé de nouveau toutes ses recherches dans son ouvrage capital : *Le Christianisme et l'Église chrétienne aux trois premiers siècles* (1853), dont il vient de paraître une deuxième édition, et qu'il a récemment complétée par une *Histoire du christianisme* jusqu'au sixième siècle. Ces deux livres renferment la pensée, la méthode et les résultats de Baur, et c'est d'eux qu'il va être question ici.

Mais il convient de rappeler d'abord quel était l'état de la question au moment où Baur s'en empara.

Tout le mouvement de la critique théologique en Allemagne depuis vingt-cinq ans a pour point de départ la *Vie de Jésus*. Baur avait déjà publié quelques-uns de ses travaux, mais c'est la *Vie de Jésus* qui a véritablement posé la question. Élève de Baur et beaucoup plus jeune que lui, on peut dire que M. Strauss a devancé son maître, lui a frayé la voie, et l'a considérablement servi en assumant la tâche la plus ingrate, et en détournant sur lui-même et épuisant par avance toutes les colères orthodoxes. Quoi qu'on puisse penser de ses résultats, tout le monde et ses adversaires eux-mêmes reconnaissent depuis longtemps le grand service qu'il a rendu à la science. Jusqu'à lui, la critique se mouvait avec hésitation sur un terrain vague, mal défini et mauvais pour tout le monde. Dans l'excellente intention de mettre d'accord la critique et la foi, les rationalistes les faussaient toutes deux; ils affaiblissaient, ils diminuaient le miracle autant qu'ils pouvaient, et introduisaient la réflexion prosaïque dans le domaine du sentiment religieux, où elle n'a rien à faire; les supernaturalistes au fond faisaient à peu près la même chose, et ne maintenaient leur point de vue que par une tactique inélangée de chicanes et de concessions. M. Strauss dissipa les illusions dont on se berçait des deux côtés, et dévoila sans pitié la faiblesse des deux systèmes. On connaît ses conclusions. D'après lui, une grande partie des récits évangéliques, au lieu de reposer sur un fond historique, se compose de mythes, c'est-à-dire de fictions involontaires, spontanées, par lesquelles le sentiment religieux des premiers chrétiens a glorifié la mémoire de Jésus-Christ. En dépit des cris qu'elle souleva d'abord, cette explication a fait son chemin et conquis son droit de cité; sauf les orthodoxes absolus, il n'est pas de théologien allemand qui, plus ou moins, n'en tienne compte aujourd'hui. Toutefois, elle n'explique pas tout, et ne s'adapte pas avec une égale justesse à toutes les parties des récits évangéliques. L'hypothèse du mythe n'est admissible que pour les traits communs de ces récits, ou pour les divergences non motivées qu'on y peut remarquer. Mais s'il ressort d'un examen attentif, que l'un des Évangiles offre certains traits caractéristiques qui semblent accusés avec intention et qu'on ne retrouve pas dans les autres, il est plus vraisemblable de les attribuer à la réflexion du rédacteur qu'à la spontanéité de la légende populaire. Or, de telles différences se font voir principalement dans le quatrième Évangile, quand on le compare aux autres, et aussi dans le troisième. Il s'agit d'en rechercher les motifs, c'est-à-dire les intentions particu-

lières qui ont présidé à la rédaction des divers documents, et leur rapport avec le fonds commun de la tradition chrétienne. L'on comprend que cette recherche n'est autre que celle des partis qui ont pu et dû exister dès le principe dans la primitive Église. Cette manière de voir, loin de diminuer l'importance des Évangiles, les grandit au contraire. Dès qu'ils ne sont plus de simples relations historiques, dès qu'ils portent l'empreinte des vues religieuses et de la réflexion dogmatique de leurs auteurs, il n'en sont que des monuments plus précieux de l'esprit qui vivait dans la primitive Église, des vues et des intérêts qui s'y étaient fait jour. Mais nous possédons encore de ce même esprit d'autres témoignages, et même quelques-uns plus précieux et plus directs, dans les autres écrits du Nouveau Testament, et dans les débris non canoniques de la littérature chrétienne primitive. Qu'à l'aide de toutes ces ressources la critique cherche à se former une idée aussi précise que possible du christianisme primitif et des partis qui s'agitaient dans son sein, elle pourra ensuite remonter de l'œuvre à son auteur, et nous procurer des lumières plus probables sur l'esprit et l'intention de son enseignement, et elle perdra ainsi les apparences négatives qu'elle avait gardées chez M. Strauss, et montrera avec évidence son vrai caractère, essentiellement positif. Car la vraie critique ne détruit jamais rien; dès qu'elle va au fond des choses, elle ne peut que restituer la réalité.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, M. Strauss avait rempli la tâche la plus ingrate en faisant la critique de la tradition. L'œuvre de Baur, quoique intimement liée avec la sienne, parut presque une restauration, et fut loin de soulever les mêmes tempêtes. Tous deux cependant rejetaient le miracle avec une égale décision. Mais si M. Strauss avait enlevé à l'histoire du christianisme sa base traditionnelle, Baur en apportait une autre. Avant tout, il s'était occupé de donner un point de départ certain à ses investigations, et il l'avait trouvé dans celles des épîtres de saint Paul qui sont incontestablement authentiques. Ces épîtres lui révélèrent le secret des premiers mouvements du christianisme et le principe de son développement, dans la lutte de l'apôtre des Gentils et des apôtres judaisants, lutte avérée, proclamée hautement par saint Paul, et qui, une fois constatée, jette une lumière inattendue sur tous les faits contemporains. Deux partis existent et se combattent; il est naturel que la littérature sacrée ait retenu la trace de leurs dissentiments, et que les écrits du Nouveau Testament en soient l'expression tantôt réfléchie, tantôt spontanée, et qu'ils accusent ainsi le point de vue religieux de leurs auteurs et du groupe auquel ceux-ci

appartiennent, leur position dans les partis, leurs rapports avec les questions pratiques et dogmatiques du temps, leurs vœux d'avenir et leurs vues sur les fins du christianisme.

Le point de départ et quelques points de repère une fois fixés avec précision, Baur va du connu à l'inconnu, et reconstruit le christianisme primitif à peu près par les mêmes procédés à l'aide desquels la géologie et la paléontologie ont reconstruit les temps primitifs du globe; et de même que tous les débris et tous les gisements quelconques excitent au même degré l'intérêt du géologue, de même Baur attache une égale importance à tous les restes, canoniques ou non canoniques, de l'ancienne littérature chrétienne. Cette comparaison fait bien saisir, ce nous semble, le caractère encore imparfaitement compris d'une critique qui n'affecte en rien la religion, tout en portant sur les sources historiques de la foi. Ceux qui fouillent la terre pour y chercher de l'or ne se sont jamais avisés de se plaindre de ceux qui la fouillent pour lui demander son histoire, et l'homme qui cherche dans les livres sacrés la satisfaction légitime de son sentiment religieux, n'a vraiment pas plus à se plaindre de ceux qui les examinent au point de vue historique et scientifique. Les deux domaines sont tout à fait indépendants, et la critique peut se donner pleine carrière, sans jamais devenir un danger pour la religion. Pour n'être pas de saint Jean, par exemple, le quatrième Évangile ne perd sa valeur ni pour la critique, qui continue de l'apprécier comme un des documents les plus importants du christianisme primitif, ni pour le sentiment religieux, qui s'attache au contenu, à l'esprit, et non à l'étiquette. Le miracle, il est vrai, se trouve exclu moins par l'intention que par le simple fait d'une critique historique; mais où serait donc la valeur du sentiment religieux, s'il était incapable de se soutenir sans l'appui du miracle?

« Sans doute, dit Baur, la tendance inévitable de l'investigation historique est de faire disparaître de l'histoire du christianisme le surnaturel et le miraculeux, car elle veut sonder les faits dans la connexion de leurs causes et de leurs effets, et le miracle supprime cette connexion, il suppose un point où elle ne peut plus être saisie, non pas faute d'informations suffisantes, mais parce qu'elle n'a jamais existé. Mais qui donc aurait qualité pour signaler une telle lacune dans l'enchaînement historique des faits et des causes? Ce ne pourrait être que la critique historique elle-même, qui se donnerait un démenti, et ferait une véritable pétition de principes en admettant la possibilité d'une seule exception aux analogies historiques générales. »

Pour obtenir une vue historique du christianisme, continue Baur, il faut commencer par ne pas voir dans ses origines mêmes ce miracle absolu que la plupart y veulent découvrir; il faut le faire entrer dès ses débuts dans le mouvement historique, et le résoudre autant que possible en ses éléments naturels; il faut considérer le christianisme « comme une forme générale de la conscience religieuse, correspondant à l'esprit du temps et préparée par tout le développement antérieur des peuples. » Car, d'une part, les conquêtes d'Alexandre et plus encore l'établissement de l'empire romain n'avaient pas seulement frayé les voies à sa diffusion dans le monde; il s'était aussi constitué par là une communauté des peuples, dans laquelle avaient disparu peu à peu les oppositions et les préjugés des nationalités : l'empire universel avait préparé le terrain à la religion universelle. Les partisans du miracle se sont plus d'une fois attachés à faire ressortir, comme une disposition providentielle, ce concours merveilleux des conjonctures politiques, sans réfléchir que par là ils affaiblissaient leur thèse au lieu de la fortifier, car l'essence du miracle est précisément d'exclure toute idée de préparation ou de cause naturelle. Le miracle n'a nul besoin du concours des circonstances extérieures; il est dispensé de choisir son moment, et sera d'autant plus miraculeux que les conjonctures auront été plus hostiles. Le christianisme, au contraire, paraît dans l'histoire au seul moment où son apparition est possible, et non-seulement il trouve le terrain préparé, mais il se montre comme l'inévitable résultat de tout le mouvement antérieur des idées. Pendant que, d'un côté, le judaïsme s'était pétrifié dans son orgueilleux isolement national et dans son culte méticuleux de la lettre; pendant que, de l'autre côté, le paganisme avait dégénéré en incrédulité et en superstition, l'esprit, toujours actif parmi ces ruines apparentes, s'était acheminé, dans le milieu païen aussi bien que dans le milieu juif, vers de nouvelles conceptions philosophiques. Dans le monde hellénique, Socrate avait fait pour la philosophie ce que Jésus-Christ devait faire pour tout l'ensemble de l'activité humaine; il l'avait émancipée, régénérée et transformée; sur la base de la conscience humaine, considérée comme révélation intime de la Divinité, il avait créé une forme nouvelle de la vie morale et religieuse; du sein du polythéisme, il avait dégagé le monothéisme; par son impulsion, l'esprit hellénique s'était détaché de la satisfaction olympienne du présent, s'était tourné peu à peu vers un spiritualisme dualiste, et avait levé les yeux vers un monde transcendant dont la vie terrestre n'était plus que le prélude. Quant au judaïsme, tandis qu'il s'ossifiait dans sa représentation officielle, il

s'était transformé dans son essence par l'action de la théologie alexandrine et de l'essénisme; il avait dépouillé en grande partie ses formes nationales; à l'aide de l'interprétation allégorique, il avait rempli les textes sacrés des idées de la philosophie grecque, et substitué à la religion extérieure des rites une religion interne, une piété désenchantée et retirée du monde, l'amour des hommes et l'exaltation des pauvres et des humbles. La philosophie grecque et la théologie alexandrine d'un côté, les sectes réformistes des Juifs de l'autre, renferment déjà plus que les germes, ils renferment les éléments mêmes de la vie et du dogme chrétiens, et l'analyse du christianisme est incapable de nous faire voir aucune nouveauté, hors l'idéal moral réalisé dans la personne de son fondateur: « La religion nouvelle, dit Baur, ne contient aucun principe qui n'eût été préparé de longue main et dans des milieux divers, et amené par des voies différentes au degré d'épanouissement où il nous apparaît en elle; elle ne contient rien qui, sous une forme ou sous l'autre, ne se fût déjà affirmé antérieurement, soit comme produit de l'activité de la raison, soit comme besoin du cœur, soit comme exigence de la conscience morale. »

La plus grande erreur et la vue la moins historique serait néanmoins de considérer le christianisme comme une œuvre éclectique et comme la combinaison réfléchie, artificielle d'idées rendues libres par la ruine des formes où elles avaient fini de se développer. Les religions ne se composent point de pièces rapportées, comme se le sont persuadé quelquefois des utopistes superficiels et frivoles. On aurait beau réunir les idées les plus rationnelles et les dogmes les plus transcendants qui peuvent avoir cours sur la surface du globe, qu'on ne créerait point pour cela une forme nouvelle de la vie religieuse. Les religions sont des manifestations spontanées de l'esprit, et les manifestations de l'esprit sont comparables à celles de la vie naturelle. Les mêmes lois régissent les deux empires, et le monde invisible de l'esprit a son échelle d'organismes comme le monde de la nature. Après la création inorganique, la création organique matérielle, et après celles-ci la création organique immatérielle: voilà les trois grandes divisions de l'histoire du globe. Tous les philologues considèrent aujourd'hui les langues comme de véritables organismes, et y constatent, à côté des lois de la logique et de la psychologie, toutes les lois et tous les phénomènes de la vie organique, depuis les cellules rudimentaires jusqu'aux manifestations physiologiques les plus compliquées. Les religions ne sont point exceptées de l'unité du plan universel, et si elles ont leur morale et leur philosophie, elles ont aussi leur chimie et

leur physiologie. L'histoire du christianisme est l'embryogénie du christianisme, et non pas simplement par métaphore; et cette embryogénie est le phénomène organique le plus vaste, le plus compliqué que montre l'histoire de l'esprit humain. Toutes les forces, tous les éléments du monde ancien y ont concouru; mais ils ne se sont pas simplement juxtaposés, ils se sont élaborés, confondus, transformés; les produits de la vie ancienne sont devenus la base et la substance d'une vie nouvelle. D'un côté, l'analyse distingue l'embryon, et de l'autre la riche substance dont il se nourrit et s'accroît progressivement. L'embryon, ainsi que nous l'avons dit dans un précédent article, c'est l'idée messianique, créée et développée par le génie national juif; la substance, c'est toute la masse d'idées rendue en quelque sorte libre et flottante par la ruine des formes qui la couvraient; il l'absorbe, pour la restituer, sous une autre forme, dans l'organisme dogmatique et moral de la religion nouvelle.

La spontanéité de ces grandes opérations de l'esprit se fait bien voir dans l'inévitable contradiction entre le résultat final et l'intention des volontés individuelles qui y concourent. Pour citer un exemple plus rapproché de nous, le libre examen, qui, sans être tout le protestantisme, comme on l'a dit quelquefois, est un de ses principaux résultats, était étranger aux plans de Luther, et encore plus aux intentions de ses successeurs, si ingénieux à étrangler la foi vive dans le lacet des formules. Il n'est pas moins exact de dire qu'aucune des formes passées et présentes du christianisme ne répond à l'intention de ses fondateurs, par la raison qu'ils n'avaient ni ne pouvaient avoir l'intention de fonder une religion. Il a été trop souvent déjà parlé dans ce recueil de l'état des esprits à ce moment unique de l'histoire, pour qu'il soit nécessaire d'y insister de nouveau; il suffira de le rappeler en peu de mots. Par un pressentiment admirable et assez fort pour ébranler au loin de ses vibrations les entrailles du monde païen, les Juifs se croyaient près de la fin et du renouvellement des choses. Les espérances messianiques, qui naturellement avaient marché en raison inverse de la grandeur et de la puissance nationales, étaient arrivées à leur plus haut degré d'intensité et d'incandescence; les temps supputés par les voyants apocalyptiques étaient proches; l'histoire allait finir et recommencer, et le royaume de Dieu succéder sur terre au royaume des ténèbres, l'empire du peuple élu au règne des païens. A tout moment, les portes de l'avenir pouvaient rouler sur leurs gonds; à tout moment la justice céleste pouvait répandre sur la terre les vengeances et les splendeurs promises.

Telle était l'attente nationale. Mais, comme il arrive toujours, tous les individus ne la partageaient pas au même degré, et elle n'affectait pas d'une manière égale les partis et les sectes. Les sadducéens, composés des puissants, des heureux, des satisfaits, n'avaient nul souci du renouvellement du monde, et c'est de là que leur est venu le renom d'incrédulité qu'ils ont gardé dans l'histoire. Les pharisiens, composés de la bourgeoisie moyenne et du peuple, se préparaient au grand moment, à la fois par le minutieux accomplissement des pratiques du culte, et par un redoublement de ferveur religieuse, poussé chez certains d'entre eux jusqu'aux dernières limites du fanatisme. Les esséniens s'étaient constitués en secte, et quoique rien ne soit moins exact que de faire sortir le christianisme de l'essénisme, c'est cependant là que se font voir les premiers symptômes de ce retour à la vie intérieure qui est aussi le point de départ de l'Évangile. Mais la secte des esséniens était essentiellement contemplative, et son attente entièrement passive. Toute autre est déjà l'allure de ce prédicateur du désert, véhément et inspiré, qui mérita d'être considéré comme le précurseur. Sa parole indignée ne s'éteint point dans l'enceinte étroite d'une secte; c'est sous la voûte du ciel et devant le peuple tout entier qu'il proclame la vraie, l'unique religion du moment, le salut et la condition du salut : « Faites pénitence, car le royaume de Dieu est proche », rentrez en vous-mêmes, afin de vous faire dignes d'y entrer. L'Évangile est déjà là, mais avec un accent qui n'est pas celui de l'Évangile. Par la violence de sa prédication, Jean-Baptiste rappelle les anciens prophètes; il en est le dernier et en résume le génie. Tout autre est de nouveau celui qui le suit, et dont le caractère idéal s'élève au-dessus de toute défectuosité, de toute limite nationale. Il dit les mêmes choses, et combien cependant elles sont différentes et plus pénétrantes! Si l'on s'en tient au premier Évangile, — qui n'est plus l'Évangile hébreu de Matthieu dont parle Papias, mais qui n'en est pas moins, d'après M. Baur, en l'absence de documents plus anciens, la source relativement la plus authentique et la plus digne de foi de l'histoire évangélique, — on ne trouve rien dans l'enseignement de Jésus-Christ qui n'ait une tendance purement morale et ne visât uniquement à ramener l'homme à sa propre conscience, afin de le rendre digne d'entrer dans le royaume de Dieu. La pauvreté non pas d'esprit, comme on traduit généralement, mais en esprit, c'est-à-dire le plein détachement des choses finies; la justice parfaite, qui ne consiste pas dans l'acte extérieur, mais dans l'intention intime; cet amour absolu des autres comme de soi-même, cette humble simplicité du cœur qui se refuse

toute valeur propre et veut tout recevoir de Dieu, cette profondeur du sentiment religieux qui s'exprime par le nom de père donné à la Divinité, dans un sens tout autre et infiniment plus tendre que la paternité du Jupiter païen : voilà les traits principaux de cet enseignement, le plus anciennement attesté, et qui porte d'ailleurs en lui-même le cachet de son authenticité. En s'adressant uniquement à la conscience, il donna au sentiment religieux une base nouvelle, et un fondement moral au royaume de Dieu qui était attendu. Mais Jésus lui-même n'a point voulu rompre avec le mosaïsme, ni formuler des dogmes nouveaux ; du moins faut-il quelque bonne volonté pour en découvrir dans le Sermon sur la montagne. La doctrine même du péché et de la grâce n'est point de lui ; sa prédication ne sollicite que la libre volonté de l'homme, et la suppose capable d'accomplir celle de Dieu. De sa propre personne, en dehors du quatrième Évangile, inconciliable avec les autres et postérieur, il ne dit rien qui ne soit compatible avec la nature humaine. Ce qui est vrai, c'est qu'il s'appropriâ l'idée messianique nationale, et qu'il se sentit, se considéra et se proclama le Messie. Comme tel, il entama la lutte avec les pharisiens, dans laquelle il succomba matériellement. C'est cette idée, cette conscience messianiques, qui, d'après la juste observation de Baur, donnèrent à son enseignement la force de jeter des racines dans la nation, et de produire une religion nouvelle capable de conquérir le monde. Et, d'autre part, il n'est pas moins exact de dire que si elle a eu chez lui une efficacité qu'elle n'a point eue chez d'autres, chez les pseudo-messies qui se la sont attribuée également, et probablement avec non moins de bonne foi ; c'est qu'elle se trouva réunie, assimilée à un caractère qui réalisait l'idéal de tout ce qu'il enseignait et demandait aux hommes comme condition du salut : la grandeur et la pureté morales, la force et la profondeur de la vie religieuse. De même que Socrate fut le réformateur de la philosophie, parce qu'il était le modèle de ce qu'il enseignait aux autres et exigeait d'eux, de même Jésus fut le réformateur de la religion, parce qu'il était ce qu'il enseignait. Il ne se crut pas seulement le Sauveur, il ne fut pas seulement reconnu comme tel, il le fut réellement, parce qu'il fut celui que sa personnalité idéale appelait d'avance à renouveler la vie morale et religieuse de l'humanité.

La personne de Jésus-Christ, voilà la vraie et incomparable nouveauté du christianisme ; mais cette nouveauté justement ne fut pas d'abord parfaitement comprise. L'impression fut sans doute profonde et victorieuse, puisque la foi des disciples survécut à la défaite apparente

et à la mort du maître, et s'affirma triomphalement dans la croyance en la résurrection. On peut même admettre qu'une partie de sa nature avait passé en eux, et les avait intérieurement transformés; mais ils ne s'en rendaient compte qu'imparfaitement; ils se croyaient Juifs, tout en ne l'étant plus, et longtemps après encore, comme l'attestent les épîtres pauliniennes, ils ne réussissaient pas à se faire une idée nette de la position qu'ils avaient prise vis-à-vis du judaïsme. Il n'était pas encore question de religion nouvelle; il s'agissait uniquement de l'Évangile, c'est-à-dire de la « bonne nouvelle », du Messie. La seule différence dont ils eussent conscience, et qui les eût tout au plus constitués à l'état de secte au milieu de leur nation, c'est que leurs compatriotes attendaient encore le Messie, tandis que pour eux il était déjà venu, et n'avait plus qu'à revenir dans sa gloire pour installer le royaume de Dieu. Leur foi nouvelle leur semblait être le couronnement et non l'abandon de l'ancienne; ils considéraient toujours les Juifs comme le peuple élu, seul capable de fournir des candidats au royaume de Dieu, tenaient fort par conséquent à rester dans l'ancienne communauté, et ne voulaient admettre parmi eux que les Gentils qui se laissaient circoncire. Bien convaincus d'ailleurs de voir le renouvellement du monde dans un bref délai, ils répandent la bonne nouvelle, vendent leurs biens, mettent l'argent en commun pour subvenir aux besoins de tous, et attendent.

L'action se complique à l'entrée en scène de l'apôtre Paul, et la formation des dogmes commence; mais il importe de remarquer que cette formation est en quelque sorte purement occasionnelle, et fort étrangère à l'intention de l'apôtre. L'unique question était toujours de savoir quelles étaient les conditions nécessaires pour entrer dans le royaume de Dieu, dont l'initiateur des Gentils attendait la venue avec non moins de certitude que les disciples immédiats. Ceux-ci, comme nous venons de le dire, soutenaient la nécessité de la circoncision; Paul la rejetait, et ce fut le jeu de cette opposition qui donna la première impulsion à l'évolution du dogme. En admettant les Gentils au bénéfice des promesses de salut, en les dispensant de passer par la porte du judaïsme, Paul détacha le christianisme de sa racine, et lui assura une vie indépendante. Mais il dut produire des arguments à l'appui de cette innovation capitale, et c'est ainsi qu'il fut amené à développer, à l'aide de toutes les ressources dialectiques puisées dans l'arsenal de la théologie rabbinique, sa théorie sur l'ancienne Loi et sur le péché. En attaquant tout ce que Juifs et judéo-chrétiens avaient jusqu'alors considéré comme inviolable et sacré, en faisant de l'ancienne alliance

l'instrument providentiel du péché, en déclarant inconciliables la circoncision et le baptême, le judaïsme et le christianisme, on conçoit qu'il ait excité de fortes antipathies même parmi les plus modérés des judéo-chrétiens, et des haines vivaces parmi les ardents. La délibération, connue sous le nom de concile des apôtres, n'aboutit qu'à un compromis arraché aux disciples immédiats par la force des choses. Les fruits de l'apostolat parmi les Gentils étaient déjà trop considérables pour être dédaignés, et Paul eut congé de le continuer, mais les deux partis maintinrent chacun son point de vue, et persistèrent dans leurs voies respectives. Loin de désarmer, l'opposition judéo-chrétienne suivit à la piste la prédication de Paul, et des émissaires munis de recommandations de Jérusalem venaient, dans les communes fondées par lui, diriger des attaques contre sa personne et ses doctrines. C'est à ce conflit, c'est aux nécessités de la défense que nous devons l'épître aux Galates, les deux épîtres aux Corinthiens et l'épître aux Romains, les seules que Baur admette comme l'œuvre authentique de saint Paul. Dans l'épître aux Romains, saint Paul cherche à se concilier l'importante communauté chrétienne qui s'était formée dans la capitale du monde, et qui était composée d'éléments juifs; il y expose toute sa doctrine, et s'applique à dissiper les préjugés de ces judéo-chrétiens contre le paganisme. La suite ne montre pas que cette épître ait eu le résultat désiré. Une collecte que saint Paul avait faite dans toutes les communes fondées par lui, et qu'il destinait à la communauté de Jérusalem, devait aussi servir à la conciliation des partis. Il la voulut porter lui-même à Jérusalem, mais ces nouvelles avances eurent une issue tragique. On sait comment l'apôtre, tombé en captivité, fut amené à Rome, où il périt. La légende de sa délivrance, de son apostolat dans l'extrême Occident et d'une deuxième captivité romaine, est rejetée par Baur, aussi bien que cette autre légende de l'arrivée de saint Pierre à Rome, de son épiscopat et du martyre commun des apôtres. Loin que saint Pierre et saint Paul soient morts ensemble à Rome, et réconciliés, tout montre au contraire que la scission des partis se prolongea longtemps après eux, à travers plusieurs générations. La lutte entre les deux tendances continua de pousser au développement des idées et des formules, de la littérature sacrée en un mot, à laquelle vinrent s'ajouter de nouvelles parties.

Après les œuvres personnelles de saint Paul, le monument le plus ancien et le plus considérable du paulinisme est le troisième Évangile, qui raconte l'histoire évangélique au point de vue des idées de l'apôtre des Gentils. Du côté judéo-chrétien, le premier document est l'Apoca-

lypse, attribuée à l'apôtre Jean par une tradition très-ancienne et très-forte, qu'il n'y a aucune raison de contester. Écrite une année avant la prise de Jérusalem, au moment de la plus anxieuse attente et des suprêmes espérances, l'Apocalypse annonce la fin, et veut préparer les élus aux épreuves qui doivent précéder la félicité. Envisagée à ce point de vue, qui est aujourd'hui pleinement accepté, l'Apocalypse est un document d'une valeur inappréciable pour la connaissance des idées et de la foi du premier siècle. Quand la persécution de Néron eut fait éprouver à la communauté chrétienne les premières fureurs de l'empire des ténèbres; quand ensuite, dans la guerre de Judée, eurent commencé de s'accomplir les destinées du peuple qui avait rejeté son Messie; quand enfin l'empire romain parut ébranlé par les compétitions qui suivirent la mort de Néron, alors il sembla aux chrétiens que le temps de l'attente touchait à sa fin. Une singulière légende surgit, qui trouva aussi créance dans le paganisme : échappé aux mains des meurtriers, ou peut-être même ressuscité des morts, Néron, le type de l'abomination pour les chrétiens, devait revenir du fond de l'Orient à la tête de hordes innombrables, et tirer de Rome une vengeance terrible. Pour l'imagination des chrétiens, il devint l'Ante-christ; armé des forces de l'enfer, il ferait aux élus une guerre d'extermination, mais pour être finalement foudroyé par le retour du Messie triomphant. C'est de cette attente, c'est de ces illusions qu'est née l'Apocalypse. Elle veut exhorter les chrétiens au maintien inébranlable et à la ferme confession de la foi, et les préparer aux épreuves du martyre, par la perspective du triomphe et des rémunérations messianiques. Elle exprime avec la plus grande autorité ce qu'on peut appeler l'opinion publique des chrétiens de Palestine. Il n'en est que plus remarquable de voir son auteur rejeter dans la doctrine diabolique de Biléam une partie de ce que Paul avait autorisé ou permis, ne recevoir les Gentils baptisés qu'à l'état de plébéiens parmi l'aristocratie de la vraie communauté messianique, et ne pas trouver de place pour le nom de leur grand apôtre parmi les noms inscrits aux fondements de la Jérusalem céleste. On voit combien grandes étaient encore à ce moment les oppositions dont la conciliation future devait constituer l'Église catholique. Papias, Hégésippe et notamment la littérature pseudo-clémentine fournissent à Baur de nouveaux indices des dispositions judéo-chrétiennes, et il montre que la légende de Simon le Magicien était primitivement tournée contre Paul, considéré comme le destructeur de la loi et le séducteur du monde. Rappelons ici que, pour la connaissance de ce temps, les écrits non

canoniques ont absolument la même valeur que les écrits canoniques. Le Canon n'existait pas encore, ni même tous les livres qui le composent. Les écrits n'avaient de valeur que pour les partis dont ils représentaient et propageaient les idées. Tous ceux qui ont été plus tard admis dans le Canon, comme ceux qui en ont été exclus, étaient essentiellement des écrits d'actualité et de tendance.

Cependant, il était contre la nature des choses que les deux camps chrétiens, unis par une foi profonde et fondamentale en dépit de leurs profondes divisions, demeurent toujours dans cet état de tension hostile. En même temps que la foi nouvelle se propageait, et que se consolidaient les communautés, la grande question du renouvellement des temps, sans disparaître, perdait un peu de son intérêt et passait au second plan. En attendant le dernier jour, il s'agissait de vivre, et les intérêts du moment réclamaient de plus en plus leur place à côté de ceux d'un avenir incessamment ajourné. L'ardeur du combat s'affaiblit; les partis, rapprochés par la lutte même, eurent une conscience plus nette de ce qui devait les unir, et les haines s'émoussèrent des deux côtés. Il y eut, d'un camp à l'autre, des emprunts réciproques et des compromis. Une tendance conciliatrice se fit jour et finit par dominer; elle eut pour résultats la formation d'une dogmatique commune et la constitution d'une Église générale. Une concession considérable et déjà ancienne des judéo-chrétiens, avait été d'admettre la substitution du baptême à la circoncision pour les païens. Peu à peu la haine du parti abandonna les doctrines de Paul, pour se concentrer uniquement sur sa mémoire. On admit le christianisme des Gentils, mais à la condition d'en faire honneur à Pierre, que la légende passionnée des judéo-chrétiens essaye de mettre partout à la place de Paul, comme on le voit dans les pseudo-clémentines. Grand et mémorable exemple du jeu des partis et des principes; la personne de Paul est sacrifiée, mais son principe du christianisme universel triomphe par la force des choses, par la clarté de l'évidence. Parmi les écrits canoniques, l'épître de Jacques rend témoignage de l'ascendant que les vues pauliniennes ont pris désormais sur le camp opposé. Dans le camp des pauliniens aussi, les épîtres aux Hébreux, aux Éphésiens, aux Colossiens et aux Philippiens, et les épîtres pastorales déjà dirigées contre le gnosticisme hérétique, montrent à des phases diverses les symptômes et les progrès du rapprochement. Les Actes des apôtres les font voir plus nettement encore. Ils se placent entre les deux partis, s'appliquent à pallier les dissentiments, à effacer les souvenirs irritants, et traitent fort librement l'histoire, dans l'intérêt de la paix.

Aussi leurs récits sont-ils loin de s'accorder avec ceux de l'épître aux Galates.

Les idées suivent absolument la même marche dans les écrits de cette époque qui n'ont pas été admis dans le Canon, et dans ceux qui, après y avoir été reçus, en ont été exclus, dans les œuvres que nous possédons sous les noms de Barnabé, d'Ignace, de Clément, de Polycarpe et d'Hermas, et enfin dans Justin martyr. Partout, dans la seconde moitié du deuxième siècle, s'adoucissent et disparaissent les contrastes qui avaient si fort agité l'époque des apôtres et de leurs successeurs immédiats. Pierre et Paul sont désormais fraternellement unis dans la tradition chrétienne, comme des compagnons de foi, de travaux et de martyre; afin que nul doute ne subsiste sur ce point capital, la communauté romaine, où paraît s'être consommée de fait la fusion finale des partis, révère en tous deux ses fondateurs, et la cité que saint Pierre n'a vraisemblablement jamais vue montre encore de nos jours, dans les tombes des deux apôtres, le monument de leur commun martyre. Le quatrième Évangile, composé vers le milieu du deuxième siècle, est la conclusion dogmatique de ce grand mouvement de conciliation et de transaction. Pour lui, le judaïsme est déjà relégué dans un passé lointain et enseveli dans l'histoire; le christianisme est l'unique voie de salut pour l'humanité tout entière, et les liens qui l'avaient si longtemps retenu au judaïsme sont entièrement coupés. Un nouveau principe absolu, le Verbe divin et créateur, s'est révélé en lui; et au-dessus de toutes les formes particulières, la suprême vie religieuse est de s'absorber entièrement en ce principe divin, et de s'unir en amour au Fils de Dieu, et par celui-ci au Père. Ces vues idéales ne retiennent plus aucune ombre des luttes qui ont agité le christianisme primitif, et de même qu'elles élèvent à la Divinité le fondateur du christianisme, elles font du christianisme quelque chose d'infini, devant lequel tout le reste est néant. A cette hauteur, la conscience chrétienne fait une halte, bien au-dessus des brouillards qui obscurcissaient son regard aux échelons inférieurs.

Elle ne s'y arrête pas pourtant; elle ne peut pas s'y arrêter. Si les premières antithèses ont disparu dans une synthèse supérieure, déjà se montrent de nouvelles oppositions qui vont déterminer un mouvement nouveau. Les deux courants ne se sont rejoints que par les côtés les plus rapprochés; les côtés extrêmes ont continué de se développer d'une façon indépendante, et l'idée chrétienne, désormais constituée dans son unité, se trouva enserrée entre des forces contraires et redoutables, qui ont imprimé des traces visibles au quatrième Évan-

gile. Il s'agit du gnosticisme et du montanisme. Le gnosticisme, cette multiple spéculation religieuse qui agita l'Église du deuxième siècle jusque dans ses profondeurs, de la Syrie et du Pont jusqu'en Égypte et dans le nord de l'Afrique, le gnosticisme se montre à nous sous deux faces principales. D'une part, il se produit comme le développement historique de la philosophie des Juifs d'Alexandrie, et comme une transplantation de spéculations grecques et orientales dans le christianisme. Mais, d'autre part, on rencontre aussi chez les gnostiques une conscience tellement énergique de la nouveauté spécifique du christianisme, et une si haute opinion des caractères qui distinguent la religion chrétienne des religions antérieures, qu'ils veulent rompre complètement le lien historique entre l'ère chrétienne et l'ère précédente, et qu'ils considèrent particulièrement le judaïsme, non pas comme une révélation divine analogue à celle de l'Évangile, mais comme l'œuvre d'un être imparfait, limité et placé infiniment au-dessous du Dieu suprême. D'un côté, ils se montrent les disciples de la philosophie païenne; de l'autre, les représentants d'un paulinisme excessif; et le gnosticisme est en effet l'unité de ces deux aspects. Tout le monde sait que Marcion se prétendait le vrai disciple de Paul, et il n'est pas douteux que l'affinité des doctrines pauliniennes avec les spéculations gnostiques n'ait été sentie et exploitée par les judéo-chrétiens. Les gnostiques aspiraient à représenter le christianisme dans sa pureté, dans sa perfection absolue, et à le débarrasser des éléments juifs que, d'après eux, il retenait encore chez la masse des chrétiens. Comme Paul, ils demandaient un christianisme spiritualisé, *pneumatique*. L'instrument de cette épuration devait être la connaissance supérieure, la *gnose*, la spéculation, l'enseignement esotérique par eux attribué à Jésus-Christ, mais dont ils trouvaient les éléments dans le judaïsme alexandrin et, par le canal de celui-ci, dans la philosophie grecque. Mais naturellement ils s'attachèrent surtout à emprunter à leurs prédécesseurs ce qui répondait à leur propre tendance religieuse, ce spiritualisme roide et dualiste qui, dans l'univers comme dans le monde religieux, n'apercevait partout que la matière et le mal, et faisait du divin et du pneumatique le privilège des âmes susceptibles de connaissance supérieure. Si bizarres et si monstrueux que nous paraissent les systèmes gnostiques, leur immense diffusion et la longue durée de leur empire suffisent déjà pour faire juger de la puissance de leur action sur l'Église chrétienne. Né en Asie Mineure avant le milieu du deuxième siècle, le montanisme eut une influence moindre, mais considérable encore; comme le gnosticisme, dont il

est en quelque sorte la contre-partie, il compta bientôt des partisans dans toute l'étendue du monde chrétien. Il visait aussi à la perfection de l'Église, à l'avènement d'un christianisme pneumatique; mais il partait de l'idée, désormais vieillie et renouvelée par lui avec un enthousiasme fanatique, de la prochaine fin du monde. Loin de chercher, comme les gnostiques, à débarrasser le christianisme de l'alliage juif, il plaçait au contraire la perfection dans un idéal de discipline d'origine évidemment judéo-chrétienne, dans la sévérité des jeûnes et des disciplines, en un mot dans une Loi nouvelle, exagération de l'ancienne. Le moyen d'arriver à cette perfection de la loi, n'était pas, comme chez les gnostiques, la spéculation; c'était l'abdication de la volonté, l'extase, l'abandon de l'intelligence à un nouvel esprit prophétique, le Paraclet.

En résumé, par des voies différentes et avec un autre idéal, le gnosticisme et le montanisme visaient également à une réforme de l'Église, et à ce qu'ils considéraient comme le perfectionnement idéal de la vie religieuse. Leur action sur l'Église réelle ne saurait être méconnue. Telle fut l'impulsion que la gnose donna aux spéculations théologiques, même en dehors du parti, que ses adversaires les plus acharnés, les Ébionites, produisirent dans les homélies clémentines un système particulier de gnose judéo-chrétienne, et qu'au sein de l'Église catholique les influences gnostiques engendrèrent la gnose orthodoxe des grands Alexandrins, des Clément, des Origène et de leur école séculaire, répandue par tout l'Orient. C'est par cette gnose orthodoxe que les doctrines des philosophes grecs ont si aisément pénétré dans la dogmatique chrétienne, pour s'y combiner avec la tradition et produire ainsi des constructions théologiques si dignes d'attention. Le montanisme a aussi influé sur la dogmatique, et notamment sur le dogme de la Trinité, mais sa plus grande action s'est exercée sur le développement des mœurs et de la discipline. Ce qui fut plus important encore que l'action, ce fut la réaction opposée par l'Église à ces adversaires, et notamment au plus puissant et au plus redoutable des deux partis, aux gnostiques, car ce fut par cette réaction que se précisèrent à la fois la doctrine et l'organisation. Contre les gnostiques, l'autorité des Écritures ne pouvait suffire. Ils rejetaient l'Ancien Testament et une partie du Nouveau; quant aux livres qu'ils admettaient, ils les tournaient à leur avantage, par l'interprétation allégorique contre laquelle la théologie d'alors n'avait aucune ressource. Il fallait cependant une autorité pour prononcer entre l'Église et la gnose, car toute la foi de l'Église reposait sur l'autorité et la tradition, et tout

était compromis dès qu'on subordonnait la foi aux hasards de la controverse scientifique. On imagina donc de poser comme règle décisive le témoignage sur lequel reposait l'autorité des textes sacrés, c'est-à-dire celui de la tradition de l'Église. Cette tradition fut considérée comme dépositaire de la vraie doctrine apostolique, que du reste on avait déjà commencé de préciser et d'enfermer en courts symboles, afin de couper court aux assertions et aux déviations arbitraires. Mais qui pouvait à son tour garantir la fidélité et l'origine apostolique de la tradition ? Qui pouvait offrir un point fixe dans le conflit des opinions ? Qui pouvait dire où était la vérité et où l'erreur ; où la vraie communauté chrétienne et où la défection arbitraire, l'hérésie ? Évidemment les évêques seuls, comme successeurs des apôtres, comme héritiers de la pure tradition doctrinale et de l'infailible esprit apostolique. Ainsi, ce fut le combat contre l'hérésie gnostique et contre le schisme montaniste qui poussa les communautés isolées à la constitution monarchique de l'Église. Dans le principe, les questions d'autorité n'avaient eu aucune importance ; les premiers fondateurs des communautés avaient cru ne les instituer que pour le très-court intervalle qui devait encore s'écouler jusqu'à la fin du monde ; mais, comme nulle société humaine, même la plus transitoire, ne peut se passer d'une organisation quelconque, ils avaient choisi une forme des plus simples et des plus élémentaires ; les dépositaires de l'autorité, chargés à la fois de surveiller et d'édifier les communes, s'étaient appelés, d'après un terme emprunté à l'organisation de la synagogue juive, doyens, πρεσβυτεροι, d'où est venu *prêtre*, ou bien, d'après la nature de leurs fonctions, surveillants, επισκοποι, évêques. A côté d'eux, il y eut les diacres, chargés des offices d'assistance et de charité. Dans tous les écrits canoniques et non canoniques, jusque vers le milieu du second siècle, les mots de prêtre et d'évêque signifient à peu près la même chose, quoiqu'il y eût déjà une nuance. Peu à peu, en effet, l'un des doyens prit naturellement le pas sur les autres, et fut le surveillant, l'évêque par excellence. Quand le besoin d'une plus forte organisation se fit sentir, l'évêque grandit rapidement, et surgit au-dessus des doyens ou des prêtres, comme le chef naturel de la commune, comme le représentant de son unité et le dépositaire de tous ses droits. C'est alors que se forma cette haute idée de l'épiscopat qui se fait jour dans les écrits d'Irénée et de Tertullien, dans les pseudo-ignatiennes et dans les pseudo-clémentines. Les Pères orthodoxes déclarèrent que la vraie tradition ne pouvait se trouver que là où il était démontré que la doctrine avait passé de Jésus-Christ aux apôtres et de ceux-ci à leurs

successeurs, par une série continue de noms connus et avérés. Nous connaissons, dirent-ils, les communes fondées par les apôtres; nous savons quels évêques ils y ont institués, et nous pouvons donc avoir la ferme conviction que ces évêques ont reçu la vraie doctrine et l'ont transmise à leurs successeurs tels qu'ils l'ont reçue. Donc, les évêques, successeurs des apôtres, sont les dépositaires de la vraie tradition; ils ont reçu des apôtres la doctrine apostolique et le don de vérité. C'est à eux qu'il faut s'en remettre quand il y a controverse dans les doctrines, et quiconque récuse leur autorité est, d'après Irénée, suspect d'hérésie, d'erreur, de convoitise ou d'orgueil, et fait défection à la vérité.

Ainsi naquit des circonstances une organisation susceptible d'un développement infini par la simple répétition de sa forme fondamentale, et qui par conséquent portait en elle les éléments de la plus vaste hiérarchie. De ce moment seulement il fut possible de délimiter l'empire de l'Eglise, et de définir, d'après des signes certains et par la sentence d'une autorité reconnue, la doctrine ecclésiastique et les rapports des individus avec l'Eglise; de ce moment seulement l'Eglise s'affirma dans son unité en face des hérésies, et de ce moment aussi le nom de l'Eglise générale, de l'Eglise catholique fut trouvé avec la chose même. Et déjà la hiérarchie, à peine instituée, se développe. Bientôt certaines communes, alléguant leur institution apostolique, prétendent avoir mieux que les autres conservé la doctrine des apôtres, et revendiquent en conséquence pour leurs évêques une autorité supérieure dans les points de doctrine. Mais aucune commune n'éleva si haut cette prétention et ne la fit si complètement prévaloir que la commune romaine, la commune de la capitale du monde, d'où les peuples étaient déjà habitués de recevoir leurs lois. Seule en Occident elle pouvait, quoique sans fondement sérieux, prétendre à une origine apostolique; et bien plus, elle ramenait sa fondation aux deux plus grands apôtres, à Pierre et à Paul; ses évêques revendiquèrent donc non-seulement la succession des apôtres, mais aussi celle de la primauté de Pierre. Vers la fin du second et surtout dans le cours du troisième siècle, cette prétention se fit généralement admettre en Occident, et devint le fondement de la puissance élevée dans la suite par les papes avec le concours des circonstances. En réalité, l'Eglise romaine n'a point été fondée par les deux apôtres; elle existait avant l'arrivée de Paul; et quant à Pierre, Baur et la plupart des critiques n'admettent pas qu'il soit jamais venu à Rome. Ce n'est point l'institution apostolique, c'est l'importance politique de Rome qui a fondé

la grandeur de l'Église romaine, et c'est du sentiment de cette importance qu'est née la légende de la fondation apostolique : dès que la commune de Rome occupait le premier rang parmi les communes chrétiennes, le sentiment pieux exigeait aussi qu'elle eût été fondée par les deux princes des apôtres.

On observe un remarquable rapport entre la constitution de la hiérarchie et le développement du dogme. Les deux faits se déterminent réciproquement, et de même que c'est du besoin d'une règle de la foi que naquirent la puissance épiscopale et l'Église catholique, de même on retrouve, dans la doctrine de l'Église, la conscience que l'Église a d'elle-même ; le dogme n'est jamais que l'expression idéale de la réalité, et chaque phase de son développement répond à une modification de la manière d'être de l'Église, de sa puissance et de sa constitution. Dans les premiers siècles, le dogme central, celui qui retient encore en lui tous les autres, est le dogme de la personne de Jésus-Christ, et c'est justement lui qui fait voir à quel point le dogme n'a jamais été que le reflet de la conscience religieuse. L'Église en général, et tous les partis religieux, ont toujours conféré au fondateur du christianisme précisément les qualités dont il avait besoin dans leur opinion, pour la dispensation des grâces particulières qu'ils attendaient du christianisme. Or, les aspirations des fidèles dépendent exactement de l'état de la conscience religieuse. Aussi longtemps qu'on ne vit dans le christianisme que l'achèvement du judaïsme, la conception juive du Messie suffit à la communauté chrétienne. Le Christ fut un homme parmi les hommes, quoique miraculeusement engendré, et doué au plus haut degré de l'esprit divin ; il ne fut en un mot que le plus grand des prophètes. C'est la christologie des trois premiers Évangiles, et c'est encore, en dépit des attributs messianiques poussés à leur dernière puissance, celle de l'Apocalypse. Quand Paul détacha le christianisme du judaïsme, et reconnut en lui une puissance indépendante, la destinée primordiale et la fin suprême de l'humanité, il dépassa aussi sur-le-champ l'idée messianique des Juifs ; le Christ lui apparut non plus comme le représentant idéal du peuple juif, mais comme l'idéal de l'humanité ; non plus comme une individualité appelée à la vie dans le cours des temps, mais comme le principe créateur du monde et le point de départ de l'histoire tout entière, le prototype de l'humanité, l'homme céleste ou pneumatique ayant préexisté à sa vie terrestre, l'agent de la création divine. A mesure que l'Église s'affermait dans la conviction de son originalité propre et de sa destinée universelle, qu'elle se répand extérieurement par tout l'empire, et qu'à l'intérieur

elle s'organise par l'épiscopat et se pose comme Église catholique en face de tous les partis divergents, on voit aussi la christologie paulinienne s'étendre, et en même temps s'élever à un idéal plus haut encore. Par l'épître aux Hébreux, par les petites épîtres du parti paulinien, par Pseudo-Ignace et Justin martyr, on peut suivre la marche ascendante du dogme jusqu'au point où elle s'arrête provisoirement à la doctrine du Verbe dans le quatrième Évangile. Dans cette marche il faut noter d'une part l'influence que la théorie philonienne du Logos, et par suite aussi la philosophie grecque, eurent sur le développement de la doctrine fondamentale du christianisme; et d'autre part le rapport étroit que Pseudo-Ignace établit entre la christologie et l'idée qu'il se fait de l'épiscopat. Plus le Christ s'élève, plus s'élève aussi le vicaire du Christ, c'est-à-dire l'évêque. Ce côté hiérarchique n'est pas sans intérêt, quoiqu'il n'ait pas joué le premier rôle dans le développement du dogme. Ce n'est sans doute point une circonstance fortuite, qu'au quatrième siècle la plus haute définition de la divinité du Christ ait été combattue par un prêtre, Arius, et sanctionnée par une assemblée d'évêques. Comment concevoir à côté de Dieu un deuxième être divin, sans saper le monothéisme par la base? Et, d'un autre côté, si cet être est subordonné à Dieu, comme il le paraît partout jusqu'au commencement du quatrième siècle, et notamment aussi dans les trois premiers Évangiles, comment lui conférer l'attribut de la divinité? L'histoire de la christologie montre à quel point ces questions ont occupé l'ancienne Église; le dogme ne se développe que lentement, à travers des luttes continuelles avec les divers *monarchiens*, qui, pour sauvegarder l'unité de Dieu, faisaient tantôt de Jésus-Christ un simple prophète, et tantôt niaient sa personnalité, et la réduisaient à une simple manifestation divine. Mais la fin de ce développement était clairement marquée : dès que la conscience eut commencé d'élever le fondateur du christianisme au-dessus de la nature et de la dignité humaines, ce mouvement ne pouvait plus s'arrêter qu'à la satisfaction complète du besoin d'où il était parti, et qui était de saisir en la personne du Christ la signification infinie du christianisme, et de poser comme absolue l'union de l'homme avec Dieu, fondée en lui et par lui. Or cette union ne pouvait être absolue que si Jésus lui-même se trouvait avec Dieu dans un rapport d'identité absolue. Au moment donc où la religion chrétienne s'empara du gouvernement de l'empire romain et réalisa ainsi l'idéal de la religion absolue, elle conféra aussi à son fondateur l'attribut de l'absolu, et ce fut le premier conseil général de l'épiscopat chrétien qui, sous la direction du premier empe-

reur chrétien, proclama dogme de l'Église l'homéousie du Christ et de Dieu le Père.

Jusqu'à présent nous avons vu l'idée chrétienne vivre, se mouvoir et grandir par le conflit des antithèses tirées de son propre sein, et posées par elle-même. Il s'agit maintenant de voir comment elle a surmonté la formidable antithèse de l'obstacle extérieur, du monde profane, de l'empire des ténèbres, et comment elle a opéré par sa force naturelle cette transformation que sa foi avait attendue du miracle. Après avoir suivi et dévoilé son évolution interne, son développement prodigieux et nécessaire pendant les trois premiers siècles, Baur se tourne donc vers sa marche extérieure et sa diffusion dans l'espace. L'idée même de l'Église catholique, dit-il, en tant qu'il était dans sa nature de tendre à la réalisation, impliquait une puissance supérieure à toute contradiction hostile. Dès que le christianisme avait la conscience d'être la religion universelle absolue, il devait aussi s'élever à l'empire universel du monde. A côté de lui il n'y avait plus de place pour l'empire romain, et tôt ou tard l'un des deux devait être absorbé par l'autre. Au point de départ, le rapport du christianisme à l'empire est en apparence celui de l'infiniment petit à l'infiniment grand. Mais l'infiniment petit est ici la vie et l'idée, tandis que l'infiniment grand n'est plus qu'une forme évidée, abandonnée. Ni la majesté tragique des caractères qui se détachent de la foule, ni la grandeur abstraite du droit qui, pour l'avenir plus que pour le présent, couvre comme d'une végétation luxuriante la décomposition du corps social, ne doivent nous faire illusion. Le monde païen était intérieurement, et du sommet à la base, frappé de mort; une immense lassitude de la réalité et un désir infini s'étaient emparés des âmes; dès les derniers temps de la république, l'antique religion nationale avait été débordée par les nouveautés, submergée par le déluge des idées de l'Orient. Dans un terrain tellement ouvert et travaillé, l'idée chrétienne s'insinua facilement par sa tendresse profonde et ses espérances radieuses. Il y a lieu toutefois de distinguer plusieurs phases dans son progrès, et dans ses rapports avec les individus et avec l'État. La sagesse profane se roidit d'abord contre la folie de la croix; les premiers chrétiens, ce furent les pauvres et les humbles, de petits bourgeois, des artisans douloureusement frappés du vide qu'a laissé dans leurs cœurs l'évanouissement de la foi ancienne, et d'autant plus disposés à comprendre la tranquille et sérieuse piété des chrétiens, leur pauvreté résignée dans un tourbillon de jouissances effrénées, leur ferme union dans un temps où se relâchaient de plus en plus tous les liens naturels

et sociaux; plus disposés aussi à accueillir les consolations et les promesses de l'Évangile, et à partager l'attente du renouvellement. De cette manière, le christianisme, par la puissance qu'il avait sur les âmes, avait fait sans bruit un grand nombre de conquêtes dans les couches sociales inférieures; et dans l'épreuve des premières persécutions, il développa une force inattendue qui frappa les penseurs et détermina des conversions dans les classes plus élevées. L'un des philosophes convertis à la foi nouvelle, Justin, conclut de la constance des fidèles à la vérité et à la pureté de leur foi. Par l'adjonction des penseurs, la controverse philosophique devint l'auxiliaire de la propagande religieuse, et lui imprima un caractère nouveau et particulier, qui facilita son succès dans les classes instruites et élevées. Sous la plume des philosophes devenus chrétiens, le christianisme perdit en grande partie ce que, dans le principe, il avait d'étrange et d'inacceptable pour le génie du paganisme; il reçut un aspect philosophique, et on voulut le retrouver dans toutes les manifestations précédentes de l'esprit humain. Justin proclame chrétien tout ce qui est conforme à la raison, et Tertullien professe que l'âme est naturellement chrétienne. Le christianisme resta désormais à l'ordre du jour de la philosophie, et il montra encore une fois sa supériorité naturelle et sa force particulière en triomphant sur ce nouveau terrain de l'habileté de Celse et des railleries de Lucien. De ce moment, sa cause fut gagnée sur tous les points.

Quant à l'État, ses rapports avec le christianisme furent constamment et naturellement hostiles, jusqu'à Constantin. Pour les chrétiens, le gouvernement de l'empire était, dès le principe, le gouvernement même des démons; et de leur côté les premiers empereurs eurent du christianisme l'opinion qu'en avaient les classes éclairées de leur temps, et à laquelle Tacite a donné une si énergique expression. Ce grand historien, la conscience même de son siècle, n'a pas un mot de blâme pour les horreurs de la première persécution sous Néron. Il considère les chrétiens comme purement et simplement hors de l'humanité. Plus tard, ils sont moins calomniés, mais plus redoutés, et les plus grands, les plus magnanimes des Césars les surveillent et les punissent, parce qu'ils découvrent en eux les ennemis naturels de l'empire. Et plus la lutte se prolonge, plus elle prend un caractère inconciliable et mortel, jusqu'à ce que les derniers empereurs païens reconnaissent dans l'extermination des chrétiens l'unique condition de salut. Mais leurs fureurs politiques sont vaines, la force victorieuse du christianisme se rit des persécutions, et en l'élevant sur le

trône, Constantin se borne, comme on dirait de nos jours, à reconnaître le fait accompli. Comme les vaches maigres de Pharaon avaient fait des vaches grasses, l'infiniment petit avait absorbé l'infiniment grand.

Le dernier chapitre de *l'Église chrétienne aux trois premiers siècles* est consacré à la morale du christianisme. Les religions, dit Baur, ne prouvent la divinité de leur origine et de leurs principes que par leur action morale, par la force et l'énergie qu'elles éveillent dans leurs confesseurs. Le christianisme a fait cette preuve, et a réellement régénéré l'humanité. Néanmoins, Baur trouve dans la morale de la primitive Église des faces d'ombre à côté des faces lumineuses, et il découvre, dès ces premiers temps, les germes de certains phénomènes que les historiens protestants ont pris l'habitude de considérer à tort comme des déviations plus récentes du christianisme primitif.

Cependant la conversion de Constantin et l'avènement du christianisme sur le trône constituent à peine, de nouveau, une courte halte dans le développement du dogme et de l'Église. D'une part, la suite ne tardera pas à montrer que le concile de Nicée, malgré la précision de sa formule, n'a pas encore dit le dernier mot du sentiment de l'Église sur la personne de Jésus-Christ, et qu'il a laissé la place libre à des divergences incompatibles avec l'idée désormais officielle et de plus en plus inflexible d'une Église catholique; de nouvelles oppositions surgissent donc, et du jeu des antithèses continuent de se dégager des thèses qui viennent se superposer au noyau du dogme orthodoxe. D'autre part, et bientôt après Constantin, le paganisme doit résumer ses forces pour un dernier combat; sa destinée le pousse à faire un suprême effort contre le mouvement de l'histoire, et Julien l'Apostat entreprend de détruire l'œuvre de Constantin, mais il ne réussit qu'à montrer une fois de plus l'impuissance des résistances individuelles contre le courant général. Supérieur à Constantin par les dons de l'esprit, mais très-inférieur pour le coup d'œil, qui est une partie du génie, il ne comprend pas son temps, et sa tentative n'aboutit qu'à la démonstration de la ruine irrémédiable du paganisme.

En troisième lieu, de nouveaux personnages, comme il en faut aux grands drames de l'histoire, aux révolutions de l'esprit, des peuples inconnus se précipitent par flots dans l'action, et leur subite intervention est aussi propice au christianisme que funeste à l'empire. C'est à ces grands faits et au développement du dogme au milieu de leur conflit qu'est consacré le deuxième volume de Baur. Il conduit l'histoire de l'Église jusqu'à la fin du sixième siècle. Les Barbares, Julien

l'Apostat, saint Augustin, le pélagianisme et les controverses orientales sur la Trinité, y tiennent la principale place. Nous le résumerons dans un second article, que nous terminerons par quelques considérations générales sur la méthode historique de Baur.

A. NEFFTZER.

(Le deuxième et dernier article à la prochaine livraison.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

PHILOLOGIE.

PHILOLOGIE CLASSIQUE. — JOURNAUX.

Philologus. xv^e année, cah. 1. *A. Kirchhoff*, dans le but d'obtenir une date précise de la dernière rédaction de l'Odyssée, telle que nous l'avons, tâche de prouver : 1. que l'auteur des Ἡοῖαι μεγάλοι et des Κατάλογοι γυναικῶν, deux ouvrages généalogiques que dans l'antiquité on attribuait généralement à Hésiode, a connu cette rédaction et en a profité; 2. que le premier de ces deux poèmes doit être postérieur à la fondation de Cyrène (trente-septième olympiade), et le second, postérieur à l'ouverture des relations de la Grèce avec l'Égypte, sous le règne de Psammétique (trentième olympiade). D'où il conclut qu'en plaçant l'origine de ces deux poèmes à la cinquantième olympiade, la dernière rédaction de l'Odyssée devait être assez généralement répandue à cette époque. D'un autre côté, il cherche à établir que le poème épique des *Nostes*, qui est perdu, mais dont Proclus nous a conservé l'indication du contenu, est antérieur à cette rédaction; il le place, d'accord avec O. Müller, dans la vingtième olympiade. — *P. W. Forchhammer* s'oppose à la transposition des livres de la Politique d'Aristote, proposée, comme on sait, par M. Barthélemy Saint-Hilaire et défendue par M. Spengel. Ses raisons sont surtout empruntées à la définition de ce qu'Aristote entend par la meilleure politique, confondue par M. Spengel avec l'aristocratie et la royauté, tandis que M. Forchhammer l'en distingue. — *H. Sauppe* examine ce qu'était que la κατάστασις de la cavalerie attique, connue seulement par un passage de Lysias (16, § 6). Deux opinions se sont fait entendre là-dessus. D'après les uns, la κατάστασις aurait été une paye extraordinaire accordée par les trente tyrans aux cavaliers qui entraient à leur service. D'après les autres, au contraire, ç'aurait été l'engagement ordinaire que chaque cavalier, à son entrée au service militaire, percevait de la part de l'État. M. Sauppe réfute la première opinion, mais il accorde à M. Bake, qui la soutenait, qu'il faut lire dans Lysias (26, § 7) : οὔτε καταστασιν καταβαλόντα, au lieu de παραλαβόντα. — *Ch. Petersen*. Le tombeau et les funérailles de Dionysos. Il s'agit d'une base de marbre trilatérale et ornée de bas-reliefs qui se trouve reproduite dans l'*Augusteum* (tabl. 4-7) et dans Gerhard, *Denkmäler* (tabl. cxī, cxvi, cxvii, de l'an 1858). Ordinairement, on rapportait ces trois bas-reliefs à l'enlèvement du trépied de Delphes par Hercule. M. K. Bötticher, le premier, dans sa *Tektonik der Hellenen* (vol. II, liv. iv, p. 170, 178, 222, 310), en a donné une autre explication, d'après laquelle le premier seulement des trois bas-reliefs représenterait le sujet en question, tandis que les deux autres auraient trait aux mystères

de Dionysos, l'un montrant la consécration des flambeaux, l'autre celle du tombeau de Dionysos. M. Petersen adopte cette dernière explication, en la précisant et en l'appuyant sur quelques considérations nouvelles. Deux points surtout ressortent de sa dissertation. D'abord il établit qu'il y avait dans le temple de Delphes, à côté de l'*omphalos*, tombeau du dragon, et à côté du trépied mantique, tombeau d'Apollon, un second trépied qui passait pour être le tombeau de Dionysos. Puis, pour mieux faire comprendre pourquoi la consécration des flambeaux et celle du tombeau se trouvent placées l'une à côté de l'autre sur le même monument, il s'attache à prouver que ces deux solennités, célébrées en commémoration de la mort et de la résurrection de Dionysos, se touchaient de près, et ne formaient proprement que les deux parties d'une seule et même fête, qui reproduisait ainsi les différentes phases de la vie de la nature divine, tantôt défaillante, tantôt triomphante de la mort. — R. Enger rend compte de ce qui a été fait pour la critique du texte de Sophocle, depuis la publication de l'édition de Schneidewin, en 1856, jusqu'à Pâques 1859. Voici ce qui a paru depuis : 1. OEdipus Tyrannos (1856), Trachinæ et OEdipus Coloneus (1857), Electra (1858), 2^e éd. de Schneidewin, due aux soins de A. Nauck; — 2. Sophoclis tragœdiæ, éd. Th. Bergk; Lipsiæ, 1858; — 3. Sophoclis tragœdiæ, ex rec. Guilielmi Dindorfii, édit. tertia correctior; Lipsiæ, 1859; — 4. Sophokles, für den Schulgebrauch erklärt, von G. Wolff; première partie : Ajax; Leipzig, 1858; — 5. Des Sophokles könig OEdipus; édition à l'usage des écoles, avec des annotations critiques et métriques, par F. Bellermann; Berlin, 1857; — 6. Studien zu Sophokles von professor Hamacher; première partie : Electre, grec et allemand, avec des notes critiques et exégétiques; Ratisbonne, 1855; Trachinüerinnen et Antigone, 1856; — 7. Quelques programmes. — A. Garbel. Collation et description d'un deuxième manuscrit de Perse à la bibliothèque de Vienne. — F. Wieseler. Inscription de l'île d'Imbros, se rapportant au culte des Cabires.

Cah. 2. R. Bergan. Sur la signification du terme *opus monotriglyphum* dans Vitruve. — Le même. Sur une figure dans la frise du Parthénon. — R. Todt. Additions à la critique du texte des Euménides d'Eschyle. — W. Hoffmann fait la comparaison des différents passages d'Eschyle et d'Hérodote, où il est question de la jalousie (*φθόνος*) des dieux. Il en résulte que le dernier de ces auteurs, frappé du spectacle incessant de l'inconstance du bonheur humain, en cherchait la cause dans la jalousie divine, qui, d'après lui, s'attache à tout ce qu'il y a de beau, de grand et de parfait sur la terre, sans distinction du bien ni du mal. Eschyle, au contraire, s'élevant à une pensée plus haute et plus féconde, tâche de concilier la morale avec les faits, en montrant que cette jalousie divine (il n'évite pas le mot) ne s'appesantit que sur l'orgueilleux qui s'oublie dans le bonheur et se laisse entraîner au mal. — G. Ræper, dans une dissertation intitulée : « Revendications varroniennes », réclame contre les procédés des critiques de l'école de Ritschl (*Johannis Vahleni in M. Terentii Varronis Saturarum Menippearum reliquias coniectanea*. O. Ribbeck, Ueber Varronische Studien, dans le Musée rhénan, année xiv, cah. 1. Fr. Bücheler, Bemerkungen über Varronischen Satiren, *ibid.*, cah. 3), qui avaient contesté sa proposition (*Philologus*, IX, p. 225), portant que les satires de Varron avaient été entièrement écrites en vers. De plus, il signale ce qu'il y a de peu fondé et de prétentieux dans les essais de ces auteurs, de reconstruire, à l'aide de quelques fragments, le sujet même et la composition de ces satires. — R. Volkmann rend compte des princi-

paux travaux qui ont été publiés dans les derniers temps sur l'épopée grecque de l'époque alexandrine jusqu'à l'époque byzantine. Ce sont les suivants : 1. Nicandrea, Theriaca et Alexipharmaca recensuit et emendavit, etc. *O. Schneider*. Accedunt scholia, etc.; Lips., 1856; — 2. Theocritus, Bion, Moschus. Tertium edidit *Augustus Meineke*; Berol., 1856; — 3. Apollonii Argonautica emendavit, etc. *R. Merkel*; Lips., 1854; — 4. Manethonis Apotelesmaticorum qui feruntur libri VI. Relegit *A. Kœchly*. Accedunt Dorothei et Annubionis fragmenta; Lips., 1857; — 5. Nonni Panopolitani Dionysiacorum libri XLVIII. Recensuit, etc. *A. Kœchly*; Lips., 1857; — 6. Oracula sibyllina, etc. Curante *C. Alexandre*; Paris, 1841-53; — 7. *H. Ewald*. Ueber entstehung, inhalt und werth der sibyllinischen Bücher; Götting., 1858; — 8. De novissima oraculorum ætate. Scripsit *G. Wolff*; Berol., 1854; — 9. Porphyrii de philosophia ex oraculis laurienda librorum reliquiae. Edidit *G. Wolff*; Berol., 1856. L'édition de Nicandre par *O. Schneider* est surtout basée sur un manuscrit de Paris découvert par *M. Bussemaker* et collationné par *M. K. Keil*. Elle fournit un texte tout nouveau. Deux tiers à peu près du livre sont consacrés à des recherches sur la vie et les œuvres de Nicandre. L'édition d'Apollonius Rhodius par *Merkel* se distingue également par des recherches savantes sur la vie du poète alexandrin, et surtout sur ses études homériques. L'édition de Manethon par *Kœchly* est une reproduction amendée du texte publié à Paris, chez Didot, en 1851, avec un petit commentaire critique et avec l'abrégé des prolégomènes. Les Dionysiaques de Nonnus, publiés par le même, sont la seule édition critique qui existe de cet auteur. Quant aux publications de *M. Alexandre* et de *M. Wolff*, on reconnaît les mérites du savant français qui le premier a fourni un texte lisible des oracles sibyllins, en le basant sur un commentaire et un appareil critique complet, et qui en même temps a refait cette partie importante de l'histoire religieuse de l'antiquité, qui n'est pas moins redevable aux publications de *M. Wolff*. *M. Ewald*, qui traite aussi de l'origine, des auteurs et des tendances des oracles sibyllins, ne se trouve pas toujours d'accord avec *M. Alexandre*, qui ne semble pas avoir été assez apprécié par lui. — *R. Rauchenstein* établit que ὁ μετὰ Λυσάνδρου κατάλογος (*Lysias*, XXV, 16) désigne la liste de ceux qui avaient été pros crits par Lysandre, au lieu de la liste des trois mille citoyens, ainsi que d'autres savants avaient interprété cette expression.

Cab. 3. *Ch. Schubart*, pour résoudre la question : si par l'expression de Pausanias (I, 26, 5), οἶκον Ἐρεχθίδιον, il faut entendre « la maison d'Erechthée », ainsi que le soutient *M. Thiersch* dans sa dissertation sur l'Érechthéon dans l'Acropole d'Athènes, ou bien « le sanctuaire consacré à Erechthée », comme le veut *M. Bötticher* dans son écrit intitulé : *le Temple de Polias comme demeure du roi Erechthée, d'après la supposition de Fr. Thiersch*, passe en revue tous les passages où le mot οἶκον se trouve employé dans Pausanias. Il en résulte que ce mot n'a nulle part le sens de « demeure » ou d'« habitation », et que, sans signifier précisément « sanctuaire », il sert à désigner tout bâtiment destiné à un usage public quelconque. Du reste, dans le passage même qui a donné occasion à cette dispute, il faut séparer les deux mots οἶκον et Ἐρεχθίδιον, et il faut traduire οἶκον Ἐρεχθίδιον καλούμενον par « le bâtiment qu'on appelle l'Érechthéon ». *M. Schubart* ajoute quelques remarques sur les mots οἰκοδόμημα, οἶκος, οἶκία, et discute tous les passages où ils se trouvent dans Pausanias. — *A. Kirchhoff*. Deux inscriptions grecques, contenant, la première, un décret du conseil d'Athènes et

l'inventaire de la chalcothèque, probablement de l'olympiade 107, 4; l'autre, la nomination d'un héraut, de l'olympiade 101, 2, ou 102, 2. — *Fr. Susemihl*. Sur l'eschatologie et l'astronomie platoniciennes. — *R. Roche*. Hypatie, fille de Théon. C'est une étude historique des plus intéressantes. Hypatie était née vers 370 de notre ère. Son père était mathématicien et l'un des derniers membres de ce musée, ou, comme nous dirions, de cette académie d'Alexandrie qui pendant six siècles avait éclairé de ses lumières le monde entier. Théon, en mourant, légua sa science à sa fille. Elle y ajouta les études philosophiques, et, grâce à ses talents extraordinaires, bientôt de disciple elle devint maître, et se vit placée à la tête de l'école néoplatonicienne, qui alors soutenait avec honneur le dernier combat du paganisme mourant contre le christianisme triomphant. Hypatie, par son éloquence aussi bien que par ses vertus et sa beauté, subjuguait tous les cœurs et captiva toutes les intelligences. De 400 à 415, elle fut le centre du mouvement intellectuel de cette époque. Un témoignage éclatant de la vénération générale qui l'entourait nous est conservé dans les lettres de l'évêque Synésius, de Cyrène, qui avait été l'un de ses disciples les plus fervents, et qui, devenu chrétien et évêque, ne cessait de la consulter, elle, la philosophe païenne. Eh bien, cette dernière fleur délicate, éclosée sur le vieux tronc de la culture antique, devait être cruellement abattue par la main meurtrière d'un prêtre fanatique, — main qui était guidée, les preuves ne laissent plus de doute, par les ordres de Cyrille, évêque d'Alexandrie, qui ne se sentait pas la force de tenir tête à cette adversaire terrible. Ce fut dans le mois de mars de l'an 415 qu'un jour, lorsque Hypatie était sortie, elle fut surprise dans la rue par une bande furieuse, entraînée dans un temple, massacrée et brûlée. Depuis sa mort, l'école d'Alexandrie ne se releva plus. — *L. Müller*. Étude sur l'épître latine d'Homère connu sous le nom de *Pindarus Thebanus*, qui vient d'être publiée par lui à l'occasion du jubilé de Bæckh. C'est un abrégé sec et incolore des poésies homériques. Le pseudonyme de l'auteur se trouve cité déjà au douzième siècle. Son opuscule était beaucoup lu pendant le moyen âge, qui ne connaissait pas d'autre Homère. Son origine, d'après quelques passages, semble remonter jusqu'au premier siècle de notre ère; cependant M. Müller se réserve le droit de revenir sur cette question à l'occasion d'un travail qu'il se propose de publier prochainement sur la métrique latine. — *M. Schmidt*. Analyse des travaux récents sur les grammairiens et lexicographes grecs : 1. *K. E. A. Schmidt*. Beiträge zur geschichte der Grammatik des Griechischen und des Lateinischen; Halle, 1859; — 2. *Bucolicorum Græcorum Theocriti Bionis Moschi reliquiarum accedentibus incertorum idylliis*. *L. Ahrens*. Tome II, scholia continens; Lipsie, 1859; — 3. *A. Rossbach*. De Hephæstionis Alexandrini libris et de reliquis quæ ætatem tulerunt metricorum Græcorum bipartita disputatio. Pars prior. Vratisl., 1857. Pars altera, 1858. — 4. De Trichæ Metrici vita et scriptis scripsit *A. Jung*; Vratisl., 1858; — 5. *J. La Roche*. Didymus über die Aristarchische recension der homerischen gedichte; Triest, 1859; — 6. De Æschyli scholiis Mediceis scripsit *J. J. Frey*; Bonn, 1857. — *D. Detlefsen*. Fac-simile et description du palimpseste de Lucain à Rome. — *Fr. Wieseler*. Sur une imitation en sculpture jusqu'à présent inconnue de l'Athénée Parthénos de Phidias. Il s'agit d'une image trouvée par M. Lenormant dans le Théséon à Athènes, et photographiée par M. Pervanoglu.

Cah. 4. *K. Schwenck*. Le mythe d'Éos (aurore). Dissertation confuse, sans aucun résultat. Pour caractériser l'espèce d'érudition pédaute et resfrognée qui y

Athènes. Résultat : les cinq éphores n'étaient point des magistrats, mais un comité secret des clubs aristocratiques. — *Telfy*. Sur les diétètes attiques. Il établit d'abord que ces magistrats étaient désignés par le sort, quarante-quatre de chaque tribu, parmi les citoyens qui s'étaient offerts à cet effet. Puis il donne la liste complète de tous les magistrats qui étaient désignés de la même manière et de tous ceux que l'on choisissait par le suffrage et parmi tous les citoyens (ἐξ Ἀθηναίων πάντων).

LIVRES.

E. Guhl et W. Koner. *Das Leben der Griechen und Römer nach antiken Bildwerken* (la Vie des Grecs et des Romains, d'après des monuments antiques), 1^{re} partie : Les Grecs. 1 vol. in-8°, avec 317 gravures.

Il existe une foule d'ouvrages sur les antiquités figurées, mais il en est fort peu qui se proposent, au moyen des monuments parvenus à nous, de représenter la vie des anciens dans son ensemble, et il en est encore moins qui soient, par la manière de traiter le sujet, à la portée de tout le monde. L'ouvrage de MM. Guhl et Koner, à ce que nous sachions, est le premier en allemand qui remplisse les deux conditions, sans manquer pour cela à la solidité des recherches. Le contenu est très-riche. En voici les principaux chapitres : les différentes espèces de temples, les murs, les portes, les tours, les ponts et les chaussées, la maison, les tombeaux, les gymnases, les agores, les portiques, les hippodromes, les stades, les théâtres; puis les meubles, les vases et les costumes, la vie des femmes, l'éducation des enfants, les instruments de musique, la gymnastique et l'agonistique, les armes, le vaisseau, le repas, la danse, les représentations dramatiques, le sacrifice, la mort et les funérailles. Le style est net et facile, l'impression belle, les figures bien faites et choisies avec goût. Quant au contenu, nous avons examiné de plus près les deux chapitres sur la maison et sur l'éducation. Ce dernier, offrant peu de prise à des représentations figurées, se borne aux premières années de l'éducation, pendant lesquelles le garçon se trouve encore à la maison paternelle. De plus, nous apprenons à connaître les jonets des enfants, les matériaux et les instruments d'écriture; l'organisation des écoles est laissée de côté presque entièrement. La maison, au contraire, sujet, comme on sait, des plus épineux, est, en partie du moins, parfaitement bien traitée. La description de la maison d'Homère, après les recherches de M. Rumpf, aurait pu être un peu plus complète, sans s'égarer dans des discussions savantes. Mais le plan de la maison grecque des temps historiques est très-bien conçu. Notamment, l'auteur a eu raison de supposer que la *gynaikonitis* de Vitruve n'est autre chose que la maison entière et normale de cette époque. De plus, la manière dont il explique le changement de termes μέταυλος et μέσαιλος Σύρη nous satisfait pleinement : ce sont là les deux clefs qui décident de l'intelligence du sujet.

L. Preller. *Griechische Mythologie* (Mythologie grecque), 2^e édit., 1^{re} partie.

— Berlin, 1860.

La première édition de cet ouvrage a été publiée en 1854. La « Mythologie grecque » de M. Gerhard et l'ouvrage de M. Welker, intitulé : « Griechische Götterlehre », ont paru depuis. Chacun de ces trois ouvrages a son mérite particulier. Cependant on s'accorde généralement à donner la préférence à celui de

M. Preller, non pas pour l'abondance des détails, côté par où excelle M. Gerhard, ni pour l'élévation et l'originalité de la pensée philosophique, qu'il faut reconnaître à M. Welker, mais pour le sentiment intime et hardi qui pénètre les symboles et qui devine leur donnée primitive. C'est ainsi que tout en restant dans les limites de la mythologie classique, il s'est rapproché de plus près des résultats de la mythologie comparée. Et comme désormais il est indubitable que les grandes découvertes mythologiques doivent se faire de ce côté, nous avons ouvert et parcouru cette nouvelle édition avec une curiosité bien légitime. Il faut l'avouer, nous nous sommes vu trompé un peu dans notre attente, mais pas tout à fait. Dans la première édition, c'est à peine si M. Preller a cité un seul des auteurs qui ont traité de la mythologie comparée ou allemande, excepté Jacob Grimm. Cette fois, à la vérité, il a été moins exclusif; mais la part directe que ces recherches ont obtenue dans son ouvrage reste toujours extrêmement petite. Il en donne la mesure, quand il dit, à la fin de sa préface, et après avoir énuméré les principaux ouvrages sur la mythologie classique :

« Enfin il faut signaler encore, comme une ressource importante de toute recherche mythologique, les progrès extraordinaires que l'étude de la philologie et de la mythologie comparées a faits dans les derniers temps. Sous ce rapport, les recherches étymologiques et mythologiques de MM. Pott, A. Kuhn, M. Müller, G. Curtius et autres, et, pour la comparaison de la mythologie allemande, le chef-d'œuvre de Jacob Grimm sont surtout à recommander. Seulement il est à regretter que beaucoup de choses, sur ce terrain, soient encore très-incertaines, et que très-souvent la nouvelle science étymologique, quand le mythologue en aurait le plus grand besoin, lui fasse défaut dans l'explication des noms propres mythologiques et surtout des noms des dieux. »

Comme on voit, M. Preller ne reconnaît les mérites de la méthode comparée qu'à son corps défendant. Et en effet, quand on parcourt son livre, on s'aperçoit bientôt qu'il n'en a fait usage que pour l'explication de quelques noms propres, tels que Οὐρανός = *Varunas* (p. 31, 3), Προμηθεύς = *Pramanthas* (p. 72, 4), Ἥρᾱ = *sar* (p. 124, 3), Ἄρης = *Eor, Er, Ear* (p. 151, 1), Ἑρμείας = *Saramejas* (p. 294, 1), Ἄργος = *argós* (p. 304, 2), Ἑστία = *Vesta* (p. 327, 1), Ἥλιος = *āhelios, aurora, ausel, sol*, etc., de la racine *us* (p. 331, 1), Σείριος, de la racine *sar* (p. 355, 6), Ἰορᾱ = lat. *ioro*, allem. *jar*, bohém. *jaro* (p. 374, 2), Πρωτεύς = *prōtos* (p. 477, 1), Σκύλλα du verbe σκύλλειν (?) p. 383, 3), Πέα = γέζ δέζ (p. 502, 3), πᾶν de la racine *pā* (p. 581, 4), Ἑριννύς = *Saranyl* (p. 650, 3). Encore faut-il remarquer que ces étymologies pour la plupart sont rejetées dans les notes, sans entrer pour rien dans l'explication du mythe lui-même. Encore beaucoup moins nombreux sont les cas où cette dernière a fait des progrès. Nous avons remarqué ce qui est ajouté sur l'origine des hommes, de l'arbre (p. 63, 3), la comparaison de Vulcain avec le Wieland allemand et l'Agni indien (p. 137, 2), la comparaison de Vénus avec Freyja (p. 259), les bœufs volés par Hermès comparés aux bœufs ou vaches d'Indra volés par Ahi (p. 302, 2), la comparaison de Αἰματόν ou Αἶνος, vêtu de fleurs et d'herbes, avec la fille également vêtue qui dans les usages allemands et serbes conjure la pluie (p. 363, 2), les pommes d'or des Hespérides comparées aux pommes d'Idune, déesse germanique (p. 440), Lycurgue comparé à l'Hiver personnifié dans les mythes allemands (p. 539, 1). Mais toutes ces étymologies et tous ces parallèles sont bien peu de chose, à côté d'un grand nombre de résultats très-positifs et des plus importants de la mytho-

logie comparée qui sont passés sous silence. Nous en signalerons quelques exemples. Personne, jusqu'à présent, n'a contesté l'explication si ingénieuse et si satisfaisante du mythe de Prométhée par M. A. Kuhn. M. Preller, à l'exception de l'étymologie *Pramanthas* qu'il cite en passant, n'en dit pas mot. Les noms *Phlegra*, *Phoroneus*, etc., qui s'y rattachent, restent pour lui des lettres closes. Quant aux cyclopes, il cite la dissertation de W. Grimm « *Die Sage von Polyphem* », mais il ne mentionne ni les expositions de M. Kuhn ni celles de M. Schwartz sur ce même sujet. Il continue donc de regarder les cyclopes comme des géants quelconques auxquels on a fini par attribuer les murs cyclopéens, tandis qu'il est tout à fait hors de doute que ce sont des dieux solaires, et que par les murs cyclopéens on entendait d'abord les châteaux d'hiver, c'est-à-dire les nuages d'hiver qui cachent le soleil. Le mythe d'Orion, ajouté par M. Preller (p. 349 sqq.), en reproduit une analogie frappante. Autre part, M. Preller (p. 359, 2) cite une expression de Callimaque, ἐπτάμυχον βορέαο σπέος, allusion non moins évidente aux sept châteaux des sept mois d'hiver. Il n'est pas question non plus nulle part des remarques de M. A. Kuhn sur Hermès, sur le caducée, sur Dionysos, etc., ni des recherches de M. Schwartz sur Apollon, sur Typhon, sur les Gorgones, sur les dieux chthoniques, sur l'enfer, etc.; ni de celles de M. Manhardt sur les nymphes et les Mères. M. Preller se contente de remarquer en général que les croyances des Grecs et des Germains sur les nymphes offrent une certaine analogie (p. 430). Il ne sait que faire du cheveu pourpre de Nisos (p. 485), tandis que dans le livre de M. Schwartz (*Ursprung der Mythologie*), il aurait pu trouver des analogies nombreuses et parfaitement bien expliquées. Pour Artémis, M. Preller s'en tient à l'étymologie d'ἀρτεμής, qui ne dit rien, sans mentionner celle de M. Pott, d'après laquelle Artémis est la déesse lunaire qui *fend les airs*. Nous pourrions multiplier ces exemples, mais c'en est assez pour prouver que M. Preller, s'il ne rejette pas tout à fait les recherches comparées, du moins en fait beaucoup trop peu de cas. Par contre, il a augmenté le volume de son livre d'un grand nombre de citations et par d'additions assez importantes, par exemple, sur le cycle des fêtes de Delphes, sur Arès et Aphrodité, sur les divinités qui se trouvent dans l'entourage de cette déesse, sur les Telchines, sur Glaucos, sur Rhéa et les Curètes, sur les Cotyttes et les Sabazies, le tout formant environ cent cinquante pages de plus que dans la première édition.

GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, HISTOIRE.

MITTHEILUNGEN du Dr Aug. Petermann. 1860, n° x, octobre.

Burmeister. Voyage dans les Cordillères, de Catamarca à Copiapo; mars 1860 (avec une carte). — Le bassin du lac Torrens et les territoires environnants. Ce que les explorations faites dans l'intérieur de l'Australie méridionale, jusqu'en 1860, par MM. Eyre, Frome, Sturt, Goydar, Freeling, Babbage, Warburton, Stuart, Gregory, Selwyn, Mc Donnell, etc., ont produit de résultats (suite). — Lectures publiques de M. G. Raddé sur la Sibérie et le bassin de l'Amoûr, faites dans la salle de l'Université impériale de Saint-Petersbourg en mars 1860. II. La Daourie

se félicite du rapide accroissement de la souscription pour l'expédition à la recherche de Vogel, et y voit « une preuve de l'unité allemande » quand il s'agit de réaliser une idée patriotique et nationale. Le voyage de la *Novara* a été une expédition autrichienne; l'expédition scientifique au Japon et une expédition prussienne; l'exploration de M. de Heuglin, soutenue par une souscription générale de l'Allemagne tout entière, sera la première expédition vraiment allemande. 8,000 thalers au moins sont nécessaires pour organiser et commencer l'expédition; la souscription, à la fin de septembre, se montait à 3,336 thalers.

SCIENCES NATURELLES.

ACADÉMIE DES SCIENCES DE BERLIN.

L'activité scientifique de l'Académie des sciences de Berlin ne s'est pas ralentie, et les comptes rendus mensuels pour l'année qui s'est écoulée en donnant la preuve. — Parmi tant de travaux qui embrassent toutes les parties des connaissances humaines, je résumerai seulement ceux de MM. Dove et Ehrenberg, qui ont trait aux sciences naturelles, et j'indiquerai brièvement ceux de MM. Dubois-Reymond, Henri Rose, etc.

Travaux de M. Dove. — Météorologie. — M. Dove a lu une « *Note sur les jours froids du mois de mai 1850* ». Dès 1856, ce savant avait fait quelques remarques sur le retour du froid en mai, phénomène que l'on connaît en Allemagne sous le nom populaire de « *gestrengen Herren* », et en France sous celui des *trois saints de glace*. Ce phénomène est borné à l'Europe médiane. Il ne diffère en rien des changements atmosphériques du même genre qui s'opèrent en d'autres saisons, mais il a été surtout remarqué parce qu'il arrive au moment de la floraison, et peut ainsi être très-nuisible à la végétation.

Après un hiver d'une douceur exceptionnelle, durant lequel les moyennes de température se sont tenues, dans la partie nord-est de la Prusse, pendant trois mois, au-dessus de leur valeur moyenne habituelle, l'abaissement de température pendant la période de mai indiquée a été d'autant plus remarquable. M. Dove a observé :

1° Que ce refroidissement s'est opéré sous l'influence des vents du nord et de l'est;

2° Qu'en Suède et dans le nord de la Russie (Stockholm, Saint-Pétersbourg, Moscou) et sur le plateau de la Prusse occidentale (Schönberg, Conitz, Bromberg), le plus grand froid a été observé le 11 mai, jour de Saint-Mamert;

3° En Courlande, dans la Prusse orientale et la Poméranie (de Dorpat à Memel, Tilsit, Königsberg, Cöslin, Posen), le jour de Saint-Pancrace, 12 mai;

4° En Silésie, dans la Mark, la Saxe jusqu'au Harz, le jour de Saint-Servais, 13 mai;

5° En Westphalie et sur le Rhin, le 14 mai, Saint-Boniface;

6° En France, où le phénomène fut beaucoup moins sensible, le 15 et le 16 mai;

7° En Portugal et en Espagne, on n'a constaté aucune trace du phénomène.

Pour expliquer ces faits, M. Dove pense qu'après l'équinoxe du printemps, le courant d'air équatorial qui remonte vers les pôles se rabat sur l'Europe, et,

passant les Alpes, où il abandonne une immense quantité de vapeur d'eau, va faire, plus au nord, obstacle au courant polaire, qu'il oblige à dévier vers l'Europe centrale; pareil phénomène s'observe souvent sur le continent de l'Amérique du Nord, entre les Alleghany et les montagnes Rocheuses; seulement, les changements de température y sont beaucoup plus fréquents, parce qu'il n'y a aucune chaîne placée comme les Alpes de l'est à l'ouest, et capable de faire obstacle au courant de retour équatorial et d'en diminuer la vitesse.

Physique. — En dehors de ses travaux ordinaires, M. Dove a présenté un très-curieux mémoire sur l'emploi du stéréoscope pour distinguer un original d'une copie. En regardant deux images, qu'on soupçonne de n'être pas complètement identiques, à travers les deux verres d'un stéréoscope, l'œil distingue immédiatement les moindres différences qui auparavant lui échappaient.

Travaux de M. Ehrenberg. — M. Ehrenberg continue ses études curieuses sur le monde microscopique, où il a déjà fait tant de découvertes : il nous apprend qu'on a trouvé, à une profondeur de 13,200 pieds, au fond de la mer, à Zankabar, des détritiques formés de polycystines, dont beaucoup présentent des formes nouvelles. Les échantillons rapportés de la mer Rouge, et obtenus à des profondeurs qui vont jusqu'à 2,766 pieds, ont été aussi examinés par lui. La mer Rouge, ne recevant les eaux d'aucun fleuve, présente quelques particularités intéressantes. On n'y trouve point de polygastriques siliceux ni de polycystines, qui ne se rencontrent qu'à des profondeurs plus considérables dans l'océan Indien; mais le lit de la mer y est très-riche en petits mollusques et ptéropodes microscopiques.

Un phénomène des plus étranges a fourni à M. Ehrenberg le sujet d'une note sur « une coloration rouge secondaire de la graisse d'animal en rapport avec la coloration rouge du pain, attribuée par lui, en 1848, à la *MONAS PRODIGIOSA* ». Il arrive quelquefois que du pain se colore en rouge sanguin; ce phénomène effraya les soldats d'Alexandre le Grand avant le siège de Tyr (d'après Diodore de Sicile et Curtius Rufus). M. Ehrenberg l'observa en 1848 sur du pain frais et du pain sec. Depuis cette époque, où il attira l'attention sur ce fait singulier, il reçut à plusieurs reprises, de Berlin ou des villes environnantes, des échantillons de pommes de terre et de viande cuite sur lesquelles s'étaient développées des taches couleur de sang. — Le docteur Schmidt de Francfort, notamment, lui envoya un morceau de viande de bœuf qui s'était couvert, dans l'espace d'une nuit, de taches semblables. — M. Ehrenberg constata que cette coloration s'était produite exclusivement sur la graisse, et ne pouvait pas être attribuée à la *monas prodigiosa* : les îlots de graisse se montrent homogènes au microscope, sans petits grains fins tremblants, pareils à ceux qu'on observe quand le phénomène se produit sur la chair elle-même.

En frottant du pain humide avec cette chair dont la graisse était rougie, et en le gardant sous une cloche, M. Ehrenberg vit toute la mie du pain se recouvrir d'une couche compacte de la substance pourpre vivante. Il ne lui resta donc aucun doute que la graisse rougie ne présente qu'un phénomène intermédiaire de la transformation qui aboutit à la *monas prodigiosa*.

Ce phénomène nous paraît des plus intéressants au point de vue général de la transformation des substances organiques inanimées en substances organiques animées, et pourrait, à notre avis, fournir un argument à ceux qui, avec M. Pouchet, de Rouen, sont partisans de la génération spontanée; mais en pa-

reille matière, les opinions hâtives risquent de s'égarer, et il vaut mieux attendre que l'observation ait amassé un plus grand nombre de faits.

Parmi les études du même naturaliste, nous devons citer une note sur « *la phosphorescence et de nouveaux animaux phosphorescents dans la Méditerranée* ». Dès 1834, M. Ehrenberg avait écrit un mémoire sur ce sujet, d'après ses propres observations en Égypte, dans la mer Rouge, ainsi que dans la mer Caspienne et la mer du Nord. Ces premières études ont été complétées depuis par des voyages à Naples et à Trieste. La phosphorescence marine est due à certains organismes animaux et végétaux, et se trouve en rapport avec un phénomène d'électricité. M. Ehrenberg rappelle que le phénomène est connu depuis une grande antiquité. Hésiode et Homère y font allusion; huit cent soixante-huit ans après Jésus-Christ, les voyageurs arabes Wahab et Saïd le remarquèrent dans les mers de la Chine; Colomb l'observa en 1502 à l'isthme de Panama, à Puerto-Bello. Dans la Méditerranée, le phénomène a été signalé par le jésuite Athanase Kircher (1640), par Imperati (1672) et Boccone (1684). En 1686, la mer demeura quatorze jours phosphorescente près de Cadix, et l'Académie des sciences de Paris en fut informée, mais rejeta cette nouvelle comme une fable. Depuis, on a observé le phénomène, à diverses époques, près de Lucques, près de Venise, de Gênes, de Messine, de Nice, de Naples, de Montpellier, de Trieste.

M. Ehrenberg se rendit dans le sud de l'Italie en 1858, et fit des observations pendant les mois d'août et de septembre. A Naples même, il vit la mer très-phosphorescente le 22 août. Chaque coup de rame, même à une grande distance, jetait un éclair brillant. Il suffisait de remuer l'eau avec une canne pour en faire jaillir des millions d'étincelles. M. Ehrenberg filtra l'eau dans un linge; l'eau qui en sortait était obscure, et la matière lumineuse restait sur le filtre. Il découvrit au microscope qu'elle était formée de petits animaux du genre *peridinium*, et il donna à cette espèce lumineuse le nom de *peridinium splendor maris*.

La mer Adriatique, à Trieste, fut aussi explorée par M. Ehrenberg; il vit que le phénomène de la phosphorescence, qui ne s'y produit que par petites étincelles détachées, se rapportait à la présence du *peridinium tripos* et du *prorocentrum micans*.

Une opinion assez répandue attribue encore le don de la phosphorescence à presque tous les animaux inférieurs qui fourmillent dans la mer. C'est là une erreur; on ne connaît encore aujourd'hui que deux cents espèces d'animaux phosphorescents, tandis que le nombre des mollusques, annelés, polythalamies, autozoaires, etc., non phosphorescents, dépasse certainement dix mille. La phosphorescence constitue donc un phénomène exceptionnel dans la nature animée.

La *faune des cavernes* est un des sujets les plus intéressants de l'histoire naturelle, et son étude a soulevé les problèmes les plus dignes d'intérêt. M. Ehrenberg, en revenant de Trieste à Vienne, visita la caverne de Sainte-Madeleine, située non loin d'Adelsberg. C'est dans cette grotte que vit un animal singulier nommé *proteus anguinus*, qui est un peu analogue aux salamandres, mais dont la place dans l'échelle systématique n'est pas encore bien nettement fixée. L'objet de M. Ehrenberg était d'étudier les animaux microscopiques qui se trouvent associés avec le *proteus*, déjà étudié par plusieurs naturalistes, notamment par Cuvier, qui l'avait comparé à l'*acholotl*, rapporté du Mexique par M. Alexandre de Humboldt. La nature de ces protées a été bien définie par M. Fitzinger de

Vienne, qui les a retrouvés dans plusieurs grottes d'Illyrie et de Dalmatie, leur a donné le nom de *hypochthon*, et a reconnu dans ce genre six espèces.

On trouvera dans le mémoire de M. Ehrenberg une description détaillée des vastes grottes de Sainte-Madeleine, avec les étangs qu'elles renferment, et où demeure le *proteus*. M. Ehrenberg n'a aperçu aucun animal dans les grottes, mais l'analyse microscopique du fond limoneux sur lequel reposent ces étangs lui a fait découvrir quarante-deux polygastriques, vingt-cinq phytolitharies et quatre végétaux. Ici, comme dans la fameuse grotte du Kentucky, on peut remarquer que ces êtres microscopiques n'ont aucune particularité remarquable, tandis que les grands animaux des cavernes ont des caractères si étranges et si spéciaux. C'est là le résultat le plus intéressant du travail de M. Ehrenberg : on voit ainsi par un exemple nouveau que les animaux des ordres inférieurs se prêtent à des conditions vitales extérieures bien plus variables que ceux qui sont placés plus haut dans l'échelle systématique.

La vie microscopique, qui se propage aisément dans des profondeurs privées de lumière, se perpétue de même sur les hauteurs glacées des montagnes les plus élevées : les échantillons recueillis par MM. Schlaginweit sur le sommet du Monte-Rosa, dans les Alpes, et à 20,000 pieds de hauteur sur les cols les plus élevés de l'Himalaya, ont déjà offert des formes organiques à M. Ehrenberg. M. Pitschner a fait l'ascension du mont Blanc le 1^{er} août 1859, et a envoyé au savant micrographe de Berlin des échantillons provenant des Grands-Mulets et du sommet même de la montagne. Parmi les formes organiques qui s'y trouvaient, quelques-unes vivaient encore à leur arrivée à Berlin ; parmi ces formes, au nombre de 85, il se trouva 53 polygastriques (44 bacillaires, 8 arcellines, 1 desmidiacée), 14 phytolitharies, etc. Les formes obtenues dans la neige fondue ont une structure si délicate et si parfaite, que M. Ehrenberg ne pense pas qu'elles aient été amenées à la place qu'elles occupent, avec les poussières de l'air ; il ne pense pas non plus qu'elles aient subi l'effet de gelées et de dégels successifs, et admet qu'elles étaient fraîchement vivantes quand on les a recueillies.

Parmi les êtres microscopiques du sommet du mont Blanc, il faut signaler *disiphonia australis*, qu'on n'avait encore observé que dans le pays de Kerguelen, situé à la latitude de 60° sud, dans les mers australes.

M. Dubois-Reymond s'occupe spécialement de l'électricité animale, étude extrêmement délicate, comme toutes celles qui se rattachent aux organismes animés. Il a présenté la suite de ses observations sur les courants électriques naturels qui traversent les muscles pendant qu'ils se contractent ; mais à propos de ses études ordinaires, pour lesquelles on a besoin d'employer des appareils d'une extrême délicatesse, il a étudié l'influence des corps polarisables sur les courants secondaires qui se produisent dans les circuits, et a fait des recherches très-curieuses sur les électrodes non polarisables, le phénomène connu sous le nom de la polarité des électrodes étant l'un de ceux qui opposent les plus grandes difficultés à l'électro-physiologie. Parmi les autres travaux de la section scientifique, je citerai encore ceux que M. Henri Rose a entrepris sur le *niobium* et ses composés ; les mémoires de M. Peters sur les cheiroptères, sur les serpents recueillis dans les Philippines par M. de Jagor, et par V. Hoffmann à Costa-Rica, ainsi que sur quelques nouveaux poissons du musée de Berlin ; et une Notice de M. Ewald sur le terrain jurassique de la Saxe.

AUGUSTE LAUGEL.

ÉCONOMIE et STATISTIQUE.

System der Volkswirtschaft, etc. (Système d'économie politique), par W. Roscher.

t. I. *Les bases de l'économie politique*, t. II. *L'économie politique appliquée à l'agriculture*. Stuttgart, Cotta, 1854 et 1860, in-8°.

I.

Les adversaires de l'économie politique lui reprochent de ne pas mériter le nom de *science*, parce que... les économistes ne sont pas d'accord sur ses principes.

J'avoue que ce reproche m'a toujours surpris. Il m'a fait penser que ceux qui l'expriment ont formé leur opinion d'après la polémique des journaux, et n'ont jamais ouvert un *Traité* ou un *Manuel* d'économie politique. Ils ont confondu les principes et leur application. Si *a priori* la conséquence découle toujours *nécessairement* de son principe, il n'est pas aussi certain que chacun sache découvrir ce rapport; combien de fois ne prend-on pas un simple *post hoc* pour une conséquence! De plus, il y a une grande différence entre une conséquence et une application. La première appartient souvent encore au domaine de la théorie, la seconde descend toujours dans la pratique. Sur ce terrain, elle rencontre des influences variées dont il faut tenir compte, et qu'il est quelquefois difficile d'embrasser d'un coup d'œil. Appliquer veut souvent dire : faire accorder la conséquence d'un principe avec celle d'un autre. Or c'est sur les applications que la polémique s'élève en général, et il n'y a rien de surprenant que des économistes diffèrent d'opinion sur l'un des éléments qu'il s'agit de combiner.

D'ailleurs, s'il y avait des divergences relativement à quelques points secondaires de la doctrine, cela ne prouverait, selon moi, qu'une chose : que la science économique est en progrès. Il en est des sciences comme des arbres : les couches de bois nouvellement formées sont d'abord tendres, délicates, peu résistantes; à mesure qu'elles vieillissent, elles gagnent en dureté et se confondent ensuite avec le cœur ou le noyau de la tige. De même, on commence par admettre les principes fondamentaux d'une science; peu à peu les déductions qui avaient trouvé des contradicteurs font successivement reconnaître leur légitimité, et vont se ranger comme axiomes à côté des principes.

On dira peut-être que plus d'une déduction périt dans la lutte. Sans doute; mais celles qui sont destinées à disparaître portent dès leur origine une marque qui les fait bien vite distinguer : aussi restent-elles en général confinées dans l'ouvrage de leur auteur. Les principes et les conséquences acquis définitivement à la science, au contraire, se retrouvent dans tous les traités, et en forment le fond.

Ce qui précède me semble suffisant pour réfuter l'objection des adversaires de l'économie politique. Au besoin, je pourrais les accabler par des questions comme celles-ci : Est-ce que la *morale* n'existe pas, parce qu'on n'est pas unanime sur le point de savoir si son principe est « la vertu », ou « le devoir », ou « l'utilité », ou « la conscience », ou « la justice », ou toute autre chose? Est-ce que la philosophie n'existe pas, parce qu'il y a des idéalistes et des réalistes, des spiritualistes, des panthéistes, des matérialistes; ou, si vous l'aimez

mieux, des cartésiens, des spinozistes, des hegelien et autres? Mais n'insistons pas : je considère ma cause comme « entendue » (style du palais).

Il s'ensuit, — car voilà où je voulais en venir dès le commencement, — que ce ne sont pas les principes exposés par M. Roscher, qui sont ceux de tous les économistes, que j'ai à examiner, mais sa méthode. Lui aussi il traite de la *production*, de la *circulation* et *distribution*, et de la *consommation*; comme ses devanciers. Il parle du capital, du travail et des forces naturelles sous la première de ces rubriques; il développe les lois qui règlent les prix, le numéraire, la rente, le salaire, l'intérêt, sous les rubriques de *circulation* et *distribution*; enfin, en exposant la marche de la consommation, il examine les questions qui se rattachent à l'épargne, à la prodigalité et au luxe.

Toutefois, si l'ouvrage de l'éminent professeur de Leipzig ressemble, quant au fond, à ceux que nous connaissons, il diffère de la plupart d'entre eux par la forme, ou plutôt, il faut bien répéter le mot, par la *méthode*. Cette méthode, qu'il appelle *historico-physiologique*, mais qui me paraît mieux nommée *historico-analytique*, vise à obtenir un double résultat : 1^o la déduction des principes de l'expérience ou des faits; 2^o l'attribution de chaque point de la doctrine à l'auteur qui l'a formulé le premier, ce qui fait ressortir la filiation ou la suite des idées économiques.

C'est surtout dans la seconde partie de son programme que M. Roscher excelle. Personne ne connaît mieux que lui les économistes des seizième, dix-septième, dix-huitième siècles, et même les modernes; il est, de plus, philologue très-érudit, et pas une idée, pas une proposition économique exprimée par un ancien ne lui a échappé. Son livre devient ainsi presque une histoire des doctrines économiques, et on fait dans cette partie des découvertes curieuses. En la lisant, on gagne d'ailleurs la conviction que les vérités *vraies* ont été généralement inventées plusieurs fois, à diverses époques, et simultanément par plusieurs penseurs; je dirais volontiers que c'est à ce signe qu'on les reconnaît.

En se choisissant une méthode à lui, M. Roscher, lui aussi, a dû réinventer plus d'une fois; mais aussi, plus souvent qu'un autre, il aura reconnu qu'il doit renoncer à revendiquer la priorité de son idée. Qu'on ne pense pas, cependant, que le travail employé à chercher de nouveau une solution déjà trouvée par d'autres ait été dépensé en pure perte. En prenant un autre chemin pour arriver au même but, on découvre des points de vue inconnus et on étend l'horizon dans de nouvelles directions. De plus, une vérité ne vient jamais seule; elle est toujours accompagnée de notions secondaires qui font naître de nouvelles découvertes. Sachons donc gré à ceux qui savent réinventer.

II.

Le traité de M. Roscher doit se composer de quatre volumes¹ : le premier porte le titre spécial de : *Bases de l'économie politique*, et renferme les principes généraux; le deuxième est intitulé littéralement : *l'Économie politique de l'agriculture* (*die National œconomik der Landwirthschaft*); le troisième sera relatif à l'économie industrielle, et le quatrième aux finances. Dans les réflexions qui précèdent, j'avais surtout en vue le premier volume; je vais maintenant donner une courte analyse du second.

¹ Chaque volume formant une unité et se vendant séparément.

Je commencerai par une critique. L'introduction traite de la *Centralisation*; or, je ne vois pas quel rapport cette question aurait avec l'objet du livre. Ensuite le volume est divisé en trois parties, savoir : 1^o États antérieurs à l'agriculture (peuples de chasseurs, pêcheurs et pasteurs); 2^o Agriculture; 3^o Branches accessoires de l'agriculture (chasse et pêche fluviale, élève de bestiaux, sylviculture). M. Roscher a donc adopté l'opinion d'après laquelle les hommes ont commencé par être chasseurs ou pêcheurs, sont devenus ensuite pasteurs, et n'ont cultivé le sol que dans la troisième période sociale.

Cette opinion a pour elle des autorités si considérables que j'hésite à l'attaquer. Elle paraît d'ailleurs si rationnelle ! L'état sauvage (chasse et pêche) d'abord, la vie nomade à la tête des troupeaux (demi-civilisation) ensuite, et en dernier lieu établissements fixes, agglomération de familles, civilisation : n'est-ce pas ainsi que l'humanité a dû marcher vers le progrès ?

Qu'on n'oublie pas, cependant, que cette prétendue marche de l'humanité n'est qu'une hypothèse qui ne s'appuie sur aucun fait historique. On a même remarqué que, dans la Bible et dans la mythologie de la plupart des peuples, l'agriculture et l'élève du bétail précèdent la profession de chasseur : Nemrod ne vient qu'après Caïn et Abel¹. M. Roscher ne l'ignore pas, mais il a pensé que l'opinion courante sur les trois degrés que l'humanité doit passer successivement était assez probable pour qu'on l'adoptât. Qu'on me permette donc d'exposer mes objections.

L'homme est constitué pour être de préférence herbivore. D'après M. Flourens (*Journal des savants*, juin 1853), il n'est devenu omnivore qu'après avoir appris à se servir du feu. Je me figure donc les premiers hommes habitant une contrée dans laquelle on trouve en abondance des fruits, des graines, des plantes, et plus tard aussi des racines comestibles. L'arbre fournit en même temps un abri. Il ne vient aucunement à l'idée de cet homme de se faire chasseur. La vue d'un tigre, d'un lion, ne peut que lui causer de l'effroi, et non sans raison, comme on sait. Il n'avait pas encore l'arme qui lance l'éclair et qui tue de loin ; il n'avait même pas encore la flèche ailée, qui eût d'ailleurs été d'un faible secours contre de tels ennemis. D'un autre côté, il est probable que la viande lui aurait inspiré le dégoût que nous éprouvons à la vue d'un festin de cannibales. Aussi l'homme n'est-il arrivé à goûter de la chair des animaux que poussé par la faim ; on sait à quelle extrémité ventre affamé peut nous mener.

Vivre sans travailler, se nourrir des dons spontanés de la nature, c'est là ce qu'une civilisation ébauchée a appelé « l'âge d'or » de l'humanité. De ce que les hommes n'ont pas travaillé, il ne s'ensuit pas qu'ils n'aient rien observé de ce qui se passait autour d'eux : qu'ils n'aient pas vu la plante se développer, la fleur s'épanouir, le fruit mûrir, peut-être même la semence germer et donner naissance à une nouvelle plante semblable à celle qui a porté la graine. La faculté germinative des semences a pu être découverte par hasard ; on en aura, par exemple, caché dans la terre à une petite profondeur. Du reste, le fait de la reproduction des plantes est si fréquent et si patent, qu'on l'a certainement découvert

¹ Nemrod était chasseur, mais en même temps aussi il cultivait ou faisait cultiver le sol par sa famille. Je crois que Nemrod n'a chassé que les animaux malfaisants, sans toucher à leur chair. La reconnaissance des populations qu'il protégeait contre les bêtes féroces a conservé son nom.

de bonne heure. De cette découverte au désir de semer, de planter, il n'y a qu'un pas. Dès que les enfants savent qu'une graine donne une fleur ou un arbre, ils éprouvent un plaisir tout particulier à mettre en terre toutes les semences qu'ils peuvent espérer voir pousser.

Quand je dis que l'agriculture a précédé la chasse et la pêche, je ne veux pas donner à entendre qu'on se soit mis d'emblée à cultiver le sol d'après la méthode anglaise ou flamande, conformément aux principes du *high farming* ou de la culture intensive. Je soutiens seulement qu'on a cessé de se nourrir uniquement des produits spontanés de la terre, qu'on a forcé, au contraire, le sol à multiplier les plantes que l'homme préfère pour son alimentation.

C'est à cette époque aussi qu'il se fit pasteur. Les premiers animaux apprivoisés étaient peut-être des orphelins élevés par une âme compatissante; d'autres bêtes — herbivores, — qui se distinguent par leur douceur, par exemple la brebis, ont pu tenter l'un des désœuvrés de « l'âge d'or », et les premiers succès ont dû provoquer de nouvelles tentatives. L'élève du bétail s'est trouvé ainsi naturellement joint à l'agriculture, peut-être pas encore comme *industrie*, comme *exploitation*, mais comme *agrément*, comme nous entretenons un canari ou un perroquet.

Qu'une circonstance quelconque force une famille, une tribu à émigrer, celle-ci emmènera avec elle les animaux apprivoisés, qui la suivraient au besoin spontanément, et voici la vie pastorale nomade inaugurée.

Faisons maintenant une seconde supposition. Les nomades, acculés dans un pays stérile, se trouvent sans nourriture; le besoin les portera à *attenter*, pour la première fois, à la vie d'un des animaux qui leur sont chers, mais qu'ils n'aiment sans doute pas autant que leurs femmes et leurs enfants, et les voilà devenus carnivores ou omnivores. Maintenant, s'il le faut, ils deviendront chasseurs pour se nourrir de gibier, tandis que jusqu'alors ils n'ont tué que des bêtes féroces, à la lettre, leur corps défendant. Ils se feront pêcheurs plus tard encore, car les poissons à chair blanche et au sang froid ont dû leur inspirer d'abord des répugnances semblables à celles qu'éprouvent certaines personnes, qui devant des huîtres, qui devant des moules, qui devant des anguilles, qui devant des tortues, qui devant tous les mammifères, oiseaux, poissons, insectes qu'on n'a pas vus ou dont on n'a pas mangé dès son enfance.

Je vais plus loin. Il me semble psychologiquement invraisemblable que le chasseur cherche à apprivoiser le buffle ou l'antilope, qu'il était habitué à poursuivre comme gibier; il me semble, en outre, presque matériellement impossible qu'il réussisse à attraper vivant un animal qui a appris à craindre l'homme, et auquel on ne parvient à approcher à portée de fusil ou de flèche qu'à force de ruse et de dissimulation. Connaît-on dans le monde une peuplade de chasseurs qui soient devenus pasteurs?

De même le pasteur n'est nomade que parce que ses troupeaux sont trop nombreux pour trouver à vivre dans un étroit espace; il n'émigre que pour leur chercher de nouveaux pâturages. Comment alors s'établir à demeure? On y parvient, sans doute, mais non sans peine et sans être favorisé par les circonstances.

Je n'insiste pas davantage, car, moi aussi je n'ai que des conjectures à opposer à l'hypothèse que je combats; que le lecteur juge de la valeur des arguments sur lesquels je m'appuie.

L'ouvrage de M. Roscher ne m'a fourni jusqu'à présent que des sujets de cri-

tique; ce n'est pas qu'il n'y ait rien à louer, rien à approuver. Tout au contraire, les excellentes choses y abondent; j'ai l'embarras du choix. Mais il me semble que je devrais avant tout donner une idée plus complète du livre.

Après avoir traité, dans le chapitre premier, des peuples de chasseurs et de pêcheurs, et dans le deuxième, des pasteurs, l'auteur aborde, à partir du troisième, l'*agriculture*, et lui consacre douze chapitres, du troisième au quatorzième.

Le caractère général de l'agriculture, comment il se distingue de la chasse et de la pêche d'un côté, et de l'industrie manufacturière de l'autre, tel est le premier objet que M. Roscher examine. Il passe ensuite en revue les divers systèmes de culture : l'écobuage ou essartage, l'assolement triennal, le système pastoral, le système alterne, le jardinage; il les définit, les apprécie et fait voir dans quel cas chacun d'eux s'établit. La question du morcellement, des grandes, moyennes et petites exploitations, se rattache naturellement à cet examen.

Un chapitre (le 5^e) est intitulé : « Des rapports entre le propriétaire et le cultivateur. » L'auteur réunit ici les notions relatives au servage, aux corvées, à l'exploitation par le propriétaire, au droit de succession, au métayage, au fermage à temps (grandes et petites fermes, sous-fermiers), à l'emphytéose. Dans les trois chapitres qui suivent, il traite de questions relativement négligées en France : les rapports de la propriété avec les communes, — la famille — et les états (sociaux). A ce dernier ordre d'idée se rattache le neuvième chapitre, qui parle des servitudes et charges des biens ruraux et des paysans. Le crédit agricole, le commerce des grains et la disette, les assurances agricoles, enfin l'enseignement de l'agriculture, viennent à leur tour et complètent « l'Économie politique de l'agriculture ».

Les trois derniers chapitres examinent la chasse et la pêche dans une contrée civilisée, les questions qui concernent l'élevage du bétail, et en dernier lieu la culture forestière.

La première impression qu'on éprouve en lisant cet ouvrage, c'est que l'auteur a consulté presque toutes les publications passées et présentes, et qu'il sait les citer *à propos*. On aurait peut-être préféré, en France du moins, que les citations eussent été intercalées dans le texte et *fusionnées*, l'Allemand dirait *verwoben* (tissées) avec l'exposé. Mais M. Roscher a suivi l'usage assez répandu en Allemagne, qui consiste à renvoyer à la fin de chaque chapitre les preuves et les développements qu'on croit devoir apporter à l'appui des propositions exprimées dans le texte. C'est là une affaire de goût, n'en disputons donc pas.

Quant aux opinions, l'auteur a évité en tout les extrêmes. M. Roscher est un esprit sage, qui sait trop son Horace pour ne pas aimer le juste milieu. Aussi dirai-je volontiers, sans craindre la contradiction apparente des termes, qu'il a écrit une théorie pratique. Sous sa plume, les principes perdent ce qu'ils ont de trop tranché, les règles ce qu'elles ont de trop absolu, sans pourtant devenir vagues et effacés. Il tient compte des circonstances accessoires, des influences étrangères à l'économie politique. Ses vues gagnent ainsi en largeur, son horizon s'étend et donne à ses propositions un cachet de vérité qui frappe les personnes qui abordent ces questions pour la première fois. Je ne suis aucunement surpris du succès que cet ouvrage a trouvé en Allemagne, puisqu'il réunit, à des qualités solides que l'économiste seul est en état d'apprécier, un mérite que tout esprit cultivé ne manquera pas de discerner.

MAURICE BLOCK.

Die Geschichte und Bestimmung der Preise (Histoire des prix et circonstances qui influent sur leur taux). Traduit de l'anglais de Tooke et Newmarch, par M. C. W. Asher. Dresde, Rudolf Kuntze. 2 très-forts vol. in-8°, 1858 et 1859.

Quand on consulte les traités d'économie politique pour connaître les causes qui déterminent le prix des marchandises, on trouve invariablement la réponse que les prix sont le résultat du jeu de l'offre et de la demande. Cette réponse est inattaquable en théorie; mais, pour la pratique, elle est presque aussi énigmatique que le — parce que — qui n'est suivi de rien.

Tooke et son continuateur, M. Newmarch, ont voulu compléter la proposition et rechercher les circonstances qui influent sur l'offre et la demande, ou du moins un certain nombre de ces circonstances. Ils sont même allés plus loin, et ils ont tenté de déterminer, pour un certain nombre de cas, la mesure, le degré d'influence qu'on doit attribuer aux faits rapportés. On comprend que c'était se donner une tâche ardue, qui exigeait de celui qui voulait l'accomplir une grande pénétration et un travail long et patient; il ne suffisait pas d'observer avec attention, il fallait encore savoir analyser, et même se complaire dans l'analyse minutieuse d'un grand nombre de faits.

Les auteurs ont-ils réussi? Le lecteur va en juger. Le premier volume de la première édition anglaise a paru il y a trente ou quarante ans. Depuis, l'ouvrage s'est accru au point de former six volumes, dont le dernier a été publié en 1857, et sa réputation s'est si bien maintenue, qu'après la mort du principal auteur, Thomas Tooke, un savant allemand très-distingué, à la fois légiste remarquable et économiste très-écouté, M. le docteur Asher, de Hambourg, n'a pas jugé au-dessous de lui d'en entreprendre la traduction. Il est parvenu, soit dit en passant, à faire tenir les six volumes anglais en deux volumes allemands, bien plus compactes (1620 pages), tout en y ajoutant des notes et des annexes nombreuses et très-utiles. En ayant ainsi appelé au témoignage des faits, je puis presque me dispenser de dire que je partage l'opinion qu'ont du mérite de cet ouvrage tous ceux qui l'ont étudié.

Dans le premier volume, l'auteur examine quelques questions générales, telles que l'influence de l'abondance et de la rareté, de la guerre, des impôts, des saisons, du crédit, sur les prix; il donne ensuite un historique très-détaillé — année par année — de l'état des récoltes, surtout en Angleterre, du prix des grains et des fluctuations du crédit, de 1793 à 1847. C'est cet historique et les observations et réflexions dont il est rempli qui ont fondé la réputation de l'auteur.

L'analyse du premier volume serait incomplète si l'on ne disait pas que l'auteur suit de près les mouvements de la Banque d'Angleterre depuis 1793 jusqu'en ces derniers temps, qu'il recherche les causes et les effets de la fameuse suspension des paiements, qu'il rapporte et réfute les opinions opposées à la sienne, enfin qu'il examine et critique la nouvelle charte de la Banque, à laquelle l'illustre sir Robert Peel a attaché son nom.

Le deuxième volume de la traduction (5^e et 6^e anglais) s'applique aux années postérieures à 1847, mais l'histoire des récoltes n'y occupe qu'un espace relativement limité. L'auteur, ou plutôt les auteurs, car M. Newmarch entre maintenant en collaboration avec Tooke, ont élargi leur cadre et y ont compris des questions d'un intérêt actuel, d'un intérêt « *palpitant* ».

C'est ainsi que la deuxième section examine l'influence de la guerre de Crimée sur le prix d'un certain nombre de marchandises, sur le crédit, sur la production. La troisième section recherche l'effet des chemins de fer comme cause de l'immobilisation d'un grand nombre de capitaux. L'histoire des principes du libre échange et leur action sur la législation et le mouvement du commerce sont passées en revue dans la section suivante. Les sections V et VI traitent des Banques d'Angleterre et de France, et de la situation des finances et du crédit depuis la révolution de 1848. Enfin, les auteurs de l'*History of prices* ne pouvaient omettre de consacrer un chapitre aux effets de la découverte des gisements aurifères de la Californie et de l'Australie.

Nous nous abstenons d'énumérer les annexes, parce qu'il faudrait faire une liste de trente-quatre titres!

Si nous nous sommes borné à faire de cet ouvrage important une analyse aussi rapide, c'est qu'il est déjà connu. Mais nous n'avons pas cru devoir laisser passer la traduction de M. Asher sans l'annoncer, ne serait-ce qu'à cause du mérite de la forme, pour laquelle — cette fois — le traducteur l'emporte de beaucoup sur l'auteur, et à cause des notes et documents complémentaires qui y ont été ajoutés.

MAURICE BLOCK.

LITTÉRATURE.

ADEL (*Noblesse*), roman en trois parties, de J.-T.-H. Temme, 2 vol. in-12.
— Glogau, librairie de Karl Flemming, 1860.

En rendant compte récemment du roman de M. Meissner : *Nouvelle Noblesse*, nous constatons que les romanciers allemands semblent avoir déclaré une guerre générale au respect exagéré de la nation pour les titres et pour les privilèges de la naissance. Le roman de M. Temme, intitulé : *Noblesse*, semble inspiré par le même mot d'ordre. C'est une satire passionnée contre le monde où les parchemins sont plus appréciés que le mérite personnel et où souvent l'éclat du nom ne sert qu'à couvrir la bassesse du caractère et l'immoralité de la vie. L'action est très-complexe, mais la conclusion est très-simple. Tous les événements qui se mêlent et s'entrecroisent ne sont que les diverses parties d'une seule et même démonstration : la noblesse est fatale quand on en fait le bien suprême; l'homme qui, par vanité, par faiblesse ou par habitude, s'asservit à ses préjugés, perd dans cette servitude la plus grande partie de sa vertu native. Une morale aristocratique et factice, remplaçant la morale vulgaire et vraie, affranchit le caprice aveugle et superbe de tous les liens de la famille et de la société, mais l'existence dévoyée perd à la fois la dignité et le bonheur, et sur la pente redoutable où elle est tombée et où rien ne la retient, elle peut se perdre dans le crime et la honte. Au contraire, ceux qui, nobles ou non, ont su dédaigner la noblesse comme une ombre vaine et une creuse idole et ne s'attacher qu'aux biens réels, respecter les lois de la famille et se rendre utiles à l'État, non-seulement dominant les prétendus nobles de toute la supériorité de leur vertu, mais encore se font les réparateurs de leurs fautes et les vengeurs de leurs crimes et en sont récompensés par la considération et par le bonheur.

Ces généralités étaient nécessaires, avant l'analyse du roman. Elles en forment

le canevas et comme le fil conducteur. — Le récit se divise en trois parties. (*Histoires de voyage. — Histoires d'amour. — Histoires de famille.*) La première nous transporte au milieu même des événements, et dans un imbroglio apparent elle met en scène tous les personnages, nous indique leur caractère et nous fait connaître à demi-mot leur histoire antérieure et leur situation respective. C'est une exposition qui éveille notre curiosité sans la satisfaire, en nous montrant déjà nouée une double intrigue dont nous ignorons l'origine. — La seconde partie nous reporte de plusieurs années en arrière et par un double récit nous explique tout ce que nous désirions savoir. — Enfin la troisième partie renferme le dénouement.

Les *Histoires de voyage* se passent toutes à la fin du mois de janvier 1813, dans un relais de poste situé sur les frontières de Prusse et de Westphalie. Les écuries sont vides à cause des réquisitions forcées pour le service de l'armée française, et cette circonstance rend naturelle la réunion, dans l'hôtel de la Poste, de tous les personnages qui joueront un rôle dans le roman. Les uns cherchent à s'atteindre ou à s'éviter, les autres se trouvent rapprochés pour la première fois. — Deux jeunes gens, Wilhelm Bommel et Max Kappel, observent les voyageurs qui arrivent après eux, recueillent leurs propos, d'abord par simple curiosité, puis par un intérêt plus tendre et plus vif, et découvrent ainsi un double complot qu'ils déjouent, et une double infortune dont ils protégeront et vengeront plus tard les victimes. Ces victimes sont deux femmes, mariées l'une et l'autre dans une famille noble, et qui n'ont trouvé dans le mariage que la honte ou le désespoir.

Les *Histoires d'amour* nous retracent leur lamentable histoire : l'une, Emma Gœdecke, était la fille d'un ancien valet de chambre. Élevée avec la fille du baron de Honeck, chez qui servait son père, elle avait reçu une excellente éducation. Devenue orpheline, elle avait été adoptée par une tante, ancienne boulangère enrichie, qui l'avait instituée héritière de toute sa fortune. — Un jour, elle avait vu, dans une maison vis-à-vis, un officier prussien blessé, qui souffrait et semblait dans un dénûment extrême. — Elle avait engagé sa tante à le recueillir, elle l'avait soigné et sauvé. Le jeune officier, par reconnaissance et par amour, avait désiré épouser la jeune garde-malade. Mais il était comte et elle roturière. Elle était riche, il est vrai, et lui pauvre. Cela n'établissait pas une compensation aux yeux du père, le comte de Kappler, dont la femme était née princesse; mais il avait consenti à la mésalliance par calcul et par légèreté. C'était dans sa pensée une concession provisoire qu'il faisait aux sentiments de son fils, à qui la loi permettrait, quand il le voudrait, de recouvrer sa liberté. D'après la législation prussienne d'alors, tout mariage contracté entre un noble et une fille de naissance roturière se trouvait entaché de nullité absolue. Il n'eût été valable que s'il eût été autorisé par le consentement préalable de trois agnats du mari. Le consentement du père seul ne suffisait pas pour le légitimer, et le fils n'avait qu'à alléguer la raison de nullité pour se retrouver aussi libre que s'il n'eût jamais été marié. Cependant Frédéric de Kappler avait vécu plusieurs années très-heureux avec sa femme dont il avait eu deux enfants, et il n'aurait jamais songé de lui-même à se prévaloir de l'infâme privilège que la loi lui assurait. Mais sa mère, la fière Sidonie, rêvait autre chose que le bonheur de son fils, qu'elle voulait avant tout voir allié à une famille titrée. Par ses menées, Frédéric quitte Emma, se rend à la cour, et livré aux suggestions d'une grande dame qui l'amène à vou-

loir épouser la jeune comtesse de Daunbourg, il poursuit devant les tribunaux la nullité de son mariage. Condamnée une première fois, Emma en appelle pour sauver l'honneur de ses enfants. Condamnée une seconde fois, elle en appelle encore devant la haute cour, qui confirme la sentence. — Frédéric, redevenu maître de lui-même, est sur le point de se marier, sans le savoir, avec la maîtresse du prince royal. Son père lui sauve cette honte, mais pour l'engager à une autre union dans laquelle il trouvera une expiation non moins déshonorante et malheureuse. — La nouvelle famille dans laquelle ses nobles parents veulent le faire entrer est celle d'un juif enrichi et renégat, qui a changé de nom et de religion et s'est acheté un titre de baron. Frédéric a hésité à accepter un pareil beau-père, que ses millions n'empêchent pas d'être sot et ridicule. Il a cédé pour sauver son père d'une ruine que ses prodigalités ont rendue imminente. Il se rendait chez sa nouvelle fiancée, quand il est forcé de s'arrêter à l'hôtel même où se trouve sa femme, qui s'est mise en route avec sa tante et ses enfants pour aller tenter auprès du roi une dernière démarche.

La seconde dame persécutée, Josepha de Honeck, est l'ancienne amie et protectrice d'Emma. Son père n'a pas hésité à la marier à un baron Rurik, qui s'est pourtant présenté dans des circonstances assez étranges; mais ses papiers prouvaient qu'il était d'une excellente noblesse de Courlande, et qu'il avait en Autriche des propriétés considérables. Les titres et la fortune n'étaient que trop réels, car ils étaient le prix de l'assassinat et du brigandage. La femme du baron de Rurik découvre un jour que son mari s'est fait le meurtrier de son frère pour hériter de son nom et de sa fortune et qu'il a été chef de bandes dans les Calabres. — La littérature allemande, on le voit, est encore sous l'influence du premier drame de Schiller. Dans l'*Aïeule*, de M. Grillparzer, et dans la *Julia*, de M. Hebbel, c'est aussi un brigand qui joue le principal rôle. — Après la découverte qu'elle a faite, Josepha obtient de quitter Rurik. Mais elle demeure livrée aux persécutions d'un mari jaloux qui l'entoure d'espions et la poursuit lui-même.

Les deux jeunes gens, qui ont pénétré tous ces secrets, s'attachent aux deux dames. Bommel se fait le champion de Josepha, et Max Kappel celui d'Emma. Max, qui va avec son ami s'engager comme volontaire, a pour divers intérêts quitté le nom d'une famille pour laquelle il était presque depuis sa naissance un étranger. Son véritable nom est Max de Kappler; il est le fils de Sidonie, le frère de Frédéric et le beau-frère d'Emma. Il a toujours vécu chez un vieil oncle égoïste et original, mais très-riche, qui ne l'a adopté qu'à la condition qu'il vivrait pour lui seul. Les parents de Max ont accepté cette condition, et ils l'ont si bien remplie que le jour où le jeune homme rentrerait dans sa famille, personne ne le reconnaîtrait. Cette donnée amène la situation la plus dramatique du roman, lorsque dans la maison du baron de Gugenheim, qui joue alors avec les siens, vis-à-vis des Kappler, le rôle de Georges Dandin vis-à-vis des fiers Sotenville, Max, conduisant Emma et ses enfants, vient plaider contre sa mère, dont il n'est pas reconnu et qui ne lui oppose qu'orgueil et insensibilité, la cause de la justice et de la nature. Cette scène délicate et capitale a été traitée avec beaucoup d'art et de mesure. Max et Emma ne semblent souffrir que de l'abaissement moral des êtres qu'ils voudraient respecter et chérir. Leurs paroles sont pleines de dignité et de modération. Quand Max, qui se présente comme le frère d'Emma, forcé par les doutes injurieux de sa mère et par l'ironie de son père, leur répond : « Oui, je suis son frère, puisque je suis votre fils; » il parle sans

bravade et avec une généreuse chaleur qui le laisse maître de lui-même. — Après une émotion passagère et tout à fait comparable à celle de don Juan après l'apparition et les reproches d'Elvire, Sidonie et le comte n'en pressent pas moins le mariage de leur fils avec Rosamonde de Gugenheim.

Le dénouement s'explique de lui-même. Frédéric de Kappler, qui cède par faiblesse, se trouve puni par une vie malheureuse et ridicule. Il joue à son tour le rôle de Georges Dandin vis-à-vis d'une femme qui ne l'aime point, qui est plus fière encore de ses millions qu'il n'est fier de son titre, et qui a une cour où son mari ne tient pour elle que le dernier rang. Il est humilié devant le monde, et le déshonneur, qu'il a voulu lâchement infliger à Emma retombe sur sa tête. Emma, au contraire, est respectée et honorée. La gloire que son beau-frère a su conquérir en servant son pays la protège partout où elle se présente conduite par lui. Le jour où Frédéric sera mort et où Max sera le seul descendant de la famille, Sidonie viendra elle-même demander à Emma de vouloir épouser son fils et porter son nom. Bommel, qui a tué Rurik en se défendant contre lui, sera alors depuis longtemps déjà le mari de Josepha. Tout se termine heureusement, car, comme le dit l'auteur, ce n'est pas un roman de renoncement. Ce mot, allusion à plusieurs productions contemporaines, rappelle une petite comédie de Benedix intitulée : *Renoncement*, et qui était la critique d'une tendance trop marquée du caractère allemand.

Sans approuver entièrement, dans l'ouvrage de M. Temme, le plan et les divisions, la complexité même de l'action, les traits vagues et les couleurs mélodramatiques de l'histoire de Josepha et de Rurik, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que l'intérêt du roman n'est pas seulement dans l'idée qui l'a inspirée et dans la démonstration qu'il renferme, mais dans le talent même avec lequel sont choisis les détails et peints les caractères.

E. DE SÜCKAU.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Heidelberg, 5 janvier.

Enfin mes Allemands ont repris leurs habitudes casanières! On respire; on sait où les trouver, on n'est plus réduit à courir à leur recherche les grandes routes, les bains et les congrès. Ils sont assis chez eux dans de bons fauteuils à leurs bureaux, en compagnie de leurs livres, et se sont remis à leurs travaux ordinaires. Adieu la villégiature de la Forêt-Noire, adieu les banquets homériques des congrès! L'heure de la récréation est écoulée, celle de l'étude a sonné.

Parmi les distractions intellectuelles les plus en vogue pendant les vacances, je vous signalerai le succès toujours croissant des réunions scientifiques. Elles font fureur; c'est un entraînement général provoqué par le développement des chemins de fer et le progrès des sentiments patriotiques. Tout le monde s'en mêle, de nos jours. Nous avons vu un congrès de gymnastes à Cobourg, et un de pompiers à Mayence. Les premiers ont tenté de rétablir l'équilibre germanique, et les seconds ne sont pas parvenus à éteindre leur soif brûlante. A l'occasion de cette dernière réunion, un journal a rappelé l'anecdote suivante : « Un jour, disait-il, les pompiers de plusieurs États s'étaient donné rendez-vous dans une ville d'Amérique pour discuter la valeur des appareils et la meilleure méthode d'éteindre un incendie. Tout à coup, au milieu de la nuit, éclatent des cris : Au feu, au feu! Une maison est en flammes; mais, avant qu'on ait tiré les braves du sommeil léthargique où les avaient plongés le vin et le gin, la maison avait eu le temps de brûler jusqu'aux fondements. » Était-ce un apologue? je le crois. Il n'y a que les philosophes et les théologiens, ces athlètes de la pensée et ces sauveteurs de l'âme, qui n'aient pas réussi encore à se former en corporation délibérante.

La première de ces réunions, celle des naturalistes et des médecins, a été fondée en 1822, par Oken, le rédacteur de l'*Isis*. Elle a servi de modèle à toutes les autres. Elle ouvre cette longue procession des corps et métiers du monde scientifique, fermée par les jurisconsultes, qui ont tenu pour la première fois leurs assises, au mois d'août dernier, à Berlin. Il a donc fallu pas moins de quarante-huit années pour que, dans le même pays, dans les mêmes universités, les adorateurs du *Corpus juris* suivissent l'exemple des disciples d'Esculape.

De tout temps, et dès l'époque de Reuchlin et d'Ulric de Hutten, le savant allemand a aimé les tournées scientifiques, les voyages de découvertes intellectuelles. C'était une nécessité de sa position isolée et du morcellement politique du pays. Au retour, un horizon plus large s'ouvrait à sa pensée et à ses relations. Il avait acquis des faits nouveaux, appris à connaître les princes de la science, perdu en route une foule de préjugés et rapporté des idées plus générales. Mais,

dans ces tournées, le voyageur seul était actif; il ne parvenait souvent que difficilement à éveiller dans ses collègues l'ardeur investigatrice qui le stimulait. Quels avantages, au contraire, ne doit pas présenter une réunion de plusieurs centaines de savants, animés du même esprit, possédés tous du désir de concourir au même but, — le progrès de la science!

Ce qui a contribué surtout à assurer le succès de ces congrès, c'est que, dès l'abord, leur fondateur a eu grand soin d'en écarter tous les obstacles opposés par l'amour-propre ou par une paternité jalouse. Il a établi une égalité parfaite entre tous les membres, dans la patrie des titres et des prétentions honorifiques; il a écarté toutes les formalités académiques dans le pays de l'étiquette : votre carte d'admission, voilà votre diplôme. Mais, ce qu'il faut proclamer, à l'honneur des membres eux-mêmes, c'est que l'esprit qui préside à ces sociétés est excellent, digne de l'antique probité du caractère germanique. Les maîtres de la science écoutent avec bienveillance l'exposé des travaux de ceux qui leur succéderont un jour, et le savant fait connaître ses recherches, ses découvertes, sans craindre qu'un rival peu scrupuleux lui enlève le droit de primogéniture de ses idées. Dans cette Allemagne si découpée, si morcelée, livrée à tant de mesquines rivalités de clocher, ces associations ont le mérite de réunir, à jour et lieu fixes, des hommes qui ont intérêt à se connaître, à s'apprécier personnellement, et qui peut-être, sans elles, n'arriveraient jamais à s'entrevoir. Ces congrès ne sont donc pas seulement de grands marchés publics où s'échangent les fruits récoltés dans l'année, mais en outre un des mille remèdes imaginés pour obvier aux inconvénients de la décentralisation de l'Allemagne.

De là vient que, d'année en année, ces réunions scientifiques augmentent, et que jamais elles n'ont été aussi nombreuses que pendant cet automne, malgré le vent et la pluie. Dans le cours d'une seule semaine du mois de septembre, j'en ai compté sept, — une par jour, — et soyez assuré que le huitième n'a pas été consacré au repos. A Munich s'étaient réunis les historiens et les archéologues, à Cologne, les économistes, et à Francfort-sur-le-Mein les architectes et les ingénieurs. Tout un essaim d'éleveurs d'abeilles s'était abattu sur Hanovre, et une volée d'ornithologues sur la capitale du Wurtemberg; cinq cents médecins et naturalistes ont eu une consultation monstre à Königsberg; enfin les agronomes et les forestiers, huit cents pères nourriciers, ont tenu un immense conseil de famille dans les ruines splendides du château d'Heidelberg, et délibéré avec sollicitude sur le bien-être de l'avenir au milieu des souvenirs du passé.

Sans entrer dans de trop longs détails, permettez-moi de vous signaler deux épisodes de cette dernière réunion, la vingt et unième session du congrès agricole et forestier. Dans une des sections, M. le pasteur Allmann, député à la seconde chambre de Bade, un homme qui a bien mérité de l'agriculture, avait soulevé, avec l'autorité d'une vieille expérience, la question de l'utilité pratique des études théoriques agricoles dans les écoles de village. Mais sa proposition de généraliser cet enseignement rencontra de l'opposition de la part des grands propriétaires fonciers du Nord. A toutes ses assertions, ils répondaient par des doutes plus ou moins nettement formulés. Que faire? comment convertir les incrédules? M. Allmann eut alors recours à un argument aussi original que décisif : il fit un vrai coup d'État, et envahit le lendemain l'assemblée, à la tête de l'école primaire d'un village des environs. Du haut de la tribune, il invita ses contradicteurs de la veille à se charger du rôle d'examineurs, et les somma

de s'assurer par eux-mêmes du degré d'instruction des élèves. Le défi fut accepté, et l'examen commença. On interrogea ces enfants, de douze à quatorze ans, sur la qualité et la préparation des engrais, sur la nutrition des plantes, sur le lait, l'eau potable et l'eau à laver, et tout le monde fut ébahi de la justesse des réponses. L'enthousiasme délia les bourses; une collecte fut faite en faveur des élèves, et la proposition de M. le pasteur Allmann fut votée par acclamation.

Une autre réforme, préconisée par le Nord et combattue d'abord par le Sud, a soulevé aussi des débats animés. Frappés des graves inconvénients du morcellement de la propriété rurale au point de vue de l'exploitation, des membres de la Prusse et du Mecklembourg recommandèrent le système d'association, — une proposition terriblement entachée de ce que nous nommions *socialisme* en 1848. Mais les Allemands n'ont pas peur des mots, ils vont droit au fond des choses. Après une discussion vive, approfondie, qui fut close par un résumé lumineux de M. le président Lette, de Berlin, l'assemblée adopta également cette nouvelle motion.

Ces congrès n'ont pas seulement un côté sérieux, ils ont aussi un revers humoristique, et je m'étonne que M. Hermann Marggraff, dans son amusant récit des aventures de Jean Mackel, n'ait pas eu l'idée d'envoyer son héros, laid mais honnête, *hässliche doch ehrliche deutsche Haut*, assister aux ébats oratoires et pantagruéliques de Tombouctou. C'est un chapitre qui manque dans cette Odyssée burlesque, mais je n'ai pas la prétention de combler cette lacune. Ah! si l'auteur pouvait me prêter sa plume fine et spirituelle, son tour d'esprit original et caustique, je ne dis pas!

L'automne est aussi l'époque du passage des oiseaux nomades du monde dramatique. Acteurs et chanteurs, avant de retourner à leurs nids, les théâtres impériaux et royaux, s'arrêtent volontiers quelques jours sous d'autres cieux, dans les régions productives où fleurissent le commerce et l'industrie, et servent de régal à de simples bourgeois. Grâce à cet usage, Mannheim, Mayence, Francfort et votre correspondant ont eu dernièrement la bonne fortune d'applaudir des mains et de la voix la ravissante ingénue du *Burgtheater* de Vienne, mademoiselle Frédérique Gossmann.

Le désir seul de lever un tribut dramatique ne pousse pas les artistes allemands à entreprendre ces tournées; elles leur sont imposées aussi par le manque d'un centre commun qui, comme Paris, renferme toutes les célébrités du pays et décerne la gloire sans appel et presque sans contrôle. Il ne suffit pas, au delà du Rhin, d'être une actrice applaudie à Vienne ou à Berlin pour être de droit au premier rang; il faut, en outre, faire contre-signer ses lettres de noblesse par Dresde, Munich, Leipzig, Hanovre, Hambourg, Francfort, Stuttgart et Kræwinkel, la capitale imaginaire des Philistins allemands. Hors ça, pas de réputation incontestée: on reste une célébrité locale.

L'Allemagne entière a consacré, par ses applaudissements, ses enthousiasmes, la renommée de mademoiselle Gossmann qui, pour être jeune, n'en est pas moins une des artistes les plus accomplies de notre époque. A première vue, on devinait son passage victorieux dans une ville par le ravage des jardins, — plus une fleur sur pied, un vrai massacre de ces innocentes. Que les hommes aient été subjugués, c'était de rigueur; mais les femmes, monsieur, le bataillon sacré des femmes avait mis bas les armes, et ses applaudissements désintéressés n'étaient pas ceux qui flattaient le moins l'amour-propre de l'artiste. Mon excel-

lent ami Carjat, qui assistait avec moi à une des victoires de la Gossmann dans la salle de Mannheim, n'en revenait pas : « Eh quoi ! me disait-il, sont-ce là ces Allemands qu'on nous représente toujours comme des êtres apathiques et froids ? mais c'est du délire ! » Pour moi, qui n'ai jamais vu sans vive émotion le triomphe d'un grand artiste à la tribune parlementaire, au palais ou sur les planches, ces cris qui partaient du cœur éveillaient un écho dans le mien. Au plaisir de goûter une ravissante création artistique venait se joindre la satisfaction qu'on éprouve à la vue du spectacle vivifiant d'un public franc, sincère et ingénu au milieu de ses plaisirs. Dans tous les théâtres du monde, la moitié du spectacle est toujours dans la salle, — même quand la Gossmann est en scène ; car, sans crainte de paradoxe, on peut demander à un peuple : Dis-moi comment tu t'amuses, et je te dirai qui tu es.

Mademoiselle Gossmann n'a pris le théâtre que depuis quelques années : elle est le dernier astre, pour me servir d'une expression favorite de nos voisins d'outre-Rhin, qui se soit levé au ciel dramatique de l'Allemagne. Comme elle est dans l'âge heureux où une femme peut encore avouer la date de sa naissance, je vous confierai quelques détails de sa vie qui ne sont pas dépourvus d'intérêt. Elle est née le 23 mai 1838, à Wurtzbourg. Son père y était professeur d'histoire au lycée. Appelé plus tard à Munich, il eut l'occasion de donner à sa fille une éducation brillante. Mademoiselle Gossmann parle le français et l'anglais avec une remarquable perfection, relevée d'une légère pointe d'accent étranger qui ne déplaît pas. A quinze ans, la petite pensionnaire disait des vers de Schiller et d'Ubland, et les disait passablement ; de là sa vocation. Elle fit ses études dramatiques sous la direction d'une excellente actrice de Munich, madame Constance Dahn ; et, après avoir débuté sur la scène de la capitale de la Bavière, dans quelques rôles insignifiants, elle accepta un engagement à Königsberg. L'année suivante, en 1857, elle était au théâtre de Thalie, à Hambourg, lorsque M. Laube, l'habile surintendant des scènes impériales de Vienne, la vit dans une tournée de recrutement. Il n'hésita pas à l'engager pour la troupe d'élite du *Burgtheater*, où elle est aujourd'hui l'enfant gâtée de l'aristocratie viennoise.

J'emprunte à l'*Illustration de Bade*, le moniteur de la villégiature élégante de la capitale d'été de l'Europe, un trait qui complète le portrait que j'en trace. « A Vienne, Frédérique Gossmann est l'idole de la gentry autrichienne. On l'aime parce qu'elle est spirituelle et bonne ; on l'encense parce qu'elle est comédienne de talent. La gracieuse jeune femme a des fantaisies de charité coûteuses ; mais, si elle exploite sa popularité, c'est toujours au bénéfice de quelque infortune. Sa dernière escapade de bienfaitrice quand même mérite d'être racontée. Elle reçoit un jour la visite d'une jeune femme dont le mari, marchand de farine, est ruiné s'il ne trouve immédiatement quinze cents florins. Il n'y a qu'à Paris qu'on trouve des comédiennes possédant de pareilles économies, et celles-là leur donnent en général une destination plus solide. Ne pouvant puiser dans sa bourse, la Gossmann fouille dans son imagination, et voici ce qu'elle en tire. Dès le soir même, elle fait annoncer dans tous les journaux que le lendemain, à une heure indiquée, à tel numéro de la rue....., Frédérique Gossmann vendra de la farine au prix d'un Frédéric la livre. Les acheteurs arrivèrent en foule, les équipages prirent la file, mais il n'y eut que cent cinquante élus, car la somme une fois complétée, la jolie marchande quitta son costume de farinière et s'esquiva de la maison qu'elle venait d'arracher à la ruine. »

Avec un tact exquis, une ingénuité non étudiée, mademoiselle Gossmann a associé ainsi tous les admirateurs de son talent à sa bonne action, et cela ne fait pas moins honneur au public qui se prête au rôle de bienfaisance qu'on lui propose qu'à l'actrice qui l'y provoque. Je n'hésite pas à placer cette représentation au bénéfice d'une famille pauvre en tête de son répertoire, et je demande qu'on cite ce trait dans la Morale en action, à l'usage de nos dames de théâtre.

Son entrée au *Burgtheater* a été l'événement capital de sa vie dramatique. Dans cette école mutuelle des artistes distingués, sous la direction si intelligente, si électrisante de M. Henri Laube, son jeu a pris cette mesure aimable, ce fini des détails, ce charme des nuances, et enfin ce style correct qu'on ne découvre sur aucune autre scène d'outre-Rhin.

La multiplicité des théâtres royaux et grand-ducaux est un des écueils du talent des acteurs allemands. Au lieu d'être concentrés sur trois ou quatre scènes, comme à Paris, les premiers sujets sont disséminés sur toute la surface de l'Allemagne. Chaque scène secondaire a son idole, qu'on adore jusqu'au jour où on la traîne dans la boue pour en placer une autre sur le piédestal. L'artiste en vogue règne là en souverain absolu; il use et abuse de sa position pour écraser les modestes sujets qui l'entourent. Le public ne doit avoir d'admiration que pour lui. Il perd cette sage mesure qui est le salut des empires et des pièces de théâtre, et sacrifie l'accord général à son orgueil de coulisses. A ses yeux, ses camarades ne sont que les accessoires indispensables à la représentation, les esclaves qui précèdent le char du triomphateur. Une fois seulement, il y a cinq ans, lors de l'Exposition universelle allemande, on a vu les princes de la scène germanique abdiquer pour un jour leurs prétentions dictatoriales et se réunir fraternellement sur la scène de Munich. Ils furent récompensés de leur abnégation. On n'a pas oublié encore les exclamations d'étonnement et d'admiration de nos critiques, qui ont retenti jusqu'aux bords de la Seine. Mais ce n'était qu'un accident heureux, qu'une exposition des meilleurs acteurs à côté de celle des plus beaux produits de l'industrie. En temps ordinaire, ce n'est qu'à Vienne, au *Burgtheater*, que l'on admire un ensemble qui rappelle l'harmonieux accord qui est la gloire de la Comédie française et le salut de plus d'une pièce médiocre.

Au *Burgtheater*, mademoiselle Gossmann tient l'emploi d'ingénue. Son jeu est libre de cette afféterie sentimentale qui dépare tant d'actrices estimables d'outre-Rhin. Elle est simple, gracieuse, naïve et vraie. Jamais elle ne force l'effet scénique; elle attend qu'il ressorte sans effort du développement dramatique. Jamais elle ne fait au goût du public la moindre concession ou même la plus petite avance de costume. Du haut de son talent elle dédaigne de provoquer des applaudissements par les ficelles ordinaires en usage sur les planches et à la portée de la première coquette venue. Elle ne compromet pas sa réputation d'artiste à courir après le succès; elle n'est pas si ingénue, de ne pas savoir qu'il n'en viendra qu'avec d'autant plus d'empressement à elle. — Et, chose incroyable! elle a le respect si rare de l'œuvre bonne ou médiocre qu'elle interprète, et plus encore celui de son art. Sans trembler un auteur peut lui confier un rôle, car, loin de le travestir par des recherches inutiles, elle le complétera tout au plus par des nuances délicates et inattendues.

Comme la plupart des sociétaires de la Comédie française, mademoiselle Gossmann est décorée de plus d'une médaille de sauvetage. Que de pièces, grand Dieu! n'a-t-elle pas arrachées à la triste mort de l'oubli!... Par la can-

deur et la justesse de son jeu, elle a donné à une bluette de M. de Holtei, *Elle écrit à elle-même*, la valeur d'une œuvre d'art. C'est un caillou du Rhin qu'elle a monté en diamant. Je me garderai bien de vous dire la pièce, mais je vous en citerai la scène principale d'où elle a tiré son titre. Une fillette, simple, naïve et bonne, mais égarée par les mauvais conseils d'une femme qui vit séparée de son mari, a fait le vœu impie de ne pas aimer, et refuse son consentement à un mariage que son père désire. Le fiancé évincé imagine alors d'éveiller dans ce cœur de seize ans l'amour qui sommeille, par une malice aussi vieille que le monde et qui manque pourtant rarement son but. Il confie à la jeune fille qu'il en aime une autre; il la supplie de lui venir en aide, d'écrire quelques mots sous sa dictée à l'amante imaginaire, car il s'est blessé à la main. Elle fait quelques objections, mais la pitié la gagne et elle consent. Elle prend la plume avec indifférence, elle la jette, avant même que la lettre soit terminée, comme le soldat ses armes, et se reconnaît vaincue. Pour peindre ce passage gradué, rapide, de l'indifférence au dépit, du dédain à l'amour, mademoiselle Gossmann a appelé à son secours toutes les ressources les plus fines, les plus déliées, les plus délicates de la voix, du geste et du regard, et elle a réussi à en faire une des plus ravissantes scènes qu'on puisse voir au théâtre. Ce n'est plus une ingénue, c'est l'ingénuité elle-même qu'on applaudit.

A Vienne, la Gossmann ne donne que les ingénues, mais dans ses tournées triomphales elle annexe à ce répertoire un peu restreint toute la riche série des rôles—Déjazet, *Richelieu*, *Létorières*, *le Gamin de Paris*, et passe alors, avec un égal succès, des accents naïfs, tendres et doux de l'ingénuité allemande aux éclats joyeux, brillants et sympathiques de la gaieté française. C'est une comédienne accomplie.

Elle ne donne pas seulement des traductions, elle joue même en français sur la scène allemande, dans un petit vaudeville : *le Prussien et la Picarde*. C'est un acte moitié en allemand et moitié en français, sur une donnée assez originale. Un soldat prussien s'est promis de souffleter toutes les Françaises qu'il rencontrera, parce qu'un voltigeur de la garde impériale a frappé sa sœur pendant la campagne de Prusse. Mais, par la séduction de son chant et de sa danse, la jolie campagnarde désarme le brutal, qui quitte la ferme trop heureux d'avoir pu lui dérober un baiser. Mademoiselle Gossmann a dit ce rôle avec une pureté d'intonation parfaite, et dansé sa bourrée avec une grâce chaste qui défie toutes les hardiesses du costume. Sa beauté, au besoin, la dispenserait d'avoir du talent; eh bien non! elle joue avec autant de soin que si elle était laide.

Un instant la scène allemande a craint de perdre cette actrice qui fait sa joie et son charme, en recevant la nouvelle des fiançailles de mademoiselle Gossmann et du comte de Prokesch-Osten, fils de l'internonce d'Autriche à Constantinople. Mais ce n'était qu'un faux bruit : son mari quittera l'armée et non elle le théâtre. Bonne nouvelle! car quelque besoin que l'Autriche ait de soldats, l'Allemagne pourrait plus difficilement encore se passer de Frédérique Gossmann.

E. SREINGURLET.

Dresde, 5 janvier.

Ce que je vous ai dit dans ma dernière lettre sur l'état de notre peinture, n'est pas très-réjouissant; ce qui me reste à vous dire aujourd'hui sur celui de notre sculpture est un peu plus digne d'intérêt.

Nos deux artistes, Rietschel et Hænel, sont très-occupés en ce moment. Le premier travaille à un monument qui doit être élevé à Worms en l'honneur de Luther; c'est une œuvre grandiose et imposante. Il y a d'abord au centre la statue du célèbre réformateur, haute de dix pieds et demi et placée sur un piédestal de dix-huit pieds. L'artiste a représenté son héros au moment où il prononce à la diète de Worms ces célèbres paroles : « Voilà ma ligne de conduite et je n'en dévierai pas : que Dieu me soit en aide, *amen* ! » Le haut du piédestal est orné de médaillons des héros les plus marquants de la réformation; le bas représente quelques scènes caractéristiques empruntées à la vie de Luther; et le socle supporte quatre grandes statues assises : ce sont celles de Jean Huss, de Savonarole, de Wiclef et de Pierre Valdo, tous quatre précurseurs de la Réforme et représentant chacun une grande nationalité.

Autour de ce beau groupe s'élèvent les quatre statues en pied de ceux qui ont prêté à la Réformation le secours de leur épée ou de leur plume : c'est d'une part, Reuchlin et Mélanchthon, et d'autre part, Philippe de Hesse et Frédéric de Saxe. Tous ces personnages ont des attitudes qui répondent à leur caractère et au rôle qu'ils ont joué.

Enfin, l'artiste a voulu associer au souvenir de tous ces grands hommes celui des villes qui ont souffert ou combattu pour la même cause. Il les a représentées au nombre de trois, sous la figure de femmes assises, et les a placées entre les statues en pied. Il y a d'abord Magdebourg en deuil et le glaive brisé; puis Augsbourg tenant la palme de la victoire et cette feuille importante de la Confession qui porte son nom; et enfin Spire qui rappelle par son attitude de protestation le courageux acte de foi auquel les chrétiens évangéliques durent le nom de protestants. Tout cela n'est encore qu'ébauché et ne pourra pas être achevé de sitôt; mais l'on a confiance dans le talent de Rietschel, et l'on est persuadé qu'il fera un chef-d'œuvre. On voudrait avoir la même certitude que les fonds nécessaires à l'achèvement et à l'érection de ce beau groupe arriveront à temps : pour le moment on est un peu inquiet et l'on collecte. Si les protestants de France comprenaient leurs devoirs, ils s'empresseraient d'ouvrir une souscription en faveur de cette œuvre éminemment religieuse. L'artiste, en accordant une place dans son chef-d'œuvre aux réformateurs étrangers, tels que Savonarole et Pierre Valdo, leur a donné l'exemple de la générosité et de la fraternité chrétiennes; il me semble qu'ils ne pourraient guère refuser de l'imiter.

Le monument auquel Hænel travaille a moins d'importance et procurera sans doute moins de gloire à l'artiste. Il est destiné à rappeler au souvenir des Saxons l'aimable physionomie et les douces vertus de feu Frédéric-Auguste III. Ce prince mérite certainement cette marque de respect : il était bon, pacifique, éclairé et libéral. Mais la vertu toute seule ne suffit pas toujours à éveiller le génie, et si Hænel réussit à faire une œuvre intéressante, il en aura d'autant plus de mérite. Il a représenté son personnage debout, la main gauche appuyée sur son épée qui

va se perdre sous les plis de son manteau, et la main droite serrant la constitution qu'il a donnée à son peuple. Cette statue aura douze pieds de haut et sera placée sur un piédestal de dix-huit pieds que décoreront les quatre Vertus cardinales assises.

Aussitôt que ce monument sera achevé, Hænel entreprendra celui du prince de Schwarzenberg dont l'empereur d'Autriche vient de lui confier l'exécution.

Hænel et Ritschel ont plusieurs élèves dont quelques-uns promettent beaucoup; un de ceux de Rietschel fait en ce moment une statue de Litz, l'économiste, qui a déjà fixé l'attention des artistes. Dès qu'elle sera achevée, j'en rendrai compte à vos lecteurs.

A. M.

CHRONIQUE PARISIENNE.

M. Arnould Fremy, l'auteur des « *Maîtresses parisiennes* », ces saines et piquantes études où l'homme d'esprit sert d'auxiliaire à l'homme de bonne volonté, publie aujourd'hui *les Mœurs de notre temps*¹. La lecture de ce livre raffermirait. Si l'auteur veut bien me le permettre, je classerai son ouvrage parmi ceux, aujourd'hui trop rares, de la littérature tonique. Il resserre la fibre morale. Nous croyons trop aisément notre tâche accomplie quand nous nous sommes critiqués nous-mêmes. La paresse de notre vouloir y trouve une sorte de volupté amère, et nous pensons nous être suffisamment vengés de nous dans cette contemplation mélancolique. Quant au reste, et pour sortir de la torpeur morale qui nous a envahis, nous attendons sans doute un miracle. M. Arnould Fremy en appelle au miracle intérieur de la volonté. Il a raison. La volonté est comme la corde de l'arc : si elle doit pousser le trait jusqu'au but, il faut qu'elle soit tendue. L'auteur de cet essai n'est pas enthousiaste, mais il n'est pas non plus découragé, se plaçant aussi dans le vrai milieu du moraliste. Il croit à la possibilité de réagir contre des tendances mauvaises, corruptrices et artificielles qu'il signale, et c'est à cette réaction qu'il nous convie, ainsi que lui-même. La première qualité du moraliste, c'est d'être honnête homme. Que serait un moraliste sans morale, et de quel droit nous prêcherait-il ? On sent que M. Fremy a qualité sous ce rapport. De plus, il est observateur, et son esprit a de la justesse. C'est là une seconde vertu, et qui tient de bien près à la première. Les caractères honnêtes font souvent les esprits droits, et le bon sens, à ceux qui l'envisagent de ce côté, apparaît même comme l'honnêteté de l'esprit. Mais tout en reconnaissant à l'auteur des qualités du moraliste, je ne les rencontre pas toutes en lui, du moins à un degré suffisant. Je voudrais dans la pensée quelque chose de plus incisif, dans la forme un trait plus mordant et plus caractéristique. La Bruyère, qui reste le modèle du genre, observe à *l'emporte-pièce*. Aussi, chez lui comme chez Molière, quelle saillie et quelle verve dans le bon sens ! La Bruyère, il est vrai, a déjà quelque peu la coquetterie de son talent d'observateur, et de là, en plusieurs endroits, des touches un peu apprêtées. Je dois rendre cette justice à M. Fremy, qu'il n'aime pas l'artifice, et que sa pensée ne cherche pas l'effet. Il est naturel, il hait la phrase ; jusqu'à son style, tout en lui est de l'honnête homme. Mais je lui reprocherais volontiers de s'être montré trop homme de lettres en maints endroits. L'homme de lettres, d'invention assez récente, forme une caste. Les grands moralistes n'ont connu que le genre humain, bien qu'ils l'observassent sous l'angle d'un siècle et d'un pays particuliers.

¹ Librairie-Nouvelle. 1 vol.

J'ignore l'accueil qui sera fait à ce livre par le public; ce que je puis affirmer, c'est que l'auteur, en l'écrivant, ne s'est pas préoccupé de lui plaire. Mais on dit que c'est souvent un moyen de réussir auprès de lui.

GRUEL, ou une Colonie d'aliénés vivant en famille et en liberté. — Étude sur le meilleur mode d'assistance et de traitement dans les maladies mentales, par Jules Duval ¹. Le cœur d'un véritable ami de l'humanité est dans ces pages. Sous des documents, des expériences, des exemples d'une haute importance pour la science médicale et d'une grande portée philosophique, on sent vibrer partout, avec une simplicité d'expression touchante, l'émotion du philanthrope. M. Duval a fait une enquête extrêmement intéressante sur le douloureux problème de la folie. Son étude se résume pour moi dans cette proposition générale : Traitons humainement la folie humaine. La folie est sœur de la raison, elle est née le même jour, tout près d'elle, et la menace sans cesse. Raison humaine, fragile esquif qu'un coup de vent peut jeter en pleine mer sur les vagues furieuses que soulève la folie, ou bien sur les flots doux et calmes où elle fait resplendir, voilant le gouffre, l'image d'un ciel mensonger. Combien la folie nous rappelle profondément, par le spectacle de cette fragilité intellectuelle, au sentiment de la solidarité humaine ! Ne passons donc pas impitoyables devant nos frères qu'emporte le sinistre courant, et quand nous voyons quelque esprit menacé de disparaître dans l'abîme, ne disons pas simplement : Encore un homme à la mer ! Détachons la barque de sauvetage, et tâchons de ramener à bord le malheureux passager.

J'éprouve un réel plaisir à annoncer le nouveau livre de M. Paul Janet, *Étude sur la dialectique dans Platon et dans Hegel* ². M. Janet est un vrai philosophe, qui ne s'imagine pas, comme quelques-uns de ses confrères à tempérament d'inquisiteur, que les gens qui ne pensent pas identiquement comme lui le font tout exprès pour le contrarier. Il est ferme et très-arrêté dans ses opinions, mais il a beaucoup de science, et l'histoire des systèmes lui est très-familière : on ne le lit donc jamais sans un grand profit. On trouvera dans ce volume un vigoureux exposé critique de la doctrine de Platon envisagée sous forme dialectique. M. Janet s'est également attaqué à la dialectique de Hegel. L'examen auquel il se livre nous a paru très-net, d'une analyse ferme et déliée. Cette critique nous a rappelé ce que nous disait un jour un philosophe allemand d'un grand renom, et qui commença par le hegelianisme le plus fervent : « La plus grande raison s'accouple dans Hegel à la plus grande déraison. »

Ce qui prouve que M. Janet est doué d'un esprit vraiment philosophique, c'est qu'il sait honorer un adversaire qu'il réfute, et reconnaître sa grandeur et sa force jusque dans ses égarements. M. Janet, j'aime à le répéter, ne se croit pas obligé de se fâcher ni de crier anathème parce qu'on a eu l'impertinence de penser autrement que lui. Il cherche à faire comprendre pourquoi on a pensé autrement. Il s'efforce de faire pénétrer sous la cuirasse de cette fameuse dialectique dont s'est bardé le colosse aux pieds d'argile la pointe de l'analyse et de la logique. Il ne veut avoir justice du raisonnement que par le raisonnement. La contradiction qu'éprouvent ses propres idées ne produit pas en lui d'épanchement bilieux. S'il a montré ailleurs quelque irritation, — et qui donc est absolument à l'abri des pensées agressives ? — il s'est maintenu ici dans les régions sereines de la

¹ Guillaumin et C^{ie}, 1 vol.

² 1 vol. in-8°. Chez Ladrangé.

libre discussion, qui est le terrain commun de tous les philosophes. Que la philosophie soit pour les philosophes une école mutuelle et non un champ clos. L'usage de la raison doit être concédé à chacun, si on ne veut lui contester la dignité humaine. Le mépris et le dédain ne peuvent atteindre que le caractère; l'esprit individuel se portant librement vers la recherche de la vérité doit être respecté et estimé de tous ceux qui font profession de philosophie : s'ils en agissent autrement, c'est la philosophie elle-même qu'ils attaquent. L'amour de la vérité couvre également toutes les opinions. Il n'y a que les inquisiteurs et les hypocrites que le philosophe doit haïr; car la haine des hypocrites et des inquisiteurs s'est toujours montrée en raison directe de la vocation philosophique. Chacun prend dans un livre ce qu'il peut. Dans celui de M. Janet, exposant sous forme critique la dialectique de Platon et de Hegel, j'ai retrouvé, en ce qui me concerne, ce qui me paraît se dégager de toutes les métaphysiques et constituer la métaphysique elle-même : d'une part, l'impossibilité de nier, l'univers et l'homme étant donnés, le rapport du fini et de l'infini, du réel et de l'idéal; d'autre part, l'impossibilité, pour notre intelligence, de comprendre ce rapport qu'elle ne peut cependant écarter. La métaphysique est faite pour poser le problème de l'absolu, non pour le résoudre, pour tracer nettement les limites de l'esprit humain, et non pour les franchir. Cette conviction me met à l'aise vis-à-vis de Hegel comme vis-à-vis de Platon; elle me permet d'apprécier dans l'un et dans l'autre ce qui rentre dans l'ordre intelligible et ce qui s'enfonce dans l'impénétrable. Platon et Hegel ont fait de réelles et grandes découvertes en cherchant l'absolu, mais cet absolu ils ne l'ont point trouvé. M. Janet serait-il plus heureux?

L'hiver dernier, nous annoncions la traduction des drames et des poèmes de Schiller, par M. Ad. Regnier (de l'Institut). Aujourd'hui, cette publication importante reçoit son complément par l'édition des œuvres historiques du poète. Il faut savoir grand gré à M. Regnier de faire ainsi vaillamment acte de germanisme, et cette *Revue* ne peut que se féliciter de rencontrer un pareil concours.

CHARLES DOLLFUS.



CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

LA RENAISSANCE EN ITALIE.

La Culture de la Renaissance en Italie, par M. JACOB BURCKARDT ¹.

M. Burckardt ne raconte pas proprement l'histoire de la Renaissance en Italie. Le sujet qu'il a choisi est, à la fois, plus général et plus restreint. Il néglige les événements qui font grand bruit dans les histoires ordinaires. Les aventures militaires, les intrigues diplomatiques, les révolutions de palais, l'intéressent médiocrement. S'il en parle, c'est généralement par voie d'allusion et dans le seul but d'en faire jaillir un trait de lumière sur la condition des hommes. Car le sujet véritable de ce livre, c'est l'homme lui-même, tel qu'il s'est manifesté en Italie à l'époque de la Renaissance.

L'ouvrage de M. Burckardt prend un rang très-distingué au milieu d'une série d'ouvrages qui forment une branche importante de la littérature historique de l'Allemagne contemporaine. Si je devais trouver leur analogue en France, je n'aurais guère à citer que l'*Histoire des Français des cinq derniers siècles*, de M. Monteil. Je cherche même en vain dans notre langue un mot qui traduise exactement le titre allemand. Celui de civilisation est trop large et trop vague; je doute que celui de culture soit, dans ce sens, suffisamment autorisé. Je demande toutefois à m'en servir, puisque c'est celui qui rend le mieux la pensée. Ce que ces livres tâchent de peindre, en effet, c'est l'homme tout entier, avec sa culture intellectuelle et morale, et même, si je puis le dire, sa culture physique.

Chaque époque a sa culture particulière, et l'on conçoit très-bien qu'on puisse en faire l'histoire. Mais on comprend aussi à quel point cette histoire est difficile. Et, comme elle est encore toute nouvelle, les

¹ 1 vol. in-8°. Bâle, 1860.

livres les plus savants ne seront longtemps encore que des essais, comme M. Burckardt le dit trop modestement du sien. Pour nous, avant de rendre compte du livre, nous avons d'abord à montrer au lecteur français qu'il y a dans ce sujet la matière d'un livre.

Chaque époque qui marque dans l'histoire a une physionomie particulière, un caractère propre qui s'exprime dans les arts et dans les lettres, dans la direction des travaux scientifiques, dans une certaine tournure d'esprit commune à tous les hommes d'un même temps, et jusque dans leurs traits extérieurs. Le dix-septième siècle en France ne ressemble ni au seizième ni au dix-huitième, et tous les hommes de chacune de ces époques ont entre eux un air de famille qui les rend parfaitement reconnaissables. Un œil un peu exercé donnera immédiatement sa date à un poème, un tableau, un livre d'histoire ou de science, un détail de mœurs, un personnage de chacun de ces trois siècles.

Cette physionomie morale et intellectuelle varie suivant le temps et aussi suivant la race, le pays. L'homme de l'antiquité, celui du moyen âge et l'homme moderne ont, dans tous les sens, une culture toute différente. Dans l'antiquité même, le Grec diffère sensiblement du Romain, et l'Asiatique fait contraste avec l'un et avec l'autre. L'esprit égyptien ne ressemble pas plus à l'esprit grec que la pyramide de Chéops au Parthénon : car la culture est un ensemble dont l'homme est le centre et le lien. Comme on a pu reconstituer, à l'aide de quelques fragments d'ossements, des espèces entièrement disparues, de même un esprit, à la fois observateur et synthétique, reconstruirait, sur la vue d'un seul monument, d'une seule œuvre littéraire ou artistique, toute la culture d'un peuple. Quelques ruines découvertes au milieu du désert ont fait revivre devant nous Persépolis et Ninive, et déjà les savants s'occupent à restaurer, au moyen de ces débris, la civilisation de ces anciens empires.

Appliquée à de grandes masses, cette étude donne assez facilement des résultats considérables. Il ne serait pas très-difficile de faire, comme Plutarque pour ses grands hommes, le parallèle de l'Européen et de l'Asiatique, ou celui du Grec au temps de Périclès et du Grec moderne. Mais en s'essayant sur des temps moins éloignés l'un de l'autre et sur des peuples moins dissemblables comme race et comme situation géographique, cette étude rencontre d'immenses difficultés. Les dissemblances ne ressortent plus par le seul effet du contraste ; les traits moins accentués ne se reconnaissent que par l'examen le plus minutieux et ne se reproduisent que par l'art le plus consommé. C'est

un détail, insignifiant en apparence, qui donne son caractère à la physionomie; mais si ce détail est manqué, le portrait ressemble à tout le monde et ne ressemble plus à son modèle.

Depuis le moyen âge, la culture de tous les peuples de l'Europe tend de plus en plus à se confondre. Les différences nationales s'effacent de plus en plus sous l'influence d'une éducation cosmopolite. La philosophie, comme la religion, n'a pas de patrie. Les études littéraires sont à peu près les mêmes en France qu'en Allemagne, et les relations commerciales, la facilité et la rapidité des voyages, toute une série de découvertes qui ont pour résultat de supprimer la distance, ont amené un rapide échange d'idées et de goûts dans les classes mêmes où ne pénétrèrent pas les lettres et les arts. Le Français du dix-neuvième siècle ressemble certainement plus à son contemporain d'Allemagne ou d'Angleterre qu'à son ancêtre du douzième ou du treizième siècle. Les goûts littéraires, les travaux scientifiques, les arts, les modes se propagent avec une rapidité singulière, et, dans toute l'Europe, l'homme moderne vit d'une vie très-analogue, sinon semblable, au milieu d'une même atmosphère morale et intellectuelle. Je parle ici surtout, on le comprend, de l'homme cultivé; car, pour l'homme sans culture, les influences de race, de climat, de tradition conservent beaucoup plus leur pouvoir. Le monde moderne présente en effet un phénomène que n'offrait pas, au moins au même degré, le monde ancien. Un abîme s'est creusé, depuis la Renaissance surtout, entre les classes lettrées et les masses ignorantes. Cet abîme diminue sans doute par l'accession progressive d'un plus grand nombre d'hommes aux résultats de la civilisation générale; le moment approche où, pour rencontrer les derniers débris d'une culture dépassée depuis longtemps par la société moderne, il faudra les chercher dans quelque village reculé; mais là, malheureusement, on sera longtemps encore certain de les trouver.

Les populations illettrées ne restent sans doute pas étrangères aux changements qui se font dans la culture générale; il me paraît même certain que les époques de progrès accéléré produisent des changements beaucoup plus complets dans les masses en apparence immobiles que dans les classes lettrées. Est-ce une illusion de penser que la différence est beaucoup plus marquée entre nos paysans et ceux du seizième siècle qu'entre les lettrés des deux époques? La culture générale constitue une sorte d'atmosphère dans laquelle respire tout un peuple, et c'est là ce qui explique comment s'opèrent les grandes révolutions dans les idées et dans les mœurs. Mais si la physionomie

morale des classes cultivées est difficile à saisir, malgré les productions littéraires et artistiques dans lesquelles elle s'exprime, combien n'est-il pas plus difficile encore de préciser l'influence exercée par les conquêtes de l'intelligence humaine sur les populations qui sont encore la proie de l'ignorance ! Il y a là, dans tous les livres qui traitent de la culture d'un peuple et d'une époque, une lacune inévitable. Cette lacune est, selon M. Burckardt, moins grande en Italie que partout ailleurs ; les classes y sont moins séparées sous le rapport de l'intelligence, comme elles y ont toujours été moins séparées par la naissance. Mais en Italie, comme dans toute l'Europe moderne, l'accession des masses aux travaux de l'esprit et aux jouissances des arts reste encore, malgré les progrès accomplis, un des plus obscurs problèmes de l'avenir.

C'est en Italie que M. Burckardt fait naître l'homme moderne. C'est l'Italien qui, le premier, a soulevé le voile qui, au moyen âge, troublait la vue de l'homme dans la contemplation de sa propre nature et du monde extérieur. « Entrevus au travers de ce voile, tissu de foi, de simplicité puérile et d'illusion, le monde et l'histoire apparaissaient à l'homme sous des couleurs singulières, et l'homme lui-même ne se reconnaissait pas comme homme, mais uniquement comme race, peuple, parti, corporation, famille ou sous toute autre forme générale. » L'Italien, avant tout autre Européen, se développa au point de constituer un « individu spirituel » ayant la pleine conscience de son individualité ; il fut aussi le premier qui regarda le monde d'un œil assuré et qui le vit tel qu'il est. Tandis que le reste de l'Europe sommeillait sous le poids de ses préjugés et de ses illusions, l'Italie se lançait, avec une audace singulière, dans les voies nouvelles qui devaient conduire le monde moderne, par de longs et pénibles efforts, à la constitution d'une science rationnelle et à l'émancipation progressive de l'individu.

M. Burckardt, qui, par sa culture d'esprit, appartient entièrement au dix-neuvième siècle, ne pouvait rester étranger aux idées politiques qui sont un des signes de ce temps. Mais, quand il n'aurait pas été entraîné de ce côté par la direction générale des esprits, il y serait arrivé par la nature même de son sujet ; car il est impossible de n'être pas frappé de l'influence exercée par la constitution des États italiens sur l'éclosion précoce de l'homme moderne en Italie. Et c'est pour cela, non moins que par la nécessité de construire d'abord le théâtre

Quand la principauté n'est pas renversée par une révolution populaire ou par un coup de main, elle se transmet non pas, comme dans le reste de l'Europe, au parent le plus rapproché, mais au plus capable. La naissance légitime n'est en cela comptée pour rien. Toute maison princière d'Italie inscrit, sans aucun embarras, des bâtards dans son arbre généalogique. Quand Pie II passa par Ferrare (1459), on vit sans surprise huit bâtards de la maison d'Este chevaucher à sa rencontre; parmi eux le duc régnant lui-même. C'est l'époque aussi où les fils de papes fondent des principautés. Un siècle plus tard, les idées ont changé. Le cardinal Hippolyte Médicis (1533) prétend avoir droit au gouvernement de Florence parce qu'il est peut-être enfant légitime et, en tout cas, fils de mère noble, tandis que le duc Alexandre a pour mère une servante. Un peu plus tard, Varchi pose en thèse que la succession des enfants légitimes est une loi de la raison et la volonté même du ciel.

Si cette indifférence pour la naissance légitime dénote peu de respect pour le mariage, elle prouve d'autant mieux l'importance absolue attribuée à l'individualité. L'individu se trouvait complètement réduit à ses propres forces. Aucun préjugé de caste ne lui était un secours, ni un obstacle. Le prince se garde bien de se livrer à une noblesse de cour : ayant besoin de tout le monde, il se sert de tout le monde, et traite tous ceux qui l'approchent, les artisans comme les grands dignitaires de l'État, avec une aimable familiarité. Souvent il sait lui-même mettre la main à l'œuvre; Alphonse I^{er}, par exemple, est un habile fondeur de canons. C'est aussi un homme très-instruit. Il a fait de grands voyages en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas, non pas pour se distraire, mais pour s'instruire. Un prince qui voyage pour étudier le commerce et l'industrie des pays étrangers, c'est chose rare en tout temps; au quinzième siècle, on peut affirmer qu'un Italien seul était capable d'en concevoir le projet et de l'exécuter.

Le souverain le plus admiré, c'est le soldat de fortune, le *condottiere* qui, par son talent, a conquis une principauté. La condition des chefs de bandes était difficile entre toutes. Vaincus, ils étaient infailliblement perdus; vainqueurs, ils faisaient ombrage et étaient sacrifiés à la sécurité de ceux qui les payaient. Un contemporain raconte à ce sujet une de ces anecdotes caractéristiques qui, ainsi que le dit M. Burckardt, sont vraies partout sans l'être nulle part : « Une ville d'Italie, Sienne, dit-on, avait un *condottiere* qui la délivra de ses ennemis. Tous les jours les bourgeois se réunissaient pour délibérer sur la récompense qu'il conviendrait de lui donner. Aucune

seigneurie avec cette inscription : *Exemplum salutis publicæ civis posuere*. 1495. Cependant la masse de la population se résignait, sans trop de peine, à la tyrannie. Une révolution populaire au quinzième siècle est aussi rare que le meurtre du prince est fréquent; car le premier éveil de l'individualité avait bien pu créer des hommes, il n'avait pas créé des citoyens. L'ancien esprit municipal était mort; pour voir renaître l'esprit public sous une forme nouvelle, il fallait que l'homme eût pleinement conquis son indépendance individuelle, et c'est l'œuvre qui se poursuit depuis la Renaissance.

Les républiques, au quinzième siècle, avaient disparu ou allaient disparaître pour la plupart; mais celles qui subsistaient encore exerçaient sur la culture générale une influence incalculable. M. Burckardt en décrit deux surtout, dont chacune est un type : Venise et Florence.

Venise est la patrie de la statistique. Nous avons, dès 1422, le nombre de ses habitants, et, chose remarquable, tandis que partout ailleurs on compte par feux ou par hommes en état de porter les armes, à Venise on compte déjà, comme aujourd'hui, par âmes. Nous avons le bilan complet de la république en 1423, sa dette, son commerce, sa marine marchande et militaire, la valeur vénale de ses maisons et les loyers qu'elles rapportent. Sous ce rapport, Venise est déjà un État moderne. Mais elle est un peu en retard pour la culture générale. Pendant le quinzième siècle, elle n'a presque aucune place dans la littérature ni dans les arts, et elle a conservé des habitudes de dévotion officielle qu'on chercherait en vain dans le reste de l'Italie.

Si Venise est stationnaire, Florence est la ville de l'éternel mouvement. Ici la vie politique est tout à fait moderne. L'esprit florentin, mélange bizarre de manie raisonneuse et d'élan artistique, bouleverse sans cesse l'état social et politique. C'est la patrie des doctrines et des expériences politiques. La statistique à Florence, presque aussi ancienne qu'à Venise, ne se borne pas à l'enregistrement des faits d'ordre matériel, elle relève aussi les œuvres d'art et les travaux littéraires. Domination nobiliaire, tyrannie, luttes du prolétariat et de la bourgeoisie, démocratie pure, principat, théocratie, Florence a pratiqué toutes les formes de gouvernement et les a toutes décrites de la manière la plus saisissante. C'est à la langue de Florence que sont empruntées plusieurs des dénominations qui servent encore à désigner les partis. C'est là qu'ont pris naissance et l'histoire politique dans le sens moderne du mot, et les études théoriques sur les formes de gouvernement.

Dans les deux sens, Machiavel est un modèle qui a eu beaucoup de devanciers et beaucoup de successeurs, mais peu de rivaux pour le génie.

Ainsi constitué, l'État italien développe rapidement l'individualité. La forme sous laquelle elle se produit d'abord est loin d'être attrayante. Si le quinzième siècle est riche en caractères fortement trempés, il est très-pauvre en véritables grands hommes; les scélérats accomplis y sont beaucoup plus communs que les héros. Le développement moral reste bien en arrière du développement intellectuel et artistique. M. Burckardt n'a garde de le méconnaître, bien qu'il se laisse peut-être trop aller à amnistier ce qu'il appelle la *virtuosité* des hommes dont il fait le croquis. C'est un peu le faible de notre temps. La séduction du talent a affaibli le sentiment moral; on pardonne beaucoup, on pardonne trop, je le crois, aux gens d'esprit, aux grands artistes. L'homme n'est pas complet cependant, si la grandeur morale ne se joint à la grandeur intellectuelle; c'est la dernière conquête qu'ait à accomplir l'individu émancipé. La victoire de l'individu serait insuffisante, et à bien des égards peu désirable, si elle se bornait à lui assujettir le monde extérieur, et si elle le laissait esclave de ses passions. Dans le premier enivrement, il a eu pour premier besoin de constater son indépendance; il lui reste maintenant un dernier effort à faire pour constituer la vraie liberté morale. Après avoir brisé toutes les entraves extérieures qui lui étaient imposées par ses préjugés dogmatiques ou par les faits historiques, il faut maintenant qu'il règle lui-même sa liberté et la range sous la discipline de la raison et sous la loi du devoir. C'est pour s'être arrêtée avant d'avoir atteint ce faite que l'Italie a été devancée, sous le rapport du développement moral, par des nations qui lui étaient bien inférieures pour la culture intellectuelle et artistique.

Dès le quinzième siècle on trouve en Italie des hommes cultivés dans tous les sens, des hommes universels. L'artiste de la Renaissance n'est pas seulement peintre ou sculpteur; il est à la fois peintre, sculpteur, architecte. Dans tous les arts, il ne se borne pas à reproduire des formes connues, des types traditionnels : l'invention chez lui est au niveau de l'exécution, et en dehors des arts il a encore comme homme une grandeur imposante. Le Dante, qu'il faut toujours nommer en première ligne quand on parle du génie italien, est appelé indifféremment par ses contemporains le poète, le philosophe, le théologien; et non-seulement il mérite tous ces titres, mais il est vrai de dire que sur toute question importante du monde extérieur et du

monde spirituel, il donne le mot le plus profond qu'ait connu son temps. Qui pourrait saisir dans son immensité le génie universel d'un Léonard de Vinci ? Ce qui dans ces grands hommes prend des proportions colossales est un trait presque général de la renaissance italienne. Il n'est pas un homme un peu marquant qui, en dehors de l'objet spécial de ses études, n'ait cultivé plusieurs sciences ou plusieurs arts. Le marchand florentin est souvent un savant helléniste ou latiniste ; l'humaniste étudie la minéralogie, la géographie, il est en même temps chroniqueur, régisseur de théâtre, bien souvent secrétaire du prince ou de la république et diplomate ; comme littérateur, il se croirait déshonoré s'il ne s'était appliqué à reproduire tous les genres littéraires de l'antiquité. On s'effraye de voir, par exemple, tout ce que savait faire Léon-Baptiste Alberti en dehors de l'architecture, où il excellait.

Au développement individuel se rattache ce qu'on peut appeler la gloire moderne. En dehors de l'Italie, les classes vivent séparées, et la renommée ne dépasse guère un cercle très-restreint. Le nom du troubadour n'est guère connu que dans les châteaux. En Italie, au contraire, où les classes sont égales devant la tyrannie ou devant la démocratie, et où naît de bonne heure un esprit de société tout moderne, la renommée devient bientôt affaire nationale. L'influence de la littérature antique, tout imprégnée de l'idée de gloire, vint, à l'époque de la Renaissance, s'ajouter à toutes ces causes pour donner à l'Italien, dans l'amour de la gloire, un mobile encore étranger au reste de l'Europe. Ce sentiment s'exprime déjà d'une manière énergique dans le Dante, et après lui il devient véritablement l'âme des poètes, des littérateurs et des artistes. Toute la nation s'en éprend à la fois ; elle voue un culte pieux à la mémoire de ses grands hommes, elle consacre leurs maisons et vénère leur tombeau. Tandis qu'ailleurs on achète à grand prix des reliques de saints, en Italie on se dispute les corps des poètes, des peintres. Les chroniqueurs enregistrent avec un soin scrupuleux la moindre illustration de leurs villes, et l'on compose, à l'imitation de Cornélius Népos et de Plutarque, des livres *De viris illustribus* et *De claris mulieribus*. La littérature, dispensatrice de la gloire, se fait craindre des plus grands souverains. Pierre Arétin voit à ses pieds tous les princes de son temps ; il est à la fois le pensionnaire de Charles-Quint et de François I^{er}, et l'on paye jusqu'à son silence¹. Les lettrés italiens dominent si complètement leur temps et

¹ M. Burckardt est justement sévère pour Arétin et pour le scepticisme absolu dans

avant d'être immortalisée par l'art ou par la poésie, cela se conçoit ; mais ce regret spécial ne doit pas rendre injuste pour le résultat général. Ce résultat général, c'est qu'à côté de l'Église, au moment même où celle-ci va cesser de relier l'Europe en sa forte unité, il se forme un nouveau milieu spirituel qui, de l'Italie, s'étend peu à peu à toute l'Europe, et devient comme une atmosphère morale commune à tous les esprits éclairés. Le plus grand reproche qu'on puisse faire à la culture de la Renaissance, c'est, on l'a déjà vu, d'avoir séparé profondément les classes cultivées des masses illettrées ; mais, outre que ce reproche est moins fondé pour l'Italie que pour le reste de l'Europe, quelle valeur peut-on lui attribuer, si l'on songe que maintenant encore, où le mal est universellement reconnu, aucun pays n'a su lui appliquer le remède efficace. »

L'influence de l'antiquité n'a jamais cessé complètement ; comme l'architecture romane continue jusque dans le Nord les lignes architectoniques de l'art romain, la science monacale s'est élevée à l'aide de matériaux empruntés aux auteurs latins ; mais en Italie la renaissance de l'antique ne demeure pas renfermée dans le cercle restreint des artistes ou dans l'obscurité des couvents ; elle éclate tout de suite au grand jour et devient la grande affaire de la nation. Aussitôt que la barbarie commence à disparaître, le peuple ressaisit son passé, le glorifie et brûle de le reproduire ; il y reconnaît sa propre grandeur. Dès le douzième et le treizième siècle, les arts italiens sont pénétrés par le génie antique ; au quatorzième siècle l'enthousiasme pour l'antiquité enflamme toute la nation : « voulant s'affranchir du monde fantastique du moyen âge, elle ne pouvait pas d'un seul coup et par la seule voie de l'observation arriver à la connaissance de la vraie nature du monde externe et du monde intérieur ; elle avait besoin d'un guide, et elle le trouva dans l'antiquité classique, avec sa masse de vérités objectives, évidentes, dans tous les domaines de l'esprit. » On lui emprunta la forme et le fond avec une égale reconnaissance. L'antiquité fut l'objet principal de toute culture ; elle eut pour cet âge la même importance que les sciences naturelles ont prise de nos jours, et le rapide et merveilleux développement de l'esprit humain depuis trois siècles suffit pour prouver qu'il s'était mis à bonne école.

Ce mouvement des esprits se traduit dans une foule de faits que M. Burckardt relève avec un soin scrupuleux, mais parmi lesquels je ne puis citer que les plus saillants. Rome est vue d'un tout autre œil qu'au moyen âge. Ce qu'on y cherche maintenant, ce ne sont plus

sait pas le lire. Au quinzième siècle se font les grandes découvertes de manuscrits; les bibliothèques se fondent, et on se met à traduire le grec avec passion. Il ne faut pas médire des collectionneurs, même quand leur passion va jusqu'à la manie; sans quelques maniaques de ce genre, qui se condamnèrent à la misère pour suivre leurs goûts, nous ne posséderions que la moindre partie des auteurs grecs venus jusqu'à nous. Les bibliothèques se formaient surtout à l'aide de copies; car la découverte d'un manuscrit ancien était une bonne fortune très-rare et qui se payait cher. Les copies elles-mêmes dépassaient les ressources de la plupart des savants, et quand ils voulaient posséder un de ces précieux monuments de la sagesse antique, il fallait qu'ils le copiassent eux-mêmes. Aussi quel fut leur enthousiasme quand ils virent les premiers livres imprimés en Allemagne !

Quis labor est fessis demptus ab articulis !

s'écrie naïvement un poète italien dès 1470. C'est en Italie que l'imprimerie servit d'abord à la diffusion des classiques grecs et latins; en Allemagne elle ne publiait guère que des livres religieux. Mais bientôt l'Italie imprima aussi des ouvrages modernes, et Alexandre VI, sentant bien qu'on ne pourrait plus, comme autrefois, facilement supprimer les livres, inventa, pour couper court à cet inconvénient, la censure préventive; digne origine d'une telle institution !

Je regrette de ne pouvoir suivre l'auteur dans l'intéressant tableau qu'il fait de la grandeur et de la décadence des humanistes; je suis forcé de me borner aux résultats généraux. Il y a dans ce chapitre, comme dans tout l'ouvrage, une abondance de faits, d'observations, de notices biographiques et bibliographiques qui ferait envie à un bénédictin; mais, pour compléter l'éloge, il faut ajouter que M. Burckardt manie avec un rare talent d'artiste les inépuisables trésors de son érudition.

Le quinzième siècle est l'âge d'or des humanistes : ils dominent dans les villes et dans les cours; ils sont les précepteurs et les conseillers des princes; ils rédigent leurs lettres et composent leurs harangues. Au seizième siècle, ils tombent rapidement dans un complet discrédit, quoiqu'ils fassent encore loi par leurs doctrines. « On continue de parler, d'écrire, de versifier comme eux, mais on ne veut plus être confondu avec eux. » On leur reproche leur orgueil, leur impiété et leurs débauches. Il est probable qu'ils avaient, longtemps auparavant, mérité ces reproches; mais tant qu'ils furent les seuls vulgarisateurs de la science antique, on leur pardonna leurs vices en raison des services

qu'ils rendaient. Au seizième siècle, ils sont beaucoup moins nécessaires. Les éditions des classiques, les manuels, les dictionnaires ont émancipé le public, et du moment qu'on n'eut plus besoin d'eux, on ne leur passa plus rien; on leur fit expier non-seulement leurs torts réels, mais aussi l'engouement qu'on avait eu pour eux. Leur condamnation fut sans appel quand le plus national des poètes italiens, l'Arioste, l'eut confirmée dans des paroles pleines d'un mépris souverain.

« Libre des innombrables entraves qui partout ailleurs arrêtaient le progrès, en possession de l'indépendance individuelle, et façonné par l'école de l'antiquité, l'esprit italien se tourne vers la découverte du monde extérieur et du monde spirituel, et s'essaye à le reproduire par la parole et par les arts. » C'est en ces termes que M. Burckardt annonce et résume à l'avance un des plus curieux chapitres de son livre intitulé *Découverte du monde et de l'homme*.

M. Burckardt ne raconte pas les voyages des Italiens, il se contente de mentionner les noms les plus illustres et de caractériser l'esprit dans lequel ils font leurs entreprises. Les croisades avaient ouvert à tous les Européens les pays lointains et éveillé le goût des aventures; s'il est difficile de dire à quelle époque ce goût s'associa au désir de savoir, on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que c'est en Italie que cette alliance se conclut le plus tôt. Christophe Colomb n'est que le plus grand parmi beaucoup d'Italiens qui parcoururent les mers lointaines, et dont les relations sont bien supérieures à celles des voyageurs des autres pays, non-seulement par le charme du récit, mais par l'abondance et l'exactitude des renseignements géographiques, historiques et statistiques. Où trouverait-on au quinzième siècle, en dehors de l'Italie, un homme décrivant comme Æneas Sylvius, par exemple, avec un soin minutieux et d'une manière attrayante les sites, les villes, les mœurs, les industries, les productions naturelles et les constitutions des peuples qu'il visite? D'autres ont pu voir et même, à certains égards, savoir autant que les Italiens; mais ils n'éprouvaient pas le besoin de raconter ce qu'ils avaient vu et ne se doutaient pas que le monde eût besoin de ces récits. Ce qui est remarquable, c'est que ce talent d'observation et de description précède en Italie la renaissance de l'antiquité; les exemples donnés par les géographes anciens n'ont fait ensuite que développer et perfectionner cette disposition naturelle.

Comme pour les voyages, il est assez indifférent de savoir si les Italiens ont la priorité de telle ou telle découverte scientifique. A toute époque et dans tout pays, il peut surgir un homme qui, doué d'un génie extraordinaire, et par une sorte d'impulsion irrésistible, se livre à l'observation et arrive, comme Gerbert ou Roger Bacon, à des résultats étonnants. Mais ce qui est propre à l'Italie, c'est que l'inventeur y peut compter sur un public et que l'observation de la nature y est cultivée par une foule d'esprits distingués, à une époque où le reste de l'Europe ne sait encore rien voir et rien exprimer. A la fin du quinzième siècle, l'Italie est incontestablement, dans les sciences mathématiques et naturelles, le premier peuple du monde : c'est un hommage que lui rend Copernic. L'intérêt qu'inspire la nature se révèle aussi par l'amour des collections, par l'étude comparative des plantes et des animaux. L'Italie est le premier pays d'Europe qui ait eu des herbiers, des jardins botaniques, des haras, des ménageries. Ce sont les Italiens qui les premiers ont goûté et décrit la beauté d'un paysage. De bonne heure ils ont relevé la nature de la malédiction que le christianisme avait fait peser sur elle, et ont su la contempler dans sa divine beauté.

Ils ont fait plus : ils ont, dans toute la force de l'expression, révélé l'homme à l'homme. La renaissance italienne, très-heureusement, n'a pas commencé l'étude de l'homme par une théorie psychologique ; elle a suivi instinctivement d'abord, puis avec conscience, la voie de l'observation. Toute la théorie se borne à la doctrine traditionnelle des quatre tempéraments, combinée avec le dogme de l'influence des planètes, mais, à travers ces données bizarres, qui ne lui appartiennent pas en propre et qui ne sont que le moule de la pensée, la Renaissance retrouve et décrit dans toute son énergie l'individu. Un art et une poésie impérissables savent, dès le quinzième siècle, représenter l'homme non-seulement dans ses traits les plus caractéristiques, mais dans son essence la plus intime. Si la Divine Comédie est regardée à bon droit comme inaugurant toute la poésie moderne, c'est surtout à cause de la richesse et de la force avec laquelle elle exprime tout ce qui se meut dans l'âme de l'homme. Tous les caractères, tous les sentiments humains sont analysés et décrits dans la poésie italienne. Un siècle se passe avant que les arts plastiques atteignent le faite où le Dante s'est arrêté. C'est un caractère général de la renaissance italienne. Dans toutes les directions, la poésie et la littérature précèdent les arts et leur frayent la voie¹.

¹ Il semble que cette observation, que j'emprunte à M. Burckardt, pourrait être

Les Italiens sont aussi les premiers Européens qui aient voulu et su décrire les personnages historiques avec tous les traits qui constituent leur physionomie extérieure et morale. La biographie devient une des branches les plus importantes de la littérature nationale. Les vies des hommes et des femmes célèbres abondent dès le quatorzième siècle, et les biographes ne se restreignent pas dans le cercle des souverains et des grands seigneurs. Villani fait passer sous nos yeux toute une galerie de poètes, de juristes, de médecins, de philologues, d'artistes, de généraux, d'hommes d'État. Le portrait physique accompagne partout le portrait moral. Même pour la caractéristique des hommes marquants dans le reste de l'Europe, nos meilleures autorités sont les Italiens. Pour s'en convaincre, il suffit de rappeler les relations des ambassadeurs vénitiens, qui, publiées tout récemment, se sont placées en première ligne de nos sources pour la description des personnages historiques. Paul Jove, malgré ses défauts, jouit d'une renommée universelle et fit école en tout pays.

Les mémoires italiens ont la même supériorité. Quel pays, à cette époque, pourrait citer des autobiographies comparables à celles de Benvenuto Cellini ou de Cardan? En France, par exemple, il faut descendre jusqu'au dix-septième siècle pour trouver rien qui puisse entrer en parallèle. Et, chose remarquable, les Italiens n'excellent pas moins à peindre les peuples qu'à peindre les individus. Machiavel jette sur l'état politique et sur les mœurs des Allemands et des Français des lueurs qui éclaireront les hommes les plus versés dans l'histoire de ces pays.

Tous les côtés de la vie humaine sont objet d'étude et de description.

La vie rurale en Italie est décrite, dès le quinzième siècle, non pas dans les formes conventionnelles et fausses de l'églogue antique, mais dans la poésie de sa réalité. Les distinctions de classes ayant presque entièrement disparu dès le quinzième siècle, l'homme est reconnu dans son essence. Un des plus nobles esprits de ce temps, Pic de la Mirandole, dépose un des plus précieux legs de la Renaissance dans un livre auquel il donne ce titre : *De dignitate hominis* : « Dieu, dit-il, a créé l'homme après tous les autres êtres, pour qu'il pénétre les lois de l'univers tout entier, en aime la beauté, en admire la grandeur. Il ne l'a pas attaché à un lieu déterminé, à une action spéciale, à aucune fatalité. Il lui a donné la faculté de se mouvoir et une volonté libre. Il

généralisée. En tout pays et en tout temps, les arts ne sont pas initiateurs, comme on le dit de nos jours, mais vulgarisateurs. Leur plus haute mission est de faire pénétrer dans les âmes, par la séduction du beau, les grandes vérités découvertes par la raison.

lui a dit : « Je t'ai placé au centre de la terre pour que tu puisses
» mieux regarder et voir tout ce qu'elle contient. Je t'ai créé comme
» un être à la fois terrestre et céleste, mortel et immortel, pour que
» tu deviennes ton propre créateur et ton propre maître. Tu peux le
» rabaisser jusqu'au niveau de la brute et t'élever jusqu'à la Divinité.
» Les bêtes apportent en naissant tout ce qu'elles doivent avoir jamais;
» les purs esprits sont dès le principe, ou du moins peu après¹, ce
» qu'ils seront toujours. Toi seul tu as un développement, une crois-
» sance selon ta libre volonté; tu as en toi les germes d'une vie
» universelle. »

La culture d'une époque ne s'exprime pas seulement dans les institutions politiques, dans la religion, les arts et la science, mais aussi dans la vie sociale. Sous ce rapport encore, la Renaissance forme avec le moyen âge un contraste complet. Le moyen âge a autant de sociétés que de castes : la société bourgeoise ne s'y confond jamais avec la noblesse. La société, ou, si l'on veut, le grand monde de la Renaissance, au contraire, ne repose nullement sur l'idée de caste : pour y être admis, il suffit d'être cultivé. Bien des causes concoururent pour faire naître en Italie cet esprit tout moderne de sociabilité. La cohabitation des nobles avec les bourgeois dans les villes, et la communauté de plaisirs qui en résultait; la résidence des évêques, qui en Italie étaient souvent choisis pour les motifs les moins avouables, mais rarement, comme dans le Nord, pour leur naissance; enfin la passion nationale pour la nouvelle poésie et la nouvelle littérature, l'enthousiasme pour l'antique, qui pénétra toutes les couches sociales; toutes ces circonstances amenèrent en Italie un véritable esprit d'égalité. Dès le quinzième siècle, c'est un lieu commun en Italie que la naissance ne fait pas la valeur d'un homme, et qu'il n'y a d'autre distinction réelle que celle du mérite personnel ou de la fortune. La différence de sexe n'est pas non plus considérée comme constituant une inégalité. Sans que personne eût prêché l'émancipation des femmes, la femme était l'égale de l'homme dans l'Italie du quinzième siècle. Elle recevait à peu près la même éducation, lisait comme lui les anciens dans l'original, faisait comme lui des canzoni ou des sonnets, et ne lui cédait en rien pour la virilité des pensées. Les poésies des femmes italiennes n'ont rien de l'afféterie et de la rêverie nuageuse que l'on remarque

¹ Allusion à la chute de Satan.

généralement dans les poésies féminines. Toutes ont une forme précise, arrêtée, où l'on croirait reconnaître la main d'un homme; quelques-unes, celles d'une Olympia Morata, par exemple, sont de la plus grande élévation. Les femmes italiennes ont dans toutes les directions une individualité aussi marquée que les hommes. Ce qu'on prise dans les plus grandes, c'est leur esprit viril et leurs mâles sentiments. Le nom de *Virago* est, à cette époque, un grand éloge.

Ce sentiment d'égalité, qui ne survécut pas aux conquêtes espagnoles, n'empêchait pas, d'ailleurs, ni parmi les hommes, ni parmi les femmes, les recherches du luxe et de la vanité. M. Burckardt donne de curieux détails sur la chevalerie italienne, sur les costumes, la toilette, les parfums, les cosmétiques, sur ce que l'on appelait les bonnes manières, et sur ce qui était déjà le confort. Je renvoie également à son livre pour la description des fêtes italiennes, dont la magnificence fut longtemps sans égale.

J'ai hâte d'arriver au chapitre qui termine l'ouvrage et qui le résume. Ce chapitre, qui traite des *mœurs et de la religion*, réunit à un haut degré les qualités de style, d'érudition et d'observation qui distinguent ce livre.

Au moment d'expliquer les mœurs de la Renaissance, M. Burckardt s'arrête et se demande s'il est possible d'apprécier exactement la moralité d'un peuple ou d'une époque. « On notera facilement les contrastes qui existent entre les différentes nations; mais qui osera dire que l'une est plus morale que l'autre? Les défauts mêmes n'ont presque toujours qu'une valeur relative; par un côté, ils sont souvent des qualités, des vertus nationales. Les peuples occidentaux peuvent se maltraiter réciproquement, mais non pas se juger. Une grande nation qui, par sa culture, par son action et par ce qu'elle a souffert, est mêlée à tout ce qui fait la vie de l'Europe, n'a pas à s'inquiéter de ce qu'on dit d'elle en bien ou en mal; elle continue de vivre, avec ou sans la permission des théoriciens. Il existe, sans aucun doute, une responsabilité personnelle, et sa voix est la conscience; mais il faut épargner aux peuples les sentences générales. Le peuple le plus malade en apparence est peut-être très-près de la santé, et celui qui paraît le plus sain porte peut-être en lui-même un germe de mort déjà très-développé. »

Je cite à dessein ces paroles, parce qu'elles expriment dans les meilleurs termes non-seulement l'opinion de M. Burckardt, mais celle d'une portion notable de la littérature historique de l'Allemagne, sur la mission de l'histoire. Cette littérature est profondément pénétrée,

sciemment ou à son insu, de la maxime hégélienne : tout ce qui est est légitime. Maxime dangereuse en pratique, dangereuse en théorie. Le mal se mêle au bien dans toute chose humaine, dans tout mouvement de l'humanité ; mais ce n'est pas une raison pour l'absoudre. En devenant trop objective, en voulant tout pardonner, sous prétexte de tout comprendre, l'histoire perdrait sa plus grande valeur d'enseignement. En Allemagne, il est vrai, la mission de l'histoire n'est pas comprise de la même manière qu'en France. En France, l'histoire s'est presque toujours mise au service d'une idée ; nos maîtres ont voulu, en racontant le passé, éclairer le présent et préparer l'avenir. Ils ont revendiqué et pratiqué, comme l'un des principaux offices de l'historien, le droit de juger les hommes et les institutions. En Allemagne, au contraire, les historiens ont pris pour devise : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum*. Ils instruisent le procès plutôt qu'ils ne le jugent. Ils doivent à cette méthode d'avoir répandu la lumière sur les époques les plus obscures, et d'avoir dit sur tout sujet à peu près tout ce qu'on peut en savoir ; je ne sais pas, cependant, si la méthode française, avec ses inconvénients qui frappent tous les yeux, n'est pas préférable. Dans tous les cas, elle est si profondément enracinée dans l'esprit national, qu'il repousse d'instinct, en toute matière, la doctrine de l'Art pour l'Art.

Au commencement du seizième siècle, au moment où la culture de la Renaissance était à son apogée et la ruine de l'Italie imminente, les penseurs ne manquèrent pas qui attribuèrent cette catastrophe à la dépravation des mœurs. Et ceux qui signalaient le mal n'étaient pas de ces censeurs moroses qui ne font jamais défaut pour accuser la perversité de leur temps. C'était le génie même de la politique, Machiavel, et l'un des historiens les moins passionnés qui furent jamais, Guichardin. Cette dépravation ne s'expliquait d'ailleurs que trop par la corruption de l'Église, par la nature illégitime et les procédés arbitraires de la plupart des gouvernements, et par l'enivrement de l'individualité à peine reconquise. Faut-il ajouter l'influence de l'antiquité ? Il est certain qu'elle avait propagé une fausse idée de la grandeur, et qu'elle avait contribué à faire pardonner assez facilement de très-méchantes actions. Paul Jove, par exemple, excuse, par l'exemple de Jules César, le parjure qui a valu un trône à Jean Galéas Visconti.

Je crois que M. Burckardt est dans le vrai quand il dit que l'Italie, au commencement du seizième siècle, se trouvait dans une crise morale terrible. L'ancien idéal chrétien ne régissait plus les consciences ; et que restait-il à place ? Une seule chose, l'honneur. Le sentiment

sensuel, qui remplit les nouvelles et les comédies, les poètes lyriques et les auteurs de dialogues s'exaltent pour un amour épuré et tout spirituel. Les deux idées sont vraies à la fois et pour le même homme; car c'est un fait peu honorable, mais certain, que le cœur de l'homme moderne renferme souvent les sentiments les plus disparates. L'égalité de la femme et de l'homme a d'ailleurs pour conséquence de faire apparaître l'infidélité de la femme comme la juste représaille de celle de l'homme. Nulle vengeance n'est plus approuvée. La chose ne devient généralement tragique que dans un cas, quand le mari peut se croire un objet de risée. Au reste, l'adultère est admiré quand il est adroit ou comique, et, comme dans la comédie française, le mari a déjà le monopole des rôles de niais ou de tyran domestique. Au seizième siècle, la jalousie pénétra en Italie, à la suite des Espagnols, pour faire place ensuite au règne incontesté des sigisbées. En face de cet amour sensuel, il est juste de rappeler que l'amour épuré fut dès lors la passion des grands cœurs. Il existe peu de pays qui puissent s'honorer, surtout à cette époque, de types comparables à Olympia Morata.

Sous l'empire de l'imagination, toute passion est violente, et au besoin, criminelle. Quelles barrières rencontrerait-elle, d'ailleurs? L'État, illégitime en soi, n'inspire pas de respect; la justice est vénale; l'opinion est pour les audacieux. Aussi voit-on se répandre les brigands, les *bravi* qui tuent pour de l'argent, et même toute une classe de scélérats accomplis, qui font le mal pour le mal, sans intérêt.

Je n'ai pu retracer que les traits les plus généraux de ce sombre tableau. Il faut ajouter que nous assistons ici à l'éclosion d'un monde nouveau. L'individualisme est né d'abord en Italie; de là, il s'est répandu dans toute l'Europe. Il est le milieu social dans lequel vivent tous les peuples européens. En lui se développe une nouvelle morale, une nouvelle idée du bien et du mal, entièrement différente de celle qu'avait conçue le moyen âge. Tandis que ce monde nouveau était encore en fusion, l'Italien en a subi le premier, le plus furieux assaut. Il serait injuste de lui reprocher de n'avoir pas immédiatement trouvé l'assiette solide sur laquelle repose la conscience moderne. En bien, en mal, il a vivement représenté cet âge de troubles et de contrastes. A côté d'une terrible dépravation, il a développé la personnalité dans sa plus noble harmonie, et créé un art glorieux qui fut l'apothéose de la vie individuelle.

M. Burckardt, à qui j'emprunte ces observations, n'est pas moins équitable quand il parle de la religion des Italiens de la Renaissance

Leur impiété est proverbiale; mais, avant de la condamner, il faut en rechercher la cause.

« L'idée religieuse de l'époque antérieure avait sa source et son support dans le christianisme et dans l'Église. Quand l'Église dégénéra, l'humanité aurait dû distinguer et maintenir sa religion malgré tout. Mais une telle exigence est plus facile à formuler qu'à pratiquer. Tout peuple n'est pas assez calme ou assez hébété pour souffrir longtemps une contradiction complète entre un principe et son expression visible. A l'Église revient la plus grave responsabilité qui jamais ait été encourue. Elle a employé la force pour faire prévaloir une doctrine falsifiée et dénaturée au profit de sa toute-puissance. Dans l'infatuation de son pouvoir, elle s'est laissée aller à la plus affreuse démoralisation, et, pour se maintenir dans cet état, elle a dirigé des coups mortels contre l'esprit et la conscience des peuples, et a jeté dans les bras de l'incrédulité les âmes les plus hautes et les meilleures. »

Les sentiments des hautes classes et des classes moyennes en Italie à l'égard de l'Église étaient un mélange de dégoût et de mépris, avec un reste d'habitude et de dépendance pour les sacrements et pour les rites. On possède de nombreux ouvrages où s'exprime la haine des Italiens pour la hiérarchie. Machiavel les résume tous : après lui, il ne reste plus rien à ajouter. Le même mépris saisit la cour de Rome, les chanoines, les moines, tout le clergé régulier et séculier. Les moines surtout sont l'objet de la risée universelle; mais en eux on ne bafoue pas seulement toute la vie monacale, c'est l'édifice entier de l'Église et même, plus ou moins logiquement, le dogme et la religion en général. L'Italie n'avait pas oublié que les ordres mendiants avaient été les fauteurs de la réaction contre ce qu'on appelait l'hérésie du treizième siècle, c'est-à-dire contre les premières tentatives du nouvel esprit italien. A cette haine rétrospective se joignait l'indignation sans cesse ravivée par la police spirituelle, qui restait l'attribut des dominicains. A l'approche du seizième siècle, les attaques ne se bornent plus aux joyeusetés du Décaméron. On ne se contente plus de rire de la sensualité des moines : on va au fond des choses, et on leur reproche d'abêtir et de ruiner les populations. « Ils trompent, dit Masuccio, ils volent, ils font la débauche, et quand ils sont à bout de ressources, ils se posent en saints et font des miracles. Des compères appostés arrivent avec des maladies incurables et se guérissent en touchant le bord de leurs robes ou de leurs reliques. Le peuple crie : *Misericordia!* On sonne les cloches et on dresse procès-verbal. L'escarcelle remplie, ils vont, du prix de leurs fraudes, acheter un évêché de quelque car-

dinal et s'y prélassent à plaisir. » Les franciscains ne sont guère mieux traités que les dominicains. Les nonnes sont les maltresses attitrées des moines, presque leurs femmes reconnues; car on célèbre leurs mariages; on y dit la messe, dresse le contrat et fait le repas de noces. L'auteur assure qu'il a assisté maintes fois à ces étranges mariages. Il ajoute : « Que la terre s'entr'ouvre et engloutisse vivants tous ces scélérats ! » Et ailleurs : « Dieu ne saurait mieux les punir qu'en éteignant le purgatoire. Alors ils ne pourraient plus vivre d'aumônes et seraient forcés de reprendre la pioche. » Hutten et Luther n'ont pas de plus vives invectives contre les moines, et ce qui est caractéristique, c'est que le livre auquel sont empruntées ces citations est dédié à Ferdinand, roi de Naples. Toute la littérature de l'époque, au surplus, est pleine des mêmes malédictions, et il est difficile de ne pas penser, avec M. Burckardt, que sans la réforme allemande et la réaction qui en fut la suite la Renaissance en aurait bientôt eu fini avec les ordres mendiants.

Quant au clergé, l'auteur cite un jugement qui dispense de tout autre. Il est emprunté aux aphorismes de Guichardin, publiés tout récemment : « Ma position auprès de plusieurs papes, dit cet auteur peu scrupuleux, m'a forcé de désirer leur grandeur dans mon propre intérêt. Sans cette considération, j'aurais aimé Luther comme moi-même, non pas pour m'affranchir des liens que le christianisme nous impose, mais pour nous débarrasser de cette bande de scélérats (*questa caterva di scelerati*) et les réduire à vivre sans vices ou sans pouvoir. »

Cependant le clergé et les moines avaient pour se sauver un grand avantage. On était habitué à eux, et leur existence se trouvait mêlée par mille liens à celle de tout le monde. C'est l'avantage que possède toute institution ancienne et puissante. Qui n'avait pas dans le clergé ou dans quelque couvent un parent, un protecteur, une perspective de lucre? Qui ne pouvait espérer une de ces faveurs de la curie romaine qui, d'un jour à l'autre, faisait d'un gueux un grand seigneur? Ce qu'on comprendrait moins, si l'on ne connaissait l'empire exercé par les souvenirs d'enfance et par une longue habitude, c'est que les mêmes hommes qui ne croyaient plus à rien n'en sollicitaient pas moins les bénédictions de l'Église. Par là, la hiérarchie ressaisissait ceux que lui avaient arrachés le dédain ou le mépris.

Ces âmes passionnées, non encore affirmées dans une foi nouvelle, étaient d'ailleurs toujours prêtes à se laisser entraîner par l'éloquence d'un Savonarole. Les exemples sont nombreux de ces prédicateurs populaires qui remuent les cœurs profondément et répandent sur une ville

tout entière comme une épidémie de pénitence. Mais l'épidémie passée et le prédicateur parti, les choses reprennent leur cours, et toute cette effervescence momentanée n'a ramené aucun esprit à la foi, ni aucune conscience à la vertu.

Quant à la dévotion proprement dite, elle n'était pas, surtout dans les campagnes, beaucoup plus éclairée que dans le Nord. Le paganisme n'a jamais été complètement déraciné de l'Italie, et l'on peut même dire sans paradoxe que la foi y est d'autant plus inébranlable qu'elle y est plus païenne. L'invocation des saints, les offrandes, les *ex-voto*, tout ce que le catholicisme a emprunté au paganisme est particulièrement vivace dans le cœur des populations. Ainsi s'explique la confiance populaire en telle ou telle image miraculeuse; ainsi, le patronage attribué à certains saints sur certaines professions, quelquefois peu recommandables, etc.

Dans les classes cultivées, la religion n'est presque plus traditionnelle; elle est déjà presque toute subjective, et l'un des premiers bienfaits de cette révolution, c'est de faire prédominer l'idée de la tolérance. En 1497, l'inquisiteur de Bologne est forcé par l'opinion de mettre en liberté, après un simple acte de contrition, un médecin qui disait publiquement que le Christ n'est pas Dieu, qu'il est né comme tout le monde d'un homme et d'une femme, qu'il a perdu le monde par ses fourberies et, ce qui touchait peut-être davantage un clergé avide d'argent, que l'hostie ne renferme pas son corps.

Quant au gouvernement du monde, les humanistes ne s'élèvent guère au-dessus d'une froide résignation. De là une foule de livres qui ont pour titre : *du Destin ou de la Fatalité*. Ils se contentent de constater par de nombreux exemples l'instabilité des choses humaines, sans y rattacher aucune idée morale : s'ils parlent de la Providence, c'est uniquement parce qu'ils rougiraient d'avouer qu'ils ignorent complètement l'enchaînement des effets et des causes. Le fatalisme fut la doctrine en vogue et trouva sa manifestation la plus éclatante dans l'astrologie, où se réunissaient l'influence de l'antiquité et celle des Arabes.

De la position respective des planètes et de leur position dans le zodiaque, l'astrologie déduisait, sans hésitation, les événements futurs et toute la vie d'un homme. Les résolutions les plus graves, dans la vie ordinaire, à la guerre, dans les conseils des princes, furent prises par des considérations de ce genre. Toute culture fut impuissante contre cette folie : car elle avait ses racines dans l'imagination, dans l'ardent désir de connaître et de déterminer l'avenir; et l'antiquité, qui avait partagé

les mêmes illusions, les protégeait de son prestige. Dès le treizième siècle, l'astrologie occupe une place dominante dans la vie italienne; du quatorzième au seizième siècle, des professeurs l'enseignent dans toutes les universités, souvent à côté de véritables astronomes. Les papes y croient comme tout le monde. Léon X compte parmi les gloires de son pontificat l'éclat que jette l'astrologie, et Paul III ne réunit jamais un consistoire sans en faire fixer l'heure par ses astrologues. La religion même est soumise à l'influence des astres; un astrologue célèbre avait trouvé que la conjonction de Jupiter avec Saturne avait produit le judaïsme; avec Mars, le chaldaïsme; avec Vénus, le mahométisme; avec Mercure, le christianisme. Il est inutile d'insister pour montrer combien de telles idées battaient en brèche la perpétuité de la foi. Leur influence désastreuse pour la moralité n'est pas moins évidente; car elles faisaient dépendre d'une force extérieure à l'homme et irrésistible toutes ses déterminations, et sapient la morale dans sa base en supprimant la liberté.

Si la folie de l'astrologie était générale, il ne manqua pas cependant d'esprits éclairés pour protester contre elle au nom du bon sens et de la liberté humaine. Ces protestations se font entendre pendant toute la durée de la Renaissance; elles viennent se condenser et porter un coup décisif dans le livre de Pic de la Mirandole contre les astrologues. Depuis lors l'astrologie n'ose plus s'avouer publiquement; la littérature astrologique, très-abondante jusque-là, tarit subitement; les chaires se ferment, et les astrologues italiens, discrédités dans leur patrie, se répandent dans toute l'Europe pour y propager leurs folies.

La sorcellerie, l'alchimie, les filtres amoureux, les charmes de toutes sortes suivent en Italie, comme partout, la fortune de l'astrologie. Dominants du treizième au quinzième siècle, tous les arts magiques sont en décadence en Italie dès le seizième siècle, époque où ils commencent à fleurir dans le reste de l'Europe. Le seizième siècle est l'âge du magicien classique de l'Allemagne, le docteur Faust; le type de la sorcellerie italienne, Guido Bonatto, est du treizième siècle.

La croyance à l'immortalité était profondément ébranlée. Ce fait, très-général, avait plusieurs causes. Au premier rang sans doute il faut citer le désir de ne plus rien devoir à une Église détestée. Beaucoup de ceux qui, à l'heure de la mort, recouraient aux sacrements par un reste d'habitude ou de respect humain, avaient passé toute leur vie, et surtout les années de leur forte jeunesse, dans une abstention complète de toute pratique religieuse, et même dans une incréd-

dulité absolue. La foi traditionnelle étant morte et l'antiquité ne donnant à la question de la vie future que des solutions ambiguës, le doute était partout; Pomponace exprimait l'opinion commune quand, dans un livre fameux, il soutenait que la philosophie était impuissante à prouver l'immortalité de l'âme. Ceux qui n'avaient pas accepté entièrement, comme notre Montaigne, l'oreiller commode du doute, se partageaient entre le règne des ombres d'Homère et le ciel païen du songe de Scipion, où l'idéal de la grandeur historique et de la gloire se substitue à l'idéal chrétien. Les grands païens y donnent fraternellement la main aux héros du christianisme et de la Renaissance. Bernardo Pulci prédit à Côme de Médicis qu'il sera reçu dans le ciel par Cicéron, par les Fabius, par Fabricius et par un chœur d'âmes sans reproche. Cette prédiction poétique rappelle un passage très-analogue de Zwingli, et montre par quelle porte cette idée de l'unité morale du genre humain, si contraire à l'exclusivisme orthodoxe, a pénétré dans la conscience moderne.

Ces idées sur la vie future supposent ou entraînent la ruine des dogmes les plus essentiels du christianisme; il ne reste plus rien de l'idée du péché et de l'expiation, et moins encore du christianisme passif et contemplatif, qui vit toujours dans la pensée de la mort et de la résurrection. Ceux qui n'ont pas perdu toute notion de Dieu s'abandonnent à un pur déisme, ou à un théisme systématique¹ qui conserve certains exercices religieux et qui peut se concilier avec le christianisme, mais qui existe aussi fort bien sans lui. Tant que dura l'âge de la Renaissance, on put avoir cette doctrine sans rompre avec l'Église; mais lorsque la réforme, en précisant les questions, força toute conscience de se prononcer sur sa foi, beaucoup de protestants italiens sortirent immédiatement de la donnée chrétienne, et se reconnurent pour anti-trinitaires et sociniens. Poursuivis de pays en pays par l'orthodoxie réformée et par l'orthodoxie catholique, ils portèrent dans l'extrême Nord leur pensée indomptée, et fondèrent sur la terre d'exil une Église vraiment nouvelle.

Ainsi se résout peut-être une question que M. Burckardt se pose au début de ce chapitre. Pourquoi l'Italie, qui avait pour la hiérarchie une haine et un mépris au moins égal à celui de l'Allemagne, n'a-t-elle pas fait comme celle-ci, et avant celle-ci, sa réforme? Suivant le génie propre à la race latine, il semble qu'elle ait voulu trop à la fois.

¹ M. Burckardt distingue entre le déisme, qui a supprimé le christianisme, sans chercher à rien mettre à sa place, et le théisme, qui conserve une piété positive envers l'Être suprême.

Pour avoir prétendu accomplir d'un seul coup une œuvre qui demandait une longue série d'efforts, elle est tombée épuisée au milieu de la route; il a fallu que d'autres peuples, moins bien doués, moins cultivés, moins universels, s'attachassent pendant des siècles à déblayer le sol de ses ronces; l'esprit italien avait dédaigné de s'y arrêter. Ce travail, que je comparerais volontiers à celui des pionniers, répugnait à sa nature ardente et avide de résultats prompts et complets. Quand l'Allemagne et la France eurent achevé l'œuvre, il se trouva que la cité nouvelle était assise sur le terrain même où les hommes de la Renaissance en avaient tracé les contours, sans parvenir à la réaliser. Par-dessus la réforme, l'âge moderne donna la main à la Renaissance.

Qui pourrait dire si la Renaissance livrée à elle-même aurait réalisé ce progrès sans l'appui que la réforme prêta à son idée fondamentale du droit sacré de l'individu? L'événement semble prouver le contraire, et, historiquement, il est certain que la constitution de la société moderne eût été impossible si la réforme n'avait pas brisé les entraves qui s'opposaient à son avènement. L'esprit de la réforme fut assurément moins large, mais plus pénétrant que celui de la Renaissance; ce qu'il perdait en surface, il le gagnait en profondeur et en force. En se restreignant, en se concentrant sur un petit nombre de points, il avait l'avantage de se frayer un chemin dans des profondeurs sociales, où la lumière de la Renaissance ne pouvait pénétrer qu'à la longue, et à sa suite. Les hommes qui prêchèrent le christianisme étaient sans doute bien moins cultivés que les Alexandrins; mais ils prirent aux systèmes dominants leurs données les plus simples, les plus populaires et, la foi aidant, ils soulevèrent le monde. C'est ainsi que la réforme conquiert une moitié de l'Europe, et qu'elle assura pour l'Europe tout entière le grand résultat cherché, mais non réalisé par la Renaissance : l'émancipation progressive de l'individu.

En me séparant du livre de M. Burckardt, je crains de n'en avoir pas suffisamment fait apprécier l'originalité et le mérite. C'est un grand portrait, consciencieusement étudié dans toutes ses parties et dont chaque détail a sa raison d'être et contribue à l'effet, à la vérité de l'ensemble. Pour le réduire à n'être plus qu'une miniature, combien de choses importantes, essentielles peut-être, n'ai-je pas dû négliger! Je suis obligé de demander à être cru sur parole pour l'hommage que je rends à son érudition de bon aloi et, ce qui est rare partout, exempt de pédantisme. On a peine à comprendre l'étendue

et la variété des lectures que suppose un tel livre ; mais l'auteur dispose de ses trésors avec une largesse et une facilité qui font oublier l'effort que leur acquisition a dû nécessairement lui coûter. Il possède au plus haut degré un mérite qui manque souvent aux meilleurs livres scientifiques d'Allemagne, celui d'une forme vraiment littéraire. Il est l'œuvre d'un artiste autant que celle d'un savant et d'un observateur très-exercé. M. Burckardt est très-connu en Allemagne, et mériterait de l'être en France, par d'importants travaux sur les beaux-arts et par une histoire de Constantin très-libérale et très-impartiale. Il se réserve de compléter l'ouvrage dont je viens de donner l'analyse par une histoire des arts en Italie à l'époque de la Renaissance. Personne peut-être, parmi les contemporains, n'est mieux préparé pour cette étude, et n'en présentera les résultats sous une forme plus instructive et plus attrayante à la fois.

V. CHAUFFOUR-KESTNER.

UN POÈTE MAGYAR.

ALEXANDRE PETÖFI.

Dans les œuvres d'imagination, le roman, la comédie, la poésie lyrique surtout, dans l'histoire et même dans la presse périodique, la littérature magyare occupe une place distinguée parmi les littératures secondaires de l'Europe; et pour qui connaît les difficultés de toute sorte contre lesquelles elle a à lutter, pour qui réfléchit au développement rapide qu'elle avait pris dans des circonstances plus favorables, un sentiment d'admiration et de sympathie s'unit à la conviction qu'il ne manque à cette littérature que des conditions plus propices pour se placer au premier rang.

Après avoir produit au dix-septième siècle des œuvres nombreuses, dont quelques-unes remarquables, comme le grand poème de la *Zrinyade*, de Nicolas Zrinyi, ce ban de Croatie qui était en même temps pair de France et homme de guerre distingué, la langue magyare¹,

¹ Cette langue est, comme on sait, de la famille des idiomes tatars et finnois; sa parenté avec le turc notamment éclate au premier coup d'œil. La ressemblance existe moins dans le vocabulaire, qui est en effet très-différent, que dans la structure grammaticale, l'usage des pronoms affixes, des postpositions, et dans cette loi d'harmonie, déterminée avec bien plus de précision dans le magyar, en vertu de laquelle tous les éléments, soit intérieurs, soit extérieurs, d'un mot doivent être de la même qualité que les voyelles radicales de ce mot. Quant au son, le turc a plus de douceur et moins de caractère, le magyar, au contraire, une gravité, une force et une majesté qui le rapprochent de l'espagnol. La quantité profondément marquée des syllabes a permis d'y essayer avec succès les mètres antiques, bien que la versification rimée y soit beaucoup plus usitée et paraisse naturelle à la poésie populaire.

tombée en discrédit parmi les gentilshommes, était ravalée au rang de dialecte provincial et presque morte comme idiome littéraire. Ce n'est qu'à partir de 1790 environ qu'elle recommença à être cultivée et reprit de l'ascendant, comme expression d'une vie politique nouvelle qui fermentait dans toute la Hongrie, et comme organe d'un mouvement littéraire qui en était la conséquence.

Tout le monde connaît les événements qui sont venus en 1848 et 1849 mettre si malheureusement un brusque terme à ce double développement et à tant de nobles espérances. Il faut avoir présent à la mémoire le caractère de cette époque de rénovation pour apprécier même les poètes qui parurent alors, et chez lesquels la corde patriotique est celle qui résonne le plus fréquemment.

L'un de ces poètes — celui qui, à notre avis, méritait le mieux ce nom — Alexandre Petöfi¹, a eu une vie bien courte et que la passion de la poésie n'a pas uniquement remplie : l'amour de la liberté, le dévouement à ce qu'il croyait une cause sainte, l'ont poussé sur le champ de bataille, où il a succombé (suivant toute apparence du moins) en 1849.

Né le 1^{er} janvier 1823, dans le district de la petite Coumanie (Kis Kunsag), le vrai centre de la race magyare, et qu'il a chantée avec une passion toute filiale, il avait pour père un homme du métier le plus humble et surtout le moins poétique, un boucher, devenu plus tard cabaretier de village, qui cependant n'épargna rien pour faire donner une excellente éducation à son fils. Mais la discipline scolaire n'était pas plus faite pour lui que celle de l'armée, où il s'engagea plus tard. Après avoir fréquenté divers gymnases où il songeait à toute autre chose qu'à s'instruire, il s'échappa, se rendit à Pesth et entra comme figurant au Théâtre national (hongrois), d'où son père, qui s'était mis à sa recherche, le retira et l'envoya à Soprony (Oldenburg) pour y continuer ses études. Mais Petöfi hantait plus la caserne que l'école et finit par s'enrôler sous les drapeaux, dans l'espérance, dit M. Kerthény, que le régiment irait tenir garnison dans le Tyrol et que de là il pourrait s'échapper à l'étranger. Au lieu de cela, le régiment

¹ Prononcez *Pèteufi*. C'est la *magyarisation* du nom de famille du poète Pétrovitch, qui, ainsi que celui de Kossuth (*Kochouta*, en slovaque comme en serbe, signifie une biche) est slave. Ces deux hommes, du reste, n'avaient et n'ont de slave que le nom. — Nous empruntons nos renseignements biographiques à deux courtes notices, l'une de M. Kerthény, l'un des traducteurs de Petöfi en langue allemande (*Album 100 Ungarischer lieder*, p. 512), et l'autre qui se trouve dans l'ouvrage magyar publié à Pesth en 1856 par la Société de Saint-Étienne, sous le titre de *Magyar írók* (les Écrivains hongrois, etc.).

ayant été envoyé à Agram, le nouveau soldat, dont les facultés poétiques s'étaient déjà révélées, et qui pour cette raison passait parmi ses camarades sous le sobriquet ironique du *Savant*, ne tarda pas à prendre en dégoût le joug auquel il s'était soumis; il tomba malade et fut libéré au bout de dix-huit mois comme impropre au service.

De la maison paternelle, il se rendit à Pápá pour y reprendre encore une fois son éducation interrompue, et en effet il s'y livra pendant quelque temps avec ardeur à l'étude. Plus tard, le goût du théâtre s'empara de lui, et il s'engagea à diverses reprises dans des troupes d'acteurs ambulants. En effet, outre l'attrait qu'une vie errante exerçait sur son esprit, il paraît avoir été possédé de l'idée fixe qu'il était né avec un grand talent de comédien, et en 1845 encore, après le succès éclatant qu'avaient obtenu ses poésies, il s'obstinait à reparaitre sur la scène; mais il y échoua toujours, et la profession d'acteur ne fut pour lui que la source de dégoûts et de misères de toute sorte.

Réduit à l'indigence, il passa l'hiver de 1843 à 1844 près de Debreczen, chez une pauvre veuve qui lui avait donné asile. De là il s'achemina à pied, et n'ayant pour tout bien qu'un manuscrit, vers Pesth, où il alla se présenter, bien jeune et inconnu, à Vörösmárty, qui tenait alors, comme on disait jadis, le sceptre du Parnasse hongrois. Chose honorable pour l'écrivain dans la plénitude de la gloire et du succès, comme pour le poète ignoré, Vörösmárty accueillit celui qui allait devenir son rival et qui, dans l'opinion du plus grand nombre, devait le surpasser; sur sa recommandation, le cercle national de Pesth acheta les poésies du jeune auteur et les publia en 1844. Leur succès fut décisif, immédiat, et porté au plus haut degré par la publication de plusieurs recueils, d'ailleurs peu volumineux, et de pièces détachées dans les journaux qui parurent dans l'espace d'une année.

La même lutte qui a éclaté dans ce siècle au sein de toutes les littératures européennes entre l'esprit ancien et un mode nouveau de penser se reproduisit en Hongrie, et entre le Danube et la Tisza (la Theiss) on vit aussi des classiques et des romantiques. Petöfi, par la fougue de son caractère, était placé à la tête des novateurs, et en 1845 il fonda, dans un café de Pesth, de concert avec neuf écrivains, dont le plus distingué était le poète Michel Tompa, la société des *décemvirs*, qui déclara une guerre à outrance au vieux parti. Petöfi, qui n'était guère mesuré dans ses attaques, fut en butte lui-même aux plus virulentes invectives, et si le public saluait ses débuts avec enthousiasme, la critique le traitait avec un souverain mépris. Vörösmárty était alors presque son seul défenseur.

Petőfi naturellement fut nombre de fois amoureux, et les *Feuilles de cyprès du tombeau d'Etelka*, publiées en 1846, prouvent l'impression profonde que produisit sur lui la mort subite d'une jeune fille à peine âgée de quinze ans. Dès 1847 cependant il se mariait, et sa femme, Juliette Szendrey, fille d'un intendant de grande maison, qu'il paraît avoir tendrement aimée et à laquelle il adressa plusieurs fois des vers touchants, l'oublia bien vite à son tour; car elle se remariait en 1850, un an à peine après la disparition du poète.

Lorsque la révolution éclata en Hongrie, Petőfi en embrassa chaudement le parti, et ses premiers actes montrent bien l'impétuosité de son esprit. Le 15 mars 1848, à la tête des étudiants, il assiégea l'imprimerie Heckenast, fit imprimer son *Appel*, le premier journal non censuré, alla délivrer un écrivain démocratique enfermé dans la citadelle de Bude, et le ramena en triomphe à Pesth. Nommé ensuite membre du comité de sûreté publique, son élection à l'assemblée nationale échoua d'abord par suite des intrigues de son compétiteur, qu'il provoqua en duel, mais qui ne vint point au rendez-vous assigné. Choisi plus tard cependant par l'arrondissement de Szabadszállás pour le représenter, il se rangea dans l'extrême gauche, et par ses discours prononcés dans les assemblées populaires, ses articles de journaux, ses proclamations et ses poésies révolutionnaires ou guerrières, qui tous se distinguaient par le même enthousiasme bouillant et emporté, souvent par une véritable éloquence, il exerça une action réelle sur la marche des événements.

En 1848, il entra comme capitaine dans le vingt-septième bataillon des *könvéds* (défenseurs de la patrie), infanterie formée de nouvelles recrues, lequel faisait partie de l'armée de Transylvanie; et en janvier 1849 il devint aide de camp du général Bem, qui le prit en grande affection et dont il rédigea la correspondance française. Après s'être distingué plusieurs fois par son intrépidité sur le champ de bataille, notamment dans la retraite d'Hermanstadt sur Deva, il donna sa démission par suite d'un différend avec le ministère de la guerre, puis, en juillet 1849, se réunit de nouveau à Bem. Le 31 de ce mois eut lieu la bataille de Segesvár, qui dura de dix heures du matin à sept heures du soir; Bem tomba de cheval, son état-major dut se disperser, et à partir de ce moment il a été impossible de savoir ce qu'est devenu Petőfi. Malgré le peu de vraisemblance de cette opinion, beaucoup de personnes s'obstinent à le croire encore vivant et pensent qu'il est passé en Amérique. Sa femme, comme nous l'avons vu, n'a pas adopté cette opinion, puisque dès 1850 elle se mariait en secondes noces.

Quoi qu'il en soit, Petöfi a laissé un nom qui est, aux yeux du plus grand nombre et aux nôtres, nous devons le dire, le plus beau nom poétique de son pays, et qui ferait honneur à toute autre littérature.

Il n'avait pas, il est vrai, une de ces fortes têtes qui construisent de puissantes machines, et les développements longtemps suivis d'une pensée profondément méditée ne sont pas ce qui le distingue, mais l'énergie et la vérité du sentiment, la spontanéité et la vivacité de l'expression, l'abondance des images qui revêtent parfois, comme chez les autres poètes de sa nation, un caractère d'étrangeté orientale, le feu, la turbulence et la grâce d'une jeunesse fougueuse, mais dans le cœur de laquelle vibrent au besoin les plus nobles émotions, les sentiments les plus élevés : tels sont les caractères du poète et de l'homme dans Petöfi. Type fidèle de sa race, son imagination mobile passe en un instant, mais avec une égale sincérité, par les impressions les plus diverses, du rire aux larmes, de l'abattement à l'enthousiasme. Le vin, l'amour, la pensée de la mort, le culte de la patrie sont comme une échelle qu'il parcourt sans cesse, souvent dans la même pièce, entraînant le lecteur subjugué par la franchise de l'allure et l'originalité de la pensée.

Alfred de Musset, on le voit, est celui de nos poètes dont se rapproche le plus Petöfi, sauf, bien entendu, les différences profondes qui doivent séparer un Français du dix-neuvième siècle, né au milieu de tant de perturbations politiques et morales, d'un enfant de la steppe, dont l'oreille était seulement frappée par un écho lointain des idées et des troubles de l'Occident. On a voulu le comparer à Béranger, mais avec bien moins de fondement. La seule ressemblance qu'on puisse voir entre eux, c'est l'identité des sujets qu'ils ont traités. Mais quelle différence profonde dans la manière de sentir et dans l'expression ! Comment comparer à l'homme rassis et prudent, qui boit à petits coups, chante les plaisirs des vieux célibataires et se tient à l'écart des partis, la tête ardente qui s'enivre au son de la musique sauvage mais entraînante des Tziganes (Bohémiens), aime et exprime sa passion avec le feu de vingt ans, et finit par mourir sur le champ de bataille pour la cause de son pays ? Petöfi a traduit plusieurs pièces de Béranger, mais le choix même de ces pièces, le *Voyage imaginaire*, les *Souvenirs d'enfance*, etc., prises parmi les inspirations les plus hautes du chansonnier, montre bien la tendance de son esprit. Là où la différence éclate le mieux, c'est quand ils se rencontrent sur le même terrain ; rapprochez, par exemple, du *Marquis de Carabas* le *Noble Magyar* : c'est dans la première pièce une humeur frondeuse, et non sans acri-

monie, dans l'autre une ironie légère, spirituelle aussi, mais d'une allure toujours poétique.

Un homme avec qui Petöfi a des analogies plus profondes de talent et de sentiment, c'est l'Écossais Burns. Ardeur de tempérament, sincérité d'émotion, hardiesse et franchise d'exécution, veine comique et railleuse, mais toujours sympathique, nature aimable de bon compagnon, comme aussi élévation morale, et enfin, comme dernier trait, sentiment profond de la nature extérieure. Bruyères fleuries de l'Écosse et pousztas marécageuses de la Hongrie, collines pelées couvertes des brumes du Nord et plaines sans bornes brûlées par les ardeurs d'un soleil méridional, gueux, ivres morts d'ale ou de whisky et Tziganes déguenillés avec une pointe de vin, tout cela et mille autres traits, avec quelle force et quelle précision ne ressortent-ils pas des vers de Burns et de Petöfi !

Le poète a été d'une grande fécondité; on lui attribue plus de trois mille pièces de vers, la plupart, il est vrai, fort courtes. Parmi le petit nombre de celles qui ont une étendue plus considérable et sont classées sous le nom de *Récits*, la plus longue comme la plus intéressante est le conte intitulé *Janoz Vitéz*, le Chevalier Jean ou Sire Jean. C'est une sorte d'aimable parodie des contes populaires hongrois, ou plutôt une production dans le même goût, née dans un moment de joyeuse humeur, et qui est venue se placer à côté des autres, qu'elle résume en offrant dans son cadre la plupart des éléments sociaux et des croyances chères au peuple : bergers avec leur pesante *suba*¹, brigands, hussards, cette espèce de personnification de la race magyare; fées, sorcières, tout est rassemblé dans ce tableau peint avec autant de naïveté que de verve. Il ne faut donc pas s'étonner, comme le remarque M. Kerthény, que ce poème, conçu et exécuté dans la manière des conteurs de cabaret et de veillée, soit devenu l'œuvre la plus populaire de Petöfi.

Ses poésies complètes jusqu'à la fin de 1846 ont été réunies en deux volumes, qui ont paru au commencement de 1848 (Pesth, Gustave Emich). Les autres, recueillies principalement dans les journaux, forment aussi deux volumes, imprimés à Pesth en 1850, mais dont la censure n'a pas jusqu'ici permis la publication.

Nous joignons à cette notice la traduction de quelques pièces, en trop petit nombre pour donner une idée complète du talent de Petöfi, dont les odes révolutionnaires et les chants guerriers ne sont pas

¹ Prononcez *chouba*, pelisse de peau de mouton.

représentés ici (sauf peut-être le poème intitulé *ma Mort*); elles suffiront du moins, nous l'espérons, à attirer un peu de sympathique attention sur le poète magyar.

LES RUINES DE LA CSARDA¹.

Tu es, ô plaine sans bornes des basses terres², le séjour le plus doux et qui ravit le plus mon âme. Ce haut pays inégal, avec ses montagnes et ses vallées, est un livre dont il faut tourner les feuillets sans nombre; mais toi, mon bas pays, où ne s'élève point montagne après montagne, tu es tel qu'une lettre dont le sceau est rompu et que je puis lire du premier coup d'œil; et quelles belles, quelles grandes pensées sur toi sont écrites! Qu'il est dur de ne pouvoir passer ma vie entière ici, au sein des *puszta*³. C'est là que j'aimerais à vivre comme en Arabie le libre Bédouin. Puszta, puszta! tu es l'image de la liberté; et toi, liberté, tu es la divinité de mon âme! Liberté, ô ma déesse, c'est pour toi seule que je vis encore, pour toi seule; et qu'un jour pour toi je meure, et au bord de la tombe, si pour toi je puis verser mon sang, je bénirai ma vie maudite.

Mais quoi!... tombe... mort..., où me suis-je laissé entraîner? Ce n'est pas merveille, d'ailleurs, car une ruine est là devant moi. Ce ne sont point les ruines d'un château fort, mais les débris d'une *csárda*: certes, le temps s'inquiète peu de quelle sorte est un édifice; si c'est forteresse ou *csárda*; il mine le mur de celle-ci comme de celle-là, et là où le temps a passé, tout s'écroule, que ce soit pierre ou fer, et pour lui il n'y a rien de trop humble, ni de trop haut.

D'où vient que cette *csárda* fut bâtie de pierres? car de carrières de pierres il n'y a pas trace aux alentours.

Ici jadis existait une ville ou un village, avant que notre patrie gémit sous le joug des Turcs. (Pauvre terre des Magyars, mon pauvre et cher pays, ah! que de sortes de liens ont déjà chargé tes pieds!) L'Ottoman renversa l'ancienne ville, et il n'en resta point pierre sur

¹ Prononcez *tchárda*, petite auberge des campagnes en Hongrie.

² *Alföld*, le bas pays ou les basses terres. C'est la grande plaine de la Hongrie, par opposition à la région montagneuse des Carpathes. Les Magyars ont gardé de leur ancienne vie nomade ce goût pour les plaines nues et sans bornes.

³ Prononcez *pousstas*. Ce sont les steppes de la Hongrie, généralement marécageuses.

Pierre, si ce n'est dans la maison de Dieu. Le temple a subsisté, — mais bien malade, lui aussi, — pour porter le deuil de la dévastation. Plusieurs longs siècles il a porté le deuil, jusqu'à ce qu'enfin, dans sa douleur, il s'écroulât; et, pour ne point perdre les pierres tombées, on en a bâti en ce lieu une csárda. De la maison de Dieu une taverne!... et pourquoi non? Là c'était l'esprit, ici le corps, qui trouvait sa récréation. Et le corps n'est-il pas une partie de nous-mêmes aussi bien que l'esprit? Il faut faire la part égale à tous les deux. De la maison de Dieu une taverne!... et pourquoi non? Ici comme là nous pouvons vivre dans la grâce de Dieu; et j'ai vu dans des tavernes des cœurs plus purs que ceux que chaque jour l'autel voit s'agenouiller.

Csárda, csárda ruinée, où est le temps où les voyageurs venaient se reposer, s'égayer sous ton toit? Mon imagination te rebâtit telle que tu étais, et je considère face à face tes hôtes : ici, avec son bâton noueux, un apprenti qui fait son tour; là, vêtus de pelisses graisseuses, une paire de pauvres gars; ici un vitrier juif à la longue barbe, là-bas un Slovaque marchand de fils de fer, et d'autres encore occupés à boire. Et la belle hôtesse, avec sa jeunesse? La voilà qui échange des baisers avec un vaurien d'étudiant à qui le vin a un peu troublé la tête, mais la belle jeune femme encore plus le cœur. Et où est le vieux taver-nier, que cela ne le met point en furie? au bord d'une meule, il est là qui dort en paix.... Au bord d'une meule alors, aujourd'hui dans la tombe, et c'est là aussi qu'est la belle jeune femme, et le vaurien d'étudiant, et tous ceux qui, là, buvaient. Tous, tant qu'ils furent, dès longtemps pourrissent. La csárda aussi a vieilli, a vieilli et croulé; de sa tête le vent a fait tomber le chapeau, la toiture..., et elle se tient là tête nue, comme si elle parlait à son seigneur, au Temps, et le priât humblement de l'épargner un peu, mais que ses supplications fussent sans succès.

Elle tombe peu à peu, elle s'affaisse; à peine si l'on distingue où était la porte et où était la fenêtre. La cheminée subsiste encore, et s'élève vers le ciel comme la dernière espérance d'un mourant; la cave est ruinée, le puits¹ aussi, à côté d'elle; il n'en reste d'intact que le poteau et la bascule, au haut de laquelle est posé un aigle à l'air morne. Le haut de cette bascule est le point le plus élevé de la puszta, voilà pourquoi l'aigle est venu s'y abattre. Là-haut il demeure, bayant fixement devant lui comme s'il songeait au passé. Au-dessus de lui

¹ Ces puits sont en effet un des traits caractéristiques du paysage hongrois; ils servent à abreuver les troupeaux.

brûle le soleil; fils du ciel, brûle, car l'amour agite son sein; son amante, qui le regarde en languissant, c'est *Delibáb*¹, la belle fée des pusztas.

LA CABARETIÈRE D'HORTOBAGY.

Cabaretière d'Hortobagy, mon ange, donne un verre de vin, que je boive; il y a loin de Debreczen à Hortobagy; de Debreczen à Hortobagy la soif m'est venue.

Les vents sifflent leur sauvage mélodie. Mon âme, mon corps sont envahis par le froid; regarde-moi, cabaretière ma violette! que je me réchauffe aux rayons de ton œil bleu.

Cabaretière, où donc a poussé ton vin? il est maigre comme une pomme des bois avant maturité. Vite un baiser sur mes lèvres; le baiser est doux, il adoucira ma bouche.

Femme jolie... vin aigre... doux baiser... voilà mes pieds qui chancellent; embrasse-moi, cabaretière ma charmante, n'attends pas que tout de mon long je tombe.

Eh! ma colombe, que ton sein est délicat! laisse-moi y reposer un moment, puis que la nuit soit ma dure couche; je demeure loin, je ne serai pas aujourd'hui encore au logis.

BUNGÖZSDI BANDI².

Hé! Bungözsdi Bandi, brigand sans Dieu! pourquoi as-tu dérobé mon bon cheval? — Tu te pavanés maintenant sur mon cher et beau cheval; — que le bourreau noue la hart à ton cou maudit!

Hé! André, brigand sans Dieu! pourquoi as-tu séduit ma chère fillette? — Tu caresses maintenant quelque part mon bel amour. — Que ta méchante âme serve à chauffer l'enfer profond!

Mais à quoi bon ces malédictions?... Prie le ciel, André, que je ne t'attrape point; car si je t'attrape, — que le tonnerre t'écrase! — tu peux te recommander au Dieu des Magyars.

¹ Littéralement, le fantôme du midi. C'est le phénomène du mirage, que les Magyars ont personnifié sous ce nom. Le traducteur en a été plus d'une fois le témoin et la dupe en chassant dans les pusztas marécageuses des environs de Semlin.

² Prononcez *Boungoujdi*. — Bandi est le diminutif d'André.

LILÍOM PETI¹.

Naguère encore il était de ce monde, — Liliom Peti, le hardi garçon! — à peine eût-on trouvé son pareil — sur le globe de la terre.

En homme, il était ferme — sur le dos de tout cheval; — le dragon à sept têtes — ne l'en eût pas précipité.

Autant de vin qui eût — fait tomber cinq hommes, — ce n'était pas autant qu'il en fallait — pour lui faire seulement cligner de l'œil.

Et lorsque, emporté sous lui, — passait son rapide coursier, — vite, ardentes, du village — les filles étaient à ses trousses.

Mais la hart du bourreau — devint sa cravate.... — Pourquoi? Parce que d'Angyal Bandi² — l'esprit se glissa en lui.

LA PUSZTA EN HIVER.

Ah! c'est maintenant que la puszta est bien vraiment la puszta! l'automne est si imprévoyant, si mauvais ménager! Ce que le printemps et l'été avaient amassé, lui le dissipe immodérément, si bien que de tant de trésors, l'hiver ne trouve plus que la place refroidie.

Dans les champs, plus de troupeaux aux clochettes monotones ni de pasteur jouant de sa flûte mélancolique, et les oiseaux chanteurs sont tous devenus muets; dans l'herbe, plus un râle qui fasse entendre sa voix retentissante, pas un tout petit grillon qui pousse son cri.

Telle qu'une mer glacée est la plaine unie; au-dessus vole le soleil, ainsi qu'un oiseau fatigué, ou comme si sa vue devenait plus courte par suite de grand âge, et qu'il lui fallût se baisser pour voir quelque chose... et même ainsi il ne voit pas grand'chose sur les pusztas.

Vides sont maintenant les huttes du pêcheur et du gardien des champs; le silence règne dans les fermes, où le bétail se repaît de foin; seulement, quand, au crépuscule, on les pousse vers l'auge, les bœufs au poil rude beuglent tristement, mécontents de ne pas aller boire à l'eau de l'étang.

Le valet de ferme détache ses feuilles de tabac de la poutre où elles sont accrochées, puis il les pose sur le seuil, les coupe négligemment,

¹ Pierre Lys.

² André Ange.

et, tirant de la tige de sa botte une pipe, il la bourre et aspire paresseusement des bouffées, en regardant çà et là si les rateliers ne sont point vides.

Mais les csárdas aussi sont silencieuses. Cabaretier et cabaretière peuvent dormir à l'aise, et rien ne les empêcherait de jeter la clef de la cave : personne ne se dirige de leur côté, tant les vents ont obstrué de neige les chemins.

C'est maintenant le règne des tempêtes, des vents; l'un tourbillonne là-haut dans le ciel, un autre au-dessous galope avec une colère étincelante, fouettant la neige qui jette des étincelles comme un caillou, tandis que pour lutter avec eux un troisième s'avance.

Si vers le crépuscule ils s'apaisent, de pâles brouillards s'étendent sur la plaine, ne laissant voir qu'à demi la forme incertaine du *hétyar*, qu'au tomber de la nuit emporte un cheval hennissant... sur ses pas, un loup; au-dessus de sa tête, des corbeaux.

Comme un roi banni aux limites de ses États se retourne, le soleil des bords de la terre jette sur elle un dernier regard, un regard empreint d'une majesté irritée, et au moment où son œil atteint aux limites de l'horizon, il laisse tomber de sa tête sa couronne sanglante.

MES CHANTS.

Souvent je me plonge dans mes rêveries, et ne sais plus ce que je vais songeant : d'un coup d'aile je traverse ma patrie, puis la terre et le monde. — Les chants qui en moi naissent alors sont ceux d'une âme livrée à la fantaisie et qu'éclairent les rayons de la lune ¹.

Peut-être, au lieu de vivre pour des fantaisies, il vaudrait mieux vivre pour l'avenir et m'inquiéter.... Et pourquoi s'inquiéter? Dieu est bon, et de moi il aura souci. — Les chants qui en moi naissent alors sont ceux d'une âme capricieuse et douée d'ailes de papillon.

Si je viens à rencontrer quelque belle jeune fille, tout souci est

¹ L'espèce de refrain qui termine ces stances offre des difficultés de traduction à peu près insurmontables, à cause de la nature des épithètes, qu'on dirait empruntées à quelque poète persan. Voici celui de la première stance :

Dalaim, mik illyenkor teremnek,

Holdsugári ábrándos lelkenek.

« Mes chants qui alors se produisent

(Sont les chants) de mon âme de clair de lune (et) fantasque. »

encore plus profondément oublié, et mon regard plonge dans l'œil de la belle vierge comme une étoile dans l'eau d'un lac paisible. — Les chants qui en moi naissent alors sont ceux d'une âme amoureuse et (imprégnée des parfums) de la rose sauvage.

M'aime-t-elle? je m'enivre de volupté. Ne m'aime-t-elle pas?... il faut boire ma douleur, et où il y a une coupe, et dans la coupe du vin, c'est assez pour engendrer plaisir et joyeuse humeur. — Les chants qui en moi naissent alors sont ceux d'une âme enivrée et diaprée comme l'arc-en-ciel.

Mais tandis que j'ai le verre en main, la nation a les bras chargés de fers, et autant le choc des verres est gai, autant est triste le bruit des chaînes de l'esclave. — Les chants qui en moi naissent alors sont ceux d'une âme affligée et nuageuse.

Mais pourquoi le peuple souffre-t-il son esclavage? Que ne se lève-t-il pour rompre ses chaînes? Attend-il que, par la grâce de Dieu, la rouille les fasse tomber de ses mains? — Les chants qui en moi naissent alors sont ceux d'une âme irritée et qu'éclaire la foudre.

RENCONTRE SUR LA PUSZTA.

La puszta est unie comme un lac en repos. Au milieu, une riche voiture de maître s'avance, emportée par un galop tel que si l'éclair y était attelé. Quatre chevaux forment son attelage, et la route est égale comme le parquet d'un salon. Mais, en dépit du bon chemin et des bons chevaux, voici tout d'un coup que la voiture s'arrête : a-t-on coupé les quatre traits, ou la roue s'est-elle enfoncée dans quelque bournier? — Ce n'est ni l'un ni l'autre, ma foi; mais là est apparu le fils des pusztas, là est apparu le roi des pusztas, le bandit; il a poussé un grand cri et pris un pistolet au pommeau de sa selle. Voilà pourquoi la voiture s'est arrêtée et demeure immobile.

Le bandit entend un faible gémissement; il pense que peut-être c'est un chant d'oiseau, et regarde autour de lui et dans la voiture, cherchant des yeux l'oiseau dont il a entendu la voix : c'est un beau petit oiseau, une délicate jeune femme, mais que la vie semble avoir abandonnée¹. « Pitié! » dit-elle, et là s'arrête sa prière, étouffée par la terreur.

¹ Littéralement : peut-être aussi n'est-elle point vivante, mais seulement peinte.

Le brigand la contemple avec ravissement, et sa bouche s'ouvre pour ces paroles courtoises : « Ne tremblez point, gracieuse dame, je ne vous empêcherai pas de continuer votre route; mais, avant que de vous éloigner, humblement je vous supplie de m'accorder un regard! »

Et la dame, avec une hardiesse timide, regarda en face le brigand, qui s'avança plus près et derechef parla : « Daignez encore m'accorder une faveur, une seule : permettez-moi de serrer votre jolie main... le permettez-vous, le permettez-vous en effet? Oh! merci, merci!... Mais si je vous adressais encore une prière, rien qu'une seule... après, partez... donnez-moi un baiser, gracieuse dame!... Votre joue rougit... est-ce colère ou honte? Oh! quoi que ce soit, seulement ne soyez point irritée, ne nous séparons pas en colère, je renonce plutôt à mon désir. Le baiser, aussi bien, s'il est pris de force, est comme un raisin mûri trop tôt. Gracieuse dame, que Dieu vous bénisse! Pardonnez au pauvre brigand, qui... qui.... » Ici la voix lui manqua, mais son cheval sentit l'éperon, il fit un saut, puis partit au galop, et ne s'arrêta point que le soir ne fût venu.

LE FOU.

. . . . Que me troublez-vous? Allez-vous-en d'ici! Je suis dans un grand travail, je suis pressé, je tresse un fouet de flamme avec les rayons du soleil; j'en fouetterai le monde! Ils gémiront bientôt, et moi je rirai aux éclats, comme eux riaient lorsque moi je gémissais. Ha, ha, ha!

Car, telle est la vie; nous gémissons et nous rions, jusqu'à ce que la mort dise : Chut! Une fois aussi, moi, déjà je suis mort; ceux-là versèrent du poison dans mon eau, qui buvaient mon vin. Et que firent mes meurtriers pour celer leur honteuse action? Tandis que je gisais par terre, ils se penchèrent sur moi, et se mirent à pleurer. J'aurais aimé à sauter et à leur mordre le nez. Mais ne les mordons point! pensé-je, qu'ils gardent leur nez, et que l'odeur de mon corps pourri les étouffe! Ha, ha, ha!

Et où m'enterrèrent-ils? En Afrique. Cela fut heureux pour moi, car une hyène creusa la terre de ma fosse; cet animal fut mon unique bienfaiteur, lui aussi je le trompai; l'hyène allait dévorer ma cuisse; mais je lui présentai mon cœur, et il était tellement amer qu'elle en creva! Ha, ha, ha!

C'est ainsi qu'il en arrive à qui fait du bien aux hommes. Qu'est-ce que l'homme ? On dit : La racine d'une fleur dont la tige là-haut, dans le ciel, s'épanouit. Mais cela n'est pas vrai ; l'homme est une plante dont la racine plonge dans l'enfer. Un sage m'a enseigné cela, un sage qui fut un grand sot, car il mourut de faim. Pourquoi ne volait-il pas, que ne pillait-il ! Ha, ha, ha !

Mais qu'ai-je à rire, comme un fou ? certes, il me faudrait pleurer, pleurer de ce que le monde est si pervers. Dieu aussi, par l'œil des nuages, pleure souvent (de regret) de l'avoir créé. Mais de quoi servent aussi les larmes du ciel ? Elles tombent sur la terre, la terre ronde, que les hommes foulent du pied, et que produisent-ils, les pleurs du ciel ?.... de la boue. Ha, ha, ha !

Et savez-vous ce que signifie, dans la langue des hommes, ce cri de la caillè *pity pallathy* ? cela veut dire : Évite la femme ! La femme attire à soi l'homme, comme la mer les fleuves. Pourquoi ? Afin de les engloutir. Bel animal que l'animal féminin, beau et dangereux ; c'est dans une coupe d'or un breuvage empoisonné. Je t'ai goûté, ô amour ! Gros comme une goutte de rosée de toi est plus doux qu'une mer changée en miel ; mais gros comme une goutte de rosée de toi est plus mortel qu'une mer changée en venin. Vites-vous jamais la mer quand l'ouragan y creuse des sillons, et y sème les semences de la mort ? Avez-vous vu l'ouragan, ce paysan hâlé, avec la foudre pour soc de charrue dans la main ? Ha, ha, ha !

Quand le fruit devient mûr, il tombe de l'arbre. Tu es un fruit mûr, à terre il faut que tu tombes. J'attends jusqu'à demain ; si demain ce n'est pas encore le jugement dernier, je creuse jusqu'au centre de la terre, j'y porte de la poudre, et je fais sauter le monde. Ha, ha, ha !

LES BASSES TERRES.

Que me voulez-vous, sombres Karpathes, avec vos forêts de pins, vos solitudes sauvages et romantiques ? peut-être je vous admire, mais je ne vous aime point, et ce n'est pas vos monts et vos vallées que mon imagination parcourt.

Là-bas, dans les basses terres, la région unie comme l'Océan, là est ma patrie, là est le monde qu'il me faut ; mon esprit est comme un aigle échappé de sa prison, lorsque je contemple l'immensité des plaines.

Alors ma pensée prend un essor au delà de la terre, jusqu'au sein des nuages, et la plaine qui s'ouvre du Danube à la Tisza¹ se déroule à mes regards souriante comme un tableau.

Sous un ciel rempli de mirages, retentissent les clochettes des gras troupeaux de la *Kis-kunság*², à midi, auprès du puits à haute bascule, les deux canaux de l'auge profonde les attendent.

Le galop retentissant des juments frappe l'air, leurs sabots résonnent, on entend les clameurs des *csikos*³, et le claquement de leurs fouets sonores.

Auprès des fermes, dans le tendre sein des brises, se balancent les épis du blé, qui couronnent gaiement le paysage de la fraîche couleur de l'émeraude.

Voici, à la lueur du crépuscule, les oies sauvages qui sortent des joncs des marais, et qui s'élèvent en criant par le chemin de l'air, comme un roseau flotte emporté par le vent.

Au delà des habitations, dans les profondeurs des pusztas, s'élève, solitaire, une *csárda* à la cheminée branlante : c'est le refuge des *bétigars*⁴ altérés, quand ils vont au marché de Kecskemét.

A côté de la *csárda*, un bois de peupliers nains jaunit dans les sables couverts d'ajoncs ; et dans les fraîches épines, les lézards changeants vont s'abriter des ardeurs de midi.

Au loin, là où le ciel rejoint la terre, le feuillage bleu des arbres fruitiers perce l'obscurité, et derrière eux, pareille à une pâle colonne de nuages, s'élève la tour de l'église de la seule ville en vue.

Vous êtes belles, basses terres, au moins belles pour moi ! c'est sur vous que je naquis et qu'on agita mon berceau. Puisse là aussi le linceul me recouvrir, et le gazon de la tombe s'arrondir sur moi !

LE NOBLE MAGYAR.

De mes aïeux l'épée sanglante — est accrochée au ratelier, la rouille la ronge, — la rouille la ronge, et elle est toute ternie. — Je suis un noble magyar !

¹ La Theiss.

² Le district de la petite Coumanie, au sud de Pesth, sur la rive gauche du Danube.

³ Prononcez *tchikock*, gardien de chevaux, de *csikó*, poulain.

⁴ Valet de ferme.

La vie n'est que fainéantise. — Je vis, car je suis oisif. — Le travail est bon pour le paysan. — Je suis un noble magyar !

Répare comme il faut le chemin, manant, — car c'est ton cheval qui (me) traîne. — En vérité, je ne puis aller à pied. — Je suis un noble magyar !

Vivrais-je donc pour la science ? — tous les savants sont pauvres. — Je n'écris pas, je ne lis point. — Je suis un noble magyar !

Je possède, il est vrai, une science, — et j'y trouve rarement mon égal : — boire, manger, voilà ce que je sais faire. — Je suis un noble magyar !

Oh ! quel bonheur de n'avoir pas d'impôts à payer ! — J'ai du bien, mais pas beaucoup, — et j'ai des dettes, mais beaucoup. — Je suis un noble magyar !

Que m'importe la patrie, — et les cent maux du pays ? — ces maux seront bientôt passés. — Je suis un noble magyar !

Avec les droits de mes aïeux, — dans la patrie de mes pères, — quand j'aurai passé ma vie en fumant, — les anges me porteront au ciel. — Je suis un noble magyar !

Dans le village, tout le long de la rue, — je me fais donner un concert ; — une bouteille pleine à la main, — je danse comme un possédé.

Allons, Tziganes, un air triste, — que je me noie dans les larmes. — Mais là-bas, sous cette fenêtre, — jouez-moi quelque chose de gai.

C'est là que demeure mon étoile, — mon étoile errante, — qui de moi s'est éloignée, — et avec un autre s'en donne maintenant.

Hé, Tziganes, c'est ici la fenêtre : — à présent, le plus gai de vos airs ! — que cette fillette perfide ne puisse voir — que de sa perfidie j'ai souci.

L'heureuse nuit ! je suis avec ma rose, — dans le petit jardin nous sommes réunis ; — tout est calme, on n'entend que l'aboïement des chiens ; — là-haut dans le ciel, — belles comme des fées, — brillent la lune, les étoiles.

La mauvaise étoile que je ferais ! — Dieu sait que je ne resterais guère au ciel ; — la voûte azurée ne me plairait pas, — je descendrais chaque soir, — ma rose suave, vers toi.

Quel rêve étrange j'ai eu cette nuit ! — Fillette, tu me perças le cœur, — et tout le sang en coula ; mais — de chaque goutte de sang il naquit une rose.

Que peut signifier ce rêve ?... Rien, — sinon que tel est l'amour ; — il tourmente notre pauvre cœur, — et le martyr lui est doux.

SUR LA MORT DE PIERRE VAJDA¹.

O nature, lorsque tu es allée dormir, dormir à la fin de l'automne passé, as-tu dit adieu à ton cher enfant, as-tu dit adieu au plus fidèle de tes fils, et lui à toi?... et si vous prîtes congé l'un de l'autre, as-tu pensé que c'était pour la dernière fois?

Tu dors, nature, ton sommeil d'hiver.... Tu dors, et peut-être as-tu déjà pressenti dans un songe, pressenti la douleur qui t'est réservée au jour de ton réveil! Tu t'éveilleras, le printemps se lèvera, et le rossignol chantera sa plus belle mélodie au jour harmonieux et solennel de ta résurrection; mais il y avait un homme jadis qui saluait ce moment d'un plus beau chant que le rossignol. Tu regarderas autour de toi, et tu demanderas : Où est le premier de mes chanteurs? où est-il?... La vue d'un tertre funèbre sera la réponse.

O nature! prends soin de cette tombe, qui est la demeure du plus fidèle de tes enfants, prends-en soin.... Bénis-la et la revêts de tes plus belles fleurs; car il n'y a point dans notre patrie, il n'y aura pas une main reconnaissante, si tu le négliges, pour te remplacer. Oh! dans cette patrie, combien de nobles tombes sur lesquelles le vent agite les ronces de l'oubli! — Oh! dis, ma patrie, qu'elle ne touche que le passé, et non le présent, cette plainte; dis qu'il se trouvera dans ton cœur une petite place pour garder cette digne mémoire; car il portait, lui, dans son cœur (le culte) de son pays. Un souvenir, un souvenir pour lui! Et si vous venez sur sa tombe, versez-y une larme, car il mérite une larme, lui qui en a tant séché aux ardents rayons de son âme fervente! — Et, tandis que vous pleurerez en lui un poète, que vos larmes tombent en l'honneur du champion de la liberté, de celui qui, dans ces temps de rampante bassesse, n'a point appris à plier le genou, et qui a mieux aimé poser sa tête sur la pierre d'une libre pauvreté que sur le coussin de velours de la dépendance.

La mort t'a ravi : qu'en toi la nature pleure son plus fidèle enfant, qu'en toi la patrie pleure un poète.... Les larmes les plus amères sont les miennes, car en toi je pleure le héros de l'indépendance!

¹ Prononcez *Vajda*. Naturaliste et poète, dont la vie ne fut qu'une lutte courageuse contre la pauvreté. Mort en 1848 à l'âge de trente-huit ans.

MA MORT.

Si Dieu me tenait ce langage : « Mon fils, je te le permets, choisis le genre de mort qu'il te plaira », voici ce qu'alors à Dieu je demanderais :

Que ce soit l'automne, un bel automne, doux et serein, avec un rayon de soleil illuminant les feuilles jaunies; et parmi les feuilles jaunies, qu'un rossignol, oublié par le printemps, chante sa dernière chanson.

Et de même que la mort surprend furtivement la nature en automne : qu'ainsi elle me surprenne... et que je ne l'aperçoive qu'assise déjà à mes côtés.

Qu'alors, pareil à l'oiseau dans le feuillage, j'exhale aussi mon dernier chant, et que ce chant, aux accords magiques, pénètre jusqu'au fond des cœurs, et là-haut jusque dans le ciel.

Et quand mes accents expireront, qu'un baiser vienne clore mes lèvres, un baiser de toi, blonde jeune fille, des créatures terrestres la plus belle!

Mais si Dieu me refusait cela, je lui demanderais alors que ce soit le printemps, un printemps de guerre, où croissent des roses sanglantes sur la poitrine des hommes.

Et que la trompette, ce rossignol des batailles, souffle l'enthousiasme par ses accents. Que je sois là, et que de mon cœur sorte une fleur de mort, une fleur sanglante.

Et alors, quand je tomberai de mon cheval, qu'un baiser vienne clore mes lèvres, un baiser de toi, belle liberté, des êtres célestes le plus glorieux!

A. DOZON.

LA STATUE DE MARBRE.

Par une belle soirée d'été, Florio, jeune gentilhomme, s'acheminait lentement à cheval vers les portes de Lucques. Il s'abandonnait au charme des douces vapeurs qui flottaient devant lui au-dessus du superbe paysage, et des tours et des toits de la ville, et suivait du regard les groupes élégants de dames et de seigneurs qui s'en allaient, gais ou rêveurs, des deux côtés de la route, sous les allées de hauts châtaigniers.

Soudain il fut rejoint par un autre cavalier, monté sur un bel alezan et suivant la même route, qui avait un riche costume, une chaîne d'or autour du cou, et sur ses cheveux d'un brun foncé une barrette de velours à plumes. L'étranger salua gracieusement Florio, et en chevauchant côte à côte par le soir qui s'assombrissait, ils eurent bientôt noué ensemble conversation. Le port svelte et élancé de l'étranger, son air riant et ouvert et le doux son de sa voix firent sur Florio une si agréable impression qu'il était comme fasciné et ne pouvait plus détourner de lui ses regards.

« Quelle affaire vous amène à Lucques ? demanda enfin l'étranger.

— Je n'ai pas, à proprement parler, d'affaires, répondit Florio un peu timidement.

— Pas d'affaires ? reprit l'étranger en souriant. Alors vous êtes certainement poète !

— Pas précisément, répondit Florio en rougissant jusqu'au blanc des yeux. Je me suis bien parfois essayé dans la gaie science des chanteurs, mais en lisant ensuite les anciens grands maîtres, chez qui tout a tant de vérité, de fraîcheur et de vie, je sentais l'impuissance de mes aspirations, et mon chant me semblait comme une faible petite voix d'alouette emportée par le vent sous l'immense voûte du ciel.

— Chacun loue Dieu à sa manière, dit l'étranger, et toutes les voix réunies font le printemps. »

En même temps, ses grands yeux brillants d'esprit reposaient avec un plaisir visible sur le beau jeune homme, qui allait avec tant de candeur au-devant d'un monde inconnu.

« Je me suis maintenant décidé à voyager, continua Florio devenu plus hardi et plus expansif, et je me trouve comme délivré d'une prison; tous mes anciens désirs, tous mes rêves heureux ont repris l'essor. Dans la campagne solitaire où j'ai été élevé, combien n'ai-je pas de fois regardé en soupirant les montagnes bleues à l'horizon, quand le printemps passait par notre jardin comme un magique poète, et célébrait en chants séducteurs les merveilles des contrées lointaines et leurs joies infinies. »

A ces dernières paroles, l'étranger était tombé dans une profonde rêverie.

« Avez-vous jamais, dit-il d'un air distrait mais d'un ton sérieux, entendu parler de l'enchanteur qui, par ses accents mélodieux, entraîne la jeunesse vers une montagne enchantée d'où personne n'est jamais revenu? Soyez sur vos gardes! »

Florio ne savait comment expliquer ces dernières paroles de l'étranger; mais il ne put lui en demander le sens. Car au lieu de se trouver aux portes de la ville, ils venaient d'arriver, sans s'en apercevoir, et en suivant le flot des promeneurs, en face d'une grande pelouse où retentissait une musique joyeuse et où, au milieu de tentes capricieusement dressées, cavaliers et piétons se croisaient en tous sens sous les dernières lueurs du soir.

« Voici un bon endroit pour s'arrêter, dit gaiement l'étranger en sautant à bas de son cheval. Au revoir; » et il eut bientôt disparu dans la foule.

Florio eut un moment de surprise à la vue de ce spectacle inattendu. Puis, imitant l'exemple de son compagnon, il remit son cheval à son serviteur, et se mêla aux groupes joyeux.

Des orchestres invisibles retentissaient de toutes parts, du fond des bosquets fleuris; sous des arbres en berceaux allaient et venaient de gracieuses jeunes femmes qui causaient et riaient, en laissant leurs beaux regards errer sur la pelouse brillante, et qui, avec leurs plumes de toutes couleurs flottant sur leur tête dans la vapeur tiède et dorée du soir, ressemblaient à un parterre de fleurs bercées par le vent. Plus loin, dans un coin de la prairie, plusieurs jeunes filles s'amusaient à jouer au volant. Les légers projectiles voltigeaient comme des papillons aux riches nuances à travers l'azur du ciel, en y décrivant mille arcs brillants, tandis qu'au-dessous, sur le gazon, les mouve-

ments des jeunes filles sans cesse offraient le plus charmant coup d'œil. Une surtout, par l'élégance de sa tournure et la grâce presque enfantine de ses mouvements, fixa l'attention de Florio. Elle avait une épaisse couronne de fleurs dans les cheveux, et on eût dit la joyeuse image du Printemps, à la voir dans tout l'éclat de la jeunesse, tantôt se pencher, tantôt redresser vivement ses membres gracieux dont la silhouette se découpait nettement dans l'air limpide. Une inadvertance de sa partenaire donna une fausse direction à son volant, qui vint tomber aux pieds de Florio. Le jeune homme s'empressa de le relever, et le tendit à la jeune fille, qui se précipitait pour la rattraper. Presque interdite, elle s'arrêta et le regarda en silence de ses grands beaux yeux ; puis elle s'inclina en rougissant et courut rejoindre ses compagnes.

Détourné de ce spectacle attrayant par le flot toujours croissant des voitures et des cavaliers qui se pressaient dans la grande allée, Florio laissa pendant près d'une heure errer ses regards sur ces tableaux qui changeaient sans cesse.

« Voici le chanteur Fortunato ! » entendit-il tout à coup dire à plusieurs dames et chevaliers à côté de lui.

Il se tourna rapidement vers ce groupe et aperçut, à sa grande surprise, l'aimable étranger qui tantôt l'avait accompagné. Celui-ci était dans un coin du pré, appuyé contre un arbre et entouré d'un cercle élégant de dames et de chevaliers qui l'écoutaient ; parfois des voix du cercle répondaient gracieusement à son chant. Il reconnut la belle au volant qui, avec une joie tranquille et de grands yeux ouverts, était tout entière aux sons harmonieux.

Florio éprouva un certain saisissement en songeant qu'il avait si familièrement causé avec le célèbre chanteur dont la réputation lui avait depuis longtemps inspiré une haute estime, et il se tint timidement à distance. Sous le charme de ces douces harmonies, il serait resté toute la nuit à la même place, si Fortunato n'eût cessé beaucoup trop tôt pour lui, et si toute la société ne se fût levée pour quitter la pelouse.

Le chanteur aperçut Florio de loin, et vint aussitôt à lui. Le prenant par les deux mains, et malgré ses refus, il le conduisit comme un captif à une tente voisine, où se rendait alors la société et où se préparait un joyeux souper. Tous saluèrent Florio comme une ancienne connaissance, et beaucoup de beaux yeux se fixèrent avec une joyeuse surprise sur sa jeune et brillante figure.

Tous s'assirent autour de la table ronde placée au milieu de la tente. Des fruits exquis et un vin pétillant dans des flacons artistement taillés,

brillaient sur une nappe d'une blancheur éblouissante; des vases d'argent portaient de grands bouquets embaumés, entre lesquels apparaissaient de charmants visages de jeunes filles. Au dehors, les dernières lueurs dorées du soleil couchant se reflétaient sur le gazon et sur la rivière unie comme une glace, dont les eaux coulaient le long de la tente. Florio s'était placé presque involontairement auprès de la jeune fille au volant. Elle le reconnut aussitôt, et demeura silencieuse et timide, mais ses longs cils modestes voilaient avec peine le feu sombre de ses regards.

Il avait été convenu que chacun à la ronde porterait un toast à sa bien-aimée dans une petite chanson improvisée. Le chant léger qui ne faisait qu'effleurer, comme un souffle du printemps, la surface de la vie, sans en pénétrer l'intérieur, agitait gaiement la guirlande de joyeuses figures autour de la table. Florio sentait battre son cœur de plaisir; toute crainte timide s'était envolée, et dans une rêverie heureuse, il regardait devant lui, à travers les fleurs et les lumières, la magnifique campagne s'évanouir lentement dans les teintes rosées du soir.

Et quand ce fut à son tour de porter un toast, il leva son verre et chanta :

Chacun de vous a dit le doux nom de sa dame;
Seul je me tais;
Qu'importe à celle qui m'enflamme,
Qu'importe l'étranger qu'ont soumis ses attraits?
Comme le flot sans nom qui près de nous murmure,
Sans écho, de mon cœur saignera la blessure...

A ces mots, sa belle voisine leva sur lui des yeux espiègles, puis elle baissa bien vite sa petite tête en rencontrant les regards de Florio. Mais celui-ci avait chanté avec tant d'émotion de cœur, et il se penchait maintenant vers elle avec de beaux yeux suppliants si irrésistibles, que de bonne volonté elle le laissa faire quand il imprima un baiser rapide sur ses lèvres rouges et brûlantes.

« Bravo! bravo! » s'écrièrent plusieurs des assistants, et un éclat de rire franc et sincère retentit autour de la table.

Florio confus vida son verre d'un seul trait; la belle jeune fille après avoir reçu le baiser, devint toute rouge et baissa les yeux sur son sein.

Ainsi chacun des convives avait trouvé sa dame dans le cercle aimable. Fortunato seul était tout à toutes sans être à aucune, et semblait presque isolé au milieu de cette confusion charmante. A le voir se livrer à toutes les saillies de sa gaieté et de son imagination, on aurait pu le traiter de

fou et d'extravagant, si on n'avait pas vu de temps en temps briller un feu extraordinaire dans ses yeux d'une limpidité éclatante.

Florio s'était fermement proposé de lui dire pendant le souper l'affection et le respect qu'il nourrissait pour lui depuis longtemps; mais il ne put y réussir. Toutes ses légères tentatives échouèrent contre la gaieté imperturbable du chanteur. Il ne pouvait pas du tout le comprendre.

Cependant un silence solennel s'était peu à peu répandu sur la campagne; quelques étoiles se montraient entre les cimes noires des arbres; les eaux de la rivière murmuraient avec plus de force, et il s'en élevait une agréable fraîcheur.

Le tour de Fortunato vint enfin de chanter; il se leva, et s'accompagnant de sa guitare, il commença :

Quel tumulte, quelle joie
Dans mon cœur et dans mes sens !
Mon sang rajeuni tournoie
En honds légers et puissants.

Comme du haut d'une nue,
Loin du bruit, loin des pervers,
Avec transport je salue
La beauté de l'univers.

Dans ta majesté divine,
O Bacchus ! tu m'apparais.
Mieux que jamais je devine
Le sens caché de tes traits,

Ta paix rêveuse et tranquille,
Ta jeunesse, et les ardeurs
De ton œil si doux qui brille
Sous ta couronne de fleurs.

Ce que montre ton sourire,
Est-ce l'amour ou la foi ?
C'est le printemps qui respire
Et fleurit autour de toi.

Dans les flammes de l'aurore,
Dans la pourpre du matin,
Dans les nuages que dore
Le soleil de son carmin,

Je vois resplendir ton trône,
Vénus, reine de gaieté,
Et l'éclat dont t'environne
Le nimbe de ta beauté.

Vers toi, comme un sacrifice,
Monte en langoureux soupirs,
Sur les ailes du caprice,
Le tribut de nos désirs;

Vers toi montent les hommages
Des dames et des seigneurs
Qui, sous les discrets ombrages,
Mêlent la voix de leurs cœurs.

Partout ton culte, ô déesse,
A des servants assidus;
A toi toute l'allégresse
Des jours qui nous sont échus!

Ici Fortunato changea tout à coup de ton, et continua :

Mais déjà le jour décline,
Et le charme s'affaiblit;
La fête expire, et la mine
Des chevaliers s'assombrit.

Nobles seigneurs, belles dames
Ont repris leur gravité;
D'autres désirs, d'autres flammes
Dans leurs cœurs ont éclaté.

Soudain parmi les convives
Parait un nouveau venu :
« Étranger, de quelles rives
Es-tu vers nous descendu? »

De pavots est sa couronne
Et de lis immaculé.
Oh! le doux frisson que donne
Sur nos fronts son souffle ailé!

De sa bouche tendre et blême
Le sourire est surhumain :
Un flambeau, funèbre emblème,
Brille et tremble dans sa main.

Il parle, et l'âme attendrie
Vers lui se porte avec foi :
« Qui de vous dans sa patrie
Veut retourner avec moi? »

Et de seconde en seconde
Il retourne son flambeau :
Alors passe sur le monde
Le silence du tombeau.

Toute fleur alors qui brille
Disparaît en un moment ;
Mais là-haut elle scintille
Comme étoile au firmament.

Pâle messenger des âmes ,
Que ton charme est souverain !
De tes yeux je bois les flammes ,
Sans trembler je prends ta main.

Montons , la voie est tracée ,
Montons.... Déjà de mes yeux
La terre s'est effacée :
O Père ! ouvre-nous les cieux !

Fortunato s'étant tu, tous les autres gardèrent le silence; au dehors, les sons s'étaient perdus; la musique avait cessé de vibrer, la foule avait disparu, le prestige enivrant s'était évanoui devant l'immensité de la voûte étoilée et devant la puissante harmonie nocturne des eaux et des bois. Tout à coup on vit entrer dans la tente un chevalier à la taille haute et élancée, couvert de riches bijoux qui jetaient des reflets dorés et verdâtres au milieu des lumières vacillantes. Ses yeux, enfoncés dans leurs orbites, avaient un regard égaré et flamboyant; sa figure était belle, mais pâle et flétrie.

A cette subite apparition, tous songèrent involontairement et en frissonnant à l'hôte silencieux du chant de Fortunato. Mais le chevalier, après un léger salut, alla au buffet du restaurant de la tente et avala rapidement à longs traits de ses lèvres blêmes du vin pourpre.

Florio tressaillit quand le singulier étranger, se tournant vers lui de préférence à tous les autres, le salua comme une ancienne connaissance et lui souhaita la bienvenue à Lucques. Étonné et pensif, il le regarda des pieds à la tête et ne put absolument pas se rappeler l'avoir jamais vu. Cependant le chevalier était extrêmement disert, et rappelait de nouveaux détails de la vie passée de Florio. Il savait où il était né, connaissait si bien l'endroit, le jardin, et chaque place favorite que Florio avait affectionnée autrefois, que celui-ci finit par se réconcilier avec la sombre figure de l'étranger.

Cependant, dans le reste de la compagnie, Donati, — c'était le nom du chevalier, — ne parut plaire à personne. Sa présence y avait produit un trouble et un malaise visible dont nul n'avait su se rendre compte. La nuit était sur ces entrefaites tout à fait venue. Tout le monde se leva pour partir. Ce fut alors un mouvement extraordinaire de voitures, de chevaux, de domestiques et de grandes torches qui projetaient

d'étranges lueurs sur l'eau de la rivière entre les arbres, et sur les figures qui fourmillaient de tous côtés. A cette sombre et sauvage clarté, Donati parut encore plus pâle et plus effrayant. La belle jeune fille à la couronne de fleurs l'avait constamment regardé de côté avec une crainte secrète. Quand il s'avança vers elle avec une politesse chevaleresque pour l'aider à monter sur sa haquenée, elle se rejeta anxieusement contre Florio qui était derrière elle, et qui, tout ému, souleva sa bien-aimée et la mit en selle.

Tout cependant était prêt pour le départ. Elle lui fit encore du haut de sa monture un signe amical, et bientôt toutes les figures et toutes les clartés disparurent dans la nuit.

Florio éprouva une émotion étrange quand il se trouva tout à coup seul avec Donati et le chanteur, sur la grande pelouse déserte. Fortunato, sa guitare au bras, se promenait de long en large sur le bord de la rivière devant la tente, et semblait chercher de nouveaux airs en touchant quelques notes dont les sons se perdaient dans la prairie silencieuse. Puis il s'interrompit brusquement; une étrange contrariété parut assombrir ses traits ordinairement joyeux, et il pressa le départ avec impatience.

Tous les trois montèrent alors sur leurs chevaux et se dirigèrent ensemble vers la ville. Fortunato ne dit pas un mot en route; Donati, au contraire, ne tarit pas en agréables propos. Florio, tout au bruit de ses heureux souvenirs, chevauchait silencieusement entre les deux, comme une jeune fille rêveuse.

En arrivant aux portes de la ville, le cheval de Donati, qui avait déjà pris ombrage devant plus d'un passant, se cabra tout à coup et ne voulut pas entrer. Un éclair de colère passa sur le visage du cavalier et un affreux juron à moitié prononcé agita convulsivement ses lèvres, ce dont Florio ne fut pas peu surpris, car ces manières ne s'accordaient guère avec les formes polies et réservées du chevalier. Mais celui-ci se remit bientôt, et s'adressant à Florio : « Je voulais vous conduire jusqu'à l'hôtel, dit-il en souriant et avec sa courtoisie habituelle, mais mon cheval, vous voyez, en a décidé autrement. J'habite ici hors de la ville une maison de campagne où j'espère vous voir très-prochainement. »

En même temps il s'inclina, et son cheval, avec un emportement et une peur incompréhensibles, l'emporta comme un trait au milieu des ténèbres où l'on entendit le vent siffler derrière lui.

« Dieu soit loué, s'écria Fortunato; que la nuit l'ait de nouveau englouti ! Il me faisait, ma foi, l'effet d'un de ces papillons de nuit

fauves et monstrueux qui, comme sortis d'un rêve fantastique, voltigent dans le crépuscule, et avec leur longue moustache de chat et leurs horribles grands yeux, s'imaginent avoir une figure. »

Florio, qui s'était déjà familiarisé avec Donati, témoigna sa surprise d'un jugement aussi sévère. Mais le chanteur, exaspéré de plus en plus par une aussi étonnante mansuétude, continua ses sarcasmes, et au secret déplaisir de Florio, traita le chevalier de noctambule, de Céladon langoureux et de maître en mélancolie.

Au milieu de ces propos, ils arrivèrent enfin à l'auberge, et chacun d'eux se rendit bientôt dans l'appartement qui lui fut assigné.

Florio se jeta tout habillé sur le lit, mais il fut longtemps sans pouvoir s'endormir. Dans son âme surexcitée par les images du jour, tout flottait, résonnait et chantait encore. Cependant les portes de la maison s'ouvraient et se fermaient toujours plus rarement; on n'entendit plus que de temps en temps une voix solitaire, jusqu'à ce que la maison, la ville et la campagne se trouvèrent plongées dans un profond silence. Alors il lui sembla qu'il voguait seul sur une mer éclairée par la lune avec des voiles d'une blancheur de cygne. Les vagues battaient doucement contre le vaisseau, et de l'eau il sortait des sirènes qui toutes ressemblaient à sa belle voisine de la soirée avec la couronne de fleurs. Celle-ci chantait sans fin un air étrange et triste, à le faire périr de douleur. Le vaisseau pencha peu à peu et puis alla lentement, enfonçant toujours plus avant dans l'abîme. — Il s'éveilla épouvanté, s'élança de dessus son lit et ouvrit la fenêtre. La maison était située à la sortie de la ville; il découvrit un large cercle de collines, de jardins et de vallées, éclairés par la lune. Tout au dehors, dans les arbres et les torrents, lui semblait répéter les échos de sa joie récente, comme si toute la contrée répétait les doux chants des sirènes qu'il avait entendues pendant son sommeil. Ne pouvant résister à la tentation, il prit la guitare que Fortunato lui avait laissée, sortit de la chambre, descendit l'escalier et traversa sans bruit la maison silencieuse. La porte d'en bas n'était que poussée; un serviteur endormi était couché sur le seuil. Il arriva ainsi, sans être aperçu, dans la campagne, et s'avança gaiement entre les vignobles, par des allées désertes et devant des chaumières plongées dans le sommeil.

Entre les vignes, il vit la rivière serpenter au fond de la vallée. Plusieurs châteaux, brillant çà et là comme des taches blanches, semblaient des cygnes endormis dans une mer silencieuse. Il chanta alors d'une voix joyeuse :

Aux heures de la nuit, quand tout dort dans le monde,
Qu'il est bon de marcher en chantant de son mieux !
O vous que je revois, salut donc à la ronde,
O ciel étincelant ! ô champs silencieux !

Voilà donc la vallée où je connus la joie !
Qu'elle est autre, à travers les vapeurs de la nuit,
Sous les pâles rayons que la lune m'envoie,
A travers les rameaux qui frissonnent sans bruit !

Le plaisir de mes yeux s'est engouffré dans l'ombre,
Dont le voile s'étend sur ces lieux enchantés.
Sous mes pieds je ne vois, dans la profondeur sombre,
Que les luisants sillons des ruisseaux argentés.

Parfois un rossignol, comme éveillé d'un rêve,
Fait voler dans les airs quelques accords d'amour,
Et les arbres parfois, dont le sommeil s'achève,
Comme d'un souvenir frémissent à leur tour.

Car le bonheur toujours sous la première cendre
Laisse un feu qui survit et brûle lentement ;
Dans le fond de mon cœur je crois encore entendre
Des échos de ce soir le doux enchantement.

Que mon chant vole donc de l'une à l'autre rive,
Pour célébrer ma dame et ses yeux triomphants !
Elle veille... elle prête une oreille attentive ;
Elle reconnaîtra le chanteur à ses chants.

Il se mit à rire de lui-même, ne sachant pas en définitive à qui il donnait cette sérénade ; car ce n'était plus depuis longtemps la charmante jeune fille à la couronne à qui il pensait. La musique sous les tentes, le songe dans sa chambre, et la rêverie de son cœur occupé de l'harmonie, du songe, et de la ravissante apparition de la jeune fille avaient par un effet, insensible et merveilleux, transformé cette dernière image en une beaucoup plus grande et plus belle, comme il n'en avait jamais vu de pareille.

Absorbé ainsi dans ses pensées, il marcha encore longtemps, et arriva enfin sans s'en apercevoir auprès d'un vaste étang entouré de tous côtés de grands arbres. La lune, qui paraissait au même moment au-dessus des cimes, éclaira de toute sa lumière une Vénus de marbre, placée tout près de la rive sur son piédestal, comme si la déesse, sortie à l'instant du fond des eaux, contemplait elle-même avec ravissement l'image de sa beauté que le miroir de l'eau reflétait

au milieu des pâles étoiles qui brillaient dans sa profondeur. Quelques cygnes décrivaient en silence leurs cercles uniformes autour de la statue; un léger murmure agitait le feuillage des arbres.

Florio demeura comme fixé dans une contemplation immobile; car cette statue lui semblait une bien-aimée longtemps cherchée et tout à coup reconnue, et comme une fleur merveilleuse éclosée de l'aube printanière et du silence rêveur de sa première jeunesse. Plus il la regardait, plus il croyait voir ses yeux s'ouvrir et s'animer, ses lèvres remuer et parler, enfin la vie avec sa ravissante harmonie et son feu divin s'éveiller dans ses beaux membres. Il tint longtemps les yeux fermés, comme ébloui et plein à la fois d'une souffrance et d'un ravissement inconnus. Quand il rouvrit les yeux, tout était comme transformé. La lune ne répandait plus à travers les nuages qu'une faible clarté; un vent plus fort fouettait les eaux troublées de l'étang. La statue, d'une immobilité effrayante, dardait sur lui de ses orbites de pierre des regards terribles au milieu du silence infini. Le jeune homme sentit une épouvante inconnue. Il s'éloigna brusquement, et d'un pas toujours plus rapide et sans s'arrêter, il revint à travers les jardins et les vignes vers la ville tranquille; le bruissement des arbres lui faisait l'effet d'un murmure distinct et intelligible; et les hauts peupliers, avec leurs longues ombres, de spectres qui voulaient le saisir.

Il arriva à son auberge tout bouleversé. Le domestique endormi était encore sur le seuil de la porte, et se leva en tressaillant quand Florio passa à côté de lui. Mais Florio poussa vivement la porte et ne respira librement que quand il fut entré dans sa chambre. Il s'y promena encore longtemps en tous sens avant de pouvoir se remettre. Puis il se jeta sur son lit et finit par s'endormir au milieu des rêves les plus étranges.

Le lendemain, Florio et Fortunato se retrouvaient ensemble pour déjeuner sous les grands arbres qui étaient devant l'auberge, et à travers lesquels brillait le soleil du matin. Florio avait le visage plus pâle que d'ordinaire et était fatigué d'une veille trop prolongée.

« Le matin, dit Fortunato, est un brave et fougueux compagnon. Voyez comme il se précipite du sommet des montagnes sur le monde endormi, secouant la rosée des fleurs et des arbres, faisant tapage et chantant. Il ne fait pas grand cas des doux sentiments, mais il rafraîchit tous les membres, et il rit au nez des gens qui vont à lui tout rêveurs et comme plongés encore dans un clair de lune. »

Florio, qui d'abord avait voulu parler au chanteur de la belle statue, eut honte alors de le faire, et tout embarrassé garda le silence. Mais sa promenade nocturne avait été remarquée et probablement trahie par le domestique de la porte, et Fortunato continua en riant :

« Eh bien, si vous ne le croyez pas, placez-vous maintenant ici et dites par exemple : O douce, belle Âme, ô clair de lune, ô fleur des cœurs tendres, et choses semblables, ne serait-ce pas bien ridicule ? Et cependant je gage que vous avez tenu beaucoup de ces propos la nuit dernière, et certainement avec un grand sérieux. »

Florio, qui s'était figuré Fortunato d'humeur douce et bonne, fut profondément blessé de la vivacité railleuse de l'aimable chanteur. Ses yeux se remplirent de larmes.

« Vous ne dites pas sérieusement ce que vous pensez ni ce que vous feriez vous-même. Mais je ne me laisse pas tromper par vos paroles ; il y a encore de doux et nobles sentiments qui, bien que pudiques, n'ont pas besoin de rougir, et un bonheur paisible qui se referme devant le jour bruyant, et qui n'ouvre qu'au ciel étoilé son calice sacré, comme une fleur habitée par un ange. »

Fortunato regarda le jeune homme avec surprise, puis il s'écria :

« Ma foi, vous êtes bien sérieusement amoureux ! »

Cependant on avait amené le cheval de Fortunato, celui-ci voulant faire un tour de promenade. Le chanteur se mit à caresser l'encolure du cheval élégamment harnaché qui trépignait avec une joyeuse impatience ; puis il se tourna encore une fois vers Florio, et lui tendit la main avec un gracieux sourire : « Vous me faites pourtant de la peine, dit-il ; il y a tant de bons et braves jeunes gens, surtout des amoureux, qui ont comme vous la manie d'être malheureux. Laissez donc la mélancolie, le clair de lune et toutes ces misères. Et si parfois vous êtes vraiment triste, eh bien, plongez-vous dans une fraîche et libre matinée du bon Dieu, et que votre cœur s'y décharge dans une bonne prière ; et, à moins que l'esprit malin ne s'en mêle, vous aurez bien vite totalement recouvré et joie et courage. »

Après ces mots, Fortunato s'élança vivement sur son cheval et se dirigea entre les vignes et les jardins, dans la campagne pleine de sons et de couleurs.

Florio le suivit longtemps du regard, jusqu'à ce qu'il disparût sous les flots de lumière à l'horizon. Il se mit ensuite à marcher rapidement sous les arbres. Les apparitions de la nuit lui avaient laissé au fond de

l'âme un vague et profond désir. Mais les discours de Fortunato l'avaient singulièrement troublé. Il ne savait plus lui-même ce qu'il voulait, et ressemblait à un somnambule qu'on aurait appelé soudain par son nom. Il s'arrêtait souvent devant la merveilleuse perspective ouverte sur la campagne, comme pour interroger la vie joyeuse qu'il voyait dans le lointain. Mais le matin ne jetait que comme des reflets magiques à travers les arbres, au milieu des rêves brillants de son cœur encore tout entier sous une autre puissance.

Florio résolut enfin de retourner à l'étang, et il reprit le même sentier qu'il avait suivi la nuit.

Comme tout y avait changé d'aspect ! Des vendangeurs parcouraient les vignes, les jardins et les allées ; des enfants jouaient tranquillement sur le chaud gazon devant les cabanes qui, dans la nuit, sous l'ombre des arbres, l'avaient effrayé comme des sphinx endormis. La lune pâle se perdait dans le ciel lumineux ; d'innombrables oiseaux mêlaient dans la forêt leurs chants joyeux. Florio pouvait à peine comprendre qu'il eût pu être en proie dans le même lieu à une terreur si étrange.

Cependant il remarqua bientôt, que distrait par ses réflexions, il n'avait pas suivi le vrai chemin. Il examina attentivement tous les endroits, chaque place, tantôt revenant sur ses pas, tantôt marchant en avant, mais toujours en vain : plus il cherchait, plus tout lui semblait changé et inconnu.

Il avait ainsi erré longtemps. Les oiseaux commençaient déjà à se taire. Les collines d'alentour devenaient de plus en plus silencieuses ; le soleil de midi dardait ses rayons étincelants au-dessus de la contrée, qui semblait, sous un voile de vapeur brûlante, comme s'assoupir et rêver. Il arriva tout à coup à une grille de fer à travers les barreaux dorés de laquelle il aperçut un grand et magnifique parc. Des flots d'air frais et embaumé vinrent ranimer ses forces épuisées. La porte n'étant pas fermée, il l'ouvrit doucement et entra.

De hautes charmilles de buis le reçurent sous leurs ombrages solennels, d'où s'échappaient çà et là des oiseaux au plumage doré, semblables à des fleurs abattues par le vent. En même temps des plantes étranges, comme il n'en avait jamais vu, agitées par un doux zéphyr, balançaient devant lui leurs rouges et jaunes corolles ; des jets d'eau innombrables, jouant avec des boules dorées, répandaient un murmure monotone dans la grande solitude. A travers les arbres on voyait dans le lointain un superbe palais avec de hautes colonnes. Personne ne se montrait nulle part, il régnait partout un profond silence. Seulement

par intervalles un rossignol s'éveillait et chantait quelques notes plaintives. Florio regarda avec étonnement les arbres, les fontaines et les fleurs, comme si tous ces objets étaient depuis longtemps plongés dans une nuit éternelle; comme si le torrent de l'existence, avec ses ondes légères et transparentes, passait au-dessus de lui et que le parc demeurât seul au-dessous, enchaîné et anéanti, rêvant d'une vie passée.

Il n'avait pas encore pénétré bien loin qu'il entendit les sons d'un luth retentir doucement au milieu du bruit des fontaines, tantôt clairs et distincts, tantôt étouffés et mourants. Il s'arrêta pour prêter l'oreille; les sons s'approchaient toujours, lorsque soudain, sous le berceau silencieux, il vit une dame d'une taille haute et svelte, et d'une beauté merveilleuse, s'avancer lentement sans lever les yeux. Elle tenait sous son bras un superbe luth orné de sculptures dorées, d'où elle tirait quelques accords, plongée dans une profonde rêverie. Sa longue chevelure d'or tombait en boucles abondantes sur ses épaules éblouissantes; de beaux bracelets d'or retenaient ses longues et larges manches formées comme d'un tissu de neige; une robe d'un bleu d'azur, bordée d'une broderie de fleurs merveilleusement entrelacées, couvrait ses formes ravissantes. Un rayon de soleil, pénétrant par une ouverture du berceau, vint justement éclairer d'une éclatante lumière la brillante apparition. Florio tressaillit involontairement : c'étaient, à ne pas s'y méprendre, les traits et tout l'aspect de la belle statue de Vénus qu'il avait vue la nuit dernière près de l'étang; mais elle, sans remarquer la présence de l'étranger, se mit à chanter :

Pourquoi donc, ô printemps, secouer ma torpeur ?
Pourquoi m'envelopper de cette douce haleine
Qui, tiède des senteurs des monts et de la plaine,
Tant amoureusement s'insinue en mon cœur ?

Il le faut ! je renais, je reprends ma splendeur ;
La nature proclame en moi sa souveraine ;
Par le flot murmurant, par la fleur, par le chêne,
La reine des amours est saluée en chœur.

Tous ces grands changements, du printemps sont l'ouvrage ;
Il peut tout : de la rose il ouvre le corsage,
Et produit au soleil sa pudique rougeur.

Par ses enchantements de la tombe il me tire,
Et me voilà contrainte à revivre, à sourire,
En cachant dans mon sein mon antique douleur.

Tout en chantant, elle continua de marcher, paraissant et disparaissant tour à tour sous le feuillage, jusqu'à ce qu'elle disparût tout à fait, non loin du palais. Tout redevint silencieux; seulement les arbres et les jets d'eau continuaient comme précédemment leur murmure. Florio resta plongé dans les plus doux rêves; il lui semblait connaître depuis longtemps la belle chanteuse; que dans les distractions de la vie il l'avait oubliée et perdue, qu'elle s'évanouissait de douleur au milieu du bruit des fontaines, et qu'elle l'invitait sans cesse à la suivre. Profondément ému, il avança dans le jardin vers l'endroit où elle avait disparu. Il arriva sous de très-vieux arbres à une muraille en ruine, sur laquelle on distinguait encore çà et là des traces de belles sculptures. Au-dessous du mur, sur des fragments de marbre et des chapiteaux brisés entre lesquels avaient poussé une herbe touffue et des fleurs, il vit étendu un homme endormi. Florio reconnut avec surprise le chevalier Donati; mais celui-ci avait un tout autre aspect dans son sommeil, et presque l'air d'un mort; à cette vue, Florio sentit un secret frisson; il secoua fortement le dormeur. Donati ouvrit lentement les yeux, et jeta autour de lui un regard si fixe, si étrange et si farouche, que Florio en fut épouvanté. Il murmura aussi, avant de se réveiller tout à fait, quelques paroles obscures que Florio ne comprit pas. Quand enfin il eut repris complètement ses sens, il se leva d'un bond et regarda Florio d'un air très-étonné. « Où suis-je ? » s'écria celui-ci vivement. Quelle est la noble dame qui demeure dans ce beau jardin ?

— Comment, demanda à son tour Donati, êtes-vous entré dans ce jardin ? »

Florio raconta brièvement ce qui lui était arrivé. Donati dit d'un air distrait :

« Cette dame est une de mes parentes; elle est riche et puissante, ses propriétés s'étendent au loin dans le pays; vous la trouverez tantôt ici et tantôt là. On la rencontre même parfois dans la ville de Lucques. »

Florio fut très-frappé de ces paroles dites rapidement; il reconnaissait de plus en plus nettement ce dont il n'avait eu d'abord qu'un sentiment vague, à savoir, qu'il avait déjà vu cette dame dans sa première enfance; cependant il ne pouvait pas préciser ses souvenirs.

Ils étaient, en marchant assez vite, arrivés insensiblement à la grille dorée du jardin. Ce n'était pas la même grille par laquelle Florio était entré. Il regarda avec surprise autour de lui une campagne inconnue; dans le lointain les tours de la ville brillaient éclairées par le soleil. Le

cheval de Donati était attaché à la grille et labourait de ses pieds le sol en écumant.

Florio exprima timidement le désir de revoir la belle maîtresse du jardin. Donati, jusqu'alors plongé dans ses réflexions, parut tout à coup revenir à lui.

« La châtelaine, dit-il avec courtoisie, sera bien aise de faire votre connaissance. Mais aujourd'hui nous la dérangerions, et moi-même je suis appelé chez moi par des affaires pressantes. Peut-être pourrai-je venir vous chercher demain. »

Puis il prit, avec beaucoup de prestesse, congé du jeune homme, monta à cheval et eut bientôt disparu au milieu des collines.

Florio le suivit longtemps des yeux; puis il se dirigea vers la ville, comme un homme ivre. La chaleur retenait encore tous les êtres vivants dans les maisons, derrière les sombres et fraîches jalousies. Les rues et les places publiques étaient désertes; Fortunato n'était pas encore revenu. Florio, dont le cœur débordait, se sentait trop à l'étroit dans sa triste solitude : il monta vivement à cheval et se mit à galoper encore à l'air libre.

« Demain ! demain ! » c'était le cri unique qui retentissait dans son âme. Il se sentait au comble de la joie. La belle statue de marbre, descendue de son piédestal, s'était animée au souffle du printemps; l'étang silencieux s'était transformé en un parc immense, les étoiles s'étaient changées en fleurs, et tout le printemps n'était que l'image de la belle inconnue. Il parcourut ainsi longtemps les ravissantes vallées autour de Lucques, passant tour à tour devant de superbes villas, des cascades et des grottes, jusqu'à ce que le crépuscule vint l'envelopper de ses rouges vapeurs.

Les étoiles brillaient déjà au ciel quand il revint lentement, par les rues silencieuses, à son auberge. Sur une des places solitaires, il y avait une grande belle maison éclairée par la lune. Une fenêtre en haut était ouverte entre des fleurs artistement disposées : il y aperçut deux figures de femmes qui semblaient plongées dans une conversation animée. Il fut surpris d'entendre plusieurs fois prononcer distinctement son nom; il crut même, dans les quelques mots entrecoupés que le vent lui apportait, reconnaître la voix de la merveilleuse chanteuse.

Pourtant les feuilles et les fleurs tremblant à la clarté de la lune ne lui permirent pas de rien distinguer; il s'arrêta pour tâcher d'en savoir davantage. Cela le fit remarquer des deux dames, et soudain la fenêtre devint silencieuse.

Florio s'éloigna désappointé ; mais, en tournant le coin de la rue, il vit une des dames, qui l'avait suivi des yeux, avancer encore une fois la tête du milieu des fleurs, puis refermer rapidement la fenêtre.

Le lendemain Florio venait à peine de secouer ses rêves fleuris et de se mettre à sa fenêtre, d'où il jetait des regards heureux sur les tours et les coupoles de la ville, qui étincelaient au soleil du matin, quand le chevalier Donati entra brusquement dans sa chambre. Il était tout habillé de noir et avait l'air extraordinairement troublé, pressé et presque hagard. Florio tressaillit de loin en l'apercevant ; car il songea aussitôt à la belle châtelaine.

« Puis-je la voir ? » cria-t-il vivement, en allant à lui. Donati fit signe que non, et dit en baissant tristement la tête : « C'est aujourd'hui dimanche. » Puis il ajouta en se remettant aussitôt : « Mais je venais vous chercher pour la chasse.

— Pour la chasse ? répliqua Florio, très-étonné ; aujourd'hui, le jour du Seigneur ?

— Oui, vraiment ! interrompit le chevalier avec un rire sardonique. Vous ne voulez pourtant pas aller à l'église avec votre bonne amie sous le bras, et vous agenouiller dans un coin pour dire dévotement : « Dieu vous bénisse ! » quand la dame, éternuera.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, reprit Florio ; vous avez beau vous moquer de moi, je ne pourrais pas aller à la chasse aujourd'hui. Voyez comme tout travail semble suspendu dans la nature ; les bois et les champs se sont parés en l'honneur de Dieu, comme si des anges flottaient au-dessus dans l'azur du ciel. Comme tout est calme, solennel et rempli de la grâce divine ! »

Donati restait près de la fenêtre, plongé dans ses réflexions, et Florio crut remarquer qu'il frissonnait secrètement en contemplant le silence religieux de la campagne.

Cependant le bruit des cloches commençait à s'élever du haut des tours de la ville, et il montait dans l'air, pur comme une sainte prière.

Donati parut alors s'effrayer ; il prit son chapeau et pressa Florio comme avec angoisse de l'accompagner. Celui-ci ayant persisté dans son refus : « Il faut partir ! » cria enfin le chevalier à demi-voix, comme du fond de sa poitrine oppressée ; et, serrant la main du jeune homme étonné, il se précipita hors de la maison.

Florio se sentit renaître en voyant aussitôt après le gai chanteur Fortunato entrer chez lui comme un messenger de paix. Il lui apportait

une invitation pour aller le lendemain soir dans une maison de campagne près de la ville.

« Préparez-vous, ajouta-t-il, à y rencontrer une ancienne connaissance ! »

Florio tressaillit et demanda vivement :

— Qui donc ?

Mais Fortunato déclina gaiement toute explication ; et se retira bientôt.

« Serait-ce la belle chanteuse ? » se demanda Florio tout bas et le cœur palpitant.

Il se rendit ensuite à l'église, mais il ne put prier ; il était distrait par de trop heureuses préoccupations. Il se mit alors à errer par les rues. Toutes avaient un air de fête et de solennité ; des seigneurs et des dames en grande toilette se dirigeaient vers les églises en groupes éclatants et joyeux ; mais, hélas ! la plus belle n'était point parmi eux. Se rappelant alors son aventure de la veille, il chercha la rue et retrouva bientôt la grande et belle maison ; mais, chose étrange ! la porte était close, toutes les fenêtres étaient fermées et la maison paraissait inhabitée.

En vain il parcourut le lendemain tous les environs pour recueillir quelques renseignements sur la belle inconnue, et, s'il était possible, pour la revoir. Son palais ainsi que le jardin que le hasard lui avait fait découvrir, tout avait disparu. Donati demeura également invisible. Aussi Florio sentait son cœur battre de joie et d'impatience quand il se rendit enfin le soir à l'invitation qu'il avait reçue, et qu'avec Fortunato, qui faisait toujours le mystérieux, il sortit de la ville et se dirigea vers la maison de campagne.

L'obscurité était profonde quand ils arrivèrent. Pourtant on distinguait au milieu d'un jardin une villa élégante dont la terrasse, supportée par d'élégantes colonnes, formait un second jardin plein d'orangers et de toutes sortes de fleurs embaumées. De grands châtaigniers s'élevaient tout autour avec leurs bras gigantesques, auxquels les clartés que les fenêtres projetaient dans la nuit donnaient un aspect fantastique. Le maître de la maison, un homme entre deux âges, aimable et distingué, mais que Florio ne se souvenait pas d'avoir jamais vu, reçut cordialement le chanteur et son ami sur le seuil de la maison, et les conduisit par un grand escalier dans le salon.

De joyeux airs de danse retentissaient à leur entrée ; une compagnie élégante et nombreuse s'y mouvait à la lumière d'innombrables bou-

gies qui, dans leurs flambeaux de cristal, planaient comme des cercles d'étoiles au-dessus de la foule joyeuse. Les uns dansaient, les autres étaient engagés dans une conversation animée; beaucoup étaient masqués, et leur aspect étrange donnait parfois au joyeux divertissement un air mystérieux et presque effrayant.

Florio, ébloui, demeura d'abord silencieux et immobile au milieu des figures qui passaient à côté de lui. Soudain une charmante jeune fille en costume grec et les cheveux tressés en couronne s'approcha de lui. Un masque lui cachait la moitié de la figure et n'en faisait paraître l'autre moitié que plus fraîche et plus séduisante. Elle s'inclina rapidement, lui présenta une rose et disparut aussitôt au milieu de la foule.

Au même instant il s'aperçut que le maître de la maison, placé près de lui, l'examinait attentivement; mais il regarda vivement ailleurs dès que Florio se retourna.

Surpris, le jeune homme s'engagea dans la foule bruyante. Il ne trouva nulle part l'objet de sa secrète espérance, et il se faisait presque des reproches d'avoir suivi à la légère le joyeux Fortunato sur cet océan de plaisirs qui semblait l'éloigner toujours de plus en plus de sa grande figure solitaire.

Cependant les flots de la foule insouciante tourbillonnaient autour de Florio, et le bruit de la flûte l'arracha insensiblement au cours de ses réflexions.

La musique de la danse, même quand elle n'ébranle et ne bouleverse pas le cœur, exerce sur nous une douce et puissante influence comparable à celle du temps; les sons harmonieux nous enchantent comme les premières chaleurs de l'été, et réveillent tous les chants endormis au fond de l'âme; les fleurs de vieux souvenirs se raniment; la vie, glacée et comme suspendue, redevient un torrent frais et limpide sur lequel le cœur vogue gaiement au souffle des désirs depuis longtemps abandonnés. La joie générale eut bientôt gagné Florio. Il se sentait léger et dispos, comme si tous les doutes qui l'oppressaient allaient cesser et toutes les énigmes se résoudre. Il se mit à la recherche de la jolie Grecque. Il la trouva dans une conversation animée avec d'autres masques, mais il ne tarda pas à s'apercevoir que les yeux de la jeune fille, qui cherchaient de tous côtés, l'avaient déjà aperçu de loin. Il l'engagea à danser. Elle accepta en s'inclinant; mais son animation et sa vivacité parurent tomber tout à coup quand il lui toucha la main et la prit dans la sienne. Elle le suivit en silence et la tête baissée, sans qu'on pût voir si elle en était

joyeuse ou triste. La musique commença et il ne put détourner ses regards de la ravissante enchanteresse qui planait autour de lui, semblable aux figures les plus séduisantes de la Fable antique.

« Tu me connais ! » murmura-t-elle d'une voix qui s'entendait à peine, quand en dansant leurs lèvres s'effleurèrent presque par un mouvement convulsif.

La danse venait de finir, et la musique cessa tout à coup, quand Florio crut revoir sa belle danseuse à l'autre bout de la salle. C'était le même costume, la même parure, la même coiffure. Elle paraissait le regarder fixement, et demeurait silencieuse et immobile au milieu des danseurs allant et venant de tous côtés, comme un astre brillant disparaît et reparait tour à tour derrière des nuages au vol léger. La belle Grecque sembla ne pas remarquer l'apparition, ou du moins, ne pas y prendre garde ; sans proférer un mot, elle quitta son danseur en lui serrant doucement la main.

Cependant le salon était devenu presque vide. Tout le monde s'était porté dans le jardin pour jouir de l'agréable fraîcheur du soir. L'étrange double figure avait aussi disparu. Florio suivit la foule sous la voûte des allées et les berceaux de verdure. De nombreuses lumières jetaient une clarté magique à travers les feuillages tremblants. Les masques, avec leurs voix déguisées et criardes et leur accoutrement bizarre, présentaient, par cette lumière indécise, un aspect plus étrange encore et avaient presque l'air de fantômes.

Florio avait pris involontairement un sentier solitaire et venait de s'écarter de la foule, quand il entendit chanter une douce voix entre les bosquets :

Mon regard poursuit son image
Dans les lueurs du soir pourpré,
Et les ondes en leur langage
Murmurent son nom adoré.

Sous les arbres et dans les roses,
J'entends bien des petites voix
Me dire les plus douces choses
Pour le bien-aimé de mon choix.

Onde jaseuse, sois discrète,
Ne révèle rien au matin ;
Je confie à la nuit muette
Mon espérance et mon chagrin.

Florio suivit le chant, et arriva à une pelouse ronde et découverte au milieu de laquelle une fontaine jaillissante jetait mille étincelles à

la clarté de la lune. La jeune Grecque était assise comme une belle naïade sur le bassin de pierre. Elle avait ôté son masque, et pensive elle jouait avec une rose au-dessus du miroir étincelant de l'eau. La lune caressait de sa lumière son cou éblouissant; Florio ne put voir sa figure, car la jeune fille lui tournait le dos. Quand elle entendit derrière elle le bruit des branches, elle se leva rapidement, remit son masque et revint en courant, comme un chevreuil effarouché, auprès de la compagnie.

Florio se mêla de nouveau aux flots bigarrés des promeneurs. Plus d'une tendre parole d'amour résonnait doucement à travers l'air tiède et embaumé; le clair de lune avec ses fils invisibles avait enveloppé toutes les images comme dans des rets d'amour dorés, et dans ce réseau les incartades bouffonnes des masques faisaient les brèches les plus comiques.

Cependant la belle Grecque ne se montra plus, et elle parut éviter à dessein de se rencontrer avec Florio.

Le maître de la maison, au contraire, s'était tout à fait emparé de lui. Il l'interrogea adroitement, en remontant très-haut et en le faisant entrer dans beaucoup de détails sur sa vie passée, ses voyages et ses projets d'avenir. Mais Florio ne pouvait devenir expansif, car Pietro, c'était le nom du maître de la maison, le regardait continuellement d'un air si scrutateur, qu'il semblait cacher sous tous ces beaux discours le dessein de surprendre ses désirs. Ce fut en vain qu'il chercha à pénétrer le motif d'une curiosité si peu réservée.

Il venait enfin de se débarrasser de lui quand, au détour d'une allée, il rencontra plusieurs masques parmi lesquels il découvrit de nouveau la jeune Grecque. Les masques parlaient beaucoup entre eux d'une manière étrange; une voix lui parut connue, mais il ne put se rappeler où il l'avait entendue. Bientôt les figures disparurent l'une après l'autre, et, presque avant qu'il eût pu y prendre garde, il se trouva seul avec la jeune fille. Elle s'arrêta en hésitant, et le regarda quelques instants en silence. Elle n'avait plus de masque; mais un court voile blanc orné de dessins bizarres, brodés d'or, couvrait sa figure. Il fut étonné de voir que la belle effarouchée consentît à demeurer maintenant seule avec lui.

« Vous m'avez épiée quand je chantais? » dit-elle enfin d'un air aimable. C'étaient les premières paroles qu'elle lui adressait. Le son mélodieux de sa voix lui alla jusqu'au fond du cœur, et sembla y réveiller toutes les idées d'amour, de beauté et de bonheur qu'il eut jamais eues dans sa vie. Il s'excusa de son audace, et parla confusé-

ment de la solitude qui l'avait entraîné, de sa distraction et du murmure de la fontaine.

Quelques voix s'étant approchées, la jeune fille regarda timidement autour d'elle et s'enfonça plus avant dans l'ombre de la nuit. Elle sembla voir avec plaisir que Florio la suivait.

Enhardi et plus confiant alors, il la pria de ne pas se cacher plus longtemps, de lui dire au moins son nom, pour que sa gracieuse apparition ne se perdît pas pour lui au milieu des mille images confuses de cette soirée.

« Laissez cela, répondit-elle d'un air rêveur; cueillez gaiement les fleurs de la vie que le présent vous offre, sans en chercher les racines dans la terre, où tout est sombre et triste. »

Florio la regarda avec surprise. Il ne comprenait pas comment de telles paroles énigmatiques pouvaient venir à la bouche de la jeune fille. La lumière de la lune tombait justement à travers les arbres sur sa figure, et il lui sembla alors qu'elle avait la taille plus grande, plus svelte et plus noble qu'à la danse et près de la fontaine.

Ils étaient arrivés à la sortie du jardin. Il n'y brûlait plus aucune lumière, et on n'entendait plus que par moments quelque voix perdue dans le lointain. Toute la contrée, éclairée par un magnifique clair de lune, reposait dans un silence solennel. Sur une prairie, qui s'étendait devant eux, Florio aperçut plusieurs chevaux et plusieurs hommes aux formes indécises dans une pâle vapeur.

A cet endroit la compagnie s'arrêta soudain.

« Je serais bien aise, dit-elle, de vous voir un jour chez moi. Notre ami vous amènera. — Adieu! »

A ces mots elle rejeta son voile en arrière, et Florio tressaillit d'effroi.

C'était la beauté merveilleuse dont il avait entendu le chant dans le jardin rempli des chaleurs étouffantes du midi. Seulement sa figure, éclairée par la lune, lui sembla blanche et immobile comme était la statue de marbre près de l'étang.

Il la vit alors traverser la prairie, où elle fut reçue par plusieurs serviteurs en riche livrée, et, dans un brillant costume de chasse rapidement revêtu, monter sur une haquenée d'une blancheur de neige.

Comme cloué à sa place de surprise, de joie et de terreur, il demeura sans bouger jusqu'à ce que les chevaux, les cavaliers et toute l'étrange apparition se fussent évanouis dans la nuit.

Un cri parti du jardin l'éveilla enfin de ses rêves.

Il reconnut la voix de Fortunato et s'empressa de joindre le chanteur, qui depuis longtemps l'avait vainement cherché.

« Mais où avez-vous donc papillonné si longtemps ? » dit celui-ci.

A aucun prix Florio n'aurait voulu trahir son secret.

« Longtemps ! » répéta-t-il très-étonné lui-même ; car le jardin était désert, les illuminations presque éteintes ; il n'y avait plus que quelques lumières vacillant çà et là au vent comme des feux follets.

Fortunato n'interrogea pas davantage le jeune homme. Ils remontèrent en silence dans la maison devenue silencieuse.

« J'acquitte maintenant ma promesse, » dit Fortunato au moment où ils arrivaient sur une terrasse où se trouvait encore une petite compagnie réunie sous la voûte étoilée du ciel.

Florio aperçut aussitôt plusieurs des figures qu'il avait vues sous les tentes le soir de son arrivée. Il reconnut aussi, au milieu d'elles, sa belle voisine. Mais celle-ci n'avait plus dans ses cheveux sa charmante couronne ; ses belles boucles flottaient sans aucun ornement autour de sa tête et de son cou. A cette vue, il resta presque muet de surprise. Le souvenir de cette soirée l'envahit comme avec une puissance étrange et pénible. Il lui semblait que c'était un temps déjà bien éloigné ; tout avait tellement changé depuis !

La jeune fille lui fut présentée sous le nom de Bianca, et comme la nièce de Pietro. Elle parut tout intimidée quand il approcha d'elle, et osa à peine le regarder. Il lui témoigna sa surprise de ne pas l'avoir vue de toute la soirée.

« Vous m'avez vue plusieurs fois, » dit-elle tout bas ; et il crut reconnaître le doux murmure de cette voix.

Cependant elle remarqua sur la poitrine du jeune homme la rose que celui-ci avait reçue de la Grecque, et elle baissa timidement les yeux en rougissant. Florio s'en aperçut, et, se rappelant comment, après la danse, il avait eu une double vision de la Grecque : « Mon Dieu, pensa-t-il tout troublé, qui était-ce donc ? »

— C'est vraiment étrange, dit-elle brusquement pour l'arracher à son silence, de passer ainsi tout à coup de la gaieté bruyante au calme imposant de la nuit. Voyez les nuages traverser le ciel avec des formes toujours plus terribles ; on deviendrait fou à les regarder longtemps : tantôt ce sont des montagnes gigantesques, avec des abîmes sans fond, des crêtes offrant comme des figures effrayantes ; tantôt ce sont des dragons qui dressent de longs cous ; et au-dessous, la rivière coule mystérieusement comme un serpent d'or à travers l'obscurité ; la maison blanche, à côté, ressemble à une silencieuse statue de marbre.

— Où ? » demanda Florio, sortant tout à coup de ses rêveries.

La jeune fille le regarda avec surprise, et tous deux se turent quelques instants.

« Vous allez quitter Lucques? dit-elle enfin en hésitant, et à voix basse, comme si elle craignait une réponse.

— Non, répondit Florio d'un air distrait; mais si, bientôt, bientôt, très-prochainement! »

Elle semblait encore vouloir dire quelque chose, mais tout à coup, refoulant ses paroles, elle détourna sa figure dans l'obscurité.

Il ne put supporter plus longtemps cette contrainte. Son cœur oppressé débordait en même temps de joie et de félicité. Il prit vite congé, descendit l'escalier en courant, et, montant à cheval, il revint sans Fortunato et sans autre escorte à la ville.

La fenêtre de sa chambre était ouverte; il regarda encore une fois la contrée qui, plongée dans l'obscurité et le silence, semblait un vaste hiéroglyphe baigné dans la vapeur du clair de lune. Il ferma la croisée presque effrayé, et se jeta sur son lit où, comme agité par la fièvre, il tomba dans les rêves les plus étranges.

Quant à Bianca, elle resta encore longtemps assise sur la terrasse. Tout le monde était déjà allé, depuis longtemps, se livrer au repos; par endroits, une alouette se réveillait déjà et s'élevait en chantant dans les airs.

Les cimes des arbres commençaient à se balancer au-dessous d'elle; les pâles lueurs du matin naissant éclairaient déjà sa figure encadrée de ses cheveux flottants.

On dit qu'une jeune fille qui s'endort avec une guirlande tressée de neuf espèces de fleurs voit apparaître en songe son futur fiancé.

C'est ainsi que Bianca s'était endormie le soir de la fête, sous les tentes, et elle avait vu Florio en songe. Mais ce n'avait été qu'une illusion, puisqu'il était si distrait et si froid! — Elle se mit à effeuiller les fleurs trompeuses qu'elle avait gardées jusqu'alors comme une couronne de fiançailles. Puis elle appuya son front contre la froide balustrade du balcon et pleura du fond du cœur.

Plusieurs jours plus tard, Florio se trouvait, une après-midi, dans la maison de campagne de Donati, aux portes de la ville. Tous deux, assis à une table chargée de fruits et de vin frais, passèrent les heures étouffantes du jour dans d'agréables entretiens, jusqu'au moment où le soleil fut descendu assez bas à l'horizon. En même temps, Donati avait fait jouer de la guitare à un de ses serviteurs qui savait en tirer

des sons délicieux. Les grandes fenêtres, ouvertes, laissaient entrer les tièdes brises du soir, chargées des parfums des fleurs.

On voyait la ville enveloppée de vapeurs colorées, derrière les jardins et les vignobles, d'où montaient des sons joyeux. Florio était tout entier à son ravissement intérieur, car il songeait toujours en secret à la belle inconnue.

Cependant on entendit des cors de chasse retentir dans le lointain. Les gaies fanfares, se rapprochant et s'éloignant tour à tour, se répandaient sans cesse du haut des vertes montagnes.

Donati s'avança vers la fenêtre :

« C'est la dame, dit-il, que vous avez vue dans le beau jardin; elle revient de la chasse et retourne au château. »

Florio regarda dehors. Il vit la noble dame, sur une belle haquenée, traverser la verte prairie. Un faucon, attaché à sa ceinture par un cordon d'or, était posé sur son poing; une pierre sur sa poitrine jetait au soleil couchant de vertes lueurs dorées sur la prairie. Elle leva les yeux vers lui en lui faisant un salut gracieux.

« Madame, dit Donati, n'est que rarement chez elle; si cela vous était agréable, nous pourrions aller lui rendre visite aujourd'hui. »

A ces mots, Florio sortit des rêves dans lesquels il était plongé. Il aurait voulu sauter au cou du chevalier. Et bientôt tous deux furent à cheval.

Il n'y avait pas encore longtemps qu'ils chevauchaient, quand le palais leur apparut avec ses superbes colonnes, entouré du beau jardin comme d'une riante guirlande de fleurs. De temps en temps des jets d'eau partaient des fontaines et s'élevaient par-dessus les bosquets, dans la vapeur dorée du soir, en rayons étincelants.

Florio s'étonna de n'avoir jamais pu, jusqu'ici, retrouver le jardin. Son cœur battait d'impatience et de transport, quand ils arrivèrent enfin devant le château.

Plusieurs domestiques accoururent pour tenir et emmener leurs chevaux. Le château même, tout en marbre et d'une construction étrange, ressemblait à un temple païen. La belle symétrie des diverses parties, les colonnes élancées comme les pensées de la jeunesse, les ornements représentant des traits de l'histoire d'un monde heureux et depuis longtemps évanoui, enfin les belles statues de marbre rangées tout autour dans des niches, tout remplissait l'âme d'une sérénité inexprimable. Ils entrèrent par le vaste portique qui traversait tout le château. A travers ses colonnes aériennes, le jardin leur envoyait partout l'éclat et le parfum de ses fleurs.

Sur les larges degrés polis et brillants qui descendaient dans le jardin, ils trouvèrent la belle maîtresse du palais, qui les accueillit avec une grâce charmante. Elle était à moitié couchée sur un lit de repos formé d'étoffes précieuses. Elle avait quitté son costume de chasse; une robe bleu de ciel, retenue par une ceinture d'une merveilleuse élégance, couvrait son beau corps. Une jeune fille, agenouillée près d'elle, lui présentait un riche miroir, tandis que d'autres étaient occupées à parer de roses leur charmante maîtresse. A ses pieds était un groupe de jeunes filles qui, étendues sur le gazon, chantaient en s'accompagnant du luth, et dont les voix alternées se répondaient d'un ton tantôt gai et entraînant, tantôt doux et plaintif, comme des rossignols qui se répondent dans les chaudes nuits d'été.

Le jardin même était rempli partout d'une grande animation. Beaucoup de seigneurs et de dames s'y promenaient en causant à travers les bosquets de roses et les fontaines jaillissantes. Des pages richement parés offraient du vin, des oranges et des fruits garnis de fleurs sur des plateaux d'argent. Dans le fond du jardin, où les sons du luth et les rayons du soleil couchant glissaient sur les parterres, on voyait sortir çà et là, du milieu des fleurs, de belles jeunes filles qui semblaient s'éveiller de leurs rêves des heures chaudes du jour, rejetaient de leur front leurs cheveux noirs, se baignaient les yeux dans l'eau limpide des fontaines, et se mêlaient ensuite aux groupes joyeux.

Les regards de Florio, éblouis de ce spectacle, revenaient toujours à la belle châtelaine. Tantôt changeant quelque chose à ses noires tresses parfumées, tantôt se regardant dans la glace, elle ne cessait pas de s'entretenir avec le jeune homme, à qui elle parlait des choses les plus indifférentes dans le langage le plus élégant et le plus gracieux. Quelquefois elle se retournait brusquement vers lui, et de dessous ses couronnes de roses elle lui lançait des regards d'un charme inexprimable, et dont il se sentait pénétré jusqu'au fond de l'âme.

Cependant la nuit avait commencé à répandre ses ombres à travers les lueurs fugitives du soir; les conversations du jardin s'étaient changées peu à peu en légers murmures d'amour. La dame se leva alors de son siège de fleurs et prit gracieusement Florio par la main, pour le conduire dans l'intérieur du château, dont il avait parlé avec admiration.

Beaucoup des promeneurs les suivirent. Ils montèrent quelques degrés; la compagnie se dispersa en riant et en folâtrant sous les nombreux portiques. Donati s'était aussi perdu dans la foule, et bientôt Florio se trouva seul avec la belle dame dans un des plus somptueux appartements du château.

Sa belle conductrice s'y laissa gracieusement tomber sur des coussins de soie posés à terre. Puis, drapant tour à tour de mille manières son grand voile, d'une blancheur éclatante, elle se mit à dévoiler et à cacher tour à tour des formes ravissantes et toujours plus belles. Florio la contemplait avec des yeux enflammés.

Tout à coup il se fit entendre dans le jardin un chant admirablement beau. C'était un ancien cantique que Florio avait souvent entendu dans son enfance, et que depuis il avait presque oublié au milieu des distractions du voyage. Il fut tout surpris, car il crut reconnaître la voix de Fortunato.

« Connaissez-vous le chanteur ? » demanda-t-il vivement à la dame.

Celle-ci parut extrêmement interdite, et répondit que non avec un grand trouble. Puis elle tomba dans une longue et muette rêverie.

Florio put, dans l'intervalle, regarder à loisir la décoration étrange de l'appartement. Quelques bougies, tenues par deux énormes bras qui sortaient du mur, l'éclairaient faiblement. De grandes plantes exotiques, renfermées dans de superbes vases, répandaient des parfums enivrants. En face, il y avait une rangée de statues de marbre, sur les formes desquelles la lumière vacillante glissait avec des mouvements caressants. Les autres murs étaient couverts de riches tentures avec des sujets historiques brodés en soie d'une extrême fraîcheur. Ce ne fut pas sans surprise que Florio crut reconnaître dans les peintures des tapisseries la belle châtelaine. On l'y voyait tantôt avec un jeune chevalier, à cheval et le faucon au poing, se rendant à la chasse; tantôt au milieu d'un magnifique bosquet de roses, avec un beau page à ses pieds. Alors il lui revint, comme avec les sons du chant qui retentissait au dehors, un vague souvenir que, dans son enfance, il avait vu chez ses parents une image semblable, une dame d'une merveilleuse beauté, avec le même costume, un chevalier à ses pieds, dans le fond un jardin avec beaucoup de fontaines jaillissantes et des allées artistement taillées, absolument comme dans le jardin qu'il venait de voir. Il se rappelait aussi avoir vu chez lui des vues de Lucques et d'autres villes célèbres.

Il le raconta, non sans une profonde émotion, à la dame inconnue. « Dans ce temps-là, dit-il en s'abandonnant à ses souvenirs, quand par les chaudes après-midi je contemplais, dans le pavillon solitaire de notre jardin, les vieilles images et les tours étranges des villes, les ponts et les allées où je voyais rouler de magnifiques carrosses et passer des cavaliers qui saluaient les dames assises dans les voitures, je ne pensais pas que je verrais un jour tout cela s'animer autour de moi. Mon père

venait alors souvent me raconter les joyeuses aventures qui lui étaient arrivées pendant les courses vagabondes de sa jeunesse dans l'une ou l'autre de ces villes. Il avait l'habitude de se promener de long en large, l'air réfléchi, dans le jardin. — Pour moi, je me jetais dans l'herbe la plus épaisse et j'examinais pendant de longues heures les nuages qui passaient au-dessus de la campagne embrasée. Les herbes et les fleurs se balançaient légèrement au-dessus de moi, comme s'ils voulaient échanger des rêves étranges; les abeilles ne cessaient de bourdonner. Ah! tout cela est comme un océan de silence, dans lequel le cœur pourrait succomber de douleur!

— Laissez cela, dit la dame toute distraite; chacun s'imagine m'avoir déjà vue, car mon image perce et brille dans tous les rêves de jeunesse. »

Et en même temps, d'une main caressante, elle écartait les boucles brunes qui tombaient sur le front du beau jeune homme.

Mais Florio se leva : son cœur trop plein et trop agité débordait; il approcha de la fenêtre ouverte. On entendait le bruissement du feuillage et par moments le chant du rossignol, et des éclairs brillaient dans le lointain. Au-dessus du jardin silencieux le chant continuait à se répandre comme un torrent frais et limpide, d'où s'élevaient les anciens rêves de jeunesse. Le pouvoir de ces sons avait plongé toute son âme dans de profondes rêveries; il se sentait tout à fait étranger aux lieux où il se trouvait et comme détourné hors de lui-même. Les dernières paroles même de l'inconnue, dont il ne pouvait s'expliquer le sens, l'inquiétaient étrangement. Soudain ces mots s'échappèrent à voix basse du fond de son cœur : « Seigneur Dieu, ne me laissez pas me perdre en ce monde ! » A peine avait-il prononcé intérieurement ces paroles, qu'il se sentit enveloppé d'un vent terrible comme soulevé par l'approche d'un orage. En même temps il remarqua à la balustrade de la fenêtre quelques-unes de ces herbes et de ces mousses que l'on voit sur les vieux murs. Un serpent en sortit en sifflant, et se dressant sur sa queue d'un vert doré, il se précipita dans l'abîme.

Tout effrayé, Florio quitta la fenêtre et retourna auprès de la dame; celle-ci était assise, immobile et silencieuse et semblait écouter. Puis elle se leva brusquement, alla à la fenêtre, et de sa voix charmante jeta au dehors des plaintes dans la nuit. Mais Florio ne put rien en comprendre, car le vent emporta aussitôt les paroles dans ses tourbillons. Cependant l'orage paraissait approcher de plus en plus; le vent, au milieu duquel le chant retentissait encore avec des accents déchirants, s'engouffra en sifflant dans toute la maison, et menaça

d'éteindre les lumières dont la flamme folle vacilla de tous côtés. Un long éclair illuminait justement l'appartement; Florio recula tout à coup de quelques pas, car il lui sembla voir devant lui la dame immobile avec les yeux fermés et le visage et les bras tout blancs. — Mais, avec la lueur fugitive de l'éclair, la terrible vision disparut comme elle s'était formée. L'ancien demi-jour remplissait de nouveau l'appartement; la dame le regardait encore en souriant comme auparavant, mais en silence et tout attristée, avec des larmes qu'elle avait peine à retenir.

Cependant Florio, en reculant d'effroi, avait heurté une des statues de pierre placées tout autour de la muraille; au même instant cette statue commença à se mouvoir; ce mouvement se communiqua aussitôt aux autres, et toutes se levèrent dans un épouvantable silence de dessus leur piédestal. Florio tira son épée et jeta un regard indécis sur la dame; mais en remarquant que celle-ci, à mesure que les derniers accents du chant retentissaient plus puissamment dans le jardin, devenait de plus en plus pâle comme une lueur de crépuscule qui s'éteint, et que ses yeux semblaient se fermer et mourir, il se sentit saisi d'une horreur mortelle. Les grandes fleurs dans les vases commencèrent à tourner pêle-mêle comme des serpents de toutes couleurs; tous les chevaliers des tapisseries prirent sa figure et lui sourirent d'un air malicieux. Les deux bras qui tenaient les bougies se tordirent et s'allongèrent toujours, comme si un homme gigantesque voulait sortir du mur; le salon s'emplit toujours de plus en plus; des éclairs jetèrent d'horribles lueurs au milieu des figures, dans la confusion desquelles Florio vit les statues de pierre se précipiter vers lui avec une si grande impétuosité que ses cheveux se dressèrent sur sa tête. L'horreur s'empara de tous ses sens, et dans un trouble inexplicable, il s'élança hors de la chambre et descendit par les appartements et les portiques déserts et sonores.

Dans un endroit écarté du jardin il retrouva l'étang tranquille qu'il avait vu la première nuit, et à côté la Vénus de marbre. Le chevalier Fortunato, à ce qu'il crut voir, se tenait debout et le corps détourné, dans un canot au milieu de l'étang, et faisait encore résonner quelques accords sur sa guitare. Mais Florio prit aussi cette apparition pour une fascination confuse de la nuit, et s'enfuit sans se retourner jusqu'à ce que l'étang, le jardin et le palais eussent disparu. La ville, éclairée par la lune, se dressait devant lui. Dans le lointain, à l'horizon, on entendait encore gronder les derniers bruits d'un léger orage. C'était une superbe et brillante nuit d'été.

Les premières lueurs du jour naissant éclairaient déjà le ciel quand il arriva aux portes de la ville. Il se dirigea aussitôt vers la demeure de Donati pour l'interroger sur les événements de la nuit. La maison de campagne était située sur un endroit élevé, d'où l'on dominait la ville et les alentours; il n'eut donc pas de peine à retrouver le charmant endroit. Mais au lieu de l'élégante villa dans laquelle il avait été la veille, il n'aperçut plus qu'une humble chaumière enveloppée de pampres et entourée d'un petit jardin. Des colombes dont le plumage miroitait aux premiers rayons du matin, roucoulaient sur le toit; une douce et profonde paix régnait partout. Un homme, une bêche sur l'épaule, sortit au même moment de la chaumière en chantant :

Les ténèbres ont fui la terre,
Les démons ont quitté ce lieu.
Sus, au travail sous la lumière!
Sus, qui peut encor louer Dieu!

L'homme interrompit soudain son chant à la vue de l'étranger qui accourait tout pâle et les cheveux en désordre. D'une voix extrêmement troublée, Florio demanda Donati; mais le jardinier ne connaissait pas ce nom et crut avoir affaire à un fou. La fille du jardinier, sortant sur le seuil de la porte pour respirer l'air frais du matin, regarda l'étranger avec de grands yeux étonnés.

« Mon Dieu ! où ai-je donc été si longtemps ? » se demanda Florio à demi-voix ; et il rentra en toute hâte à son hôtel par les rues encore désertes.

Arrivé dans sa chambre, il s'y enferma et tomba dans de sombres réflexions. La beauté incomparable de l'étrangère, quand il avait vu la couleur se retirer peu à peu de ses traits charmants et ses yeux s'éteindre, avait laissé au fond du cœur de Florio une si immense douleur qu'il se sentait un irrésistible désir de mourir dans ce lieu. Ces idées et ces rêves funèbres l'occupèrent durant toute la journée et toute la nuit suivante.

Le surlendemain le trouva, au premier lever de l'aurore, à cheval devant les portes de la ville. Les instantes prières de son fidèle serviteur l'avaient enfin décidé à quitter tout à fait la contrée. Il suivait lentement et tout pensif la belle route qui conduit de Lucques dans la campagne, sous les sombres arbres dans les branches desquelles dormaient encore les oiseaux.

A une faible distance de la ville, trois autres cavaliers se joignirent

à lui. Ce ne fut pas sans tressaillir qu'il reconnut dans l'un des cavaliers le chanteur Fortunato. — L'autre était Pietro, l'oncle de la jeune Bianca, dans la maison de campagne duquel Florio avait dansé dans la soirée qui lui avait laissé des impressions si profondes. — Il était accompagné d'un jeune garçon qui chevauchait à côté de lui en silence, et sans presque lever les yeux. Tous les trois se proposaient de parcourir ensemble la belle Italie, et ils invitèrent gracieusement Florio à voyager avec eux. Florio s'inclina sans accepter ni refuser, et ne prit presque aucune part à leur conversation.

Cependant l'aurore se levait toujours devant eux plus haute et plus fraîche sur la campagne magnifique. Le gai Pietro dit alors à Fortunato : « Voyez les jeux de lumières et d'ombre sur les pierres de cette vieille ruine au-dessous de la montagne ; que de fois dans mon enfance, j'ai grimpé partout avec une curiosité mêlée d'effroi ! Vous connaissez tant de légendes, ne pourriez-vous nous donner aucun renseignement sur l'origine de ce château sur lequel il court des bruits si étranges dans le pays ? »

Florio jeta un regard sur la montagne. Au milieu d'une grande solitude étaient de vieux murs dégradés, de belles colonnes à moitié enfoncées dans la terre, et des pierres artistement taillées. Tous ces débris étaient couverts de buissons et de broussailles. Il y avait auprès un étang au-dessus duquel s'élevait une statue de marbre, en partie dégradée, éclairée par les rayons du soleil levant. C'était évidemment la contrée et la place où il avait vu le beau jardin et la dame étrangère. A cet aspect il frissonna intérieurement. Mais Fortunato dit :

« Je sais là-dessus une vieille chanson, si elle peut vous faire plaisir, je vous la dirai. » Et aussitôt, sans réfléchir longtemps, il se mit à chanter de sa voix fraîche et sonore dans l'air pur du matin :

Un amas de décombres,
De débris radieux ;
Et, par-dessus, les ombres
D'un jardin merveilleux ;

La splendeur dans la vie,
La splendeur dans la mort :
Voilà mon Italie
Qui fleurit et qui dort.

Dès que sur les collines
A passé le printemps,
On sent dans les ruines
De secrets mouvements.

Je ne sais quoi s'agite
Dans la tombe des dieux,
Je ne sais quoi palpite
Dans les cœurs anxieux ;

Je ne sais quel murmure
Dans les arbres grandit,
Quelle vapeur si pure
Sur le flot bleu surgit ;

Quelle force magique
Veut ramener soudain
La vieille république
Du monde souterrain.

Dame Vénus la blonde
Observe le moment,
Et sort du sein de l'onde
Avec ravissement.

Elle cherche son temple,
Ses servants, son autel ;
Et son œil bleu contemple
En souriant le ciel.

Elle reprend son trône...
Mais, las ! tout est en deuil :
Le vent bat la colonne,
L'herbe croît sur le seuil.

Elle est seule : Diane
Est Belle au bois dormant ;
Dans son lit diaphane
Neptune git ronflant.

Quelques pauvres sirènes
Se montrent sur les flots
Pour raconter leurs peines
Aux distraits matelots.

Et la déesse altière
Et frissonne et blémit ;
Son beau corps devient pierre,
Son œil bleu s'obscurcit.

Car sur la terre et l'onde,
Sur le grand piédestal,
Se dresse pour le monde
Un plus doux idéal.

C'est la Mère de grâce,
La Mère des douleurs.
La sainte Pitié chasse
Les idoles des cœurs.

Et la Vierge sublime
Écrase le Malin,
Et de nouveau s'abîme
Le monde souterrain.

Et comme l'alouette
Qui chante au firmament,
L'esprit plane, et rejette
Le sombre enchantement.

Le chant avait cessé, et tous les voyageurs gardèrent longtemps le silence. « Cette ruine, dit enfin Pietro, si je vous ai bien compris, serait un ancien temple de Vénus ? »

— Sans doute, répondit Fortunato, autant qu'on en peut juger par l'ordonnance de l'ensemble et par les ornements qui ont échappé à la destruction. On dit aussi que l'esprit de la belle déesse païenne n'a pu trouver le repos. Du terrible silence de la tombe, le souvenir des joies terrestres la fait remonter à chaque printemps dans la verte solitude de son temple en ruine, et elle cherche, par des fascinations diaboliques, à exercer son ancienne séduction sur de jeunes esprits insouciants, qui ensuite, séparés de la vie, et exclus du séjour paisible des morts, errent en proie à une joie farouche et à un affreux repentir, perdus de corps et d'âme, et se consomment eux-mêmes dans la plus épouvantable déception. Très-souvent on a cru remarquer à la même place des apparitions de revenants, tantôt une dame d'une beauté merveilleuse, tantôt de nobles chevaliers qui conduisent les passants dans un jardin et un palais fantastiques, qui n'existent que pour les yeux trompés.

— Avez-vous jamais été là-haut ? demanda alors vivement Florio, sortant comme d'un rêve.

— Pas plus tard qu'avant-hier au soir, répondit Fortunato.

— Et n'y avez-vous rien vu d'effroyable ?

— Rien, répondit le chanteur, que l'étang paisible entouré des blanches pierres brillant à la clarté de la lune, et au-dessus la vaste voûte étoilée du ciel. Je chantai un pieux cantique, un de ces chants primitifs qui sont comme le souvenir et l'écho d'une première patrie, que nous entendons dans le paradis de notre enfance, et qui

demeurent en nous, dans tout le reste de la vie, le signe auquel nous reconnaissons toujours la poésie. Croyez-moi, un vrai poète peut oser beaucoup, car l'art modeste et pur domine et dompte les sauvages esprits de la terre qui s'élèvent contre nous du sein de l'abîme. »

Tous se taisaient; le soleil se levait justement devant eux et inondait la terre de ses rayons étincelants. Florio, se secouant alors de tous ses membres, s'élança à quelque distance en avant de ses compagnons, et chanta d'une voix claire :

Je te bénis, Seigneur, et bénis la lumière
Qui retrempe mon âme à ses fraîches clartés,
Qui dessille mes yeux, et pleinement éclaire
Les obstacles auxquels mes pieds s'étaient heurtés.

Bien qu'après ses écarts mon pas chancelle encore,
Je suis libre, et saurai m'affermir dans ma foi.
Je veux marcher toujours, Seigneur, dans ton aurore,
Ne me repousse pas, ô Père! et soutiens-moi.

Après les émotions violentes qui ont ébranlé tout notre être, notre âme éprouve une sérénité plus pure, comme après un orage les champs plus verts exhalent de plus doux parfums. Florio, ranimé ainsi au fond de l'âme, regardait avec confiance autour de lui, et attendait avec tranquillité les compagnons qui arrivaient lentement.

Cependant le jeune homme qui accompagnait Pietro avait levé sa jolie tête, comme les fleurs ouvrent leurs corolles aux premiers rayons du jour. Florio reconnut alors en lui avec surprise la charmante Bianca. Il fut tout saisi de la trouver si pâle, en comparaison du soir où il avait vue pour la première fois sous les tentes sa gaieté si fraîche et si séduisante. C'est qu'au milieu de ses jeux insoucians, la pauvre enfant avait été surprise par le pouvoir du premier amour. Et quand Florio, qu'elle aimait si ardemment, cédant aux puissances souterraines, s'était éloigné de plus en plus d'elle comme d'une étrangère, au point qu'elle avait dû le croire entièrement perdu pour elle, elle était tombée dans une profonde mélancolie, dont elle n'avait osé confier le secret à personne. Mais le sage Pietro avait tout vu, et il avait résolu d'emmener sa nièce dans des contrées lointaines, sinon pour la guérir, du moins pour la distraire et la sauver. Afin de voyager plus à l'aise et de rompre aussi en quelque sorte avec le passé, elle avait dû prendre un costume de jeune homme.

Les regards de Florio se reposèrent avec plaisir sur la figure de la jeune fille. Un aveuglement étrange avait jusqu'alors couvert ses

yeux comme d'un bandeau magique; il fut tout surpris de la trouver si belle! Il lui parla avec une profonde émotion. Elle, saisie d'un bonheur si inespéré, mais humble dans sa joie, comme si elle ne méritait pas une telle grâce, chevauchait à côté de lui en silence et les yeux baissés. De temps en temps seulement, ses yeux, sous ses longs cils noirs, se levaient vers lui. Toute son âme pure et candide était dans son regard, comme pour lui dire : « Ne me trompe pas de nouveau! »

Ils venaient d'arriver sur une hauteur où l'air était plus vif. Derrière eux, la ville de Lucques; avec ses sombres tours, disparaissait dans une vapeur brillante. Florio, s'adressant à Bianca, lui dit alors : « Je suis comme né à une vie nouvelle; il me semble que depuis que je vous ai retrouvée, je crois au bonheur. Je voudrais ne plus jamais me séparer de vous. »

Bianca, au lieu de lui répondre, l'interrogea du regard avec une joie incertaine, encore à moitié retenue, et sa figure se détachait comme celle d'un ange heureux sur le bleu sombre du ciel. Le soleil du matin dardait vers eux par-dessus la plaine ses longs rayons dorés; les arbres brillaient, vivement éclairés; des alouettes innombrables gazouillaient en tournoyant dans l'air limpide. Et les fortunés amants descendirent ainsi à travers les prairies pleines de clarté vers la belle Milan.

(*Traduit de l'allemand de J. d'EICHENDORF.*)

MÉTAPHYSIQUE DE L'AMOUR.

L'article qu'on va lire est emprunté aux fragments de M. Arthur Schopenhauer, dont notre correspondant de Dresde nous annonçait la mort il y a peu de temps. Cet article, dont M. Schopenhauer avait lui-même désiré la traduction française, nous ne le livrons pas à nos lecteurs sans quelque légère appréhension, à cause du point de vue exclusivement corporel sous lequel l'auteur envisage un sujet si délicat. Nous croyons en effet que ce n'est là qu'un côté de ce sujet, et que, dans l'amour, la nature ne poursuit pas seulement des convenances corporelles, mais qu'elle agit encore sur les individus, pour arriver à ses fins, par des affinités psychologiques dominantes, par des rapprochements intellectuels et moraux. Mais, pour être incomplète, la thèse du philosophe misanthrope, dont nous avons développé ici, l'an dernier, les doctrines un peu bizarres, n'en est pas moins remplie de vues fort ingénieuses et pénétrantes. Toujours sur la limite du paradoxe, et franchissant en maints endroits cette limite séduisante, l'esprit sagace et scrutateur de M. Schopenhauer nous semble avoir jeté des traits d'une vive lumière sur le côté de la question qu'il a considéré trop exclusivement. Il a fait la métaphysique de l'amour en tant que phénomène organique et corporel; son travail appellerait un complément qui restituerait l'humanité dans l'amour; car s'il est vrai de dire que l'amour a sa première racine dans notre constitution physique, il ne l'est pas moins d'affirmer que son épanouissement n'a lieu que dans les régions humaines, dans les régions de l'âme, du sentiment et de la pensée. C'est par là que la nature humaine se l'approprie et en fait, sous cette forme qu'elle lui communique, un privilège encore de ses attributs distinctifs.

Ce serait, à notre gré, afficher une fausse prudence que de se battre contre l'emploi de certaines expressions un peu techniques. C'est la pensée générale et l'intention de l'auteur qu'il faut voir; c'est là ce qu'on ressentira à travers tous les développements, et nous sommes convaincu que, si cette lecture laisse derrière elle bien des objections, si elle doit en plusieurs points soulever par son caractère trop systématique des contradictions motivées, elle ne saurait en aucun cas produire une impression générale contraire à des sentiments honnêtes. On comprendra qu'elle s'adresse aux philosophes et aux physiologistes, et que, par la loyauté même de l'expression, elle reste à l'abri de tout reproche étranger aux exigences de la simple discussion.

C. D.

O vous, sages, qui êtes versés dans toutes les connaissances,
 Et qui vous vantez d'avoir découvert
 Comment et pourquoi tout s'unit dans la nature,
 Comment et pourquoi tout s'aime et tout s'étreint dans un baiser,
 Dites-moi donc, sages orgueilleux, pourquoi j'aime, moi?
 Découvrez-moi donc où, comment et quand
 L'amour s'est emparé de moi?

BURGER.

Nous sommes généralement habitués à voir la poésie s'occuper de la peinture de l'amour. C'est le sujet principal de toute composition dramatique, en Europe comme dans les Indes, sur la scène tragique comme sur la scène comique, dans la tragédie classique comme dans le drame romantique. C'est aussi la matière de la plus grande partie de la poésie lyrique et de la poésie épique, surtout si l'on comprend dans cette dernière cette masse de romans qui, depuis des siècles déjà, apparaissent chaque année dans tous les pays civilisés de l'Europe, avec l'ordre et la régularité des saisons. Tous ces ouvrages ne sont dans le fond que des descriptions variées, abrégées ou étendues de la passion dont il s'agit; les mieux réussies, comme *Roméo et Juliette*, la *Nouvelle Héloïse* et *Werther*, jouissent même d'une célébrité universelle et impérissable. La Rochefoucauld, il est vrai, pense qu'il en est de l'amour comme des spectres dont tout le monde parle et que personne n'a vus; et Lichtenberg, dans son traité sur la *Puissance de l'amour*, nie résolument la réalité et la vérité de cette passion. Mais c'est là une grave erreur: car si ce sentiment était étranger et même contraire à la nature humaine, il n'aurait jamais pu inspirer le génie poétique et provoquer partout le même intérêt. Hors de la vérité, l'art est impossible:

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

BOH EAU.

D'ailleurs, l'expérience générale, sinon journalière, nous apprend que ce sentiment, qui ne se présente dans la vie ordinaire que comme un penchant assez vif, mais facile à gouverner, peut, au milieu de certaines circonstances, s'élever jusqu'à la passion la plus véhémence et la plus impétueuse: cette passion foule aux pieds toute considération, elle

renverse tout obstacle avec une force et une énergie incroyables; dans son empressement à se satisfaire, elle n'a aucun souci de la vie, et elle en fait même bon marché, si elle doit absolument renoncer à l'objet de sa poursuite. Les Werther et les Jacopo Ortis n'existent pas seulement dans les romans; chaque année l'Europe nous en offre une demi-douzaine; *sed ignotis perierunt mortibus illi* : ils meurent inconnus parce que leurs souffrances n'ont d'autres annales que le procès-verbal du commissaire de police ou le compte rendu de la *Gazette des Tribunaux*. Mais ceux qui lisent la partie judiciaire des journaux anglais et français attesteront la vérité de ce que j'avance. Le nombre des malheureux que cette passion conduit dans les hospices d'aliénés est bien plus considérable encore. Enfin, chaque année nous offre quelques cas de double suicide, où l'on voit deux êtres qui s'aiment, mais que séparent les circonstances extérieures, se réunir dans une mort commune. Cependant une telle détermination m'a toujours paru incompréhensible; car si ces gens espèrent trouver la félicité suprême dans la jouissance d'un amour qu'ils savent être partagé, je ne vois pas pourquoi ils ne brisent pas violemment les entraves qui les séparent, quitte à en supporter les inconvénients, et préfèrent perdre avec la vie un bonheur au-dessus duquel ils ne conçoivent rien de plus grand. Quant aux mouvements naissants et à l'allure ordinaire de cette passion, chacun de nous peut les observer journellement autour de soi, et même dans son propre cœur, pour peu qu'il ne soit pas trop âgé.

Ainsi, d'après ce qui précède, il est impossible de mettre en doute la réalité et l'importance de l'amour; et bien loin de s'étonner qu'un philosophe s'empare d'un sujet que les poètes se sont toujours réservé, il faut s'étonner, au contraire, qu'un sentiment qui joue un rôle si considérable dans la vie humaine ait été tout à fait laissé de côté par la philosophie et s'offre à nous comme une matière encore neuve et originale. Celui qui a accordé le plus d'attention à ce sujet est encore Platon, particulièrement dans son *Banquet* et dans son *Phèdre*; mais ce qu'il en dit rentre dans le domaine des mythes, des fables ou des plaisanteries, et ne concerne guère que l'amour des Grecs pour les jeunes garçons. Les quelques lignes que Rousseau y a consacrées dans son *Discours sur l'Inégalité* sont insuffisantes et fausses. L'examen qu'en a fait Kant dans la troisième partie de son *Traité sur le sentiment du Beau et du Sublime* est superficiel, conjectural et en grande partie erroné. Enfin, ce que Plattner en dit dans son *Anthropologie* paraîtra à tout le monde sec et plat. En revanche, la définition de Spinoza mérite d'être citée à cause de son incroyable naïveté : *Amor*, dit-il plaisamment, *amor est*

titillatio, concomitante idea causæ externæ. Je n'ai donc rien à emprunter ni rien à réfuter de mes prédécesseurs : mon sujet s'est imposé à moi par son côté objectif et de soi-même dans l'ensemble de ma philosophie. Du reste, je ne me flatte pas d'obtenir la plus légère approbation de ceux qui se trouvent sous l'empire de cette passion et recourent aux images les plus nobles et les plus éthérées pour traduire le sentiment indéfinissable dont ils sont remplis. Ma manière de voir, toute métaphysique et toute transcendente qu'elle est dans le fond, leur paraîtra trop physique et trop matérielle. Cependant, avant de la condamner, qu'ils réfléchissent que l'être aimé qui leur inspire aujourd'hui des madrigaux et des sonnets obtiendrait à peine un regard d'eux, s'il était né quelque dix-huit ans plus tôt.

Toute passion amoureuse, quels que soient les airs éthérés qu'elle puisse affecter, plonge ses racines dans l'instinct sexuel, et nulle part ailleurs; ce n'est même qu'un instinct mieux déterminé, mieux spécialisé et, dans le sens le plus étroit du mot, mieux individualisé. Partant de là, qu'on considère le rôle important que l'amour, à tous ses degrés et dans toutes ses nuances, joue non-seulement au théâtre et dans les romans, mais aussi dans la vie réelle : il nous apparaît à côté de l'amour de la vie, comme le plus énergique et le plus puissant de tous les ressorts; il absorbe la moitié des forces et des pensées de la plus jeune partie d'entre nous, et sert même de but final à presque tous les efforts de l'humanité; il cause de grands préjudices aux intérêts les plus graves; il suspend à chaque instant les occupations les plus sérieuses; il trouble quelquefois les têtes les plus fortes, et ne rougit pas d'intervenir, avec ses bagatelles, au milieu des travaux de l'homme d'État et des études du savant; il glisse sournoisement dans le portefeuille du ministre et dans les manuscrits du philosophe des lettres d'amour et des boucles de cheveux; il ourdit chaque jour les trames les plus embrouillées et les plus noires; il brise les relations les plus honorables; il rompt les liens les plus solides; il va quelquefois jusqu'à exiger le sacrifice de la vie, de la santé, de la fortune, de la position et du bonheur; il rend peu scrupuleux l'homme délicat, et pousse à la trahison celui qui a toujours été fidèle : en un mot, l'Amour est un dieu malin qui ne se plaît qu'à bouleverser le monde et à tout mettre sens dessus dessous.

Pourquoi tout ce bruit? dira-t-on dans le premier moment; pourquoi cet emportement, cette ardeur et cette anxiété? Il s'agit cependant d'une chose bien simple : que chaque bourgeois trouve sa moitié, et tout est fini par là. Comment se fait-il donc qu'une telle bagatelle joue

un rôle si important et ne cesse de mettre le trouble et le désarroi dans la vie si bien réglée et si bien ordonnée de l'homme? Mais, après un examen sérieux de la question, la vérité se dépouille peu à peu de son voile et nous répond que la chose dont il s'agit ici n'est pas du tout une bagatelle, et que son importance répond parfaitement au sérieux et à l'ardeur qu'on met à sa poursuite. Le but final de toute intrigue d'amour, qu'elle se déroule sur la scène tragique ou sur la scène comique, est le plus important de tous ceux que puisse se proposer l'homme, et mérite certainement le profond sérieux avec lequel il le poursuit; car il ne renferme rien moins que la *composition de la génération future*. Les personnages de la pièce, *dramatis personæ*, qui apparaissent sur la scène lorsque nous sommes rentrés dans les coulisses, sont déterminés, dans leur existence et dans leur nature, par cette frivole intrigue d'amour. Si l'existence, *existentia*, de ces êtres futurs dépend absolument de notre instinct sexuel, leur essence, *essentia*, dépend tout à fait du choix individuel que nous faisons pour satisfaire cet instinct, et se trouve par là fixée d'une manière irrévocable. Voilà la clef du problème : elle nous deviendra plus familière par l'usage que nous allons en faire en parcourant les différents degrés de l'amour, depuis l'émotion la plus fugitive jusqu'à la passion la plus véhémence; ce qui nous fournira l'occasion de reconnaître que les différentes nuances du sentiment répondent aux différents degrés d'individualisation du choix.

Ainsi, toutes les intrigues d'amour de la génération présente ne sont, en somme et après tout, que le grand souci de la composition de la génération future : *Meditatio compositionis generationis futuræ, e qua iterum pendent innumera generationes*. Il ne s'agit pas ici, comme dans tout autre intérêt de la vie, d'un plaisir ou d'une douleur purement individuels, mais bien de l'existence et de la nature propre de l'espèce humaine dans les âges futurs; dans cette circonstance, la volonté de l'individu devient la volonté de l'espèce tout entière, et se trouve par là élevée à sa plus haute puissance. C'est de la gravité et de l'importance de cet intérêt que découlent le pathétique et le sublime de l'amour, ainsi que l'infini de ses joies et de ses douleurs, que depuis des siècles déjà les poètes ne se lassent pas de reproduire dans des œuvres innombrables. Il n'y a, en effet, aucun sujet qui puisse égaler en intérêt celui qui touche au plaisir et à la douleur de l'espèce : ceux qui ne touchent que le plaisir et la douleur de l'individu sont avec lui dans le même rapport que la surface des corps avec les corps eux-mêmes. Voilà pourquoi il est si difficile de s'intéresser à un drame

sans amour, et pourquoi aussi ce vieux sujet ne s'use jamais, malgré l'emploi journalier qu'on en fait.

L'instinct sexuel, qui se révèle à la conscience comme un vague désir sans objet déterminé, est, en soi et hors de tout phénomène, la volonté vitale en général; mais l'instinct sexuel qui apparaît à la conscience comme un désir arrêté et fixé sur un objet déterminé est en soi la volonté vitale individualisée. Dans le dernier cas, l'instinct, qui n'est cependant qu'un besoin tout subjectif, sait habilement se couvrir du masque d'une admiration objective et tromper la conscience elle-même : ainsi l'a voulu la nature, qui a besoin de ce stratagème pour atteindre son but. Mais quels que soient les grands airs de désintéressement et d'objectivité que prenne cette admiration, il n'en est pas moins certain que, dans toute passion, le but prochain et immédiat est la création d'un individu dont la nature est déjà déterminée. Ce qui le confirme, c'est que, dans une telle affaire, l'essentiel n'est pas la réciprocité du sentiment, mais la possession de l'objet aimé. La certitude de la première ne peut jamais consoler de la privation de la seconde, et l'on a vu plus d'un malheureux dans cette situation se faire sauter la cervelle. En revanche, il y en a d'autres qui, certains de ne pouvoir être payés de retour dans leur affection, se contentent de la possession de l'objet aimé ou, ce qui revient au même, du plaisir physique. Il en résulte alors les attentats à la pudeur, les mariages forcés et ces nombreux marchés où l'on voit un homme acheter les faveurs d'une femme qui n'éprouve que de la répugnance pour lui. Je le répète, dans tout roman d'amour le vrai but que les héros poursuivent, sans en avoir conscience, est de donner la vie à ce petit être dont la nature est déjà déterminée; la voie qu'ils prennent pour y parvenir n'a qu'une importance tout à fait secondaire. J'entends déjà les âmes sensibles et délicates, mais surtout amoureuses, se récrier contre la crudité et le réalisme de ma théorie; elles ont tort cependant, car n'est-il pas plus noble et plus élevé de déterminer l'individualité de la génération future que d'obéir, comme elles le croient, à leurs vagues sentiments et à leurs ridicules imaginations? Peut-il même y avoir ici-bas un but plus sérieux et plus important? Lui seul répond à la profondeur qui caractérise l'amour passionné, au sérieux avec lequel il se révèle, et à l'importance qu'il sait donner aux plus légères bagatelles. Ce n'est même qu'à la condition d'un tel but que les immenses tourments et les peines infinies qu'on se donne sembleront dignes du résultat d'une telle recherche; car sous ces efforts on voit s'agiter la génération future tout entière dans ses déterminations individuelles. Il est même permis

dire qu'elle commence déjà à se révéler dans le choix circonspect, déterminé et décidé, fait en vue de satisfaire l'instinct sexuel et qu'on nomme l'amour. L'affection croissante de deux êtres qui s'aiment n'est proprement que le désir de vivre du nouvel individu, auquel tous deux peuvent et désirent donner le jour. Sa vie s'allume au premier choc de leurs regards passionnés, et se révèle comme une future individualité harmonieuse et parfaite. Tous deux éprouvent l'ardent désir de s'unir et de se fondre en un seul être, dans lequel ils puissent prolonger leur existence, et ce désir reçoit sa réalisation dans l'enfant qu'ils engendrent, et auquel ils transmettent leurs caractères à tous deux, réunis et fondus en un seul.

Ainsi, la force irrésistible qui attire l'un vers l'autre deux individus de sexe différent est, en fin de compte, la volonté vitale répandue dans l'espèce entière; elle aspire à se réaliser dans le petit être qui pourra naître de ce rapprochement et de ces rapports... Quant à la passion des deux amants, il est tout aussi difficile de s'en rendre compte que d'expliquer leur individualité propre; on peut même dire, dans un sens profond, que toutes deux ne font qu'une seule et même chose : ce que l'individualité est *explicitement*, la passion l'est *implicitement*. Le vrai moment où ce nouvel être sort du néant pour arriver au point saillant, *punctum saliens*, de son existence, est celui où les parents commencent à s'aimer; *to fancy each other*, suivant la belle expression anglaise. Il faut le placer, ainsi que nous l'avons dit déjà, dans la rencontre et dans l'échange de leurs regards passionnés; cependant ce n'est là encore que le premier germe de l'existence, et comme tout germe, il peut être facilement détruit. L'individu qu'il renferme est, en quelque sorte, une nouvelle idée, dans le sens platonique du mot, et comme toute idée en général s'efforce de se réaliser dans le monde phénoménal en s'appropriant vivement la matière, cette idée particulière d'une individualité humaine cherche aussi sa réalisation avec la plus grande ardeur et la plus grande énergie. Cette ardeur et cette énergie sont précisément ce qui constitue la passion. Dans son essence, elle est toujours la même, mais elle a des degrés infinis, dont les deux extrêmes aboutissent toujours à ce qu'on appelle l'amour vulgaire, Ἀφροδίτη πανόθηρος, et l'amour divin, Ἀφροδίτη ουρανία. Elle est d'autant plus forte qu'elle est plus individualisée; en d'autres termes, plus l'être aimé est capable de répondre aux désirs et aux besoins de l'être aimant, plus la passion qui les attirera l'un vers l'autre aura de force et d'énergie. Nous verrons plus tard quels peuvent être ces désirs et ces besoins; disons pour le moment que ce qui attire

tout d'abord la passion naissante, c'est la santé, la force, la beauté et conséquemment aussi la jeunesse; ainsi l'exige la volonté, qui désire avant tout donner à chaque individualité qu'elle produit le caractère général de l'espèce humaine. L'amour vulgaire, *Αφροδιτη παυδηρος*, n'exige pas grand'chose de plus. Nous verrons cependant qu'il y a d'autres attraits et d'autres charmes qui se rattachent à ceux-ci, et qui impriment à la passion un redoublement d'ardeur et d'énergie. Mais le plus haut degré qu'elle puisse atteindre répond toujours à la parfaite conformité des deux individualités. Dans cet état, en effet, le caractère du père et l'intelligence de la mère se réunissent pour donner la vie à cet individu pour lequel la volonté vitale éprouve un désir immense, qui dépasse de beaucoup la mesure d'un cœur mortel, et va puiser ses motifs bien au delà de la faible portée de l'entendement humain. Voilà le secret intime des grandes passions. En outre, plus cette conformité des deux individus est parfaite, plus leur amour sera fort; et comme il n'y a jamais deux personnes exactement semblables, il faut à chaque homme une femme d'une nature et d'un caractère particuliers. Il lui sera sans doute très-difficile de la rencontrer, et voilà pourquoi l'amour passionné est si rare; mais il a le sentiment que cette rencontre est possible, et qu'il est capable d'éprouver la passion qui en résulte. C'est par là qu'il nous est donné à tous de pouvoir comprendre les grandes peintures que les poètes ont faites de l'amour. Enfin, le terme et l'essence de l'amour étant la création et la détermination d'un nouvel être, il peut fort bien arriver que deux jeunes gens de sexe différent, rapprochés par la conformité de leurs sentiments, de leur caractère et de leur éducation, éprouvent de l'amitié l'un pour l'autre, sans qu'il vienne s'y mêler la plus légère ombre d'amour; il est même possible qu'à l'égard de ce dernier sentiment, ils éprouvent l'un pour l'autre une certaine aversion. La raison de ce fait est que l'enfant auquel ils donneraient le jour naîtrait avec des infirmités corporelles ou intellectuelles, et ne répondrait pas dans son essence et sa nature au but que se propose la volonté vitale. En revanche, il peut arriver aussi que l'amour s'éveille entre deux personnes que la différence de leurs sentiments, de leur caractère et de leur éducation, devrait éloigner l'un de l'autre et peut-être même rendre ennemies. C'est que la passion les éblouit et les empêche de se voir telles qu'elles sont; mais malheur à elles si elles s'engagent dans les liens du mariage!

Passons maintenant à un examen un peu plus approfondi de notre sujet. L'égoïsme plonge ses racines si profondément dans toute individualité en général, que pour éveiller l'activité individuelle les motifs

intéressés sont les seuls sur lesquels on puisse compter avec quelque certitude. L'espèce immuable, il est vrai, a des droits plus prochains et plus importants que ceux de l'individualité passagère; cependant, lorsque l'individu doit agir en vue de la reproduction et de la conservation de l'espèce, il ne comprend pas assez l'importance d'un tel acte pour se décider à l'exécuter aussitôt. Dans ce cas, la nature n'a d'autre moyen pour atteindre son but que de lui inspirer une certaine illusion, qui lui fait envisager comme son propre bien ce qui, dans le fond, n'est que le bien de l'espèce, et lui fait croire qu'il agit dans son propre intérêt, alors qu'il n'agit que dans l'intérêt de cette dernière. Une pure chimère flotte ainsi pour un moment devant ses yeux, et prend la place d'un motif réel. Cette illusion est ce qu'on nomme l'*instinct*. Dans la plupart des cas, l'instinct apparaît comme le sens de l'espèce, chargé d'en représenter les intérêts à la volonté générale. Mais dès que la volonté est individualisée, elle doit être induite en erreur, afin de saisir par le sens de l'individu ce qui lui est offert par le sens de l'espèce; de là l'illusion où elle est en croyant poursuivre un intérêt tout individuel, alors qu'elle poursuit, dans le sens le plus strict du mot, un intérêt tout général. Le phénomène externe de l'instinct doit être observé chez les animaux, parce que c'est là qu'il joue le rôle le plus important; mais le phénomène interne, comme tout phénomène de cette nature, ne peut être étudié qu'en nous-mêmes....

En conséquence, la personne à laquelle nous accordons une préférence marquée et dont nous désirons vivement la possession doit, en premier lieu, jouir d'une beauté parfaite, c'est-à-dire porter l'empreinte la plus fidèle du caractère de l'espèce; elle doit, en second lieu, posséder les perfections physiques dont nous sommes nous-mêmes privés, ou être affectée des imperfections qui sont le contraire des nôtres. Ainsi, un petit homme préférera une grande femme, un blond recherchera une brune, etc. Le ravissement qu'éprouve un homme à la vue de la femme dont la beauté répond à son idéal, et dans la possession de laquelle il voit le bonheur suprême, est précisément le sens de l'espèce qui reconnaît l'empreinte de cette dernière, et voudrait la perpétuer au moyen de cette union. C'est grâce à cette prédilection marquée pour la beauté que le type de l'espèce se conserve dans toute sa pureté; aussi ne faut-il pas s'étonner du rôle important qu'elle joue dans l'amour. Nous étudierons plus loin les motifs qui l'attirent et la déterminent; disons, pour le moment, que ce qui dirige l'homme dans une telle recherche, où il peut trouver les plus grandes jouissances personnelles, est proprement un instinct dont l'objet est l'intérêt de l'espèce.

Nous avons à présent une explication satisfaisante de l'instinct en général, qui toujours et partout, chez l'animal comme chez l'homme, fait agir l'individu en vue du bien de l'espèce. Le soin avec lequel un insecte recherche, pour y déposer ses œufs, certaine fleur, certain fruit, un excrément, un morceau de viande, ou, comme l'ichneumon, la larve d'un autre insecte, et ne recule devant aucun effort, devant aucun danger pour l'obtenir, a certainement une grande analogie avec le soin que l'homme met à choisir la femme dont la nature répond à son individualité, et dans la possession de laquelle il peut satisfaire son penchant sexuel; lui aussi, il met tant d'ardeur à sa poursuite, que souvent, pour atteindre son but, il étouffe sa raison et sacrifie son bonheur, en contractant un mariage insensé ou en s'engageant dans de folles intrigues qui lui coûtent la fortune, l'honneur et la vie, et quelquefois même en commettant un crime, comme l'adultère ou le viol. Tout cela, bien entendu, n'a lieu qu'en vertu de la volonté suprême de la nature et pour servir les intérêts de l'espèce, aux dépens mêmes de ceux de l'individu. Ainsi, partout l'instinct nous apparaît comme l'effet d'un calcul individuel, et cependant, en réalité, il en est tout à fait indépendant. La nature le fait surgir dans toutes les situations où l'individu serait incapable de comprendre le vrai but de ses actions, ou éprouverait de la répugnance à le poursuivre. C'est pourquoi il n'est généralement accordé qu'aux animaux, et en particulier à ceux qui, se trouvant sur les degrés inférieurs de l'échelle des êtres, ont le moins d'intelligence. Pour l'homme, il n'en est guère doué que dans le cas dont il s'agit; mais là il en avait absolument besoin; car, s'il peut toujours comprendre le vrai but de ses actions, il n'est pas toujours disposé à le poursuivre avec l'ardeur nécessaire, surtout s'il doit le faire aux dépens de son propre bien-être. La vérité, comme dans tout phénomène instinctif, revêt alors à ses yeux la forme d'une illusion, afin d'agir efficacement sur sa volonté. De ces illusions, l'une des plus charmantes est celle qui lui persuade qu'il trouvera dans les bras de la femme de son choix une plus grande jouissance que dans ceux d'une autre, ou même que la possession de cet être aimé lui procurera un bonheur indéfinissable. En cherchant à l'obtenir, il s' imagine que toute la peine qu'il se donne, tous les sacrifices qu'il fait, ont pour objet son propre plaisir; et cependant, en cette occurrence, il n'agit qu'en vue de la conservation du vrai type de l'espèce, ou pour donner le jour à une individualité déterminée dont l'existence dépend absolument de cette union. L'intervention de l'instinct est ici si manifeste, que celui qui se trouve sous la servitude de

cette illusion a souvent horreur du but vers lequel elle l'entraîne, savoir, la génération, et il voudrait à tout prix l'éviter : c'est du moins ce qu'on peut observer dans presque toutes les liaisons en dehors du mariage. En conséquence, tout amoureux éprouvera un singulier désenchantement après avoir savouré enfin la jouissance qu'il convoitait depuis longtemps; il s'étonnera qu'un désir aussi ardent ne lui procure rien d'autre qu'une satisfaction passagère des sens, et le laisse retomber tout à plat dans son état antérieur. Ce désir, en effet, est à tous ses autres désirs dans le même rapport que l'infini est au fini; il embrase et remplit tout son être. La satisfaction, au contraire, en ne profitant qu'à l'espèce, se trouve tout à fait en dehors du domaine de sa conscience; en d'autres termes, le but qu'il poursuivait en cette circonstance, au prix de mille sacrifices, n'était pas le sien; c'était celui de l'espèce. Voilà pourquoi, après y être parvenu et avoir accompli le grand œuvre d'amour, il se trouve si tristement désenchanté. Aussi Platon dit-il avec beaucoup de justesse que la volupté est le plus vain de tous les plaisirs : ἡδονή, πάντων αλαζονεστάτον.

Tout cela renvoie un peu de lumière sur l'instinct des animaux. Eux aussi se trouvent sans doute sous le charme d'une illusion qui leur offre l'appât d'une jouissance individuelle, alors qu'ils ne travaillent avec tant d'ardeur et d'abnégation qu'au profit de l'espèce : c'est ainsi que l'oiseau construit son nid, que l'insecte cherche un endroit convenable pour y déposer ses œufs, ou se livre à la chasse d'une proie qui lui est inutile à lui-même, mais qu'il destine à ses larves futures en la plaçant à leur portée; c'est ainsi, enfin, que les abeilles, les guêpes et les fourmis élèvent leurs jolies constructions et se livrent à leurs travaux compliqués. Les uns et les autres sont certainement entraînés par une illusion qui, toute au service de l'espèce, prend à leurs yeux le masque d'un intérêt personnel. Voilà sans doute la seule manière que nous ayons de nous rendre compte du phénomène interne ou subjectif de l'instinct. Pour achever d'éclaircir la question qui nous occupe, je citerai encore un exemple de l'instinct de l'homme, beaucoup plus faible, il est vrai, que celui qui s'offre à nous dans l'amour : je veux parler de l'appétit capricieux des femmes enceintes. Il semblerait résulter de ce fait que la nourriture de l'embryon a besoin d'une certaine modification du sang qui lui est fourni; l'aliment qui doit la produire s'offre alors à la mère comme l'objet d'un violent désir : de là encore une nouvelle illusion. La femme doit ainsi être douée d'un instinct de plus que l'homme : aussi son système ganglionnaire est-il beaucoup plus développé.

Enfin, la grande prépondérance de la cervelle chez l'homme nous indique clairement qu'il a moins d'instinct que l'animal, et que par conséquent il peut être plus facilement entraîné hors des voies de la nature.

Une analyse exacte de l'amour, à laquelle nous ne pouvons pas nous refuser, nous fournira la pleine conviction que ce sentiment repose exclusivement sur un instinct dont l'objet est la génération. Remarquons d'abord que, dans l'amour, l'homme est naturellement porté à l'inconstance et la femme à la fidélité. La passion du premier s'évanouit dès qu'elle est satisfaite : toute autre femme a plus d'attrait pour lui que celle qu'il possède, et il n'aspire plus qu'au changement. L'amour de la femme, au contraire, va toujours en augmentant : ainsi le veut la nature, qui tient à la conservation et même à l'augmentation de l'espèce. L'homme, en effet, peut facilement engendrer dans un an une centaine d'enfants, et plus même, s'il a assez de femmes à sa disposition. La femme, au contraire, eût-elle à sa disposition le même nombre d'hommes, ne pourra jamais, dans ce laps de temps, mettre au monde qu'un seul enfant, excepté, bien entendu, le cas assez rare où elle donnera le jour à des jumeaux. Voilà pourquoi lui convoitera sans cesse d'autres femmes, tandis qu'elle s'attachera fermement à lui seul, car la nature la pousse instinctivement et sans réflexion à tâcher de conserver celui qui pourra nourrir et protéger l'enfant qu'elle porte dans son sein. La fidélité dans le mariage devient donc pour l'homme une étude et un effort, tandis que pour la femme elle est spontanée et naturelle....

Mais, pour nous convaincre par de bonnes raisons que l'attrait des deux sexes l'un pour l'autre, quelque objectif qu'il puisse paraître, est purement et simplement un instinct déguisé dont l'objet est la conservation de l'espèce, nous allons rechercher et étudier attentivement les considérations qui déterminent notre choix. Elles sont de trois sortes : les unes portent sur la beauté physique, les autres sur la beauté psychique, et les dernières, qui sont simplement relatives, résultent du besoin des deux individus de corriger ou de neutraliser l'un par l'autre les imperfections et les défauts de leur nature. Nous allons les passer successivement en revue, sans nous dissimuler néanmoins tout ce qu'une telle étude peut avoir d'étrange dans un ouvrage de philosophie.

La première considération qui détermine notre choix et notre inclination est celle de l'*âge*. En général, nous nous attachons aux années renfermées entre le commencement et la cessation des menstrues :

cependant nous accordons une préférence marquée à la période qui va de dix-huit à vingt-huit ans. Hors de ces limites, une femme n'a plus de charmes pour nous; celle dont l'âge a mis fin à la menstruation soulève même notre dégoût. La jeunesse sans la beauté peut encore avoir de l'attrait; la beauté sans la jeunesse n'en a plus. Nous obéissons en cela au secret motif de la possibilité de la génération; c'est pourquoi tout individu perd de ses charmes pour l'autre sexe à mesure qu'il s'éloigne de la période où il est le plus capable de procréer ou de concevoir. La seconde considération est celle de la *santé*. Des maladies aiguës ne nous éloignent que pour un temps; des maladies chroniques ou la cachexie nous repoussent pour toujours, parce qu'elles sont héréditaires. La troisième considération est celle de la forme régulière du *squelette*. Après la vieillesse et la maladie, rien ne nous repousse plus qu'une épine dorsale tortueuse; la beauté du visage ne peut pas même la faire oublier, et l'on préférera toujours une laide figure avec une taille régulière, à un joli visage avec une taille vicieuse. Nous ne sommes pas moins péniblement affectés de la vue de toute autre difformité du squelette, comme une taille et des jambes trop courtes, etc.; il en est de même d'une démarche boiteuse qui n'est pas le résultat d'un accident. En revanche, de jolies formes font oublier tous les autres défauts, et nous plongent dans le ravissement. Il faut aussi remarquer la grande valeur que nous accordons à la petitesse du pied; c'est un caractère essentiel de notre espèce, car aucun animal n'a le tarse et le métatarse réunis aussi petits que nous; il se rattache à notre marche verticale et fait de nous des plantigrades. C'est pourquoi Jésus Sirach disait qu'une femme qui est bien faite et qui a un beau pied est semblable à une colonne d'or placée sur un piédestal d'argent. Enfin les dents ont aussi de l'importance pour nous : elles sont nécessaires à la nutrition et tout à fait héréditaires. La quatrième considération est une certaine plénitude des chairs. Nous accordons cette préférence aux fonctions végétatives, parce qu'elles promettent une riche alimentation au fœtus. Une grande maigreur nous répugne toujours, tandis que des seins bien arrondis exercent sur nous une véritable fascination; et cela par la raison qu'ils se trouvent en rapport direct avec les fonctions génératrices de la femme, et promettent une riche alimentation au nouveau-né. Des femmes trop grasses éveillent, en revanche, notre répugnance, car un tel état indique l'atrophie de l'utérus, et par conséquent la stérilité; c'est du moins ce que nous révèle, non pas la raison, mais l'instinct. Enfin la dernière considération est celle de la *beauté du visage*. Ici encore la partie osseuse fixe tout d'abord notre

attention. Un beau nez est l'ornement principal du visage; un nez court et retroussé gâte tout le reste; celui qui s'élève ou s'abaisse par une légère flexion peut décider du bonheur de maintes jeunes filles, et avec raison; car cette forme est importante au point de vue du type de l'espèce. Ensuite une jolie bouche, fermée par de petits os maxillaires, a bien du prix aussi : elle est un des caractères spécifiques du visage humain, et tranche vivement avec la gueule des animaux. Un menton bas et fuyant nous choque d'une manière toute particulière, car le menton proéminent, *mentum prominulum*, est un des traits distinctifs de notre espèce. Enfin nous tenons beaucoup à un front élevé et à de beaux yeux : ils sont tous les deux dans un étroit rapport avec les qualités psychiques, en particulier avec celles de l'intelligence, que la mère transmet à l'enfant.

Il est bien entendu que nous ne pouvons pas indiquer avec autant de précision les considérations qui déterminent l'affection de la femme; cependant on peut, en général, signaler les suivantes. Elles donnent la préférence à l'âge compris entre trente et trente-cinq ans, et le mettent bien au-dessus de celui de l'adolescence, qui offre cependant le type le plus parfait de la beauté humaine. La raison en est que, guidées par l'instinct et non par le goût, elles reconnaissent dans cet âge la présence de la plus grande force génératrice de l'homme. Du reste, elles accordent peu d'attention à la beauté, surtout à celle du visage; on dirait qu'elles veulent se réserver exclusivement le soin de la communiquer à l'enfant; la force et le courage, en leur promettant des enfants vigoureux et de puissants protecteurs, ont beaucoup plus d'attrait pour elles. La femme peut même faire disparaître dans la conception les infirmités physiques de l'homme et les altérations du type de l'espèce qu'il porte en lui, si elle est parfaite en ce point ou possède un excédant des perfections contraires. Il faut en excepter seulement les qualités de l'homme qui sont la propriété exclusive de son sexe, et que la mère ne peut jamais transmettre à l'enfant; telles sont : la forme du squelette, la largeur des épaules, l'étroitesse des hanches, la rectitude des jambes, la barbe, la force musculaire, le courage, etc. Aussi voyons-nous souvent des femmes aimer des hommes laids, mais jamais des hommes efféminés : elles savent bien qu'il leur serait impossible de corriger ce défaut.

La seconde classe de considérations qui déterminent l'amour renferme les qualités psychiques. Celles qui exercent le plus d'attrait sur les femmes sont, en général, celles du cœur ou du caractère, parce que c'est le père qui les transmet à l'enfant. Tels sont la fermeté de la volonté,

la résolution et le courage; peut-être faut-il y joindre encore l'honnêteté et la bienveillance. Quant aux qualités intellectuelles, elles n'exercent sur elles aucune influence directe et instinctive, parce qu'elles ne font pas partie de l'héritage paternel. La bêtise ne nuit jamais auprès des femmes; le talent, le génie même, en leur faisant l'effet d'une anomalie ou d'une monstruosité, sont bien plus exposés à produire sur elles une mauvaise impression. Aussi voit-on bien souvent un homme laid, sot et grossier, l'emporter auprès d'elles sur un concurrent beau, aimable et spirituel. Il arrive même quelquefois qu'un mariage d'inclination unisse deux personnes d'une organisation intellectuelle tout opposée; lui, par exemple, est grossier, brutal et borné; elle, au contraire, est délicate, sensible, instruite; ou bien encore, lui est un savant et un homme de talent, tandis qu'elle n'est qu'une sotte.

*Sic visum Veneri; cui placet impares
Formas atque animos sub juga æneæ
Sævo mittere cum joco.*

C'est que, dans un tel choix, ce ne sont pas les considérations de la raison qui l'emportent, mais celles de l'instinct. Le mariage, en effet, n'est pas destiné à des conversations spirituelles, mais à la génération; c'est une union des cœurs et non pas des intelligences. Soutenir, comme le font certaines femmes, que c'est l'esprit de l'homme qu'elles aiment, qui les a charmées, n'est donc qu'une vaine et ridicule prétention, ou l'exaltation d'un être dégénéré. Par contre, les hommes ne sont jamais déterminés dans leur amour instinctif par le caractère de la femme; aussi voit-on tant de Socrates unis à des Xanhippes; ainsi Shakspeare, Albrecht Dürer, Byron, etc. Ce qui les attire et les détermine, c'est son intelligence, parce qu'elle fait partie de l'héritage maternel. Cependant cette considération peut être facilement annulée par celle de la beauté, qui, répondant à un besoin plus sérieux, agit aussi d'une manière plus immédiate; mais les mères, qui connaissent, par instinct ou par expérience, tout le prix des qualités intellectuelles, ont bien soin de faire apprendre à leurs filles les langues et les beaux-arts afin de les rendre plus séduisantes; elles viennent ainsi en aide au développement de leur intelligence comme elles pourraient le faire pour celui de leur constitution physique, s'il s'agissait de redresser leurs hanches ou leur poitrine.

Il est bien entendu que nous ne parlons ici que de l'attrait immédiat et instinctif, qui seul donne naissance à la passion; une femme intelligente et bien élevée pourra sans doute estimer l'intelligence de

l'homme qu'elle aime ; celui-ci, à son tour, en y réfléchissant sérieusement, pourra faire cas du caractère de sa fiancée, mais tout cela ne fait rien à la chose dont il s'agit. De telles considérations auront assez de poids pour déterminer le choix qui préside au mariage ; elles ne provoqueront jamais cet amour passionné qui fait le sujet de notre étude.

Jusqu'ici je n'ai examiné que les considérations absolues, c'est-à-dire celles qui sont d'un effet général ; je passe à présent aux considérations relatives, c'est-à-dire à celles qui n'ont qu'un effet individuel. Elles ont pour objet de corriger l'altération du type de l'espèce dont la personne amoureuse est affectée, et de le ramener à sa pureté primitive. En d'autres termes, nous aimons et nous recherchons les qualités qui nous manquent. Le choix tout individuel qui résulte de ces considérations relatives est beaucoup plus déterminé, plus décidé et plus exclusif que le choix tout général qui résulte des considérations absolues ; les premières déterminent presque toujours un amour passionné, tandis que les autres ne donnent guère lieu qu'à une inclination ordinaire et passagère. Voilà pourquoi ce ne sont pas ordinairement les beautés régulières et parfaites qui allument les grandes passions ; pour que l'amour s'élève à cette hauteur, il faut certaines conditions que nous ne pouvons bien exprimer qu'en empruntant une métaphore à la chimie : Les deux amants, disons-nous, doivent se neutraliser l'un l'autre, comme les acides et les alcalis se neutralisent dans les sels neutres. Nous allons cependant indiquer les plus essentielles de ces conditions. Et d'abord, toute constitution sexuelle est une constitution incomplète ; l'imperfection qui en résulte varie avec les individus ; c'est pourquoi elle est beaucoup plus facilement neutralisée et corrigée par telle personne du sexe opposé que par telle autre ; car pour compléter le type de l'humanité que doit réaliser le nouvel être, elle exige impérieusement l'imperfection contraire. Les physiologistes savent que la nature mâle et la nature femelle ont des degrés infinis qui font tomber la première dans la repoussante gynandrie et élèvent la seconde jusqu'à l'aimable androgyne ; chacun des deux peut produire ainsi une nature hermaphrodite parfaite, dont les individus, placés entre les deux sexes, n'appartiennent à aucun, et sont par conséquent incapables de reproduction. Pour que les deux individualités arrivent l'une par l'autre à cette neutralisation dont nous venons de parler, il faut donc que le degré de virilité de l'un réponde exactement au degré de féminité de l'autre : c'est à cette condition que leur imperfection réciproque disparaîtra. En conséquence, l'homme doué

de la nature la plus virile recherchera la femme douée de la nature la plus féminine, et *vice versa*, le degré sexuel de l'un devant toujours répondre au degré sexuel de l'autre. Ils sentiront eux-mêmes jusqu'où doit aller cette proportion, qui se trouve, avec les autres considérations dont nous avons parlé, à la base de toute grande passion. Lors donc que les amoureux parlent avec tant de chaleur de l'harmonie de leurs âmes, il faut entendre le plus souvent l'harmonie de leurs facultés génératrices propres à communiquer la vie à un être parfait; et certes une telle harmonie vaut bien l'autre, qui, peu de temps après le mariage, fait souvent place au plus complet désaccord. Viennent ensuite les autres considérations relatives qui résultent du besoin de tout individu de neutraliser, par son union avec une personne de l'autre sexe, les faiblesses, les défauts et les altérations du type de l'espèce qu'il porte en lui, afin de ne pas les perpétuer, ou tout au moins de ne pas leur donner un trop grand développement en les transmettant à l'enfant. Ainsi, plus un homme est faible physiquement, plus il désirera une femme forte. Il en est de même de la femme; cependant comme elle reçoit ordinairement de la nature moins de force physique, elle donnera presque toujours la préférence à l'homme le plus vigoureusement constitué. Enfin, chacun de nous cherche dans les différentes parties du corps de la personne de l'autre sexe le correctif de ses défauts ou de ses altérations, et cette recherche est faite avec d'autant plus d'ardeur que la partie en question est plus importante. Ainsi, ceux qui ont un nez épaté trouvent un charme infini dans les nez aquilins et les visages de perroquet; ceux qui ont des formes grêles et étirées admirent les personnes trapues et ramassées, et ainsi du reste. Il en est de même des considérations qui portent sur le tempérament : chacun de nous préfère le tempérament contraire à celui qu'il a reçu de la nature; de plus, sa préférence est toujours proportionnée à l'énergie de son propre tempérament. Je ne veux pas dire que celui qui possède certaines perfections aimera et recherchera l'imperfection contraire, seulement il s'en accommodera beaucoup plus facilement qu'un autre, parce qu'il a le vague sentiment qu'elle ne prendra pas plus d'extension en passant à ses enfants. Ainsi, celui qui jouira d'un teint très-blanc n'éprouvera aucune répugnance pour une personne d'un teint jaunâtre; cette dernière, en revanche, trouvera divine une blancheur éblouissante. Le cas, assez rare du reste, où un homme devient amoureux d'une femme très-laide arrive toutes les fois qu'en vertu de l'harmonie de leur nature sexuelle, dont nous avons parlé plus haut, les imperfec-

tions de cette personne sont précisément le contraire des siennes et leur servent de correctif. La passion atteint alors un haut degré d'intensité.

Le sérieux avec lequel nous observons les femmes en général, l'examen scrupuleux que nous faisons de celle qui commence à nous plaire, l'énergie qui accompagne notre choix, l'attention avec laquelle nous examinons notre fiancée, les précautions que nous prenons pour n'être trompés en aucun point, la valeur que nous attachons aux parties les plus essentielles de sa personne, tout répond parfaitement au sérieux et à l'importance du but que nous poursuivons. L'enfant, en effet, sera doué pour toute sa vie de la même constitution physique que sa mère : si, par exemple, elle est un peu de travers, il risquera beaucoup d'avoir les épaules chargées d'une bosse, et ainsi du reste. Il est vrai que nous n'avons pas conscience de tout cela, nous pensons même ne faire ce choix difficile qu'en vue de notre propre plaisir, tandis qu'au fond nous le faisons dans l'intérêt de l'espèce, dont la tâche secrète est la conservation de son type. Nous agissons ici, sans le savoir, au nom de cette volonté supérieure ; aussi les choses auxquelles nous accordons de l'importance pourraient très-bien et devraient même nous paraître tout à fait indifférentes. Il y a quelque chose de vraiment particulier dans le sérieux profond et inconscient avec lequel s'observent deux personnes de sexe différent qui se voient pour la première fois ; dans le regard scrutateur et pénétrant qu'ils jettent l'un sur l'autre, dans l'examen scrupuleux qu'ils font réciproquement de leur physionomie et de toute leur personne. Cet examen est proprement la méditation du génie de l'espèce qui observe en eux l'individu auquel ils pourraient donner naissance, et combine les qualités dont il serait doué. Le degré de la passion que les deux personnes éprouveront l'une pour l'autre est fixé par le résultat de cette observation. Cependant leur amour, après avoir acquis déjà une certaine force, peut s'éteindre tout à coup par la découverte qu'ils font d'une particularité qui avait échappé à leur attention. — Ainsi, le génie de l'espèce médite en tous ceux qui sont aptes à la génération sur la composition de la race future ; la grande affaire de Cupidon, méditant et agissant sans cesse, est d'en déterminer ensuite la nature. En face d'une telle tâche, qui a pour objet la conservation de l'espèce tout entière, les petits intérêts de l'individu, dans leur ensemble éphémère, sont de bien peu d'importance : aussi le dieu de l'amour est-il toujours prêt à les sacrifier sans pitié. Pourquoi les ménagerait-il ? ne sont-ils pas dans le même rapport avec les siens que le fini

est à l'infini ? et lui-même n'est-il pas à l'individu comme un immortel à un simple mortel ? Ainsi, toujours occupé d'intérêts plus graves que ceux qui ne peuvent éveiller que la douleur ou le plaisir individuel, il en poursuit le soin avec une tranquillité sublime au milieu du tumulte de la guerre, des embarras de la vie d'affaires, au milieu même des horreurs de la peste, et jusque dans la solitude des cloîtres.

Nous venons de voir que l'intensité de l'amour augmente avec son individualisation, puisque nous avons prouvé que la constitution physique de deux individus peut être telle que l'un soit le complément indispensable et parfait de l'autre pour rétablir dans leur pureté primitive le type altéré de l'espèce. Dans ce cas, la passion qui les attire l'un vers l'autre est déjà très-sérieuse, et, par cela même qu'elle est fixée sur un seul objet, elle revêt un certain caractère de grandeur et de noblesse. En dehors de l'individualisation, l'amour n'est qu'un simple et vulgaire instinct sexuel ; il ne s'arrête sur aucun objet en particulier, et ne cherche à conserver l'espèce qu'au point de vue de la quantité et très-peu à celui de la qualité. Avec l'individualisation, au contraire, l'amour peut acquérir un tel degré d'intensité que, sans la possession de l'objet aimé, tous les biens du monde, y compris la vie elle-même, n'ont plus aucune couleur ; c'est un désir qui surpasse en violence et en impétuosité tous les autres désirs ; il est résolu aux plus grands sacrifices, et si toute satisfaction lui est refusée, il peut déterminer la folie ou provoquer le suicide. Une telle passion doit s'appuyer encore sur d'autres considérations que celles que nous avons énumérées plus haut, et qui ne frappent pas aussi vivement nos regards. C'est pourquoi il faut admettre, avec la conformité de la nature physique des deux individus, une parfaite harmonie de leur nature psychique : la volonté de l'homme en particulier répondra si bien à l'intelligence de la femme, qu'eux seuls pourront communiquer la vie à tel ou tel individu déterminé. Quant aux raisons qui décident le génie de l'espèce à faire surgir du néant cette nouvelle existence, elles rentrent dans l'essence de la chose en soi et nous échappent tout à fait. Tout ce que nous pouvons dire avec certitude et précision, c'est que la volonté vitale désire s'objectiver ici dans un individu déterminé, qui ne peut être engendré que par ce père et par cette mère. Ce désir métaphysique de la volonté en soi n'a d'autre sphère d'activité, dans le domaine des êtres, que le cœur de leurs futurs parents ; il les embrase de son ardeur et leur fait poursuivre un but purement métaphysique en leur laissant croire qu'ils ne recherchent que leur propre

plaisir. Ainsi, l'ardente aspiration du futur individu d'arriver à l'existence par la seule voie qui lui soit offerte, est ce qui se traduit dans le phénomène de l'amour par la passion véhémence et impérieuse des parents; mais dépouillée de son enveloppe phénoménale, c'est une illusion sans égale qui porte l'homme à sacrifier tous les biens du monde pour posséder la femme qu'il aime. A part cela, il en est de cette passion comme de toute autre : elle s'éteint dans la jouissance, au grand étonnement de ceux qu'elle avait embrasés. Elle s'éteint encore lorsque la stérilité de la femme, qui, d'après Hufeland, peut résulter de dix-neuf vices de constitution, fait manquer le vrai but métaphysique de l'amour. Du reste, tous les jours des millions d'autres germes, dans lesquels le principe vital métaphysique cherchait à arriver à l'existence, sont aussi impitoyablement détruits; il ne reste alors d'autre consolation à la volonté vitale qu'une infinité de temps, d'espace et de matière qui lui permette de tenter un nouvel effort.

Théodore Paracelse, qui n'a pas traité ce sujet, et qui pensait tout autrement que moi en philosophie, doit avoir vaguement entrevu l'opinion que je viens d'exposer, lorsque, à propos d'un objet tout à fait étranger à celui qui nous occupe, il traçait cette déclaration remarquable : « Hi sunt, quos Deus copulavit, ut eam, quæ fuit » Uriæ et David; quamvis ex diametro (sic enim sibi humana mens » persuadebat) cum justo et legitimo matrimonio pugnaret hoc.... Sed » propter Salomonem, qui aliunde nasci non potuit, nisi ex Bethsa- » bea, conjuncto David semine, quamvis meretrice, conjunxit eos » Deus¹. »

L'ardente aspiration de l'amour, cet *ἔσπερος* que les poètes de tous les temps ne se sont jamais lassés d'exprimer d'une foule de manières différentes, sans avoir pu encore épuiser un tel sujet; cette aspiration qui attache à la possession de telle ou telle femme l'image d'une félicité sans bornes, et provoque une douleur profonde à l'idée que cette jouissance est impossible, — cette aspiration ne peut pas être éveillée par les puérils besoins d'une individualité éphémère; elle est le soupir du génie de l'espèce qui a le bonheur de saisir, ou le regret de se voir enlever l'unique moyen qui lui soit offert d'atteindre son but. L'espèce seule jouit d'une vie sans fin, aussi elle seule est-elle capable d'éprouver des aspirations, des joies et des douleurs infinies. Mais ces sentiments sont pour un moment renfermés dans l'étroite poitrine d'un mortel; dès lors il ne faut pas s'étonner si une telle enveloppe

¹ *De vita longa*, I, 5.

semble vouloir se briser, et si aucune expression humaine ne peut rendre les joies et les douleurs infinies qu'elle recouvre. Telle est la matière de toute poésie érotique d'un caractère sérieux, qui aime à s'égarer dans des métaphores éthérées et transcendantes; c'est là ce qui inspirait Pétrarque et animait Saint-Preux, Werther et Jacopo Ortis, dont la conduite, sans cela, serait tout à fait incompréhensible et inexplicable.

Il est impossible, en effet, que des avantages extérieurs, comme ceux de la personne ou de l'esprit, donnent à la femme aimée une valeur aussi précieuse, car il arrive souvent qu'ils sont à peine connus de l'amant, ainsi que c'était le cas de Pétrarque. Le génie de l'espèce seul n'a besoin que d'un regard pour juger de la valeur de telle ou telle personne, relativement au but qu'il poursuit. C'est pourquoi les grandes passions naissent presque toujours à première vue :

Whoever lov'd, that lov'd not at first sight!

Sous ce rapport, un passage du célèbre roman de *Guzman d'Alfarache*, écrit il y a deux cent cinquante ans, est des plus remarquables : « No es necesario, para que uno ame, que pase distancia de tiempo, que siga discurso, ni haga eleccion, sino que con aquella primera y sola vista, concurran juntamente cierta correspondencia, ó consonancia, ó lo que acá solemos vulgarmente decir, una confrontacio de sangre, á que por particular influxo suelen mover las estrellas. » — « Pour aimer il n'est pas nécessaire de beaucoup de temps, de réflexion et d'examen; il faut seulement qu'au premier et unique regard on découvre un certain accord, une certaine harmonie, ou ce que nous appelons vulgairement une *sympathie du sang*, vers laquelle nous pousse une influence particulière des astres. » En conséquence, la perte de l'être aimé, enlevé par un rival ou par la mort, est aussi pour l'amant passionné une douleur qui surpasse toutes les autres douleurs de la vie; par sa nature transcendante elle ne le touche pas dans son individualité seulement, mais dans son essence éternelle, *essentia eterna*, dans le principe vital de l'espèce qui l'avait pour un moment chargé de ses intérêts. Voilà pourquoi la jalousie est si inquiète et si farouche, et pourquoi encore l'abandon volontaire de sa maîtresse est le plus grand de tous les sacrifices. Dans toute autre circonstance, un héros rougirait de s'abandonner à la douleur, mais ici il ne rougira pas de verser des larmes, car ce n'est pas lui qui gémit, c'est le génie de l'espèce qui habite en lui.

Dans la *Zénobie* de Caldéron, il y a une scène au second acte où Décius dit à Zénobie :

Cielos, luego tu me quieres?
Perdiera cien mil victorias,
Volviéra me, etc.

« O ciel! quoi, tu m'aimes? Pour un tel bonheur je sacrifierais mille victoires, je fuirais lâchement devant l'ennemi, » etc.

Ici donc l'honneur, qui partout ailleurs l'emporte sur l'intérêt, est forcé de quitter la partie dès que l'amour entre en jeu et lui dispute un avantage marqué. L'intérêt de l'espèce, en effet, est infiniment supérieur à celui de l'individu, quelque important que ce dernier puisse être; et lui seul est capable de vaincre l'honneur, le devoir et la fidélité, qui résistent cependant à toute tentation, à toute menace, même à celle de la mort.

Il en est de même de la délicatesse; en aucune situation de la vie privée, elle n'est aussi rare que dans celle-ci, où l'on voit quelquefois de très-honnêtes gens la fouler aux pieds et se laisser aller de gaieté de cœur à commettre adultère dès que la passion s'est emparée d'eux. Ils semblent même avoir conscience d'une autorisation supérieure qui leur permette de tout oser en vue de l'intérêt de l'individu, et cela précisément parce qu'ils agissent dans l'intérêt de l'espèce. Sous ce rapport, la déclaration suivante de Chamfort est remarquable : « Quand » un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, » il me semble toujours que, quels que soient les obstacles qui les » séparent, un mari, des parents, etc., les deux amants sont l'un à » l'autre de par la nature, qu'ils s'appartiennent de droit divin, mal- » gré les lois et les conventions humaines. » Si quelqu'un se récriait contre une telle doctrine, il n'y aurait qu'à lui rappeler l'indulgence sublime avec laquelle le Sauveur renvoie la femme adultère, parce qu'il suppose que toutes les personnes présentes sont coupables de la même faute. En se plaçant à ce point de vue, la plus grande partie du *Décameron* ne paraît être qu'une plaisanterie du génie de l'espèce, qui s'amuse à fouler aux pieds les droits et les intérêts de l'individu. Il écarte ou brise avec une égale insouciance toutes les distinctions et toutes les convenances sociales qui s'opposent à l'union des deux amants passionnés; de telles institutions humaines ne peuvent l'arrêter dans ses efforts incessants vers la production de nouvelles générations, et il les dissipe comme de la fumée. C'est en vertu de ce même principe que, dès qu'il s'agit d'un intérêt d'amour, tout danger disparaît, et l'amant le plus pusillanime devient courageux.

Dans les drames et dans les romans, nous éprouvons aussi un vif plaisir à voir les jeunes amants qui combattent pour l'intérêt de l'espèce remporter la victoire sur leurs parents, qui ne défendent que l'intérêt de l'individu; car autant l'espèce est au-dessus de l'individu, autant l'effort de l'amour nous paraît l'emporter en grandeur et en importance sur celui de ses adversaires.

En conséquence, le véritable sujet de la plupart des comédies est la mise en scène du génie de l'espèce avec son cortège d'intérêts, qui sont radicalement opposés au bien-être des personnages de la pièce et menacent à chaque instant de le détruire. D'ordinaire sa conduite, tracée selon les lois poétiques, satisfait entièrement le spectateur, qui voit bien que l'intérêt de l'espèce a le pas sur celui de l'individu; aussi, quand le dénouement arrive, il quitte tout heureux les amants victorieux, persuadé, comme eux, qu'ils ont assuré leur propre bonheur, tandis qu'ils l'ont sacrifié au bien-être de l'espèce, malgré la prévoyance et l'opposition de leurs parents. Dans quelques comédies, cependant, on a essayé d'intervertir les rôles en assurant le bonheur des personnages aux dépens de l'intérêt de l'espèce; le spectateur alors partage la douleur qu'éprouve le génie de l'espèce, et ne se console pas à la vue des avantages qui en résultent pour l'individu. Je citerai comme exemple de ce genre de composition deux pièces bien connues : *la Reine de seize ans* et le *Mariage de raison*. Enfin, dans les tragédies qui renferment des intrigues d'amour, les amants périssent dans le même temps que l'espèce, dont ils n'étaient que les dociles instruments, échoue dans sa tentative, tel est le dénouement de *Roméo et Juliette*, de *Tancrède*, de *Don Carlos*, de *Wallenstein*, de *la Fiancée de Messine*, etc.

La passion offre souvent des phénomènes comiques mêlés à des phénomènes tragiques, et cela se comprend : l'individu gouverné par le génie de l'espèce, au service duquel il vient d'entrer, ne s'appartient plus, et commet des actions qui ne répondent nullement à son caractère. Ce qui donne à la pensée de l'amant passionné une couleur si poétique et si sérieuse, et lui imprime même une direction transcendante et surnaturelle qui lui fait perdre de vue le but tout physique de l'amour, c'est qu'en ce moment il obéit à l'inspiration du génie de l'espèce. Le sentiment qu'il agit dans une affaire d'une telle importance l'élève au-dessus des préoccupations d'ici-bas, et donne à ses désirs tout à fait terrestres une enveloppe si éthérée que, fût-il l'homme le plus prosaïque du monde, son amour marquera dans sa vie comme une époque brillante et poétique : ajoutons cependant que, dans ce dernier cas, il frise souvent le ridicule. La volonté, en le

chargeant des intérêts de l'espèce, revêt dans sa conscience le masque d'une félicité sans bornes dont il doit jouir dans la possession de la femme qu'il aime. Lorsqu'il est arrivé au dernier degré de la passion, cette chimère devient même si brillante à ses yeux que, s'il ne peut la saisir, la vie n'a plus aucun charme pour lui; tout lui semble triste, fade, insipide; le plus lâche même envisage la mort sans effroi, et n'hésite pas quelquefois à se jeter dans ses bras pour mettre fin à ses souffrances. La volonté d'un tel homme se trouve emportée dans le tourbillon de la volonté de l'espèce; ou plutôt l'espèce a une telle supériorité sur l'individu, que, si la volonté ne peut agir dans l'intérêt de la première, elle dédaigne d'agir dans l'intérêt du second. Mais l'individu est un vase trop fragile pour contenir sans se briser l'aspiration infinie de l'espèce, fixée et concentrée sur un seul objet; il en résulte alors le suicide de l'amant malheureux, suivi quelquefois de celui de sa maltresse, à moins cependant que la nature, pour le conserver à la vie, ne recoure à la folie et ne jette un voile sur son état désespéré. Il ne se passe pas une année sans que plusieurs cas de ces différents dénouements ne viennent confirmer la vérité de ce que j'avance.

Mais ce n'est pas seulement la passion non satisfaite qui a quelquefois une issue tragique; la passion satisfaite elle-même a plus souvent une triste fin qu'un heureux dénouement. En effet, elle entre fréquemment en collision avec la prospérité matérielle des amants et la détruit, car ses intérêts étant incompatibles avec les relations sociales, elle renverse aisément l'édifice de bonheur que ces dernières supportent. Bien plus, l'amour peut être en opposition ouverte non-seulement avec les convenances sociales, mais même avec la propre individualité des amants; c'est lorsqu'il jette son dévolu sur des personnes qui, en dehors des rapports de la passion, ne sont, aux yeux de ceux qui les aiment, que des objets de haine, de mépris et même d'horreur. La volonté de l'espèce a tant d'empire sur celle de l'individu, que l'amant fasciné ferme les yeux sur toutes les imperfections, sur tous les défauts de sa fiancée, et s'unit avec elle pour la vie; cependant l'illusion qui l'éblouissait disparaît aussitôt que la volonté de l'espèce est satisfaite, et il se trouve uni à une femme pour laquelle il n'éprouve plus que de la haine. Voilà pourquoi nous voyons si souvent des hommes intelligents et même distingués épouser des furies et des mégères, sans que nous puissions nous expliquer un choix si singulier. C'est pour cette raison que les anciens représentaient l'Amour avec un bandeau sur les yeux. J'irai même plus loin, et je dirai qu'un amant peut parfaitement reconnaître les défauts de tempérament et de caractère de sa fiancée,

qui lui promettent une vie pleine d'amertume, sans cesser pour cela de l'aimer et de vouloir l'épouser.

*I ask not, I care not,
If guilt's in thy heart;
I know that I love thee,
Whatever thou art.*

Je ne te demande pas si tu es coupable; peu m'importe; je t'aime, et cela me suffit.

Il a raison; car ce n'est pas son intérêt qu'il poursuit, bien qu'il se l'imagine; c'est l'intérêt d'un tiers qui doit être le fruit de cet amour. Un tel désintéressement, qui est toujours la marque de la grandeur, imprime un véritable caractère de noblesse à la passion, et en fait un sujet digne de la poésie. Enfin l'amour peut être accompagné d'une haine violente contre l'objet aimé; aussi Platon a-t-il déjà comparé ce sentiment à celui que les loups éprouvent pour les agneaux. Ce singulier phénomène a lieu toutes les fois que l'amant passionné ne réussit ni par ses attentions, ni par ses prières, à toucher le cœur de sa maîtresse.

*I love and hate her
Je l'aime et je la hais.*

Ce sentiment de haine va quelquefois si loin, qu'il pousse l'amant à tuer sa maîtresse et à se donner ensuite la mort. Chaque année nous offre quelques exemples d'un pareil dénouement; on n'a qu'à les chercher dans les journaux, on les y trouvera certainement.

Ces deux vers de Gœthe sont donc très-vrais :

Pour tout amour méprisé! par les puissances infernales!
Je voudrais connaître quelque chose de plus horrible pour pouvoir le maudire!

L'amant qui traite de cruauté la froideur de sa maîtresse et la joie avec laquelle elle se repaît de ses douleurs ne se sert pas là d'une épithète hyperbolique; il obéit dans sa passion à l'impulsion d'un instinct qui est très-voisin de celui de l'insecte, et qui le force à poursuivre son but en dépit des obstacles et des représentations de la raison; dans cet état, il a perdu sa liberté et ne peut plus renoncer à sa poursuite. Il n'y a pas eu un Pétrarque seulement, il y en a eu plusieurs, qui ont souffert toute leur vie de ce désir d'amour inassouvi, et ont exhalé leurs plaintes dans la solitude des forêts; mais il n'y en a eu qu'un seul doué du génie poétique; aussi peut-on lui appliquer justement ces beaux vers de Gœthe :

Et si les autres restent muets dans leur douleur,
Moi j'ai reçu d'un Dieu le don de pouvoir dire ce que je souffre.

Il est vrai que le génie de l'espèce est sans cesse en guerre avec le génie de l'individu; c'est son ennemi acharné, toujours prêt à détruire sans pitié son bonheur pour mieux assurer le sien. Il va même quelquefois jusqu'à sacrifier à son caprice le bien-être de toute une nation, ainsi que Shakspeare nous en offre un exemple dans *Henri VI*. Tout cela repose sur ce fait que l'espèce, au sein de laquelle vont plonger les racines de notre être, a sur nous des droits beaucoup plus anciens et plus importants que l'individu; en conséquence de quoi ses intérêts ont toujours le pas sur les autres. Les anciens en ont eu le sentiment lorsqu'ils ont personnifié le génie de l'espèce dans Cupidon, cet enfant méchant et cruel, ce démon capricieux et despotique, qui régnait en souverain sur les dieux et sur les hommes :

Σὺ δ' ὦ θεῶν τύραννε ὦ ἀνθρώπων Ἔρως!

Tu deorum hominumque tyranne, Amor!

Des flèches meurtrières, un bandeau et des ailes, tels étaient ses attributs : ces dernières étaient l'emblème de l'inconstance qui d'ordinaire succède à l'amour satisfait et désillusionné.

Comme la passion repose sur une chimère, et qu'elle fait briller aux yeux de l'individu un faux appât, qui n'a de valeur réelle que pour l'espèce, l'illusion disparaît dès que l'espèce a atteint son but. Le génie de l'espèce, qui avait pris pour un moment l'individu à son service, lui rend de nouveau sa liberté, et le laisse retomber dans un misérable et prosaïque état primitif. L'amant désenchanté s'aperçoit alors avec étonnement que son héroïque et sublime effort ne lui a procuré qu'une jouissance des sens; il est tout désappointé de ne pas se trouver plus heureux qu'auparavant, et reconnaît avec chagrin qu'il a été le jouet de la volonté de l'espèce. C'est pourquoi tout Thésée, après avoir possédé son Ariane, l'abandonnera le plus souvent. Pétrarque lui-même, s'il eût pu satisfaire sa passion, serait aussitôt devenu muet, comme l'oiseau cesse de chanter après avoir pondu ses œufs.

Qu'on me permette une remarque en passant : ma métaphysique de l'amour déplaira souverainement, j'en suis sûr, à ceux qui ont la tête troublée par cette passion; cependant si de telles gens étaient encore accessibles à la voix de la raison, j'ose croire que la vérité que je viens de démontrer serait plus capable que toute autre de les éclairer et de les soustraire à la domination qui pèse sur eux. Malheureusement, je crains qu'il ne faille s'en tenir encore à l'opinion du comique de l'antiquité : *Quæ res in se neque consilium, neque modum habet ullum, eam consilio regere non potes.*

Les mariages d'amour sont toujours conclus dans l'intérêt de l'espèce, jamais dans celui de l'individu. Les jeunes fiancés, il est vrai, s'imaginent qu'ils ne recherchent que leur propre bonheur; mais ils se trompent; le vrai but qu'ils poursuivent en ce moment leur est tout à fait étranger et renferme la procréation d'un nouvel être qui ne peut arriver à l'existence que par leur intermédiaire. Poursuivant tous deux le même objet, ils doivent chercher sans doute à se convenir le mieux possible. Malheureusement, il arrive souvent que ce couple, dont l'union a été faite sous l'empire d'une illusion, est doué de la nature la plus opposée et la plus discordante. Ils s'en aperçoivent lorsque l'illusion a disparu. En conséquence, les mariages d'amour, en assurant l'existence de la génération future aux dépens de la génération présente, sont ordinairement malheureux. « Celui qui prend femme par amour, dit le proverbe espagnol, épouse aussi la douleur. »

Quien se casa por amores, la de vivir con dolores.

Il en est tout autrement des mariages de convenance, qui, pour la plupart, sont préparés et décidés par les parents. Les considérations auxquelles on obéit ici, de quelque espèce qu'elles soient, sont du moins positives et ne peuvent s'évanouir d'elles-mêmes. Leur objet est d'assurer le bonheur des jeunes époux, mais aux dépens de leur postérité; encore n'est-il pas toujours certain qu'elles atteignent leur but. Celui qui, en se mariant, pense plus à l'argent qu'à l'amour, vit moins de la vie de l'espèce que de la vie de l'individu : une telle conduite est contraire à la vérité et à la nature, et soulève justement notre mépris. D'un autre côté, celle qui résiste aux vœux de ses parents, et refuse la main d'un jeune homme riche qu'elle n'aime pas, afin de choisir elle-même son fiancé en ne consultant que son inclination, sacrifie son bonheur individuel au bien-être de l'espèce; cependant on ne peut pas s'empêcher d'approuver sa conduite, car, préférant l'important à l'accessoire, elle agit dans l'intention de la nature, ou plutôt dans l'intérêt de l'espèce, tandis que ses parents voudraient la faire agir au profit de l'égoïsme individuel. D'après ce qui précède, il semblerait que dans la conclusion de tout mariage on lèse les intérêts de l'individu ou ceux de l'espèce. C'est en effet ce qui arrive le plus souvent, car il est bien rare que l'amour et les convenances se donnent la main pour assurer le bonheur des deux époux. La plupart des infirmités physiques, morales et intellectuelles qui affligent l'humanité, proviennent de ce que les mariages sont presque toujours conclus sous l'empire de considérations extérieures ou de circonstances accidentelles.

et jamais sous celui d'un libre choix et d'une véritable inclination. Lorsqu'à côté des convenances on accorde une place au sentiment, c'est par une concession qu'on fait au génie de l'espèce.

Aussi tout le monde sait que les mariages heureux sont très-rares; il en serait autrement si l'on poursuivait sérieusement le vrai but d'une telle union, qui est l'intérêt de la génération à venir et non celui de la génération présente. Ajoutons cependant, en guise de consolation pour les âmes tendres et sensibles, que l'amour est quelquefois accompagné d'un sentiment qui prend sa source ailleurs que dans l'instinct sexuel : je veux parler de l'amitié. Elle est fondée sur la conformité des deux caractères et ne se révèle qu'après que l'amour s'est éteint dans la jouissance. Ces deux sentiments ont dans ce cas-là une origine commune, car ces mêmes qualités physiques, morales et intellectuelles des deux individus qui, au point de vue de la génération, doivent s'accorder et se compléter pour donner naissance à l'amour, peuvent aussi, au point de vue des individus eux-mêmes, constituer une véritable conformité de tempérament et de caractère, d'où naîtra l'amitié.

Cette métaphysique de l'amour, telle que je viens de l'exposer, se trouve dans un étroit rapport avec le reste de ma métaphysique, et je vais montrer rapidement comment elle sert à l'éclairer.

Il reste prouvé pour nous que le choix scrupuleux que nous faisons en vue de satisfaire notre instinct sexuel, et qui passe par tous les degrés de la passion, dépend du sérieux et profond intérêt que nous prenons à la nature particulière et personnelle de la génération future. Cet intérêt confirme deux vérités que nous avons exposées ailleurs : la première est celle de l'indestructibilité de notre être en soi, dont la vie se prolonge dans cette génération future, à laquelle nous nous intéressons si vivement. En effet, cet intérêt profond et passionné, qui n'est pas le fruit de la réflexion et de la préméditation, mais l'effet de l'aspiration la plus intime et la plus spontanée de notre être, n'exercerait pas une puissance aussi souveraine et aussi indestructible, si l'homme ne jouissait que d'une existence éphémère et ne se trouvait rattaché à la génération suivante que par le fil du temps et non par l'identité de la nature. La seconde vérité est que notre être en soi est plus dans l'espèce que dans l'individu. En effet, cet intérêt que nous prenons à la nature particulière de l'espèce et qui est la source de toutes les intrigues d'amour, depuis l'émotion la plus fugitive jusqu'à la passion la plus véhémence; cet intérêt, disons-nous, représente l'affaire la plus importante de notre vie et celle dont le succès ou l'insuccès nous touche le plus vivement : aussi la désignons-nous de préférence

par l'expression *d'affaire de cœur*. Enfin, quand cet intérêt parle d'une manière pressante, nous lui subordonnons et au besoin nous lui sacrifions tous nos autres intérêts personnels. Nous prouvons par là que l'espèce nous touche de plus près que l'individu, et que nous vivons d'une manière plus immédiate de la vie de la première que de celle du second. Si donc l'amant, s'oubliant tout à fait lui-même, se suspend aux regards de sa maîtresse et est prêt à lui tout sacrifier, c'est parce que l'amour embrase son être immortel, tandis que tous ses autres désirs ne se rapportent qu'à son être mortel et périssable. Cette ardente aspiration, fixée sur la femme aimée, devient ainsi le gage certain de l'indestructibilité de l'essence de notre être et de son immortalité dans l'espèce. On trouvera peut-être qu'une telle immortalité est insignifiante et insuffisante; mais c'est une erreur qui provient de ce que, sous l'immortalité de l'espèce, on n'imagine rien d'autre qu'une existence future semblable à la nôtre, mais douée cependant d'une autre essence; et cela parce que, partant de l'observation du monde externe, on ne saisit que la forme extérieure et sensible de l'espèce, et qu'on n'en pénètre pas l'être intime. Cet être intime cependant est précisément à la base de notre conscience et en constitue l'essence; en conséquence, il est plus immédiat que la conscience elle-même; de plus, en tant que la chose en soi, il est indépendant du *principio individuationis*, et se trouve identiquement le même chez tous les individus de la même génération et des générations suivantes. Cette essence est la volonté vitale, c'est-à-dire l'ardente aspiration à la vie et à l'immortalité. La mort l'épargne et n'y touche pas; mais elle ne peut pas non plus lui procurer un état meilleur que l'état présent. Ainsi naître, souffrir et mourir sont les conditions certaines de toute existence individuelle. On peut cependant s'en affranchir par l'anéantissement de la volonté vitale, qui a pour effet de détacher la volonté de l'individu de celle de l'espèce et de tarir la source de vie qu'elle y puise. Nous n'avons aucune expression pour désigner l'état qui en résulte; nous n'en possédons même aucune donnée certaine. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'un tel état est la liberté d'être volonté vitale ou non. Le bouddhisme applique à ce dernier cas l'expression de *nirvana*, dont j'ai expliqué ailleurs l'étymologie. Voilà le point culminant de la science qui restera toujours inaccessible à l'intelligence humaine.

Si du haut de ces dernières observations, nous jetant un regard sur le tourbillon de la vie, nous voyons tout le monde accablé de peines et de soucis; chacun emploie toutes forces pour satisfaire ses besoins infinis et pour éviter les souffrances multiples qui l'attendent, sans

autre espérance que de conserver pour un moment cette malheureuse existence. Cependant, au milieu de ce tumulte, nous voyons deux amants se chercher amoureusement du regard. Mais pourquoi le mystère dont ils s'enveloppent? pourquoi leur air craintif et embarrassé? Parce qu'ils sont deux traitres qui cherchent à perpétuer dans l'ombre tous ces tourments et toutes ces peines dont la fin, sans leur trahison, ne se ferait pas attendre longtemps.

A. M.

VIE ET CARACTÈRE DE KANT¹.

S'il s'agissait de désigner les plus grands penseurs du monde, aussi loin que peut s'étendre la science historique, à commencer par les temps anciens pour arriver à l'époque moderne, nous répondrions par trois noms.

Séparer la vérité de l'erreur, la véritable connaissance de ce qui n'en a que l'apparence, telle est surtout la tâche de l'intelligence philosophique. C'est à la profondeur de cette intelligence, et non à l'étendue des systèmes, que nous mesurons la puissance du penseur. Il peut être douteux si la première place appartient à Platon ou à Aristote. D'après l'échelle de mesure que nous avons adoptée, nous donnerions à Platon l'avantage; de tous les philosophes de l'antiquité, il est celui qui s'est le plus attaché, à la suite de Parménides, à séparer la vérité de l'erreur. Pour la seconde place, on peut hésiter entre Descartes, Spinoza et Leibniz. Spinoza nous paraît celui chez lequel le sens de la vérité et la force de la pensée furent développés tous deux avec une égale supériorité. Nous ne parlons pas ici de la valeur de sa philosophie, mais de la force avec laquelle il se dépouilla des illusions et des désirs de l'imagination humaine, pour ne s'attacher qu'à la véritable connaissance. Quant à la troisième place, il n'y a qu'un jugement. Personne ne la dispute à notre Kant. Il est peut-être le penseur le plus éminent de tous, si l'on peut comparer les esprits en dehors des conditions de leur temps. Il est, sans contestation, le premier penseur de notre époque.

S'il fallait encore une raison particulière pour recommander plus vivement à notre intérêt le philosophe allemand, nous la trouverions dans son importance pour notre université². Sans Kant, jamais Iéna

¹ Cette étude biographique sur Kant est due à M. Kuno Fischer, professeur de philosophie à l'université d'Iéna, dont nos lecteurs n'ont pas oublié les profondes et lumineuses études sur Schiller.

² L'université d'Iéna, où enseigne M. Fischer.

n'eût été ce qu'elle fut pendant quelques dizaines d'années, la première école de la philosophie allemande, le premier théâtre de son développement.

Faut-il quelque chose de plus récent ? Avons-nous besoin de rappeler à ceux qui viennent de célébrer, avec une solennité jusque-là sans exemple, la fête d'un poète allemand¹, que ce poète était un disciple de la philosophie de Kant ? il lui appartenait par ses tendances morales, il en dépendait par ses tendances philosophiques.

Dans l'histoire de la philosophie, il semble nécessaire qu'à certaines époques les esprits se retournent pour contempler les grandes figures consacrées par le temps, comme s'ils les découvraient pour la première fois, et pour conquérir ainsi, à des progrès assurés, un point de départ commun et certain. De tous les penseurs modernes qui ont précédé Kant, il n'en est pas un, peut-être, qui n'ait exercé cette sorte d'attraction sur certaines tendances contemporaines ; peut-être le moment est-il venu aussi d'approfondir dans Kant une philosophie que peu de personnes ont encore pénétrée.

Néanmoins, dans les pages qui suivent, nous ne nous occuperons pas de la philosophie de Kant, mais de sa personne. Nous tâcherons d'esquisser son portrait d'après les particularités de sa vie et de son caractère.

Des sources auxquelles nous puiserons, les plus riches et les plus importantes sont les quelques écrits de peu d'étendue qui ont paru dans l'année de la mort de Kant, rédigés par des personnes qui l'avaient connu, et dont plusieurs avaient eu avec lui un commerce de longues années. C'étaient des disciples fidèles, les seuls à qui il fût permis de l'approcher et qu'il admit plus tard parmi les amis de sa maison. L'un de ces écrits se recommande par une circonstance particulière. Borowski, un des premiers et plus assidus disciples de Kant, avait rédigé en 1792 une esquisse de la vie de son maître ; il voulait en faire lecture à la Société allemande de Königsberg. Naturellement il la communiqua d'abord à Kant, pour obtenir son consentement et les rectifications qu'il lui plairait d'y apporter. Et, ce qui est un trait de caractère, Kant consentit volontiers à la reviser, mais il défendit sérieusement d'en faire, avant sa mort, aucun usage public, et pria l'auteur de lui épargner même la lecture projetée dans la Société de Königsberg. Il lui renvoya le travail avec des notes de sa main, et dans la lettre d'envoi il lui dit, avec autant de modestie que de prudence, que l'honneur qu'on voulait

¹ Schiller.

lui faire ne saurait lui être agréable, ayant toujours eu une répugnance naturelle pour tout ce qui ressemblait à la pompe, et sachant très-bien aussi que, d'ordinaire, la louange provoque le blâme. Voilà ce qu'écrivait Kant dans un temps où sa gloire était déjà établie, inébranlable. L'esquisse de Borowski ne va que jusqu'à l'année 1792; elle est incomplète, pauvre de détails, et, dans l'appréciation du philosophe, tout en prodiguant sa louange à pleines mains, elle est d'un jugement étroit. Cependant, elle garde sa valeur par cette circonstance heureuse que Kant lui-même l'a lue et corrigée ¹. Deux autres écrits, qui parurent dans la même année, servent à la compléter. Jachmann était disciple de Kant, et son *amanuensis* ² pendant la période la plus glorieuse de la vie du professeur, de 1784 à 1794, dans les années où Kant s'est attaché à perfectionner dans les détails l'édifice solidement fondé de sa doctrine. Les lettres publiées par Jachmann immédiatement après la mort de Kant, sont moins une biographie qu'une caractéristique. Enfin, les dernières années de Kant nous sont racontées par Wasianski, son disciple en 1773, plus tard son *amanuensis*, admis au nombre des amis de la maison depuis 1790, et qui, dans les derniers temps, lorsque le philosophe cédait au poids des années, se chargeait de soigner ses affaires. Schubert, dans sa biographie, nous donne les détails les plus complets sur la vie de Kant.

I.

CARACTÈRE DE KANT : SON ÉPOQUE.

La vie de Kant n'a aucun éclat extérieur, excepté la gloire, qu'il ne cherchait pas, mais que, par l'importance de son œuvre, il ne pouvait éviter et qu'il a vue même portée à sa plus haute splendeur. Jamais, peut-être, une aussi grande réputation n'a été unie à une vie aussi simple, aussi modeste et silencieuse. La vie de Kant, par son calme symétrique, forme un contraste bienfaisant avec l'immense étendue de sa célébrité, avec la hauteur de sa renommée. Elle manque absolument de ce grandiose qui séduit l'imagination de la foule; elle n'a ni la grandeur des dehors, ni celle de la destinée. A cet égard, il n'est pas sans intérêt de la comparer à celle

¹ *Darstellung des Lebens und Characters Immanuel Kant's von L. C. Borowski, 1804.*

² Secrétaire.

de ses prédécesseurs. Quel contraste entre Kant et Bacon ! Les plus hautes dignités de l'État, les honneurs et les richesses, ce premier fondateur de la philosophie nouvelle les unit à un amour effréné du faste et de l'opulence, qui égare le lord chancelier d'Angleterre, l'entraîne aux plus honteuses actions, et lui attire enfin un arrêt déshonorant. Kant, qui ne voulut jamais être qu'un professeur d'université, fut toujours, dans ses idées et sa conduite, la simplicité et la probité mêmes. Sa vie n'offre rien non plus des sauvages contrastes qui consumèrent la jeunesse de Descartes. Elle ne connut pas ces besoins d'agitation extérieure, ces désirs frénétiques de mouvement et de voyages, portés jusqu'à l'extravagance, où le philosophe français éparpilla la sienne. Ramassée en elle-même, elle progresse d'un pas lent et sûr, dans une régularité complète, dans un recueillement et une concentration croissante. Ce caractère, dans tous ses traits, semble formé de manière à ne trouver son centre qu'en lui-même, et c'était bien là le caractère que demandait la philosophie de la Connaissance de soi-même. Et de même que chez Kant l'esprit se dirige constamment vers ce point unique, qu'il ne peut chercher hors de lui, la vie extérieure, je voudrais pouvoir dire la vie locale, obéit à la même concentration. Elle est pour ainsi dire attachée à la glèbe. A cet égard, on peut comparer Kant à Socrate, retenu à Athènes par l'absorption où le plongeait l'étude de lui-même. Kant a vécu près de quatre-vingts ans, et jamais il n'a quitté sa province, sa ville natale, que pour le temps où il fut précepteur. Sa vie, consacrée uniquement à la méditation philosophique, pourrait être mise à côté de celle de Spinoza, mais il lui manque ces persécutions violentes, terribles, qui ont fait de la vie du juif réprouvé une solitude, un désert, en lui imprimant pour toujours le sceau d'une grandeur tragique. Certes, la vie de Kant ne fut exempte ni de contrariétés, ni de poursuites, mais elles vinrent tard, et au fond, elles furent faibles, malgré tout le mauvais vouloir qui les dictait ; elles ne purent ni entraver l'œuvre déjà accomplie, ni faire courir à son auteur des dangers sérieux. Ce ne fut qu'un incident fâcheux, bientôt effacé par des circonstances favorables, et dont les suites les plus tristes retombèrent sur ceux qui l'avaient fait naître. Enfin, comparé à celle du plus grand des philosophes allemands qui précédèrent le fondateur de la philosophie critique, Leibniz, la vie de Kant n'a rien de cette activité générale et multiple que Leibniz déployait dans toutes les directions, rien de cet éclat extérieur, de ces honneurs mondains que Leibniz aimait, rien non plus enfin de l'ambition qui les fait rechercher.

Avec Leibniz, la nouvelle philosophie, fruit de l'esprit du protestantisme allemand, s'était aussi naturalisée en Allemagne. Leibniz l'avait, de sa personne, introduite dans l'État dont la puissance et la mission, depuis la paix de Westphalie, étaient de protéger le protestantisme et de le faire progresser. Sous un certain rapport, Leibniz avait appartenu lui-même à cet État. Il avait en effet trouvé à la cour du roi de Prusse une réception hospitalière; la première reine de Prusse prit pour lui de l'amitié, de l'intérêt pour ses leçons; il fut le fondateur de l'Académie des sciences de Berlin. C'est dans une université prussienne que Wolf enseigna sa philosophie, la première qui s'exprimât en allemand. C'est en Prusse que cette philosophie, lumière de l'esprit allemand, eut cette double fortune d'être bannie par un roi et rappelé par un autre. Avec Kant, la philosophie allemande pénétra au cœur des États prussiens. La vicillesse de Leibniz put s'échauffer encore au soleil naissant de la royauté prussienne. Wolf eut sa période la plus brillante sous Frédéric-Guillaume I^{er}, qui le chassa de Halle. Sous Frédéric le Grand, qui rappelle le banni, pâlit peu à peu l'étoile de cette philosophie. La vie de Kant se prolonge pendant quatre-vingts années de l'histoire prussienne; il voit quatre changements de règne, et ces gouvernements si divers exercent chacun une influence particulière sur la vie et le sort de notre philosophe. Sa jeunesse, son éducation, se passent sous Frédéric-Guillaume I^{er}; aussi est-elle complètement empreinte de cet esprit sévère d'économie bourgeoise qui, du trône, descendait alors sur toutes les classes de la société. Le piétisme même, qui chassa Wolf de Halle, avait à Kœnigsberg une école où Kant fut élevé. Dans l'année de l'avènement de Frédéric II, Wolf revient à Halle, et Kant entre à l'université. Sa carrière académique, le développement croissant de sa philosophie, son enseignement, l'apparition de la philosophie critique, appartiennent au siècle du grand roi, et en forment l'un des traits les plus importants et les plus glorieux. La guerre de Sept ans est le premier obstacle que rencontre notre philosophe, et la paix qui succède voit mûrir les premiers fruits de la philosophie critique. Lorsque finit le siècle de Frédéric, l'œuvre est déjà fondée sur des bases solides. Sous le roi suivant, dont s'emparent les ennemis des lumières, survient — signe du temps! — l'attaque dirigée contre Kant; elle ne peut étouffer l'œuvre déjà complète, mais elle pèse sur son auteur, courbé sous l'honorable fardeau de soixante-dix années. Et pourtant le vieillard eut ce bonheur de pouvoir respirer encore sous les temps meilleurs de Frédéric-Guillaume III.

II.

ÉDUCATION.

Immanuel Kant naquit à Kœnigsberg, le 22 avril 1724; il fut le quatrième fils d'une brave famille d'artisans dont la fortune était médiocre, mais non tout à fait nulle. Ses parents venaient d'une souche écossaise : ainsi Kant est lié, par une sorte de parenté nationale, à David Hume, dont il procède en ligne directe comme philosophe. Son père, sellier de son état, conservait encore en écrivant son nom l'orthographe écossaise, Cant, et notre philosophe changea plus tard la première lettre pour éviter une altération facile dans la prononciation (Zant). On a remarqué souvent chez les hommes extraordinaires que c'est surtout du côté maternel qu'ils ont reçu les influences les plus fortes et les plus durables; ce fut aussi pour sa mère que Kant ressentit le plus de sympathie; elle exerça sur lui, dès son enfance, l'influence la plus vive, et il paraît qu'elle avait pour cet enfant une certaine préférence. Kant soutenait même qu'il avait hérité de ses traits, et dans ses derniers temps encore, il parlait avec le plus profond attendrissement de son excellente mère. « Jamais je n'oublierai ma mère, disait-il dans les épanchements de l'intimité; c'est elle qui a semé et développé en moi le premier germe du bien, elle a ouvert mon cœur aux impressions de la nature, elle a éveillé mon intelligence, elle l'a étendue, et ses leçons ont eu sur toute ma vie une influence permanente et salubre. »

Le piétisme dominait alors; il ne ressemblait guère à celui d'aujourd'hui, ni même à celui d'hier. Les parents de Kant, et surtout sa mère, s'y étaient adonnés avec une honnête et simple piété. Souvent en contradiction avec la croyance qui s'attache obstinément à la lettre, ce piétisme cherchait le salut, non dans les manifestations extérieures, mais dans l'édification du cœur, dans la pureté intérieure et la piété de l'esprit. Cette direction, qui naturellement n'exclut pas la rigidité de la croyance, fut celle qu'imprimait alors dans Kœnigsberg, avec une considération toute particulière, le docteur Franz-Albert Schultz, venu dans cette ville en 1731 comme prédicateur et membre du consistoire, professeur de théologie l'année suivante, et qui plus tard prit la direction de l'école de Frédéric (*collegium Fridericianum*). Il a exercé une influence durable sur les écoles prussiennes, dans l'esprit du

prince régnant. La mère de Kant avait mis en lui toute sa confiance. Elle le consulta pour l'éducation de son fils, et elle suivit d'autant plus volontiers ses conseils, que Schultz lui indiqua pour celui-ci la carrière théologique. Aussi, dès l'âge de dix ans, l'enfant entra-t-il au collège de Frédéric, placé alors sous la direction de son protecteur, et où régnait depuis sa fondation l'esprit du piétisme.

Une singulière destinée a confié l'éducation des chefs audacieux de la nouvelle philosophie aux puissances qu'ils ont plus tard battues en brèche : Bacon aux scolastiques, Descartes aux jésuites, Spinoza aux rabbins, Kant aux piétistes ! Cependant Kant n'eut pas à souffrir de l'influence de l'éducation piétiste ; une bigoterie étroite n'avait point de prise sur lui. Ce que le piétisme a de malsain et de déraisonnable, et ce qu'il communique d'ordinaire aux esprits faibles ne trouvait en lui aucune sympathie. Mais l'esprit sincère du piétisme eut une action féconde sur la sévérité de ses sentiments, et sur la discipline morale qu'il imposait et qu'il appliquait. Aussi Kant n'a-t-il jamais nié la reconnaissance qu'il devait au piétisme, en ce qui touche l'énergie morale ; car la pureté entière et complète des sentiments fut le but, le but le plus élevé, le but unique de son enseignement philosophique. Sans nul doute, cette disposition au rigorisme moral fut nourrie et développée chez Kant par son éducation piétiste. Schultz lui-même réunissait dans sa personne l'esprit étroit du piétisme et un caractère d'une moralité sévère, consciencieuse et aimante. Il entoura de soins l'élève qu'on lui confiait ; il fut, pour Kant et ses parents, un père, un ami, un bienfaiteur. Jusque dans l'âge le plus avancé, Kant parla de lui avec la plus chaude reconnaissance, et son désir favori était d'élever au bienfaiteur de sa jeunesse un monument public de pieux souvenir.

Le temps de ses études (1733-1740) n'offre rien de remarquable. Il était tout le contraire d'un génie précocé. L'école n'était pas une scène favorable pour les capacités extraordinaires et les forces surprenantes de son esprit. D'une structure faible et délicate, avec une poitrine étroite et enfoncée, et une tournure embarrassée, Kant dut avant tout conquérir par un énergique effort de volonté le sentiment de sa propre valeur et l'élasticité intellectuelle. Il eut surtout à combattre deux obstacles qui tenaient à sa constitution physique, la timidité et le manque de mémoire, deux défauts qui suffirent à faire méconnaître les meilleures dispositions d'un enfant. Jusqu'à un certain point, Kant ne put jamais s'affranchir de cette timidité native, que sa modestie concourait à maintenir. En même temps se montrait

déjà de bonne heure chez lui une prompte présence d'esprit, qui le servait à merveille dans les petits dangers qui se rencontrent dans la vie d'un enfant. Il était timide, mais non craintif. On pouvait déjà prévoir que sa volonté forte et son intelligence lui suffiraient pour vaincre les obstacles fâcheux que la nature avait placés devant lui. A mesure qu'il avançait dans la carrière scolaire, ses facultés se faisaient d'autant plus remarquer, ainsi que son ardeur pour l'étude. Quant à ses études mêmes, elles étaient fort bien dirigées dans la partie classique, surtout pour le latin, par Heydenreich; mais pour les mathématiques et la philosophie, c'était tout le contraire. Il arriva donc que Kant, à cette époque, s'attacha de passion aux études classiques; rien n'annonçait en lui le futur philosophe. Il s'adonnait surtout à la lecture des écrivains latins, qui fut pour lui un exercice de style et de mémoire. Il apprit à écrire correctement et facilement en latin, en sorte que plus tard il savait exprimer facilement, en latin d'école il est vrai, jusqu'aux matières arides de la métaphysique. Sa mémoire était tellement remplie des poètes latins, que jusque dans sa vieillesse il en sut par cœur les morceaux les plus remarquables, notamment le poème de Lucrèce. Kant était alors résolu à se vouer entièrement à la philologie. Déjà il se voyait classé au rang des philologues futurs, écrivant des livres latins, avec le nom de *Cantius* sur le titre. Ce zèle pour l'étude des auteurs romains, ce projet d'en faire l'occupation de toute sa vie, Kant le partageait avec deux de ses condisciples, dont l'un a en effet réalisé avec succès ces plans du jeune âge; ce fut David Ruhnken, de Stolpe, qui a rendu célèbre dans le monde philologique le nom de Ruhnkenius. L'autre fut Martin Kunde, de Kœnigsberg, dont la misère étouffa ses talents; il vécut dans une condition assez triste, et mourut recteur de l'école de Rastenburg. Ces trois jeunes gens rivalisaient de zèle dans leurs études philologiques; ils lisaient ensemble leurs auteurs favoris et formaient en commun leurs plans pour l'avenir. Bien des années après, Ruhnken et Kant étaient devenus deux célèbres professeurs, l'un à Leyde, l'autre à Kœnigsberg. En 1771, Ruhnken écrivait à Kant une épître classique où il rappelait à son vieil ami les souvenirs de leur jeune temps et du collège de Frédéric. Du philosophe Kant, Ruhnken ne savait rien alors, sinon par ouï-dire, et pour avoir lu çà et là quelques critiques de ses écrits. Il savait seulement que Kant s'était donné à la *philosophie anglaise*, et qu'il en faisait grand cas. Il pria Kant d'écrire ses livres en latin, afin que les Anglais et les Hollandais pussent les lire; cela devait lui être facile, à lui qui dès le temps de l'école savait si bien écrire dans cette langue. Il faut d'ail-

leurs que Kant, lorsqu'il était avec Ruhnken dans les classes supérieures, ait compté parmi les meilleurs élèves; c'est du moins le souvenir qu'il a laissé à son ami, car celui-ci écrit : « *Erat tum ea de ingenio tuo opinio, ut omnes prædicarent, posse te, si studio nihil intermisso contenderes, ad id, quod in litteris summum est, pervenire.* » La rhétorique latine peut avoir ici un peu exagéré. Au début de la lettre, le premier souvenir de jeunesse est pour l'éducation piétiste, qui semble être restée dans l'esprit du philologue classique comme une mauvaise aventure, dont heureusement les deux amis ont tiré le meilleur parti possible : « *Anni triginta sunt lapsi, cum uterque tetrica illa quidem, sed utili nec pœnitenda fanaticorum disciplina continebamur.* »

Pour les sciences philosophiques et mathématiques, l'école ne possédait pas d'Heydenreich, aussi l'enseignement dans ces branches d'étude resta-t-il stérile. Toutes les fois que Kant repensait à ces heures d'étude, il répétait à son ami Kunde que leurs maîtres de philosophie de ce temps-là, loin d'attiser l'étincelle qui devait produire la flamme, étaient plutôt propres à l'éteindre.

III.

UNIVERSITÉ : ÉTUDES ACADÉMIQUES.

A l'université, ce fut un changement complet. Les sciences qui, au collège de Frédéric, étaient presque entièrement négligées, devinrent au contraire le principal objet des leçons et des études. Martin Knutzen, jeune et plein de talents, professait la philosophie et les mathématiques; Gottfried Teske, la physique. Alors s'ouvrit devant notre Kant un nouveau monde qui devait désormais être sa patrie. Cette étincelle, que l'école n'avait pu attiser, devint une flamme brillante qui devait bientôt luire comme un soleil sur le monde pensant. Knutzen eut sur Kant la plus grande influence; il le guida dans l'étude des mathématiques et de la philosophie, il lui fit connaître les œuvres de Newton, il fut son maître et son ami; il le servit de ses conseils et de ses bons offices.

Kant s'était d'abord inscrit pour la faculté théologique, et avait été d'ailleurs dès l'école destiné à la théologie. Il en suivit très-conscienceusement les cours, principalement ceux de dogmatique, de Schultz, l'ancien directeur de l'école; il s'y appliqua complètement, et même il prêcha quelquefois dans les églises de la campagne voisine; ses

études théologiques étaient terminées, lorsqu'il abandonna cette carrière. Différents motifs peuvent l'y avoir décidé; mais le plus puissant fut sans doute sa préférence marquée pour les sciences mathématiques et philosophiques; son second motif contre la théologie, il le trouva peut-être dans cette science même, principalement dans sa direction vers le piétisme qui se dévoilait à l'université beaucoup plus clairement qu'à l'école; elle lui répugnait plus comme dogmatique qu'elle ne l'avait fait comme morale et discipline, et s'offrit au futur pasteur comme un joug sous lequel il faudrait passer pour entrer dans sa nouvelle carrière. On peut se figurer combien une pareille contrainte de conscience parut insupportable à un homme tel que Kant, et combien il était disposé à renoncer à la théologie pour éviter ce joug. Il avait espéré obtenir à Kœnigsberg une place de sous-maître; il la désirait afin de pouvoir rester à l'université de cette ville et y continuer ses études. Cette place était ordinairement la première station de la carrière théologique, et conduisait aux fonctions cléricales. Kant ne put l'obtenir, et se vit préférer un concurrent très-insignifiant pour un emploi très-insignifiant lui-même. Ce fut sans doute la dernière raison qui l'éloigna pour toujours de la théologie.

Désormais son séjour à Kœnigsberg ne pouvait plus se prolonger. Le peu qu'il gagnait par des leçons particulières ne suffisait pas à son entretien, et la mort de son père (1746) rendait encore sa position plus difficile; il ne lui restait donc plus qu'à quitter Kœnigsberg et à chercher dans une place de précepteur des moyens assurés d'existence. Il espérait se garder assez de temps pour continuer ses études scientifiques, et peut-être épargner aussi assez d'argent pour plus tard suivre sa vocation particulière. Son but était d'obtenir un emploi académique; pour y arriver, Kant avait besoin non-seulement de science, mais d'une grande économie. Il avait déjà prouvé sa capacité scientifique par de brillants travaux. Au moment où il quitta l'Académie pour commencer sa vie de précepteur, il écrivit sa première dissertation : « Pensées sur la véritable évaluation des forces vivantes dans la nature », dans laquelle il entreprit de résoudre par ses propres idées une des questions les plus difficiles, les plus profondes et les plus controversées de la philosophie de la nature. Cet écrit fut imprimé à ses frais, et avec l'aide d'un parent de sa mère. Il clôt sa première vie académique, et inaugura son premier pas dans sa nouvelle carrière.

Pendant neuf ans (1746-1755) Kant fut précepteur dans trois familles différentes: d'abord chez un prédicateur réformé des environs de Gumbinnen, puis chez le chevalier de Hulsen, d'Arensdorf, près

Mohrungen; en dernier lieu chez le comte Kayserling, de Rautenburg, qui passait la plus grande partie de l'année à Königsberg. Ces neuf années forment dans la vie de Kant une période de calme; nous n'avons sur elles aucun détail. Kant lui-même s'est rendu ce témoignage que sa théorie pédagogique valait mieux que sa pratique, et, comme il l'exprimait par un contraste peut-être un peu forcé, que les meilleurs principes avaient formé le plus détestable des gouverneurs. Au reste, il paraît que dans ces fonctions difficiles il déploya beaucoup d'habileté et de tact, car il sut gagner l'amour et l'attachement de ses élèves et l'estime de leurs parents. Il resta toujours lié d'amitié avec les familles Hulsen et Kayserling, et il conserva un commerce constant de bons rapports avec cette dernière. Un des jeunes Hulsen lui fut plus tard confié comme pensionnaire, et l'on remarqua que le premier propriétaire foncier de la Prusse qui affranchit ses paysans du servage fut précisément l'élève de Kant.

IV.

EMPLOIS ET CARRIÈRE ACADÉMIQUE.

Enfin le moment d'aspirer aux grades académiques était arrivé en 1755, époque défavorable au point de vue politique, car c'était une année avant la guerre de Sept ans. Après une dissertation « sur le feu », qui obtint l'approbation complète de son ancien maître Teske, Kant fut promu au doctorat, le 12 juin 1755. Après une seconde dissertation sur « les principes des connaissances métaphysiques », soutenue publiquement le 27 septembre de la même année, il fut nommé *privat docent*¹ à l'université de Königsberg. Par suite d'une ordonnance royale de 1749, personne ne pouvait être admis au professorat extraordinaire avant d'avoir soutenu trois discussions sur une dissertation imprimée. Kant satisfait à cette dernière formalité par une discussion sur « la monadologie physique ». Ainsi étaient franchis les premiers degrés de la carrière académique. Jusque-là Kant avait pu s'élever par lui-même, et les choses avaient marché vite. Mais, à partir de ce point, il fallait le concours du sort et des circonstances, et elles lui furent tellement défavorables qu'il n'avança plus qu'avec une extraordinaire

¹ Le *privat docent* professe de son propre chef, en vertu de sa capacité et de son droit, et sans aucun titre officiel.

lenteur. Kant dut rester quinze ans *privat docent* avant d'obtenir la faveur d'être admis à l'Académie comme professeur ordinaire.

Il nous faut mentionner les obstacles qui s'élevèrent sur sa route et rendirent ses progrès si lents et si difficiles. Aussitôt après sa troisième thèse, Kant s'était présenté pour le professorat extraordinaire de mathématiques et de philosophie. Par la mort de son maître Knutzen, cette place était vacante depuis 1751. Mais la guerre menaçait, et le gouvernement prussien avait résolu de ne plus accorder de professorat extraordinaire, ce qui fit échouer sa candidature. Deux ans plus tard (1758), la place de professeur ordinaire de logique et de métaphysique devint vacante; malgré la guerre, il fallait y pourvoir. Kant se mit sur les rangs avec un autre *privat docent* nommé Buck. Dès le commencement de la même année, les Russes avaient envahi la province de Prusse, et le 22 janvier ils étaient entrés à Königsberg. Toute l'administration de la province, civile et militaire, et la disposition des emplois académiques étaient aux mains d'un général russe. La candidature de Kant était appuyée par son ancien professeur Schultz, dont la conduite dans cette occasion est assez caractéristique. Son ancienne bienveillance pour son disciple d'autrefois était combattue par les soupçons que lui inspirait un philosophe déserteur de la théologie. Schultz était un wolfien orthodoxe; Kant, dans sa thèse de réception, s'était déclaré contre Wolf sur plusieurs points décisifs. Schultz avait donc plus d'un motif de rester indécis. Mais il voulut avant tout s'assurer de ce qui touchait la foi. Il fit donc appeler Kant, et dès son entrée dans la chambre, il lui adressa solennellement cette question : Avez-vous aussi dans le cœur la crainte de Dieu ? » La demande avait évidemment plus de portée que ne veut lui en attribuer Borowski; celui-ci, dans sa simplicité, n'y voit que le désir de s'assurer le silence de Kant.

Cette fois encore Kant ne fut pas heureux. Le général russe l'exclut et donna l'emploi à son concurrent.

Vers la fin de la guerre, les temps lui devinrent plus favorables. Pierre III monta sur le trône au commencement de 1762; la paix fut conclue entre la Prusse et la Russie; l'hostilité russe fit place à une alliance; les provinces conquises furent rendues, et l'université de Königsberg revint sous l'administration prussienne. Par ses leçons et ses écrits, dont l'un venait précisément alors d'être couronné à l'Académie de Berlin et avait obtenu le second prix, Kant avait attiré sur lui l'attention du gouvernement prussien. Il devait obtenir la première chaire vacante. Mais, nouveau contre-temps, la chaire qui vint à vaquer,

en juillet 1762, était celle de poésie. Naturellement Kant ne pouvait penser à se mettre sur les rangs pour ce poste, dont le titulaire comptait parmi ses attributions l'obligation de censurer toutes les poésies de circonstance, et de faire les poésies officielles pour les solennités académiques, les fêtes de Noël, la fête du couronnement du roi, celle de son jour de naissance, etc. Cependant, comme la guerre était finie, la chaire ne pouvait rester vacante, et l'attention du gouvernement se porta sur Kant. Le ministre chargé de l'administration des universités prussiennes écrivit au *curatorium* de Königsberg pour s'informer d'un certain magister de l'endroit, nommé *Immanuel Kant*, connu au ministère par quelques écrits qui annonçaient un grand savoir, et pour demander s'il aurait, avec les talents nécessaires, le désir d'être nommé professeur de poésie. Kant refusa l'emploi et se recommanda au gouvernement pour une meilleure occasion. Le ministre répondit que, « pour l'utilité et l'honneur de l'Académie de Königsberg, le magister I. Kant serait placé dès que l'occasion s'en présenterait. »

Elle se présenta l'année suivante. Mais ce n'était pas encore une chaire académique, c'était la modeste place de sous-bibliothécaire de la bibliothèque du château royal, avec le revenu non moins modeste de soixante-deux thalers par an. Cette place fut, par ordre du cabinet, daté du 14 février 1766, « donnée à l'habile magister Kant, renommé pour ses écrits scientifiques ». Ce fut son premier emploi officiel ; il avait alors quarante-deux ans.

Enfin, après quinze ans d'attente, après tant de vains efforts, Kant touchait au but qu'il avait mérité d'atteindre depuis si longtemps. En novembre 1769, il reçut sa nomination de professeur ordinaire à Erlangen, pour la branche spéciale à laquelle il s'était voué ; en janvier de l'année suivante, la même chaire lui fut offerte à Iéna. Comme rien ne s'offrait à lui à Königsberg même, il était disposé à accepter l'offre d'Erlangen. Il s'était presque engagé, quand s'ouvrit à Königsberg une perspective qui répondait à un de ses désirs. La chaire de mathématique était vacante. Buck, qui avait obtenu celle de logique et de métaphysique, que le général russe avait refusée à Kant, la prit, et Kant fut nommé à sa place professeur de logique et de métaphysique, en mars 1770, obtenant ainsi enfin la chaire qu'il avait vainement sollicitée douze ans plus tôt. La thèse qu'il soutint publiquement pour l'ouverture de son professorat, le 20 août 1770, traitait : « De la forme et des principes du monde sensible et intelligible. » Marcus Herz, un de ses élèves les plus distingués, fut dans cette occasion son répondant. La dissertation contient déjà les principes de la philosophie critique.

Kant avait trouvé sa nouvelle route, il s'y avançait et jetait dans cet écrit les bases d'une philosophie entièrement neuve. Aussi, l'année 1770 forme-t-elle dans sa vie un point de départ important; elle fait époque aussi bien sous le rapport de sa situation extérieure que sous celui de son développement scientifique intérieur.

Cette chaire, Kant l'a occupée jusqu'à sa mort, sans nul autre titre honorifique, et il en a rempli les devoirs, aussi longtemps qu'il l'a pu, avec une consciencieuse ponctualité. Dans l'année 1772, il se démit de sa place de bibliothécaire, qui lui dérobait son temps et lui était à charge à quelques autres égards, et il se voua tout entier à ses leçons et à ses études. La grande idée d'une réforme complète de la philosophie l'occupa pendant ces dix années sans relâche. Ses progrès dans la faculté furent lents. Les quatre premiers membres de celle-ci avaient seuls un siège dans le sénat académique. En 1780, Kant obtint la quatrième place dans la faculté, et il entra ainsi au sénat. Dans l'été de 1786, il fut pour la première fois recteur de l'université, et en cette qualité il dut, au nom de *l'Albertine*¹ haranguer le roi Frédéric-Guillaume II, qui venait de monter sur le trône, et qui était venu à Königsberg pour la prestation du serment de fidélité. Borowski avait noté dans son manuscrit qu'à cette occasion, Kant avait été particulièrement distingué par le ministre Herzberg, et nous remarquons que Kant, qui ne recherchait point cette sorte d'honneur, a rayé ce passage. Dans l'été de 1788, il fut recteur pour la seconde fois, et avant l'année 1792 *senior* de la faculté de philosophie ainsi que de toute l'Académie².

V.

PROFESSORAT.

Nous avons indiqué les conditions extérieures de sa position officielle. Nous devons maintenant porter notre attention sur la manière dont il en a rempli les fonctions, sur l'étendue et la nature de ses leçons académiques. Borowski assistait à l'ouverture de son premier cours de *privat docent*. « Il demeurait alors, nous rapporte celui-ci, dans la

¹ C'est le nom de l'université de Königsberg.

² Pour donner une idée de sa position de fortune, il suffira de dire ici que Kant, après l'avènement de Frédéric-Guillaume II, reçut une augmentation de 220 thalers, et qu'il jouit depuis ce moment d'un traitement de 620 thalers.

maison du professeur Kypke, dans la ville neuve; il avait là une vaste salle dont le vestibule et les escaliers étaient remplis d'une foule incroyable d'étudiants. Cela parut l'embarrasser. N'étant pas habitué à la chose, il perdit presque contenance, parla plus bas encore que de coutume, et se corrigea souvent lui-même; mais cela ne fit que donner un nouvel essor à notre admiration pour cet homme, auquel nous supposons le savoir le plus étendu, et qui se montrait à nous sans crainte, mais avec une telle modestie. Aux leçons suivantes, ce fut tout autre chose. Sa leçon fut non-seulement profonde, mais encore d'une forme dégagée et agréable. » Ses nombreux auditeurs s'accordent à dire que ses leçons étaient entraînantes, d'une richesse extraordinaire, et que, s'il y avait lieu, son style prenait de l'ampleur et de la noblesse. Kant avait constamment devant les yeux les devoirs du professeur, et surtout du professeur de philosophie. Il cherchait moins à faire accepter ses données qu'à stimuler les esprits et les pousser à penser par eux-mêmes. Mille fois il a dit, du haut de sa chaire, qu'on ne devait pas venir chez lui pour apprendre la *philosophie*, mais bien pour apprendre à *philosopher*. Son but principal n'était pas de transmettre des résultats acquis; il procédait devant ses auditeurs à la recherche même, il leur faisait suivre l'opération scientifique; il faisait surgir peu à peu sous leurs yeux des conceptions justes, éveillant ainsi chez eux l'activité de la pensée, et enchaînant par cette méthode l'attention et l'esprit de ceux qui l'écoutaient. De pareilles leçons ne pouvaient convenir à tout le monde, elles ne s'adressaient qu'aux bonnes têtes, aux plus intelligentes, et devaient éloigner à la longue les esprits médiocres, qui étaient les plus nombreux. Il n'aimait pas non plus ceux qui venaient écrire, et il ne voulait que des auditeurs dont l'attention s'attachât tout entière et sans partage à sa parole. Par suite de ce soin constant de provoquer ses auditeurs à penser par eux-mêmes, de s'attacher moins à publier la vérité qu'à la faire se développer chez les autres, on peut dire que, dans sa chaire et comme professeur de philosophie, Kant n'a jamais fait de *dogmatique*.

Il faisait son cours, comme c'était l'usage, d'après des manuels imprimés; et, comme il faisait un grand nombre de leçons, ce secours ne lui était pas moins nécessaire qu'à ses auditeurs. Cependant il ne se laissait pas lier par le manuel; il ne ravalait pas ses leçons jusqu'à en faire la simple explication de paragraphes imprimés. Ce libre développement de la pensée, qu'il voulait faire naître chez les autres, il se le réservait aussi pour lui-même. Il s'abandonnait sans contrainte au cours de ses idées, et quand, enfin, celles-ci l'entraînaient trop loin

du thème donné, il en rompait tout à coup le fil par un : « Ainsi donc, *et cætera* », et il revenait au sujet du discours avec son habituel : « *In summa*, messieurs ! » Ce qui captivait surtout ses auditeurs, même les moins capables de penser par eux-mêmes, c'était, outre cette liberté dans les développements, et sa manière vive et saisissante, ses mouvements gracieux, intéressants, parfois même poétiques, lorsque, dans le cours de sa leçon, il allait chercher, pour la rendre plus claire, des exemples de toutes sortes chez les poètes, les voyageurs et les historiens. Comme cette manière de traiter un sujet exigeait de lui l'attention la plus complète, toute interruption lui devenait pénible. La moindre chose à laquelle il n'était pas habitué, par exemple, quelque singularité dans la mise d'un étudiant, suffisait pour le troubler. Jachmann raconte un trait de ce genre, à la fois caractéristique et comique. Kant avait coutume, pour se recueillir en parlant, de fixer ses yeux sur ceux de l'un de ses auditeurs les plus proches, comme s'il lui adressait ses démonstrations. Un jour se trouva devant lui un élève à l'habit duquel manquait un bouton. Kant remarque ce vide, involontairement son regard revient sans cesse sur le bouton absent; c'est pour lui comme s'il avait sous les yeux un défaut de nature, et pendant tout le cours de la leçon il reste singulièrement troublé.

Le cercle obligatoire de son enseignement embrassait les branches auxquelles il s'était plus spécialement adonné : les mathématiques, la physique, la logique et la métaphysique; il y joignit le droit naturel, la morale, la théologie naturelle, la géographie physique et l'anthropologie. Pendant les premières années, il se renferma dans le premier cercle. Mais à partir de 1760, il élargit peu à peu le domaine de ses leçons, afin d'y appeler un plus grand nombre de personnes adonnées aux études universitaires, ou simplement attachées à suivre les progrès de la science. Ainsi, pour les théologiens il lisait « la philosophie de la religion, ou la théologie naturelle »; pour d'autres, l'anthropologie et la géographie physique. Après qu'il eut écrit, en 1763 et 1764, sa dissertation sur la « Seule base possible d'une démonstration de l'existence de Dieu », et ses « Observations sur le sentiment du Beau et du Sublime », il fit entrer aussi ces sujets dans le cercle de son enseignement sous le titre de : « Critique des preuves de l'existence de Dieu » et « Traité du Beau et du Sublime. »

Pendant quarante années Kant remplit avec le plus grand zèle ses fonctions académiques. Puis vinrent les empêchements : d'abord, un conflit avec le gouvernement le dégoûta de ses leçons; bientôt après, la faiblesse de son grand âge les lui rendit impossibles. En 1794 il cessa

ses cours sur la théologie rationnelle, dont le gouvernement s'était scandalisé. Dans l'été de 1795 il arrêta toutes ses leçons non obligatoires, et ne conserva que son cours public de logique et de métaphysique. Enfin, en automne 1797, il renonça pour toujours à tout professorat.

Il faisait son cours tous les jours pendant deux heures, très-régulièrement déterminées, comme l'était d'ailleurs toute la distribution de son temps. Dans les premières années, il avait même professé pendant quatre et cinq heures par jour. Quatre fois par semaine, ses leçons se faisaient de sept à neuf, deux fois de huit à dix, et le samedi venaient de sept à huit les répétitions. Il maintint ces heures avec la plus grande ponctualité. Jachmann assure que, dans les neuf années pendant lesquelles il suivit les cours de Kant, il ne se rappelle pas qu'il ait manqué une seule fois, ni qu'il se soit même fait attendre un quart d'heure.

On comprend que, pendant le cours de quarante années, la force de sa diction ait dû peu à peu s'éteindre, surtout si l'on se rappelle qu'il n'avait jamais été favorisé du côté des avantages physiques, et que sa voix même avait toujours été faible. Tant que la vivacité de la leçon, le nom du maître, la nouveauté de la chose agirent sur les auditeurs, la faiblesse de son organe ne faisait que les rendre plus attentifs. Avec le temps, le cours devait infailliblement perdre de sa vivacité. Dans les premières années, Kant pouvait puissamment agir sur ceux qui l'écoutaient, et même entraîner à sa suite les plus impressionnables, surtout lorsque à l'aide de ses poètes favoris, Haller et Pope, il s'abandonnait lui-même à la fantaisie. Ce fut sans doute une leçon de ce genre qui agit avec tant de force sur l'un des assistants, que celui-ci mit en vers les idées du professeur, et lui envoya le lendemain sa pièce de poésie. Le philosophe en fut tellement charmé, qu'il en donna lecture du haut de la chaire. Ce poétique auditeur était Herder, qui alors, de 1762 à 1764, étudiait à Königsberg, et suivait les leçons de Kant. Revenant sur les temps de sa jeunesse académique, Herder, dans ses Lettres sur les progrès de l'humanité, a tracé de son ancien maître un portrait aux couleurs vives et chaudes. Le passage qu'il a consacré à Kant lui fait à lui-même plus d'honneur que ne lui en fit plus tard la polémique acariâtre et manquée qu'il dirigea contre la philosophie critique : « J'ai eu le bonheur, dit-il, de connaître un philosophe qui fut mon maître. Il était alors dans ses années les plus florissantes, il avait la vivacité et l'enjouement du jeune homme, et je pense qu'il les a gardés jusqu'à l'âge le plus avancé. Sur son front ouvert, construit

pour la pensée, siégeaient constamment la joie et la sérénité; une parole riche de pensées coulait de ses lèvres; la plaisanterie, les saillies, la bonne humeur étaient à ses ordres, et ses savantes leçons formaient en même temps l'entretien le plus intéressant. Il examinait tour à tour Leibniz, Wolf, Baumgarten-Crusius, Hume; il étudiait les lois de la nature avec Newton, Kepler et les autres physiciens, et il accueillait aussi les écrits de Rousseau, qui venaient alors de paraître, *l'Émile*, *l'Héloïse*, ainsi que toutes les découvertes des sciences naturelles qui arrivaient à sa connaissance, et toujours il en revenait à la connaissance impartiale de la nature et de la valeur morale de l'homme. L'histoire de l'humanité, des peuples, de la nature, des sciences naturelles, les expériences étaient les sources où il puisait pour animer ses leçons et ses entretiens : rien de ce qui méritait d'être su ne lui était indifférent; tout occupé à trouver la vérité et à la répandre, il ne connaissait ni cabales, ni sectes, ni préjugés, ni vanité personnelle. Il encourageait, il forçait ses auditeurs à penser pour eux-mêmes; tout despotisme était complètement étranger à son caractère. Cet homme, que je ne saurais nommer sans la plus vive reconnaissance, sans l'estime la plus haute, c'était Kant; son image aimable est toujours devant mes yeux¹. »

Trente ans plus tard, Fichte vint à Kœnigsberg pour y connaître Kant. Après avoir assisté à ses leçons, il écrivit dans son carnet : « J'ai entendu Kant, et là encore je n'ai pas été satisfait : son cours est soporifique. » Fichte était venu à Kœnigsberg, l'imagination toute remplie de Kant; celui-ci ne répondit pas à son attente. Ce n'est pas un blâme pour Kant, au contraire. Le jugement de Fichte pouvait être aussi juste dans sa manière que celui de Herder. Le cours que Herder avait suivi est de trente ans plus jeune que celui dont parle Fichte.

Les cours les plus suivis de Kant étaient ceux sur l'anthropologie et la géographie physique; ils s'adressaient à la généralité des lettrés. Kant voulait y répandre cette masse de connaissances utiles, usuelles, intéressantes sur la science, la connaissance du monde et de l'homme, dont il s'était fait une étonnante provision. L'étude continuelle des pays et des hommes faisait sa récréation, en même temps qu'elle complétait ses spéculations philosophiques. Toutes ses méditations n'avaient qu'un seul objet, auquel venaient aboutir, comme à un point central, toutes ses recherches. Cet objet, c'était la nature humaine. Pour con-

¹ Œuvres de Herder.

naître la nature humaine en elle-même, telle qu'elle est antérieurement aux expériences, indépendamment de ces expériences, il nous faut ce sens spéculatif que la philosophie critique a créé. Pour connaître la nature humaine telle que l'expérience l'a faite, telle qu'elle apparaît dans ce monde, il nous faut une connaissance étendue et profonde de l'expérience du monde.

Kant, qui n'avait jamais voyagé, ne pouvait puiser cette connaissance des choses humaines dans ses propres observations. Mais il avait remplacé le voyage par la lecture attentive et assidue des écrits des voyageurs. Avec une excellente mémoire¹, il possédait une grande force d'imagination qui lui permettait de se représenter les choses dans leurs moindres particularités, et d'en garder une impression si nette et si distincte qu'elles semblaient être devant lui. Plus d'une fois on eût pu le prendre pour un touriste, à l'exactitude et à la vivacité qu'il mettait à parler de ce qu'il y avait de remarquable dans les différentes villes ou contrées. Un jour il dépeignait le pont de Westminster, à Londres, sa forme, ses dimensions, son ensemble, d'une manière si claire et si parfaite qu'un Anglais le prit pour un architecte qui avait passé à Londres plusieurs années. Une autre fois, il parla de l'Italie de façon à faire croire qu'il avait appris sur les lieux mêmes à connaître ce pays. On peut juger par là combien devaient être intéressantes ses leçons sur la géographie physique, vivifiées par une telle richesse de connaissances et une si grande force d'imagination. Aussi, non-seulement les étudiants, mais les hommes instruits d'un âge mûr et des professions les plus diverses s'y rendaient en foule, et leur réputation s'était tellement répandue que même dans les pays lointains on cherchait à s'en procurer des extraits. C'est à cette classe d'auditeurs absents qu'appartenait le ministre prussien d'alors, de Zedlitz, lequel, secondant les intentions du roi Frédéric, favorisait le progrès et particulièrement la philosophie kantienne. Un an après l'ouverture du professorat ordinaire de Kant, Zedlitz avait été placé à la tête du département ecclésiastique, et chargé de la haute surveillance sur toute l'instruction publique en Prusse. Il avait pour mission de laisser à l'opinion, surtout en matière de science, le champ le plus libre; mais en même temps il devait empêcher que des théories surannées, de vieux manuels hors d'usage ne retardassent les progrès de l'instruction.

¹ Il paraît que sa mémoire s'était développée avec l'âge, contrairement à ce qui arrive d'habitude.

Le ministre écrivit dans ce sens (décembre 1775) à l'université de Königsberg, et il interdit aux professeurs de prendre pour texte de leurs cours des manuels trop anciens. L'enseignement devait être philosophique, et la philosophie de Crusius abandonnée. Par une honorable exception, Kant et Reusch étaient nominativement désignés comme devant servir de modèles aux autres professeurs. Les crusiens incorrigibles, tels que Weymann et Wlochatius, étaient avertis d'avoir à changer le sujet de leurs cours. Ce rescrit, très-bienveillant d'ailleurs, a toutefois une forme impérative qu'exigeait sans doute l'état des lumières de l'époque. On y ordonne aux professeurs de cesser d'être bornés.

Zedlitz avait de la personne de Kant la plus haute opinion. Il lui écrivait en particulier (février 1778) : « Je suis maintenant un cours de géographie physique chez vous, mon cher professeur, et le moins que je puisse faire, c'est de vous envoyer mes remerciements. Cela vous étonnera peut-être à cause des quelque quatre-vingts milles qui nous séparent; aussi dois-je vous avouer franchement que je suis dans la position d'un étudiant qui se trouve assis un peu trop loin de la chaire, ou qui n'est pas encore habitué à saisir la parole du maître; car le cahier que je lis en ce moment est parfois écrit d'une manière incorrecte et obscure¹. Cependant ce que je parviens à en déchiffrer ne fait qu'accroître mon désir de connaître le reste. Vous demander de faire imprimer ce cours vous serait peut-être désagréable; mais j'espère du moins que vous ne rejetterez pas ma prière de m'en faire parvenir une copie exacte et fidèle. Recevez en retour l'assurance la plus sacrée que ce manuscrit ne sortira jamais de mes mains, et si cette assurance ne vous suffit pas pour m'accorder ma demande, puisse du moins cette lettre vous donner la conviction que j'ai pour vous et pour votre savoir une inexprimable estime. »

Dans la même année, la chaire de philosophie de Halle étant devenue vacante par la mort de Meyer, le ministre offrit à Kant ce premier professorat philosophique de Prusse, avec les conditions les plus brillantes. Il refusa par deux fois. Ni l'élévation du traitement, ni la perspective d'une affluence d'auditeurs plus grande que partout ailleurs, encore moins le titre que le ministre tenait tout prêt pour lui, ne purent le décider à quitter son cher Königsberg².

¹ Il s'agit sans doute d'un cahier d'étudiant.

² Lettre du ministre du 28 mai 1778. Voyez Schubert, 63 et 64.

VI.

BASES ET DÉVELOPPEMENT DE LA PHILOSOPHIE CRITIQUE.

Précisément à cette époque, Kant s'occupait de mettre la dernière main à son œuvre capitale. Ce qu'il avait déjà découvert et présenté avec une clarté complète dans sa dissertation inaugurale de 1770 était le germe d'où devait sortir le nouveau système philosophique. D'un pas lent et sûr, comme l'exigeaient les difficultés du sujet et la profondeur de Kant, ce puissant travail intellectuel marchait peu à peu vers son accomplissement, et le domaine de ces nouvelles recherches embrassait une telle étendue que chaque pas qui le rapprochait du but semblait au contraire l'en éloigner. Du moins Kant lui-même croyait-il la fin de son travail plus rapprochée qu'elle ne l'était. Ses lettres de cette époque à Marcus Herz, à Berlin, nous donnent quelques éclaircissements sur les retards que l'œuvre dut subir. C'est aussi là seulement que nous pouvons trouver quelques détails sur l'élaboration de la philosophie critique.

L'idée claire d'une nouvelle philosophie s'était présentée à l'esprit de Kant depuis 1770. Il savait qu'il s'agissait d'une critique de la raison pure dans son rapport aux connaissances théoriques, non moins qu'aux connaissances pratiques. Dès février 1772, il écrivait à Herz : « Je suis sur le point d'exposer une critique de la raison pure, qui contient la nature de la connaissance théorique et pratique, en tant qu'elle est purement intellectuelle, et, *dans le délai d'ici à trois mois*, j'en publierai la première partie, celle qui contient les sources de la métaphysique, sa méthode et ses limites, afin d'établir d'abord sur cette base les purs principes de la morale ¹. » L'ouvrage devait être divisé en deux parties, et embrasser ce qui plus tard a paru en trois parties séparées : La critique de la raison pure, celle de la raison pratique, et celle du jugement. A cette époque, Kant pensait pouvoir achever et publier la Critique de la raison pure dans l'espace de trois mois.

En juin de la même année, il écrit à Herz « qu'il est occupé en ce moment à terminer dans ses détails un ouvrage sur *les limites de la sensibilité et de la raison*; ce sont précisément les deux genres de recherches qu'embrassa plus tard la Critique de la raison pure dans ses doctrines élémentaires (comme esthétique et logique transcenden-

¹ Lettres de Kant publiées par Schubert. Œuvres complètes, XI, 1, 28.

tales). Cependant il sentit bientôt que la connaissance ne devait pas être seulement fondée, mais exactement limitée, et que, pour la solution complète de la question critique, il fallait encore « une discipline, un canon, une architectonique de la raison pure, en un mot, ce que plus tard la Critique de la raison pure nomma la méthode. » Je ne pense pas, écrivait Kant en novembre 1776, avoir fini ce travail avant Pâques, je crois même y employer une partie de l'été prochain. » En même temps il se plaint des interruptions continuelles causées par sa mauvaise santé.

Sur le système de la philosophie nouvelle, et sur l'idée d'ensemble, Kant n'avait plus aucune hésitation. Mais avant toute déduction systématique, il faut en avoir créé les bases par la recherche critique elle-même. Cette critique de la philosophie offrait des difficultés peu communes, surtout pour la forme de l'exposition, qui devait être convaincante et facilement compréhensible à chaque penseur. Aussi Kant écrit-il, en août 1777, que cette critique est pour son travail systématique une pierre d'achoppement qu'il s'occupe exclusivement d'écarter, et il espère, pour l'hiver, en être complètement délivré. Le travail avance, et cependant l'été de l'année suivante il n'est pas encore terminé; il ne doit occuper que quelques feuilles, mais la difficulté gît dans la chose même. « Vous reconnaîtrez, je le pense, écrit Kant cette année encore, que ce retard à sa cause dans la nature de la chose et du projet lui-même. » Dans une lettre d'août 1778, il parle de son œuvre comme d'un manuel de métaphysique, dont il s'occupe infatigablement. Dans cette même année, ses leçons de métaphysique prennent aussi une autre forme. Kant remarque à ce sujet dans cette lettre qu'il s'est fort éloigné de son ancienne méthode et des idées généralement acceptées.

Enfin, le 1^{er} mai 1781, Kant écrit : « A cette foire de Pâques, paraîtra un livre de moi intitulé « Critique de la raison pure ». Il est imprimé par la librairie de Hartknoch, à Halle. Ce livre contient le résultat des recherches multipliées qui ont commencé par les notions dont nous disputons ensemble sous le nom du *Mundus sensibilis et intelligibilis*; c'est pour moi une affaire importante de soumettre cette somme de mes travaux au jugement de cet esprit pénétrant qui daignait s'intéresser à mes idées, et qui les saisissait avec une si profonde sagacité. »

L'apparition de cette œuvre inaugure, dans l'histoire de la philosophie, la période critique. Dix ans s'étaient écoulés depuis que Kant avait écrit que son ouvrage paraîtrait dans trois mois; et trois années encore avant la publication, il disait que l'écrit comporterait un petit nombre

de feuilles; cependant d'un petit nombre de feuilles, l'ouvrage est devenu un fort volume. C'est une des œuvres les plus difficiles qui aient jamais paru, et ce qui est plus rare encore, une des plus mûries et méditées. Mais au moment même où cet ouvrage rajeunit complètement la philosophie et lui ouvre une ère nouvelle, son auteur met le pied sur le seuil de la vieillesse : il a déjà cinquante-sept ans. D'une constitution faible, d'une santé malade, d'une susceptibilité extrême pour les moindres causes de dérangement, il a besoin de toute la force de sa volonté, et aussi de tout le temps qui lui reste pour élever cet enfant venu si tard. Les nouvelles bases sont données sur lesquelles il s'agit d'édifier une nouvelle doctrine. Kant regarde cette œuvre comme le but de sa vie; il y attache de plus en plus toutes ses forces. Il économise le temps plus que jamais, car il avance en âge, et il lui reste tant à faire, et lui seul peut le faire! Il va plus rarement en société, il écrit moins de lettres; il se passe souvent une année avant qu'il réponde; tout son temps de travail est partagé entre ses devoirs de professeur et ses labeurs philosophiques.

La Critique de la raison pure posait nettement les problèmes à résoudre. Avant tout, il fallait bien comprendre la recherche kantienne elle-même, l'esprit de la philosophie critique et son point de vue tout nouveau. Le premier jugement qui parut alors, quoique écrit par une main exercée, nous montre combien les meilleures têtes de ce temps étaient loin de comprendre parfaitement l'idée de Kant. Garve, qui prenait les eaux de Pyrmont, avait reçu aux bains, entre autres nouveautés, la Critique de la raison pure, et dans le Journal des Savants, de Göttingue, il place Kant à côté de l'idéalisme dogmatique de Berkeley. Et pourtant Kant avait pris un point de vue aussi éloigné que possible de l'idéalisme et du réalisme de l'époque dogmatique et de toute direction dogmatique ou sceptique. Mais, à en croire Garve, l'œuvre de Kant se rapprocherait trop de l'idéalisme de Berkeley et du scepticisme de Hume. Aux yeux de Kant lui-même, cette manière d'envisager la chose était le malentendu le plus désagréable, et pour y remédier il dut marquer plus fortement ce qui le séparait de Berkeley et de Hume; il dut aussi rendre sa Critique plus facile à comprendre. C'est dans ce but qu'en 1783 il écrivit les *Prolégomènes pour toute métaphysique future*. Il modifia aussi dans ce sens plusieurs points essentiels dans la seconde édition de la Critique de la raison pure; c'est ce qui explique la différence très-importante qui existe entre les deux éditions; différence que Schopenhauer a fait le premier ressortir dans toute son étendue, et dont il a signalé l'importance pour l'intelligence de la

philosophie critique. Cependant, nous ne nous occuperons ici du développement philosophique de Kant et de ses œuvres qu'en tant qu'il se rapporte à l'histoire de la vie extérieure.

Ce que la Critique indiquait comme première tâche à résoudre, c'était de fixer les principes pour la connaissance des phénomènes sensibles, pour la conduite morale, pour les sentiments et le goût ; en somme, l'observation téléologique des choses. En premier lieu, il s'agissait de poser les bases métaphysiques des Sciences naturelles et de la morale. Cette tâche, Kant la remplit dans les dix années qui suivirent. En 1785 furent publiées : *les Bases de la métaphysique des mœurs* ; en 1786, *les Éléments métaphysiques des sciences naturelles* ; en 1788, *la Critique de la raison pratique* ; et en 1790 enfin *la Critique du jugement* ; le travail critique était achevé dans ses lignes principales ; la doctrine de la nouvelle philosophie était fondée.

La puissance et les limites de la raison humaine étant ainsi placées au nouveau jour de la philosophie critique, et tout ce qui dérive de la seule raison ayant ainsi été développé, il restait à exposer cette nouvelle science de la raison dans son rapport avec tout ce qui, dans notre vie intellectuelle, n'est pas puisé seulement dans la raison pure. Il fallait arriver à une distinction critique entre le rationnel et le positif, et plus Kant, à l'aide de son art critique, avait soigneusement, exactement calculé le rationnel, plus son opposition avec le positif devait se dessiner nettement. Dans la philosophie de Kant, cette antithèse était conçue d'une manière bien plus profonde qu'elle ne l'avait été au siècle des lumières qui venait de s'écouler ; la conciliation future semblait aussi s'être de beaucoup rapprochée. Cependant l'opposition et la lutte étaient inévitables. Et ici Kant rencontrait devant lui, en première ligne, la foi sous la forme de la religion positive ; en seconde ligne, le droit, sous la forme de l'État positif, donné historiquement ; en dernière ligne enfin, les sciences positives, personnifiées dans ce qu'on appelait les Facultés supérieures, par opposition à la Faculté de philosophie. Son dernier acte critique fut d'exposer et de concilier cette lutte des Facultés. Son enseignement philosophique sur la religion et l'État fut comme une affaire d'avant-garde, qui précédait la bataille générale. Et ici, comme on pouvait s'y attendre, Kant, dans sa rencontre avec la religion positive, se heurta contre les plus opiniâtres ennemis qu'il dût rencontrer en dehors de la science.

Traduit de l'allemand de M. KUNO FISCHER.

(La deuxième partie à une prochaine livraison.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

PHILOLOGIE.

LANGUES ORIENTALES.

ZEITSCHRIFT DER DEUTSCHEN MORGENLANDISCHEN GESELLSCHAFT (*Journal de la Société orientale d'Allemagne*), t. XIV, 3^e cah.

G. FLUEGEL. *Sur une inscription arabe à Grenade.* — Cette inscription a été rapportée d'un voyage en Espagne par M. le baron George de Miltitz, qui l'a découverte dans une des parties de l'Alhambra; le journal en donne un fac-simile de grandeur naturelle comprenant cinq lignes, et un autre de l'inscription entière, réduit de moitié. Le caractère est africain et d'une grande beauté. Gravée sur une table d'albâtre, l'inscription a orné autrefois un hôpital, et elle porte que cet hôpital fut fondé par le roi de Grenade Aboû Abdallah Mohammed V, et terminé au mois de juin de l'année 1367 de notre ère. M. Fluegel accompagne le texte arabe d'une traduction et de notes, et le fait suivre d'une courte notice historique sur les princes nommés dans l'inscription.

A. LÉVY. *Sur les inscriptions nabatéennes de Pétra, du Haourân et de la péninsule du Sinaï, et sur des légendes de monnaies de rois nabatéens.* — Le but essentiel de ce travail est l'explication des inscriptions sinaïtiques contenues dans le grand ouvrage de M. Lepsius intitulé : « Monuments de l'Égypte et de l'Éthiopie. » Cette interprétation, qui occupe la partie principale du mémoire, est précédée d'une introduction dans laquelle M. Lévy développe les conclusions générales qu'il tire de l'examen des inscriptions. Un des matériaux les plus importants dont il ait pu s'aider dans cette discussion, lui est fourni par les légendes d'un assez grand nombre de monnaies des rois nabatéens de Pétra, publiées et expliquées récemment par M. le duc de Luynes. De ces légendes, il résulte d'abord avec certitude que le caractère d'écriture en usage à Pétra est le même que celui des inscriptions sinaïtiques; en second lieu, les monnaies nous font connaître l'époque à laquelle appartient cette forme de l'écriture nabatéenne, à savoir : les deux premiers siècles avant Jésus-Christ et le premier siècle de notre ère, de sorte que par là on obtient approximativement l'époque des inscriptions sinaïtiques; enfin on s'assure que la langue des légendes de ces monnaies est un dialecte araméen, pareil, sinon à celui des Targoums anciens, du moins à celui des livres bibliques les plus modernes, et déjà fortement empreint de chaldaïsme. Telle est aussi, selon M. Lévy, la langue des inscriptions sinaïtiques; elles sont conçues en nabatéen, c'est-à-dire dans un dialecte araméen, montrant en vérité

diverses traces de l'influence des tribus arabes voisines, mais ayant conservé, à l'égard de la grammaire et de l'étymologie, le type araméen. En ce point, M. Levy se rapproche de l'opinion de M. Beer, qui le premier aborda avec succès le problème du déchiffrement des inscriptions sinaïtiques, opinion combattue par MM. Credener et Tuch, qui considéraient au contraire la langue des inscriptions comme un dialecte arabe légèrement infléchi vers l'araméen. L'emploi du nom des Nabatéens demande une explication depuis que les savantes recherches de M. Quatremère et les travaux plus récents de M. Chwolson ont prouvé que l'existence de ce peuple remonte à une antiquité très-reculée, quand même elle ne serait pas tout à fait antéhistorique, comme le pense M. Chwolson. Il paraît donc que de ces anciens Nabatéens, habitants sémitiques de la Mésopotamie, il s'est détaché à diverses reprises des masses considérables qui, se portant vers l'ouest et secouant le joug babylonien, ont commencé à former un État dont il faut placer le noyau dans les environs de Pétra. Ces émigrants arrivèrent peu à peu à un degré très-élevé de richesse, de puissance et de civilisation, et dans les premiers siècles avant notre ère, époque la plus brillante de leur histoire, leur empire s'étendit depuis l'Égypte et le golfe élanitique, le long du côté oriental de la mer Morte et du Jourdain, jusqu'à l'Auranitide. C'est dans la même étendue de terrain que M. Levy, en se fondant sur les collections d'inscriptions de MM. Lepsius, Lottin de Laval et Porphyre, sur les travaux de MM. Marsh et Blau, et sur les résultats des voyages de Burckhardt et de MM. Cyril Graham et Wetzstein, que M. Levy, dis-je, retrouve le caractère et la langue des inscriptions sinaïtiques. Un autre point, qui a été vivement discuté, et qui l'est encore, c'est la question de savoir si les auteurs des inscriptions ont été chrétiens ou païens, et quel a été leur but en gravant dans le roc ces souvenirs de leur passage. Pour y répondre, M. Levy se sert d'un moyen employé avec succès dans une autre recherche par M. Renan. En analysant les noms propres qui se trouvent en grand nombre dans les inscriptions, M. Levy arrive à la conclusion que les auteurs des inscriptions en caractère nabatéen étaient des païens adorateurs des astres, comme les anciens Babyloniens et les anciens habitants du Yémen et du Hedjaz. Il n'admet une origine chrétienne que pour les inscriptions sinaïtiques en caractères grecs accompagnées du signe de la croix ou d'autres symboles particuliers au christianisme. Les croix qui se trouvent, en quelques cas très-rares, auprès d'inscriptions en caractères nabatéens lui paraissent ajoutées après coup par des pèlerins chrétiens. Quant aux différentes modifications du signe que depuis Beer on est convenu de désigner du nom de *cruz furcata*, et qui se trouve exclusivement auprès d'inscriptions en caractère nabatéen, M. Levy tâche de prouver, par les inscriptions mêmes, que ce n'est autre chose qu'une marque servant à indiquer que plusieurs lignes ne forment qu'une seule inscription, ou à séparer différentes inscriptions les unes des autres. M. Levy admet aussi que les inscriptions avaient un but religieux, quoiqu'il n'y reconnaisse pas le mot signifiant « pèlerin », que M. Tuch avait cru y lire; il rappelle d'ailleurs que, d'après les voyageurs dont nous avons ci-dessus cité les noms, l'habitude de graver des noms dans le roc paraît avoir été très-répandue chez les Nabatéens. En ce qui concerne enfin la date des inscriptions sinaïtiques, M. Levy croit que la plus grande partie appartient à l'espace de temps compris entre le premier siècle avant Jésus-Christ et le quatrième ou cinquième siècle de notre ère.

E. RÖDIGER. *Remarques pour servir à la connaissance des manuscrits.* — 1^o Notice sur un fragment du Coran écrit en caractères hébreux, accompagnés des voyelles et des autres signes d'écriture arabes, offert à la bibliothèque de la Société orientale d'Allemagne, et apporté de Crimée. 2^o Notice sur un manuscrit de l'anthologie arabe intitulé *Djamharatou 'l-islâm*, appartenant à la bibliothèque de l'université de Leyde. Dans le nouveau catalogue de cette bibliothèque, M. Dozy a donné une description du même manuscrit, que M. Rödiger complète par de précieuses additions.

H. FR. MÖGLING. *Traductions de poésies kanarésiennes.* — Ce sont des poésies religieuses composées en l'honneur du culte de Krishna par des poètes inspirés (dâsa). Les morceaux traduits paraissent avoir pour auteurs deux de ces poètes, Purandara Dâsa et Kanaka Dâsa, dont M. Mögling donne la biographie d'après la légende, telle qu'elle s'est conservée par la tradition orale. Les vers allemands de M. Mögling ont une vigueur et un aplomb remarquables, et échappent heureusement à cette facture gênée, à cette diction effacée et traînante que l'on ne rencontre que trop souvent dans les traductions métriques. Quoique la langue allemande se prête tout particulièrement à ce genre de reproductions, le traducteur nous paraît avoir fait preuve d'un talent réel et peu commun.

Traduction du Sarva darçana sangraha, ou résumé des divers systèmes de la philosophie indienne par Mâdhava Atchârya. — Ce travail est anonyme; mais s'il est permis de hasarder une conjecture, nous croyons y reconnaître les habitudes de style et de rédaction de M. A. Weber. L'auteur du Sarva darçana sangraha vécut au milieu du quatorzième siècle de notre ère, à la cour du roi Bukka, à Vidyânagara. Le texte de l'ouvrage a été publié dans la « Bibliotheca indica », et contient l'exposé de quinze systèmes philosophiques. Le premier chapitre, traduit dans le présent article, traite du tchârvâka, qui est une espèce de scepticisme matérialiste.

G. FLUEGEL. *Sur quelques manuscrits arabes et turcs peu connus ou entièrement inconnus jusqu'à présent.* — Les manuscrits décrits par M. Fluegel sont au nombre de quatre, et font partie de la bibliothèque particulière de l'honorable Charles Murray, ministre d'Angleterre à la cour de Dresde : 1^o Histoire de la ville de Zabîd, capitale du Yémen, depuis sa fondation, en 818, jusque vers le milieu du quinzième siècle, par Mohammed Ibn Acir. Cet ouvrage complète utilement l'« Historia Iemanæ » de Johannsen, car il s'étend incidemment sur presque toutes les autres villes du Yémen, et accorde notamment une très-grande place aux che-rifs¹ du Yémen, sujet d'un intérêt tout spécial pour des lecteurs musulmans. 2^o Un recueil d'anecdotes, divisé, d'après les matières, en vingt-huit chapitres. Cet ouvrage appartient à un des genres de littérature les plus répandus en Orient, et qui, par des gradations nombreuses, s'élève tantôt jusqu'à la plus haute expression de la morale, de la poésie et de l'art littéraire de l'Orient, comme dans le Gulistân et le Bostân de Sâdî, ou les Makâmes de Harîrî, tantôt descend jusqu'aux livres purement amusants, d'un goût suspect, qui traînent dans les cafés de l'Orient, et y remplacent, avec les conteurs ambulants, les journaux de notre monde occidental. Ces ouvrages sont devenus dans le moyen âge, où les nations latines du Midi de l'Europe étaient constamment en contact avec les Arabes encore conquérants, une des sources principales de cette littérature de

¹ Descendants de la famille du prophète, la noblesse des pays musulmans.

contes et de nouvelles que nous voyons apparaître dans les fabliaux, dans Boccace et dans Chaucer, se continuer par Marguerite de Navarre et Rabelais jusqu'à la Fontaine, et se refléter encore dans Shakspeare et Dryden. A côté de traits d'esprit ou d'héroïsme et des plus glorieux souvenirs de l'histoire musulmane, les sujets les plus triviaux et les plus scabreux y sont débités avec une crudité plus que classique. L'auteur et la date du présent recueil sont inconnus. 3° Une anthologie arabe par Salâh Eddin Al-safadi, composée de morceaux assez hétérogènes, mais paraissant en somme destinée à offrir aux secrétaires, personnages importants en Orient, un recueil de modèles de style et d'autres matières utiles dans l'exercice de leurs fonctions. 4° Un très-bel exemplaire de l'Histoire des poètes turcs, par Haçan Tchélébi Hinnâizâdeh, mort en 1603.

Dans les *Notices et Mélanges*, à la fin du cahier, nous trouvons : une note sur la conjugaison de la langue dayak, par M. de Gabelentz, des communications extraites de lettres de M. Duveyrier sur le dialecte berber des Beni Mezâb; une remarque de M. Mordtmann, à Constantinople, sur un fragment d'inscription cunéiforme de première espèce et sur un camée à légende phénicienne; une note de M. Osiander sur plusieurs mots du dialecte himyarite du Yémen; une remarque de M. Hitzig sur le vrai sens d'un proverbe arabe et persan; une annonce de quatorze ouvrages sanscrits et bengalis, par M. Weber; enfin le texte sanscrit et la traduction de deux contes extraits du Bharatakadvâtrincatikâ et du Kathârnavâ, et de deux strophes attribuées à Pânini, par M. Aufrecht.

GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, HISTOIRE.

Mittheilungen du Dr Petermann. N° 11. Novembre.

E. de Sidow. État de la cartographie de l'Europe à la fin de 1859. — *Prestel.* Résultat des observations sur la température croissante avec la hauteur, au voisinage de la région calme de l'atmosphère. — *De Heuglin.* Voyage au long de la côte des Somâl, en 1857 (avec une carte). M. de Heuglin continue l'intéressante relation de son périple de la mer Rouge et du golfe d'Aden. Il décrit le port de Tedjôura, énumère les tribus de cette partie des côtes, et donne des détails sur leur constitution physique, leurs usages et leur commerce avec l'intérieur. De là il passe en vue d'une suite d'îlots madréporiques, dont le principal est l'île Mocha, que les Anglais ont achetée du sultan de Tedjôura, il y a une vingtaine d'années, à l'époque où l'apparition de plusieurs voyageurs français dans ces parages pouvait faire supposer une pensée d'établissement commercial, et où ils ont formé une station de relâche depuis 1858. Le voyageur décrit cette partie de la côte d'une manière très-circonstanciée jusqu'à Zeïla, port dont les abords assez difficiles et l'eau peu profonde n'admettent que des bâtiments côtiers d'un faible tirage. Ce qui fait son importance, c'est d'être l'entrepôt commercial de Harrar, place intérieure qui n'a été visitée jusqu'à présent que par un seul Européen, le lieutenant Burton, le même qui plus tard s'est illustré par son voyage aux grands lacs de l'Afrique australe. Zeïla dépend aujourd'hui du gouvernement turc. Un peu au nord de la rade est la petite île de Saad-ed-dîn, remar-

quable par les ruines d'un ancien établissement arabe. De Zeïla, M. de Heuglin poursuit sa route en longeant la côte jusqu'à Berbera, dans le canton des Somâl Aouël (tribu dont les anciens avaient tiré le nom d'*Avalites*, qu'ils donnaient au port de Zeïla, à la côte avoisinante et à la mer qui la baigne). Berbera est le port principal de ces côtes; M. de Heuglin en décrit les environs, qu'une excursion lui permit d'étudier. De là il continue sa navigation vers l'est, en longeant de près la côte des Somâl. En vingt-quatre très-petites traites, qu'on ne saurait appeler des journées de navigation, il s'avance ainsi jusqu'à Bender-Gâm. Tous les lieux habités que l'on rencontre sur la côte dans cet intervalle sont des villages sans importance. A Bender-Gâm, un accident empêche l'embarcation d'aller plus loin vers le ras Guardafui; le patron tourne sa proue au nord-ouest, vers Aden, sur la côte arabe, en coupant obliquement le bras de mer auquel Aden a donné son nom. C'est là que se termine le périple du voyageur. Après une notice historique sur Aden et un aperçu de son importance commerciale, M. de Heuglin nous ramène rapidement au Caire en remontant le golfe Arabique. Un appendice scientifique, renvoyé à un cahier prochain, terminera cette intéressante communication, à laquelle on doit des détails importants sur plusieurs parties peu fréquentées et jusqu'ici très-peu connues de la côte africaine. — Mesures d'altitude déterminées dans le grand-duché de Hesse et dans les territoires limitrophes, par M. *Hirsch*. — Colonisation des plaines de la Kouma et de la Manitch. — Double fléau de la sécheresse et des sauterelles dans le gouvernement d'Astrakhan durant l'été de 1860. Extrait d'une lettre du docteur *Bergstraesser*. — Nouvelles du sort du docteur Vogel. Le docteur Mordtmann, ci-devant consul des villes hanséatiques à Constantinople, écrit de cette ville, à la date du 3 octobre dernier, que, dans une conversation qu'il avait eue la veille avec Izzet-Pacha, ex-gouverneur de Tripoli, ce dernier lui avait rapporté ce qui suit : Il y a environ un an, il avait envoyé, lui, Izzet-Pacha, un envoyé à l'émir du Ouadâi, pour s'informer du sort du docteur Vogel; il était particulièrement recommandé au messager de ne pas se borner à ses communications avec l'émir, mais de prendre dans le pays toutes les informations possibles. Le messager revint au bout de dix mois. Il avait été très-bien accueilli par l'émir; mais celui-ci avait nié formellement qu'aucun étranger eût paru au Ouadâi. « Si un voyageur était arrivé ici, avait-il dit, il aurait été mon hôte, et comme tel il aurait eu ma protection. » Toutes les démarches auprès des habitants, toutes les questions que l'envoyé put faire eurent le même résultat; personne n'avait jamais rien su du voyageur. M. Mordtmann ajoute dans sa lettre quelques autres particularités, mais purement conjecturales. — Nouveaux renseignements sur la mort du docteur Roscher. Ces nouveaux détails, qui confirment ce que l'on sait déjà du triste événement, sont fournis par la déposition du domestique nègre de la victime, devant le consul anglais à Zanribar. — Voyage du docteur *Hayes* au pôle nord. Le docteur Hayes, du Nantucket, est parti le 10 juillet dernier pour son voyage. On sait que le voyageur ne se propose rien moins que d'aller jusqu'au pôle, projet qu'il a exposé dans un article intitulé : « Observations upon the practicability of reaching the north pole », imprimé au numéro de novembre 1858 de l'*American Journal* de Silliman. — L'expédition de M. de Heuglin dans l'Afrique intérieure. Les adhésions et les encouragements continuent d'affluer de toutes les parties de l'Allemagne. Les souscriptions du mois d'octobre se sont élevées à 3,648 thalers, ce qui portait la totalité du fonds souscrit à 6,985 thalers.

Dans cet état de choses, et quoique la somme réclamée (12,000 thalers) soit encore loin d'être atteinte, le comité a résolu de hâter les derniers préparatifs, afin que le voyageur pût se mettre en route dès le mois de décembre. Parmi les nombreux volontaires qui se sont offerts pour faire partie de l'expédition, le comité en a choisi deux, le docteur Steudner comme botaniste et géologue, et M. Künzelbach, fils d'un constructeur d'instruments de précision à Stuttgard, comme médecin, physicien et astronome. = Relevé bibliographique des publications relatives à la géographie qui ont paru dans le dernier trimestre de 1860.

CHIMIE GÉNÉRALE.

De la manière dont se comporte l'oxygène vis-à-vis de l'ammoniaque au contact des oxydes du cuivre, par C. F. Schönbein ¹.

Parmi les questions qui, sans contredit, ont le plus préoccupé les chimistes depuis fort longtemps, vient se placer en première ligne la théorie de la nitrification et la recherche de procédés à l'aide desquels on puisse opérer la nitrification artificielle. Peu de sujets ont eu, au même degré, le privilège d'attirer l'attention des savants; et, malgré les nombreux travaux auxquels celui-ci a donné lieu, la solution est loin encore d'être trouvée. La production artificielle du nitre, sur une grande échelle et par des procédés peu coûteux, serait à la fois une importante découverte scientifique et un grand progrès économique, puisqu'elle nous affranchirait du tribut que nous payons chaque année aux pays que la nature s'est plu à doter de cette précieuse matière. Telles sont les raisons qui font examiner avec grand intérêt les travaux qui, de près ou de loin, se rattachent à la nitrification. Le Mémoire du savant professeur de Bâle que nous allons analyser, nous paraît de nature à intéresser les lecteurs de la *Revue*, en leur faisant connaître un certain nombre de faits qui jettent du jour sur cette question, encore si obscure malgré les grands travaux auxquels elle a donné naissance.

L'oxygène, à la température ordinaire, est tout à fait sans action sur l'ammoniaque, tandis que, dans les mêmes circonstances, l'oxygène ozonisé oxyde non-seulement l'hydrogène, mais aussi l'azote de l'ammoniaque, qu'il transforme en acide nitrique : c'est pour cela qu'on obtient du nitrate d'ammoniaque en faisant réagir l'ozone sur l'ammoniaque en dissolution.

« Mes recherches antérieures, dit l'auteur, ont montré que, sous l'influence de la mousse de platine, l'oxygène ordinaire acquiert la propriété d'oxyder, même à froid, l'ammoniaque, en transformant son azote en acide nitreux; j'avais déjà fait voir que le cuivre, très-divisé, communique également à un haut degré, à l'oxygène ordinaire, la propriété d'oxyder l'ammoniaque et de donner de l'acide nitreux avec l'azote de ce composé². Le présent Mémoire a pour objet de démontrer que les oxydes de cuivre jouissent au même degré que le métal de la faculté de rendre l'oxygène actif vis-à-vis de l'ammoniaque. »

¹ Bulletin de l'Académie des sciences de Munich. Séance du 10 septembre 1860.

² Mémoire de la Société d'histoire naturelle de Bâle, t. I, page 482. 1857.

PROTOXYDE DE CUIVRE.

On sait depuis longtemps que le protoxyde de cuivre se dissout dans l'ammoniaque caustique, et que le liquide ainsi obtenu acquiert promptement, au contact de l'oxygène ordinaire, une belle couleur bleue, coloration qu'on a attribuée naturellement à la transformation en bioxyde du protoxyde de cuivre dissous; on considérerait donc la liqueur bleue obtenue dans ces circonstances comme une dissolution d'oxyde de cuivre ammoniacal.

Berzélius avait indiqué déjà que le bioxyde de cuivre pur est insoluble dans l'ammoniaque caustique, à l'abri du contact de l'air, mais que, par l'addition d'un sel d'ammoniaque, il se produit une couleur bleu foncé; l'illustre chimiste suédois tira de ces faits la conséquence suivante : ce qu'on avait jusqu'ici considéré comme une dissolution d'oxyde cuprico-ammonique est en réalité une solution, dans l'ammoniaque, de sels doubles basiques de cuivre et d'ammoniaque.

Si l'on admet avec Berzélius qu'il ne se forme pas de cuivre ammoniacal, il en résulte que ce composé ne peut pas prendre naissance par l'action de l'oxygène pur sur la dissolution de protoxyde de cuivre ammoniacal. Mais, comme l'expérience nous apprend que le protoxyde de cuivre ammoniacal prend très-rapidement la couleur bleu d'azur intense en présence de l'oxygène le plus pur, il est naturel de se demander à quel composé du cuivre la liqueur doit cette coloration. Le phénomène s'explique simplement de la manière suivante : pendant la transformation du protoxyde de cuivre en bioxyde, une partie de l'ammoniaque s'oxyde pour former de l'eau et de l'acide nitreux, lequel s'unit à une autre quantité d'ammoniaque et à l'oxyde de cuivre produit pour donner des sels doubles solubles dans l'ammoniaque caustique.

Avant d'examiner de plus près cette production de nitrite, je ferai observer que, d'après mes expériences, il n'y a pas de réactif plus sensible pour déceler les nitrites que le mélange d'empois et d'iodure de potassium additionné d'acide sulfurique étendu; des traces de nitrites suffisent pour donner naissance instantanément à la coloration bleu foncé propre à l'iodure d'amidon.

J'ajouterai qu'on doit aussi compter parmi les réactifs les plus sensibles des nitrites l'acide permanganique et le permanganate de potasse. Employées seules, ces substances n'ont pas d'action sur les nitrites, mais elles réagissent instantanément en présence d'un acide libre, de $\text{SO}^3.\text{HO}$ par exemple, l'acide permanganique est décoloré, le protoxyde de manganèse réduit, et AzO^3 passe à l'état d' AzO^2 . La décoloration du caméléon rouge, dans ces circonstances, permet de constater la présence de très-petites quantités de nitrites.

Si, dans un flacon d'un litre, plein d'oxygène, on ajoute quelques grammes de protoxyde de cuivre finement pulvérisé avec 30 à 40 grammes d'ammoniaque caustique, la liqueur se colore promptement en bleu, et lorsque l'action réciproque de ces matières a duré quelques minutes, on peut, à l'aide du réactif que nous avons signalé plus haut, y déceler la présence d'un nitrite; le liquide bleu, acidulé par $\text{SO}^3.\text{HO}$ étendu, bleuit instantanément le mélange d'empois et d'iodure de potassium.

Lorsqu'on abandonne les mêmes matières à elles-mêmes, pendant quelques jours, en les agitant de temps à autre, et qu'on chauffe ensuite, avec un peu de

potasse ou de soude, la liqueur opaque à force d'être colorée, de manière à chasser toute l'ammoniaque, on obtient une liqueur incolore et de l'oxyde de cuivre qu'on sépare par filtration. En évaporant à siccité la liqueur filtrée, on a un résidu qui présente les caractères suivants :

- 1° Mélangé avec du charbon en poudre, et chauffé, il fait explosion;
- 2° Arrosé avec de l'acide sulfurique, il dégage des vapeurs rutilantes d'acide hypoazotique;
- 3° Dissous dans l'eau et acidulé par $\text{SO}^3.\text{HO}$, il décolore instantanément l'acide permanganique et le permanganate de potasse;
- 4° Sa dissolution aqueuse, acidulée par $\text{SO}^3.\text{HO}$, décolore promptement la teinture d'indigo;
- 5° La même solution communique instantanément une couleur bleue des plus foncées au mélange d'empois et d'iodure de potassium;
- 6° Le mélange de cette dissolution avec une autre de sulfate de protoxyde de fer prend immédiatement une couleur brun foncé.

Ces réactions ne laissent aucun doute sur l'existence du nitrite dans le résidu; elles montrent en outre que, sous l'influence du protoxyde de cuivre, l'oxygène ordinaire acquiert la propriété d'oxyder, à la température ordinaire, les éléments de l'ammoniaque qu'il transforme en eau et acide azoteux, ou, ce qui revient au même, que, dans ces conditions, le protoxyde de cuivre, dissous dans l'ammoniaque, passe à l'état de nitrite double d'ammoniaque et de cuivre.

On peut aisément se rendre compte des circonstances dans lesquelles se produit l'acide nitreux, à l'aide des expériences suivantes :

On humecte avec de l'ammoniaque caustique du protoxyde de cuivre placé dans un verre de montre; on le recouvre avec un autre verre de montre dont la concavité, tournée par en bas, a été mouillée avec de l'eau. Après dix à douze minutes, toute la partie mouillée contient déjà tant de nitrite d'ammoniaque que quelques gouttes d'empois et d'iodure de potassium, acidulées par $\text{SO}^3.\text{HO}$, prennent immédiatement, au contact de cette eau, une couleur bleue des plus intenses.

Voici une autre expérience qui peut être reproduite dans un cours public. Dans un petit matras rempli d'oxygène, on place quelques grammes de protoxyde de cuivre qu'on arrose avec de l'ammoniaque caustique; dans le col du matras on dispose un papier ozonométrique¹ humecté partiellement. Au bout de huit à dix minutes, les parties mouillées sont tellement imprégnées de nitrite d'ammoniaque qu'elles se colorent en bleu foncé lorsqu'on les trempe dans de l'acide sulfurique très-étendu.

Si, dans un vase rempli d'oxygène, on humecte avec de l'ammoniaque caustique de plus grandes quantités de protoxyde de cuivre, le mélange ne tarde pas à s'échauffer légèrement, et l'on voit se former des nuages blancs dus à la volatilisation du nitrite d'ammoniaque produit, comme on peut s'en convaincre aisément en répétant dans le vase l'expérience du papier ozonométrique rapportée plus haut.

¹ Papier imprégné d'empois et d'iodure de potassium.

BI-OXYDE DE CUIVRE.

Comme on le sait, l'ammoniaque ne dissout pas du tout le bi-oxyde de cuivre, à l'abri du contact de l'oxygène ou de l'air atmosphérique, quel que soit le temps pendant lequel on abandonne ces matières en présence l'une de l'autre. Il en est tout autrement au contact de l'oxygène, et le liquide prend une teinte bleu d'azur de plus en plus foncée.

Si l'on abandonne de l'ammoniaque caustique et du bi-oxyde de cuivre en présence de l'oxygène pendant un temps suffisamment long, une semaine, par exemple, le liquide contient déjà des quantités notables de nitrite, et donne, avec l'empois et l'iodure de potassium, la réaction indiquée. Chauffée avec de la potasse, filtrée et évaporée à siccité, la liqueur fournit un résidu qui se comporte exactement comme celui qui provient du protoxyde de cuivre.

Ces faits prouvent que la coloration bleue, qui prend naissance lorsqu'on abandonne du bi-oxyde de cuivre au contact de l'ammoniaque et de l'oxygène et augmentant progressivement, est liée intimement à la formation d'un nitrite; ils font voir également que le bi-oxyde de cuivre peut communiquer à l'oxygène la propriété d'oxyder l'ammoniaque. Je ferai remarquer en passant que la formation de nitrite à l'aide du bi-oxyde de cuivre s'opère plus lentement qu'avec le protoxyde, toutes choses égales d'ailleurs.

CARBONATE DE CUIVRE.

Le carbonate de cuivre se dissout assez facilement, on le sait, dans l'ammoniaque caustique, à l'abri du contact de l'oxygène ou de l'air atmosphérique, et l'on obtient une liqueur bleu foncé qui, additionnée d'acide sulfurique étendu, ne possède pas la propriété, par elle-même, de bleuir le mélange d'empois et d'iodure de potassium. Mais, si l'on vient à agiter pendant quelques instants la dissolution bleue avec de l'air ou de l'oxygène, elle renferme bientôt assez de nitrite pour bleuir fortement l'empois. Un contact de quelques jours enrichit beaucoup la dissolution en nitrite, surtout si l'on a soin d'agiter fréquemment le liquide avec l'oxygène.

Il résulte de ces faits que l'oxyde de cuivre, existant à l'état de combinaison dans les carbonates doubles, possède également la propriété de rendre l'oxygène ordinaire actif vis-à-vis de l'ammoniaque, et cela à un degré supérieur à l'oxyde de cuivre libre; ce que l'on peut encore exprimer en disant que la solution de carbonate de bi-oxyde de cuivre dans l'ammoniaque produit plus rapidement des nitrites en présence de l'oxygène que ne saurait le faire l'oxyde libre au contact de l'ammoniaque. Il se pourrait que cette différence tînt simplement à ce que l'oxyde combiné se trouve à l'état liquide en présence de l'oxygène et de l'ammoniaque, tandis que l'oxyde libre ne réagit sur ces corps qu'à l'état solide dans les conditions où l'on peut se placer.

Les résultats auxquels l'auteur est arrivé montrent que, dans l'oxydation de l'ammoniaque par le cuivre métallique, le protoxyde, le bi-oxyde ou le carbonate de ce métal, l'oxydation s'arrête toujours; l'acide nitreux n'arrive jamais à produire de l'acide nitrique. « Ce fait, à l'appui de la démonstration duquel je ne

connaissais aucune preuve expérimentale, ajoute M. Schœnbein, ne sera pas, peut-être, sans quelque utilité pour la théorie de la nitrification naturelle; il porterait à croire que, dans des circonstances données, la formation d'un nitrite doit toujours précéder celle d'un nitrate. »

« Bien que les résultats de mes nouvelles recherches, dit en terminant l'auteur, rendent à mes yeux très-vraisemblable que l'ammoniaque joue dans la nitrification naturelle un rôle essentiel, et que l'azote qu'elle fournit sert principalement à la production de l'acide nitrique, les phénomènes de la nitrification sont, à mon sens, encore si peu connus dans leur essence, que des études approfondies sur ce sujet sont pleines d'intérêt. » Nous tiendrons nos lecteurs au courant des communications que le savant professeur de Bâle doit faire prochainement sur ce sujet si important pour la science et l'industrie.

L. GRANDEAU.

LITTÉRATURE.

Nondum, Récits, par François Ziegler, 2 vol. in-12. — Berlin, David, 1860.

Un titre mystérieux, inintelligible, peut être une rouerie littéraire, un ingénieux moyen d'intriguer le lecteur, d'aiguillonner sa curiosité, de le tenir en haleine en lui proposant une énigme, et de lui faire achever ainsi un volume qu'autrement il eût laissé dès les premières pages. Mais M. Ziegler s'annonce comme une nature trop droite et trop franche pour avoir obéi à un tel calcul en écrivant en latin, au frontispice de ses *Récits*, son fatidique « Pas encore ». Il nous faut chercher une autre explication.

M. Ziegler n'est point un écrivain de profession. Il a fourni en Prusse une carrière politique et administrative fort notable et fort tourmentée. Bourgmestre de sa ville natale, membre de la Chambre des députés après 1848, appartenant de cœur et de conviction au parti libéral avancé, il subit dans toute leur force les vicissitudes de cette époque agitée. Il y a quelques années, il habitait Paris comme exilé, et il y a tout lieu de croire qu'il a profité de ce séjour pour étudier à fond la condition sociale de la France. A chaque instant, les comparaisons éclatent entre l'état social de notre pays et celui de la Prusse, et elles sont loin d'être à notre désavantage. Peut-être même les jugements de M. Ziegler sont-ils trop favorables, ce qui est moins surprenant qu'on ne serait tenté de croire. Il est rare que, dans l'appréciation qu'ils font d'un pays, les étrangers n'apportent pas autant de prévention que les nationaux eux-mêmes. S'ils sont des esprits superficiels et satisfaits, et si d'ailleurs ils n'ont point subi dans leur patrie les atteintes hostiles de la vie, il est fort probable qu'à l'étranger ils trouveront partout matière à critique. Des esprits réfléchis, au contraire, si de plus ils ont éprouvé par eux-mêmes les défauts inhérents à toute organisation humaine, seront particulièrement frappés de ce que l'étranger pourra présenter de supérieur à leur patrie. Ils verront mieux la présence de ce qui leur manque que l'absence de ce qu'ils ont eux-mêmes. Cette impression est générale et réciproque, parce qu'aucune nation n'est parfaite, et qu'il existe par le fait un enseignement mutuel entre tous les peuples civilisés. M. Ziegler a très-nettement vu ce qui fait la force sociale de la France, et il le proclame en plus d'un endroit. Personne ne sent mieux que lui la portée du Code civil. Toutes ses nouvelles sont

fortement marquées à l'empreinte de ses préoccupations politiques et sociales. Elles sont ainsi des œuvres de tendance, et il y a tout lieu de croire que la question d'art est restée pour lui au second plan. Cependant il montre, comme en se jouant, des qualités remarquables, et qui seraient honneur à bien des écrivains de profession. Ce qu'il faut reconnaître avant tout, c'est la profondeur et la fraîcheur du sentiment, et la faculté de poser un caractère, aussi bien que de peindre un paysage. Ce qui manque, c'est ce qui est indispensable à toute œuvre d'art, dans la vraie acception du mot, à savoir : la composition. Celle de M. Ziegler est toujours un peu vague et incohérente, et il faut à coup sûr de remarquables facultés pour contre-balancer ce défaut capital, comme M. Ziegler y a pleinement réussi, notamment dans le premier et dans le dernier morceau du premier volume. Dans le premier de ces deux récits, l'idée fondamentale se rapproche beaucoup de celle qu'un de nos collaborateurs a récemment signalée dans les romans nouveaux de MM. Meissner et Temme. Il s'agit toujours de la noblesse et de ses défauts. M. Ziegler y attache une sorte de malédiction héréditaire. Une noble lignée de la Marche de Brandebourg s'étirole et tombe, dans la personne de son dernier représentant, au dernier degré de la dégradation. L'un des ancêtres de cette famille a tué sa fille parce qu'elle a donné son cœur à un roturier. La vengeance du sort, c'est que la dernière héritière de la race épouse un roturier, tandis que son frère, le dernier héritier, meurt dans l'abrutissement. Le petit drame, quoique embrassant un grand nombre d'années, se développe vivement, et nulle part, ce nous semble, les qualités particulières que nous avons reconnues à l'auteur ne sont plus fortement accusées. Dans l'autre récit, ce n'est pas la noblesse, c'est la bureaucratie qui est mise en scène, en opposition avec les aspirations des classes inférieures. Dans tous les deux, le paysage est très-original et très-remarquable. L'idée d'expiation héréditaire, qui est au fond du premier récit de M. Ziegler, nous la retrouvons, mais avec moins de justesse et de portée, dans une autre nouvelle dont l'action se passe à Paris et à Fontainebleau. Le deuxième volume de *Nondum* est consacré presque tout entier à une œuvre d'une étendue plus considérable, où il y a des parties excellentes, et qui fût devenue un très-bon roman si l'auteur s'était préoccupé davantage de la composition; mais l'unité fait défaut, l'intérêt se déplace, et les scènes se succèdent un peu comme dans une lanterne magique. Cette nouvelle doit retracer l'état social d'une partie de l'Allemagne après 1815. Le héros principal est un être assez singulier, juif d'origine, contrebandier de profession, grand ennemi des nobles et redresseur de torts. Cette figure, autour de laquelle se meuvent toutes les autres, mais qui néanmoins ne domine pas suffisamment le récit, est originalement trouvée et énergiquement rendue.

En somme, il y a en M. Ziegler l'étoffe d'un conteur tout à fait distingué, et, pour marquer définitivement sa place, il lui suffirait assurément de vouloir ou de pouvoir mettre de côté ses préoccupations politiques et sociales. Ses facultés descriptives et psychologiques sont hors de doute, et le placent au-dessus de la moyenne des romanciers.

Quant au titre qu'il a choisi, l'esprit de ses récits nous paraît l'expliquer aisément. Le *Nondum* de M. Ziegler signifie assurément que tout n'est pas encore pour le mieux dans la meilleure des Allemagnes possibles.

A. N.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Heidelberg, 20 janvier.

L'hiver est cher au cœur de l'homme du Nord. « Sans doute l'Italie est belle, disaient les soldats de Souwaroff, mais elle n'a pas d'hiver. » Ils n'avaient pas si tort, ces Cosaques ! Ah ! qu'il fait donc bon courir par les bois dépouillés, d'entendre la neige crier sous ses pas, de traverser, dans un traîneau lancé à fond de train, la plaine endormie, et de voir éclore sur les joues des jeunes filles les roses fraîches de l'hiver. C'est la saison des longues veillées, des causeries au coin du feu, de la vie de famille, — de cette terre sainte où germent tant et de si beaux fruits, que sous le nombre on ne remarque plus les mauvaises herbes qu'elle porte. La sève intellectuelle circule plus librement : derrière le poêle, le poète découvre ses plus doux chants de printemps, et le savant retrouve la force de construire, chapitre par chapitre, les gigantesques assises d'un monument encyclopédique.

Si l'on consultait les professeurs de notre université, je suis convaincu qu'ils répondraient comme les soldats de Souwaroff : Vive l'hiver ! L'*ordinarius* est de retour des petits bains de la Forêt-Noire, où il a enterré pendant six semaines ses filles, sa science et sa pédanterie. Les pieds dans de gros chaussons de laine, le corps caché par une ample robe de chambre, sans cravate, comme Jean-Paul, il a repris, debout devant son pupitre, au milieu d'un épais nuage de varinas, la rédaction de son *Leitfaden*, de son *Compendium*, qui transmettra peut-être son nom de sept consonnes et de deux voyelles aux générations de l'avenir, à moins que l'œuvre n'aille grossir les archives des épiciers du temps présent. Dans sa chambre meublée, le *privat docent* entasse Barthole sur Cujas, Puchta sur Savigny, écrit une dissertation sur un passage controversé des Pandectes, rêve chaire professorale et titre de conseiller aulique, et attend, agité par une fébrile impatience, que la jeunesse studieuse vienne s'inscrire à son cours. L'étudiant, le *bursch*, a secoué de ses semelles la poussière des routes de la Lombardie ou des chemins du Tyrol et de la Suisse saxonne. De onze heures du matin à onze heures du soir, il se livre à l'étude comparée des bières nationales, achète un plaid et des bottes à l'écuyère, paye encore tout écus sonnants, prépare ses cahiers de notes et fourbit sa bonne rapière de Solingue en sifflant entre les dents le refrain de la Marseillaise des universités :

Eh ! courage, en avant ! les étudiants sont là ;
Ils sont tous déchainés, et ils s'écrient : Hourra !

Dans les centres artistiques, à Munich, à Dusseldorf, à Berlin et à Dresde, les peintres mettent en ordre leurs études d'après nature, esquissent des fresques transcendentes à couvrir la coupole des cieux, et broient des couleurs devant des toiles de six pieds de haut sur douze de large. Les oiseaux nomades et chanteurs du monde dramatique sont retournés à leurs nids, les théâtres impériaux, royaux et grands-ducaux. Ils jasant dans les coulisses devant leurs camarades,

sommeil n'appesantit pas encore ses paupières, elle prend un livre, les poésies d'Uhland ou de Justinus Kerner, un roman de Frederique Bremer ou de Henriette Hanke, et retrempe son âme fatiguée aux sources intimes du beau et du bien.

C'est là un petit coin du tableau de cette vie de famille dont les Allemands sont fiers à juste titre, car je ne sais rien de plus charmant, de plus émouvant que cette gracieuse activité, que cette tendre sollicitude d'une jeune ménagère. Dans la vie de la femme, tout a de l'importance ou rien n'en a; ou bien elle édifie le foyer domestique ou elle le détruit, — il n'y a pas de milieu. Et cependant, pour que l'homme puisse appartenir à l'État, à la vie publique, ne faut-il pas que la confiance, l'harmonie et la paix règnent derrière lui, que la famille soit hors de danger, à l'abri de toute entreprise?...

Dans le midi de l'Allemagne, le mari ne mérite guère le bonheur dont il jouit. Après souper, il sort, passe ses soirées à la brasserie, joue au *Ceko*, — un jeu de cartes où ne perdent que ceux qui boivent peu, — et ne rentre qu'à la huitième choppe, à onze heures, à l'appel de la *Lumpen-Glocke*, la cloche des vauriens, comme il désigne lui-même le couvre-feu.

Le théâtre est la grande distraction de la femme, qui s'y rend le plus souvent sans être accompagnée. De là vient qu'à première vue, à votre entrée dans une salle d'outre-Rhin, vous êtes frappé de l'énorme disproportion qui existe entre le public féminin de ces théâtres et des nôtres. Sans exagération, j'estime qu'il est au moins d'un tiers plus élevé que chez nous. Il en résulte qu'en Allemagne l'influence de la femme sur la scène est beaucoup plus grande qu'en France. C'est une puissance avec laquelle surintendants et directeurs sont obligés de compter. Elle a ses pièces et ses acteurs de prédilection. Pour ne citer qu'un exemple, M. Émile Devrient et M. Hasse doivent en majeure partie leur vogue aux femmes, tandis que le talent de M. Davison n'est sincèrement goûté que des hommes. Cette autorité a sa valeur. Je crois même que, faute d'avoir fait la part de la femme dans le développement de l'art dramatique allemand, on a négligé tout un côté intéressant de la question. J'y reviendrai un jour pour en parler tout à l'aise.

Les théâtres ont rouvert leurs portes : la foule afflue; la mauvaise saison est pour eux la bonne; le vent d'est, le givre et la neige font germer les recettes. Quelques artistes français ont eu leur part de la moisson d'automne. Si je parle de leur succès, c'est moins pour le constater que pour en expliquer la cause. Ces excursions artistiques au delà du Rhin sont un contrôle que nous ne devons pas dédaigner, tant s'en faut.

Si l'Allemagne nous a prêté M. Niemann, nous lui avons offert courtoisement en échange madame Miolhan-Carvalho, M. Roger et M. Faure.

N'en déplaise à mon collègue des bords de la Sprée, dont je ne puis partager la sévérité, la critique berlinoise est unanime à applaudir l'étendue de la voix sympathique, l'économie habile de la respiration et la pureté instrumentale du chant de l'ancienne cantatrice du Théâtre-Lyrique. On eût désiré seulement un peu plus de feu dans l'action; au foyer, on reprochait à madame Carvalho de n'avoir qu'un pied sur la scène et l'autre dans la salle de concert. Ce qui n'a pas empêché de fort apprécier, de louer, de porter même aux nues la création de Chérubin dans les *Noces de Figaro*. Il est de tradition sur la scène allemande de transformer Chérubin en un gamin précoce, un affreux petit don Juan en herbe;

aux applaudissements des gens de goût, madame Carvalho lui a rendu son ingénuité et sa distinction.

Dans sa campagne de Prusse, la cantatrice française a eu à lutter d'ailleurs contre de terribles désavantages, contre des difficultés que M. Roger a vaincues depuis nombre d'années. Tandis qu'elle était réduite à chanter en italien et à donner en français la réplique à des acteurs qui parlaient allemand, — une vraie représentation à la tour de Babel! — le vétéran de l'opéra dit ses rôles avec une pureté d'intonation allemande que relève agréablement une fine pointe d'accent étranger. C'est là en partie, il faut le confesser, le secret des admirations qu'on lui prodigue au delà du Rhin. On sait un gré infini à M. Roger d'avoir si bien appris une langue rebelle aux Français. Il a célébré de nouveau cette année de vrais triomphes à Francfort, à Wiesbade et à Hambourg. Dans cette dernière ville surtout, quand, après la dernière représentation de *Fra Diavolo*, il prit congé du public en quelques mots allemands, oh! alors ce fut un enthousiasme indescriptible, du délire septentrional. Mais à côté de la grande masse, du *ser-tum pecus admiratorum*, les critiques même les plus sévères applaudissent son talent. « Il est plus qu'un chanteur accompli, observait un jour M. Riehl, c'est un véritable poète dramatique. Par son admirable jeu, il crée des situations nouvelles et met en lumière des nuances délicates dont on ne trouve pas la moindre trace dans le libretto. » Athéniens des bords de la Seine, peuple oublieux et ingrat, méditez cet éloge, qui sort de la plume d'un ennemi personnel de la musique et des artistes de France.

Les obstacles linguistiques bravés par madame Carvalho et vaincus par M. Roger ont rebuté une autre cantatrice française qui enchante également tout Berlin. La capitale de la Prusse offre en ce moment un spectacle étrange; dans ses murs démantelés, elle ne possède pas moins de deux troupes italiennes, l'une au *Victoria-theater* et l'autre à l'Opéra, deux troupes qui se détestent autant que les bersaglieri et la garde royale de François II. L'unification ne s'est pas étendue jusqu'au Brandebourg. Cinq fois par semaine les garibaldiens et les Calabrais du chant se livrent avec bravoure des combats terribles sur les deux scènes rivales. Mais ce qui est plus étrange encore, c'est de voir deux cantatrices françaises à la tête des deux troupes, en sorte que nous avons l'air de soutenir les deux partis. Au *Victoria-theater*, on applaudit madame Artot, déjà connue dans le monde musical, et, sous le nom de la Trebelli, une jeune Parisienne, mademoiselle Gilbert, a tant et si bien séduit le public difficile de l'Opéra, que le surintendant général, M. de Hulsén, n'a pas hésité à lui offrir un engagement semestriel de vingt-cinq mille francs pour trois ans. Par malheur, mademoiselle Gilbert a cru devoir refuser, parce qu'elle désespère de jamais prononcer l'allemand. Peste! soixante-quinze mille francs me semblent un assez joli prix d'encouragement pour apprendre la langue de Mozart, de Beethoven et de Weber.

Quoi qu'il en soit, que M. de Hulsén avise à trouver un moyen de relever l'institution dont l'administration lui est confiée. Il y a péril en la demeure. La retraite de madame Jachmann Wagner, qui portait, avec M. Formès, tout le poids de l'Opéra, est imminente. Sa voix a été tuée, assassinée par la musique de Verdi, comme j'ai eu la douleur de m'en assurer par moi-même le mois dernier, à Mannheim, où elle a joué admirablement et chanté affreusement l'*Orphée* de Gluck, qu'on dit pourtant le meilleur rôle qui lui reste. Elle n'a pas été la

dernière à s'en apercevoir. On assure qu'elle a pris la résolution de renoncer à l'opéra, à ses pompes et à ses œuvres, et de passer au genre tragique, de recueillir la succession encore ouverte de madame Crelinger. Ce ne serait pas abdiquer, mais changer seulement de couronne, et la troupe fidèle de ses admirateurs pourrait s'écrier : La cantatrice est morte, vive la tragédienne !

Si le théâtre royal de Berlin est pauvre d'acteurs, sa bibliothèque est d'autant plus riche en manuscrits. Elle renferme, dit-on, cent soixante-quatorze tragédies, drames, comédies, opéras, opérettes, parodies, qui antichambrent pour obtenir une lecture. Puisse-t-il se trouver beaucoup de bonnes pièces dans le nombre, car celles que nous voyons depuis le commencement de l'hiver faire le tour du monde dramatique ne sont guère satisfaisantes. Ni les *Libellistes* de M. Benedix, que, faute de mieux, on monte à Carlsruhe; ni le *Maître du corps de métier de Nuremberg* de M. de Redwitz, qui n'a eu qu'un succès d'estime; ni surtout *Palm, un citoyen allemand*, de M. Eckert, ne méritent qu'on s'y arrête longtemps. Cette dernière pièce, écrite avec des lambeaux de journaux, à la plus grande gloire de l'unification germanique, renferme, à mon avis, un terrible argument contre elle. Tant qu'un peuple en est encore à se divertir de l'ignoble caricature qu'on trace de ses ancêtres, il n'est pas à la veille de sentir s'éveiller dans son cœur l'héroïsme nécessaire à son affranchissement. Quoique Français, j'ai lu l'histoire autrement que M. Eckert. Non, jamais, même aux plus tristes jours de son abaissement, l'Allemagne n'a renfermé un type aussi dégradé que le Michel de ce drame soi-disant patriotique. Enfin, au point de vue littéraire, des déclamations creuses ne suffisent certes pas à cacher l'absence de tout caractère et le décousu de l'intrigue. Faisons une croix, et passons à la *Loreley* de M. Geibel.

Je n'ai jamais été un grand admirateur de M. Emmanuel Geibel, qui serait le plus illustre poète du dix-neuvième siècle, à n'en juger que par le nombre fantastique des éditions de ses poésies — quarante-cinq, si je ne me trompe. Il doit ce prodigieux succès, à rendre envieux Goethe, Byron et Victor Hugo, à une forme pure, coulante, limpide, qui réfléchit une âme candide et mélancolique que jamais n'a troublée l'orage des passions du cœur ou de la pensée. Sa nouvelle œuvre dramatique n'est pas faite pour me convertir à un sentiment plus favorable.

Je voudrais bien connaître le nom du maladroit ami qui a donné au poète le conseil de publier sa *Loreley*. Il me rappelle la pensée charmante que Henri Heine écrivit un jour dans l'album d'une dame, et que M. Alfred Meissner citait dernièrement dans la *Presse* de Vienne : « Demandez toujours conseil aux gens avisés, faites le contraire de ce qu'ils vous diront, et vous pourrez être assuré de faire votre chemin dans le monde. » Eh, que n'avez-vous fait, monsieur Geibel, le contraire de ce qu'on vous a conseillé, que n'avez-vous laissé cette pièce dans le tiroir où elle dormait si bien depuis douze ans? votre réputation et le public n'y auraient rien perdu.

C'est un livret d'opéra écrit en 1846 pour Mendelsohn Bartholdy; mais la mort — la cruelle qu'elle est! — n'a accordé au compositeur que le temps de terminer une partie du premier acte, des chœurs superbes et la magnifique scène de la conjuration des éléments, des voix de l'air et des voix de l'onde. Le poète a dédié l'œuvre à la mémoire de l'illustre maestro, et c'est justice, car il ne fallait pas moins que son génie musical pour sauver cette pauvreté d'une

chute certaine; à chaque pas, à chaque scène, M. Geibel tombe du maniéré dans le trivial. C'est une féerie très-peu enchanteresse.

Au milieu de la disette que je signale, les surintendants et les directeurs retournent à l'ancien répertoire, et s'ils ne remontent pas, comme la *Revue*, jusqu'à Grabbe, c'est que la grandeur désordonnée de ses œuvres le tiendra toujours éloigné de la scène. La restauration a lieu au profit de la jeune Allemagne. Depuis huit ans que je fréquente le théâtre, je ne me rappelle pas avoir vu autant sur l'affiche les noms de M. Charles Gutzkow et de M. Henri Laube. On y lit aussi moins rarement que par le passé, à la satisfaction des gens de goût, le *Maurice de Saxe* de M. R. Prutz, la *Valentine* de M. Gustave Freytag, la *Déborah* de M. Jules Mosenthal, et quelques échelons littéraires plus bas, la *Mathilde* de M. Benedix, l'*Agent secret* et les *Cures magnétiques* de M. Frederic Hackländer.

Parmi les reprises les plus intéressantes, j'appellerai surtout votre attention, monsieur, sur une *Feuille blanche* de M. Gutzkow. Donné à la scène en 1844, ce drame n'avait pas rencontré à son début, malgré un dialogue vif et ingénieux et de rares qualités littéraires, l'accueil un peu trop enthousiaste avec lequel, deux ans auparavant, on avait reçu *Richard Savage*. Cependant alors déjà un critique distingué, M. Adolphe Stahr, n'avait pas hésité à placer cette pièce au premier rang du théâtre de M. Gutzkow. Il recommandait seulement quelques légères retouches et plus de fermeté dans le dessin. Après seize années d'intervalle, le poète a suivi les conseils du critique, — ce qui fait tout à la fois l'éloge de l'un et de l'autre, — et le répertoire allemand compte une bonne pièce de plus. Ainsi remaniée, elle a obtenu un succès complet sur la scène de Dresde, une des meilleures d'Allemagne. Les deux principaux rôles étaient d'ailleurs en bonnes mains : le docteur Holm avait été confié à M. Émile Devrient, et Béate à madame Bayer-Bürck.

J'applaudis en outre à une autre reprise d'une pièce plus ancienne encore, du *Prince de Hombourg* de l'infortuné Henri de Kleist, une reprise que nous devons à l'initiative de M. Laube, le directeur artistique du *Burgtheater*. Ce drame est la tragédie de la discipline militaire. Lors de sa naissance posthume, dix années après la fin tragique du poète, il n'eut pas le succès de *Catherine de Heilbronn*, qui, après cinquante ans, n'a rien perdu de son attrait, et est aujourd'hui encore une des pièces favorites du grand public. M. Henri Laube a essayé de réparer cette injustice, de donner au *Prince de Hombourg* sur la scène la place qu'il occupe dans la littérature; mais cette entreprise n'a obtenu qu'un succès d'estime, et chacun sait ce que cela veut dire. Il y a des fatalités invincibles qui pèsent sur certaines œuvres de l'esprit. Quoique ce drame soit inspiré par le patriotisme le plus pur, le plus élevé, on ne pardonnera jamais au héros de la pièce d'exprimer parfois un peu trop crûment la crainte de la mort — aujourd'hui moins que jamais.

Pour combler les lacunes de la productivité nationale, on a eu recours à un expédient devenu fort rare dans ces dernières années, à des emprunts à la scène française. M. Dingelstedt, le surintendant de Weimar, a traduit l'*Avare* de Molière, — on pouvait plus mal choisir, — et M. Henri Laube a ouvert la saison d'hiver par les traductions du *Duc Job* et des *Pattes de mouche*, sous le titre moins recherché, la *Dernière Lettre*. A Vienne comme à Paris, le *Duc Job* ne se soutiendra que grâce à l'admirable ensemble de la troupe du *Burgtheater*, tandis

que la pièce de M. Victorien Sardou a eu, dans la capitale de la Bavière aussi bien que dans celle de l'Autriche, le succès le plus franc et le plus mérité. Puisque je suis en train de vous parler traduction, permettez-moi de vous en citer encore deux autres, quoiqu'elles soient étrangères au fond de cet entretien. M. Louis Pfau, un poète souabe qui vit en exil à Paris, a traduit la dernière œuvre de M. Proudhon, *De la Justice dans la révolution et dans l'Église*, et M. le professeur Rossmæssler, qui a consacré sa plume à la vulgarisation des sciences naturelles, le premier ouvrage d'un jeune écrivain de talent, *l'Histoire de la création*, par Paul de Jouvencel.

De son côté, la France, dit-on, va contracter aussi deux nouveaux emprunts avec l'Allemagne. On assure que M. Marschner, l'élève le plus distingué de Weber, et auteur du *Templier et la Juive*, se rendra prochainement de Hanovre à Paris pour monter à l'Opéra sa dernière composition, *le Roi Hiarne*, et que M. Frédéric Hebbel quitterait sous peu Vienne pour assister aux répétitions de sa *Judith* à l'Odéon.

On n'est pas ici sans inquiétude au sujet d'un Allemand qui a déjà précédé les deux autres sur les bords de la Seine; on attend avec impatience l'arrêt que prononcera sur M. Niemann l'aréopage parisien. Je ne veux pas le préjuger; qu'il me suffise de dire que M. Niemann est un bel homme, qu'il a une belle voix et qu'il est chanteur dramatique inspiré. La nature semble l'avoir créé pour interpréter les rôles héroïques des opéras de M. Richard Wagner, et il règne dans le *Rienzi*, le *Tannhäuser* et le *Lohengrin* par droit de naissance et par droit de conquête, comme autrefois M. Dupré dans les œuvres de M. Meyerbeer. Toutefois, pendant l'épreuve préparatoire qu'il a subie, il y a quelques semaines, devant le public de Leipzig, la capitale musicale de l'Allemagne, il s'est rencontré une minorité qui a protesté contre l'enthousiasme de la majorité, et qui, dans la lutte des maîtres chanteurs allemands, accorderait la palme sur son jeune rival au vieux Tichatscheck de Dresde. Le départ de M. Niemann pour Paris a coûté à l'Allemagne plus qu'un chanteur contesté; elle est inconsolable du départ de madame Marie Seebach, sa plus grande tragédienne, qui a suivi son mari. Ce n'est pas sans peine qu'elle a obtenu un congé d'un an, car, pour voir lever tous les obstacles, elle a dû s'adresser au roi de Hanovre en personne.

Une gazette parisienne a annoncé que M. Niemann s'était élevé de l'établi d'un boucher au rang qu'il occupe dans le monde musical. C'est une erreur; il a commencé par être choriste, simple soldat dans l'armée où il est maintenant général. Un heureux malheur accéléra son avancement. Il y a quelques années, un jour qu'un acteur de Darmstadt donnait une représentation à Worms, il remarqua dans la troupe ambulante qui le secondait un chanteur très-bien doué par la nature. Il en parla au retour à son directeur, qui s'empressa de l'enrôler dans ses chœurs. C'était M. Niemann, qui serait peut-être encore enterré vivant dans la capitale du grand-duché de Hesse, sans l'accident suivant : Il demanda une augmentation annuelle de cent florins, qui lui fut refusée. Furieux, il rompit son engagement et partit pour Berlin, où M. de Hulsén, mieux inspiré, fit compléter son éducation musicale. On raconte que, quelques années plus tard, M. Niemann, rencontrant dans une réunion son ancien directeur de Darmstadt, le présenta dans ces termes à ses amis : « Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter l'homme à qui je dois ma fortune. »

E. SEINGUERLET.

CHRONIQUE PARISIENNE.

On disait autrefois : Le roi s'amuse. On en pourrait dire autant aujourd'hui de M. Michelet, à propos des élucubrations qui sortent coup sur coup de son cerveau phosphorescent. Il fait des voyages d'exploration dans les incommensurables régions de sa propre fantaisie. Naguère il découvrait *l'insecte*, *l'oiseau*, *l'amour* et *la femme* ; aujourd'hui il plonge dans les abîmes de *la mer*. Il en a rapporté un volume in-18, que publie la maison Hachette.

Cependant, de toutes les découvertes que M. Michelet a faites dans ces dernières années, la plus intéressante à mon avis est celle dont il se doute le moins. M. Michelet s'est déconvert un disciple, un disciple chéri, qui n'est autre que M. Michelet lui-même. Ce disciple ressemble au maître trait pour trait, mais avec exagération, comme c'est assez l'habitude des disciples. M. Michelet n'était que fécond, son disciple est inépuisable. M. Michelet n'était que maniéré dans les mouvements de son cœur ; son disciple fait grimacer la tendresse du maître, et rien n'échappe plus aux effusions intarissables de son amour. M. Michelet est né avec de la volupté, mais avec beaucoup de poésie ; chez son disciple la volupté tourne à la sensualité, la poésie à la fantaisie : d'où résulte cette sensualité mystique dont il nous fait indiscrètement les témoins. M. Michelet, à travers la brume colorée de son imagination, faisait jaillir des éclairs ; son disciple a plus de brume et moins d'éclairs. M. Michelet ne s'est jamais astreint outre mesure au contour grammatical ; son disciple néglige assez généralement ce détail. Il ne procède que par bonds, fragments et tronçons de phrase. Sa plume impatiente franchit verbes et pronoms : pourquoi perdre du temps ? Le style de M. Michelet a toujours ressemblé à la lave plus qu'au bronze ou au marbre ; le style de son disciple ressemble à de la cire qui resterait en permanence sur le feu, et maintenue de la sorte à l'état fusible, ne réussirait plus à prendre une forme quelconque.

Pourtant l'inspiration du maître souffle encore avec force en maints endroits. C'est elle qui a dicté dans cette œuvre récente le chapitre intitulé simplement *la Tempête d'octobre 1859*. C'est là une tempête à la Delacroix. Il y a plus d'un lien d'ailleurs entre M. Delacroix et M. Michelet. Ils ont tous les deux du génie, sans être des hommes de génie. Tous les deux ils sont incomplets, mal équilibrés, pauvres dessinateurs, coloristes de première force. Resterait à savoir si leur coloris vient en droite ligne du soleil, comme celui des maîtres au premier chef, et s'il ne rappelle pas un peu plus souvent l'illumination que la lumière. Quand une fusée éclate dans le ciel et y sème ses étoiles, on peut confondre celles-ci un instant avec les étoiles véritables ; mais qu'il est doux ensuite de revoir les cieux constellés, et le firmament immobile dans son implacable mystère !

Je n'oserais pas, avec la même confiance que le chapitre sur la tempête, recommander dans le livre de M. Michelet celui sur les baleines et leurs amours contrariées. Pauvre baleine ! M. Michelet la connaît à fond, mieux encore que le prophète Jonas lui-même, qui jadis l'a habitée.

- C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
- Au conseil de celui que prêche ton curé.
- Tout en eût été mieux, car pourquoi, par exemple.... •

Si M. Michelet avait eu voix au chapitre de la création, les baleines seraient mieux partagées : car M. Michelet est difficile en cette matière, et le requin lui-même laisse à désirer à ses yeux. C'est plus haut dans l'échelle de la création, peut-être dans quelque précédent livre de l'auteur, qu'il faut sans doute chercher l'idéal du genre.

On est sans cesse en défiance de soi et de l'auteur dans les derniers écrits de M. Michelet. C'est là le plus grand mal. Faut-il les prendre comme œuvres de poésie ou bien comme œuvres de science ? Ils ne sont absolument ni l'un ni l'autre. M. Michelet est un improvisateur, son disciple l'est encore bien plus que lui. La science a des semelles de plomb, et M. Michelet n'a que des ailes. S'il se pose un instant, c'est pour reprendre aussitôt son vol. Il rase la surface des choses en laissant derrière lui un sillage étincelant. J'imagine que, lorsque M. Michelet a conçu le sujet d'un livre, le livre est déjà fait. La science vient après. Il faut néanmoins tenir compte à M. Michelet de sa bonne volonté. Durant les gestations rapides de son cerveau, il met son oreille aux écoutes, recueille à droite et à gauche des faits, des récits, des renseignements, rassemble quelques feuillets vivement arrachés à des ouvrages spéciaux, et puis, quand il a réuni tous ces fragments, il en fait un tas où son imagination met le feu. Cela produit les flamboyantes improvisations que vous savez. Quel dommage qu'un homme de cette valeur ne connaisse pas la tempérance littéraire, et qu'il ignore que des pages ne furent jamais un livre ! Mais M. Michelet, dira-t-on, est ainsi fait : chaque souffrance qui s'approche de son cœur en tire une étincelle, comme d'un foyer électrique toujours chargé. Dans cette effervescence cérébrale, il se surmène et ne se donne pas le temps de réparer ses forces. Il lui arrive alors, au point de vue cérébral, comme à ces pauvres baleines : tant d'efforts n'aboutissent qu'imparfaitement. Qu'est-ce que nous réserve pour l'hiver prochain la fantaisie de ce cœur chaleureux ? Quel lot va sortir de cette imagination surchauffée, où tout examen, où tout sentiment se volatilise, comme ferait la goutte d'eau tombant sur une plaque ardente ? Peut-être aurons-nous la monographie du colimaçon, ou bien sera-ce la physiologie de la voie lactée ? N'importe : ce livre de *la mer* surnagera, un large flot de publicité va le porter sans doute vers les rivages californiens où sont allés échouer avec éclat ses aînés.

M. Émile Augier a observé la mer de son côté, c'est-à-dire les hautes et basses marées de la spéculation. Il y a découvert une compagnie de requins bipèdes : les « Effrontés ». Les spéculateurs ont remplacé les spéculatifs. Tout est placement. On place son sentiment, son esprit, son talent, sa position, son nom, tout comme on prend de la rente. Les consciences, grévées d'hypothèques, sont menacées d'expropriation ; liquidation onéreuse, si c'est l'honnêteté qui se liquide. Toutefois, il est encore d'honnêtes gens ; il y en a même un peu plus qu'on ne pense : mais il en est des honnêtes gens comme des honnêtes femmes, on en

parle peu ou point. Que faire d'un honnête homme? que faire d'une honnête femme? Cela ne prête pas à la médisance, cela n'alimente pas le scandale. Or, le monde depuis Adam, surtout le meilleur monde, est friand de scandale. Les *Effrontés*, à la bonne heure! On en parle le jour, on en parle le soir : on en parlera longtemps. Ils sont le grain de sel qui assaisonne la conversation, qui épice les discours, qui enlève à la vie son intolérable fadeur. Que ferions-nous, ô ciel! et que deviendrions-nous sans les fripons? Le monde en éprouve le plus grand besoin. Des effrontés, un peu de canaillerie, surtout avec de la tenue, du savoir-vivre, cela n'y gâte jamais rien. Les voleurs de grand chemin n'ont vraiment qu'un tort, mais il est immense : ils manquent de tenue. Voler, c'est un crime, mais manquer de tenue! Quand on vole, il n'y a guère qu'une victime, c'est la personne volée; qu'on manque de tenue, c'est la société tout entière qui se trouve ébranlée dans son fondement. Ayons donc de la tenue avant tout. On crie trop fort, en vérité, contre les malhonnêtes gens, on en veut voir partout. C'est de mauvais goût d'abord; et puis, je vous prie, où seraient les honnêtes gens s'il n'y en avait point d'autres? Notre faiblesse intellectuelle, on le sait, ne discerne rien que par contraste. Sur une planète exclusivement peuplée d'honnêtes gens, on périrait d'ennui : ce serait un bâillement chronique, universel. Demandez-le plutôt à ce marquis d'Hauterive que M. Augier a mis dans sa comédie, et qui, à lui seul, forme déjà un public sur la scène même. Il se complait à toutes ces petites gredineries; ses rancunes de gentilhomme dégommé par la bourgeoisie trouvent leur compte aux petits tripotages qui lui sont servis; il encourage lui-même les cuisiniers et crie bravo à chaque ragoût nouveau qu'on lui donne à flairer. La filouterie ne lui déplaît pas; il trouve qu'elle fait bien dans le tableau de la société moderne; elle lui procure, par opposition, des voluptés rétrospectives. Au milieu des crapulards de toute sorte qu'il hante et fréquente, toujours avec un nouveau plaisir, il frétille d'aise et se gaudit. Son unique plaisir de gentilhomme est à cette heure de contempler ces pourritures vernies et si bien enchâssées, de les remuer, la main aristocratiquement gantée, du bout de sa canne ancien régime. L'autre public, celui de la salle, en fait-il autant? Je ne crois pas que la comédie de M. Augier, habilement pêchée en eau trouble, soit de nature à soulever de bien vives protestations, à exciter l'indignation de tant d'honnêtes gens qui l'écoutent. Elle a d'abord trop d'esprit pour cela. Les mots scintillent; tous les personnages en sont bourrés; il suffit de les toucher, voilà le mot qui part. Entre gens de tant d'esprit, d'où viendraient les préjugés? Pourtant, ce n'est pas l'intention de s'indigner qui paraît avoir manqué au charmant auteur de *la Ciguë*. Au lieu du masque de la comédie, c'est même souvent le fouet de la satire qu'il soulève. Mais ses personnages ressemblent au personnage antique : « Frappe, mais écoute », disent-ils, — et on oublie de frapper, ou si l'on frappe, c'est quelquefois trop tard ou trop fort.

Cette pièce si remarquablement jouée, trop bien jouée peut-être, si remarquablement faite, trop bien faite peut-être, est-elle satire ou comédie? Je serais embarrassé de me prononcer là-dessus. Ce que je sais bien, c'est que cette œuvre en cinq actes est un tableau fort bien agencé, avec un grand art, un vrai, un honnête et solide talent. Dois-je dire ma pensée? M. Augier qui sous tant de rapports me paraît excellemment doué, M. Augier qui a dans l'esprit une verte santé, bien rare aujourd'hui, dans l'exécution une verve et une finesse d'artiste, dans le sentiment une poésie gracieuse, M. Augier manque, je crois, d'une chose

essentielle non-seulement au satirique, mais au poète comique lui-même, d'ailleurs si différent à tant d'égards : il n'a pas la mélancolie. Le poète comique rit, mais il y a de la souffrance et de l'âpreté dans son rire, de la tristesse étouffée dans sa gaieté. C'est d'un fonds caché de tristesse et d'amertume qu'il tire ses personnages et la peinture énergique ou mordante des vices et des caractères. Il rit, parce qu'il mourrait de douleur s'il ne riait pas. Il se garde de faire montre de sa misanthropie, mais le misanthrope est en lui. Consultez Molière, observez tous ceux qui, sur la scène comme acteurs, ou dans leurs œuvres comme écrivains, ont eu ce privilège de faire rire en dévoilant à l'homme avec éclat le côté comique de l'humanité : ils ont chèrement payé ce privilège. On pourrait expliquer pourquoi ; il me suffit ici de mentionner le fait.

Le masque comique est tapissé d'épines à l'intérieur ; des pleurs de sang, qu'on ne voit pas, ruissellent en dessous. Héraclite et Démocrite se confondent dans un Aristophane ou dans un Molière. Or M. Augier n'est pas de la classe de ces grands flagellants, voilà tout ce que je veux constater, sans lui rien enlever de son mérite réel ni de son individualité. Il est de la classe des esprits où le sentiment poétique et la raison, la rêverie et le bon sens se marient dans un agréable équilibre ; il est surtout de ceux qui manient avec un art d'écrivain la langue que nos maîtres ont parlée, une langue incomparable. Digne d'être goûté, applaudi par tous ceux qui ont gardé quelque sens pour la bonne littérature, on peut d'avance affirmer qu'il ne sera jamais vulgaire. Il y a en lui plus de Boileau que de Molière, mais c'est du Boileau mêlé de rêverie byronienne, sans le désespoir byronien, veine encore empoisonnée, si l'on veut, mais dont la saine et joviale nature de M. Augier triomphe sans effort. J'en appelle de nouveau à cette ravissante création par laquelle il débuta, *la Cigüe* ! Elle dit M. Augier tout entier.

Veut-on appeler comédie toute pièce de théâtre qui n'est pas un drame, alors M. Augier est un auteur comique. Veut-on définir rigoureusement le genre comique, d'après les définitions que les maîtres en ont données dans leurs œuvres, alors M. Augier n'est pas un auteur comique. Encore moins est-il un auteur dramatique. Si M. Augier n'est pas fait pour la pure comédie de caractère, il n'est pas fait davantage pour la pure comédie d'intrigue : mais il est né cependant pour le théâtre, et il y réussira toujours dans des œuvres où se mêleront en une mesure harmonieuse la comédie de mœurs avec la comédie d'intrigue. C'est ce genre mixte, le mieux cultivé de nos jours sur la scène, qui est vraiment le sien. Il s'y est tenu jusqu'à ce jour ; il s'y trouve encore dans sa nouvelle pièce, malgré quelques digressions peu favorables, en sens divers. La pièce qui se joue prête le flanc à plus d'une critique, mais la critique qu'elle soulève est de celles qui honorent une œuvre. Elle vaut mieux que certains éloges témérairement prodigués. C'est là aussi une prérogative du talent réel et qui se respecte, de ne pouvoir susciter la critique sans qu'elle tourne encore en sa faveur. Il me semble que la légitime réputation de M. Augier sortira confirmée de cette épreuve. La rançon des défauts que sa pièce peut révéler aux esprits rigoureux se trouve dans les qualités dont il a fait preuve en mainte scène d'un grand mérite. Et puis, son œuvre, on le reconnaît aussitôt, a été mûrie et travaillée avec soin. C'est un bon exemple que M. Augier a donné, mais que peut-être il restera seul à suivre.

Nous n'aimons pas la camaraderie, ce n'est pas un motif pour refuser une mention à l'un de nos collaborateurs lorsqu'il s'aventure dans les régions de la

publicité. Tenez donc pour avéré que M. Louis Lacombe a fait représenter au Théâtre-Lyrique une opérette en un acte : « *La Madone* ». M. Lacombe aurait droit de nous en vouloir si nous disions ici qu'il a fait un chef-d'œuvre. Mais nous surprendrions beaucoup ceux qui connaissent son sérieux talent de musicien, si nous allions dire le contraire. On ne nous croirait pas, et l'on aurait raison.

Un nouvel acteur est entré en scène à l'Académie française, apportant sous son froc de moine certain produit de contrebande dont il a fait publiquement l'exhibition. Le Père Lacordaire, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est-il bien sûr de n'être pas entaché d'une double hérésie? Au point de vue de l'Église, dans tous les cas, son discours sent terriblement le fagot. Mais il y a, comme chacun sait, fagots et fagots. Ceux du dix-neuvième siècle doivent laisser à désirer aux yeux de quelques âmes charitables. Quoi! le dominicain va chercher son idéal en Amérique? Il a passé l'Océan dans l'élan de son enthousiasme pour la liberté individuelle; comment s'y prendra-t-il pour revenir à Notre-Dame? — Je ne dis pas à Rome, M. Guizot s'est chargé de faire pour lui le voyage. Ce chassé-croisé ne manque pas de porter avec lui ses enseignements. — On aurait pu croire l'Institut transformé ce jour-là en tour de Babel. J'avoue, plein de confusion, que je m'attendais à tout autre chose, ayant rêvé que M. Lacordaire nous parlerait de l'Immaculée Conception, et non de ce peuple américain infesté jusqu'à la moelle de protestantisme.

La pure mémoire de M. de Tocqueville sanctifiait les esprits et dominait l'assemblée. C'est lui qui, du fond de la tombe, a fait le plus beau discours et le plus éloquent. Tandis que M. Lacordaire prêchait, tandis que M. Guizot professait, tous deux parlant avec un talent égal à leur renommée, nous entendions M. de Tocqueville, ce doux apôtre, dire au dominicain : « Vous voulez faire entrer la religion dans la liberté, et je le veux aussi; » à l'historien, au professeur illustre : « Vous voulez faire pénétrer la liberté dans la religion; je le veux comme vous : soutenez donc l'un et l'autre, professez et prêchez la liberté religieuse; car la religion de la liberté, c'est avant tout la liberté de la religion. »

CHARLES DOLLFUS.

Nous avons récemment annoncé la publication d'un nouveau recueil mensuel, la *Critique française*, dont le titre et l'intention sont du plus heureux augure, et qui est appelé à prendre une place fort honorable, si, comme nous aimons à l'espérer, il tient les promesses de son programme. Il suffira pour cela que les écrivains qui se sont réunis sous l'habile direction de M. Desmarests sentent la valeur du titre qu'ils ont accepté et le poids des devoirs qu'il impose. Bien que les lettres contemporaines puissent revendiquer des critiques fort éminents, on n'en doit pas moins reconnaître qu'en somme la critique française n'existe plus qu'à l'état d'idéal dans ce temps de camaraderie, d'admiration réciproque et d'improvisation générale. La mission que la *Revue nouvelle* s'est donnée implique

un véritable travail de restauration, auquel les encouragements du public ne feront pas défaut, s'il est sérieusement entrepris.

Il y a deux sortes de critique, celle dont on a dit, avec beaucoup de raison, qu'elle était aisée, qui formule ses jugements au hasard, selon l'impression du moment, en dehors des principes et au gré de rancunes ou de convenances personnelles. Celle-là n'a que des représentants trop nombreux, et n'a nul besoin d'organe spécial. L'autre a des principes et des doctrines, va au fond des choses, découvre leur raison d'être, pénètre les secrets de l'inspiration et révèle au génie même les lois du génie. C'est de cette deuxième critique que le besoin se fait fortement sentir, et c'est elle que nous aimerions à trouver dans le nouveau recueil.

La *Critique française* s'est tracé un champ fort vaste, et comprend, à côté des livres, les recueils périodiques consacrés à la littérature et à l'art. Ce n'est point la matière qui fera défaut à son zèle.

A. N.



CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS, TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

ÉTUDES DE MYTHOLOGIE ALLEMANDE.

PREMIER ARTICLE.

Un jour, dans mon enfance, je regardais faucher le blé ; des nuages blancs et épais s'élevaient au nord, par-dessus les montagnes de la Forêt-Noire. Tout à coup l'un des faucheurs, ayant regardé de ce côté, s'écria : « Voici les filles de la Forêt-Noire qui retroussent leurs manches. » Il désignait du doigt les nuages blancs qu'il comparait à des bras de femme. Cette expression pittoresque me frappa, et plus tard, sur les bancs de l'école, lorsque je lisais les vers d'Homère parlant d'Héra aux bras de lis, je ne pouvais m'empêcher de penser à mon faucheur et aux filles de la Forêt-Noire. Mais si l'écolier avait eu alors la hardiesse d'exprimer sa pensée, son professeur, homme fort érudit du reste, l'aurait infailliblement taxé de fantaisie puérile. Il aurait eu tort cependant ; qu'on me permette d'en fournir la preuve.

L'un des dieux païens de l'ancienne Allemagne s'appelait Frô, ce qui veut dire « seigneur »¹. Un jour que Wôdan, le Jupiter du Nord, était absent de son palais, Frô, poussé par la curiosité, y entra et monta sur le trône, du haut duquel, d'un seul coup d'œil, on embrassait le monde entier. Frô, en regardant vers le nord, y vit une belle et grande maison au milieu d'une vaste cour ; une jeune fille la traversait ; en élevant sa main pour ouvrir la porte, elle fit, de la blancheur éclatante de son bras, resplendir et les airs et les eaux, et le monde tout entier. A cette vue, un amour immense pénétra le cœur du

¹ Le féminin est dans l'ancien haut allemand *frouwa*, dans l'allemand moderne *frau*, ce qui veut dire *dame*, *domina*.

dieu, et ce fut là sa punition pour avoir osé monter indiscrètement sur le trône de Wôdan. Quelle que fût en effet l'ardeur de son amour, il ne pouvait espérer de jamais posséder l'objet de ses vœux; car cette femme était Gart, la vierge de l'*aurore boréale*, fille de géants, vivant avec les dieux en guerre continuelle. Frô, consumé d'un chagrin profond, lorsqu'il fut rentré chez lui, ne voulut plus ni dormir, ni manger, ni boire, et personne n'osa lui adresser la parole. Ses parents Wôdan et Freyja, craignant pour sa vie, envoyèrent enfin vers lui son ami de jeunesse, le fidèle Glänzer (le Brillant), afin qu'il lui parlât et le fit sortir de son humeur noire. Glänzer y alla, et lui rappelant les joyeuses années de jeunesse passées ensemble, il le conjura de quitter son chagrin et de lui ouvrir son cœur; et voilà que la parole de l'amitié lui fit rompre le silence. Frô parla donc ainsi : « Au nord, au fond du nord, j'ai vu se promener une jeune fille, dont la beauté fit resplendir les airs et la mer; et moi, je l'aime, cette fille, je l'aime d'un amour plus ardent qu'aucun jeune homme jamais n'éprouva au printemps de la vie : mais, hélas ! tout s'oppose à mon amour. C'est pourquoi je suis désolé, c'est pourquoi le sommeil reste loin de mes yeux et le repos loin de mon cœur, c'est pourquoi j'ai cherché la solitude; si cette femme ne peut m'appartenir, je ne veux pas vivre plus longtemps. » Glänzer répondit : « Donne-moi ton cheval rapide, qui me portera sans danger à travers la *waberlohe* (cercle de feu qui entoure la demeure des géants), donne-moi ton épée qui d'elle-même s'élance contre les géants et qui s'éjouit d'être trempée dans leur sang, alors je tâcherai d'obtenir pour toi la main de Gart la Brillante. » Frô y consentit de bon cœur; ainsi il abandonna son arme puissante et *il ne pourra plus vaincre quand se livrera la dernière bataille* : désormais il ne fera plus que présider aux œuvres de la paix. Mais son fidèle serviteur, monté sur le rapide coursier, s'élança comme une tempête par-dessus les montagnes humides, les sombres vallées et les plaines vaporeuses, et il arriva vers la demeure de la vierge brillante. Malgré les flammes qui jaillissaient autour de la montagne, malgré les chiens furieux qui gardaient la porte d'entrée, le cavalier intrépide avançait toujours et triompha de tous les obstacles. Les sabots de son cheval firent retentir les portiques, trembler la terre, et jusqu'aux fondements des demeures. C'est pourquoi la vierge, ayant aperçu l'étranger la première, le fit inviter à entrer dans la salle et à boire le doux hydromel. Glänzer, s'approchant, offrit à la vierge onze pommes d'or, si elle voulait convenir qu'elle n'aimerait personne plus que Frô. Gart refusa. Alors il lui offrit la bague enchantée de Wôdan, de laquelle

chaque neuvième nuit dégouttent huit autres anneaux d'or de la même valeur. Gart refusa encore, disant que dans la maison de son père elle ne manquait ni d'or ni d'aucune autre chose. Le messenger irrité menaça de lui trancher la tête de son épée, si elle continuait de refuser. Elle persista dans sa première réponse. Enfin Glänzer éclata, proférant les exécutions les plus horribles : « Mon épée tranchante, dit-il, fera périr ton père et toi-même, je te forcerai par la baguette enchantée et je te porterai où nul œil ne te reverra ! Tu seras assise sur le nid de l'aigle, la face tournée contre les abîmes de la mort. La nourriture te causera plus de dégoût que l'aspect du serpent tentateur n'en cause aux mortels ! Tu deviendras un monstre affreux ; l'angoisse sera la compagne qui ne te quittera plus ; la langueur te consumera d'un matin à l'autre ; la solitude et l'ennui mortel feront couler tes larmes ; épuisée, courbée, épuisée, tu te traîneras chaque jour vers la demeure de tes parents, et un géant hideux à trois têtes partagera ton lit ! Que tu sois comme le chardon infertile qui se flétrit sur le toit de la maison ! Que tu sois comme l'épine qui est brûlée dans la fournaise ! La colère de Wôdan, prince des dieux, pèse sur toi ; Frô, que tu refuses, te charge de ses exécutions. Fuis, ô vierge ! fuis avant que la colère des dieux ne s'abaisse sur toi. Écoutez, ô géants ! écoutez, ô nains ! écoutez, elfes, écoutez vous-mêmes, ô dieux ! comment je bannis la vierge de la société de l'homme, des joies de l'homme ! *Froid enragé*, c'est ainsi que s'appelle le géant qui te possédera derrière la haie de la mort, là où des esclaves hurlants apaiseront ta soif d'eau de chèvre : tu n'auras pas d'autre boisson, ô vierge ! d'après ma volonté, ô vierge ! d'après ta volonté. Dans ton corps je grave trois runes enchantées : Amour sans puissance, désirs sans satisfaction, et l'impatience qui te consume. C'est moi qui les ai gravées dans ton corps, c'est moi seul qui pourrai les ôter : à présent, à toi de choisir. » A ces conjurations terribles, à ces menaces d'enchantements, la vierge céda et dit : « Je n'aurais pas cru que jamais je pourrais aimer un dieu. » Elle promit d'épouser Frô après neuf nuits¹, et elle tint parole. Mais ces neuf nuits semblaient une éternité à Frô consumé des feux de l'amour divin, et ce fut avec une joie extrême qu'enfin, les neuf jours et les neuf nuits passés, il emmena chez lui, dans sa demeure splendide, Gart la Brillante. Les dieux et les déesses assemblés lui firent l'accueil le plus amical, et elle fut reçue au nombre de ces dernières².

¹ Les peuples germaniques, anciennement, comptaient les nuits au lieu des jours.

² D'après Th. Colshorn, *Deutsche Mythologie*, p. 211, etc.

Il n'est besoin d'ajouter aucune explication à ce récit, qui s'explique lui-même quand il appelle Gart la vierge de l'*aurore boréale*. Ce phénomène brillant qui, de sa lumière phosphorescente éclaire les nuits longues et sombres du Nord, c'est une vierge dont les bras, d'une éblouissante blancheur, font resplendir les contrées glaciales où habitent les géants. Voilà le germe, la conception primitive d'où naquit le mythe que nous venons de rapporter. Cependant il s'en faut que cette conception soit le seul élément constitutif qui y entre. A côté d'elle il y a une pensée morale qui, dans le texte même, se formule ainsi : « Le dieu, vaincu par l'amour, abandonne son épée; donc, étant sans défense, *il ne pourra plus vaincre quand se livrera la dernière bataille*, il devra mourir; mais mieux vaut mourir que de n'avoir pas aimé! L'union de ces deux éléments, de la conception d'un fait naturel et d'une pensée morale, a produit le mythe qui les met en action.

Cette analyse très-simple peut s'appliquer à tout autre mythe. Partout nous trouverons, ou du moins nous devons supposer les trois éléments suivants :

En premier lieu, la conception primitive d'un fait naturel, d'un phénomène quelconque qui forme le germe du mythe ;

En second lieu, le récit qui, par la combinaison avec d'autres faits, met en action cette donnée primitive ;

Enfin, la pensée morale qui anime et qui inspire ce récit. Quelque simple que cette analyse nous puisse paraître, elle n'a pas toujours été admise. Pour s'en convaincre, il suffit d'un coup d'œil jeté sur les annales de la science qui nous occupe. Déjà dans l'antiquité il n'y a guère eu de doctrine philosophique qui n'ait prétendu interpréter la mythologie à sa façon, plus ou moins rationnelle, plus ou moins erronée. Le système mythologique le plus fameux de cette époque, et qui s'éloignait le plus de la foi naïve, c'était l'evhémérisme, appelé ainsi du nom de son auteur, qui supposait que les personnages et les récits mythiques n'étaient au fond que des personnes et des faits historiques, les premières transformées en divinités, les seconds passés à l'état de légendes. Si radicalement faux que puisse être ce système, il est juste de lui reconnaître le double mérite d'être très-conséquent en lui-même, et d'avoir toujours trouvé, des temps les plus anciens jusqu'à nos jours, des partisans zélés qui ne se lassaient pas de confondre l'histoire avec le mythe. Le paganisme vaincu, on aurait dû croire que la mythologie serait mieux comprise, parce qu'il n'y avait plus de scrupule religieux qui en obscurcît l'intelligence. Il n'en fut rien. Au contraire, les Pères de l'Église, contents d'en être

quittes à si bon marché, déclaraient volontiers les *fables* païennes pour des inventions du diable, ou simplement pour des mensonges, en répétant, à leur façon, les théories evhéméristes. Le moyen âge n'est pas allé au delà. Survint la réformation avec une recrudescence de fanatisme religieux, puis deux siècles qui, comme pour démentir de la manière la plus cruelle la croyance au progrès de l'esprit humain, furent occupés surtout à brûler des sorcières. Il était donc réservé au dix-huitième siècle de faire ici, comme en tant d'autres choses, le premier pas en avant. Mais si le fanatisme religieux à cette époque ne régnait plus en maître absolu, le sentiment critique n'existait pas encore. Avide comme elle l'était de lumières superficielles, elle ne manqua pas de retomber dans le système evhémériste, qu'elle trouvait tout fait, et si bien pour lui plaire. Les traités mythologiques de ce temps-là fourmillent de princes et de princesses formant la cour autour du trône de Jupiter, qui a tout l'air d'un autre Louis XIV. En France, cette mythologie travestie resta longtemps en vogue avec l'école des classiques. En Allemagne, le prestige du dix-huitième siècle s'effaça vite au contact du dix-neuvième. Les Wolf et les Heine, comme précurseurs, les Creuzer, Voss, Lobeck, sur leurs traces, jetèrent les premiers fondements d'une véritable science mythologique. Les débats devenus célèbres entre l'auteur de la « Symbolique » et celui des « Lettres mythologiques » contribuèrent beaucoup à attirer l'attention de ce côté. Les travaux critiques de Lobeck, sans frayer un nouveau chemin, déblayèrent le champ pour des recherches ultérieures. Toutefois, malgré le zèle et le savoir fort grands que la philologie classique, et surtout l'école d'Otfried Müller ont apportés à ces études, le progrès décisif devait se faire d'un autre côté, où l'on se serait le moins attendu à le rencontrer. En effet, personne jusqu'alors n'avait soupçonné l'existence d'une « mythologie allemande », lorsque, en 1835, parut le livre ainsi intitulé, de Jacob Grimm. A part le travail et la sagacité extraordinaires qu'il a fallu pour recueillir un à un, dans une littérature immense et fort abstruse appartenant au moyen âge, comme dans une infinité de traditions populaires, les éléments jusqu'alors inaperçus qui entraient dans la composition de cette œuvre, ce qui la distingua surtout et fit qu'elle dépassa du premier coup toutes les recherches sur la mythologie classique, ce fut le sentiment profond qui poussait son auteur à envisager la mythologie comme une création essentiellement nationale et spontanée; en sorte que, dès lors, la question sur ses origines vint dans son esprit à coïncider avec le problème des origines du langage et de la poésie popu-

laire. De plus, la linguistique ayant, au commencement de ce siècle, établi pour la première fois la véritable filiation des langues, et cette filiation devant se retrouver dans les mythologies correspondantes, la grammaire comparée avec l'étymologie se chargèrent de leur côté de prouver cette hypothèse; il s'ensuivit que les premiers résultats de cette nouvelle méthode se trouvèrent également consignés dans l'ouvrage de Jacob Grimm. Dès ce moment la science mythologique était définitivement fondée, et de tous côtés on se hâta de remplir un programme tracé de main de maître.

Du reste, le parallélisme entre les deux sciences de la linguistique et de la mythologie est évident. De même que celle-là se compose de deux branches principales, de l'étymologie et de la grammaire, celle-ci a commencé dès maintenant à se diviser en deux classes de recherches correspondantes : la première, qui s'attache à trouver la signification naturelle et la forme primitive, bref, les origines des conceptions mythologiques, et la seconde, qui décrit l'histoire du mythe à travers les changements qui lui sont imposés par les progrès de la civilisation, et par une pensée morale de plus en plus abstraite qui s'y introduit. Nous allons, suivant cette division logique, envisager à part chacune de ces deux parties dans notre sujet.

I.

ORIGINES DE LA MYTHOLOGIE ALLEMANDE.

Les racines des mots étant les éléments les plus anciens du langage, il est clair que la science qui s'occupe d'elles pénètre le plus avant dans l'histoire des langues, et par conséquent sert le mieux à établir les degrés de parenté qui existent entre elles. Par une raison analogue, les recherches mythologiques qui se rapportent aux origines des croyances doivent être essentiellement comparatives. Deux méthodes y ont été employées tour à tour : la comparaison directe des conceptions primitives et la comparaison des mots qui les désignent. De cette manière, les résultats obtenus d'un côté peuvent toujours être vérifiés par ceux qui sont obtenus de l'autre. On comprend combien cette vérification doit être opportune, ou plutôt indispensable, sur un terrain qui est aussi glissant, aussi hérissé d'erreurs que celui de la mythologie. Heureusement nous y rencontrons tout d'abord les noms les plus célèbres, les autorités les mieux établies : outre Grimm, nous citerons Max Müller, Kuhn, Schwartz et Pott. Parmi ces savants, Max Müller et

Pott se sont attachés presque exclusivement à des recherches étymologiques. Le travail de Max Müller a été publié dans cette Revue même ¹. Les études étymologico-mythologiques de M. Pott sont disséminées dans plusieurs recueils périodiques ², et comme du reste elles ne traitent guère que de mythes grecs et italiques, nous n'aurons pas à nous en occuper ici. Restent les travaux de Kuhn et de Schwartz, auxquels nous ajouterons une publication de M. Mannhardt. Les études du premier, outre une série d'articles dans sa *Revue de philologie comparée*, se trouvent concentrées dans son ouvrage sur *La descente du feu et de la boisson des dieux* ³.

La pensée première qui se trouve au fond de l'étude de M. Kuhn revient également dans les publications de M. Mannhardt et de M. Schwartz. Le livre de M. Mannhardt, dont nous parlons ici ⁴, comprend deux monographies sur les divinités de la tempête et sur Holda avec les Nôrnes. Quant à la première partie, qui fournit un parallèle fort détaillé entre les mythes du dieu germanique Thôrr et ceux du dieu védique Indra, il convient de rappeler d'abord que, dans la pensée de l'auteur, on n'entend point soutenir que ces deux divinités soient historiquement la même, mais seulement que par leurs attributs, leurs fonctions et leurs mythes, elles paraissent correspondre à une seule et même conception primitive. Les analogies, en effet, sont tellement nombreuses qu'on ne saurait se défendre contre l'argumentation dont nous allons donner le résumé.

Indra, dans les Védas, est le dieu du ciel, le Jupiter indien. Thôrr, originairement, avait le même rôle. Mais à une époque plus récente, les deux divinités, ou plutôt la divinité qui tenait leur place avant la séparation des peuples indo-germaniques, devint plus spécialement la divinité de la tempête, qui garde les nuages représentés sous forme de vaches dont elle boit le lait, c'est-à-dire la pluie. Indra est accompagné des Marouts et des Ribhous, personnifications des vents et des forces élémentaires qui correspondent, étymologiquement même, aux mâres et aux elfes de la suite de Wôdan. Les âmes des morts se mêlent au nombre de ces esprits. Les Marouts traient les vaches-nuages, et quand la vache est tuée et mangée, ils la ressuscitent par des enchantements prononcés sur la peau. Thôrr également ressuscite le bouc,

¹ Livraison du 31 juillet 1858.

² Voyez les bulletins philologiques dans les deux dernières années de cette *Revue*.

³ Berlin, 1859. Voyez *Revue germanique*, 30 novembre 1859. La *Revue* s'occupera prochainement avec étendue de cet important travail.

⁴ *Germanische Mythen*, von W. Mannhardt. Berlin, 1858.

son animal sacré, après qu'on l'a mangé en n'en laissant que la peau et les os. Autre part on se représentait les nuages sous forme de femmes. Le démon qui les enlève s'appelle Vrita (« *qui cache* »), ou Abi (= ἄβις, *anguis*), dieu-serpent qui est combattu et tué par Indra. Le démon qui lui correspond dans la mythologie germanique est nommé, d'après les différents dialectes, Agi, Uoki, Oegir, Ecke, Eckart. Comme serpent, il entoure la terre, c'est-à-dire qu'il représente la mer, laquelle, suivant le principe de dislocation déjà énoncé, a remplacé la mer céleste. Plusieurs attributs sont communs à Thôrr et à Indra : le marteau de la foudre, la ceinture miraculeuse (l'arc-en-ciel), le tonnerre comme voix du dieu, les chevaux de l'éclair, la barbe d'or qu'ils secouent dans la colère; attributs qui résument la puissance et la force suprêmes. Ces mêmes divinités président à la vie, à la famille, au mariage, et c'est pourquoi elles sont quelquefois représentées sous forme phallique. Elles protègent le foyer, la maison, la tribu; elles guérissent les maladies, procurent de la croissance aux plantes, leur amènent la pluie et le soleil, et creusent le lit des fleuves. Pour traverser la mer céleste, elles possèdent un vaisseau merveilleux, et, comme gardiennes de l'or (du soleil), qu'elles arrachent aux démons, elles deviennent les dieux protecteurs de la richesse. Maintes fois il est question des voyages que ces dieux font vers l'est; c'est à cause de l'aurore qu'ils disputent aux démons. Ces derniers s'appellent en vieux scandinave, *jötnar* = sanscrit *atrin*, ce qui veut dire *mangeurs*. Un autre nom scandinave de ces démons ou géants est *thursar*, « *qui ont soif* ». Parmi les mythes nombreux sur les combats livrés aux géants par les divinités célestes, il en est un qui mérite une attention particulière, à cause de l'analogie exacte qu'il présente des deux côtés. La lutte passant par plusieurs péripéties, suivant les différentes saisons de l'année, c'est pendant l'hiver que les démons obtiennent le dessus. Alors, pendant les sept mois d'hiver, ils bâtissent sept châteaux dans lesquels ils enferment les vaches ou femmes célestes, jusqu'à ce qu'au printemps Indra leur rende la liberté. « Tu as vaincu les troupes bruyantes et guerrières, tu as détruit, ô Indra, les sept châteaux bâtis dans l'automne », s'écrie le poète dans les Védas¹. Quelquefois on regardait ces châteaux comme un piège que les géants tendaient aux dieux. « Une fois, raconte une légende scandinave², un géant des montagnes se présenta devant les dieux, et leur offrit de leur bâtir un

¹ Langl., *Rigvéd.*, II, 9, 2.

² Gylfag, 42.

château *pendant l'hiver*. Pour récompense, il demandait Freyja, déesse de l'amour, avec le soleil et la lune. Le travail devait commencer au premier jour d'hiver, et s'il n'était pas terminé avant le premier jour de l'été, le géant devait perdre sa récompense. Les dieux y consentirent, espérant que le géant n'en finirait pas dans le temps indiqué. Mais il amena un cheval de grandeur immense, qui chariait des pierres énormes. Déjà le travail approchait de sa fin lorsque les dieux, craignant d'être pris au mot, réussirent à l'interrompre par la ruse de Loké, qui se transforma en jument afin de séduire le cheval du géant. Celui-ci, trompé dans son attente, entra en fureur, et, en se débattant contre les dieux, il fut tué par Thôrr. » Grimm, dans sa *Mythologie*¹, a déjà remarqué que les murs cyclopéens et les constructions attribuées au diable dans le moyen âge se rattachent à ce mythe sur les châteaux d'hiver bâtis par les géants. Nous y reviendrons encore.

Le culte des deux divinités montre également de nombreuses ressemblances. Il se célébrait sur les montagnes et dans les forêts. L'autel sur lequel on sacrifiait à Indra était une espèce de pilier à huit arêtes appelé gûpa, et que l'on comparait à l'éclair à huit pointes. On l'oi-gnait de beurre purifié en chantant des strophes du Rigvéda composées dans le mètre nommé trishtubh. Par une analogie frappante, c'étaient les piliers du *haut siège*, place d'honneur près du foyer, qui, dans les contrées du Nord, étaient consacrés à Thôrr, et qui supportaient ordinairement l'image de ce dieu. Les émigrants qui peuplaient l'Islande avaient l'habitude d'emporter avec eux ces piliers de bois, et de les jeter à la mer pour que le dieu leur montrât la place où ils pourraient fonder leurs habitations. La place où la solive était jetée à la côte était l'endroit désigné. Ajoutons encore qu'en Allemagne même, les deux poteaux de la porte se trouvaient souvent ornés des symboles de ce dieu. — Le coucou et le bouc étaient également consacrés à Thôrr et à Indra. Quelquefois ce dernier prend la forme d'un bélier, et les Védas lui attribuent des mâchoires d'or d'une grandeur immense : c'est pourquoi sa voix s'appelle le tonnerre de ses mâchoires. Encore aujourd'hui, dans certaines processions populaires de l'Allemagne du Nord, on promène, entre un cavalier à cheval blanc (Wôdan) et un homme enveloppé de paille (Thôrr), une image formée d'une perche sur laquelle on a tendu une peau de bouc surmontée d'une tête en bois qui a la mâchoire inférieure mobile et que l'on peut mettre en mouvement par un mécanisme fort simple. Cette figure s'appelle le

¹ P. 514, etc., 2^e édit.

bouc à sonnettes (klapperbock), à cause du bruit produit par les mâchoires. — Enfin, pour noter un dernier trait de ressemblance entre Indra et Thôrr, tous les deux recevaient les âmes des morts. Quant à la distinction d'après laquelle Thôrr recevait seulement les âmes des serfs, tandis que les nobles allaient vers Wôdan, nous y reviendrons plus loin.

La deuxième partie du livre de M. Mannhardt nous fait passer de l'antiquité la plus reculée au présent même.

Tout le monde connaît le joli petit scarabée appelé coccinelle. Il porte, dans les différentes langues, une foule de dénominations dont nous ne citerons que les quelques noms français : vache à Dieu, cheval à Dieu, bête à Dieu, bête de la Vierge, bête à la Vierge. Une trentaine de petites chansons populaires, recueillies de tous les pays germaniques, prouvent que cet insecte était consacré à une divinité solaire qui protégeait l'amour, la famille, les moissons et les troupeaux. En Allemagne, cette divinité s'appelait Holda, et Freyja dans le Nord. D'après les chansons populaires, dont nous allons traduire quelques-unes, elle demeure dans un puits, le puits céleste, où elle tient cachés le soleil et les petits enfants qui ne sont pas encore nés.

En Souabe, l'enfant, en plaçant la coccinelle sur sa main, chante :

Petite vache à la Vierge,
Monte, monte sur le siège,
Monte, monte dans le ciel,
Apporte-nous le beau soleil.

Dans les îles du Nord :

Poulet d'or, poulet d'or,
Laisse luire le soleil;
Les nuages de pluie, les nuages de pluie
Laisse chasser par le vent.
Qu'il fasse clair au sud,
Que les nuages descendent vers le nord.

La jeune fille observe la contrée du ciel vers laquelle la coccinelle placée sur sa main s'envole, et espérant que son fiancé lui viendra de ce côté, elle dit,

En Suède :

Fille de Marie,
Vierge aux clefs,
Envole-toi vers l'est,
Envole-toi vers l'ouest,
Envole-toi où demeure mon bien-aimé.

Dans l'Allemagne du Nord :

Petite poule du soleil,
Petite poule de la pluie,
Quand est-ce que je serai fiancée?
Un an, deux ans, etc.

et alors elle continue à compter jusqu'à ce que la coccinelle s'envole,
— dépitée quelquefois, quand elle se fait trop attendre. — Les allusions mythologiques s'accroissent davantage dans les rimes suivantes.

A Baden en Autriche :

Chère petite femme,
Vole par-dessus le puits;
Laisse aujourd'hui ou demain
Luire le beau soleil.

A Presbourg les enfants chantent en dansant :

Chère dame, ouvre la porte,
Fais monter le cher soleil;
Laisse la pluie dedans,
Laisse la neige se fondre.
Les anges sont assis derrière le puits,
Ils attendent le cher soleil ¹.

Quand le soleil paraît, ils tombent à terre en s'écriant :

Il vient, le soleil; le soleil, il vient,
Les anges tombent dans le puits.

Enfin en Franconie :

Bête de Dieu, envole-toi,
Monte avec moi dans le ciel,
Apporte-m'en un petit plat d'or,
Avec un petit enfant d'or emmaillotté dedans.

Ces chansons ouvrent à notre regard un pays de merveilles, le *Pays des Anges* (Engelland). Une foule d'autres chansons populaires, de légendes et de rimes employées dans les jeux d'enfants, en font la description. Tantôt c'est un château d'or entouré de jardins magnifiques, tantôt c'est un puits d'où coule du lait, et sur ses bords s'épanouissent les plus belles fleurs qui cachent du miel dans leur calice. C'est de ce miel que la *mère de Dieu* nourrit les enfants qui ne sont pas encore

¹ On se rappellera la chanson des enfants grecs : « Ἐξελ' ὦ φιλ' ἡλια, » Pollux, IX, 7.

nés. Voici en quels termes une de ces chansons parle de cette mère céleste et de sa demeure :

C'est un jardin bien beau,
Avec des maisons transparentes
Entourées de belles fleurs.
Le chemin qui y conduit est d'or,
Les degrés sont de cristal.
En haut est assise
La femme la plus belle,
Qui tient l'enfant dans ses bras,
Avec le sceptre et la couronne.

Cette mère céleste, c'est Holda, qui y reçoit les âmes des morts et qui de nouveau les renvoie sur la terre pour y renaître. Sa demeure, le Pays des Anges, est la voûte céleste, appelée aussi la *Montagne de verre* (c'est pourquoi dans la chanson que nous venons de lire il est question de degrés de cristal). Dans l'Edda, cette demeure des âmes est désignée encore plus exactement. C'est le troisième ciel appelé Vidhbláinn, c'est-à-dire *Vaste-Bleu*, avec le palais Gimill, qui est plus beau que les habitations des dieux et plus brillant que le soleil¹. Les étoiles reçoivent leur lumière de l'éclat qui sort de ce palais. Il y règne un printemps éternel. Toute la végétation terrestre en vient au printemps, en même temps que le soleil, et y retourne en hiver. Les elfes qui y demeurent sont occupés à produire les fleurs et les fruits. Leur action bienfaisante s'étend sur toute la nature. Quelquefois ils se transforment eux-mêmes en fleurs, en plantes et en arbres qui font entendre des plaintes et versent du sang quand on les abat. L'affinité très-proche qui existe entre les elfes et les âmes des morts, unie à la croyance que les âmes descendent du Pays des Anges pour renaître sur la terre, tient au dogme de la palingénésie, qui était commun aux Germains, aux Celtes, aux Romains, aux Grecs et aux Indiens. Plusieurs légendes allemandes supposent que les âmes, avant d'être nées, existaient sous forme de papillons, de scarabées, de mouches, etc.

¹ Les Indiens également distinguaient trois ciels, et dans le troisième ils plaçaient les Adityas, dieux suprêmes, qui pénétrèrent tout et qui savent tout. D'abord c'était la demeure de Varounas, qui plus tard est devenu le Neptune indien. Chez lui habitaient les Pitris, les *Pères*, c'est-à-dire les mânes qui président au ciel étoilé et aux éléments. Pour y arriver, il faut traverser un grand fleuve. C'est pourquoi, à l'occasion du sacrifice que l'on faisait le douzième jour après la mort d'un parent, on récitait une formule pour que l'âme du défunt, qui jusque-là était restée dans ce monde, fût transportée, à travers le fleuve Vaitarani, dans le pays des Pitris, par une vache céleste (Mannhardt, *l. c.*, p. 730 sqq.).

Dès lors on comprend parfaitement pourquoi la coccinelle est mise en rapport avec le Pays des Anges. D'autres animaux, tels que le cygne, la cigogne, le lièvre, sont chargés d'y conduire et d'en reconduire les âmes. Ici encore un grand fleuve, c'est-à-dire les eaux atmosphériques, entoure le pays des bienheureux, la voûte céleste, la Montagne de verre. C'est pourquoi dans le Nord il était d'usage d'exposer les morts dans un vaisseau qu'on abandonnait aux flots de la mer, ou de les brûler sur un bûcher érigé sur un vaisseau, ou d'ensevelir avec eux une petite nacelle, ou enfin d'élever un monument funéraire en forme de nacelle. Presque partout dans l'antiquité on avait soin de mettre une pièce de monnaie à côté du mort pour qu'il pût payer le trajet. — Dans un grand nombre de chansons, on remarque la formule : « Le Pays des Anges est fermé, la clef est perdue. » D'un autre côté, nous avons déjà vu que les démons, pendant l'hiver, enferment les vaches ou les femmes célestes dans leurs châteaux de glace. De cette manière nous sommes ramenés à notre point de départ, qui est la conception du nuage comme demeure céleste appelée tantôt *montagne*, tantôt *château*, tantôt *puits*. C'est ici qu'habitent, outre les âmes, les nymphes, les Apas ou Dêrapatnis des Indiens, les ondines (*Wasserfrauen*¹) de la mythologie allemande.

Par une analogie remarquable, les Védas, pas plus que les mythes germaniques, ne connaissent originairement d'autres déesses que les Apas, les ondines, avec Surya, le soleil ; qui est également féminin en allemand. M. Mannhardt cherche donc à prouver que les déesses germaniques qui figurent, chacune sous son nom propre, dans la mythologie plus développée, sont sorties peu à peu de la conception générale et indéfinie des ondines.

Ceci nous ramène au centre de la mythologie scandinave.

« Je connais un frêne, dit le poète², qui s'appelle Yggdrasil ; c'est un arbre élevé qui est mouillé d'un brouillard blanc. C'est de là que viennent les rosées qui tombent dans les vallées. Dans sa verdure éternelle, il s'élève au-dessus du puits d'Urdhre. De là viennent aussi des vierges très-sages, trois en nombre, qui sortent de la salle placée sous l'arbre. C'est elles qui donnèrent la loi au monde, c'est elles qui créèrent la vie, c'est elles qui décident du sort des mortels. »

Ces trois vierges s'appellent Urdhre, Verdhandi, Skuld, et, d'un nom commun aux trois, Nôrnes. On raconte de plus que chaque jour

¹ Littéralement et dans le sens plus général *femmes des eaux*.

² *Völuspá*, 19.

elles puisent de l'eau dans le puits et en aspergent le frêne, afin que ses branches ne se dessèchent pas. Cette eau est sacrée; tout ce qui tombe dans le puits devient blanc comme la peau à l'intérieur d'une coque d'œuf. La rosée qui descend du ciel s'appelle la *chute du miel* : les abeilles s'en nourrissent ¹.

Cet arbre, c'est la voûte du ciel qui s'étend au-dessus de nous. Ses branches, dit la légende, couvrent le monde entier et s'élèvent par-dessus le ciel. Trois racines le supportent : la première pousse dans le pays des Ases (dieux) et couvre le puits d'Urdhre, la deuxième dans le pays des géants du Nord au-dessus du puits du sage Mimir, la troisième enfin dans Niflheimr (pays des nuages). Sous cette dernière s'enfonce le puits Hvergelmir, habité de quantité de vers affreux et surtout du dragon Nídhögr, qui ronge sans cesse les racines du frêne.

Ces trois puits sont identiques au fond : ils représentent les eaux célestes envisagées sous trois aspects différents; au-dessus d'elles s'élève la cime de l'arbre appelé Yggdrasill, ce qui veut dire « *qui supporte Odhin* ». En effet, une légende raconte qu'Odhin (= allemand Wôdan) restait suspendu à cet arbre pendant neuf jours : ce qui rappelle le mythe homérique sur la punition d'Héra, que Zeus suspendit dans l'espace vide, attachée en haut dans le ciel et avec deux enclumes aux pieds. Si nous cherchons maintenant quelle conception primitive peut avoir produit ces mythes, nous la trouvons dans une expression populaire en usage dans quelques contrées de l'Allemagne. Quand, après le coucher du soleil, des nuages s'amassent à l'horizon, et en montant au ciel reproduisent à peu près la forme d'un arbre, les paysans disent : « *Voici l'arbre de la tempête qui fleurit, il pleuvra bientôt.* » Cette conception primitive s'est élargie plus tard pour devenir l'arbre de la vie, le symbole du monde entier. Au nombre des ondines, qui se trouvaient dans un rapport fort naturel avec l'arbre de la tempête, figuraient les Nôrnes, lesquelles, par un procédé de spécialisation, ont pris peu à peu un caractère distinct. Fait confirmé d'ailleurs par l'analogie des Valkûres, autres déesses germaniques qui, comme le dit leur nom, *choisissent ceux qui meurent dans la bataille*. Tantôt dans leur habit de cygne (c'est-à-dire changées en cygne) elles planent au-dessus de la mer et de la terre, elles se baignent dans des lacs solitaires, ou elles traversent les airs montées sur des chevaux de la crinière desquels une rosée fertile dégoutte dans les vallées. Tantôt elles sont envoyées par Odhin pour assister à la bataille et pour amener ceux qu'il invite

¹ Comparez Virg., *Géorg.*, IV, 2.

chez lui, c'est-à-dire ceux qui devront mourir. Le trait le plus frappant qui fait comparer les Nôrnes aux Valküres, c'est que les premières filent le fil de la vie, tandis que celles-ci filent le tissu magique d'où dépend le sort de la bataille. Quant aux chevaux des Valküres, il en est de même que des Açvines et des Gandharves indiens, des Dioscures et des Centaures grecs, qui tous, avant de se servir des nuages en guise de chevaux, avaient commencé par être eux-mêmes des chevaux célestes, c'est-à-dire des personnifications des nuages. C'est le nuage également, dans sa blancheur éclatante, qui est représenté par les Nôrnes et les Valküres changées en cygnes. Les deux espèces de déesses étaient donc identiques dans l'origine : compagnes d'Odhin ou Wôdan, dieu de la tempête, elles présidaient à l'armée des esprits, elles conduisaient les âmes des morts à travers le fleuve qui entoure la demeure des bienheureux, et là, elles leur offraient à boire la boisson céleste, c'est-à-dire les eaux célestes.

Voici maintenant les considérations qui nous aident à comprendre pourquoi cette première conception a dû se transformer avec le temps. La migration des peuples remua profondément le monde germanique. Pendant plusieurs siècles ces peuples ne respiraient plus que la guerre. Ils façonnaient donc, insensiblement et à leur insu, mais d'une manière qui se peut reconnaître encore aujourd'hui, leur religion à l'image de leurs tendances guerrières. Ainsi, on se représentait Odhin comme un puissant chef d'armée, entouré exclusivement des âmes des plus braves, qui s'assemblaient dans son palais appelé pour cela Valhöll (*salle des morts sur le champ de bataille*). Dès lors les compagnes d'Odhin devinrent ce que dit leur nom : des guerrières exclusivement chargées de choisir les héros tombés dans la bataille, de les amener vers Odhin et de les y servir, en un mot, elles devinrent des Valküres. M. Mannhardt leur compare les Völes (prophétesses) et les Fylgjes (anges gardiennes) scandinaves, les Viles esclaves, les Lakshmis indiennes.

Le caractère spécial des Nôrnes s'est développé d'une autre manière. Elles se comparent de tout point aux Moeres grecques, qui sont également au nombre de trois appelées Clotho (*qui file*), Lachésis (*le sort*) et Atropos (*l'inévitable*). La dernière représente la nécessité inévitable de la mort, tandis que le nom de la première rappelle la croyance que les Moeres, de même que les Nôrnes, au moment de la naissance filaient le fil de la vie. La légende plus développée disait que Clotho commençait le fil, qui était continué par Lachésis, et coupé par les ciseaux d'Atropos. Quelquefois cependant il est question seulement de deux Moeres, représentant les deux moments principaux de la naissance et de la

mort. Les Romains également connaissaient trois Parques : *Morta*, *Nona*, *Decuma*, mais dont les deux dernières représentent la même idée, étant nommées d'après le neuvième et le dixième mois de la naissance. — Quelquefois les *Moeres*, de même que les *Nôrnes*, paraissent aussi dans le moment de l'imposition du nom, pour offrir au nouveau-né leurs présents, bons ou mauvais. On se rappelle la belle légende de *Méléagre*. Lorsque cet enfant, le septième jour après la naissance, fut porté, d'après l'ancienne coutume, autour du foyer et reçut son nom, les *Moeres*, s'approchant de la mère, dirent : « Cet enfant mourra quand le morceau de bois qui brûle dans le foyer sera consumé par le feu. » La mère, effrayée, arracha le bois de la flamme et le garda dans une caisse. L'enfant était sauvé. Des années se passèrent, lorsqu'un jour la mère, ayant conçu une colère violente contre son fils, alluma le bois fatal, et à l'instant même l'adolescent mourut d'une mort subite. La légende scandinave de *Nôrna-Gestre* est fort analogue : l'enfant était couché dans le berceau. Deux cierges brûlaient à côté de lui, lorsque les trois *Völes* invitées par le père entrèrent et prédirent à l'enfant qu'il serait le favori de la Fortune et qu'il aurait une puissance plus grande dans le pays que n'en n'avaient eu ses parents et ses ancêtres. Tout à coup la troisième *Völe*, qu'on avait négligée jusqu'alors et qui s'en était fâchée, s'avança et dit : « Et moi, je lui destine de ne point vivre plus longtemps que brûlera le cierge allumé à côté de lui. Mais à l'instant même la *Völe* la plus âgée éteignit le cierge et le donna à garder à la mère, en lui recommandant de ne plus l'allumer que quand son fils désirerait voir son dernier jour. Le fils reçut, de ce fait, le nom de *Nôrna-Gestre* (*hôte des Nôrnes*); il vécut trois cents ans, après quoi, désirant de mourir, il alluma lui-même le cierge fatal et termina ainsi sa vie.

Le nom grec *Moirà* et le nom latin *Morta* dérivent tous les deux de la racine *mor*, qui veut dire *tuer*. De même le mot *Nôrn* dérive de la racine *nak*, qui présente le même sens. C'était donc l'idée de la mort qui avait donné le nom à ces déesses. La raison en est facile à comprendre. Le séjour de ces déesses, c'était la demeure céleste, où arrivaient les âmes en se séparant du corps. Elles étaient donc dans le rapport le plus intime avec la mort, et, en revanche, elles présidaient aussi à la vie en y ramenant les âmes destinées à renaître. De plus, comme elles étaient les déesses des nuages et que, d'après une conception qui revient dans presque toutes les mythologies, le nuage représente un tissu tendu au ciel, elles s'acquittaient donc de leurs fonctions en filant le tissu ou fil de la vie.

Nous n'avons pas encore épuisé la sphère d'action de ces déesses. Par imitation des institutions civiles, les dieux germaniques tenaient leurs cours de justice présidées par Odhin. L'affaire principale qu'on y débattait, c'était la vie humaine. Et comme les Nôrnes y étaient intéressées en première ligne, elles ne pouvaient guère manquer d'assister à cette assemblée, quoique chez les Germains les femmes en général ne prissent point part aux affaires publiques. Pour mieux faire comprendre le rôle que les Nôrnes jouaient dans ces cours de justice, il faut rappeler en quelques mots comment ces dernières étaient organisées. Les anciens Germains distinguaient entre le juge, qui était ordinairement le prince, et l'échevin, qui avait des fonctions propres à lui. Le juge instruisait le procès et présidait au tribunal; les échevins prononçaient le jugement, mais qui n'obtenait force de loi que lorsqu'il avait été confirmé par le juge. Tout cela se trouve exactement observé dans l'assemblée des dieux. Elle avait lieu sous le frêne Yggdrasill. Les dieux eux-mêmes, les Ases, y avaient le rôle de juges, les Nôrnes celui d'échevins. Dans la vie ordinaire, le jugement sanctionné par le juge s'appelait *lag* ou *lög* (— *statutum*, de *legen* — *statuere*). Un composé de ce mot : *örlög* ou *urlac*, désigne le *sort*, sentence des Nôrnes confirmée par les dieux.

Par un dernier effort d'abstraction, les Nôrnes devinrent les personifications des trois temps du passé (*Urdhre*), du présent (*Verdhandi*) et de l'avenir (*Skuld*). La première, étant la plus âgée, apparaissait aussi comme la plus bienveillante, tandis que la dernière, l'avenir incertain, représentait la méchanceté, le mauvais côté du destin.

Nous devons passer ici les nombreuses preuves rassemblées par M. Mannhardt, et témoignant que le culte et le mythe des Nôrnes du Nord étaient également connus dans l'Allemagne du Sud, quoique la tradition en soit fort incomplète.

Un dernier chapitre fort intéressant traite du fil des Nôrnes. A la naissance de Helgi, héros scandinave, les Nôrnes tendirent au ciel des fils d'or qui embrassaient le territoire que le nouveau-né devait posséder plus tard. Ce cordon ou ce fil, qui entoure ce qui a été limité par le sort et le protège contre tout danger, se rencontre sous mille formes dans les usages, dans le mythe, la superstition et la chanson populaire. Une chaîne d'or allait tout autour du temple d'Upsala. Le changeur de Prague devait fournir tous les ans, à la Saint-Gall, au cloître de Kladrau, un fil d'or autour de l'autel et un fil d'argent autour de l'église. Les métamorphoses nombreuses qu'on observe dans les légendes s'opèrent souvent au moyen d'un anneau, d'un collier, d'une ceinture, qui

forment pour ainsi dire le joint entre le corps, qu'on peut mettre et ôter à son gré comme un habit, et l'âme qui passe par toutes ces transformations. Cet anneau, ce collier, etc., c'est le fil que filaient les Nôrnes au moment de la naissance, ou quand, au jour du baptême, institution qui existait déjà chez les Germains païens, elles accordaient en même temps leurs présents. Plusieurs usages qui subsistent encore rappellent cette croyance. En allemand on appelle *Eingebinde* ou *Angebinde* les cadeaux que les parrains font à leurs filleuls. Le nom signifie proprement « *ce qui est lié dedans* ». En effet, on avait l'habitude d'attacher ces cadeaux au corps de l'enfant par un lien quelconque. De plus, aux anniversaires, il est d'usage d'attacher au cou de la personne dont on célèbre la fête de petits cadeaux qu'on appelle « *Hälsete* », mot qui veut dire *collier, embrassade*.

Si M. Kuhn, guidé par une pénétration puissante, a découvert la base solide d'un nouvel édifice scientifique, si M. Mannhardt y a apporté et coordonné des matériaux précieux jusqu'alors épars, M. Schwartz le premier a tenté de comprendre dans un ensemble les origines de la mythologie tout entière¹. Disons-le d'abord, le livre de M. Schwartz semble destiné à donner une forte impulsion à ces études. Il n'y a guère de page qui ne présente quelque pensée neuve et originale. Son point de vue est le même que celui de M. Kuhn. Il l'exprime ainsi : « Les origines de la mythologie, à proprement parler, ne sont que la première histoire naturelle qui emprunte ses principaux traits aux phénomènes célestes et atmosphériques. » En appliquant ce principe avec hardiesse et avec bonheur à un nombre de mythes beaucoup plus grand qu'on ne l'avait fait avant lui, il a le mérite d'en avoir montré toute la portée, qui est immense. Nous n'avons qu'une seule restriction à faire. M. Schwartz en convient lui-même, son livre présente une certaine lacune, parce que les recherches étymologiques y font défaut. Et nous croyons que c'est en vain qu'il se flatte de pouvoir suppléer à cette lacune par une lecture étendue qui lui permet d'appuyer ses thèses d'exemples tirés des mythologies les plus étrangères les unes aux autres. A notre avis, si quelquefois c'est un avantage, c'est encore plus souvent un danger. Cette réserve faite, entrons en matière.

M. Schwartz commence par donner un aperçu général des croyances païennes dans leurs rapports avec la nature. Il choisit son point de

¹ *Der Ursprung der Mythologie, dargestellt aus griechischer und deutscher Sage*, von Dr F. L. W. Schwartz. Berlin, 1860. Comparez la *Revue germanique* du 30 juin 1860, p. 689.

départ dans les études qu'il a faites, avec M. Kuhn, sur les croyances populaires de l'Allemagne du Nord, et dont il a exposé les résultats dans une dissertation publiée en 1850 sous le titre « *Der heutige Volksglaube und das alte Heidenthum.* » Ces croyances en grande partie s'occupent de phénomènes atmosphériques et surtout de la tempête représentée par la chasse sauvage. Deux divinités, Wôdan et Fricka, se trouvent au centre de ces mythes. Un autre cycle est formé par les divinités représentant la pluie, et qui, comme nous l'avons vu, sont en rapport avec le séjour des âmes. Dans la mythologie allemande, c'est Berchtha ou Holda qui y préside. Souvent elle se montre suivie d'une troupe de filles et d'enfants qui, vêtus de longs habits mouillés et tenant des cruches à la main, traversent le ciel et répandent la pluie. On reconnaît là les nâades, les Apas, accompagnées des âmes des morts. M. Schwartz les compare aux Danaïdes grecques, dont les unes versent de l'eau dans des tonneaux sans fond, dont les autres portent de l'eau dans des cribles. Un troisième et un quatrième cycle se rattachent au tourbillon de vent qui précède la tempête, et qui est représenté tantôt par un être femelle qui fuit devant le chasseur sauvage, tantôt par une chasse de sanglier qui revient dans les mythes de Méléagre et d'Adonis. Une foule d'autres conceptions ont cela de commun qu'elles reproduisent des objets et des événements terrestres transportés dans le monde météorologique. Ainsi, le soleil, par son éclat et par sa forme, a éveillé l'idée d'un œil céleste, d'un œuf, d'une pierre brillante; l'arc-en-ciel, celle de l'arc, ou d'une faucille, ou d'une ceinture; l'éclair qui sillonne le nuage, celle d'un dragon ou du serpent. A cette occasion, M. Schwartz fait remarquer que souvent des conceptions analogues s'étendent beaucoup au delà du cercle des peuples indo-européens, et il pense qu'en dehors des analogies suggérées par la nature de l'esprit humain, partout le même, il faut y voir quelque chose de plus, une relation directe. Nous n'y voyons qu'une conclusion prématurée, due à l'insuffisance déjà signalée dans la méthode de l'auteur.

Deux faits surtout sont d'une grande importance pour le développement ultérieur des données primitives : d'abord le changement qui se fit dans les idées du peuple sur la configuration du monde. Dans l'origine, il ne semble pas qu'on ait pensé à un monde souterrain, et d'un autre côté, on supposait que la voûte des cieux cachait une mer aérienne. Mais peu à peu, comme on voyait monter et descendre sous l'horizon les différents phénomènes qui constituaient le répertoire des idées mythologiques, on conçut la pensée d'un monde souterrain et invi-

sible d'où ils venaient et où ils allaient. De plus, l'analogie du monde céleste, tel qu'on se le figurait, avec le monde terrestre fut cause que les divinités des eaux célestes devinrent, dans la suite, des divinités marines, tandis que d'autres divinités se rattachaient à certaines localités terrestres.

Une autre cause qui contribua au développement et à la transformation des mythes tient à l'incapacité totale où l'esprit humain s'était d'abord trouvé de faire la moindre abstraction, de concevoir les moindres notions quelque peu exactes sur l'espace et sur le temps. Sous ce rapport, l'histoire des divinités du soleil et de la lune, les grands régulateurs du temps, est surtout instructive, et c'est là ce qui explique pourquoi, à des époques postérieures, on s'efforçait partout de rédiger la mythologie dans un certain système conforme à la suite régulière des saisons et des douze mois de l'année. Les divinités du soleil et de la lune, conçues chacune comme une seule personnalité, appartiennent à une époque comparativement récente. Avant cette époque, on supposait un grand nombre de divinités de chaque espèce, qui correspondaient aux différentes apparitions de l'astre. Les premiers dieux solaires étaient les Cyclopes, n'ayant qu'un seul œil rond. Ce ne fut que plus tard, lorsque leur signification première s'était perdue, qu'ils devinrent un peuple de géants sauvages habitant à l'ouest, aux confins du monde, où les trouve Ulysse. Le souvenir de leur ancienne qualité de géants célestes, bâtissant des châteaux de nuages, s'est conservé dans la dénomination des murs cyclopéens.

Plus les notions sur l'espace et le temps devenaient exactes, plus on observait une certaine régularité dans le cours des astres, dans la suite des saisons, plus aussi on était porté à attribuer cette régularité à une raison suprême. Rien peut-être n'a contribué autant à anthropomorphiser les dieux que l'introduction de l'agriculture. En général, les transformations successives des idées mythologiques ont suivi de près les progrès de la civilisation. Ainsi, les peuples chasseurs avaient nécessairement des dieux chasseurs, les bergers des dieux bergers, et ainsi de suite. Il fallait qu'on connût l'art de travailler les métaux pour qu'il pût être question d'un forgeron céleste, d'un Vulcain, d'un Héphaestos grec ou d'un Wieland allemand. Pour en faire la base du culte d'Éleusis, on devait connaître et apprécier les avantages de l'agriculture.

Une autre considération fait entrevoir des distances énormes entre les différentes conceptions que l'on comprend communément sous le nom de paganisme. D'abord, les êtres célestes n'avaient aucun rapport

direct et régulier avec la vie humaine. Ils ne différaient des êtres terrestres que par une puissance presque illimitée, qui se manifeste surtout dans les nombreuses métamorphoses des légendes héroïques. Les héros ne sont pas encore des dieux : ce sont leurs prototypes, des êtres célestes conçus sous forme humaine, du milieu desquels, par des abstractions de plus en plus élevées, vont sortir les dieux. Ainsi, on voyait dans l'éclair un dragon céleste, on entendait hurler des loups dans le vent; c'était dans la tempête le tumulte d'une chasse, et le chasseur céleste ayant l'éclair pour flèche et s'armant de l'arc-en-ciel. Le dragon et le chasseur célestes se rencontrant dans la croyance, il en résulta des mythes tels que ceux de Bellérophon, d'Hercule, et d'autres encore. Ces mythes mis en rapport avec la vie humaine par une deuxième refonte, les bons et les mauvais effets de la tempête furent attribués à l'un et à l'autre des deux êtres célestes : le vainqueur dans le combat en sortit adoré, divinisé, tel que Zeus ou Apollon, tandis que le dragon vaincu devint un monstre comme Typhon ou Python. Ainsi toutes les conceptions mythologiques se divisent en trois grandes parties : les données primitives, les mythes héroïques et les mythes des dieux. Chacune de ces trois divisions se multiplie de nouveau par le déplacement continu des phénomènes célestes dans des localités terrestres, par le mélange avec des personnes et avec des événements historiques. Ainsi se formèrent les légendes historiques, ainsi la foule des superstitions qui se rattachent, par exemple, au culte des serpents, ainsi les usages nombreux qui d'abord ne faisaient qu'imiter les phénomènes célestes, qui plus tard firent partie du culte et finirent par se perdre dans les superstitions. Un exemple est surtout frappant. Parce que dans la tempête on croyait voir l'union conjugale de deux êtres célestes (l'hieros gamos des Grecs décrit dans le quatorzième livre de l'Iliade), le mariage humain restait entouré d'usages qui reproduisaient les phénomènes observés lors du mariage céleste. Tels sont : la poursuite et l'enlèvement de la fiancée, les éléments du feu et de l'eau qui servaient à la consécration, la lueur des flambeaux qui rappelait l'illumination sinistre de la tempête, enfin, chez les Romains, le *flammeum*, voile de couleur pourpre que portait la fiancée, à cause du bon présage, comme on disait, ou plutôt à l'imitation des nuages purpurins qui voilaient la fiancée céleste.

Parmi les trois divisions principales de la mythologie que nous venons d'indiquer, M. Schwartz se restreint ici à la première, celle des conceptions primitives ou des origines. Parmi les sept chapitres de son livre intitulés : les Dieux-serpents ou dragons, les Dieux-chevaux,

les Dieux-taureaux, les Dieux-oiseaux, les Dieux-poissons, le Ciel et l'Enfer, nous choisirons le premier pour en faire l'analyse.

L'éclair qui sillonne les nuages, voilà le prototype des dieux-serpents ou dragons. Dans la mythologie grecque, leur principal représentant s'appelle Typhon à la tête de serpent, avec son engeance hideuse : Échidné, sa femme, Gorgo, père des Gorgones, le dragon des Hespérides, l'hydre, le dragon de Colchide, Scylla, le Sphinx, la Chimère, ses descendants, enfin Python, le dragon de Delphes, son nourrisson. Les géants aux pieds de serpent s'y rattachent de près. Hécaté également trahit son origine par cette formation monstrueuse, et par les chiens qui la suivent faisant partie de la chasse sauvage. De là jusqu'à Artémis tenant un flambeau à la main et deux dragons dans l'autre, avec le carquois sur le dos et le chien à sa suite, il n'y a qu'un pas. Les deux symboles, le serpent et le flambeau, se retrouvent dans le mythe et dans le culte d'Athéné et de Vulcain. La course aux flambeaux célébrée en l'honneur de ces deux divinités était une imitation de la course ardente qu'on croyait apercevoir dans la tempête. Athéné surtout montre une affinité très-prononcée avec l'élément mythique des serpents. Elle porte elle-même le surnom « *Dragon* » (Γοργώ) ou bien « *aux yeux de dragon* » (γοργόπις). Une tête de dragon orne son bouclier ou sa poitrine. Autre part elle s'appelle Gorgophonos « *qui a tué le dragon*. » Elle est la déesse de l'acropole (céleste). Le serpent qu'on y gardait était regardé comme une espèce de palladium. C'était la divinité locale telle que nous la rencontrons partout en Grèce sous la double forme du héros de l'endroit et du « bon génie » (Agathodemon). Chaque maison, chaque localité dans l'antiquité adorait un tel démon ordinairement sous forme de serpent. Quant aux héros, ce sont des démons-serpents anthropomorphisés et humanisés, mais qui, pour témoigner de leur origine, tantôt se transforment en serpents, tantôt les tuent, tantôt, étant enfants, sont gardés, nourris, enveloppés, menacés par des serpents. Tout cela se répète à l'infini dans les mythes d'Hercule, de Bellérophon, de Cadmos, de Persée, etc. A Athènes on mettait des serpents d'or autour du corps des enfants nouveau-nés. Les analogies dans les croyances allemandes, celtiques, slaves et lettoniennes sont nombreuses. J. Grimm¹ les résume ainsi : « Beaucoup de récits fabuleux sur des serpents ont cours encore aujourd'hui en Allemagne. Aux prés, dans les pâturages, comme dans les maisons, ils viennent vers de petits enfants laissés seuls, pour boire

¹ *Mythologie*, p. 650, 2^e édit.

du lait dans leur tasse ou leur pot; ils portent des couronnes d'or qu'ils déposent par terre en buvant et qu'ils oublient quelquefois en s'en allant. » Le serpent buvant du lait y est surtout remarquable. Les Lettons appellent les serpents *mères de lait*. M. Schwartz pense qu'à l'imitation du serpent Çesha, qui, dans le mythe indien, sert à la production du feu et du beurre céleste, le serpent buvant du lait doit être le représentant du serpent céleste buvant du lait des nuages et de la mer céleste, dont la voie lactée a tiré son nom. Dans les mythes grecs il n'est pas question de la mer de lait, mais les enfants solitaires visités par les serpents s'y retrouvent. D'après M. Schwartz, cet enfant solitaire est un enfant céleste né dans la tempête, ainsi que nous le savons d'Apollon et d'Esculape. « D'autres récits, continue la légende, parlent d'une foule de serpents remplissant la cour et la maison, et dont le roi porte une couronne d'or ou d'argent. La possession de cette couronne attire le bonheur, fait croître le blé, augmente les richesses, etc. On essaye donc de la lui enlever. A cet effet, il faut observer le moment où le roi des serpents, poussé par la soif, vient se désaltérer à une source d'eau fraîche. C'est alors qu'on peut lui ravir la couronne par la ruse suivante. On étend sur le sol, près de la source, une pièce de drap. Le roi, pour boire, y dépose sa couronne. Le ravisseur la saisit et s'enfuit aussi vite qu'il peut sur un cheval qu'il tenait prêt dans le voisinage. Un sifflement du roi-serpent, quand il s'aperçoit du vol, perce les airs et fait se lever toute une armée de serpents qui s'élancent à la poursuite du fuyard. S'ils l'attrapent, il est perdu. » Cette scène n'est autre chose qu'une description mythique de la tempête. L'éclair qui sillonne les nuages vient s'éteindre dans les eaux célestes. Son éclat, la couronne d'or, brille à travers le nuage. On vient enlever cette couronne. Les sifflements d'un côté, le galop du cheval de l'autre, imitent le bruit du tonnerre, et les serpents qui poursuivent le fuyard, c'est la foudre qui s'élance portant la mort dans toutes les directions. Dans le mythe celtique, la couronne d'or est remplacée par un œuf miraculeux représentant le soleil. Le récit dont nous parlons est rapporté déjà par Pline¹, dans un passage qui, du reste, semble offrir quelques lacunes. On voit seulement qu'il s'agit d'un assemblément de serpents qui s'enroulent dans un globe, et qui, par la salive et par l'écume sortant de leurs corps, produisent cet œuf miraculeux. Pour l'enlever, il faut l'intercepter dans un drap. Le ravisseur s'enfuit à cheval. Les serpents le poursuivent jusqu'au fleuve qui

¹ *Hist. nat.*, XXIX, 12.

les arrête. Le même récit, à quelques modifications près, se répète dans plusieurs légendes populaires de la France¹. Nous y voyons le germe du combat contre le dragon, combat qui, dans les différentes mythologies, s'est compliqué d'une foule d'autres éléments concentrés surtout dans le mythe d'Apollon. Nous allons les exposer chacun en particulier. En ce qui concerne d'abord le caractère prophétique du serpent, on a toujours cru entendre dans le tonnerre la voix du ciel; mais c'était aussi la voix du serpent céleste. C'est pourquoi le serpent passait pour être un animal prophétique et se mêle aux origines de presque tous les oracles de l'antiquité. Ainsi, à Delphes, c'était le dragon Python qui avait présidé à l'oracle, avant d'être défait par Apollon. Le trépied sur lequel la prêtresse était assise s'élevait au-dessus du gouffre dans lequel le dragon avait été précipité. Les exhalaisons gazeuses qui en sortaient étaient attribuées à Python putréfié, et c'étaient elles qui produisaient l'extase prophétique. — Mais le dragon paraît aussi comme gardien des eaux, comme possesseur de trésors, comme ravisseur de vierges. Pour expliquer ces mythes, il suffit d'ajouter que ce sont les eaux, les trésors, les vierges *célestes*. Comme gardien des eaux célestes, le dragon devait promptement devenir le génie des eaux terrestres : ce qui est confirmé par les légendes nombreuses sur des dragons séjournant soit dans un marais, soit près d'un lac, soit dans une caverne d'où sort un ruisseau. On pourra leur comparer le mythe grec d'Achélaus, dieu du fleuve, qui est changé tantôt en taureau, tantôt en serpent. — Quant aux trésors célestes, on croyait les voir dans l'éclat ardent de la tempête. Quelquefois, d'après la légende, ces trésors s'enfoncent dans les profondeurs de la terre, d'où ils remontent au printemps pour « se chauffer au soleil ». Ce que dans le langage populaire on exprime encore par les mots : « Le trésor fleurit. » Il faut en conclure que ce trésor était en rapport avec l'arbre de la tempête dont nous avons parlé plus haut. D'autres légendes ajoutent que le trésor ne remonte que tous les *sept* ans : ce sont les sept mois d'hiver, pendant lesquels les phénomènes de la tempête, du tonnerre et de l'éclair ne paraissent plus. Inutile de dire que les richesses de Pluton, dieu de l'enfer, représentent également les trésors de la tempête enfoncés dans les profondeurs de la terre. — Nous arrivons au mythe sur l'enlèvement d'une vierge par un dragon qui est combattu ensuite par un héros. Ce mythe est répandu partout et se reproduit sous mille formes. Nous avons déjà appris, par le livre de M. Mannhardt, que

¹ Eckermann, *Lehrbuch des Religionsgeschichte*, III, p. 73, etc. Halle, 1846.

la vierge dont il s'agit ici est une de ces Apas, personnifications des nuées pluvieuses. Ailleurs, ainsi que le fait remarquer M. Schwartz, elle représente la lune ou le soleil qui, dans les éclipses, paraissent menacés d'un monstre quelconque, soit d'un dragon, comme chez les Indiens, soit d'un loup, comme chez les Germains. L'adversaire du dragon, le héros par excellence dans la mythologie allemande, c'est Siegfried : après avoir vaincu le dragon Fafair, il pénètre, à travers les flammes, dans le château des nuages, où dort Brunhilde. Les pendants grecs de ce tableau, c'est Hercule délivrant Hésione, et Persée délivrant Andromède. Lorsque, dans ce combat, il ne s'agit plus de la vie ou de l'honneur d'une femme, mais plutôt de la délivrance du monde menacé de ruine, le héros ne saurait non plus être un simple mortel ; il devient dieu, il s'appelle Zeus, ou Apollon, ou Athéné, qui tous portent le nom de *sauveurs* (σωτήρες) du monde. Ce mythe a même pénétré, par l'intermédiaire de l'Apocalypse, dans les légendes chrétiennes, où le rôle du héros ou dieu païen est dévolu à saint Michel et à saint Georges. M. Schwartz cherche à établir, en contradiction avec l'opinion généralement admise, que ce dernier a été une personne historique qu'il identifie à George Cappadoce, l'adversaire de saint Athanase. Enfin, nous passons au mythe le plus complet, le mieux développé de ce cycle : c'est celui du combat d'Apollon contre Python. On le célébrait, d'après Plutarque, tous les huit ans, après les sept mois d'hiver, c'est-à-dire au printemps, quand le dieu était né de la déesse aux vêtements noirs (Λητώ κυανόπεπλος), c'est-à-dire de la tempête. A cette occasion, on avait élevé d'avance une maison (caverne du dragon!) dans une vaste cour. Des femmes d'une famille sacerdotale y introduisaient un petit garçon (Apollon qui venait de naître!) par une voie secrète. Après avoir allumé la maison de leurs flambeaux, elles s'enfuyaient en renversant une table placée dedans. — Les flambeaux, la maison allumée, la table renversée, autant de traits empruntés à une scène de tempête telle qu'on se la figurait dans le mythe en question. Au surplus, ils reviennent dans une série de légendes allemandes. Les armes qu'on attribuait à Apollon, vainqueur du dragon, c'était un arc avec des flèches, c'est-à-dire l'arc-en-ciel et les éclairs. M. Schwartz appuie cette explication sur une foule d'analogies, dont la plus importante est celle qu'il emprunte à la mythologie finnoise¹ : « Le dieu Ukko, de son grand arc de feu, lance des flèches de cuivre contre ses ennemis. Faisant cela, il se tient debout

¹ Castrén, *Finn. Myth.*, p. 33.

sur un nuage appelé le Nombril du ciel. » Est-il besoin de rappeler que dans le temple de Delphes il y avait une pierre, le siège d'Apollon, qui passait également pour être le nombril de la terre? De plus, l'île de la nymphe Calypso, qui retient Ulysse pendant *sept* ans, est appelée à son tour le nombril de la mer. C'est que ce héros, l'habile tireur, qui revient au printemps, après les *sept* mois d'hiver, pour vaincre ses ennemis, les prétendants de sa femme, est encore Apollon transformé en héros.

Nous nous arrêtons ici. Notre analyse n'avait pour but que de montrer le point de vue et la méthode de l'auteur. Quant aux autres parties de son livre, nous y reviendrons à l'occasion, quand nous parlerons de l'histoire particulière et du caractère moral de la mythologie allemande.

J. HUNZIKER.

SAMPIÉRO.

VIE D'UN HÉROS CORSE.

Homo bello impiger et animo invictus.

DE THOU.

I.

Sampiéro est né à Bastelica, bourg situé au-dessous d'Ajaccio, dans la partie la plus sauvage des montagnes primitives de la Corse. Il ne descendait point d'une ancienne famille; ses parents sont d'obscurs personnages. On lui donne pour père Guglielmo, petit-fils de Vinci-guerra; d'autres auteurs prétendent qu'il est issu de la famille des Porri.

De même que beaucoup d'autres jeunes Corses, Sampiéro passa de bonne heure sur le continent, pour courir à l'étranger la fortune de la guerre. Nous le trouvons au service du cardinal Hippolyte de Médicis, dans les bandes noires de Florence, et ses faits d'armes, son caractère noble et fort, firent bientôt parler de lui. Il fut le bouclier et l'épée des Médicis dans leurs luttes contre les Pazzi. Il quitta leur service comme condottiere et capitaine de bande pour se ranger sous les drapeaux de François I^{er}, qui promettaient une plus vaste carrière à son esprit entreprenant. Le roi de France le nomma colonel du régiment corse qu'il avait formé. Bayard fut son ami, et Charles de Bourbon rendit hommage à sa vaillance, à son entrain et à son coup d'œil militaire. « Un jour de bataille, disait Bourbon, le colonel des Corses vaut dix mille hommes. »

Sampiéro se signala dans un grand nombre de combats et de sièges. Amis et ennemis le tenaient en grande réputation. Tout absorbé qu'il

était par la guerre de la France contre l'Espagne, il n'en prêtait pas moins une oreille et un regard attentifs à la Corse, sa patrie, d'où lui venaient souvent des bruits qui agitaient son cœur. Il se rendit dans l'île en 1547, pour prendre une femme parmi ses compatriotes. Il la choisit dans une des plus anciennes familles de delà les monts, celle des Ornano, et, quoiqu'il n'eût point d'aïeux, sa renommée et son mâle caractère parurent à Francesco Ornano des titres suffisants de noblesse; le fier Corse lui donna sa fille unique, la belle Vannina, et il reçut avec sa main l'ancien fief des Ornano.

Le gouverneur de la banque génoise, qui considérait d'instinct Sampiéro comme un ennemi irréconciliable, ne l'eut pas plutôt sous sa main, à Bastia, qu'il le fit prendre par surprise, contre toute espèce de droit, et jeter en prison. Francesco Ornano, indigné et alarmé pour la vie de son gendre, courut en toute hâte auprès de l'ambassadeur français à Gênes, qui réclama immédiatement, au nom du roi de France, le capitaine français. Sampiéro fut mis en liberté. Mais l'injure reçue ajouta le levain d'une rancune personnelle à la haine qu'il nourrissait depuis longtemps contre Gênes, et à son ardeur de faire succéder les actions aux vœux pour la délivrance de sa patrie. Les conjonctures politiques, la guerre entre la France et Charles-Quint, lui en fournirent bientôt l'occasion.

Henri II, époux de Catherine de Médicis, engagé fort avant dans les affaires d'Italie, acharné à la guerre contre Charles-Quint et allié des Turcs, qui songeaient à envoyer une flotte dans les parages occidentaux de la Méditerranée, donna son assentiment au projet d'une entreprise à tenter sur la Corse. Il y voyait un double but à atteindre. En Corse, il menaçait Gênes, et comme cette république, depuis qu'André Doria l'avait soustraite au joug de la France, s'était étroitement unie à Charles-Quint, il portait en même temps un coup à l'empereur. Enfin cette île offrait une excellente station dans la Méditerranée et une base d'opération pour les flottes combinées de la Turquie et de la France.

Le maréchal de Termes, qui se trouvait en Italie, et dont les troupes occupaient Sienne, reçut l'ordre d'entreprendre la conquête de la Corse. Il tint un conseil de guerre à Castiglione. Sampiéro, heureux de la tournure des événements, ne respirant que sa haine contre Gênes et ne demandant qu'à devenir le libérateur de son pays, peignit à Termes, en traits de feu, les suites certaines de l'expédition, et on se mit à l'œuvre. Le succès ne pouvait guère être douteux. Les Français n'avaient qu'à mettre le pied dans l'île pour insurger la population

contre Gênes. Les temps qui avaient suivi la chute de Rinuccio della Rocca avaient porté au comble la haine des Corses contre le gouvernement mercantile des capitalistes génois. Elle avait sa raison d'être non pas seulement dans un indomptable esprit d'indépendance, mais encore dans des souffrances matérielles. Dès que la banque avait cru son pouvoir assuré, elle en avait abusé despotiquement. On avait enlevé aux Corses tous leurs droits, le syndicat, les duodécemvirs, la vieille administration communale démocratique. La justice était vénale et partielle, le meurtre impuni; du moins le meurtrier était-il protégé à Gênes et pourvu de lettres d'abolition. Toutes les terreurs de la vendetta et du banditisme avaient jeté par suite des racines profondes et très-difficiles à extirper. L'immoralité de la justice est, de l'aveu unanime des historiens, la plaie hideuse dont la banque de Gênes infecta la Corse.

Sampiéro s'était fait précéder du Corse Altobello dei Gentili, chargé de sonder le peuple. Les lettres qu'il emportait, l'espoir que l'on mettait dans Sampiéro, allumèrent une joie sauvage. On frémissait à la seule annonce de l'expédition.

Termes et l'amiral Paulin, dont l'escadre s'était réunie près de l'île d'Elbe à la flotte turque commandée par Dragut, firent voile pour la Corse en août 1553. Ils avaient avec eux le grand Piero Strozzi et sa compagnie, dont ils ne purent disposer que peu de temps; ils avaient encore Giovann Ornano, Rafael Gentili, Altobello, d'autres exilés, tous le cœur altéré de vengeance et brûlant de se baigner dans le sang des Génois.

II.

Les Corses prirent terre les premiers, à la Renella, près de Bastia, et coururent droit à la ville. A peine Sampiéro se montra-t-il sur les remparts escaladés, que la population força les portes. Bastia se rendit. On partit, sans perdre de temps, pour s'emparer des autres villes fortes et de l'intérieur de l'île. Paulin se mit devant Calvi, le Turc Dragut devant Bonifazio, Termes marcha sur San-Firenze, Sampiéro sur Corte, la place la plus forte et la plus importante de l'intérieur. Ici encore il n'eut qu'à paraître devant les murs pour se faire ouvrir les portes par les habitants. Les Génois fuyaient partout. On soumit le pays entier; l'expédition ne fut qu'un triomphe. Les seules villes d'Ajaccio, Calvi et Bonifazio se fièrent à leur assiette et tinrent ferme. Ni Paulin du côté de la mer, ni Sampiéro du côté de la terre, ne

purent ébranler Calvi, la cité toujours fidèle (*civitas semper fidelis*), devise qu'on lit encore aujourd'hui au-dessus de ses portes.

On leva le siège, et Sampiéro se hâta d'aller se montrer devant Ajaccio. Les Génois, sous Lamba Doria, se disposaient à se défendre à outrance ; mais le peuple ouvrit les portes au libérateur. Il y eut quelque pillage. Cette fois encore les Corses se montrèrent fidèles à ces instincts généreux et hospitaliers dont profitent leurs adversaires mêmes. Beaucoup de Génois qui étaient allés demander un asile dans les villages furent protégés par leurs ennemis particuliers. Francesco Ornano recueillit Lamba Doria dans sa propre maison.

Cependant le Turc assiégeait Bonifazio, dévastant les alentours, irrité par la vaillance des habitants, qui renouvelaient les exploits de leurs pères du temps d'Alphonse d'Aragon. Nuit et jour, malgré la faim et la fatigue, l'ennemi les retrouvait sur les murs, repoussant ses assauts, hommes et femmes, tous également héroïques. Sampiéro parut à son tour devant Bonifazio. La ville, assaillie sans relâche du côté de la mer par le Turc furieux, du côté de la terre par le Corse irrité, ne perdit point courage et persista dans sa mâle résistance, comptant toujours qu'elle serait secourue. On attendait un concitoyen, Catacciolo, qui devait apporter un message de Gènes. Il arrivait avec la promesse d'un prochain secours, quand il tomba entre les mains des Français. Ceux-ci en firent un agent de trahison et le décidèrent à porter dans la ville des lettres falsifiées du doge, qui ôtaient au commandant tout espoir de délivrance. Il capitula et rendit la ville, qui n'était rien moins que réduite, à condition qu'elle ne serait point pillée et que la garnison pourrait se rembarquer pour Gènes avec tous les honneurs de la guerre.

La brave garnison ne faisait que sortir des murs, quand le barbare Dragut tomba sur elle, au mépris de l'humanité et de la foi jurée, pour la tailler en pièces. Sampiéro accourut et se donna beaucoup de mal pour l'arracher à cette besogne. Non content de cette cruauté, le Turc réclama le pillage de Bonifazio, et sur le refus qu'on lui fit, une somme considérable à titre de dédommagement. Termines la lui promit, mais ne put la payer. Dragut, outré, se rembarqua et fit voile pour l'Asie.

Après la chute de Bonifazio, il ne restait plus aux Génois un pouce de terrain en Corse, à l'exception de la forte et fidèle place de Calvi. Il fallait faire les derniers efforts et ne point perdre de temps, si on voulait reprendre l'île. L'empereur promit du secours et vendit à la République quelques milliers d'Allemands et d'Espagnols. Côme de

Médicis fournit aussi quelques troupes auxiliaires. On réunit ainsi une force assez considérable, et, pour rendre la victoire certaine, on confia le commandement au plus illustre citoyen de Gênes, André Doria, auquel on donna pour lieutenant Agostino Spinola.

André Doria avait alors quatre-vingt-six ans. Il y avait urgence, et le vieillard se prêta à l'effort qu'on exigeait de lui. On lui remit la bannière dans la cathédrale de Gênes, en présence des sénateurs, des protecteurs de la banque, du clergé et du peuple.

Le 20 novembre 1553, l'expédition prit terre près de San-Firenze, et il suffit d'un peu de temps pour rendre la fortune favorable à Gênes. San-Firenze, dont le maréchal Termes avait fait une place très-forte, ne laissa pas de succomber; Bastia succomba pareillement; les Français furent ébranlés. Sampiéro, dont les rapports avec l'incapable Termes s'étaient dangereusement aigris, resta l'âme et le chef unique de l'entreprise; il fit preuve de ressources inépuisables dans la défense, dans l'attaque, dans la guerre de partisans. Il obtint un avantage marqué sur Spinola au combat du Golo; mais une blessure qu'il y reçut le condamna pendant quelque temps au repos. Spinola sut en profiter pour battre les Corses près de Morosaglia. A cette nouvelle, Sampiéro, sans laisser à sa blessure le temps de se fermer, reprit la campagne, et défit les Espagnols et les Allemands à la glorieuse bataille de Col di Tenda, en 1554.

La guerre dura encore cinq ans avec la même fureur. La Corse paraissait assurée à tout jamais de la protection de la France, et disposée à se considérer elle-même comme une province autonome du royaume. Henri II avait déjà nommé un vice-roi, Jourdan Orsini, qui déclara au nom de son souverain, dans l'assemblée des états, qu'il serait désormais impossible de détacher l'île de la couronne de France, et que le roi ne pourrait plus renoncer à l'une sans abdiquer l'autre. C'est ainsi que les destinées de la Corse paraissaient dès lors attachées à la monarchie française...

Mais, comme le roi venait de donner aux états cette assurance solennelle de ne jamais les sacrifier aux Génois, le traité de Cateau-Cambrésis, en 1559, ruina d'un coup toutes les espérances des Corses. La France conclut la paix avec Philippe d'Espagne et ses alliés, et s'engagea à rendre la Corse aux Génois. Elle remit en effet aux mains de Gênes toutes les places qu'elle occupait encore, et rembarqua ses troupes. C'était rendre inutile une lutte désespérée de six ans; les jeux de la politique avaient coûté au peuple corse des torrents de sang, et quelques traits de plume dans un protocole le rejetaient dans son

ancienne misère, le livraient à l'implacable vengeance de Gènes. Ce manque de foi, ce coup affreux, arracha au pays un cri général de douleur. Mais il ne fut pas entendu.

III.

C'est ici que Sampiéro se montre dans toute sa grandeur, car le véritable héroïsme date du jour où l'homme, loin de plier sous la main du destin, redouble d'efforts et se relève de sa chute. Il était proscrit, poursuivi pour haute trahison, sa tête mise à prix. La paix avait brisé son épée. Le pays avait besoin de repos, et il fallait trouver pour une nouvelle lutte un nouvel appui à l'étranger.

C'est ainsi que pendant quatre ans, l'âme pleine de sa grande et unique pensée, l'infatigable Corse parcourut le monde, demandant du secours aux puissances les plus lointaines de l'Europe. Il vint en France auprès de Catherine de Médicis, espérant trouver encore chez elle un souvenir des anciens services qu'il avait rendus à sa famille. Il passa en Navarre, chez le duc de Florence, chez les Frugose, d'une cour de l'Italie à l'autre; il s'embarqua pour Alger, il courut à Constantinople auprès du sultan Soliman. Sa gravité, son grand air, l'énergie de sa parole, sa pénétration d'esprit, l'ardeur de son patriotisme frappèrent d'admiration et chrétiens et barbares; mais on ne lui donna que des consolations, de vaines espérances et des promesses vides.

Pendant que Sampiéro parcourait le monde, appelant les princes à intervenir en faveur de la Corse, Gènes ne l'avait point perdu de vue. Elle tremblait à l'idée que ses efforts pourraient réussir. Il fallait à tout prix paralyser une fois pour toutes la main de cet homme terrible. Le poison, l'assassinat, dit-on, avaient échoué. On résolut de dompter son âme en mettant les affections du père et de l'époux aux prises avec le patriotisme. On voulait lui briser le cœur.

La femme de Sampiéro, Vannina, vivait à Marseille dans sa maison, sous la protection de la France. Elle avait auprès d'elle son plus jeune fils, Anton Francesco; l'ainé, Alfonso, était à la cour de Catherine. Elle fut entourée d'espions et d'agents génois. Il s'agissait d'attirer à Gènes la femme et l'enfant de Sampiéro. On se servit dans ce but de Michel-Angelo Ombrone, prêtre qui avait été le précepteur des jeunes fils de Sampiéro, et qui jouissait de toute sa confiance; on lui adjoint un agent délié, Agosto Bazicaluppa.

Vannina était une nature mobile, accessible aux insinuations, fière

du nom antique des Ornano. On lui avait dépeint le sort qui menaçait les enfants d'un époux proscrit; fils d'un condamné, dépouillés du fief de leurs illustres aïeux, pauvres, ayant même à craindre pour leur vie, que deviendraient-ils un jour? On présenta à la vive imagination de Vannina le tableau de ses enfants chéris réduits à la misère sur la terre étrangère, mangeant le pain de la mendicité, ou pis encore, s'ils suivaient les traces de leur père, pourchassés dans les montagnes comme des bandits, arrêtés à la fin et enchaînés au banc des galériens.

Vannina fut ébranlée; peu à peu elle s'habitua à trouver moins terrible, moins étrange l'idée d'aller à Gènes. Une fois là, lui disaient Ombrone et Bazicaluppa, on rendra à vos enfants le fief d'Ornano, et vous réussirez par votre douceur à réconcilier Sampiéro même avec la République. Le cœur de la pauvre femme succomba peu à peu. Les sentiments naturels l'emportèrent; elle ne comprenait rien au grand caractère de son rude et terrible mari, qui ne vivait que de son amour pour sa patrie et de sa haine pour ses oppresseurs, et qui entretenait de sa propre substance le feu dévorant de sa passion, prêt à y jeter pour l'alimenter tout ce qu'il possédait.

C'est ainsi que le cœur égaré de Vannina finit par l'emporter. La résolution de se rendre à Gènes fut prise. Un jour viendra, se disait-elle, où nous serons heureux, en paix et réconciliés.

Sampiéro se trouvait à Alger, où le renégat Barberousse, roi du pays, l'avait accueilli avec les plus grands honneurs, quand un vaisseau, venant de Marseille, lui apporta la nouvelle : Vannina, sa femme, circonvenue par les Génois, se proposait de se réfugier à Gènes avec son enfant.

Quand Sampiéro parvint à comprendre la possibilité de cette démarche, son premier mouvement fut de se jeter dans un vaisseau et de faire voile pour Marseille; mais il reprit ses sens et se borna à faire partir sur le moment son fidèle ami Antonio de San-Firenze, en lui recommandant d'empêcher le départ de Vannina, si la chose était encore possible. Quant à lui, refoulant sa douleur au plus profond de ses entrailles, il continua de négocier avec Barberousse pour le décider à une expédition contre Gènes. Il s'embarqua ensuite pour Constantinople, où il comptait faire les mêmes instances auprès du sultan; après quoi seulement il irait à la recherche de sa femme à Marseille.

Antonio de San-Firenze était parti sans retard. En débarquant à Marseille, il courut à la maison de Vannina et la trouva déserte et

vide; la veille même Vannina avait pris passage avec son enfant, en secret, sur un navire génois; Michel-Angelo Ombrone et Bazzicaluppa l'accompagnaient. Antonio à cette nouvelle réunit en toute hâte quelques amis, Corses d'origine et bien armés, se jeta dans une brigantine, et, mettant toutes voiles dehors, suivit la direction que les fugitifs avaient dû prendre. A la hauteur d'Antibes, il aperçut à peu de distance le bâtiment génois; il lui fit le signal de mettre en panne. Vannina, terrifiée dès qu'elle devina, dès qu'elle fut assurée qu'on la poursuivait, demanda qu'on la mît à terre, sans savoir ce qu'elle devait faire ou vouloir. Mais Antonio l'atteignit près du rivage, et au nom de Sampiéro et du roi de France, il revendiqua la fugitive.

Ce généreux ami la mena dans la demeure de l'évêque d'Antibes, dans l'espoir de tirer la pauvre femme de son accablement par les consolations spirituelles d'un ministre de Dieu, et de lui assurer un asile dans une sainte maison. Mais l'évêque d'Antibes craignit d'assumer une telle responsabilité, et remit Vannina entre les mains du parlement d'Aix. Le parlement se déclara prêt à lui accorder sa protection et à la défendre contre qui que ce fût. Cependant Vannina ne demandait rien et déclina cette offre : elle était, disait-elle, la femme de son mari, et quoi que Sampiéro décidât, elle était résolue à s'y soumettre. Le sentiment de sa faute pesait à son cœur, et, déjà punie par son repentir, elle tomba dans une résignation muette et sans bornes.

Sampiéro, retenu pendant quelque temps à Constantinople par l'admiration que Soliman portait à cet illustre Corse, revint enfin à Marseille, livré tout entier à lui-même et plein de ce qui troublait si profondément son cœur.

Antonio alla au-devant de lui; il lui confirma ce qui était arrivé, en essayant de prévenir l'explosion de sa rage. Un parent de Sampiéro, Pier Giovanni de Calvi, eut l'imprudence d'avancer qu'il prévoyait depuis longtemps la fuite de Vannina. « Et tu as vu ce que tu prévoyais ? » s'écria Sampiéro, et il le perça sur-le-champ d'un coup de poignard. Il monta à cheval et piqua des deux vers Aix, où sa femme l'attendait en tremblant au château de Zaisi. Antonio le suivit, en proie à une terrible inquiétude, et ne sachant s'il pourrait encore détourner le coup qui menaçait Vannina.

Sampiéro attendit sous les fenêtres du château jusqu'au jour. Alors seulement il entra chez sa femme et la conduisit à Marseille. Personne ne pouvait lire ce qui se passait dans son âme.

Quand il rentra avec elle dans sa maison déserte et bouleversée, il

ressentit avec des transports fiévreux la grandeur de l'outrage et de la trahison qu'il avait reçue; l'idée que c'était sa propre femme qui s'était mise, elle et son enfant, entre les mains de cette Gênes détestée, l'ennemie de son pays, traversa de nouveau son âme. Le délire s'empara de lui, et, ivre de fureur, il tua Vannina de sa propre main.

Sampiéro, dit l'historien corse, aimait sa femme passionnément, mais en Corse, c'est-à-dire sans l'exclure de la vendetta.

Il fit enterrer la morte magnifiquement dans l'église de Saint-François; puis il alla se faire voir à la cour de Paris. C'était en l'année 1562.

IV.

L'accueil que Sampiéro reçut à Paris fut glacial. Les courtisans de Catherine de Médicis le poursuivirent de leurs chuchotements, l'évitèrent, et, masqués de leur vertu, lui prodiguèrent leurs mépris. Sampiéro n'était pas homme à se laisser effrayer par de tels valets, et la cour de France n'avait nullement qualité pour juger l'acte monstrueux dont un des hommes les plus marquants de l'époque s'était rendu coupable. Catherine et Charles IX oublièrent le meurtre de l'épouse, mais ne voulurent rien faire pour la Corse, tout en applaudissant aux projets de Sampiéro en faveur de sa liberté.

Après avoir tout tenté par les voies diplomatiques, sans obtenir aucune assurance de secours étranger, Sampiéro résolut de ne plus compter que sur lui-même et sur ses concitoyens. Il écrivit à ses amis en Corse qu'il allait venir délivrer son pays ou se faire tuer en l'entreprenant.

Sampiéro débarqua le 12 juin 1564 dans le golfe de Valinco, avec deux navires et une petite troupe de trente-sept Corses et Français. Avec ce peu d'hommes, il se jeta, prompt comme la foudre, sur le château d'Istria, dont il s'empara, et courut de là sur Corte. Les Génois vinrent à sa rencontre devant cette ville, avec des forces infiniment supérieures. L'armée de Sampiéro ne comptait encore que cent hommes. Mais telle était la terreur de son nom, qu'à sa vue seule les ennemis prirent la fuite sans même risquer le combat. Corte ouvrit ses portes à Sampiéro, qui marqua ainsi sa première étape.

Il poussa en avant sur Vescovato, le plus riche canton de l'île, situé sur la pente des montagnes qui s'abaissent vers les belles plaines du rivage de Mariana. A son approche, la population de Vescovato se ras-

sembla, inquiète pour sa moisson et tremblant à la pensée de l'orage qui se formait sur sa tête. Elle avait été travaillée par l'archidiacre Filippini, l'historien national des Corses, qui a raconté comme témoin contemporain les guerres de Sampiéro. Filippini avait très-vivement recommandé qu'on se tint tranquille et qu'on eût l'air d'ignorer l'approche de Sampiéro. Lorsque le libérateur fit son entrée avec les siens, il trouva Vescovato plongé dans un silence significatif, et les habitants retirés dans leurs maisons, jusqu'à ce que la curiosité prit le dessus et les en fit sortir. Sampiéro les harangua et leur reprocha, comme ils le méritaient, leur manque de patriotisme. Ses paroles firent une impression profonde. On lui offrit l'hospitalité; mais Sampiéro punit le peuple de Vescovato en la dédaignant, et passa la nuit à la belle étoile.

Le bourg n'en devint pas moins le théâtre d'une lutte sanglante. Nicolà Negri le fit assaillir par les Génois. Ce fut une rencontre d'autant plus meurtrière, que le petit nombre relatif des combattants devait lui donner l'aspect d'un duel. On y vit des Corses se battre contre des Corses, car une de leurs bandes était restée au service de Gênes. Quand cette phalange approcha, Sampiéro lui cria qu'il était ignominieux de combattre contre son pays. Ce seul mot la fit reculer. La victoire parut incliner en faveur de Gênes, parce que l'un des plus vaillants chefs des Corses, Bruschino, avait été tué. Mais Sampiéro rétablit l'ordre dans les rangs, et par un dernier effort, parvint à culbuter les Génois, qui se dispersèrent en pleine déroute dans la direction de Bastia.

La victoire de Vescovato valut à Sampiéro une augmentation considérable de forces, et une seconde victoire, près de Caccia, où Nicolà Negri fut tué, mit sous les armes tout l'intérieur de l'île. Sampiéro espéra que ces succès lui vaudraient l'appui efficace de la Toscane et même des Turcs, car en battant coup sur coup les Espagnols et les Génois avec une fraction d'un petit peuple, il faisait voir ce que pourrait encore l'amour de la liberté chez les Corses, si on leur accordait quelque secours.

Après la mort de Negri, les Génois se hâtèrent d'envoyer dans l'île leur meilleur capitaine, Stefan Doria, digne de son nom par sa bravoure, son intelligence et sa fermeté. Une armée de quatre mille mercenaires allemands et italiens le suivit. La guerre se ralluma ainsi avec une nouvelle fureur. Les Corses subirent plusieurs défaites, mais en firent essuyer un plus grand nombre aux Génois, qui furent encore une fois rejetés sur Bastia. Doria surprit Bastelica, le lieu de naissance de Sampiéro, et l'incendia; la propre maison de Sampiéro fut rasée

jusqu'aux fondements. Mais c'était le toucher légèrement que de le frapper dans son foyer et dans son patrimoine, lui qui avait déjà sacrifié sa femme à sa patrie.

La politique toujours remarquable de Gênes était de susciter de tragiques conflits entre le patriotisme des Corses et leurs sentiments de famille. Ils l'avaient vainement tenté sur Sampiéro; ils y réussirent auprès d'Achille de Campocasso, le personnage et le chef le plus énergique après lui, d'un courage et d'un héroïsme extraordinaires. On se saisit de sa mère et on la mit en prison. Le fils n'hésita pas longtemps; il jeta son épée et courut au camp de Gênes; mais l'ennemi osa lui proposer de devenir l'assassin de Sampiéro; l'horreur de cette proposition lui fit quitter les Génois pour rentrer sous son toit.

Sampiéro se trouva ainsi privé de ses plus vaillants compagnons, depuis que Bruschino avait été tué, que Campocasso s'était livré à l'ennemi, et qu'un troisième brave, Napoléon di San-Lucia, le premier Corse qui rendit ce nom fameux par les armes, avait également péri dans un combat.

V.

Si toute la haine de Corse à Génois peut se traduire par deux noms, ce sont ceux de Sampiéro et de Doria. Ces deux noms, qui semblent se haïr eux-mêmes mutuellement, appartiennent aux plus purs représentants de leur nationalité respective. Stefan Doria dépassait tous ses prédécesseurs en cruauté. Il avait juré d'anéantir le peuple corse. Voici les principes qu'il proclamait : « Lorsque les Athéniens s'emparèrent, après une défense de sept mois, de la capitale de Mélos, l'alliée de Sparte, ils égorgèrent tous les habitants au-dessus de quatorze ans, et envoyèrent une de leurs colonies repeupler la ville et la tenir sous le joug. Pourquoi n'imitons-nous pas cet exemple? Est-ce que les Corses sont moins punissables que les rebelles de Mélos? Par cette redoutable exécution, les Athéniens se proposaient d'arriver à la conquête du Péloponnèse, de la Grèce entière, de l'Afrique, de l'Italie et de la Sicile. En passant tous leurs ennemis au fil de l'épée, ils rétablirent la gloire et la terreur de leurs armes. On nous dira que nous violons, outre le droit des gens, toutes les lois de l'humanité et de la civilisation. Que nous importe? pourvu que l'on nous craigne, c'est tout ce que je demande. Je fais plus de cas du jugement de Gênes que de celui de la postérité, dont on essaye, mais en vain, de me faire peur. Ce mot creux de postérité n'arrête que des hommes timides ou irrésolus.

Notre intérêt est d'étendre notre conquête et d'enlever aux insurgés tout ce qui peut nourrir la guerre. Or, en fait de chemins qui conduisent là, je n'en vois pas d'autres que de détruire les moissons, de brûler les villages et de démolir les tours où ils se retranchent, quand ils ne peuvent plus combattre autrement. »

Ces conseils de Doria révèlent la haine poussée jusqu'à la rage que Gênes a portée pendant des siècles à l'indomptable nation corse, et nous font aussi connaître ce que ce peuple a dû souffrir dans son énergique résistance.

C'est ainsi que Stefan Doria mit à feu et à sang la moitié de l'île, sans prendre aucun ascendant sur Sampiéro. Ce dernier avait réuni à Bogio les états du pays, pour fortifier la cause populaire par de nouvelles institutions, rétablir les duodécemvirs et d'autres corporations démocratiques, et rendre possible un soulèvement en masse. Sampiéro n'était pas seulement un homme de guerre : son regard portait loin. Il voulait donner à son pays, avec l'indépendance, une constitution démocratique et libre, fondée sur les vieilles institutions de Sambucuccio d'Alando. Il voulait tirer de la position de la Corse dans la Méditerranée, de ses forêts et de ses produits, tous les avantages propres à faire de l'île une puissance commerciale. Allié à la France, il voulait rendre son pays libre, puissant, dominant, comme l'avaient été jadis Rhodes et Tyr.

Le temps des signori était passé. Sampiéro n'ambitionnait pas d'être appelé comte de Corse ; il fut le premier qui porta le titre de père de la patrie.

Entre temps, il envoya des messagers sur le continent demander du secours aux différents cabinets, et surtout à la France. Mais on abandonna les Corses à leur destin.

Le Corse Antonpadovano revint de France les mains vides. Il n'amenait avec lui qu'Alfonso, le jeune fils de Sampiéro, dix mille écus et treize drapeaux portant cette inscription : *Pugna pro patria*. Les Corses poussèrent un cri de joie, et les drapeaux que Sampiéro distribua entre ses capitaines devinrent l'occasion d'une ardente rivalité et d'une dangereuse jalousie.

Voici des lettres que Sampiéro écrivit à la régente de France et au duc de Parme.

A Catherine : « Nos affaires ont jusqu'à un certain point très-bien marché. Je puis assurer Votre Majesté que, sans les secours que les Génois ont tirés du roi catholique d'Espagne tout au commencement, vingt-deux galères et quatre vaisseaux avec un grand nombre d'Espa-

gnols, nous aurions serré nos ennemis de si près, qu'ils n'auraient plus aujourd'hui de position solide. Quoi qu'il en soit, et quoi qu'il arrive, nous n'abandonnerons jamais la résolution que nous avons prise de mourir plutôt que de nous soumettre, n'importe de quelle manière, à la République. Je prie encore Votre Majesté de ne pas oublier dans ces circonstances mon dévouement pour sa personne et celui de mon pays pour la France. Si le Roi Catholique montre tant de penchant pour les Génois, déjà si puissants par eux-mêmes contre nous, Votre Majesté permettra-t-elle que nous succombions sous les efforts de nos cruels ennemis ? »

Au duc de Parme : « Dussions-nous nous rendre tributaires de la Porte Ottomane, au risque d'offenser tous les princes de la chrétienté, notre résolution est irrévocablement arrêtée : cent fois plutôt les Turcs que le gouvernement des Génois. La France elle-même n'a pas observé le traité qui devait être, nous disait-on, la garantie de nos droits et la fin de nos souffrances. Si je prends la liberté de vous entretenir des affaires de l'île, c'est pour que Votre Altesse puisse au besoin nous défendre à la cour de Rome contre les attaques de nos ennemis. Je veux que mes paroles soient au moins une solennelle protestation contre la cruelle indifférence des princes catholiques et un appel à la justice divine. »

VI.

On députa encore des envoyés en France ; ils étaient cinq. Mais les Génois les arrêtrèrent à peu de distance des côtes ; trois se précipitèrent à la mer pour leur échapper ; l'un d'eux se noya ; les deux autres, faits prisonniers, furent mis à la question et livrés au bourreau.

La guerre prit une tournure terrible ; elle devint des deux côtés une impitoyable vendetta. Doria n'obtint du reste aucun résultat. Sampiéro le défit complètement à plusieurs reprises, et finit même par le détruire, pour ainsi parler, dans les gorges de Laminanda. Doria ne dut son salut qu'à ses talents militaires. Tout sanglant, épuisé, désespéré, il parvint à gagner San-Firenze, et abandonna peu après la Corse.

La République le remplaça par Vivaldi, et plus tard par l'astucieux Fornari. Mais elle renonça à l'espérance d'en finir avec Sampiéro par une guerre ouverte. Contre cet homme qui avait débarqué dans l'île comme proscrit, avec quelques compagnons dévoués, proscrits comme lui, elle avait dirigé successivement toutes ses forces, sa flotte et la flotte espagnole, ses mercenaires, des Allemands, quinze mille Espa-

gnols, ses plus grands généraux, Doria, Spinola et Centurione; et eux, qui avaient vaincu les Pisans et Venise, ne se trouvèrent pas en état de dompter un misérable peuple de montagnards, abandonné du monde entier, qui entraît en campagne affamé, déguenillé, sans chaussures, mal armé, et qui ne trouvait en revenant dans ses foyers que les cendres de ses villages incendiés.

Dans cette extrémité, on résolut d'assassiner Sampiéro.

On avait depuis longtemps semé la discorde entre lui et les descendants des anciens signori. Quelques-uns, comme Ercole d'Istria, s'étaient séparés de lui, parce que la solde génoise tentait leur avarice, et que leur orgueil se révoltait contre la pensée de recevoir les ordres d'un homme qui était sorti de la poussière. D'autres avaient à lui faire payer la dette du sang. Tels étaient les Ornano, les trois frères Antonio, Francesco et Michel Angelo Ornano, cousins de Vannina. Gênes les avait gagnés avec de l'or et en leur laissant convoiter le fief d'Ornano, qui revenait aux enfants de Vannina. Les Ornano, de leur côté, séduisirent un moine, Ambrosio de Bastelica, et Vittolo, le propre capitaine d'armes de Sampiéro, et complotèrent avec eux de le faire périr dans une embuscade. Le gouverneur Fornari donna son approbation à ce projet, et chargea Rafael Giustiniani de l'exécuter.

Sampiéro se trouvait à Vico lorsque le moine lui apporta de fausses lettres l'invitant avec instance à se rendre à Rocca, où une révolte contre la cause populaire devait avoir éclaté. Sampiéro dépêcha de suite Vittolo avec vingt cavaliers vers Cavro, et le suivit de près. Avec lui se trouvaient Alfonso son fils, Andrea dei Gentili, Anton Pietro de Corte, Battista da Pietra.

Pendant ce temps, Vittolo informa les Ornano et Giustiniani que Sampiéro passerait par l'étroite vallée de Cavro. Les conjurés partirent aussitôt avec beaucoup de monde à pied et à cheval, et se mirent en embuscade près de Cavro. Lorsque Sampiéro, sans se douter de rien, passa par la gorge, il fut en un clin d'œil attaqué de toutes parts; il vit les montagnes couvertes d'hommes armés. Il reconnut que son heure était venue. Il ordonna à son fils Alfonso de l'abandonner, lui, son père, de fuir et de se conserver pour la patrie, revenant ainsi, avec une véritable grandeur d'âme, à l'instinct de la nature qu'il avait si cruellement méconnu par le meurtre de sa femme. Le fils obéit et fuit.

Pendant que les siens tombaient en combattant (le jour commençait à poindre), Sampiéro se jeta dans la mêlée, essayant de se dégager, le fer à la main, s'il était possible. Les trois Ornano ne l'avaient pas quitté de l'œil, retenus d'abord par la crainte de s'attaquer à ce formidable

guerrier, et poussés à la fin en avant par la soif de la vengeance, ils percèrent jusqu'à lui, suivis de soldats génois. Sampiéro combattait en désespéré. Il s'était précipité sur Antonio Ornano et l'avait blessé d'un coup de pistolet au cou. Mais son fusil rata, car le traître Vittolo avait, en le chargeant, mis d'abord la balle et ensuite la poudre. Le visage de Sampiéro était inondé de sang. De la main gauche, il s'essuyait les yeux; de la droite, il manœuvrait son épée. C'est alors que Vittolo lui tira par derrière une balle dans le dos. Le héros tomba, les Ornano se jetèrent sur lui pour le mettre en pièces. Ils lui coupèrent la tête, qu'ils portèrent au gouverneur génois.

Ce fut le 17 janvier 1567 que Sampiéro périt. Il avait atteint l'âge de soixante-neuf ans, nullement affaibli par l'âge et par la guerre; digne de l'immortalité par la grandeur de son caractère, par la noblesse de ses sentiments et son patriotisme; grand capitaine, d'un esprit inépuisable en ressources, devant tout à lui-même et à son âme extraordinaire, sans aïeux, ne recevant aucun secours de la fortune qui favorise la plupart des parvenus, en butte, au contraire, à toutes ses disgrâces, il ne succomba, comme Viriathe, que par l'assassinat, exemple admirable de ce que peut un homme de cœur quand il reste, sans fléchir, fidèle à une grande passion.

Sampiéro avait la taille élevée, l'air sombre et belliqueux, la mine fière, la barbe foncée, les cheveux noirs et crépus. Son regard était pénétrant, sa parole brève, mais puissante. Fils de la nature et sans éducation, son intelligence ne laissait pas de maîtriser les difficultés; son jugement était excellent. Ses ennemis l'accusèrent d'ambitionner la royauté de son île; il n'ambitionnait que sa liberté. Il menait la vie primitive d'un pâtre, portait le pilone en laine grossière de son pays, couchait sur la dure. Il avait vécu dans les cours les plus raffinées de l'Europe, à Florence et à Paris, et n'avait pris ni la corruption de leurs mœurs ni la fausseté de leurs principes. Le rude héros put tuer sa femme, parce qu'elle était traîtresse envers lui et envers son pays, mais il ignorait les vices qui pervertissent la nature et qui érigent en système perfectionné de philosophie pratique les outrages qu'ils lui font. Il était simple, grand, sans frein dans sa violence, terrible; homme d'un seul jet, portant la forte empreinte d'une nature fruste.

Les Corses lui accordèrent l'honneur le plus grand qu'un peuple puisse rendre à l'un de ses fils; ils le nommèrent, et le nomment encore jusqu'à ce jour, de leur propre nom, *Sampiéro Corso*, Sampiéro le Corse, l'instinct populaire, toujours infallible, ayant reconnu dans Sampiéro le type de sa nationalité.

VII.

Quand Sampiéro fut tombé, Gênes exprima son allégresse en sonnant les cloches de ses églises et en allumant des feux de joie. Les meurtriers, de leur côté, se disputèrent ignominieusement le salaire de leur trahison ; la part de Vittolo fut de cent cinquante scudi d'or.

Les Corses sentirent profondément cette perte cruelle ; leur père à tous avait péri. Ils se réunirent à Orezza : trois mille hommes en armes, la plupart en pleurs, tous consternés de ce deuil, se rencontrèrent devant l'église. Le silence fut interrompu par Leonardo da Casanova, l'ami et le compagnon d'armes de Sampiéro, qui improvisa l'éloge funèbre de celui qui n'était plus.

C'était un homme brisé par une affliction profonde ; le sort l'avait frappé d'un coup inouï. Il s'était échappé depuis peu du cachot d'où son fils l'avait délivré. Leonardo était tombé entre les mains des Génois, qui l'avaient jeté dans la prison de Bastia. Antonio, son plus jeune fils, songeait jour et nuit aux moyens de le sauver. Sous le costume d'une femme chargée du soin de porter au prisonnier sa nourriture, il pénétre jusque dans son cachot, supplie son père de s'échapper, en lui promettant de rester à sa place. « Dussé-je mourir pour vous, disait le courageux jeune homme, ma mort serait glorieuse et conserverait à la liberté le bras et la prudence de mon père. L'amour de la patrie le voulait ainsi. »

Le père, en proie à un violent combat, reconnut cependant qu'il devait faire ce que son fils exigeait, s'arracha de ses bras et parvint à s'échapper sous les mêmes habits de femme. Les geôliers ne trouvèrent plus que le jeune homme ; il se rend à eux sans résister, heureux et fier. On le mena chez le gouverneur, et sur son ordre, il fut pendu à une fenêtre de Tiziani, le manoir de son père.

Léonardo, à qui le sacrifice de son fils avait mis au front comme une auréole sainte, se leva devant le peuple assemblé, et, maître de lui, prononça l'oraison funèbre de son cher Sampiéro.

« Pas de plaintes efféminées ! s'écria-t-il, nos montagnes ne doivent retentir que de cris de guerre ; montrons par la vigueur de nos coups qu'il n'est pas mort tout entier. Ne nous a-t-il pas laissé l'exemple de sa vie ? vous le voyez, les Fornari et les Vittolo n'ont pu nous enlever ce bien ; leurs mises à prix et leurs balles traîtresses n'y peuvent rien. Pourquoi a-t-il crié à son fils : Sauve-toi ! Sans aucun doute pour qu'il

restât au pays un héros, aux guerriers un chef, aux Génois un ennemi redoutable. Serrons donc nos rangs, l'esprit du père renaît dans son fils; je connais le jeune homme, il est digne du nom qu'il porte et de la confiance du pays. Il n'a pas seulement le feu de sa jeunesse; la maturité du jugement devance quelquefois les années. Il partageait depuis longtemps les dangers et les fatigues de son père. Le monde entier sait qu'il est déjà passé maître dans le rude métier des armes; les guerriers demandent à marcher sous ses ordres. Et quel hommage plus illustre pour la mémoire de Sampiéro que le choix de son fils? Ceux qui m'entendent ont le cœur placé trop haut pour n'être pas hors des atteintes de la peur. »

Après que Léonardo eut parlé, le peuple nomma par acclamation Alfonso d'Ornano chef et général des Corses.

Alfonso n'avait que dix-sept ans, mais c'était le fils de Sampiéro. Ainsi les Corses loin de se laisser abattre par la mort de Sampiéro, comme leurs ennemis l'avaient espéré, par une amère ironie pour les vieux généraux génois et le nom de Doria, opposèrent un enfant à la fière République. Cet enfant, vainqueur dans maint combat, tint pendant deux ans encore les Génois en échec.

Cependant cette longue guerre avait épuisé les deux partis. Gênes désirait la paix; l'île, divisée par les Rossi et les Negri, était dans une situation désespérée et penchait également vers la paix. La République rappela le détesté Fornari et envoya en Corse George Doria, le seul de ce nom dont les Corses eussent conservé un bon souvenir. Le premier acte de ce nouveau gouverneur, également sage et modéré, fut une amnistie générale pour le passé. De nombreux cantons firent leur soumission; de nombreux capitaines déposèrent les armes. L'évêque de Sagona réussit à déterminer le jeune Alfonso à traiter également. On convint des conditions suivantes :

- 1° Amnistie générale pour Alfonso d'Ornano et ses adhérents.
- 2° Liberté pour les Corses des deux sexes de s'embarquer pour le continent.
- 3° Faculté de disposer de leurs biens, en les vendant ou les amodiant.
- 4° Restitution du fief d'Ornano à Alfonso.
- 5° Attribution du Pieve Vico aux partisans d'Alfonso jusqu'à leur embarquement.
- 6° Un délai de quarante jours pour mettre leurs affaires en ordre.
- 7° Liberté pour chacun d'emmener un cheval et quelques chiens.
- 8° Abandon des droits du fisc au profit de ses débiteurs; délai de

cinq ans accordé à tous les contribuables en considération de la grande misère du pays.

9° Mise en liberté de quelques prisonniers.

Alfonso quitta sa patrie en 1569, accompagné de trois cents de ses compatriotes, et se rendit en France. Beaucoup de Corses se fixèrent à Venise; d'autres entrèrent au service du pape, qui en forma sa célèbre garde corse des huit cents.

La descendance de Sampiéro s'éteignit en 1670. Son fils aîné, Alfonso, servit sous Charles IX, Henri III et Henri IV; il fut personnellement l'ami de ce dernier. Il mourut maréchal de France, après une carrière glorieuse, bien remplie, à l'âge de soixante-deux ans, en 1610. De sa femme, fille de Nicolas de Pontevèze, seigneur de Flassan, il eut plusieurs enfants, dont l'un, Jean-Baptiste d'Ornano, devint également maréchal de France. Des intrigues causèrent sa chute; il fut mis à la Bastille, où Richelieu le fit empoisonner, en 1626.

Le second fils de Sampiéro, Anton-Francesco d'Ornano, eut la même fin que son père, dont il était la vivante image. Encore jeune, il avait accompagné l'ambassadeur de France à Rome; il eut une discussion au jeu avec des seigneurs français qui dissimulèrent leur rancune. Ils lui proposèrent un jour de venir avec eux visiter le Colisée; ils étaient six à pied et six à cheval. Francesco d'Ornano était seul et sans défiance. Arrivé au Colisée, les traîtres de Français tombèrent sur lui; quoique couvert de blessures, le fils de Sampiéro résista à ses nombreux assaillants avec un courage héroïque; le dos appuyé contre un pilier, il se défendit de son épée jusqu'à ce que ses dernières forces fussent épuisées. Les Français le laissèrent sur le carreau, baigné dans son sang. Il mourut le lendemain, en l'année 1580. Son tombeau se trouve dans l'église de San-Crisogono, dans le Transtévère, où il est enterré parmi beaucoup de seigneurs corses, car San-Crisogono était l'église nationale des Corses.

En cherchant bien, on peut encore y retrouver, sous un confessionnal, la pierre tumulaire du plus jeune fils de Sampiéro, celui que Vannina avait auprès d'elle quand elle dut mourir.

Extrait de la Corse de F. Gregorovius.

DU ROMANTISME RELIGIEUX

A PROPOS

DES INSTITUTIONS MONASTIQUES.

Histoire des moines d'Occident depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard, par le comte de MONTALEMBERT, l'un des quarante de l'Académie française. — 2 vol. in-8°, publiés chez J. Lecoffre et C^{ie}, libraires. Paris, 1860.

Depuis que la violente controverse qui divisait, il y a trente ans, notre monde littéraire en classiques purs et en fougueux romantiques, a fait place à un éclectisme conciliant, assez disposé à goûter les belles choses, quel que soit leur genre et pourvu qu'elles soient belles, il est devenu plus facile de saisir le véritable esprit des deux écoles sous la lettre de leurs discussions passionnées. Il faut le reconnaître aujourd'hui : d'autres intérêts étaient en jeu que ceux des trois unités et des règles de l'art énoncées par Boileau. L'Angleterre et l'Allemagne, après avoir subi, comme toute l'Europe, l'ascendant de notre grande littérature classique, avaient déjà traversé leur période romantique. Il y avait donc dans le mouvement analogue qui se produisait chez nous, non pas une importation de l'étranger, car notre romantisme eut son cachet très-particulier, mais quelque chose d'*européen*, tenant aux besoins nouveaux et au développement général de la société moderne. Au fond, le romantisme littéraire, dont il ne faut pas confondre la théorie avec les applications qui en ont été faites, fut une réaction de l'esprit celto-germain contre l'idéal gréco-romain qui, depuis la Renaissance, passait pour seul légitime, seul possible, et avait accompli sa résurrection glorieuse dans nos grands maîtres du dix-septième siècle.

Si l'on me demandait ce qui distingue essentiellement cet idéal de la tendance opposée, je ramènerais, ce me semble, les différences des deux genres à celle qui existe entre le sentiment de la perfection et le sentiment de l'infini. Les œuvres classiques sont d'une perfection achevée dans un cadre soigneusement limité; le romantisme a dû son charme et sa puissance au sens de l'infini qu'il a réveillé et développé chez nous tous.

Cela nous explique l'attrait particulier que le moyen âge exerça sur les esprits romantiques. Cet âge de préparation mystérieuse, de lente éclosion et d'originalité naïve, tout imprégné de poésie germanique et celtique, leur offrait dans ses institutions, dans ses monuments, dans *l'art confus de ses vieux romanciers*, une mine en quelque sorte inépuisable de trésors oubliés ou méconnus. Le romantisme poussa jusqu'à l'excès, souvent même jusqu'au ridicule, ce goût, très-légitime dans une certaine mesure, de tout ce qui rappelait le moyen âge. Aussi n'est-il pas étonnant que peu à peu le romantisme et l'amour exclusif du moyen âge soient devenus synonymes dans l'opinion commune. Cette circonstance, jointe à ce que la prédilection pour une époque si longtemps dédaignée s'alliait naturellement à la réaction provoquée par les tempêtes révolutionnaires, créa ou fit ressortir d'étroites affinités entre ce qui n'avait d'abord été qu'un goût prononcé des artistes et des poètes, en même temps que de certains partis politiques et religieux. L'amour de ce passé, que la Renaissance, la Réforme et la Révolution avaient ébranlé ou détruit, en fut le trait commun. Mais, tandis que chez les poètes, les artistes et nombre de penseurs éminents, cette estime du moyen âge put se concilier avec des vues très-modernes en politique et en religion, la même tendance poussa les hommes d'action dans le sens non pas seulement de la réhabilitation, mais aussi du rétablissement de l'ordre de choses disparu en matière de foi et d'organisation sociale.

Voilà pourquoi la critique actuelle a adopté le mot de romantisme religieux pour désigner les tendances en réaction ouverte, au nom de l'ancienne foi, contre les aspirations et les résultats de la pensée religieuse de leur temps. Il sera peut-être intéressant de rechercher l'esprit et les causes psychologiques de cette direction d'esprit, naturelle aux âges de transition comme le nôtre, telle qu'elle s'est réalisée dans la France du dix-neuvième siècle. L'ouvrage remarquable que nous indiquons en tête de cet article nous servira en même temps à éclairer et à préciser nos recherches. Si, comme nous le pensons, le romantisme religieux actuel provient d'un amour exagéré du moyen âge, une

œuvre inspirée par cet amour et consacrée à ces institutions monastiques, où s'est distillée presque toute la sève religieuse et morale de cette grande époque, ne peut que faciliter la tâche que nous nous proposons. Nous ne croyons pas avoir besoin de justifier la publication dans la *Revue germanique* de cet essai de critique religieuse. Nous espérons être resté Français de style et de méthode, comme nous le sommes de cœur; mais c'est à la science allemande que nous devons nos matériaux.

I.

Le romantisme religieux date chez nous du *Génie du christianisme*. Personne n'ignore la sensation prolongée que produisit ce fameux livre qui, vingt ans à peine après la mort de Voltaire, au lendemain de la Révolution, relevait avec tant de hardiesse tant de choses que l'on croyait pour jamais abattues. L'influence très-notable qu'il exerça sur la direction des idées fut-elle due au raisonnement ou à l'érudition, qui semblaient y tenir une assez large place? On peut hardiment répondre que non. Le raisonnement était faible, l'érudition défectueuse. Mais les cordes longtemps endormies que Chateaubriand fit vibrer dans les âmes, retentirent tout à coup avec une merveilleuse puissance. Le prosaïsme désespérant du dix-huitième siècle avait vu surgir en face de lui un ennemi formidable. La politique, la philosophie, la littérature elle-même, qui depuis longtemps ne reconnaissaient plus pour juge qu'une froide raison, durent compter désormais avec le sentiment religieux, et ce sentiment abandonnait les voies frayées, les chemins plats et monotones, pour se jeter avec une vraie passion dans des sentiers aux capricieux contours, mais qui remontaient vers les hauteurs et ramenaient à d'anciennes et chères perspectives, encore embellies par l'éloignement.

Dans le *Génie du christianisme*, on pouvait distinguer deux éléments que rien ne forçait à rester toujours mêlés, mais qui se fortifiaient mutuellement à cette première heure de leur apparition commune : c'était le signal d'une rénovation littéraire et le commencement d'une réaction religieuse. Le bon droit relatif de celle-ci ne peut être contesté, quand on pense aux niaiseries et aux scandales qui avaient marqué l'époque révolutionnaire sur ce domaine religieux, celui décidément où la Révolution a été le plus mal inspirée. Mais, comme toutes ses sœurs, cette réaction ne tarda pas à devenir aussi absolue que les

erreurs qui l'avaient engendrée. Ceux que les horreurs de la Révolution n'avaient pas détournés de son principe, — et, après tout, ils étaient la grande majorité, — virent avec une croissante inquiétude qu'à la faveur de cette poésie inoffensive se constituait peu à peu une tendance politique et religieuse dont l'ambition avouée était de nous ramener, par les vieux rois, aux vieilles lois et surtout à la vieille foi. Le sentiment avait commencé l'œuvre : la logique et l'histoire furent invitées à élever le principe de la réaction à la hauteur d'un dogme. M. de Maistre en fit une théorie politique ; M. de Bonald en fit une philosophie. Tout le monde connaît les luttes ardentes de la Restauration. Cependant, comme la révolution politique et sociale opposait une invincible résistance à la réaction religieuse, les plus clairvoyants comprirent qu'il fallait de toute nécessité la désarmer en partie. L'école de l'*Avenir*, avec MM. de Lamennais, Lacordaire, Gerbet, de Montalembert, marqua une transformation grave dans le sein du parti catholique ; mais ce n'en était pas moins, toujours et avant tout, la résurrection de l'ancienne foi, la conquête de l'esprit moderne à son profit, que rêvaient les éloquents rédacteurs de cette feuille sitôt morte. Elle eut l'incontestable mérite de permettre au parti catholique de traverser, sans s'y perdre, l'explosion du libéralisme de 1830. Avec des fortunes très-diverses, après avoir adouci ses angles, la même tendance a continué de se développer sous nos yeux. Elle diffère essentiellement de sa forme première par les concessions que ses représentants les plus distingués se sentent forcés de faire sur le terrain politique au libéralisme moderne, dont ils détestent les principes sur le terrain religieux. C'est ce mélange de religion du moyen âge et de vues politiques plus ou moins libérales qui fait à la fois sa force, sa faiblesse, son originalité, et qui pose à la critique historique un problème aussi intéressant à résoudre que délicat à discuter.

Nous n'avons pas de controverse à faire ici. Ce n'est pas au nom d'un système philosophique, ni d'une église particulière, qu'il convient de juger cette direction d'esprit ; d'autant plus qu'en dehors de la France et de l'Église romaine, on pourrait signaler des phénomènes très-ressemblants. C'est du point de vue général et impartial de l'esprit moderne, fort de son droit et assuré de sa victoire finale, qu'il nous faut les envisager. Si la plupart de ceux qui vivent des inspirations et sous la protection de cet esprit moderne ne peuvent s'empêcher de ressentir un certain mauvais vouloir à l'égard de cette puissance du jour qu'ils rangent parmi les plus dangereuses, il faut qu'ils se rappellent qu'on ne combat utilement une tendance qu'à la condition

de la comprendre, et qu'on ne la comprend qu'à la condition d'être impartial.

Quelle est donc la raison de cette inclination particulière aux époques de transition, qui peut entraîner des esprits éminents, en partie dominés par les exigences de leur temps, mais encore plus amoureux du passé, et se vouant à la tâche aussi pieuse que peu consolante de répandre des fleurs sur des tombes à jamais fermées?

Il faut que, dans la manière dont l'humanité accomplit son voyage à la recherche de la perfection, il y ait des circonstances qui provoquent et justifient jusqu'à un certain point ces amours mélancoliques.

Quand on analyse cette merveilleuse tendance au perfectionnement qui a fait de l'homme ce qu'il est, — car elle a présidé à l'effort originel par lequel le dernier apparu des êtres vivants sur la planète a inauguré la vie de l'esprit, — on ne tarde pas à voir qu'elle tient à l'attrait qu'exerce sur l'âme un idéal que la réalité actuelle ne reproduit pas; auquel attrait correspond l'instinct que le souffle de Dieu a inspiré à sa créature rationnelle de vouloir réaliser la perfection entrevue. Tous les progrès de l'humanité, physiques et spirituels, se ramènent à cette loi générale. Ce qui fait ensuite que l'impulsion divine vers le mieux et le parfait ne cesse de déterminer de nouveaux efforts, c'est que l'idéal s'élève toujours; et plus l'homme avance dans la réalisation de l'idéal antérieur, plus il découvre de nouveaux devoirs, de nouvelles beautés qui l'attirent plus haut que la réalité déjà conquise. C'est ce qui vaut à l'homme son tourment et son bonheur, sa misère et sa gloire. Selon le point de vue où l'on se place, on y peut voir ou bien le travail de Sisyphe, ou bien l'ascension éternelle.

Il peut donc arriver, en vertu de cette loi de l'esprit, qu'aux époques où l'idéal se révèle sous des traits d'une beauté auparavant inconnue, la réalité présente, bien que supérieure en elle-même à ce qui la précédait, suffise moins, en fait, aux aspirations des contemporains. Et alors deux circonstances étroitement liées contribuent à rejeter bien des âmes dans l'amour passionné du passé.

Ce n'est pas d'une manière abrupte, comme un décor que l'on substituerait brusquement à un autre, qu'un idéal nouveau se révèle. Virtuellement contenu dans l'idéal précédent, à l'insu des générations antérieures, il germait déjà sous des formes aussi gracieuses que naïves. Une sorte de pressentiment prophétique agitait les âmes, qui ne soupçonnaient pas encore son existence. Et rien n'est joyeux comme le commencement des grandes choses. Ce qu'est l'aurore dans la jour-

née, le printemps dans l'année, l'enfance dans la vie, le premier dégagement d'un idéal nouveau l'est toujours dans l'histoire. Riche de promesses, encore immaculé, ouvrant des perspectives indécises, mais illimitées, il éveille dans l'esprit qui le contemple le sentiment de la joie infinie. Il semble que Dieu regarde l'humanité avec un ineffable sourire de miséricorde. Mais le moment de la réalisation positive et sérieuse finit par arriver. Un long, très-long temps se passe avant qu'on réussisse à faire entrer dans les faits réels une faible partie de l'idéal auquel on aspire. Plus la notion de cet idéal devient claire et précise, plus les imperfections et les misères du moment sont douloureusement senties. Les institutions qui faisaient la vie et l'éclat de l'état social antérieur sont détruites ou minées; celles que réclame l'esprit nouveau sont à peine nées, incomplètes, vacillantes. De là, chez ceux surtout que leur développement intellectuel met en état de comparer l'âge de la préparation mystérieuse et inconsciente avec celui de la réalisation pénible et contrariée, un vif désir de retour vers les temps d'innocence. De là chez eux l'idée qu'on est tombé, bien loin de s'être élevé. Mais constatons dès maintenant que c'est au nom de l'idéal nouveau qu'ils maudissent le présent et qu'ils adorent le passé.

La seconde cause de cet amour rétrospectif, tenant de près à la première, consiste dans les démentis criants qu'infligent à l'idéal nouveau ceux-là même qui se chargent de le traduire en fait. Que les novateurs ne se fassent nulle illusion sur ce point. Ils ne sont jamais justifiés des fautes qu'on leur reproche, parce que les puissances qu'ils ont détrônées en ont assurément de semblables et peut-être de pires. Quand une révolution s'accomplit au nom de la justice ou de la liberté, elle s'ôte par cela même le droit de se servir d'armes pareilles à celles qu'on avait dirigées contre elles au nom de principes opposés. Tous les abus de pouvoir de l'ancienne monarchie n'absolvent pas la première république de la sanglante tyrannie qu'elle a fait peser sur la France, par la raison toute simple que la République annonçait une ère de liberté et de fraternité que la monarchie n'avait jamais promise. Les actes de l'intolérance protestante, quelque modérés qu'ils soient en comparaison, sont plus coupables que les monstrueuses boucheries de l'Inquisition; car la Réforme a convié l'individu à se faire lui-même sa foi, tandis que l'Église romaine a toujours déclaré qu'elle entendait la lui faire elle-même. Mais nous touchons ici à l'éternelle douleur des âmes généreuses, à ces scandales historiques bien plus effrayants que les grands crimes dont personne ne profite; nous touchons à cette désolante habitude des âmes vulgaires qui consiste à

transformer en instrument de leurs basses rancunes, de leurs ignobles désirs, la puissance morale déjà conquise par l'idéal nouveau. Nous les appelons des scandales historiques, parce qu'il faut se rendre à l'évidence et reconnaître que des progrès très-réels, salués par tous aujourd'hui de ce nom, se sont accomplis en partie avec l'aide de moyens que réprouve la conscience. « L'univers, dit avec raison J. de Maistre, est rempli de supplices très-justes, dont les exécuteurs sont très-coupables. » D'autant plus que l'idéal, en se vulgarisant, nécessairement s'abaisse. Le sublime désir d'adorer Dieu en esprit pour l'adorer en vérité engendre d'absurdes iconoclastes. La religion de l'amour, fondée par la plus illustre victime de l'étroitesse bigote et du fanatisme populaire, est condamnée à compter parmi ses sectateurs les meurtriers d'Hypatie. Croyons au progrès, croyons-y fermement; car il n'y a pas de salut hors de cette foi bénie; mais n'acceptons jamais l'odieuse maxime que la fin justifie les moyens, et réprouvons toujours, avec l'indignation des honnêtes gens, les œuvres mauvaises commises dans l'intérêt des principes mêmes qui nous sont les plus chers. D'ailleurs, il n'est pas difficile de comprendre que l'avantage qu'ils en retirent est plus apparent que réel.

Il est donc naturel que ce douloureux contraste entre l'idéal proclamé et les faits réalisés provoque chez beaucoup d'esprits ce qu'on appelle des réactions. C'est surtout parmi les esprits distingués que ces réactions s'opèrent : car le vulgaire ordinairement ne sent pas ce contraste. Peut-être que si chez eux la raison, qui se défie des impressions de l'heure et du lieu, et qui s'élève au-dessus des faits de détail avant d'asseoir son jugement définitif, exerçait autant d'empire que l'imagination et le sentiment, ils résisteraient plus vigoureusement à ce dégoût des hommes et des choses qui les entourent. Peut-être, se maintenant plus fermement par là dans la sphère de l'impartialité historique, reconnaîtraient-ils que le présent n'est pas si laid ni le passé si beau qu'ils se le figurent. Il en est un peu comme de l'homme qui, rebuté par les luttes et les défaites de l'âge mûr, adopte trop facilement l'idée que son enfance ne comptait que des jours sans nuages. Mais si nous voulons être justes, il faut que nous comprenions qu'il y a dans cette tendresse pour le passé autre chose que des regrets d'antiquaire.

Telles sont, selon nous, les véritables causes du romantisme religieux de nos jours. On se demandera peut-être jusqu'à quel point nous avons le droit de définir de cette manière abstraite et générale un mouvement contemporain, très-actif, très-réel, très-concret, et qui certainement ne se reconnaîtrait pas lui-même dans l'analyse que nous

faisons de ses bases psychologiques? qui nous autorise à renfermer dans une catégorie subordonnée de la philosophie de l'histoire une tendance qui se regarde elle-même comme dominant le monde moderne et ses errements, comme possédant le mot de l'avenir, comme maîtresse présomptive, en un mot, de nos destinées sociales?

J'avoue que j'aurais quelque embarras à répondre à cette objection, sans sortir du point de vue auquel j'ai déclaré vouloir me tenir, si l'histoire, de sa voix impersonnelle, n'était là pour justifier mes assertions. Est-ce donc la première fois, dans le développement de notre race, qu'un état dépassé de l'esprit rencontre d'éloquents et chaleureux défenseurs avant de disparaître entièrement sous l'ascendant des idées nouvelles? N'est-on jamais frappé, quand on étudie la lutte à mort engagée dans les premiers siècles de notre ère entre l'Église chrétienne et la vieille société gréco-romaine, des étranges ressemblances qui, sous des noms si différents, à côté de vues si opposées, n'en réunissent pas moins sous l'impulsion des mêmes secrets mobiles les partisans actuels du moyen âge et les derniers défenseurs de l'hellénisme expirant?

Il y a là toute une veine encore très-peu exploitée de rapprochements infiniment curieux, et il ne faut pas que ceux que nous associons aux adversaires des Pères de l'Église considèrent cette société comme déshonorante. De nos jours, où une critique impartiale a fait justice des accusations exagérées dont les historiens ecclésiastiques ont chargé leur mémoire, où des analogies surprenantes nous permettent de comprendre plus aisément qu'autrefois ce qu'il y eut de sincère et d'élevé dans leurs sympathies pour un passé condamné sans retour, il serait difficile de refuser son estime à ces hommes qui méconnaurent leur temps et, selon nous, la vérité, mais que l'on ne saurait accuser d'avoir fait chorus avec les plus forts ni consulté leurs intérêts personnels avant d'afficher des convictions.

Rappelons-nous donc ce qui anime un Porphyre, un Symmaque, un Julien, un Libanius, contre les progrès chaque jour plus marqués de la révolution chrétienne. Que de science, et de talent, et d'amour, mis au service des vieilles divinités et de la vieille société entraînée dans leur chute! C'est le mal des ruines, c'est la passion du passé qui les possède. C'est elle qui constitue au fond la majeure de tous leurs raisonnements. Ils sont vraiment les romantiques de leur temps ¹.

¹ C'est la même idée que le docteur Strauss a développée en 1847 avec beaucoup d'art, peut-être d'une manière un peu trop absolue, dans son traité sur l'empereur Julien, qu'il représente comme un *Romantiker auf dem Throne der Cäsaren*.

Comme ils nous apprennent bien de quelle manière les vieilles religions se défendent contre les jeunes, et quels arguments, toujours les mêmes, militent en faveur des institutions traditionnelles battues en brèche par les flots que soulève un esprit nouveau soufflant sur le monde ! Précisons notre pensée en traçant un portrait rapide de l'un des plus illustres, du noble et éloquent Libanius, maître et ami de l'empereur Julien, l'une des belles âmes, en petit nombre, qu'illumina de ses derniers rayons le soleil couchant du monde antique.

Pour Libanius, et en un sens il avait parfaitement raison, il n'y avait pas le moindre doute que la vieille société gréco-romaine, avec ses arts, ses sciences, sa philosophie, sa civilisation tout entière, s'en allait chassée par le christianisme, dont il lui était impossible de concevoir les grandeurs et les promesses d'avenir. L'empire, à ses yeux, était également menacé par les barbares du dehors et ceux de l'intérieur : ces derniers étaient pour lui les chrétiens. Descendant de famille noble, il était révolté dans ses instincts aristocratiques par la grossièreté, l'ignorance, les absurdes colères de la multitude devenue chrétienne sans trop savoir pourquoi. De quel mauvais esprit n'était-elle pas animée contre les traditions dont elle avait perdu le sens, dont elle n'éprouvait plus la poésie, dont elle n'avait jamais compris la haute valeur politique et sociale ! Initié à la métaphysique transcendante du nouveau platonisme, habitué à interpréter les vieux mythes d'une manière qui prétendait satisfaire également la raison et la foi, il ne ressentait que du mépris pour cette interprétation évhémériste, si goûtée alors comme aujourd'hui par les esprits vulgaires, qui ramenait les légendes sacrées aux proportions d'événements mesquins comme elle, et que les auteurs chrétiens avaient eu le malheur d'adopter pour en faire une arme offensive contre l'ancien culte. Rien n'égale le dédain avec lequel il parlait de la religion nouvelle. Pour lui, les dogmes chrétiens n'étaient littéralement qu'un tissu de sonnettes (ῥοδαί, le mot n'est pas poli, mais il est textuel). Il ne pouvait concevoir que l'idéal chrétien attirât des gens de goût et de cœur, ou, pour mieux dire, le christianisme était pour lui une religion entièrement dépourvue d'idéal, le contraire et la négation de toute religion. « Laisse piailler les impies, » écrivait-il à un gouverneur de province qui déployait un grand zèle réactionnaire dans l'œuvre de restauration païenne que Julien avait entreprise ; puis viennent force louanges pour le soin que prend le zélé fonctionnaire de relever partout les autels, les bois sacrés, les statues des dieux, et de présider aux processions pompeuses qu'on recommence en leur honneur. Car il y eut un mo-

ment de radieuse espérance dans la vie de Libanius et de ses amis. Ce fut quand le jeune Julien, son admirateur, son disciple fervent, qui dévorait ses écrits en cachette au moment même où il devait jurer au soupçonneux Constance qu'il n'assisterait pas à ses leçons publiques, monta sur le trône du monde et annonça la ferme intention de réparer les brèches faites à la vénérable religion des ancêtres par ses prédécesseurs ingrats ou aveugles. Les flots pressés des chrétiens de nom qui rentrèrent, sur un signe du maître, dans l'ornière à peine abandonnée, firent à Libanius l'effet d'une résurrection du paganisme. Il faut même dire ici à sa louange qu'il intervint activement auprès des magistrats païens pour que des chrétiens innocents n'eussent pas à souffrir des rancunes ou des violences de leurs adversaires revenus au pouvoir. Libanius, bien que dédaigneux et insultant dans ses controverses, avait le cœur haut placé et l'âme généreuse.

Ce moment de triomphe fut, on le sait, de très-courte durée. Il est des marées montantes qu'aucune digue n'arrête. Les successeurs de Julien furent tous chrétiens, et reprirent pour leur compte la politique de Constantin, sans ménager autant que lui les droits acquis de la vieille religion. Ce fut la source de profonds chagrins qui empoisonnèrent la vieillesse de Libanius. Ce qui surtout excitait son indignation, c'était la vue des moyens bas ou brutaux qu'on mettait en œuvre pour achever ce qui restait d'institutions païennes. Il ne cessa d'en appeler sur ce point à l'opinion publique. Il somma le parti triomphant de dire en vertu de quel droit il portait atteinte à des propriétés aussi sacrées, sinon plus sacrées que toutes les autres. Il dévoila courageusement les manœuvres hypocrites qu'une vile cupidité inspirait à de soi-disant chrétiens qui, sous prétexte de combattre pour la vérité, se faisaient adjuger les revenus des fondations religieuses. Il pleura sur les temples, ornés des chefs-d'œuvre de l'art, qu'une foule fanatique, ameutée par les moines, détruisait dans des accès d'aveugle fureur. Comme tous les défenseurs des puissances qui tombent, il prenait pour la cause de leur chute ce qui n'en était que la conséquence. Le courant des esprits était dans le sens chrétien, voilà ce que Constantin avait discerné dès le commencement du siècle avec une parfaite justesse de coup d'œil, et ce que tout, depuis lors, avait confirmé, y compris la réaction avortée de Julien. La politique n'exigeait même plus que l'on procédât avec égards pour les dieux vaincus. C'est en vain que le vieux Symmaque, au nom de la majorité du sénat romain, avait supplié l'empereur Gratien de ne pas enlever la statue de la Victoire de la curie sénatoriale, en vain qu'il avait fait valoir les vieilles traditions de

la cité reine, les souvenirs sacrés, le monde conquis sous les auspices de l'image vénérée. Tout avait été inutile. Le jour vint que le christianisme, se reniant lui-même et compromettant gravement son triomphe par la hâte qu'il avait d'en jouir, se fit persécuteur à son tour, et sous Théodose, ce qui n'avait été qu'un désordre toléré ou qu'une mesure exceptionnelle, la destruction des temples païens et la confiscation de leurs revenus, fut érigé en loi par décret impérial. Libanius, plus que septuagénaire, retrouva la vigueur de la jeunesse pour composer le plus beau de ses discours, son oraison *Pro templis*¹. C'est là, en particulier, qu'après avoir dénié aux chrétiens le droit d'imposer la croyance par la force, il plaide pour ces sanctuaires encore tout couverts des *ex-voto* que la reconnaissance de milliers de malades miraculeusement guéris avait suspendus le long des murs. Ce fut l'oraison funèbre de la vieille religion. Comme son disciple Julien, Libanius dut s'écrier à son dernier soupir : Galiléen, tu es vainqueur ! Mais il ne comprit jamais pourquoi ce pauvre Juif crucifié avait mis tout l'Olympe en déroute. Les yeux obstinément tournés vers l'horizon derrière lequel avait disparu l'astre qu'il adorait, il ne voulut jamais croire que derrière lui l'aube d'un nouveau jour se levait sur le monde et prétendit toujours qu'on prenait pour une aurore ce qui n'était qu'un sombre et déplaisant nuage sillonné de lueurs sinistres. Le romantisme religieux du quatrième siècle descendit avec lui dans la tombe.

Il y a bien des enseignements à tirer de tout cela. Il est donc vrai que beaucoup de talent, de savoir et d'éloquence sont incapables d'arrêter la marche de la société humaine, travaillée par le besoin de chercher ses nouvelles destinées. Il peut donc se faire que les amis du passé aient à chaque instant raison dans les reproches qu'ils adressent à leur génération, tout en ayant tort dans leur soif de réaction. Il y a donc dans un tel romantisme une contradiction interne, sans laquelle une tendance aussi brillamment représentée serait certainement plus puissante. C'est l'honneur de l'humanité, reconnaissons-le, que les grandes choses qu'elle a produites, lorsque le jour de la décadence est arrivé, et quelle que soit la justice du jugement qui les frappe, ne disparaissent pas sans trouver des fidèles de la dernière heure, qui sachent mourir sans se rendre. Mais aussi combien il est dangereux de confondre la poésie d'une cause avec sa vérité !

Toutes ces observations s'appliquent exactement à la tendance de nos jours que nous avons en vue. Ces analogies fondamentales nous

¹ *Orat. ad. Theodos.* Ὑπὲρ τῶν ἱερῶν. *Opp.*, ed. Reiske, t. II.

autorisent à affirmer la parenté spirituelle du romantisme religieux du quatrième siècle avec celui du dix-neuvième. Cependant nous n'irons pas jusqu'à affirmer leur identité. Plus d'une circonstance distingue à leur avantage, et à l'avantage de leur cause, les champions actuels du moyen âge religieux des derniers chevaliers du paganisme. Notre siècle porte, comme le quatrième, les caractères d'un siècle de transition, mais il serait faux de regarder la révolution qu'il accomplit, tantôt lentement, tantôt avec une précipitation plus fiévreuse que féconde, comme aussi radicale que celle dont le triomphe du christianisme et l'invasion des barbares menaçaient le vieux monde. C'est notre race qui, bien loin d'être envahie, s'en va peupler les continents déserts et envahit elle-même les plus antiques civilisations de la terre. Surtout nous n'avons pas à changer de religion. Le progrès, j'entends le progrès réel, sera nécessairement chrétien, lors même que les Églises et leurs doctrines pourraient subir de profondes modifications. La religion qui a assigné pour tâche à l'homme l'effort constant vers la perfection et qui a montré dans l'amour de Dieu et des hommes le signe auquel on reconnaîtrait son influence et la légitimité de l'effort, peut considérablement varier dans ses symboles et dans ses dogmes, mais elle ne passe pas, par la raison évidente qu'on ne saurait imaginer un moment où, pour atteindre un degré supérieur de perfectionnement, il faudrait rompre avec son principe. Enfin, le romantisme chrétien doit à l'expérience des siècles, à la part supérieure de vérité qu'il possède, aux conditions mêmes de la lutte qu'il soutient, d'être infiniment plus ouvert aux idées qu'il repousse que le romantisme païen. La politique, entre autres, lui fait du bien, en le forçant à respirer l'air du siècle. Ce sont ces différences qui lui assurent plus de durée et de puissance qu'à son prédécesseur dans l'histoire. C'est aussi pourquoi il nous importe de ne pas nous borner à l'analyser dans ses causes. Il faut encore nous faire une idée de sa valeur positive.

Nous avons supposé dans le romantisme religieux du quatrième siècle une contradiction interne, source fatale de son impuissance. Nous tâcherons de la révéler au grand jour. Le romantique en matière de religion est essentiellement déterminé par le prestige qu'exerce la poésie du passé sur son esprit que froissent la prose et les torts du présent. C'est par là que cette tendance se distingue de l'amour irrésolû, spontané, que le même passé peut encore inspirer à ceux qui n'ont pas seulement pensé qu'il fût possible d'en sortir. Autant le dernier est naïf et confiant, autant le premier de ces amours est mélancolique

et dégénère aisément en affectation, ce grand écueil de tous les romantismes. Le passé, en effet, ne paraît si beau à cette catégorie de ses admirateurs que parce qu'ils l'idéalisent. Et comment? en empruntant les traits de la transfiguration qu'ils lui font subir à un idéal actuel dont le passé n'avait pas même l'idée. J'aurais bien voulu voir Libanius, avec ses idées platoniciennes, avec ses délicatesses de rhéteur et d'artiste, transporté subitement dans Rome républicaine aux temps très-vertueux, disent les historiens, mais singulièrement grossiers, où les consuls enfonçaient le *clou annal* dans les murs du Capitole. Il est, de même, tel champion du moyen âge à qui je ne garantirais pas six mois de liberté, si une baguette magique, ressuscitant autour de lui son époque préférée, le rendait justiciable de certaines juridictions trop célèbres.

La conséquence pratique d'un tel point de vue sera naturellement l'habitude de dresser, en toute occasion, le réquisitoire de la société contemporaine et de consacrer ses efforts à la résurrection des morts, autant du moins que la dureté des temps le permet. Mais ici déjà se révèle la contradiction interne dont nous parlons. Au fond, le romantisme religieux est beaucoup moins du passé qu'il ne se l'imagine. Il ne tarde pas à se trouver entre deux genres d'adversaires, ceux à qui il ne réussit pas à communiquer ses sympathies pour les ruines, et ceux qui sont tout à fait, sans partage et sans restriction, partisans du passé. Accusé par les premiers d'évoquer de très-vilains fantômes, il doit tenir tête aux seconds, qui lui reprochent de trahir la cause commune, et de la livrer pieds et poings liés à l'ennemi. Facile à soutenir brillamment tant qu'on reste dans les généralités, la thèse romantique perd promptement cet avantage dès qu'il s'agit de l'appliquer à une question de fait immédiat. Vous nous parlez de l'alliance de la papauté et de la démocratie; mais si les conditions d'existence de la papauté sont inconciliables avec les prétentions les plus modérées de la démocratie? Vous nous dites que l'Église est le meilleur appui, la vraie génératrice de la liberté. Mais si le seul organe qui ait le droit de parler en son nom réproouve et maudit comme autant de fléaux et de délires les libertés qui nous sont le plus précieuses, celles sans lesquelles toutes les autres ne valent pas une heure de peine? Le plus mauvais service qu'on puisse rendre à une telle tendance, c'est de la mettre à même de réaliser son programme. Ajoutons encore ceci : Ce n'est pas seulement autour de ses champions dévoués que cette contradiction se dévoile. Le conflit peut s'engager au dedans d'eux-mêmes et les plonger dans une inextricable perplexité. Aux

époques de transition, l'homme peut nourrir plus ou moins longtemps en lui-même deux penchants diamétralement opposés, confondre dans une généreuse utopie le passé et l'avenir, et ne pas s'apercevoir de leur antagonisme latent. Mais viennent des circonstances où il lui faut absolument choisir, où la conciliation est matériellement impossible, le rêve alors se dissipe, la réalité commande avec sa voix brutale, on ne sort de là que par un coup d'État intérieur. Voilà pourquoi nous avons vu, et probablement nous verrons encore, de ces déterminations imprévues que la foule qualifie d'apostasies, et qui ne sont autre chose qu'un choix forcé entre deux principes auxquels on se croyait en état de vouer toujours un même culte.

Il me semble que l'histoire des trente dernières années est un puissant commentaire de cette théorie.

C'étaient de beaux jours pour le romantisme religieux que ceux qu'il passa à l'ombre de notre jeune liberté. Ne contestant plus les principes constitutifs des sociétés modernes, il s'appliquait plutôt à s'en servir dans l'intérêt de sa cause et à faire sentir le vide qu'ils laissaient dans l'âme humaine, tant qu'une base religieuse ne leur communiquait pas la sève qu'aucun intérêt temporel, aucun principe fini ne saurait fournir. La jeunesse contemporaine revenue des fureurs de ses pères contre tout ce qui rappelait le moyen âge, l'écoutait souvent avec surprise, quelquefois avec admiration, toujours avec intérêt. Il comptait dans la chaire, à la tribune, dans la science, d'éloquents et chaleureux adeptes. La révolution belge lui avait donné une sorte de consécration politique. La littérature et la poésie lui venaient en aide, en faisant surtout profiter de leur émancipation récente ces temps agités de la foi catholique, dont les écrivains antérieurs n'avaient su comprendre ni la beauté, ni la pittoresque rudesse. La philosophie se montrait à son égard d'une politesse qui allait jusqu'à la timidité. La science historique, plus profonde et plus impartiale, vengeait de bien des accusations ineptes les grandes institutions, les grands hommes du passé, et semblait élever, sur la vieille histoire abandonnée dans sa pédante et superficielle aridité, un terrain supérieur où les fils de Voltaire et les fils des croisés pourraient enfin se rencontrer et se donner la main.

Un premier échec, mais dont la gravité ne fut pas assez comprise, vint arrêter la restauration religieuse. Ce fut quand le plus distingué de ses patrons, celui qui le premier avait réussi à secouer l'indifférence du pays en matière de religion, se vit forcé de s'avouer à lui-même qu'il s'était trompé en s'imaginant qu'on pouvait concilier les

croyances du moyen âge et les maximes vitales des sociétés modernes. Cet irrémédiable conflit devint évident pour beaucoup d'autres qui n'y avaient pas encore songé, lorsqu'au nom des principes alors incontestables de la liberté pour tous, le parti catholique émit, en fait d'enseignement, des prétentions au fond desquelles on crut deviner l'arrière-pensée de se servir de la liberté pour la tuer. D'autant plus que, tout doucement, au sein de ce parti, ressuscitait une tendance, moins brillamment représentée sans doute, mais plus absolue, qui affirmait nettement l'antagonisme radical de l'Église et de la société moderne, et qui ne se gênait pas pour prophétiser tout haut la suppression de celle-ci. Cependant le danger était bien lointain, le raisonnement fondé sur la liberté promise à tous était bien difficile à réfuter, et nombre d'esprits persistèrent à croire à la possibilité de l'alliance. Un moment même, la plus haute autorité de l'Église catholique leur donna raison : Un pape libéral, un pape réformateur occupait le saint-siège. On sait ce qui arriva. En définitive, c'est l'esprit non pas irréligieux mais laïque qui inspire la politique des sociétés modernes. C'est peut-être l'expérience la plus instructive qu'aient pu faire depuis longtemps ceux qui observent les événements avec le désir d'en tirer les leçons qu'ils renferment, que de reconnaître avec une suprême évidence qu'il y a des choses irrévocablement condamnées.

II.

Par son apparition encore récente, et par le sujet qu'il traite, par le nom de son auteur et par les études sérieuses qu'il suppose, par le charme de beaucoup de ses pages et spécialement par les modifications qu'il atteste dans les vues et les procédés de l'école dont il relève, le livre intitulé *les Moines d'Occident* nous fournit une excellente occasion de comparer la théorie précédente avec un fait réel et un sujet nettement déterminé.

On n'en peut disconvenir, ce livre est moins une histoire qu'une chaleureuse apologie de l'institution qui a le plus contribué à constituer et à marquer de son sceau cet état moral et religieux du moyen âge que l'irrésistible marche des sociétés modernes dissout tous les jours. La forme historique du moins ne sert le plus souvent qu'à entamer le procès de l'esprit moderne, et malgré ce qu'il y a de parfaitement légitime dans plusieurs des griefs articulés contre notre temps, malgré ce qu'il y a de très-loyal dans certains aveux concédés

à l'impérieuse voix de l'évidence, il reste toujours que cet ouvrage appartient essentiellement au romantisme militant de l'heure présente. M. de Montalembert a voulu nous réconcilier avec les ordres monastiques au nom de leurs bienfaits, de leur grandeur, de leur poétique et sainte beauté, de leurs infortunes, et nous faire rougir des antipathies invétérées que nous avons héritées de nos pères. La tâche ne demandait pas moins qu'un talent comme le sien, à la fois insinuant et amer, sachant unir à une vraie passion pour la cause embrassée les ressources d'une habileté consommée. Du reste, nous sommes loin de nous plaindre que cette tâche ait été entreprise. L'orgueil ne vaut rien à personne, aux générations pas plus qu'aux individus; il y a donc toujours quelque profit à être tancé d'importance; et puisque nous savons que toutes les grandeurs déchues doivent avoir leur panégyrique, pourquoi cette immense ruine croulante n'aurait-elle pas aussi son chantre de la dernière heure, pleurant sur ses débris et livrant à sa muse indignée les barbares qui ont profané les sanctuaires?

Les qualités, et ce que nous croyons pouvoir appeler les défauts du romantisme religieux, sa force et sa faiblesse, nous semblent réunis dans *les Moines d'Occident* à un degré que l'on n'eût pas rencontré chez un représentant moins éminent de cette tendance. C'est dans les exemplaires d'élite en effet que se révèle la vraie nature d'un genre. La force réside dans l'appel à cette inspiratrice de tous les romantismes, dans l'appel à cette poésie du passé, dont les platitudes et les fautes du présent rehaussent encore la voix enchanteresse. Un peu diminuée peut-être par l'abus qu'on en a fait, elle se rajeunit, du moins depuis quelque temps, au souffle de l'histoire mieux interrogée, et se laisse dérober, dans ses profondeurs encore mal explorées, des perles inconnues qui surprennent et ravissent. La faiblesse, c'est, qu'en dépit des intentions mêmes de l'explorateur, on sent à chaque instant le parti pris dans la recherche, l'exagération dans la valeur attribuée aux découvertes, les effets des grandes chutes présentés comme leurs causes, le relatif donné pour l'absolu; surtout cette contradiction inhérente à tout romantisme religieux, cette illusion qui consiste à réhabiliter le passé au nom d'un idéal déjà tout coloré des rayons d'un autre soleil. Mais aussi, dans cette investigation historique, où le romantisme religieux de nos jours commence à se rencontrer avec des tendances bien différentes, nous saluons un véritable progrès, qui en amènera certainement d'autres¹.

¹ L'histoire du monachisme en général, celle de ses plus grands représentants et des

Parlons d'abord de la force, c'est-à-dire de la poésie du monachisme.

J'ignore si cette poésie aurait jamais été sentie, dans le cas où les ordres monastiques se fussent maintenus au nombre des grandes puissances de la terre. Mais soyons justes, et gardons-nous de fermer une seule des sources par lesquelles nous arrive cette eau divine de la poésie, l'un des plus grands bienfaits que le ciel ait départis à la terre. C'est bien là, à dire vrai, la plus heureuse veine que l'éminent écrivain ait pu exploiter au profit de sa thèse. Il s'est complu dans cette exploitation, sans toujours éviter, je le crains, l'écueil de la surabondance; mais, somme toute, son livre lui doit ses plus belles pages. Oh! nous lui accorderons beaucoup à ce point de vue esthétique, plus qu'il ne voudrait peut-être. Ils ne connaissaient pas réellement l'homme et son histoire, ceux qui n'ont ressenti que haine ou mépris devant ces cloîtres mystérieux qui continrent un jour l'élite de notre race. Ils ne comprenaient pas que la vraie grandeur est celle de l'esprit, et que, pendant des siècles, l'esprit ne put guère vivre qu'à l'ombre des monastères. Ils n'avaient pas gravi, sous le splendide ciel de Naples, le mont consacré par les sueurs et les prières de Benoît de Nurcie et d'où sortirent les instituteurs de nos ancêtres barbares. A Clairvaux, sur les collines boisées qui dominent le cours de l'Aube, ils n'ont jamais aperçu la grande ombre de saint Bernard revenant voir où en est ce monde qu'il gouverna par la parole et qu'il convertit presque par l'exemple. Sous les arceaux gothiques de l'abbaye de Jumièges, aux bruits sourds de la Seine qui s'enfuit vers la mer, ils n'ont jamais évoqué les bénédictins chantant l'office des morts sur les restes d'Agnès, la dame de beauté, qui ne voulut confier qu'à eux la garde de son cœur coupable et purifié. Ils ont pu, sans émotion, visiter ce Paraclet où tant d'amour terrestre s'ensevelit avec la conviction qu'il était éternel. Ils n'ont vu qu'un insensé dans ce François d'Assise, devenu, à force d'extases, la vivante image du Christ crucifié. Aux lieux où le Rhin gronde, brisé dans sa course fougueuse par les rochers du Bingerloch, sous les dômes de verdure du mont Saint-Rupert, ils n'ont pas entendu les voix qui parlèrent à sainte Hildegarde et lui annoncèrent les châtiments

ordres particuliers, a été l'objet de nombreux travaux en Allemagne. En fait d'appréciations historiques et critiques, nous devons citer principalement : Gieseler, *Kirchen-gesch.*, 4^e éd., 1844, II, 229, 248 et suiv., 417, 424, 303-311; Neander, *Allgem. Gesch. der christl. Religion und Kirche*, 3^e éd., 1856 (origines du monachisme, I, 537-548; ses bienfaits et ses inconvénients, 548-553; le monachisme en Occident, 553-557; ses tendances diverses, 557-564, etc.); et les art. *Klöster* et *Mönchthum* de l'*Encyclopédie* de Herzog.

que la justice de Dieu réservait à l'Église corrompue. Ils n'ont jamais cherché à se représenter l'auteur de l'*Imitation* seul dans sa cellule et confiant au parchemin les mystiques dialogues éclos dans son âme, — ni le peintre sublime de la *Resurrezione*, fra Bartolomeo, montrant du doigt le ciel au jeune Sanzio qui lui demandait d'où lui venait son art d'inspiré. Et combien de ravissantes légendes exhalent encore, le long des cloîtres ruinés, les suaves parfums de leur poésie ! M. de Montalembert, en fin connaisseur, nous en a raconté beaucoup, d'une grâce exquise, d'une douceur infinie. Je n'en veux citer qu'une, qu'il faut dédier aux mères. C'était près de Saint-Maurice en Valais, à l'abbaye d'Agaune. Une pieuse mère y avait mené son fils unique pour le consacrer à la vie religieuse. L'enfant, doué d'une voix d'ange, apprenait à chanter au chœur avec les moines, lorsqu'une maladie l'emporta. La mère fut d'abord au désespoir, mais une consolation miraculeuse lui fut accordée en récompense du don qu'elle avait fait à Dieu. Tous les jours, lorsque les religieux chantaient matines, elle n'avait qu'à s'approcher du chœur, et elle entendait distinctement la douce voix du cher petit, *vocem infantuli*, se mêler à la sainte harmonie.

Voilà bien la poésie du moyen âge avec cette tendresse, cette aspiration vers l'infini, tout à la fois rêveuse et ardente, que la poésie classique ne connut jamais. Voilà ce qui vaut à des institutions qui nous seraient insupportables, s'il nous fallait subir encore leur patronage, au manoir féodal, au vieux moultier, un charme qui les protège contre nos répulsions modernes les mieux fondées. Pourquoi n'est-il pas resté quelque part en Europe une province, une île enchantée, où les besoins, les mœurs, les idées seraient encore ce qu'elles étaient au moyen âge, où la population tout entière verrait dans les monastères une institution descendue du ciel, où la vie monastique serait encore grave, sérieuse, vraiment utile et vraiment grande ? Nous irions de temps à autre en pèlerinage visiter ce reliquaire des temps qui ne sont plus, respirer l'air dont vécurent nos ancêtres inconnus des âges féodaux. Mais pourrions-nous y rester longtemps sans y étouffer ?

N'importe. Tant que le romantisme religieux nous parlera cette belle langue, nous aurons des oreilles pour l'entendre ; mais, disons-le franchement, il en gâte singulièrement l'effet par la manière dont il en use. Nous écoutons volontiers ces chants si doux, mais ce n'est pas sans conditions. La première, c'est qu'on ne s'y bornera pas, et qu'à ce mysticisme un peu trop féminin se joindront les mâles accents qui conviennent à l'homme en lutte permanente pour l'acquisition et le développement de facultés dont les hommes du moyen âge n'eurent

pas même l'idée. C'est bien beau, le mysticisme, mais la vie est devenue plus chère, il ne suffit plus à notre entretien. Il s'en faut que le combat soit moins rude aujourd'hui pour les vaillants, lors même que les formes se sont adoucies. — Une seconde condition, c'est qu'on n'érige pas la poésie du passé en argument de controverse. Car, du moment où mon intelligence s'aperçoit qu'on veut la séduire par l'imagination, adieu la poésie. La logique, chose prosaïque s'il en fut, reprend ses droits et oppose une invincible résistance aux chants les plus mélodieux du trouvère. Choisissons un exemple entre mille. On nous vante ce beau chant grégorien qui est le chant religieux proprement dit de l'Église chrétienne, on relève son ampleur, sa solennité majestueuse, sa simplicité populaire, sa supériorité sur les compositions frivoles ou savantes de l'art moderne. Tout cela est très-juste. Mais lorsque la louable sollicitude du pape Grégoire pour doter l'Église de ce puissant moyen d'édification doit servir à purger sa renommée et sa vie monacale de quelques ombres assez épaisses, je continue à trouver le chant grégorien fort beau, mais je ne puis m'empêcher de penser au fouet dont ce pontife se servait pour corriger les enfants de chœur qu'il formait lui-même. Ainsi, dans l'intérêt même de la poésie des choses tombées, et pour que nous puissions tous en savourer le charme, dégageons-la soigneusement de toute préoccupation polémique. Une institution peut être fort poétique, et sa chute n'en être pas moins légitime. Manquaient-ils de poésie, ces temples grecs sur les ruines desquels Libanius, comme un Jérémie païen, répandait ses larmes impuissantes? Nous faisons-nous faute d'admirer les immortelles beautés que leurs débris nous révèlent, et n'avons-nous jamais d'humeur contre les chrétiens que leur zèle trop ardent poussa à détruire ces merveilleux monuments de l'art antique? Mais, avouons-le, la question changerait de face si, de l'inimitable perfection des sanctuaires païens, nous devions conclure que nous avons bien tort de ne plus sacrifier à Jupiter et à Junon.

Tel est, selon nous, le défaut grave du livre de M. de Montalembert. Sa poésie est trop guerroyante, son histoire ressemble trop à un plaidoyer, et cette allure agressive met le lecteur en défiance dès la première page. Nous osons même affirmer que trop de zèle pour l'époque et l'institution de son choix l'a entraîné à compromettre des principes que lui-même, nous n'en doutons pas, met encore au-dessus de l'intérêt particulier dont il a pris si chaudement la défense. Par exemple, de nos jours, où, malgré les progrès de la critique religieuse, on n'est encore que trop enclin à confondre dans une même condamnation tout

le passé du christianisme et de l'Église, était-il prudent de présenter le christianisme et l'Église comme solidaires du principe monastique, au point qu'à en croire M. de Montalembert les trois causes n'en feraient qu'une? S'il en était ainsi, il serait bien étrange que l'Église chrétienne eût attendu trois siècles avant d'avoir des cénobites, et se fût laissé précéder de beaucoup dans ce genre de perfection par le bouddhisme, où l'institution conventuelle s'est développée naturellement, logiquement, sous des formes dont la ressemblance avec celles du monachisme chrétien est surprenante et sans qu'il puisse être question d'imitation. Sans doute, l'ascétisme qui consiste à réduire et à mortifier autant que possible la vie du corps, ce principe dont l'institution monastique est peut-être la plus grande application, date des premiers jours de l'Église, ou plutôt remonte plus haut encore dans la tradition du peuple juif par Jean-Baptiste, les esséniens et les pharisiens. Mais aujourd'hui que l'ascétisme devient toujours plus impossible, et que l'Église elle-même qui l'a le plus recommandé entre à son sujet dans une voie d'adoucissements progressifs, n'y aurait-il pas une véritable utilité, dans l'intérêt même du christianisme, à relever ce fait que les ennemis du Christ lui reprochèrent précisément de ne pas être un ascète, — et que ce reproche eût été fondé si l'ascétisme et la vraie sainteté étaient inséparables¹? Pourquoi vouloir à tout prix rattacher la puissance spirituelle de l'Église au nombre de ses monastères? Au moment peut-être le plus glorieux de son histoire, un ardent apologiste de la foi chrétienne, que ses tendances personnelles poussaient déjà très-loin dans la voie d'une austérité exagérée, Tertullien le montaniste, se glorifiait hautement devant les païens de ce que l'on ne voyait pas parmi les disciples du Christ des imitateurs des brahmanes, retirés comme eux dans les forêts, exilés volontaires de la vie commune².

Voilà l'un des dangers du romantisme religieux. La séduction que l'objet de ses prédilections exerce sur le cœur de l'historien lui fait abandonner cette haute impartialité historique qui sait dominer l'ensemble des faits et les mettre chacun à sa place. Il ne voit plus que la chose aimée, et de là de nombreuses erreurs d'appréciation qui nuisent considérablement à la thèse qu'il veut défendre.

Ainsi l'auteur des *Moines d'Occident* nous présente les *ordres religieux* comme une sorte de panacée, guérissant et préservant l'Église de tous les maux possibles : pourquoi donc n'ont-ils pu lui conserver ni l'Orient

¹ Voyez, dans les Évangiles, Jean, xvii, 15; Matth., ix, 14; Luc, vii, 33-34.

² *Apologeticus*, cap. 42 : *Neque enim brachmanæ aut Indarum gymnosophistæ sumus, silvicolæ et exules vitæ*. La suite de ce passage est d'une application frappante.

partagé entre le schisme et le Coran, ni le Nord conquis par la Réforme, ni même le centre de l'Europe, où la philosophie dispute le sceptre à la foi traditionnelle? A l'en croire, les moines bouddhistes, ombre impuissante du monachisme chrétien, n'ont rien conservé ni rien produit : comment donc ont-ils fait pour convertir à leur foi la moitié du monde, et où trouver des conservateurs plus immuables du genre de civilisation qu'ils ont propagé? — Il affirme que les ordres religieux sont le boulevard et l'ornement de la république chrétienne et de la société civile : ne dirait-on pas que les contrées où il n'y en a plus ont vu s'éteindre la religion et se dissoudre la société? — Il revendique pour eux la gloire d'avoir réalisé et maintenu la liberté de la conscience individuelle : comme si, devant de pareilles assertions, le spectre de l'Inquisition ne se dressait pas à nos yeux ébahis! — Comme la gloire de l'institution est intéressée à celle de Benoît de Nursie et à celle de Grégoire le Grand, ses deux principaux fondateurs en Occident, il faut que la biographie du premier, avec les miracles niais ou absurdes dont sa légende est pleine, soit d'une rigoureuse vérité historique par le seul fait qu'elle est écrite par le second. Tous les ennemis du monachisme ont été des hommes sans caractère ou sans pudeur. Tout ce qu'on a fait en faveur des ordres est bien fait ; tout ce qu'on leur a opposé est infâme, et l'écrivain qui ne trouve pas de mots assez durs pour stigmatiser ceux qu'il appelle les spoliateurs des saintes maisons ne s'est pas souvenu une seule fois qu'après tout, et en mettant les choses au pire, la société moderne n'aurait fait aux moines que ce qu'ils ont fait eux-mêmes à la société païenne, et, autant qu'ils l'ont pu, à la société protestante. Il est surtout une fameuse doctrine de l'ancienne Église contre laquelle l'auteur des *Moines d'Occident* a épousé les préjugés les plus étroits de l'histoire telle qu'on la faisait autrefois. Cette doctrine est l'arianisme, qui consistait surtout à maintenir, contre les partisans de la déité complète du Christ, son infériorité relativement au Père. Du quatrième au sixième siècle, elle lutta d'influence, de nombre et de zèle avec la doctrine tenue aujourd'hui pour orthodoxe. L'auteur ne s'explique pas, et pour cause, les merveilleux succès des ariens dans la conversion des populations germaniques. Mais les ariens furent médiocrement amis des moines : cela suffit pour les désigner aux colères de leur historien. Il relève avec indignation et exagère beaucoup les persécutions qu'ils firent endurer aux orthodoxes, sans penser que ceux-ci les avaient précédés et les dépassèrent dans ce moyen commode d'avoir raison. A ce propos, — qu'on nous permette cette remarque, — c'est une chose étrange que

le faux jour sous lequel on considère encore généralement parmi nous l'histoire de l'arianisme. Cela prouve combien l'histoire des dogmes chrétiens est encore peu connue¹. Arius, qui n'eut d'autre tort que de donner une forme trop arrêtée, trop anguleuse, à la croyance la plus généralement répandue avant lui sur la personne du Christ, est toujours traité comme un mécréant, et les mêmes historiens qui n'ont pas assez d'éloges pour Athanase exilé par les empereurs ariens n'ont jamais un mot de pitié pour son rival exilé par Constantin. De nos jours, où la mode est aux réhabilitations de tout genre, n'y aura-t-il donc personne pour entreprendre celle du pauvre diacre d'Alexandrie?

Pour en revenir aux moines et à leur historien, il nous semble que, présentée d'une manière moins absolue, leur défense eût été beaucoup plus persuasive. Qui le nierait aujourd'hui dans la science sérieuse? Certainement, nous leur devons d'immenses services. Ils ont protesté par leur seule existence contre l'abominable dépravation de la vieille société païenne. Ils ont été les courageux et dévoués instructeurs des nations modernes. Ils ont inculqué dans les durs cerveaux des temps féodaux la notion d'un ordre de choses supérieur à la force brutale, le droit de l'esprit à commander à la chair, l'égalité devant Dieu du faible et du puissant, la nécessité de penser à autre chose qu'au pain du corps. Nous leur devons la conservation, bien imparfaite et souvent bien contrariée par leur étroitesse, mais enfin la conservation des grandes œuvres littéraires de l'antiquité. Ils ont défriché des forêts, mis des déserts en culture, laissé partout les traces d'un utile passage, exercé la bienfaisance et l'hospitalité avec une admirable largeur. Pendant près de dix siècles, les plus grands noms de l'Église, de grands réformateurs, Savonarole et Luther dans le nombre, sont sortis de leurs rangs. Sur ce terrain des services rendus par l'institution monastique, M. de Montalembert est encore dans son droit et dans sa force. L'histoire qu'il interroge lui répond à son gré. C'est encore un côté légitime de son romantisme religieux, il nous empêche d'être ingrats, et son travail ne sera pas vain auprès des hommes qui cherchent dans l'histoire, non leurs préférences, mais la vérité.

Où donc est la ligne de démarcation, sur le même terrain, entre l'éloquent historien et nous? C'est que, entraîné par ce même roman-

¹ Voyez, en particulier, la critique approfondie de l'arianisme et de sa valeur métaphysique et religieuse qu'a donnée le docteur Baur, de Tubingue, dans son *Histoire du dogme de la Trinité et de l'Incarnation* (1841), et qu'il a reprise et résumée dans son *Église chrétienne des six premiers siècles* (1853-1859).

tisme, il voit un bien absolu là où l'on ne peut voir qu'un bien relatif. C'est qu'il place l'idéal là où nous ne pouvons admirer qu'un effort pour l'atteindre.

On doit rendre hommage à la hardiesse avec laquelle M. de Montalembert a fait justice de quelques erreurs historiques, trop répandues encore chez ceux surtout qui le liront avec le plus de plaisir. Il va jusqu'à reconnaître un juste châtiment de leur corruption dans la destruction presque radicale des ordres religieux. Seulement, tout en ne comprenant pas pourquoi, depuis plus de trois cents ans, l'Église ne s'efforçait pas de cautériser par le fer et le feu cette plaie gangrénée, il conteste en termes très-acerbes à la société civile le droit qu'elle s'est arrogé de faire elle-même cette opération, et surtout il nie que les abus qui ont rendu leur condamnation populaire tiennent au principe même de ces institutions. C'est ici que son amour trop ardent de l'édifice écroulé lui fait illusion sur la véritable cause de sa chute. En fait, les ordres sont tombés parce que leur principe, ayant donné en son temps ses fruits savoureux, s'est trouvé par ses conséquences naturelles réduit à l'état de bois sec. Comme les romantiques du quatrième siècle, l'auteur prend pour la cause de la ruine ce qui n'est que l'effet extérieur de la chute intérieure.

N'est-il pas instructif, en effet, que jamais, quelque précaution qu'on ait prise, malgré la ferme volonté, le génie même des fondateurs, le principe monastique n'ait pu réussir à fonder des institutions à l'abri de cette corruption qu'il voulait tenir loin de leurs saintes murailles ? L'histoire du monachisme se compose de réformes entées les unes sur les autres, et toujours impuissantes au bout d'un temps assez court. Ephrem le Syrien se plaint déjà au quatrième siècle du relâchement introduit dans les couvents de sa contrée. Chrysostome, Jérôme, Augustin, doivent déjà défendre l'institution contre les critiques provoquées par les vices de ceux qui la représentent. Vers la fin du cinquième siècle, les monastères d'Occident, bien que datant tout au plus d'un siècle, étaient assez relâchés pour inspirer à Benoît de Nursie la règle fameuse qui porte son nom, et qui n'est en elle-même qu'une réforme du monachisme déjà corrompu. Plus tard, Benoît d'Aniane, Bernard de Clairvaux, Dominique, François d'Assise, bien d'autres moins illustres, devront recommencer. On dirait que les ordres monastiques sont faits pour être réformés continuellement sans être jamais corrigés. A la fin, cela donne pourtant à réfléchir. Prenez garde : quand, malgré tant d'efforts, une institution n'est jamais corrigée, il est bien à craindre qu'elle ne soit incorrigible. Qu'on rejette

cette corruption sur de trop grandes richesses, sur le *droit de commende*¹ exercé par les princes, sur d'autres causes secondaires, ces causes elles-mêmes en supposent une plus profonde. D'où vient donc cette pente fatale qui entraîne vers l'opulence toutes ces associations qui font profession de pauvreté, les ordres mendiants comme les autres? Pourquoi les princes tiennent-ils si fortement à ce droit de commende, et pourquoi voyons-nous parmi les moines si peu de traces de résistance à cette coutume évidemment si pernicieuse pour la régularité de la vie claustrale?

On nous dira, d'autre part : Comment se fait-il, en revanche, que, malgré des abus si prolongés et si graves, les monastères soient restés debout, durant tant de siècles, entourés de la vénération universelle et respectés encore aujourd'hui là où les idées révolutionnaires n'ont pas encore pénétré dans les populations? La réponse est facile au point de vue de l'histoire pure qui, sans parti pris, cherche à constater à la fois le bien et le mal et n'oublie jamais leur caractère relatif dans les événements de ce bas monde. Le romantisme religieux et le radicalisme révolutionnaire, également absolus, ne sauraient l'approuver, et pourtant elle résume en peu de mots les causes de la grandeur et de la décadence. Pendant ce grand nombre de siècles la vie monastique a passé pour la vie idéale, et par conséquent les moines, même corrompus, n'ont pu discréditer l'institution; mais le jour est venu où l'on a cru trouver ailleurs l'idéal de la vie humaine, où le moine, même exemplaire, a été primé dans la conscience des peuples par des hommes d'une tout autre vocation, et à partir de ce jour-là les vertus monastiques n'ont pu protéger l'institution. Tout est là.

C'est un grave sujet de méditation pour le penseur et l'historien que le développement de la conscience morale dans l'humanité. D'un côté, rien de plus net, de plus positif, de plus impératif, que son axiome fondamental : Fais ton devoir, — et l'on a pu voir plus d'une fois vaciller toutes les autres bases de la certitude humaine, tandis que celle-ci demeurerait inébranlable, capable même, au besoin, de suppléer tout le reste. De l'autre, l'histoire de la morale est pleine de variations. Ce qui paraissait à une certaine époque un devoir évident, irrécusable, tel acte qui excitait l'admiration enthousiaste de nos ancêtres conduirait aujourd'hui son auteur dans une maison de fous, si même il ne faisait pas tomber sa tête sous le fer du bourreau.

¹ Ce droit consistait dans le pouvoir de commettre temporairement les revenus d'un bénéfice à un séculier, clerc ou même laïque, qui ne pouvait canoniquement en être le titulaire.

Le sceptique ne doit pas s'imaginer que ces étranges variations du sens moral justifient son scepticisme. D'abord la conscience, éclairée ou non, n'en est pas moins présente, et nous savons tous faire l'énorme différence qui sépare l'acte accompli d'accord avec elle du même acte commis malgré ses réclamations. Puis, ces variations ne présentent pas une confusion aussi arbitraire qu'on serait tenté de le croire à première vue. Là comme partout la loi règne, la loi du développement de la créature finie, destinée à réaliser la plénitude de la vie spirituelle, mais devant passer, pour y arriver, par toutes les phases de l'imperfection. C'est là le point de vue le plus positif et le plus fécond que l'immense mouvement de la philosophie allemande de nos jours ait mis en pleine lumière. A mesure que l'idéal s'épure, l'homme comprend mieux combien il en était loin dans les premières périodes de sa longue ascension, et il en résulte uniquement, comme règle d'appréciation morale, cette simple et sage maxime que l'Évangile a formulée pour notre consolation et notre avertissement à tous : « A celui qui reçoit plus, il est plus demandé. »

Cette loi du développement du sens moral se ramène, comme toutes les lois qui président aux grandes évolutions de l'esprit humain, à celle de l'opposition finissant par se résoudre dans une synthèse rationnelle et supérieure. Éclaircissons rapidement cette idée. L'homme naît animal, mais animal apportant les germes latents de l'être spirituel qui doit éclore en lui. Dans cette première période de sa vie, la nature, hors de lui et en lui, commande impérieusement, absolument, et sans même qu'il ait conscience d'un antagonisme quelconque. Les besoins, désirs et instincts corporels, des sensations de plaisir ou de douleur physiques composent toute son existence. C'est la première phase; tout enfant nouveau-né la traverse, l'humanité primitive a dû la traverser. — Mais insensiblement l'esprit tend à s'affirmer, il veut vivre de sa vie, il a aussi ses instincts, et que rencontre-t-il qui s'oppose à ses propres tendances, qui rend difficile et souvent douloureuse la réalisation de ce qui, pour sa conscience, vaut mieux que la jouissance sensuelle ou la satisfaction des impulsions animales? La nature animale elle-même, ses instincts et ses désirs corporels. La vie morale sera donc dès l'origine un état de lutte contre la nature, et c'est à cette seconde phase de son développement que se rattache l'*ascétisme*, qui peut revêtir une foule de formes, mais qui a toujours en vue la négation, l'annihilation de la vie corporelle. La souffrance volontaire, le jeûne, le célibat, cette triple négation des trois plus impérieux instincts de notre vie physique, en sont d'ailleurs les formes à peu près con-

stantes. — Mais ce n'est pas tout. L'esprit, grandissant par l'expérience et la réflexion, arrive à comprendre que cette guerre systématique déclarée à la nature n'est pas rationnelle et manque son but en le dépassant. La nature aussi a ses droits, et ce n'est pas impunément pour lui-même que l'esprit l'anéantit à ce point. Or, comme revenir à la vie naturelle, à l'innocence des premiers jours, serait, n'en déplaise à Jean-Jacques, s'abrutir affreusement, il reste la suprématie rationnelle de l'esprit, dirigeant le corps, lui accordant son développement légitime sans lui permettre d'empiéter sur le sien, lui serrant le frein dès qu'il fait mine de s'émanciper, le soignant, du reste, comme le maître intelligent prend soin du serviteur dont l'office lui est indispensable, pouvant, lorsque le devoir l'ordonne, mais seulement en pareil cas, le sacrifier courageusement. Voilà qui constitue la vérité morale définitive.

Et voilà pourquoi aussi la vie monacale a été et n'est plus l'idéal religieux et moral de la conscience. Son prestige était fondé sur l'ascétisme, qui est en lui-même un progrès sur la vie grossière de l'homme complètement inculte : il devait disparaître à mesure que le sens moral atteignait les régions supérieures où l'ascétisme à son tour paraît une imperfection.

La Grèce avait, jusqu'à un certain point, vu le degré de moralité alors exigé par la conscience, réalisé l'harmonie de l'esprit et de la matière, de l'âme et du corps. Mais le christianisme, en élevant l'idéal moral bien plus haut qu'elle, au sein d'une société tombée au-dessous d'elle-même, déclarait nécessairement une guerre nouvelle à la nature. Cette même nécessité se représentait en face des populations barbares, à peine sorties de la vie sauvage. Une grande période d'ascétisme devait donc passer sur le monde. L'avenir spirituel de la société était à ce prix, et M. de Montalembert a bien raison de penser que tout ce que l'Europe du moyen âge compta d'âmes d'élite, ou bien s'enrégimenta dans les vastes cadres du monachisme, ou bien tendit à en adopter autant que possible les formes et l'esprit. Les fabliaux et les ballades purent se moquer des moines, ils ne visèrent pas à l'institution elle-même. La plupart des sectes qui se séparèrent de l'Église pendant cette période furent également imbuës de cet esprit d'opposition à la nature physique. Le seigneur féodal, qui n'avait pas toujours respecté très-scrupuleusement les droits ou les propriétés des saintes demeures, endossait le froc sur son lit de mort pour sanctifier ses derniers soupirs. C'était alors un véritable signe de vie spirituelle que cette passion pour tout ce qui combattait le corps et ses appétits.

Je ne lui attribuerais pas ce goût remarquable des beautés de la nature qui inspira si souvent les moines d'Occident dans le choix des lieux où ils fondaient leurs monastères, car les anachorètes de l'Orient, plus cruels envers eux-mêmes que ceux de l'Occident, ne semblent pas l'avoir eu au même degré. D'ailleurs, la poésie païenne l'a aussi connu, et l'on peut signaler un phénomène tout semblable dans la situation des châteaux féodaux. J'inclinerais plutôt à y retrouver le goût inné des races germaniques pour le pittoresque naturel, goût que l'ascétisme chrétien ne pouvait condamner sans rompre avec le monothéisme chrétien. Mais ce qui constitue l'immense mérite de cet ascétisme, c'est d'avoir permis une véritable vie de l'esprit à une époque de sensualité grossière et même immonde.

Nous venons de voir le principe dans son éclat et son bon droit relatifs; tâchons maintenant de comprendre également les germes de ruine qu'il apporta avec lui.

La morale, telle que nous la comprenons tous aujourd'hui, exige, comme toujours, qu'on fasse son devoir, fût-ce au prix des plus grandes souffrances, et toute notre sympathie est assurée à la douleur noblement et vaillamment supportée en vue d'une fin généreuse. Mais l'ascétisme ne l'entend pas ainsi. Pour lui, la privation en elle-même, la souffrance sans devoir correspondant, sans autre but que la souffrance, est quelque chose de méritoire, qu'on ne saurait trop rechercher. Donc, plus on se fera souffrir, plus la vie sera belle et sainte. Et alors se déroule un des chapitres les plus lamentables de l'histoire des aberrations humaines, celui qui raconte ce que l'homme a pu dépenser d'esprit pour se mettre lui-même à la torture. Il n'y a que les dévots du bouddhisme qui aient su dépasser sur ce point les ascètes chrétiens. M. de Montalembert est ici étrangement partagé entre le point de vue moderne et celui du moyen âge. Tantôt il hésite, il craint d'approuver ce qui choque le plus violemment nos idées actuelles; tantôt le principe monastique l'emporte, et l'historien des moines présente à notre admiration une foule de prodiges d'austérité qu'avec la meilleure volonté du monde nous ne savons plus admirer. Saint Lupicia accroupi dans son arbre creux, saint Macaire enfoui dans son marécage, saint Pacôme ne dormant pendant quinze ans que debout, attaché à un mur, saint Wandrille chantant les psaumes enfoncé tout de son long dans la neige, sainte Radegonde, princesse du sang royal, ne se bornant pas à panser — ce qui eût été très-beau, — mais allant jusqu'à baiser les plaies des pauvres lépreux, les moines *brouteurs* de la Mésopotamie, nous feraient-ils peur ou pitié aujourd'hui? L'un ou l'autre,

mais assurément l'un ou l'autre seulement. Que les temps sont changés ! Que penseraient nos populations si l'on voyait revenir une des plus célèbres inventions de l'ascétisme chrétien, une invention dont la parenté avec certaines coutumes des solitaires hindous ferait presque croire à une importation et dont le prestige fut épidémique, car il y en eut depuis l'Orient jusqu'en France. Je veux parler des *stylites*, dont un nommé Siméon fut le père. Leur genre de mortification consistait à passer leur vie en plein air, juchés sur une colonne, dont ils ne bougeaient pas, quoi qu'il advînt. Les âmes pieuses des alentours venaient les contempler et leur apporter de la nourriture. Mais il y eut mieux encore. Un sous-genre fut formé par les *dendrites*, moines grecs du douzième siècle qui, trouvant probablement qu'une colonne élevée de main d'homme était un luxe non permis, se perchèrent sur des arbres et n'en descendirent plus.

Ce qu'il importe de bien noter, c'est que ces excès d'austérité, qui nous semblent donner dans l'extravagance, furent, au moyen âge et avec les miracles attribués aux ascètes, le grand titre à l'admiration universelle. Les droits réels que l'institution monastique possède à notre reconnaissance touchèrent fort médiocrement les contemporains de sa grandeur, et c'est là surtout ce qui prouve combien l'idéal a changé.

Cette recherche raffinée de la souffrance est le résultat naturel de la guerre déclarée à la vie physique : les autres vont bientôt suivre. Le principe, après avoir jeté son éclat, va s'éteindre dans ses conséquences.

On se voue à l'ascétisme parce qu'on y voit le moyen de faire son salut. Or, on ne peut mener ce genre de vie avec une certaine suite qu'à la condition de se retirer dans la solitude ou de s'associer avec des hommes séparés aussi de la vie commune. Donc on se croira en droit, pour courir au désert ou pour entrer dans les ordres, de fouler aux pieds les affections les plus saintes, les devoirs les plus sacrés. La fille s'enfuit au couvent malgré les supplications de ses vieux parents, qui la conjurent d'attendre au moins leur mort. Le père abandonne patrie, femme, enfants, pour préserver son âme de la damnation. La mère passe par-dessus le corps de ses enfants qui se sont couchés en travers de la porte, ne sachant plus, pauvres petits, que lui dire pour la décider à rester près d'eux. Nous n'inventons rien. Le livre de M. de Montalembert prétend nous faire admirer beaucoup d'histoires de ce genre, comme s'il y avait quelque chose d'admirable dans cet égoïsme sans entrailles.

Autre conséquence. Puisque tel est le moyen par excellence de faire son salut, la plus simple notion de la charité fera un devoir d'en faciliter l'accès au plus grand nombre d'âmes possible. De là viendront peu à peu, sans qu'on s'en aperçoive, les vocations encouragées, puis les vocations provoquées, puis les vocations moralement imposées, enfin les vocations forcées, cette plaie terrible des institutions monastiques. L'enchaînement est fatal. — Par la même raison, un certain capital, en nature ou en argent, étant nécessaire pour fonder un monastère capable de contenir un nombre quelque peu considérable de moines, il est à désirer que ce capital augmente, afin qu'un plus grand nombre d'âmes puisse échapper aux pièges du démon. Par conséquent, avant même qu'il soit question d'amour désordonné de la richesse et du pouvoir, de très-pieux fondateurs verront avec plaisir le zèle ou le repentir séculiers assurer à leur ordre une étendue considérable de territoire ou lui léguer de grandes sommes d'argent. Cet enrichissement des maisons religieuses sera bientôt effrayant, si le dogme de l'Église le favorise en enseignant aux coupables tourmentés par les remords que le repos de leur âme est intéressé à ce qu'ils lèguent en mourant de quoi doter un grand nombre de religieux qui prieront pour elle¹.

Ce n'est pas tout. La *règle* étant de première importance dans une vie ascétique, tous ceux qui veulent s'y astreindre ne pouvant occuper un seul et même lieu, la maison mère donnera naissance à de nombreuses

¹ On a de la peine à se représenter le degré de prospérité matérielle auquel parvinrent la plupart des ordres religieux. Pour ne citer que quelques noms connus, la congrégation de Cîteaux, au moment de sa suppression en 1789, comptait près de 1,800 monastères d'hommes et 1,400 de femmes, tous très-bien dotés. Des quatre *filles* de Cîteaux, la Ferté-sur-Grosne, Pontigny, Clairvaux et Morimond, les deux dernières surtout étaient extrêmement riches. A une demi-lieue de Clairvaux se trouvait la maison de plaisance de l'abbé, avec galeries de tableaux; l'abbé lui-même jouissait, au dix-huitième siècle, de 120,000 livres de rente. L'abbaye de Morimond posséda jusqu'à 700 bénéfices, et eut sous sa dépendance les ordres militaires de Calatrava, d'Alcantara et de Montesa en Espagne, d'Avis et du Christ en Portugal. L'abbé était grand d'Espagne. Mais tout cela n'est rien encore à côté de cet état des possessions et revenus des abbés du Mont-Cassin, que nous empruntons à M. de Montalembert lui-même, vol. II, p. 22 : « Au temps de sa splendeur, l'abbé était premier baron du royaume de Naples et administrateur d'un diocèse spécial érigé en 1321 et composé de 37 paroisses. On comptait parmi ses dépendances 4 évêchés, 2 principautés, 20 comtés, 250 châteaux, 440 villes ou villages, 336 *curtes* ou manoirs, 23 ports maritimes, 33 îles, 200 moulins, 300 terres, 1,662 églises. On évaluait ses revenus, à la fin du seizième siècle, à la somme énorme de 500,000 ducats. » Le ducat valait alors environ 8 francs : cela fait donc une somme d'environ 4 millions, qu'il faudrait au moins tripler pour avoir une valeur équivalente aujourd'hui.

colonies qui devront dépendre d'elle, si l'on veut que la discipline se maintienne partout la même; et du monastère primitif surgira un ordre couvrant la chrétienté d'un véritable réseau. De là la tendance innée à tous les monastères, et trop favorisée par certains papes, à se soustraire autant que possible à la juridiction de l'ordinaire, c'est-à-dire à la surveillance épiscopale, pour ne relever que de l'ordre lui-même. Qu'arrivera-t-il, en effet, si l'évêque du lieu a des préjugés contre la règle ou contre l'ordre, ou contre le monachisme en général? De là la formation d'un esprit particulier à l'ordre, esprit de corps tenace et étroit, s'il en est, au point qu'au moyen âge on sait d'avance l'opinion d'un moine sur les questions controversées, si seulement on sait le nom de son ordre; au point que l'intérêt ou l'honneur de l'ordre prévaut bientôt sur tout le reste, famille, patrie, conscience même. De là l'intérêt évident du pouvoir temporel de briser autant qu'il peut l'unité de cette organisation, soit en s'emparant du droit de nomination directe aux charges d'abbé, soit en exerçant le droit de commende. Car un ordre devient, par le fait même, une société secrète dont le chef est souvent à l'étranger, en tout cas soumis lui-même à une volonté suprême étrangère au pays. Les moines, il est vrai, sont censés ne pas s'occuper des questions politiques. Mais il est beaucoup de questions mixtes. De là les désirs ambitieux que fait naître chez ces âmes détachées du monde l'espoir d'être le chef d'une véritable armée, obéissant aveuglément au mot d'ordre; de là les sourdes menées, les cabales qui précèdent les élections et souvent leur survivent; de là, enfin, la rentrée subreptice des plus tristes passions mondaines dans ces sanctuaires, élevés avec la prétention de leur opposer une infranchissable barrière.

Encore une fois nous ne voulons pas faire le procès en règle du monachisme, comme son éloquent défenseur en a fait le panégyrique. Il nous serait facile de charger le tableau sans sortir de la plus stricte vérité historique, en rappelant les terribles abus qu'amenèrent partout, malgré les réformes les plus sévères, ces germes de corruption dont nous nous bornons à indiquer la corrélation intime avec le principe même de la vie monastique. Nous pourrions démontrer que l'ascétisme est au fond un très-médiocre moyen d'échapper aux tentations charnelles. Nous pourrions signaler le rapport direct qui existe entre cette habitude de remplir sa vie quotidienne de petites pratiques monotones et cet esprit monacal si étroit, si mesquin, si vulgaire, qui est devenu proverbial et a peu à peu remplacé les vues originales et les grands desseins de l'institution primitive. Nous pourrions ajouter com-

ment ce même esprit sait allier à une certaine bonhomie une dureté, quelquefois même une cruauté révoltante, dès que le dogme ou seulement l'honneur de l'ordre est en jeu. Nous pourrions demander à l'institution même ce qu'elle fait de l'âme, de la personnalité, dont elle exige l'abdication absolue entre les mains d'un autre homme¹, et en même temps relever ce qu'il y a d'orgueil antichrétien « dans cette » superlative humilité monastique, qui a si volontiers pour coutume » de marcher sur la tête du prochain ». Ceci est d'une dame très-pieuse, au parler très-franc. Nous pourrions rappeler enfin la mollesse, l'indolence, les vices criants qui ne tardent pas à se déguiser sous les apparences d'une austérité que la nature humaine ne peut supporter que par exceptions. C'est alors que les grands scandales arrivent. — Il en arrive partout, dites-vous, et vous, qui les blâmez, ne valez pas mieux que ceux qui les commirent. — Pardonnez, la réplique n'est ni heureuse, ni polie, et on n'affiche pas partout la prétention d'être mort au monde.

Mais, nous le répétons, notre unique ambition est de défendre la société moderne si violemment attaquée, en montrant qu'elle n'a pu faire autrement que de briser une institution qui s'était survécu. Lorsqu'une institution, en effet, dont la puissance est de l'ordre moral, a acquis un degré de prospérité temporelle pareil à celui qu'avaient su atteindre les congrégations monastiques, et lorsque les besoins spéciaux qui la fortifiaient, elle et sa puissance, ont cessé de se faire sentir, il est impossible que la société, gênée dans son essor par les entraves qu'elle lui impose, ne fasse pas les plus grands efforts pour s'en émanciper. Or ce moment est venu pour le monachisme. Elle était clairvoyante, l'instinctive malveillance qui anima saint Bernard, le plus grand des moines, contre Abailard, le premier né de l'esprit moderne. Ceci devait tuer cela. L'utilité majeure, les grands côtés des ordres religieux ont disparu. La robe du moine, ce vêtement dont la signification originelle fut belle et touchante, car c'était alors l'habit de tous les pauvres, est devenue un objet pittoresque, quelque chose de romantique. Le monde actuel accomplit, par des moyens à lui, des œuvres que les moines ne sauraient pas faire ou qu'ils ne feraient pas aussi bien. Ce n'est pas quand on connaît l'érudition allemande qu'on peut regretter cette honnête érudition bénédictine dont Mabillon, très-moderne déjà, est le type le plus accompli. Patient et minutieuse,

¹ *Ex illo die*, dit la règle de Saint-Benoît, l'une des plus modérées à bien des égards, *nec proprii corporis potestatem se habiturum sciat*, c. 58. Le noviciat fini, le nouveau frère doit savoir qu'il n'a plus même le droit de disposer librement de son corps.

elle est bien trop entravée par cet esprit méticuleux, très-vite effarouché, mal fait pour comprendre la haute antiquité qu'inspire le traditionalisme et que nourrit la discipline conventuelle. Les moines du moyen âge ont fait de grands défrichements, mais ce ne sont pas des colonies de célibataires qui auraient pu mettre en culture les immenses territoires que les familles saxonnes ont peuplés de nos jours avec une rapidité qui tient du prodige. Ce ne sont plus les moines qui transcrivent, conservent et publient les monuments oubliés de l'antiquité, ou du moins, s'il en est encore qui se livrent à cet utile labeur, ils auraient tout à gagner à n'être plus des moines; car on se défie un peu de leurs éditions. La règle est plutôt que des critiques de Paris, de Londres, de Berlin, de Leipzig, tirent les précieux manuscrits de la moisissure où les laissait l'insouciance monastique. Nous avons, en matière de bienfaisance, des idées incompatibles avec celles qui régnaient dans les cloîtres. Ainsi nous détestons la mendicité, cette génératrice de la misère incurable, et nous observons malgré nous que les couvents l'ont toujours favorisée, sans intention, je le veux bien, mais certainement sans vif regret. En un mot, si, par impossible, les institutions monastiques redevenaient ce qu'elles furent, on peut être assuré que ce moment serait le signal de leur réprobation absolue; car, n'ayant aucun besoin de leurs bienfaits, on ne sentirait que leurs abus. Que l'on voie seulement l'impopularité grandissante qu'elles s'attirent dans les localités où la réaction catholique des derniers temps leur a valu un semblant de renaissance! N'y a-t-il pas une éclatante confirmation de ce point de vue dans le fait que les seuls ordres qui aient échappé en partie à cette antipathie générale sont ceux qui peuvent encore défier le monde laïque de faire aussi bien qu'eux? Je veux parler des corporations vouées à l'enseignement, et de celles surtout qui se consacrent au soin des malades. Encore les premières sont-elles aujourd'hui bien combattues. Quant aux pieuses femmes qui dirigent nos hôpitaux et secourent nos pauvres, elles sont assurées d'une vénération universelle; mais — et en ceci se montre clairement l'interversion des sentiments qui régnaient au moyen âge et de ceux qui dominent de nos jours — ce n'est pas parce qu'elles sont astreintes à une règle plus ou moins austère, c'est parce qu'elles font du bien qu'on les aime. Et pourtant, même en parlant d'elles, on peut prévoir le temps où bien des causes, qu'il serait trop long d'énumérer, contribueront à diminuer de plus en plus une supériorité déjà contestée en plus d'un endroit.

A présent, nul d'entre nous, je pense, ne se chargera d'approuver

tous les moyens dont les peuples modernes ont usé pour extirper les institutions monastiques; pas plus, sans doute, que M. de Montalembert ne s'engage à justifier tous les procédés qui ont servi à les fonder et à les répandre. Il eût été certainement à désirer que leur dissolution se fût souvent opérée avec plus d'égards pour les droits acquis et plus de respect pour la liberté individuelle. Mais ne prodiguons pas les mots de brigandage, de spoliations iniques, de rapines ignobles, quand il s'agit d'apprécier une série de mesures que rois absolus, gouvernements constitutionnels, peuples républicains, catholiques et protestants, se sont vus successivement entraînés à prendre depuis trois siècles, afin de secouer ce qui était devenu un joug, un vrai fardeau. Il est impossible d'appliquer aux propriétés de main-morte les mêmes principes de droit rigoureux qu'aux propriétés personnelles. Une corporation qui reçoit toujours et ne vend jamais, qui hérite constamment sans jamais rien léguer, ne peut pas, le plus simple bon sens l'indique, être placée sous le régime du droit commun. Et puis, ne faisons pas ici de sensiblerie mal à propos, ne nous apitoyons pas sur ces âmes malheureuses qui crurent autrefois assurer leur repos éternel par des largesses testamentaires; la justice divine les replongera-t-elle en enfer parce que l'on a supprimé les couvents qui en profitèrent?

Nous croyons avoir fait ressortir les côtés forts et les côtés faibles d'une des productions les plus remarquables et les plus récentes du romantisme religieux, et l'avoir fait sans être injuste envers les pieux sentiments de l'auteur, sans rabaisser son beau talent, ni le bon droit que revendique sous certains aspects la cause à laquelle il a consacré ses veilles. Malgré l'abîme qui sépare ses vues des nôtres, et malgré tout le mal qu'il dit de celles-ci, nous ne nous défendons pas d'un véritable respect pour ce descendant d'une ancienne race, « le premier de son sang qui n'ait guerroyé qu'avec la plume ». Pourquoi d'ailleurs lui garderions-nous rancune? Le dernier trait du romantisme religieux, l'un des plus honorables, celui par lequel le romantisme chrétien se distingue, à son grand avantage, du romantisme païen du quatrième siècle, en l'accusant bien plus nettement dans sa marche progressive, ce trait nous le défendrait, quand même nous en aurions envie. Nous voulons parler de cette contradiction involontaire qui fait sans cesse osciller les hommes de cette tendance entre l'idéal du passé qu'ils adorent, et l'idéal du temps nouveau dont ils ne peuvent s'empêcher de subir l'influence. Plus un tel homme sera sincère dans ses intentions et noble dans ses sentiments, moins il saura

se soustraire à ce partage, provenant chez lui de l'amour du vrai. A plus forte raison cette oscillation intérieure sera-t-elle sensible, lorsque, abandonnant les voies exclusives du sentiment pur ou du dogmatisme rigide, il transportera l'arène du combat dans le domaine de l'histoire. C'est en cela que nous sommes heureux de constater un véritable progrès dans cette œuvre encore si fortement inspirée par l'esprit de la réaction catholique. Nous sommes loin de la sentimentalité quelque peu monotone du *Génie du christianisme*, également loin des théories absolutistes de l'auteur du *Pape*, et même de cette complaisante philosophie de l'histoire que proposait l'*Essai sur l'Indifférence*. Voilà des recherches approfondies, des études patientes et sérieuses, de l'érudition puisée aux sources mêmes, voilà presque de la critique. Déjà, sous plus d'un rapport, M. de Montalembert est des nôtres. Il l'est, par exemple, quand, animé d'une noble ardeur pour la dignité de l'âme humaine, et s'éclairant au flambeau de la critique moderne, au risque de déplaire à beaucoup de ses amis, il réproouve hautement les procédés de l'intolérance matérielle en religion. Il sait bien que l'ancienne histoire s'est trompée quand elle a cru que Constantin avait opéré le salut du monde en invitant l'Église à s'asseoir avec lui sur le trône impérial. Ce n'est pas lui qui, pour rehausser la gloire de Louis XIV, l'appellerait un nouveau Théodose. Tout en conservant une grande admiration pour les exagérations, plus tristes qu'admirables selon nous, de l'ascétisme monastique, il est trop de son temps pour ne pas signaler avec éloge les adoucissements que les plus grands génies du monachisme, un Benoît de Nursie, par exemple, apportèrent aux austérités barbares des règles contemporaines. Tout en applaudissant au relèvement partiel de quelques ordres, il ne se cache pas que leur réintégration dans leur ancien état est devenue impossible. Il sait bien que c'est par milliers que les couvents sont tombés depuis le seizième siècle, et qu'on a bien de la peine à les relever par unités. Il ne veut pas dissimuler les relâchements et les désordres dont l'histoire des institutions monastiques offre une suite presque continue. Enfin, son panégyrique des moines repose en partie sur notre idéal moderne; ce qui l'attire de leur côté, c'est surtout qu'il croit y retrouver une vie, une science, une religion libres. Ce n'est pas ainsi que leurs admirateurs d'autrefois célébraient leurs mérites; ils les cherchaient avant tout dans ce qui, pour M. de Montalembert, comme pour nous, constitue le plus souvent leur infériorité et même leurs défauts. Encore une fois, tout cela est plein de promesses, et nous ne saurions trop nous réjouir de voir la littérature

catholique entrer dans cette voie de l'histoire et de la critique, où l'érudition protestante et philosophique a déjà ramassé tant de trésors. Nous ne mettons pas en doute qu'ici, comme partout, la concurrence portera d'excellents fruits, et si le romantisme religieux y doit perdre insensiblement les caractères propres qui en faisaient si souvent l'allié de toutes les réactions, il se transformera toujours plus en allié de la vérité cherchée pour elle-même, et au-dessus de tous les partis : ce qui est le suprême devoir de l'historien et du philosophe chrétien.

Cette évolution finale d'une tendance qui compte encore tant d'hommes éminents est grandement à désirer. J'ignore, et bien d'autres avec moi, ce que l'avenir immédiat réserve à notre monde. Mais, quant à son avenir définitif, les signes du temps sont trop éloquents pour qu'on ne les discerne pas. Un travail intérieur s'opère dans toute l'Europe, qui annonce que des temps nouveaux vont venir. Que la transformation immédiate de la société européenne soit douce ou pénible, elle se fera, elle se fait, et ceux qui espèrent encore l'empêcher rappellent ce simple d'un conte normand qui voulait repousser le vent avec son soufflet. Mais elle s'accomplira d'autant plus aisément et plus heureusement que l'énergie morale individuelle, l'autonomie personnelle sera plus vigoureuse. Et c'est ce qui nous manque, et tous les couvents du monde ne nous la donneraient pas. Ce qui est à faire pour le bien de cette génération, ce n'est pas de la mener constamment aux cimetières pour voir si peut-être bien les morts qui y dorment ne se réveilleraient pas un peu, c'est bien plutôt de réchauffer en elle le sentiment de la vie, de la force, de sa dignité, de l'avenir qu'elle doit préparer. Il faut la secouer dans sa torpeur morale, lui faire honte de ses lâchetés, la sommer de se mettre sérieusement à l'œuvre pour réaliser son magnifique idéal de fraternité, de science, de justice, d'ordre public, de liberté, de religion vraiment chrétienne. Oui, nous avons besoin de frères prêcheurs, mais de frères prêcheurs du dix-neuvième siècle, qui, dans les chaires, hors des chaires, vivant de notre vie publique et privée, enfants de notre siècle et animés de nos espérances, nous donnent l'exemple en même temps que l'enseignement. De même qu'aux jours du Christ, il faut que l'Évangile soit annoncé aux pauvres comme une bonne nouvelle de délivrance. Il faut qu'on nous rappelle la beauté du sacrifice en vue du bien général, qu'on purifie le mariage, qu'on restaure la famille, dans les classes inférieures surtout, qu'on facilite à tous la vie de l'esprit. Viendra-t-il, l'homme fort qui prononcera assez haut pour se faire entendre le grand mot de la réforme morale ? qui dissipera, comme le vent chasse

LE MIROIR.

I.

LA COMMUNICATION.

Il y avait soirée chez M. de Hillmer, président du tribunal criminel de la ville de B.... Des conversations animées étaient engagées dans le salon, tandis que dans la pièce voisine quelques messieurs âgés avaient pris place aux tables de jeu. Parmi ces derniers se trouvait aussi le maître de la maison. Déjà plus d'une partie avait été jouée avec des chances diverses; déjà les allées et venues des domestiques et le bruit des assiettes et des verres dans la salle à manger annonçaient des apprêts de souper, quand le valet de chambre vint remettre au président un billet. La communication devait être de quelque importance, car M. de Hillmer se retira aussitôt, avec quelques mots d'excuse. Les invités entendirent dans le cabinet du président des éclats de voix, qui tombèrent bientôt après pour faire place à un entretien à voix basse. Puis ce fut un bruit de portes qui s'ouvrirent et se fermèrent. La sonnette de la porte d'entrée fut plusieurs fois violemment agitée, et de lourds pas d'homme ébranlaient les escaliers. Le roulement d'une voiture se fit entendre. Quelqu'un entra dans la maison, et le nouvel arrivé fut introduit dans le cabinet du président. Au bout de huit à dix minutes les personnes du salon entendirent M. de Hillmer dire d'un ton pressant à son interlocuteur :

« Ne perdez pas de temps. Ce cas est étrange, inconcevable. Cela donnera lieu à une enquête fort longue et peut-être infructueuse. »

La voiture s'éloigna. M. de Hillmer entra dans le salon, et, bien qu'en homme du monde habitué à se maîtriser, il reparut avec un air dégagé et naturel. Cependant un œil exercé découvrait sans peine qu'il s'était opéré en lui un changement. Son regard était voilé et

comme replié en dedans, et le sourire de ses lèvres avait quelque chose de contraint.

Le souper avait été servi, et la société prit place à table. Mais il ne s'y établit pas d'abord cette franche gaieté qui donne seule aux jouissances matérielles comme leur consécration, et qui en même temps les spiritualise. Il ne pouvait pas s'engager de conversation générale; chacun se bornait à échanger tout bas quelques paroles avec son voisin de droite et de gauche, ou bien à effleurer les questions les plus indifférentes pour sortir de ce pénible silence.

Afin de mettre un terme à la gêne qui semblait peser sur tous les convives, le président jugea à propos de leur communiquer une nouvelle qui, dès le lendemain, allait tomber dans le domaine public, et qui serait probablement pendant plusieurs jours le sujet principal, sinon exclusif, de toutes les conversations de la ville.

Après quelque hésitation, il prit la parole en ces termes : « Vous me semblez, messieurs, tous préoccupés, et je sens que je suis seul coupable de cette préoccupation. Mais vous voudrez bien m'excuser. J'ai été surpris, et même, je l'avoue, douloureusement affecté par une triste nouvelle qu'on vient de m'apporter. Dans le quartier le plus populeux de notre ville, il a été commis, il y a quelques heures, un grand crime.

— Un crime? répéta-t-on de différents côtés sur un ton de curiosité et de mystère.

— Un meurtre, continua M. de Hillmer, un meurtre qui semble avoir été prémédité depuis longtemps. Car, autant que j'en puis juger par le premier avis fort superficiel et fort incomplet qui m'en a été donné, il n'existe pas jusqu'à présent le moindre indice qui puisse mettre sur la trace de l'auteur ou des auteurs du crime.

— Et un tel crime a pu être commis au milieu de la ville et en plein jour? s'écria un jeune lieutenant.

— On ne peut révoquer en doute le crime, dit M. de Hillmer, mais il n'est guère possible de fixer l'heure à laquelle il a été commis. Sur ce point on ne pourra arriver à quelque donnée certaine que par l'enquête préalable et l'instruction de l'affaire. »

Après ces mots, le président se tut. Tous les yeux restèrent fixés sur lui. Plus d'un jeune cœur battait plus vite, soulevé par l'inquiétude et la curiosité. Après une courte pause, il reprit :

« Vous avez déjà sans doute entendu parler de l'originale veuve Billander, peut-être même la connaissez-vous personnellement ?

— Certainement, répondit-on de différents côtés.

— Elle demeurait dans la rue de R...., chez le jardinier Trapp, dit le jeune lieutenant, qui connaissait presque tous les habitants de la résidence.

— C'est cela même, continua le président. Il y a environ deux heures que cette dame, qui était encore très-bien, a été trouvée morte dans son boudoir. On avait cru d'abord qu'elle dormait; mais aucun bruit ne l'ayant réveillée, on reconnut qu'elle était couchée sans vie contre le coussin du divan. Ses mains étaient jointes sur sa poitrine ou plutôt contractées convulsivement. Ses paupières n'étaient qu'à moitié fermées, et toute sa pose semblait indiquer qu'elle avait été frappée d'un coup d'apoplexie. Mais en l'examinant de plus près, on découvrit sur le cou des traces suspectes; la langue était pressée contre les dents, et deux gouttes de sang paraissaient entre les lèvres fortement serrées et comprimées. On ne peut guère douter que l'infortunée n'ait été étranglée par des mains meurtrières. Mais qui a commis ce crime? Est-ce à quelqu'un de la maison, à une connaissance ou à un parent qu'il faut l'imputer, ou bien quelque étranger l'a-t-il surprise pendant qu'elle était seule pour la dépouiller? C'est ce que nous ignorons complètement jusqu'à cette heure. »

Ce récit fournit un ample sujet de conversation. On parla toute la soirée de cet horrible événement, dont la cause était encore enveloppée d'un voile impénétrable. Naturellement on en vint aussi à s'entretenir de la position et des rapports de la victime. On raconta plusieurs détails intéressants qui n'étaient pas connus de tout le monde, et le président fit son profit de ces révélations. Les différents renseignements qu'il recueillit le mirent à même de se faire une idée du caractère et des habitudes de la veuve Billander, connaissance préalable fort importante pour le jour où commencerait l'enquête.

Madame Billander s'était mariée jeune. Elle avait eu une riche dot, et sa fortune s'était accrue considérablement par les heureuses spéculations de son mari, qu'elle avait suivi aux colonies hollandaises des Indes orientales.

Après un séjour de plusieurs années, les deux époux étaient revenus en Europe, et avaient vécu tantôt dans la plus grande retraite, tantôt au milieu des fêtes et des plaisirs. Leur union, bien qu'ils n'eussent pas eu d'enfants, passait pour avoir été excessivement heureuse, la femme ayant toujours été soumise aux volontés de son mari. Il y avait cependant bien des gens qui prétendaient que ce n'était pas le mari qui commandait à la maison, mais bien la femme. Ainsi, disait-on, les singuliers contrastes offerts par leur manière de vivre ne venaient

pas du mari, ils venaient des caprices de la femme, qui ne pouvait souffrir une vie uniforme.

Beaucoup de personnes de la résidence connurent donc M. et madame Billander. Plusieurs pénétrèrent même dans l'intimité du couple capricieux. De petites soirées, puis de grandes, données par les deux époux, les avaient mis en relations suivies avec les meilleurs cercles de la ville. Cependant la plupart se tinrent sur la réserve à cause des excentricités de madame Billander. Celle-ci, jolie femme encore, avait toujours des toilettes extraordinaires. Elle avait pour les couleurs voyantes un goût prononcé qu'elle avait sans doute rapporté de l'Inde; mais elle savait si bien marier ces couleurs qu'elles allaient parfaitement à sa figure.

Une femme qui montrait tant de goût et d'indépendance de la mode ne pouvait échapper longtemps à la médisance. Les uns reprochaient à madame Billander de ne pas avoir assez le caractère de son sexe, d'autres prétendaient savoir qu'elle était fantasque, volontaire, opiniâtre, et que son mari, trop patient, était dans son intérieur la victime de ses caprices et de ses lubies.

Les plus mauvaises langues étaient surtout ceux qu'avaient charmés son originalité, sans qu'ils eussent réussi pourtant à attirer sur eux les regards d'une femme aussi distinguée; ils ne craignaient pas de s'attaquer à la réputation d'une personne honorable, à laquelle on ne pouvait tout au plus reprocher que d'être par trop extravagante. Bref, les époux Billander étaient connus de toute la bonne société, et chacun glosait sur eux dans un sens ou dans un autre.

Il y avait trois ans que, dans un *steeple-chase*, M. Billander avait eu le malheur de tomber sous son cheval et d'avoir trois côtes enfoncées. Quoique traité par les médecins les plus habiles et soigné par sa femme avec une sollicitude qui réduisit toute calomnie au silence, Billander ne put pas guérir; le poumon gauche avait été grièvement lésé; il crachait le sang, et au bout de quelques mois son état devint si alarmant que les médecins en désespérèrent. Il traîna encore quelque temps, et expira dans les bras de sa femme, qui pleura sincèrement sa perte.

A partir de ce moment, la riche veuve vécut pendant dix-huit mois dans une retraite si absolue, qu'elle aurait fini par tomber tout à fait dans l'oubli s'il n'y avait pas eu quelques hommes qui eussent cherché à se rapprocher d'elle. Mais ce n'était pas là chose facile. D'une part madame Billander n'admettait dans sa société que les personnes qu'elle avait connues antérieurement; d'autre part tout en elle portait, depuis

la mort de son mari, le cachet d'une si profonde tristesse, qu'il eût fallu une certaine dose de suffisance pour proposer une nouvelle alliance à une veuve aussi affligée. Ce n'est qu'au bout de dix-huit mois que la veuve Billander reparut dans le monde ; elle accepta de loin en loin quelques invitations, mais elle ne donna plus jamais chez elle aucune réunion. Son goût avait aussi subi un changement notable : tandis qu'avant la mort de son mari elle n'aimait que les étoffes de couleurs voyantes et portait presque chaque jour une robe nouvelle, elle ne s'habillait à présent plus qu'en noir. Aussi l'appelait-on quelquefois, par plaisanterie, « la Dame noire ». Personne ne savait si depuis qu'elle avait reparu dans le monde, quelques-uns de ses adorateurs lui avaient réellement demandé sa main, ou bien si son air sérieux et imposant savait les tenir à distance respectueuse. On ne citait que trois hommes dans la société qui passaient pour lui faire la cour, et qu'on nommait les trois rivaux. La veuve Billander ne s'ouvrait à personne, et, à moins de la croire très-dissimulée, on arrivait naturellement à la conviction que son maintien grave et réservé, et sa conduite digne et irréprochable avaient écarté sans bruit tous les adorateurs trop pressants.

On ne manqua pas, dans la soirée du président, de prononcer le nom des trois personnes qui passaient pour avoir aspiré à sa main. Personne ne leur enviait à présent le plaisir qu'ils avaient trouvé à contempler la Dame noire. Après la terrible fin de la veuve Billander, ils pouvaient être aisément impliqués dans l'enquête de cette malheureuse affaire.

Voilà à peu près tout ce que la société savait de la vie et des relations de la dame qui venait d'avoir une fin si inattendue et si tragique. Comme depuis la mort de son mari elle aimait beaucoup plus la solitude que les distractions du monde et qu'elle ne recevait personne chez elle, elle n'avait gardé à son service que deux domestiques, un homme âgé qu'elle avait ramené des Indes orientales, et une jeune fille qui lui servait de femme de chambre.

La société allait se retirer, quand une voiture s'arrêta devant la maison. Le greffier du tribunal criminel Freiburg parut dans la salle d'entrée pour faire son rapport au président.

Freiburg avait été chargé de faire une descente sur les lieux du crime, de visiter le corps et de tout examiner. M. de Hillmer reçut le rapporteur dans son cabinet. « C'est bien, monsieur le greffier, dit le président en le congédiant. Demain je prendrai les mesures nécessaires. Pour aujourd'hui, il me semble qu'il n'y a plus rien à faire. »

II.

LE THÉÂTRE DU CRIME.

La maison que la veuve Billander habitait dans la rue de R..., depuis son séjour dans la résidence, formait un carré. Comme la veuve aimait la tranquillité et qu'elle ne voulait pas se montrer sans nécessité aux regards des passants, elle était allée depuis longtemps occuper l'aile donnant sur le jardin, qu'une cour spacieuse, ornée de gazons, séparait des bâtiments de la façade. Ces bâtiments se composaient d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage ; au-dessus se trouvaient plusieurs pièces mansardées, habitées par trois ou quatre locataires différents, et dont les fenêtres donnaient en partie sur la rue et en partie sur la cour. De ces mansardes, un œil attentif pouvait voir à peu près tout ce qui se passait dans l'arrière-corps de logis où demeurait la veuve Billander avec ses deux domestiques.

Au commencement de l'automne, le soleil couchant inondait de ses rayons les fenêtres des mansardes donnant sur la cour, et qui semblaient ruisseler d'or.

La principale porte de l'arrière-logis s'ouvrait en dedans et offrait dans sa partie supérieure un vitrage à carreaux de couleur. Quand une des fenêtres des mansardes reflétait les rayons du soleil sur ces carreaux colorés, leur éclat adouci se jouait sur le parquet de la première pièce, dans laquelle on entrait en visitant le rez-de-chaussée habité par la veuve Billander. En face de cette porte il y avait une cheminée patriarcale qu'on n'utilisait pas. La cheminée était surmontée d'une très-large glace montant jusqu'au plafond et défigurée par quelques taches qui lui ôtaient beaucoup de son prix.

Dès que la nouvelle du meurtre se fut répandue, il se forma dans la rue de R... de nombreux groupes qui s'entretenaient du crime. La maison fut assiégée de tant de curieux que la rue s'en trouva tout à fait obstruée, et toute communication nécessairement interrompue. La foule ne se dispersa qu'à l'arrivée des agents de police chargés d'occuper la maison et d'en interdire l'accès à tout le monde. Il ne se forma plus que de faibles rassemblements devant la grande porte d'entrée, car il ne passait guère personne dans la rue de R... qui ne s'arrêtât un instant devant la maison, objet de la curiosité générale.

Dans les premières heures de l'après-midi le juge d'instruction, le

médecin du tribunal et deux greffiers vinrent prendre le président pour aller visiter avec lui le théâtre du crime. Quand les voitures s'arrêtèrent avec ces messieurs devant la grande porte cochère, le nombre des spectateurs augmenta encore; mais tous restèrent silencieux et dans une attitude passive.

M. de Hillmer traversa lentement le vestibule, laissant errer ses regards de tous côtés. Il demanda en même temps au greffier criminel Freiburg si l'on avait déjà pris des renseignements exacts sur les locataires de la maison et sur leur position.

« C'est fait, monsieur le président, répliqua Freiburg. Dès que vous le voudrez, je vous mettrai sous les yeux toutes les notes que j'ai recueillies.

— A-t-on des motifs de suspecter quelqu'un?

— Jusqu'ici, personne. »

Les membres du tribunal entrèrent dans la cour. L'arrière-logis se présentait devant eux; la porte d'entrée à doubles battants était occupée par plusieurs gardes. En avançant, le président remarqua que la grande glace au-dessus de la cheminée reflétait ses traits et ceux des personnes qui l'accompagnaient; quand il fut arrivé tout près de la porte, il distingua parfaitement dans la glace l'avant-corps de logis, alors placé derrière lui. Toutes les fenêtres des mansardes étaient garnies de curieux.

M. de Hillmer s'arrêta au-dessous de la porte et se retourna. Comme si l'on redoutait les regards de l'homme puissant par sa haute position, la plupart des spectateurs des mansardes se retirèrent au fond des chambres. Il n'y eut qu'une femme âgée, à l'air grave, et une jeune fille d'une fraîcheur remarquable qui restèrent appuyées tranquillement sur la balustrade de la fenêtre.

« Est-ce que cette femme demeure là-haut? demanda le président avec une indifférence apparente.

— Oui, et depuis dix ans, répondit Freiburg. Elle est couturière ainsi que sa fille, et toutes deux jouissent d'une excellente réputation.

— Et elles s'appellent?

— Christine et Antonie Seedorf.

— Est-ce que la maison n'a que cette seule entrée? ajouta le président en s'avancant vers la cheminée.

— Une autre porte conduit au jardin; mais le verrou était poussé en dedans. L'état rouillé de la serrure prouve d'ailleurs qu'il y a déjà longtemps qu'on n'a pas dû l'ouvrir. Le jardin semble en général avoir été abandonné, car il a l'air très-négligé et presque inculte. »

Les membres du tribunal passèrent par un corridor assez obscur, d'où plusieurs portes latérales conduisaient aux différentes pièces. Le boudoir de la veuve Billander donnait sur le jardin, et il y communiquait avec un pavillon. Au premier coup d'œil on reconnaissait que le malfaiteur ou les auteurs du crime n'avaient pu pénétrer dans le boudoir que par la pièce d'entrée et par le corridor, et qu'une fois le crime consommé, ils avaient dû forcément revenir par le même chemin.

La victime, qui ne portait aucune trace de violence, était encore couchée sur le divan. Le médecin du tribunal affirma de nouveau que la mort avait été causée par strangulation. Les traits de l'infortunée, sans être trop défigurés, avaient conservé une expression sombre et même farouche. Les vêtements n'offraient aucun désordre qui permit de supposer qu'une lutte avait précédé le crime. Il n'y avait que la main droite fortement pliée et posée sur la gauche, qui semblait avoir tenu quelque chose de serré. Le président appela là-dessus l'attention du médecin, et quand celui-ci ouvrit les doigts roides et glacés de la morte, il s'en échappa un morceau de papier chiffonné.

« Voici un corps de délit, » dit M. de Hillmer en ramassant et en déployant le papier.

Ce papier était sans nul doute le fragment d'une lettre; mais les paroles qu'elle contenait, sans aucune liaison entre elles, ne donnaient nulle explication satisfaisante. Cependant la lettre avait dû renfermer des choses importantes, car évidemment la veuve avait voulu ou s'en emparer ou ne pas renoncer à sa possession.

Les mots de ce fragment de lettre étaient les suivants :

« ... demeurer caché. J'ai trouvé... l'estime... entière... et... retourner à Batavia... Je sais que là... ce qui... suffirait... je demande ce dont... dépouillé. Si autrefois... repoussé. Maintenant je suis... être condamné. Le temps approche... misère. »

L'écriture était ferme et semblait appartenir à une main d'homme. Le papier était tout jauni, comme s'il avait été renfermé longtemps. Malheureusement on ne pouvait deviner par ce court fragment si la lettre détruite était une demande adressée à la veuve Billander, ou bien une protestation contre une ancienne injustice. Il n'y avait que le mot « Batavia » qui militait en faveur de cette dernière conjecture. Il devait donc y avoir dans la vie de la victime quelque point obscur qui se rattachait à l'Inde hollandaise. Et qui pouvait savoir si le départ des époux Billander de Batavia ne se liait pas de la manière la plus intime au crime commis dix ans plus tard ?

Les autres perquisitions faites dans le reste de la maison, et qui durèrent plusieurs heures, ne donnèrent pas de plus amples éclaircissements. On ne trouva absolument rien qui eût pu éveiller des soupçons ou fournir le moindre indice. Il était évident que le meurtre n'avait pas été commis dans le but de dépouiller la victime, car aucun secrétaire, aucun meuble n'avait été forcé. La vengeance, la jalousie, ou peut-être un amour dédaigné, pouvait être seuls cause du forfait.

L'interrogatoire des domestiques prouva leur complète innocence. Leur maîtresse les avait envoyés tous deux, le jour du crime, faire des commissions en ville. Ils n'étaient revenus qu'après le coucher du soleil, et avaient trouvé la veuve inanimée et son corps déjà froid. Ce furent leurs cris qui donnèrent l'éveil dans le voisinage et le premier soupçon du crime.

Les déclarations des deux domestiques furent d'autant moins révoquées en doute, qu'ils indiquèrent exactement les endroits où ils avaient passé le temps depuis qu'ils étaient sortis de chez leur maîtresse. Il semblait que la veuve Billander avait voulu être seule pour recevoir sans témoin un parent éloigné ou un étranger. S'il en était ainsi, elle devait avoir attendu l'inconnu qui pouvait être présumé le meurtrier.

« C'est étrange, dit M. de Hillmer en parcourant de nouveau les paroles incohérentes du fragment de lettre, et en passant le papier chiffonné au juge d'instruction : nous allons nous trouver dans la triste obligation de soumettre à une enquête les jeunes gens qui, suivant le bruit public, ont longtemps recherché la main de la riche veuve. »

Cependant les membres du tribunal étaient revenus dans la pièce d'entrée, et le regard du président tomba de nouveau sur la grande glace au-dessus de la cheminée, qui reflétait les fenêtres des mansardes encore garnies de curieux.

« Qu'on ferme les portes, » dit M. de Hillmer.

Son ordre exécuté, on vit aussitôt disparaître les images reflétées dans la glace.

« Ayez à présent la bonté, monsieur le greffier, dit le président en s'adressant à Freiburg, de me nommer tous les habitants des mansardes de l'avant-corps de logis, et de m'indiquer leurs occupations. »

Freiburg satisfait à cette demande.

« Il semble, d'après ce que vous dites, que tous ces gens sont presque toujours du matin au soir hors de chez eux.

— Il en est ainsi en effet, monsieur le président, repartit le greffier ; il n'y a que la veuve Seedorf et sa fille qui travaillent la plupart du

temps chez elles; mais j'ignore si elles sont restées hier tout le jour à la maison. Comme la journée a été très-belle, il se peut que, profitant d'un peu de loisir, elles soient sorties pour respirer le frais.

— Ces femmes ne demeurent-elles pas tout en face de la porte par où l'on entre dans cet arrière-corps de logis?

— Juste dans la pièce du milieu, monsieur le président.

— Je vous remercie, » dit M. de Hillmer; et il ordonna de rouvrir les doubles battants.

Aussitôt on vit reparaître dans la glace les figures qui garnissaient les mansardes.

Le président prit congé des personnes qui l'accompagnaient, fit signe au juge d'instruction, et s'entretint avec celui-ci à voix basse, en avançant vers la cour. Puis M. de Hillmer serra la main du juge et monta en voiture. Quelques minutes plus tard, les autres membres du tribunal partirent également; la porte cochère de l'avant-corps de logis fut fermée par ordre du juge d'instruction, et dès lors on n'y admit que les personnes qui y demeuraient ou bien qui y étaient appelées par leurs affaires.

III.

L'INTERROGATOIRE.

Christine Seedorf venait d'allumer la lampe, et d'avancer contre la table, devant le petit sofa, le vieux fauteuil dans lequel elle aimait à se reposer le soir, quand elle entendit des pas dans l'escalier. A la marche mal assurée de la personne qui montait, elle reconnut aussitôt que ce devait être un étranger. Elle appela sa fille de la chambre voisine et lui dit d'ouvrir la porte.

Antonie s'empressa de le faire, mais elle recula tout interdite en voyant devant elle un homme de haute stature et d'un maintien imposant.

« Est-ce ici que demeure la veuve Christine Seedorf? » demanda l'étranger en entrant brusquement.

La veuve se leva, fit une profonde révérence et répondit d'un ton prévenant :

« C'est moi, monsieur, veuve Seedorf, pour vous servir. »

Antonie se retira vers la porte de la chambre, qu'elle allait fermer derrière elle.

« C'est votre fille ? continua l'étranger en approchant de la table, pendant que ses yeux pénétrants scrutaient fixement la figure gracieuse de la jeune fille, dont la mise était simple, mais très-propre.

— Ma fille Antonie, répliqua la mère un peu troublée.

— Gardez, je vous prie, votre place, madame Seedorf, reprit l'étranger en avançant une chaise vers la table, sans y être invité. Mademoiselle est aussi priée de rester ici. »

Antonie trembla en s'asseyant sur le petit sofa.

« Vous savez, dit alors le personnage, qu'il a été commis hier un grand crime dans l'arrière-logis de cette maison ? La justice doit recourir à tous les moyens qui peuvent l'aider à découvrir l'auteur du forfait.

— Mais nous ne savons absolument rien, monsieur, reprit la pauvre femme déjà toute tremblante ; nous n'avons appris l'événement que par le bruit de la rue.

— Personne ne doute de votre innocence ni de celle de votre fille, dit alors le juge d'instruction en se faisant reconnaître, et d'un ton à tranquilliser les deux femmes ; aussi je ne vous importunerai pas longtemps, si les circonstances le permettent. Je vous prie seulement toutes deux de répondre exactement et sans détour à toutes les questions que je vous adresserai. Calmez-vous et recueillez vos souvenirs sur les événements de la journée d'hier. »

Il se leva et s'approcha de la fenêtre. Les dernières lueurs du jour tremblaient encore au-dessus du silencieux théâtre où le crime avait été commis, et devant lequel montaient alors et descendaient lentement les gardes placés à la porte.

« Êtes-vous prêtes maintenant ? demanda le juge en se retournant.

— Interrogez-nous, monsieur, » dit Christine Seedorf à voix basse.

Antonie ne donna son assentiment que par un léger mouvement de tête.

Le juge ouvrit la porte et dit :

« Monsieur le greffier, veuillez entrer. »

Freiburg entra en saluant les femmes d'un air grave, s'assit en face du juge d'instruction pour consigner par écrit la conversation du juge avec madame Seedorf et sa fille.

« Êtes-vous restées hier chez vous toute la journée ? commença par demander le juge d'instruction.

— Nous n'avons quitté la maison ni l'une ni l'autre, répondit Christine Seedorf.

— Et vous n'avez pas non plus quitté cette chambre ?

— Seulement pendant très-peu de temps; mais ma fille est restée ici.

— Travaillez-vous ordinairement à cette table, ou bien vous placez-vous de préférence le jour près de la fenêtre? »

La veuve répondit en souriant :

« Je travaille d'ordinaire le jour près de la fenêtre, non pas par curiosité, mais parce que ma vue s'affaiblit.

— Étiez-vous aussi, hier, assise près de la fenêtre?

— Oui, tout le temps que j'étais à coudre.

— Quand avez-vous fini votre travail?

— Une heure après le départ des domestiques de la pauvre dame Billander. En passant, ils me saluèrent comme ils le faisaient ordinairement quand ils me voyaient et que par hasard je regardais en bas.

— Avez-vous remarqué quelque chose qui vous ait surprise?

— Je travaillais toujours assidûment, monsieur, et je n'avais pas le temps de tourner la tête.

— La veuve Billander recevait-elle souvent des visites?

— Au contraire, dans les derniers mois, il se passait quelquefois des jours entiers sans que personne vint la troubler dans sa retraite. Autrefois beaucoup de personnes allaient et venaient chez elle.

— Connaissez-vous les personnes qui étaient admises chez la veuve Billander?

— Non.

— Ni vous non plus, Antonie? » dit le juge d'instruction en s'adressant à la jeune fille.

Antonie répondit en rougissant :

« J'ai entendu les noms de plusieurs de ces messieurs, et même j'en ai connu quelques-uns de vue. On disait qu'ils recherchaient la main de la veuve. Plus tard, celle-ci ayant déclaré qu'elle ne se remarierait pas, les visites de ces messieurs cessèrent. Si vous tenez à ce que je vous dise les noms....

— Ce n'est pas nécessaire, dit le juge. Les noms de ces messieurs sont déjà connus du tribunal. Cette dame ne voyait-elle personne en dehors d'eux?

— Elle recevait les visites des familles avec lesquelles elle était en rapport, répondit Christine Seedorf.

— Est-ce que madame Billander n'a pas reçu de visites dans la journée d'hier?

— Il se peut qu'elle en ait reçu, mais je n'ai vu venir personne.

— Vous baissez la tête, Antonie. Auriez-vous quelque vague souvenir? »

Antonie regarda ingénument son interlocuteur.

« Oui, dit-elle, je me souviens d'avoir remarqué dans la cour un homme que j'ai vu ouvrir plus tard la porte lentement et avec une sorte d'hésitation.... En effet, continua-t-elle, il oublia de fermer la porte derrière lui, et c'est ainsi que mes regards tombèrent inopinément sur la grande glace au-dessus de la cheminée.

— Connaissiez-vous cet homme ?

— Je ne me rappelle pas l'avoir vu auparavant.

— Ne pourriez-vous pas nous dire si quelque chose vous a particulièrement frappée en lui ?

— Mais oui, repartit Antonie. L'inconnu ayant fait quelques pas vers la cheminée pour aller à gauche vers le corridor qui conduit aux appartements de madame Billander, il s'aperçut lui-même dans la glace. En même temps, il dut me voir ; car je poussai la croisée, sur laquelle tombait le soleil. Le reflet produisit sur la glace une clarté éblouissante. L'étranger ne se retourna qu'un instant, ôta son chapeau comme pour me saluer, et alla ensuite d'un pas rapide vers le corridor. Je remarquai que ses cheveux étaient à moitié gris et sa tête presque chauve.

— A en juger par votre description, cet inconnu était déjà d'un certain âge ?

— Je ne puis me prononcer d'une manière positive à cet égard ; car je l'ai vu trop peu de temps. D'ailleurs, sans le salut que je me suis peut-être attribué à tort, et sans son hésitation à entrer dans la maison, il n'aurait pas fixé mon attention.

— Ne pouvez-vous pas donner des renseignements plus précis sur son costume, son maintien et son extérieur ?

— Ce pouvait être un homme d'environ cinquante ans. Son costume n'était pas à la mode et avait l'air étranger ; le chapeau était gris et bas de forme. Je fus encore frappée du teint particulier de sa figure, qui était, si je ne me trompe, d'un brun très-foncé.

— A quelle heure aperçûtes-vous cet homme dans l'antichambre de l'arrière-logis ?

— Il devait être tout au plus cinq heures, repartit Antonie. Je le calcule par la position du soleil, qui à ce moment de la journée donne sur notre fenêtre et l'éclaire vivement.

— Avez-vous vu revenir l'inconnu ?

— Non ; car peu de minutes après je quittai la place près de la fenêtre pour la rendre à ma mère. »

Le juge d'instruction reprit l'interrogatoire de la mère. Mais celle-ci ne pouvant donner aucune réponse suffisante, il se vit obligé de sus-

pendre l'information auprès de la mère et de la fille, dont la véracité n'était point à suspecter. En les remerciant d'un air gracieux, il ajouta :

« Il est plus que probable que vous serez encore dérangées une ou deux fois pour cette affligeante affaire. Comme vos déclarations peuvent être d'un grand poids pour pénétrer la vérité, si l'on découvre cet inconnu qui doit avoir été en rapport avec madame Billander, vous serez sans nul doute citées en justice. »

Le juge et le greffier se levèrent, et deux minutes après la mère et la fille se retrouvèrent seules dans leur mansarde silencieuse et jusqu'alors si paisible.

IV.

AU CAFÉ.

Depuis cette visite inattendue et peu désirée, la veuve Seedorf vécut avec sa fille dans une inquiétude continuelle. Toutes les fois que l'escalier de bois conduisant à leur demeure criait sous un pas inconnu, les pauvres femmes étaient saisiées de frayeur. Elles croyaient aussitôt que c'était un messenger du tribunal qui venait les citer à comparaître, ou même les arrêter. Bien qu'elles se sentissent complètement innocentes, elles étaient cependant tourmentées par de tristes idées. Et sous certains rapports elles n'avaient que trop sujet d'être troublées. Il ne leur échappa pas qu'elles étaient observées secrètement comme tous les autres locataires de la maison. La police connaissait toutes les personnes qui entraient et sortaient, et si aux figures connues s'en joignait par hasard quelque nouvelle, les agents se livraient discrètement aux investigations les plus minutieuses, jusqu'à ce qu'ils sussent exactement ce que faisait cette personne et si sa réputation était intacte.

Madame Seedorf se ressentit personnellement très-peu de cette surveillance, parce qu'elle sortait rarement; mais elle n'en fut que plus gênante et plus pénible pour Antonie. La pauvre jeune fille, qui allait dans beaucoup de maisons, se sentait comme entourée de mille pièges, et elle en perdit tellement son assurance naturelle, que son anxiété, qu'elle ne pouvait plus cacher, eût seule suffi à la rendre suspecte aux yeux des gens soupçonneux. Ce qui contraria surtout Antonie, c'est qu'un jeune homme qui lui voulait du bien et qui avait le projet de

faire un jour sa femme de la gentille et laborieuse couturière, ne pouvait échapper aux yeux d'Argus de la police trop vigilante : il semblait même qu'on l'observât plus sévèrement que les autres.

Hermann, c'est ainsi que s'appelait le prétendu d'Antonie, avait une modeste place de commis, était très-laborieux et très-rangé, et ne croyait choquer personne par sa conduite. Antonie l'ayant averti de la surveillance importune dont il était l'objet, le jeune homme, qui ne s'en doutait pas le moins du monde, entra en colère, et dans son irritation, un soir qu'il se vit suivi de deux hommes de police, les interpella assez rudement. Les paroles inconvenantes dont il eut la maladresse de se servir attirèrent le lendemain à l'imprudent jeune homme une citation devant le tribunal.

Le même jour, vers midi, le greffier Freiburg se fit annoncer chez le président de Hillmer et fut aussitôt introduit.

« Eh bien, dit le président au greffier sans faire grande attention à son salut, on n'a encore rien découvert ? Voilà juste aujourd'hui quinze jours, et le public, qui jusqu'ici s'imaginait que la police et le tribunal devaient tout savoir, commence à se plaindre de notre fâcheuse ignorance.

— Peut-être la lumière va-t-elle se faire maintenant, monsieur le président, repartit Freiburg. On a arrêté ce matin un jeune homme qui, cité pour une irrévérence insignifiante, a tenu des propos si étranges qu'on s'est cru autorisé à le retenir dans la maison d'arrêt.

— Qui donc ?

— Le commis Hermann, que vous avez même occupé pendant quelque temps.

— C'est impossible ! s'écria le président. Cet homme est incapable d'un crime. J'ai connu ses parents, c'étaient des gens pauvres, mais fort honnêtes. Il a été, suivant sa position, élevé aussi bien que possible et en a vraiment profité ; s'il était moins fier et moins possédé d'une certaine manie d'indépendance, il y a longtemps qu'il pourrait avoir une petite place. Qu'est-ce qui le rend donc si suspect ?

— Un morceau de papier.

— Comment cela ?

— Voulant prouver sa bonne conduite à monsieur le greffier de police, Hermann tira de son portefeuille une recommandation de monsieur le président. En même temps, il sortit involontairement de sa poche un morceau de papier écrit qui tomba aux pieds du greffier. Le mot « Batavia » qu'on y lut excita la curiosité. On l'examina de plus près, et on reconnut que c'était un second fragment de la lettre

énigmatique dont on avait trouvé un morceau dans la main crispée de la veuve Billander.

— C'est inconcevable, dit le président. Ne se serait-on pas trompé?

— Il ne saurait exister le moindre doute, monsieur le président. Ce sont les mêmes caractères, c'est le même papier.

— Comment Hermann a-t-il eu ce papier?

— Il prétend l'avoir trouvé dans l'escalier du logis de la rue de R, en montant chez la veuve Seedorf. »

Pressé par le greffier, Hermann avoua que, peu après le coucher du soleil, il était allé faire une visite à la veuve, que le papier blanc l'avait frappé, et qu'il l'avait ramassé dans l'idée qu'il pouvait renfermer quelque chose de précieux. Ce papier étant couvert d'écriture, il l'avait mis dans son portefeuille pour le lire plus tard; mais le bruit qu'il avait entendu bientôt après son entrée chez la veuve Seedorf le lui avait fait oublier entièrement.

Si l'allégation de Hermann est vraie, il en résulte du moins que l'inconnu dont il a été question a dû quitter peu de temps auparavant la maison de la rue de R.... Il semble aussi avoir été très-pressé, car autrement il aurait mieux serré un papier à la possession duquel il devait évidemment tenir beaucoup. Le contenu du fragment a-t-il quelque importance?

— Malheureusement non.. Ce fragment ne contient que quelques lignes incomplètes; cependant elles laissent deviner que le correspondant se trouvait à Batavia quand il écrivit cette lettre. »

Cette communication parut assez importante au président de Hillner pour qu'il lançât ses agents dans une autre direction. Le tribunal se convainquit bientôt de l'innocence de Hermann; on le relâcha, et on se borna depuis à le surveiller d'une manière moins ostensible. On sentit alors la nécessité de prendre des informations à la poste. La résidence, ville très-aristocratique, et dont le nombre d'habitants n'était pas bien considérable, faisait peu de commerce; les relations de ses marchands ne s'étendaient pas au delà du continent; il n'était donc pas vraisemblable qu'ils entretenissent une correspondance avec l'Inde. Si donc il en existait une, les personnes qui y étaient intéressées ne devaient pas être difficiles à découvrir.

L'opinion du président se trouva justifiée. Pour les indigènes, personne ne correspondait ni avec l'Inde anglaise, ni avec l'Inde hollandaise. Mais il était arrivé de cette dernière contrée plusieurs lettres, dont au moins quatre ou cinq portaient l'adresse de Billander. Une seule fois, et cela après la mort de son mari, la pauvre veuve avait

remis elle-même une lettre pour Batavia, mais personne ne se souvenait plus du nom de celui à qui elle avait été adressée.

On apprit toutefois, à la suite de nouvelles investigations, qu'environ six mois auparavant il était arrivé des lettres de Batavia, adressées *poste restante*. Au bout de plusieurs semaines, un homme de taille moyenne, dont le costume et les manières décelaient un étranger, vint chercher ces lettres. Les employés du bureau se souvenaient que cet homme avait la figure très-maigre et très-brune, et tout l'extérieur d'un créole. Depuis, cet individu n'avait plus reparu au bureau de poste.

Plus les difficultés de l'enquête s'augmentaient, plus le tribunal la poursuivait avec zèle et sans bruit. Il regardait comme une question d'honneur de découvrir bientôt le coupable. D'ailleurs l'émotion générale causée par ce meurtre dans toutes les classes de la population, et les demandes incessantes adressées à des personnes très-respectables autrefois liées avec la victime, tenaient toujours éveillé le souvenir du forfait.

Si l'instruction n'était guère avancée, un point était cependant établi, c'est que l'assassin devait être un étranger. Cette première découverte dirigea les nouvelles recherches. Indépendamment des nombreux hôtels du premier rang, il y avait dans la ville nombre de maisons garnies inférieures, où un homme nourrissant des projets criminels pouvait trouver un asile. Il existait aussi plusieurs cafés publics, fréquentés par des visiteurs indigènes et étrangers, bourgeois et militaires. Un café, situé au coin d'une des principales rues, était, notamment en automne et en hiver, le rendez-vous de la meilleure société. Les salles de billard y étaient toujours remplies; vers midi, il y venait des joueurs de dominos, et on y engageait des parties d'échecs qui se terminaient avec plus ou moins d'habileté devant des groupes de spectateurs attentifs. Le soir, d'élégants salons de conversation et de lecture réunissaient plusieurs hauts fonctionnaires; ces salons n'étaient pas ouverts à tout le monde, on n'y était admis que sur présentation et par ballottage.

Le président de Hillmer était un des habitués du café Belvédère; il s'y rendait au cercle deux ou trois fois par semaine, et à midi, en rentrant du tribunal, il s'y arrêtait pour y lire les journaux étrangers, ou bien pour jouer une partie d'échecs avec un colonel qui aimait passionnément ce jeu, sans y être pourtant très-adroit. M. de Hillmer passait pour un joueur d'échecs aussi exercé qu'habile, c'est pourquoi ceux qui pouvaient se vanter de la même habileté regardaient comme un honneur d'être invités à faire une partie avec le président.

Depuis quelque temps, c'est-à-dire depuis le milieu de l'été précédent, deux étrangers, qui séjournaient périodiquement dans la résidence, avaient fait sensation parmi les joueurs d'échecs.

C'étaient d'anciens militaires qui, à l'époque des guerres de Napoléon, avaient pris du service dans la légion anglo-germanique, et vu beaucoup de pays. Tous deux étaient Allemands de naissance, mais par leur long séjour à l'étranger, et notamment dans les colonies anglaises, ils avaient, comme cela arrive souvent, beaucoup perdu de leur nationalité. Mis à la demi-solde, ils avaient habité en dernier lieu les Indes occidentales, et ils voulaient maintenant, disaient-ils, aller dans leur pays natal de ville en ville, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un endroit qui leur plût et où ils pourraient s'établir et vivre à leur aise avec leur demi-solde.

Ces deux étrangers, ayant tous deux rang de capitaine, et étant décorés de plusieurs ordres, étaient reçus dans des familles honorables; le président les avait rencontrés dans plus d'une soirée, mais il ne les avait jamais vus dans sa maison. D'ordinaire ils passaient, comme les vieux garçons, leurs loisirs dans les cafés, et la saison pluvieuse et froide étant venue, ils s'établirent presque tout à fait dans le café Belvédère. Ils y trouvaient presque toujours une conversation et une société à leur gré; ils fumaient, causaient, racontaient des histoires, quelquefois ils posaient un peu; ils jouaient surtout avec la plus grande assiduité aux dominos, aux dames ou aux échecs. Le colonel, tout en riant et en tempêtant, avait déjà perdu bien des parties contre le plus jeune des deux capitaines. Cependant il engageait toujours son heureux partenaire à se battre avec lui, et celui-ci s'empressait d'accepter. Bref, la société du café Belvédère s'habitua tellement à ces aimables étrangers, qu'ils manquaient presque à tout le monde lorsque, par hasard, ils étaient quelques jours sans venir au cercle.

Cela avait eu lieu récemment. Pendant huit jours, aucun des deux joueurs d'échecs si désirés n'avait paru au café. Le plus âgé se montra le premier; quelques jours après le plus jeune reparut également. Ils contèrent gaiement qu'ils étaient allés chercher de nouvelles bank-notes. C'est juste à cette époque que fut commis le meurtre de madame Billander.

« J'ai déjà entendu parler de cette affaire, » dit le plus jeune, le capitaine Holtensprung, lorsque, à son retour au café, on lui apprit la nouvelle qui occupait tous les esprits. « Cette affaire, dit-on, vous donne bien du tracassé? La dame était-elle jeune et aimable? et comment s'appelait-elle? »

A cette question faite négligemment, qui démontrait assez que Holtensprung ne s'intéressait guère à l'événement, on lui fit un récit détaillé de la lamentable histoire, avec toutes sortes d'amplifications et d'enjolivements.

« Billander ! dit Holtensprung, j'ai connu vaguement un Billander. La victime aurait-elle été sa femme ? Mais laissons les morts, fit-il avec un ennui visible, en cherchant à étouffer un bâillement. Elle était veuve, vivait très-solitairement, et, par caprice, ne voulait pas, à ce qu'on m'a dit, se remarier. Comment une femme raisonnable peut-elle prétendre à une longue et joyeuse vie, si elle refuse obstinément les recherches d'un homme de bien ? Il est fâcheux seulement qu'elle ait été si riche ! Quels sont donc les fortunés héritiers ? »

On lui répondit que l'on ne savait encore rien de précis à cet égard, parce que le tribunal cachait à dessein tout ce qui tenait à la position particulière de la victime. Ces indications générales sur l'événement qui occupait toute la ville suffirent à Holtensprung, ainsi qu'à son camarade, le capitaine Ebersdorf. Les deux militaires vivaient plus dans le passé que dans le présent, et comme après leur courte absence ils étaient redevenus les hôtes réguliers du café Belvédère et ne manquaient jamais d'assister aux réunions du cercle, il n'y fut plus guère question de cette lugubre affaire.

Cependant le tribunal poursuivit sans discontinuer ses investigations. Le juge d'instruction et le président de Hillmer étaient les plus désireux de répandre de la lumière sur cette affaire. On ne put rien découvrir par la poste. Il n'y arrivait plus de lettre des Indes occidentales, et on n'y en expédiait plus pour cette destination. Il n'y avait pas dans toute la résidence une seule personne qui fût ou qui eût jamais été en rapport direct ou indirect avec l'Inde ; seulement, il n'y manquait pas d'hommes à cheveux gris ou à tête chauve. Déjà l'on commençait à s'intéresser moins à la triste affaire, lorsqu'une étincelle vint à jaillir au milieu des ténèbres.

Un jour, le colonel eut le bonheur inouï de gagner de suite trois parties d'échecs. Avec la passion qu'il avait pour le jeu, il chercha naturellement à exploiter cette chance à laquelle il n'était pas habitué. Le capitaine Ebersdorf, qui s'était tenu jusque-là avec son camarade au milieu des spectateurs, et avait à la dérobée donné plusieurs avis au colonel, reçut de celui-ci l'invitation de se mesurer avec le vainqueur.

Ebersdorf accepta la proposition, et le jeu recommença. Le colonel

s'appliqua de son mieux, et Ebersdorf, peut-être à dessein, pour ne pas détruire la félicité de son partenaire, se défendit mollement. Aussi, en moins d'une heure, quelques fautes grossières du capitaine assurèrent encore la victoire au colonel.

Ebersdorf était du nombre des invincibles, mais il devait céder le pas à son camarade Holtensprung.

« Parions, Holtensprung, s'écria le colonel de la meilleure humeur du monde, que je vous fais également échec et mat. »

L'interpellé dit en souriant que, « quand une fois on avait la chance pour soi, on pouvait d'ordinaire compter quelque temps sur elle.

— C'est ce que je n'admets pas, répliqua le colonel. Aux échecs, ce n'est jamais la chance, mais le calcul, la circonspection et la stratégie qui font gagner. Pariez ce que vous voudrez, je suis prêt à tenir la gageure. »

Il était deux heures de l'après-midi. Les séances du tribunal étant closes et les bureaux fermés à cette heure, plusieurs fonctionnaires entrèrent au café selon leur habitude. Ayant entendu la voix bruyante du colonel, les arrivants s'approchèrent du groupe.

« De quoi s'agit-il donc ? demanda le greffier Freiburg.

— D'un pari, répondit le colonel. J'ai gagné quatre parties, et bien gagnées, car mes adversaires ont été battus selon toutes les règles. Le capitaine Holtensprung doit maintenant lutter contre moi et proposer un pari acceptable entre gens comme il faut. Ce sera au perdant de payer. Soyez juge de la partie, monsieur le greffier, si vous en avez le temps. Vous savez jouer aux échecs, et il est seulement fâcheux que vous ne vouliez pas jouer plus souvent.

— Je suis tout à votre service, dit Freiburg. Quel pari proposez-vous, monsieur le capitaine ? »

Holtensprung s'assit en face du colonel et se mit à dresser les échecs sur l'échiquier. Sa figure était tournée vers la croisée par laquelle on pouvait voir les maisons en face, dans la rue, qui n'était guère large. Le soleil jetait une vive clarté sur les toits et les murs. Il tira une boîte artistement façonnée, en sortit une de ces cigarettes qu'on fume dans le Midi.

« Eh bien, dit-il en souriant, s'il faut parier et que ce soit à moi de faire une proposition, monsieur le colonel, en cas de perte, vous serez tenu de préparer de votre main une de ces cigarettes que vous aimez tant ; et si vous ne réussissez pas, vous nous régalez d'une couple de bouteilles de champagne ou de bourgogne, ou de quelque autre vin à votre choix. Si, au contraire, je suis battu, ce sera à moi à m'exécuter.

— C'est parfait, dit Freiburg. Vous acceptez, j'espère, monsieur le colonel, les conditions du capitaine ?

— Il n'est nullement nécessaire, ajouta Holtensprung en allumant sa cigarette, que l'essai réussisse du premier coup. Je donne au colonel une demi-heure pour s'essayer, mais pas une minute de plus. Ces messieurs voudront bien régler leurs montres. »

Holtensprung porta la main à la poche latérale de son habit, et plaça sur la table une seconde boîte remplie de tabac coupé très-fin, et à côté une enveloppe.

« Voici du tabac, continua-t-il, comme il en faut pour faire de bonnes cigarettes, et voici le papier nécessaire. Quant à vous, messieurs, veuillez en prendre, et nous, mon colonel, aux armes ! Choisissez. La gauche ou la droite ?

— La gauche ! fit le colonel.

— La gauche, dit Holtensprung en ouvrant la main. Le sort veut que je joue le premier. Eh bien, soit ! »

Il avança successivement deux pions et le jeu commença. Les spectateurs, très-curieux de voir l'issue de la partie, allumèrent des cigares et se rangèrent derrière les deux joueurs de manière à pouvoir suivre leurs coups sans les déranger ni les troubler.

Il avait été convenu d'ailleurs qu'aucun des spectateurs ne ferait de remarque sur les différents coups. Il s'ensuivit un silence qui avait presque quelque chose de pénible. On eût dit qu'un esprit invisible circulait à travers la pièce tout à coup silencieuse et s'appuyait sur les épaules des deux joueurs.

V.

DEUX PARTIES D'ÉCHECS.

Holtensprung fit avancer ses pions de manière à les protéger les uns par les autres et à masquer les attaques des pièces plus importantes. Le colonel manœuvra également, de son côté, avec assez d'habileté, et comme il suivait moins un plan conçu d'avance, mais s'abandonnait plutôt aux inspirations du moment, il contrecarrait les mouvements de son adversaire et le forçait à des coups qui lui déplaisaient.

« Mon Dieu, quel silence ici ! c'est comme dans une église, dit à ce moment une voix sonore bien connue de tous. Que se passe-t-il donc ? »

C'était le président de Hillmer. Les jeunes fonctionnaires saluèrent

leur chef avec une politesse respectueuse, et, comme on savait qu'il était lui-même grand amateur d'un jeu si riche en combinaisons, tous s'empressèrent de lui faire place. Les joueurs, livrés à leurs calculs, ne firent guère attention au nouvel arrivant

« Mais que signifie ce calme solennel ? demanda M. de Hillmer au greffier Freiburg, en se plaçant derrière la chaise du colonel. Est-il défendu de parler dans cette partie ? »

— Il s'agit d'un pari, répliqua Freiburg, et comme M. le colonel est aujourd'hui singulièrement favorisé par la fortune, nous sommes en effet curieux de voir si elle se maintiendra en face d'un maître reconnu.

— Oui, quatre parties gagnées, monsieur le président, dit le colonel avec une satisfaction visible ; je pense que c'est quelque chose. *Gardez la reine, monsieur.* »

— De quoi s'agit-il donc ? demanda tout bas le président au greffier.

— D'une simple plaisanterie, repartit celui-ci en souriant. Le colonel devra faire une cigarette de papier s'il perd la partie, et s'il n'y réussit pas dans une demi-heure, il devra payer ce soir un petit régal.

— Uniquement en l'honneur de l'art, fit observer Holtensprung en protégeant sa reine avec son cavalier.

— Monsieur le président voudrait-il essayer une de mes cigarettes ? Je puis les lui recommander. Ce tabac vient directement de Cuba. Je l'ai reçu il y a quelques semaines d'un planteur de mes amis.

— Mais pas par la poste ? dit M. de Hillmer en prenant, avec un salut de tête, dans la boîte une des cigarettes artistement coupées.

— Oh non, répondit Holtensprung. Ce tabac a fait un grand détour et est resté près d'un an en route. Embarqué aux grandes Antilles, il a été transporté aux îles de la Sonde, où le vaisseau a pris toutes sortes de marchandises.

— Ce n'était donc pas un paquebot ?

— Certainement non ; mais le navire avait assez de lettres à bord. Vous oubliez de garder votre tour, monsieur le colonel.

— Eh quoi ! repartit celui-ci, croyez-vous donc que vous n'ayez pas assez de pièces en prise ?

— Plus qu'il ne faut.

— C'est ce qui me semble aussi, dit le président avec beaucoup de calme.

— Pardon, monsieur le président, interrompit Freiburg. Il a été convenu que les spectateurs n'auraient pas le droit de se permettre la moindre observation, ni de faire un signe, ni de dire un mot.

— Ah ! c'est différent. Il faut donc se borner à observer en silence.

Je vous remercie, monsieur le greffier, et pour pouvoir le faire tout à notre aise, nous allons, avec la permission de ces messieurs, nous asseoir ici les uns à côté des autres. »

Il se fit de nouveau un silence presque absolu. On n'entendait que de temps en temps un murmure assez significatif du colonel qui ne savait trop comment se défendre contre les pions que son adversaire faisait avancer avec art et méthode. Tous les spectateurs regardaient le jeu avec une grande attention. Mais le président ne paraissait s'intéresser qu'à la position des pièces du capitaine Holtensprung.

« Vous avez fait une grande faute, monsieur le colonel, et qui ne peut plus se réparer, dit le capitaine à un nouveau coup de son adversaire. Vous auriez dû rogner. Si je ne me trompe pas tout à fait, vous êtes maintenant perdu. Il ne vous reste plus qu'un seul coup peut-être pour y échapper. Cependant je doute que vous le découvriez. Quelle est votre opinion à cet égard, monsieur le président ?

— Je n'ai ici aucune opinion ; il ne m'est permis que d'observer.

— Voilà une sage réserve.

— C'est une qualité que chacun doit chercher à conserver dans toutes les circonstances.

— Échec ! s'écria Holtensprung, en changeant une attaque masquée en attaque ouverte à l'aide de son cavalier.

— Ciel ! une tour.

— Elle est perdue. Je vous l'avais bien dit. »

Les assistants examinèrent l'état respectif des pièces. Les joueurs ne s'en étaient pris aucune inutilement, pour ne pas s'affaiblir. Le colonel en comptait même une de plus que le capitaine, mais celui-ci, par l'habile attaque de ses pions, avait évidemment l'avantage.

Le colonel tenta encore un dernier coup, mais sans succès. Holtensprung, poursuivant son but avec une fermeté imperturbable, eut la satisfaction de triompher de son adversaire en trois coups. La partie n'avait pas même duré une demi-heure.

Freiburg prit la boîte de tabac du capitaine et la présenta au colonel un peu contrarié.

« Le colonel pourrait maintenant, si vous le jugez à propos, dit le greffier, commencer à faire sa cigarette. Êtes-vous tous de cet avis ?

— Ne vaudrait-il pas mieux laisser au colonel le loisir de s'exécuter ce soir ? répliqua le vainqueur, et il se leva en étendant la main vers l'enveloppe où se trouvait le papier aux cigarettes. L'heure de dîner approche, et mon camarade, qui est l'exactitude même, est déjà parti, à ce que je vois. »

Dans l'intervalle, le président de Hillmer avait remis en place les échecs et s'était assis auprès du colonel. Il retourna ensuite l'échiquier de manière que les noirs se trouvassent placés de son côté. Puis, d'un ton si aimable et si engageant, que, vu la haute position du président, un refus péremptoire eût passé pour une impolitesse, il dit :

« Monsieur le capitaine, voudriez-vous bien m'accorder l'honneur de me mesurer avec vous ? J'ai remarqué que vous avez un talent tout particulier à faire tomber dans le piège votre adversaire. On prétend que je possède la même habileté. Voyons qui de nous deux l'emportera dans cet art peu facile. Comme jusqu'ici vous vous êtes montré notre maître à tous aux échecs, vous me permettrez de jouer avec les pièces qui vous ont porté bonheur ? »

Holtensprung s'inclina et reprit son ancienne place.

« Je sais apprécier l'honneur que vous daignez me faire, monsieur le président, dit-il d'un ton obligeant ; ayez la bonté de commencer.

— Ce serait de droit à vous à jouer le premier ; mais comme vous êtes évidemment le plus fort, je profite avec reconnaissance de l'avantage que vous consentez à m'accorder. »

Le président n'avança que le pion placé devant la reine.

« Vous commencez si petitement ! En ce cas je dois aussi me restreindre.

— Celui qui commence petitement finit souvent grandement, tandis que l'on voit encore plus souvent le contraire. J'aime à jouer avec circonspection, et, autant que je puis, je cherche à dérouter mon adversaire. Il faut vous préparer à cela. »

Le capitaine joua à son tour en souriant. Malgré l'heure avancée, aucun des assistants ne s'éloigna. Le pari demeura provisoirement inexécuté. On voulait voir comment le président se tirerait d'affaire. Holtensprung fit comme d'habitude son attaque avec ses pions ; M. de Hillmer préféra mettre ses grosses pièces en avant. Parmi celles-ci, il sut notamment faire manœuvrer les cavaliers, et, à la grande surprise du capitaine, il parvint, en sacrifiant un cavalier, à faire de sensibles ravages parmi la ligne de tirailleurs des pions de son adversaire. Cela changea aussitôt toute la partie. Le capitaine regarda d'un air pensif la situation qui lui avait été faite. Tout à coup une forte lueur rouge éclatante tomba sur l'échiquier, et en même temps sur la figure de Holtensprung, tout ébloui. Celui-ci mit, pour se garantir, la main sur ses yeux, et regarda la fenêtre par laquelle avait pénétré cette lueur subite qui avait disparu aussitôt. L'ouverture d'un volet de

croisée dans la maison d'en face, frappé par le soleil, avait produit cette lueur.

« Quelle jolie tête ! dit Holtensprung en dirigeant ses yeux vers la fenêtre. Il me semble que j'ai déjà vu une fois cette tête dans une circonstance semblable. »

Cette observation suffit pour engager les assistants à jeter un regard sur la croisée d'en face. Le président ainsi que le greffier se retournèrent. Une jeune et jolie fille se penchait hors de la fenêtre, mais elle se retira dès qu'elle s'aperçut que les hôtes du café Belvédère la regardaient. Les yeux du président et de Freiburg se rencontrèrent et semblèrent s'adresser une muette question. Une seconde fois la lumière vint frapper l'échiquier et la figure du capitaine, et une expression de réflexion profonde obscurcit son front.

« Vous paraissez distrait ou fatigué, dit le président en s'apercevant que Holtensprung allait jouer un coup qui devait tourner à son désavantage. Vous laisserez-vous décontenancer si facilement par un joli minois ? »

Le capitaine se tut et chercha à s'orienter dans son jeu ; mais il ne put y réussir. Il se troubla, et, avec une indécision qu'on ne lui avait jamais vue auparavant, il revint à plusieurs reprises sur un coup déjà joué. Le président le laissa faire en souriant. Freiburg partit ; les autres restèrent et suivirent le jeu avec un intérêt croissant.

« Je n'aurais pas cru, reprit le président au bout de quelque temps, qu'il fût si facile de vous tendre un piège. Je suis réellement parvenu, à ce qu'il paraît, à vous surprendre et à vous saisir dans vos propres filets. Je finis par croire que je dois ce résultat en partie à la belle dont la vue vous a troublé si visiblement. Je parie que c'est une ancienne connaissance, une liaison qui vous cause des désagréments. N'est-ce pas, vous connaissez la jolie enfant ?

— Cela se peut bien, répondit Holtensprung d'un air distrait, en avançant la reine et en faisant échec au président. C'est cette clarté qui m'a ébloui et troublé.

— Tiens, c'est là une excellente idée ! continua le président. Si je n'étais pas très-circonspect, je pourrais facilement me laisser abuser. Mais la tâche de ma vie a été et est toujours de dévoiler les choses cachées et de mettre au jour ce qui s'enveloppe de mystère, et c'est pourquoi je crois pénétrer votre plan. Ce petit pion saura, je pense, repousser heureusement votre attaque de la reine. »

Le capitaine reconnut que M. de Hillmer l'avait réellement pénétré,

et s'efforça de partager l'attention de son adversaire par d'autres coups aussi peu utiles que nuisibles. Un soupir s'échappa en même temps de sa poitrine.

« Ce soupir s'adresse-t-il à la délaissée ? » demanda le président.

Holtensprung sourit.

« Si vous me priez bien, cher capitaine, je vous ménagerai une entrevue avec la petite.

— Vous savez donc qui elle est ?

— Je sais encore davantage : je connais parfaitement sa demeure....

Échec !... c'est bientôt fini.

— Vraiment ! Où demeure-t-elle donc ?

— Numéro 8 dans la rue de R..., dans la mansarde, porte 3, sur le derrière. »

La main du capitaine trembla un peu en cherchant à protéger son roi par la tour.

« C'est la maison du meurtre, interrompit un des assistants.

— La maison du meurtre ! répéta Holtensprung avec une émotion visible. Non, non... en ce cas je ne la connais pas !

— Échec, dit M. de Hillmer. Vous ne pouvez plus m'échapper.

— On essayera tous les moyens.

— Échec ! Quand avez-vous vu la belle pour la dernière fois ?

— Je ne la connais réellement pas, monsieur le président.

— Sans doute parce qu'elle demeure dans la maison mentionnée ?

— Justement, car je n'ai jamais été dans la rue de R....

— Eh bien, pour voir une aimable jeune fille, il n'est pas précisément nécessaire d'aller chez elle. — Vous êtes perdu !

— Pas encore.

— Si fait.... Échec.

— Je bats en retraite.

— Mais pas heureusement.... Échec !

— Je veux au moins tomber avec dignité.

— En effet.... Échec !

— Eh bien donc, la reine !

— Je suis assez peu galant pour vous l'enlever. Échec et mat ! »

Holtensprung se trouvait battu.

En même temps plusieurs voix s'écrièrent :

« Bravo, bravo ! le cigare est fait. »

Pendant le jeu, le colonel s'était mis à sa tâche, et, levant son ouvrage en triomphe, il le présenta au capitaine avec une salutation comique.

« Vraiment, dit celui-ci, c'est une excellente cigarette. J'ai du malheur. Ce soir, messieurs, vous êtes mes convives. »

Il voulut s'en aller; le président le retint. Le greffier Freiburg parut à la porte.

« Ne voulez-vous pas être aussi une fois mon convive? dit M. de Hillmer en prenant Holtensprung par le bras. J'aurais quelques mots à vous dire en confidence et à vous demander des éclaircissements sur une affaire qui me tient à cœur, et qui, je le sais, vous est également connue. Nous pourrions la traiter chez moi, sans être dérangés, et ce soir je pourrai, si vous le désirez, vous donner votre revanche. »

Les traits du capitaine s'assombrirent; mais, n'ayant aucune raison pour refuser une invitation faite avec tant de politesse, et qui en tout cas ne pouvait être regardée que comme un honneur digne d'envie, il l'accepta en s'inclinant sans proférer un seul mot.

Quelques minutes après, on vit le président traverser la rue avec le capitaine. Freiburg les suivit quand ils eurent tourné le coin et qu'ils ne purent plus le voir.

VI.

L'ENVELOPPE DE LETTRE.

M. de Hillmer se montra l'hôte le plus aimable. Il s'attacha à faire au capitaine le mieux possible les honneurs de chez lui. Insensiblement il amena l'entretien sur la vie passée de son convive et sur son ancienne carrière militaire.

Holtensprung, qui aimait à parler de ses aventures et de ses exploits, fit bientôt à lui seul tous les frais de la conversation. Le vin qu'il but en gourmet l'égaya visiblement. Aussi, à la fin du dîner, toute trace de contrariété avait disparu de la physionomie franche et ouverte de l'ancien militaire.

« Capitaine, fumons ensemble un de vos excellents cigares, dit le président en se levant de table. Vous m'indiquerez la manière de faire vos cigarettes pendant que je vous demanderai les renseignements dont je vous ai parlé tantôt. »

Holtensprung se déclara tout disposé à accéder aux désirs de son hôte, qu'il suivit dans une petite pièce confortable. Ils y trouvèrent Freiburg, qui paraissait attendre le président.

« Déjà arrivé, monsieur le greffier ? dit le président. Tant mieux. Veuillez vous asseoir, messieurs. »

Puis le capitaine, sans y être engagé, posa sa boîte sur la table, et plaça à côté l'enveloppe avec les bandes de papier pour rouler le tabac. M. de Hillmer prit l'enveloppe et l'examina de très-près.

— D'où tirez-vous ces enveloppes ? demanda-t-il au capitaine.

— Ces enveloppes ? répéta Holtensprung en souriant ; ah ! c'est le reste d'une succession dont j'ai hérité à Java, d'un des hommes les plus honnêtes que j'aie jamais connus. Je les ai bien ménagées, et ce n'est que dans les occasions importantes que je me sers de ce papier, auquel je tiens beaucoup.

— Écrit-on bien dessus ? demanda M. de Hillmer.

— Parfaitement, et, malgré son extrême finesse, il ne boit pas ; c'est un article de véritable fabrication anglaise.

— Peut-on l'essayer ?

— Volontiers. Il importe peu qu'on écrive sur cette enveloppe. »

Le président prit une plume, la plongea dans l'encre et voulut écrire son nom sur l'enveloppe. Mais au lieu de caractères lisibles, il ne fit qu'un gros pâté.

« O malheur ! s'écria-t-il ; c'est bien dommage ! Ce papier semble demander une main plus légère.

— Nullement, reprit le capitaine ; mais le papier, étant très-lisse, ne supporte pas beaucoup d'encre. Vous permettez ? »

Le président passa la plume au capitaine. Celui-ci la saisit et écrivit sur l'enveloppe, en traits fermes, son nom et encore quelques mots qui lui vinrent à l'esprit. Puis il tendit l'enveloppe au président.

« Vous avez une écriture très-lisible, dit M. de Hillmer ; cette écriture me semble connue.... Oui certainement ! Je dois aussi avoir déjà eu du papier semblable entre les mains.

— Cela me paraît peu probable, répartit le capitaine ; du moins personne dans la ville ne peut se vanter d'avoir de mon écriture. »

M. de Hillmer ouvrit un carton, en sortit un morceau de papier et le compara avec l'enveloppe.

« C'est tout à fait identique, dit-il en présentant les deux pièces au capitaine. Vous pouvez vous en convaincre vous-même ; c'est le même papier et la même écriture, aussi ferme que lisible. »

Holtensprung jeta un seul regard rapide sur le papier chiffonné, le

retourna, parcourut les fragments déchirés, pâlit en fixant sur le président des yeux ardents.

« Comment vous trouvez-vous en possession de ce fragment ? demanda-t-il.

— Vous admettez donc qu'il vient de vous ?

— Oui ; j'ai écrit cette lettre dans un temps où j'étais sous bien des rapports plus heureux qu'aujourd'hui. Mais il ne s'agit pas de cela, continua-t-il avec passion, je veux seulement savoir qui vous a remis ce fragment de lettre, et dans quel but il vous a été donné.

— C'est la déesse de la vengeance, monsieur le capitaine, dit le président d'une voix grave ; c'est la main d'une morte, la main de la veuve Billander, assassinée en tenant ce papier convulsivement serré. C'est d'elle que je l'ai reçu, pour être à même de découvrir son assassin.

— La veuve Billander ? dit Holtensprung tout interdit. C'est d'elle que vous le tenez ? Je ne puis le comprendre.

— Un fait ne se laisse pas détruire par des dénégations, repartit le président. On n'a pas encore découvert le meurtrier de la pauvre femme. Mais cette lettre dont vous reconnaissez être l'auteur, et votre trouble tantôt à la vue de la jeune fille qui, le jour de l'assassinat de la veuve Billander, prétend avoir vu de chez elle se refléter dans la glace votre figure, me forcent, monsieur le capitaine, de vous déclarer que vous êtes mon prisonnier. »

Holtensprung, la tête baissée, était assis devant la table. Ses yeux étaient fixés sur le fragment de lettre chiffonné, et, sans écouter les paroles du président, il répétait sans cesse ces mots :

« C'est impossible ! c'est impossible ! »

Lorsque M. de Hillmer annonça au capitaine accablé, dont l'attitude lui semblait le masque d'une hypocrisie consommée, qu'on allait le conduire en prison, Holtensprung suivit l'officier de police sans résistance....

VII.

UNE LETTRE DE BATAVIA.

L'arrestation du capitaine, recherché partout comme homme du monde, fit une grande sensation. La cause n'en resta pas longtemps cachée. Au bout de vingt-quatre heures, toute la résidence sut qu'Holtensprung était soupçonné de complicité dans le meurtre de la veuve

Billander. D'autres allaient jusqu'à le désigner comme le meurtrier, et il y en avait même qui prétendaient qu'il avait déjà avoué le crime.

L'instruction fut reprise avec le plus grand zèle et poursuivie plus vigoureusement que jamais. Cependant on n'en voyait pas la fin. Après être revenu de sa première consternation, le capitaine retrouva son calme et son sang-froid. Il nia toute complicité et prétendit n'avoir connu la victime que de vue, n'avoir pas entretenu le moindre rapport avec la veuve Billander, n'avoir jamais mis le pied chez elle. Interrogé sur la lettre dont les fragments énigmatiques pouvaient le charger, comme ils accusaient un mystère, Holtensprung répondit qu'il ne pouvait donner aucun éclaircissement à cet égard.

Les perquisitions faites dans la demeure de l'inculpé demeurèrent également sans résultat. En dehors des papiers suspects il ne se trouva pas la moindre trace qui eût laissé supposer une liaison avec la veuve Billander. Il n'y avait ni lettres d'elle ni le moindre indice qui eût pu inspirer quelques soupçons au juge le plus méfiant. Seulement on reconnut que le capitaine avait entretenu des relations avec Batavia. On découvrit des enveloppes de lettres avec le timbre de la poste de Batavia. C'est là ce qui surtout rendait le détenu suspect; et moins on pouvait l'accuser d'avoir participé au meurtre, plus tous les magistrats, malgré les dénégations opiniâtres de l'inculpé, croyaient à sa culpabilité.

Le camarade de Holtensprung, Ebersdorf, fut naturellement cité également et interrogé avec beaucoup de sévérité; mais ses dépositions ne répandirent pas de lumière sur l'affaire. D'ailleurs, comme Ebersdorf parvint à prouver son alibi de la manière la plus péremptoire, il fallut le laisser en liberté. Les efforts de Holtensprung pour fournir la même preuve furent moins heureux, et cela augmenta les soupçons. Antonie Seedorf qui, d'après sa déposition spontanée, avait aperçu le jour du meurtre, dans la glace de l'antichambre, un homme qui l'avait saluée à son tour dans la glace, n'osa donner une réponse précise quand on la confronta avec le capitaine. Elle n'avait vu les traits de l'étranger que très-rapidement. La figure de Holtensprung parut lui offrir une ressemblance, tandis que le costume de la personne qu'elle avait vue différait beaucoup de celui du capitaine.

Le juge d'instruction était au désespoir. Le calme froid du détenu, qui ne se démentait à aucun nouvel interrogatoire, ses réponses qui ne variaient jamais et ne se contredisaient pas aux questions les plus captieuses, le faisaient douter de plus en plus.

Sur ces entrefaites arriva une nouvelle lettre de Batavia adressée à M. Meerolf, poste restante.

Il n'y avait personne de ce nom dans toute la ville. La direction de la poste en donna aussitôt avis au tribunal. Comme il était en tout cas à présumer qu'on viendrait réclamer la lettre, on ne devait pas tarder à découvrir la personne à qui elle était adressée. En effet, quelques jours après il se présenta au bureau de poste un homme à l'air rustique et un peu étrange. On voulut savoir de cet inconnu, avant de lui livrer la lettre, s'il avait le droit de la réclamer, et on demanda qu'il établît son identité. Cela parut surprendre l'étranger d'une manière désagréable. Il chercha des défaites, tomba dans des contradictions, et voulut enfin s'éloigner sans réclamer la lettre. On le laissa se retirer, mais on le fit suivre.

Enfin, quand il fut mis en demeure d'exhiber ses papiers, on reconnut que son véritable nom était Billander. Il se donnait pour le cousin de la victime et prétendait être venu pour faire valoir ses droits sur la succession de la veuve. Il avait, disait-il, pris le nom de Meerolf pour éviter, autant que possible, les questions inutiles.

Le tribunal donna peu de créance à ces explications, par la raison seule que celui qui se présentait sous le faux nom de Meerolf n'avait pas tout à fait l'air honnête; son regard était mal assuré et hagard; il ne parlait que les yeux baissés à terre, et ce qui frappa le juge d'instruction dès sa première conversation avec lui, c'est qu'il tressaillait visiblement quand par hasard il voyait sa figure dans la glace.

De nouvelles recherches apprirent que ce Billander avait déjà été vu dans la résidence quelques jours avant la mort de la veuve. Quelque peine qu'il se donnât pour démentir cette allégation, il fut convaincu et forcé de convenir d'un fait incontestable. Cela réduisit plusieurs autres de ses assertions à néant. Billander parut excessivement suspect, et une sévère surveillance de sa personne devint indispensable.

Quand Holtensprung sut l'arrestation de ce mystérieux personnage, et qu'on lui demanda s'il connaissait cet homme, il eut de la peine à cacher une grande émotion. Il se leva impétueusement de son siège et dit :

« Je croyais Hugo Billander mort depuis longtemps !

— Vous l'avez donc connu ? demanda le juge d'instruction.

— Je l'ai connu ! répondit le capitaine ; j'ai vécu avec lui pendant toute une année, et j'ai été à même de lui rendre un très-grand service.

— Est-ce qu'il est le cousin de la victime ?

— Il est plutôt son frère utérin.

— Qu'est-ce qui vous a engagé à cacher que vous avez jamais été en rapport avec un homme de ce nom ?

— La conviction qu'il était mort. »

On ne put pas amener le capitaine à faire d'autres révélations. On l'abandonna à la solitude et à la réflexion, tandis que Billander, bientôt contraint d'avouer qu'il était frère du Billander mort trois ans auparavant, tomba toujours de plus en plus dans les contradictions.

Le juge s'avisa qu'une surprise soudaine devrait produire un grand effet sur l'âme de cet homme, qui, en tout cas, n'était pas exempt de reproche. Le suspect ne savait encore rien de la découverte du fragment de lettre ni de la détention de Holtensprung. Dans ces circonstances, le tribunal crut pouvoir recourir à une petite ruse.

Jusqu'ici les interrogatoires de Billander avaient eu lieu dans la pièce où on le retenait prisonnier. On laissa passer quelques jours sans l'importuner de nouveau. Soudain le geôlier vint lui dire qu'il pouvait espérer recouvrer très-prochainement sa liberté, puisqu'on s'était convaincu de son innocence. Il n'aurait plus qu'à subir un dernier interrogatoire devant tout le tribunal réuni et à reproduire ses assertions.

Billander parut visiblement satisfait de cette nouvelle. L'accablement qui avait jusque-là pesé sur tout son être disparut; il se montra gai et prêt à tout. Comme le geôlier, toutes les fois qu'il entra dans la prison, lui répétait toujours la même bonne nouvelle, il crut tout danger détourné de sa tête. Il monta avec confiance dans la voiture qui s'arrêta un soir devant la prison, pour le conduire, au dire d'un huissier très-prévenant, à l'endroit où l'attendait le tribunal.

VIII.

L'INTERROGATOIRE DEVANT LE MIROIR.

Antonie Seedorf était assise à côté de sa mère; toutes deux travaillaient; elles gardaient le silence et paraissaient affectées d'une triste pensée. A l'heure accoutumée de la soirée, Hermann monta l'étroit escalier pour aller voir Antonie, avec qui il s'était depuis peu fiancé, et passer avec elle une couple d'heures.

Le jeune homme fut étonné que sa fiancée, d'ordinaire si gaie, ne

lui tendit pas la main dès le seuil de la porte. A cette froide réception il demeura interdit et porta un regard interrogateur de l'aimable fille sur la mère, qui n'avait pas l'air moins affligée et moins tourmentée qu'Antonie.

« Qu'est-ce qui a eu lieu ici ? demanda Hermann en passant son bras autour de la taille de sa fiancée et en l'attirant vers lui avec amour. Avez-vous reçu quelque triste nouvelle, ou bien aurais-je été calomnié par quelque misérable ?

— Ni l'un ni l'autre, repartit la veuve ; seulement nous sommes inquiètes.

— Mais pourquoi ? On ne se tourmente pas sans raison.

— Nous avons bien raison d'être tourmentées, dit Antonie.

— J'espère, ma douce amie, que vous me ferez part de vos inquiétudes ?

— Ma mère a aussi peu que moi des secrets pour toi, continua l'aimable jeune fille ; c'est pourquoi nous ne te laisserons pas ignorer une seconde de plus ce qui cause nos tourments. Figure-toi que nous avons revu aujourd'hui le même homme qui était déjà venu nous interroger, ma mère et moi.

— Le greffier du tribunal criminel Freiburg ? interrompit Hermann tout troublé. Qu'est-ce qu'il pouvait te vouloir, à toi et à ta mère ?

— Il a été très-aimable, reprit Antonie, et il s'est même excusé d'être forcé de nous importuner. Puis il m'a annoncé qu'il me faudrait aujourd'hui ne pas sortir de chez moi, et m'habiller tout à fait comme le jour de la mort de la veuve Billander, et dans le cas où on m'appellerait, suivre sans crainte le monsieur qui viendrait me chercher.

— Où cela ? demanda Hermann avec une surprise toujours croissante.

— Monsieur le greffier n'a pas voulu me le dire, repartit Antonie. Mais il m'a assuré formellement que je n'avais rien à craindre. Je n'aurais qu'à suivre mon guide, me tenir tranquille et répondre naturellement, et conformément à la vérité, aux questions qu'on pourrait m'adresser.

— Ainsi donc encore un nouvel interrogatoire ! dit Hermann d'un air contrarié. Je m'en doutais depuis longtemps. Il ne peut rien arriver de plus fâcheux à un homme simple et honnête que d'être impunément témoin d'un délit, ou de se trouver par hasard près du théâtre d'un crime. Quand il a eu ce malheur, il n'a plus un moment de repos jusqu'à ce que le tribunal soit parvenu à saisir le coupable. On médite

quelque chose. J'en ai déjà entendu parler, et selon toute probabilité, on veut encore une fois visiter le lieu du méfait. J'ai rencontré non loin d'ici quelques recors, et en entrant sous la porte cochère, j'ai remarqué des lumières au rez-de-chaussée de l'arrière-logis. »

La rue retentit alors du roulement d'une voiture. Le bruit se rapprochait vite, et bientôt les vitres des petites fenêtres tremblèrent.

« La voiture est entrée dans la maison, dit Hermann en s'avancant vers la fenêtre et en écartant doucement les rideaux blancs. En effet, la voilà qui tourne par l'allée sablée et qui s'arrête devant les marches ! Certainement le tribunal a en vue une visite des lieux ou quelque autre chose, et qui sait si l'on n'amène pas dans la voiture le capitaine détenu depuis si longtemps et qui ne parvient toujours pas à prouver son innocence ? »

Le jeune commis laissa retomber le rideau et prit place à côté de sa fiancée, qui, moins par zèle que pour cacher son inquiétude, se mit à coudre avec une grande ardeur.

Cependant le prisonnier sortit de la voiture avec le gardien qui l'accompagnait. La nuit était très-sombre et le ciel couvert de gros nuages. Le prisonnier, ignorant complètement où on le conduisait, n'eut pas le temps de s'orienter, forcé qu'il était de monter de suite les marches et d'entrer par la porte qui s'ouvrit tout à coup à deux battants devant lui, pour se refermer aussitôt après.

Un regard jeté de tous côtés avec une timidité qui lui était devenue habituelle, apprit à Billander qu'il se trouvait dans une chambre spacieuse au milieu de laquelle était placée une table recouverte d'un drap vert. Derrière cette table et à ses deux bouts se trouvaient assis plusieurs personnages au maintien grave et solennel. Dans des candélabres d'argent brûlaient des bougies qui répandaient une agréable clarté dans toute la pièce et qui l'auraient fait paraître très-confortable, sans la compagnie de ces hommes vêtus de noir aux figures froides et sévères. Derrière la table verte, tout en face de lui, il y avait un rideau en serge verte et à larges plis descendant jusqu'au parquet. Les murs à gauche et à droite étaient couverts d'une tenture semblable. Billander crut que ces rideaux cachaient les fenêtres du salon. En approchant de la table, sur l'injonction qui lui en fut faite, il aperçut à côté du juge d'instruction une autre personne qui le regardait avec des yeux encore plus sévères. C'était le président de Hillmer.

« Promettez-vous, dit le juge d'instruction, de répondre à toutes les questions qu'on vous adressera, avec clarté et sans détour, en disant la vérité ? »

Le prisonnier le promit, mais il ne put s'empêcher de jeter un regard de méfiance sur la figure impassible du président, qui avait devant lui un portefeuille fermé.

« Comment vous appelez-vous ? lui demanda le juge d'instruction.

— Hugo Billander, dit le prisonnier.

— Quels sont votre âge et votre profession ?

— J'ai cinquante-trois ans, et je vis aujourd'hui retiré des affaires.

— Où demeuriez-vous avant de venir ici ?

— C'est une question à laquelle je ne saurais répondre exactement que par un long récit. J'ai fait dans ma vie de très-grands voyages et j'ai vu tant de villes que leurs noms sont en partie échappés de ma mémoire.

— On entend par votre demeure le lieu où vous aviez votre domicile avant de venir dans cette ville.

— Je n'avais pas de domicile fixe.

— Mais cependant une habitation où vous demeuriez ?

— Pas toujours.

— Vous meniez donc la vie d'un vagabond ?

— Avec votre permission, celle d'un voyageur.

— Soit. J'admets cette distinction. Dans quel pays et dans quelle région de la terre voyagiez-vous avant votre retour en Europe ?

— En Asie, dit Billander.

— Et avant de toucher au continent de l'Asie ?

— Alors j'étais naturellement sur le pont d'un vaisseau.

Le juge fit sentir à l'inculpé l'inconvenance de la réponse, en l'exhortant en même temps à songer à toute la gravité de la circonstance.

« Je ne fais que tenir ma promesse, répondit Billander. S'il faut dire toute la vérité, je répéterai que je me trouvais sur un bâtiment à voiles avant de mettre le pied sur le continent de l'Asie.

— Mais comment s'appelaient le pays et l'endroit où vous séjourniez avant de vous embarquer ?

— Batavia, dans l'île de Java, dit Billander d'une voix un peu moins forte.

— A quelles occupations vous y livriez-vous ?

— En dernier lieu, avant de m'embarquer pour aller par l'Asie en Europe, je vivais en particulier.

— Et avant ?

— Avant, je faisais le commerce.

— Vous avez déjà déposé que vous avez été planteur.

— En effet, je l'ai été, mais la fortune m'ayant peu favorisé, j'ai cessé d'être planteur.

— Combien y a-t-il de temps que vous avez pris cette résolution ?

— Douze ans.

— A cette époque votre frère vivait également à Batavia avec sa jeune femme, et vous alliez chaque jour dans sa maison.

— En effet, j'allais souvent dans la maison de mon frère.

— Entretieniez-vous avec lui quelques relations commerciales ?

— Je ne saurais m'en souvenir.

— Mais peut-être vous souvenez-vous d'avoir offert à Ferdinand Billander de lui vendre votre plantation grevée d'hypothèques ?

— C'est ce que je n'ai jamais fait ; je me suis borné à lui demander un jour s'il voulait me débarrasser de cette charge.

— Quelle réponse fit-il à cette demande ?

— Aucune. D'ailleurs, quand mon frère ne voulait dire ni oui ni non, il avait l'habitude de sourire d'un air fin. En général, la finesse était le trait dominant de son caractère.

— Réussîtes-vous néanmoins à vendre votre plantation ?

— En effet, j'eus ce bonheur.

— Cela se fit-il sans l'entremise d'aucun tiers ?

— Des amis et des connaissances me vinrent en aide.

— Comment se fait-il donc que votre frère finit par devenir le propriétaire de votre plantation ? »

Billander interdit demeura court pour la première fois et ne sut que répondre.

« Je n'ai jamais prétendu cela, dit-il enfin en hésitant et d'une façon évasive.

— Sans doute, continua le juge d'instruction, mais heureusement nous le savons par les actes authentiques qui constatent l'achat et qui sont en notre possession. »

Billander se tut en promenant des regards distraits sur la table.

« Parmi ces actes il y a un écrit sans signature, mais qui est évidemment de vous, comme le prouve l'écriture. Vous y reprochez à Ferdinand Billander de vous avoir lésé, et vous réclamez encore une somme de dix mille florins de Hollande. »

Pendant que Hugo se mordait les ongles, le président ouvrit le portefeuille placé devant lui et en tira une lettre aux caractères jaunis. Le bas de la lettre avait été arraché à dessein, sans doute pour laisser ignorer le nom de celui qui l'avait écrite.

« Voici, continua le juge, la lettre que vous avez écrite; reconnaissez-vous cette écriture pour être la vôtre ? »

Billander, paraissant se consulter, dit enfin, en haussant les épaules et en affectant l'indifférence :

« Eh bien oui, la lettre est de moi. Je l'ai écrite parce que j'ai appris trop tard que cet homme rusé, profitant de ma gêne, m'avait payé une somme bien au-dessous de la valeur réelle de mon bien, et que je n'aurais pas dû accepter.

— Mais vous vous en étiez montré satisfait.

— Satisfait ? comment ! interrompit Billander avec vivacité, et la colère lui fit gonfler la veine du front. Je n'en ai jamais été satisfait, et j'ai protesté plusieurs fois contre cette vente.

— Plusieurs fois ! Parmi les lettres du défunt, il ne s'est trouvé que cette seule lettre de vous.

— Cependant je lui ai écrit à plusieurs reprises, mais toujours sans succès. Enfin, mon frère a quitté Batavia avec sa femme, après avoir vendu la plantation à mon insu, et avec de grands bénéfices, à un Hollandais très-riche, né à Java.

— Après le départ de vos parents, êtes-vous resté toujours en correspondance avec eux ?

— Pas précisément ; mais j'ai cherché à faire valoir mes droits.

— Ce qui veut dire, n'est-ce pas, que vous réclamiez un paiement complémentaire de votre propriété ?

— Je crois qu'on peut l'expliquer ainsi.

— Fût-ce par des réclamations écrites ?

— Me restait-il une autre ressource ?

— Je vous demande une réponse précise. Écrivîtes-vous à votre frère ?

— Non.

— Mais à sa femme ?

— Pas davantage.

— Cependant vous venez de convenir que vous avez renouvelé par écrit vos prétendues réclamations.

— C'est ce que je n'ai pas dit, répartit Billander avec un fin sourire. Vu la grande prudence et l'esprit intéressé de Ferdinand, cette tentative de ma part aurait toujours échoué. Il connaissait mon écriture.

— Vous n'écriviez donc pas vous-même ?

— Non, jamais !

— Par conséquent, vous vous êtes servi de la plume d'un autre ?

— Vous l'avez dit.

— Était-ce un de vos amis ?

— Oh non ! une simple connaissance.

— Quel est son nom ?

— Ceci importe peu.

— Le tribunal en juge autrement ; il tient à savoir le nom de cet homme.

— Je ne puis faire la loi au très-respectable tribunal, mais je tairai ce nom jusqu'à ce qu'on trouve un moyen de me forcer à le dévoiler, et cela ne sera pas, je crois, chose facile, puisque, grâce à notre civilisation, la torture est abolie depuis longtemps.

— Vous pourriez néanmoins vous tromper, interrompit le président ; il y a encore des moyens de contrainte morale, dont l'application est accordée à tout tribunal.

— Je ne les crains pas ; du reste, je le répète, ceci est peu important ; les lettres de cet homme ne renfermaient que des plaintes et pas de menaces. Comme il ne m'a servi que de secrétaire, ses lettres ne l'intéressaient en rien ; et, quoi qu'on puisse penser de lui ou des lettres que je lui ai dictées, cela doit lui être tout à fait indifférent, car il y a longtemps qu'il est mort. »

• Billander dit cela avec assurance et avec un ton de bravade qui avait quelque chose de provocateur.

« En êtes-vous bien sûr ? demanda le juge.

— Certainement, il a péri, avec beaucoup d'autres, dans un naufrage sur la côte de Coromandel.

— Vous persistez donc dans votre refus ?

— Oui, à moins que les moyens de contrainte morale dont le très-louable tribunal se promet de si grands résultats ne me fassent changer d'avis. »

Le son argentin d'une petite sonnette se fit entendre tout à coup. Le rideau vert à la droite du prisonnier s'agita, puis s'écarta pour laisser s'avancer vers la table verte, lentement, presque sans bruit, et comme une ombre, la figure d'un homme aux regards fixes et perçants, tournés vers l'accusé, qui pâlit visiblement.

« Hugo Billander, dit cet homme, je suis encore en vie, et grâce à vous, je crains d'avoir beaucoup à souffrir. »

L'interpellé chancela, il fut forcé de s'appuyer sur le dossier d'un fauteuil pour ne pas tomber.

« Vous vivez ? murmura-t-il alors à moitié hors de sens. Voulez-vous me perdre, capitaine Holtensprung ? Je ne vous ai jamais offensé ni persécuté.

— Capitaine Holtensprung, dit alors le président, reconnaissez-vous dans Hugo Billander ici présent l'homme sous la dictée duquel vous avez écrit quelquefois de Batavia des lettres à feu Ferdinand Billander?

— C'est le même homme qui m'a dicté ces lettres. »

Le président rouvrit le portefeuille placé devant lui et en sortit le fragment de lettre chiffonnée qu'on avait trouvé dans la main de la veuve Billander.

« Reconnaissez-vous ces caractères comme écrits de votre main? continua le président.

— Je n'ai jamais refusé de les reconnaître, répondit Holtensprung. C'est vraisemblablement la dernière lettre qu'à la demande de Hugo Billander j'ai adressée à son frère peu de temps avant mon départ de Batavia. »

Le prisonnier avait repris contenance. Il mesura le capitaine avec des regards hostiles, et parut résolu de répondre de la manière la plus brève à toute nouvelle demande qui lui serait adressée.

« Vous avez, continua le juge d'instruction, mis le pied sur cette terre sous un nom étranger. Qu'est-ce qui vous y a engagé?

— Rien qu'un caprice. Je préférerais voyager incognito.

— On a découvert que vous êtes arrivé ici plusieurs jours avant la mort de votre belle-sœur. Où avez-vous logé?

— C'est là une conjecture que je repousserai toujours. La mort de ma belle-sœur m'a été apprise par les journaux. Ce n'est qu'après cet événement que je suis arrivé ici, et c'est pour rester tout à fait maître de mes actions que j'ai gardé mon pseudonyme; je n'ai agi de la sorte que pour m'enquérir de l'état des choses et faire valoir plus tard mes droits.

— Réfléchissez bien à ce que vous dites, répliqua le juge d'un air sévère. On vous a vu avant ce temps, et même dans la maison de la victime.

— Ceux qui l'affirment se trompent. Je ne connais pas la maison de feu ma belle-sœur et je n'y ai jamais mis le pied.

— Que diriez-vous si on vous confrontait avec des témoins?

— C'est impossible, car il n'y en a pas. »

La sonnette retentit encore, et à ce son qui, comme la voix d'un être invisible, parut évoquer des esprits, Hugo Billander pâlit de nouveau.

Le rideau derrière le siège du président tomba sans bruit, et laissa voir la surface nue et brillante d'un miroir détérioré seulement par quelques taches, et dans ce miroir Hugo Billander se vit à côté d'une

gracieuse jeune fille qui se tenait immobile et dont les yeux brillants étaient fixés sur lui.

L'inculpé tressaillit ; il retourna la tête avec la rapidité de l'éclair en s'écriant : « Un revenant ! l'esprit de la maison de la veuve ! » et il s'affaissa sur lui-même.

Le miroir l'avait trahi. Antonie Seedorf déclara sur sa conscience que c'était l'homme qu'elle avait vu de la fenêtre de sa chambre, et qui avait salué involontairement son image reflétée dans la glace. Les questions que lui adressa ensuite le juge frappèrent Billander comme des coups de poignard. Il ne put y résister plus longtemps. La torture morale qu'on lui avait fait subir l'avait terrassé, et quelques minutes après il se décida à faire des aveux complets.

IX.

LA MISE EN LIBERTÉ.

Le café Belvédère était très-animé. La société y était plus nombreuse que d'habitude, et tous dans une vive attente. Plusieurs groupes s'étaient formés aux fenêtres pour avoir la vue de la grande place. Enfin on entendit la grosse voix du vieux colonel, le joueur passionné d'échecs :

« Voici qu'ils arrivent ! »

Tous coururent des tables aux fenêtres. Quelques messieurs traversèrent la place et avancèrent tout droit vers le café. Au milieu d'eux marchaient le président de Hillmer et le capitaine Holtensprung, bras dessus, bras dessous. Derrière eux, le greffier Freiburg conduisait Ebersdorf, le camarade de Holtensprung.

En entrant au café, ces messieurs furent accueillis de la manière la plus cordiale. Tous témoignèrent à Holtensprung, par les paroles les plus affectueuses, tout l'intérêt et tout l'attachement qu'ils lui portaient, et tous s'efforcèrent à l'envi de lui prouver que la malheureuse détention qu'il avait injustement subie n'avait en rien altéré les sentiments d'amitié et d'estime qu'on lui portait.

Holtensprung, de son côté, était trop homme du monde, et il avait trop appris à connaître les vicissitudes de la vie pour garder la moindre rancune contre qui que ce fût. Il avait fallu le concours des circonstances les plus extraordinaires pour le faire paraître plus que suspect.

Aussi n'en voulut-il à personne du tort qu'on lui avait fait, et au président de Hillmer encore moins qu'à tout autre.

« Ce digne magistrat, dit-il à tous ceux qui venaient à parler de cet événement si triste pour le capitaine, n'a fait que son devoir. Quand j'aurais été privé encore plus longtemps de la liberté, je ne pourrais que le louer du zèle qu'il a déployé en cette occasion. »

Au bout de peu de jours, les habitudes du café Belvédère avaient repris leur ancienne sérénité. Sur la proposition même du président, le capitaine Holtensprung fut nommé membre honoraire du cercle, où jusqu'ici on n'avait pas admis d'étrangers. Depuis on vit aux soirées consacrées aux grandes réunions le président Hillmer faire habituellement sa partie d'échecs avec le capitaine. Ces parties ne manquaient pas de spectateurs nombreux et attentifs, parmi lesquels le vieux colonel était le seul qui, quand un coup lui semblait mal joué, ne se bornait pas à secouer la tête en signe de désapprobation, mais faisait tout haut ses réflexions. Malheureusement, malgré la haute opinion qu'il avait de sa manière de jouer, il ne réussit jamais à battre le capitaine, ce dont il ne pouvait se rendre compte.

Dans les interrogatoires qu'on lui fit depuis subir, Hugo Billander, loin de rétracter ses premiers aveux, les compléta au contraire par des confessions spontanées qui montrèrent sa conduite sous un jour moins défavorable.

Un soir, le président communiqua à ce sujet au cercle les détails suivants :

« Il est certain que le malheureux a été lésé dans ses intérêts. On a trouvé dans la succession de sa belle-sœur les actes de la vente de la plantation. Hugo était alors dans une grande gêne, dont profita son frère, qui, malgré d'excellentes qualités, n'était pas exempt de cupidité et de coupable égoïsme. Sa femme ne partageait pas les idées de son mari. Mais, justement parce que celle-ci était d'un avis contraire, il conclut le marché à des conditions extrêmement avantageuses pour lui, paya comptant le prix de vente, et rompit aussitôt d'une manière injurieuse tout rapport avec son frère.

» Toute tentative pour rétablir les relations amicales entre les deux frères échouèrent contre l'avidité de Ferdinand. On en vint enfin à des scènes violentes dans lesquelles madame Billander joua sans succès le rôle de médiatrice. Ferdinand défendit sa porte à son frère et ne s'inquiéta plus d'aucune façon de lui. A partir de ce moment, Hugo Billander réclama ouvertement ses droits. Il ne put pas suivre la voie judiciaire, parce que l'achat, conclu légalement, lui interdisait cette

voie de réclamation. Des lettres écrites et adressées par lui à sa belle-sœur restèrent d'abord sans réponse, puis les autres lui furent renvoyées sans avoir été décachetées.

» — Ce fut à cette époque, dit le capitaine Holtensprung au président, que Hugo Billander me pria de prendre la plume à sa place.

» — Eh bien, continua le président, ces lettres, écrites d'une main étrangère pour être reçues, n'en demeurèrent pas moins sans réponse. D'ailleurs, il n'y en eut réellement que trois de reçues. La dernière avait été écrite à la femme de Ferdinand, et Hugo en avait mis lui-même l'adresse en déguisant son écriture. Il prétend que c'est la même lettre dont un fragment a été trouvé dans la main de la veuve.

» — Cette assertion est en tout cas exacte, dit Holtensprung, car je me rappelle ne pas avoir mis d'adresse à la dernière lettre que m'a dictée Hugo Billander.

— Bientôt après, continua le président, Ferdinand quitta Batavia avec sa femme pour retourner en Europe. Hugo fut longtemps dans l'incertitude sur le lieu où s'étaient rendus ses plus proches parents. Il se décida à rester quelque temps sans donner de ses nouvelles, tout en prenant sous main des informations, pour ne pas perdre pour toujours leur trace. D'une constitution robuste, endurci par les fatigues de tout genre, et avec des habitudes de sobriété parfaite, il pouvait compter survivre à son frère, qui dans sa jeunesse avait mené une vie très-dissipée, et qui avait déjà eu à Java des accès de maladie très-graves. Ce cas échéant, Hugo se trouvait l'héritier le plus proche. Quant à sa belle-sœur, avec laquelle il avait toujours vécu en bonne intelligence, il espérait la convaincre facilement de la nécessité de lui céder une partie de la succession, ou bien une pension suffisante pour le faire vivre honorablement. « Je me flattais même de l'espoir, ajoutait Hugo Billander, d'arriver peu à peu, à force de persévérance et de manières insinuantes, à obtenir sa main. »

» Cependant des années se passèrent avant que Hugo Billander découvrit la résidence de ses parents. Après cette découverte il ne les quitta plus de vue ; il poursuivit leur trace sans discontinuer, en prenant le nom de Meerolf et en nouant des relations commerciales avec la ville où les deux époux Billander s'étaient établis. Ce fut ainsi qu'il apprit la mort de Ferdinand, bien qu'il n'en reçut la nouvelle qu'au bout d'un an. L'annonce de cette mort lui fut transmise aussi par sa belle-sœur en termes très-froids, qui durent lui ôter ses espérances. A moins d'admettre qu'au moment où elle écrivait elle avait été tout

entière à sa tristesse ou surchargée d'occupations, ce devait être un signe qu'elle ne voulait plus entendre parler de lui.

» Hugo Billander, après avoir fait de l'argent de tout ce qui lui restait, quitta Java. Il lui fallut toute une année pour se rendre en Allemagne, ses affaires l'ayant retenu en différents endroits. Enfin, il était arrivé pendant l'été au bourg de B..., sous le nom de Meerolf. Il s'y installa pour visiter à pied la résidence, et puis y aller chercher à la poste les lettres qu'il attendait. En outre il prit avec beaucoup de précaution des informations sur sa belle-sœur, ce qui ne lui fut pas difficile : le nom de la riche veuve, dont la main était si recherchée, était dans la bouche de tout le monde.

» Hugo demeura plusieurs semaines irrésolu sur le moyen à employer pour atteindre son but.

» Tout ce qu'il apprit de sa belle-sœur n'était guère encourageant. Elle vivait très-retirée et ne laissait presque personne pénétrer jusqu'à elle, évitant les visites d'hommes et les endroits publics. Dès lors, comment s'approcher d'elle dans la disposition d'esprit dans laquelle elle se trouvait, sans s'exposer à être éconduit ?

» Le plus convenable lui parut de présenter sa requête dans une lettre. Il écrivit donc à la Dame noire, comme on entendait alors appeler en tous lieux la veuve solitaire. Il lui annonçait son arrivée, lui dépeignait en paroles éloquentes quelles pénibles journées il avait passées, qu'il avait vieilli et qu'il dépendait d'elle de lui faire oublier son triste passé, et de le rendre, par une seule parole aimable, le plus heureux des hommes. Il finissait par lui demander la faveur de la voir, pour s'entendre avec elle de vive voix sur ses intérêts. Il désirait que cette entrevue ne fût point troublée par des témoins. Pour que le lieu de sa demeure restât secret, il demanda la réponse sous le nom de Meerolf, *poste restante*.

» Toute une semaine se passa sans qu'on lui répondît. Ce ne fut qu'à la fin de la deuxième semaine qu'il trouva à la poste une lettre d'une main inconnue. Cette lettre était de sa belle-sœur. Elle le prévenait que tel jour, à telle heure, elle le recevrait chez elle sans témoins ; elle comptait lui apprendre à quoi elle pourrait se décider, si *monsieur son beau-frère* acceptait ses propositions.

» Ce fut donc dans une attente fiévreuse, a dit Hugo Billander dans ses derniers aveux, que je vis approcher le jour désigné. Il faisait un temps d'automne clair et doux, le soleil brillait, aucun souffle n'agitait le feuillage des arbres. Le cœur palpitant, et rempli des plus vives appréhensions, je me rendis à pied à la résidence. Comme per-

sonne ne me connaissait et que je ne m'intéressais à personne, je traversai les rues peu animées sans lever les yeux. Chose étrange, il me semblait toujours que quelqu'un se glissait furtivement après moi; quelquefois même je croyais me sentir retenu par une puissance irrésistible; mais en me retournant je ne voyais personne. Ce sentiment paralysait mes forces, et plus j'approchais de la rue de R... plus je ralentissais ma marche. Si j'avais alors rencontré quelques personnes, elles auraient été frappées de mes hésitations et de mon trouble; mais je ne rencontrai personne.

» Sous la porte cochère je m'arrêtai un instant pour prendre haleine et pour recueillir mes idées. Je cherchais comment je toucherais le cœur de ma parente. Je traversai l'avant-corps de logis, la cour, et je montai les marches conduisant aux bâtiments du fond. Les portes n'étaient qu'à demi fermées. En les poussant pour les ouvrir tout à fait, je vis ma figure se refléter dans la grande glace au-dessus de la cheminée. Je fus effrayé de moi-même, car j'avais réellement mauvaise mine; mes joues bronzées étaient amaigries et creusées par le chagrin! Cependant je regardai quelques secondes ma triste figure, lorsque soudain une gracieuse tête de jeune fille m'apparut dans la glace inondée d'une lumière dorée. Je saluai la jolie enfant en tournant la tête, et je me dirigeai rapidement vers le corridor plongé dans une demi-obscurité qui s'ouvrait à quelques pas à ma gauche. Ma belle-sœur m'avait sans doute entendu arriver, car au moment où je posai la main sur le bouton la porte s'ouvrit, et la Dame noire parut devant moi. Si je fus surpris de son air de jeunesse et de fraîcheur, elle parut frappée au contraire de l'expression vieillie de mes traits.

— Est-ce bien vous, Hugo? demanda-t-elle timidement.

— Oui, c'est bien moi, ma chère belle-sœur, lui répondis-je en lui tendant les deux mains. Enfin, après tant d'années je revois un œil ami.

» Elle ne posa pas sa blanche main délicate dans la mienne, ses doigts seuls me touchèrent froidement, et d'un air imposant elle m'invita à entrer dans le boudoir.

» Il s'engagea alors entre nous une conversation qui peut bien avoir duré une heure. Elle fut pénible pour moi, je dirais même humiliante et presque offensante. Au lieu de la douceur et de la grâce d'une femme, je rencontrai la dureté et la roideur d'un homme; au lieu d'une aimable prévenance, je ne trouvai qu'un froid calcul. Ma belle-sœur m'offrit une somme dont je devais me contenter une fois pour toutes. Elle y ajoutait en outre la condition qu'après avoir reçu cet argent j'aurais à quitter le pays. Si j'adhérais à cette condition, elle

était toute disposée à continuer à vivre avec moi en bonne intelligence, et même, si je le désirais, à correspondre avec moi. Mais en ce cas je ne devais plus porter le nom de Billander.

» Je ne pouvais accepter de telles conditions sans me déshonorer. Je lui opposai une discussion amicale; enfin je laissai échapper vivement quelques mots de menace, et je parlai même de recours à la justice.

» — Vous aurez alors le plaisir d'être arrêté comme vagabond et d'être transporté au delà de la frontière, me répondit-elle d'un ton glacial. J'aurais cru que vous n'auriez pas eu tant de peine à choisir entre cette fin inévitable et mon offre.

» A ces mots elle ouvrit le secrétaire, et me montrant dans un tiroir une bourse remplie d'or, elle ajouta : « Prenez-la, elle contient la somme que je vous offre. »

» Elle sortit la bourse, et laissa tomber en même temps par terre une feuille de papier.

» Je me baissai pour la ramasser, et je reconnus que c'était la lettre que je lui avais adressée.

» — Prenez, dit-elle d'un ton pressant, et quittons-nous amis. Acceptez cette bourse en échange de votre lettre. Elle m'a coûté de tristes journées et bien des larmes. Aussi je veux la garder en souvenir éternel.

» — Ce serait de la cruauté de ma part, répondis-je en me disposant à serrer la lettre.

» — Laissez-la, mon frère, dit-elle d'un ton courroucé. Cette lettre m'appartient et je veux la garder. Elle rendrait témoignage en ma faveur s'il vous prenait sérieusement fantaisie de me tourmenter de vos persécutions. Veuve délaissée et sans défense, j'ai besoin d'un tel talisman. »

» Je la regardai d'un air moqueur et je mis la main sur mon portefeuille. La veuve rejeta promptement la bourse dans le tiroir, et m'arracha en même temps adroitement la lettre.

« Je saisis sa main. Elle lutta et se dégagea. Je pris alors ma belle-sœur dans mes bras et la jetai sur le divan.

» — La lettre! lui dis-je en m'échauffant. Donnez-la-moi ou j'emploie la force.

» — J'appellerai au secours! me répondit-elle.

» — Vous n'en ferez rien, lui dis-je; et la saisissant par le cou, je l'enfonçai dans le divan, tandis que de la main gauche je cherchais à ouvrir la main qui tenait la lettre. Un fragment m'en resta entre les mains. Dans un mouvement convulsif, je l'entendis râler, mais ses

doigts se cramponnaient toujours de plus en plus autour du papier chiffonné. Soudain je m'aperçus qu'elle ne respirait plus. Je lui ouvris la main; sa tête retomba et ses yeux me regardèrent fixément. Je l'avais étranglée. Une terrible angoisse s'empara de moi. Je ne songeai qu'au moyen de m'échapper sans être vu, et j'y réussis grâce au crépuscule qui était survenu dans l'intervalle. Je quittai le théâtre d'un crime dont j'étais devenu l'auteur involontaire. Personne ne me vit, je ne rencontrai personne dans la rue de R.... Ce n'est qu'après avoir passé la porte de la ville que je m'aperçus qu'une partie du fragment de cette lettre me manquait. Cependant je me tranquillisai en pensant qu'en sortant de chez ma belle-sœur j'avais encore tout le fragment dans la main. Si je l'avais perdu en route et si quelqu'un l'avait trouvé par hasard, cela ne pouvait me trahir.

» Aussitôt après que le crime fut connu, je m'empressai de partir, sans m'inquiéter le moins du monde de ce qu'on pensait et des moyens qu'on emploierait pour découvrir le coupable. Je ne sus donc absolument rien de l'arrestation de Holtensprung. Ce fut ainsi le soin même que je mis à ne pas m'occuper du malheureux événement, qui me fit tomber entre les mains de la justice. »

— Ce sont là, dit le président en terminant son récit, les aveux, moins d'un criminel qui mérite un châtiment rigoureux que d'un homme que le malheur poursuit et qui a droit à la pitié. Aussi est-il à espérer qu'en considération de tant de circonstances atténuantes, il ne subira pas une punition trop sévère. »

Holtensprung remercia le président de cette assurance consolante, qui se réalisa en effet au bout de quelques semaines.

Hugo Billander fut condamné à une détention de plusieurs années. Mais les reproches qu'il se faisait sans cesse à lui-même minèrent sa santé, et dès la troisième année de sa détention, il mourut consumé par les remords.

La fortune de la veuve échut au fisc, qui adjugea une somme considérable à Antonie Seedorf, dont les dépositions avaient le plus contribué à faire découvrir le véritable auteur du crime. L'heureuse jeune fille était déjà mariée à Hermann, à qui l'appui du président avait fait obtenir une place assez bien rétribuée. Quant à Holtensprung et à son camarade, ils restèrent dans la résidence, où ils reçurent le droit de bourgeoisie. Le premier remporta aux échecs plus d'une victoire sur le colonel, qu'aucune défaite ne pouvait décourager.

Traduit de l'allemand de ERNEST WILLKOMM.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

PHILOLOGIE.

JOURNAUX.

KUHN. *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* (Recueil périodique de philologie comparée).

IX^e vol., 1^{er} cah. — Grassmann. Sur la liaison des consonnes muettes avec un *v* suivant et sur les phénomènes qui en découlent. Les groupes de lettres dont il s'agit sont : *sv, dv, dhv, tv, kv, gv, ghv*. Les trois derniers groupes surtout présentent de grandes difficultés, parce que beaucoup de mots, qui d'après M. Grassmann, dans la langue mère des idiomes indo-européens, commençaient par les lettres *kv*, et tous ceux qui commençaient par *gv* ou *ghv*, ont perdu ou transformé leur *v* déjà dans le plus ancien de ces idiomes, le sanscrit, ce qui a porté quelques hommes fort compétents, tels que M. Bopp et M. Corssen, à supposer que ce *v*, quand il reparait dans d'autres idiomes plus jeunes, comme le grec, le latin, le gothique, n'a rien de primitif, mais qu'il a été ajouté plus tard. M. Grassmann calcule d'une manière toute mathématique que, par exemple, pour le groupe *qu* dans *quatuor* (sanser. *catvāras*, grec τέτταρες et πέσυρες, *osque, petiro*, goth. *fidvor*) et dans *quinque* (sanser. *pāncan*, grec πέντε et πέμπε, goth. *fimf*), il y a une probabilité vingt mille fois plus grande qu'il remplace un *kv* primitif, que seulement *k*. Il serait trop long d'entrer dans le détail de ces recherches. Nous nous contentons de dire que M. Grassmann, pour chacun des groupes de lettres indiqués, réunit d'abord dans un tableau tous les mots dont il est sûr qu'ils ont commencé primitivement par ce groupe, et qui se retrouvent dans les langues sanscrite, grecque, latine, gothique, ou, à défaut de celle-ci, dans le vieux scandinave (désigné par *sc.*); ensuite il discute les lois de transformation qui ressortent de ce tableau. Ainsi, pour le groupe *sv*, nous trouvons les mots suivants :

1. sanscr. <i>svās</i> ,	grec <i>Πῶς σπός</i> ,	lat. <i>suis</i> ,	goth. <i>seins</i> .
2. — <i>svāsar</i> ,	— —	— <i>soror</i> ,	— <i>svistar</i> .
3. — <i>svāpimi</i> ,	— —	— (<i>sopor</i>),	sc. <i>sofa</i> , <i>svaf</i> .
4. — <i>svapáyami</i> ,	— —	— <i>sopio</i> ,	— <i>svef-ja</i> .
5. — <i>svāpnas</i> ,	— ὕπνος,	— <i>somnus</i> ,	— <i>svefn</i> .
6. — <i>suadús</i> ;	— ἡδύς,	— <i>suavis</i> ,	goth. <i>sutis</i> .
7. — <i>svíd-yami</i> ,	— ἰδ-ίω,	— <i>sudo</i> ,	sc. <i>sveita</i> .
8. — <i>svéd-as</i> ,	— ἰδ-ος,	— <i>sud-or</i> ,	— <i>sveit-i</i> .
9. — <i>svaçuras</i> ,	— Φίχυρός,	— <i>socer</i> ,	goth. <i>svaihra</i> .
10. — <i>svaçrus</i> ,	— Φίχυρά,	— <i>socrus</i> ,	— <i>svaihro</i> .

Dans ces deux derniers exemples, le sanscrit, sous l'influence du *ç* qui commence la deuxième syllabe, a transformé *sv* en *çv*. Du reste, le tableau montre que, parmi les dix mots comparés, l'idiome germanique conserve sept fois *sv*, le latin seulement deux fois, le grec nulle part. Les transformations que le groupe *sv* subit dans les autres cas sont les suivantes :

1. La voyelle précédée par *v* s'élide, et le *v* se change en *u*, ainsi dans goth. *sutis*, grec ὕπνος, où de plus la lettre *s* a été retranchée.

2. Le *v*, en s'élidant, transforme la voyelle qui suit. Ce changement est assez constant dans le latin, où *sva* presque régulièrement se transforme en *so*, *sva* en *so*, *svi* en *su*.

3. Le *v* est retranché, sans autre modification, dans l'adjectif possessif gothique *seins*, auquel on peut comparer le pronom réfléchi latin *se*, etc.

4. La lettre *s* a été retranchée dans le grec partout où, à la place de *sv* au commencement des mots, nous trouvons un *F*.

5. Un phénomène tout à fait isolé, c'est la transformation de *sv* en σφ dans l'adjectif possessif grec σφός — *G. Gerland* établit, par un dépouillement complet des poèmes homériques et de quelques autres poètes grecs, que la forme la plus ancienne de la terminaison du datif pluriel en grec était σσι, au lieu de σφι = zend *sva*, forme qui, par le retranchement d'un σ, est devenue σι = sanscr. *su*, et qui enfin, dans les mots terminés en une voyelle, c'est-à-dire dans la première et la deuxième déclinaison, a été abrégée en σ, d'abord, dans Homère, seulement devant des voyelles, plus tard d'une manière générale. Cette terminaison, du reste, avait dans l'origine le sens d'un locatif, c'est-à-dire qu'elle désignait le lieu. — *Fr. Wæste* annonce le Dictionnaire du bas allemand des temps anciens et modernes, par *J. G. L. Kosegarten*. — *C. Lottner* fait la remarque que le système de l'accentuation grecque et latine, d'après lequel l'accent principal ne peut jamais dépasser l'antépénultième, ne prouve point, ainsi qu'on l'avait cru, une parenté plus proche de ces deux langues, par les raisons que cette règle, pour le latin, est comparativement très-jeune, qu'elle n'existe plus pour les autres dialectes italiques, et qu'elle n'a pas existé pour le latin lors de sa séparation du grec; sans quoi, des formes telles que *conficio* (au lieu de *confácio*) seraient inexplicables, tandis qu'elles s'expliquent parfaitement bien si l'on accentuait d'abord *cónficio*. — *Th. Bensley* compare scr. *áçupatvan*, qui se trouve une seule fois dans les Védas comme attribut de *çyena* (falcon), et qui veut dire « qui vole vite », au latin *accipiter*, nom du même oiseau. L'adjectif sanscrit est donc devenu en latin un nom appellatif, de même que les adjectifs sanscrits *mahí* (la grande) et *urví* (la vaste) ont formé en grec les noms propres Μαῖα et Πεία, qui désignent la terre.

2^e et 3^e cah. — *Th. Bensley* y publie une première partie de son cours de grammaire comparée des langues indo-européennes. Cette partie traite de la question : si c'est ce qu'on appelle des racines, ou bien si ce sont des verbes, qui constituent les éléments primitifs les plus simples de ces langues. Quand, au moyen de l'analyse grammaticale, on décompose les mots tels que les présente le dictionnaire, on arrive bientôt, après les avoir dépouillés de tous les éléments dérivatifs, à des formes simples et indissolubles qu'on est convenu d'appeler des racines, mais qui, à la vérité, sont tantôt des verbes, tantôt des noms, tantôt des adverbes, des pronoms, des prépositions ou des interjections. D'où il semble qu'il faut conclure que toutes ces différentes catégories grammaticales que nous

venons d'énumérer sont coordonnées l'une à l'autre, et seulement, d'une manière égale, subordonnées aux racines. C'est cette présomption que M. Benfey va combattre.

Il commence par l'adverbe. Cette catégorie grammaticale n'a pas toujours existé. Le sanscrit ne la connaît pas. Pour l'exprimer, il se sert le plus souvent de l'accusatif neutre du singulier de l'adjectif, ainsi que c'est encore en usage en grec et en latin pour le comparatif ($\theta\alpha\lambda\alpha\sigma\sigma\omicron\nu$ = *plus vite*, *facilius* = *plus facilement*), tandis que pour le superlatif en grec on emploie l'accusatif neutre du pluriel ($\tau\acute{\alpha}\chi\iota\sigma\tau\alpha$ = *le plus vite*). Le latin montre aussi, dans quelques cas, la terminaison *ter* = scr. *tra*, signe du locatif (*aliter* = *anyatra*). Outre le locatif et accusatif neutre, le sanscrit se sert encore, dans ce but, de l'ablatif du singulier des noms terminés en *a* (p. e. *antikdt* = *près*, ablat. sing. de *antika* = *proche*). Mais ce qui dans le sanscrit était d'un emploi particulier et peu fréquent est devenu en grec et en latin la règle générale : la catégorie des adverbes, dans ces deux langues, est née surtout de cet ablatif du singulier terminé originairement en *ωτ* dans le grec, en *ot* dans le latin. Seulement en grec le *τ* final a été changé en *ς* ($\omicron\tilde{\upsilon}\tau\omicron\varsigma$ = $\omicron\tilde{\upsilon}\tau\omega\tau$), ou bien il s'est perdu tout à fait ($\omicron\tilde{\upsilon}\tau\omega$). Le grand nombre des adverbes formés de cette manière, joint à la circonstance que l'ablatif en général avait disparu du système de la déclinaison grecque, ont fini par imprimer à la terminaison *ως* le caractère spécial d'un suffixe adverbial, si bien qu'on l'appliquait d'une manière tout à fait arbitraire, même à des noms qui n'étaient jamais terminés en *o*, par exemple à $\tau\alpha\chi\acute{\upsilon}$, pour former l'adverbe $\tau\alpha\chi\acute{\epsilon}\omega\varsigma$.

En latin, nous possédons encore quelques exemples de l'ablatif terminé en *ot* (*preiavatod*, etc. Col. Rostr.). Généralement, le *t* est tombé, l'*d* s'est changé en *ó* ou en *é* (*rará*, *laté*), lesquelles voyelles plus tard sont devenues brèves (*cito*, *male*, etc.).

Ainsi donc, pour la plupart des adverbes, nous avons des preuves directes et indubitables qu'ils sont immédiatement dérivés des noms, et quant au petit nombre de ceux qui semblent se soustraire à cette règle, il faudra nécessairement en juger d'après l'analogie des autres.

De l'adverbe nous passons aux noms. Parmi ceux-là, on remarque d'abord un certain nombre de substantifs, surtout en sanscrit, mais aussi dans les autres langues sœurs, qui figurent en même temps comme adjectifs, ou, ce qui au fond revient au même, comme participes. Ainsi *aga*, en sanscrit, veut dire comme adjectif « *ne marchant pas* », mais en qualité de substantif il désigne l'« *arbre* ». *Serpens*, en latin, signifie à la fois « *le serpent* » et « *rampant* ». Autre remarque : beaucoup de substantifs désignent plusieurs objets qui ne semblent guère avoir quelque chose de commun. Ainsi *aga*, outre « *arbre* », veut encore dire « *montagne* » et « *serpent* », trois objets qui n'ont d'autre point de ressemblance que celui qui est indiqué par le nom, c'est-à-dire qu'ils ne marchent pas. Plus cette dénomination nous semble naïve, plus aussi la simplicité de l'observation qui s'y reflète, et que certainement nous ne ferions plus, doit nous convaincre de sa haute antiquité. Au contraire, tel mot dans une langue ne figure plus que comme substantif, tandis qu'une autre le possède encore comme adjectif. *Mon(t)-s* (*montagne*), en latin, est exactement le même mot que *mahant* (*grand*) en sanscrit. Enfin, dans cette dernière langue, le genre des substantifs, comme celui des adjectifs, peut encore varier, dans plusieurs cas, suivant les vues de l'esprit, sans apporter pour cela une modification bien marquée du sens. Tout cela réuni

ensemble tend à prouver que la catégorie des substantifs indo-européens, identique, dans l'origine, à celle des adjectifs et des participes, ne s'en est détachée que peu à peu, à mesure qu'on prenait l'habitude de ne plus désigner par tel et tel nom, exprimant telle et telle qualité, qu'un seul objet qui semblait se caractériser d'une manière spéciale par cette qualité.

La catégorie des substantifs une fois constituée, ils donnèrent naissance, à leur tour, à une foule d'adjectifs secondaires qui expriment les qualités essentielles inhérentes aux objets correspondants.

Reste à montrer quelle est l'origine des adjectifs primaires et des participes. Il est clair que les participes ne sauraient devenir des substantifs qu'en passant par l'état intermédiaire des adjectifs. Donc, pour expliquer les adjectifs primaires, il faut commencer par les participes. Quant à ceux-ci, personne ne doute qu'ils ne soient dérivés du verbe, et en effet M. Benfey établit que tous, à l'exception du participe du parfait passif (en *ta* et en *na* en sanscrit) et du participe du futur passif, sont directement dérivés, au moyen de la terminaison *ant* en sanscrit, de la troisième personne du pluriel qui correspond, ou plutôt qu'ils ont été identiques avec cette personne. Il s'entend qu'il en est de même des adjectifs terminés en *ant*. Mais, de plus, on sait que cette terminaison s'est transformée en une foule d'autres, telles que *an*, *at*, *as*, *ar*, *it*, *in*, *i*, *is*, *anta*, *atta*, *ana*, *ara*, *asa*, *isha*, etc., qui se retrouvent, avec certaines modifications, dans toutes les langues indo-européennes, et qui embrassent l'immense majorité de leurs adjectifs. Quelques-uns, à la vérité, n'ont pas encore trouvé d'analyse satisfaisante, mais ils ne sauraient se soustraire à l'analogie générale, excepté toutefois ceux qui sont dérivés soit de particules, soit d'interjections.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte : 1. que ce sont les noms qui ont donné naissance aux adverbes et aux adjectifs secondaires; 2. que parmi les noms les substantifs sont dérivés des participes et des adjectifs primaires; 3. que ces derniers, du moins dans leur grande majorité, peuvent être ramenés à des verbes primaires, dernier élément et le plus simple de nos langues.

Ici M. Benfey fait une digression pour aller à la rencontre d'une objection qu'on pourrait lui présenter, et qui s'appuie sur le double fait qu'il y a des verbes qui, sans aucune modification, prennent la signification d'un substantif (p. e. scr. *ud* = *mouiller*, et *ud* = *eau*), et que dans le sanscrit il existe une règle d'après laquelle tout verbe peut entrer, comme deuxième membre, en composition avec un nom quelconque, pour former avec lui ce qu'on appelle un *nomen agentis*. Ainsi, par exemple, *sarva* veut dire *tout*, *çak* veut dire *pouvoir*, d'où l'on fait le mot composé *sarvaçak* = *tout-puissant*. A cela, M. Benfey répond que l'exception dont il s'agit ne fait que confirmer la règle, parce que, en effet, toutes les fois qu'un verbe, sans modification aucune, entre dans la formation d'un nom, il faut supposer qu'il y a d'abord eu un élément dérivatif de perdu, ce que M. Benfey démontre par les traces qui en sont restées.

Il n'y a donc jusque-là que les verbes primaires qu'on soit en droit d'appeler les racines de la langue. Malheureusement le nombre de ces verbes, dans l'état de la langue que nous connaissons, est loin d'être complet, même en y comprenant tous ceux qui présentent la forme d'un verbe dérivé, mais dont on ne peut plus indiquer le verbe primaire qu'ils ont fini par remplacer. Pour beaucoup de mots, comme par exemple pour scr. *kravja*, grec *κρέας*, lat. *caro* (la chair), il a été impossible jusqu'à présent de trouver le verbe primaire. Alors, en dépouil-

lant ces mots des éléments dérivatifs, il faut se contenter de regarder ce qui reste (*krav*, $\kappa\rho\epsilon\text{F}$, *carv*) comme représentants de la racine. Souvent aussi le verbe primaire, par suite de compositions et de transformations successives, s'est scindé en plusieurs formes. Ainsi les formes grecques $\beta\rho\epsilon\phi$ (dans $\beta\rho\epsilon\phi\omicron\varsigma$), $\delta\epsilon\lambda\phi$ ($\delta\epsilon\lambda\phi\omicron\varsigma$), $\delta\rho\alpha\chi$ ($\delta\rho\acute{\alpha}\sigma\sigma\omega$), $\beta\rho\alpha\chi$ ($\beta\rho\alpha\chi\text{-}\iota\omega\nu$), $\beta\rho\omicron\chi$ ($\beta\rho\acute{\omicron}\chi\theta\omicron\varsigma$), $\lambda\alpha\phi$ ($\lambda\acute{\alpha}\phi\upsilon\rho\omicron\nu$), $\lambda\alpha\beta$ ($\lambda\alpha\mu\beta\acute{\alpha}\nu\omega$), $\omicron\rho\phi$ ($\omicron\rho\phi\acute{\omicron}\varsigma$), $\gamma\epsilon\rho$ ($\acute{\alpha}\gamma\epsilon\iota\rho\omega$), sont toutes des représentants du verbe primaire scr. *grabh* (allem. *greif-en* = *saisir*).

Il ne reste plus que les pronoms, les prépositions, les conjonctions et les adverbes pronominaux. Parmi les prépositions et les conjonctions, il y en a qui dérivent de noms et d'autres qui dérivent de pronoms. Ainsi notre analyse se trouve réduite à deux espèces de mots, aux pronoms avec leurs dérivés et aux interjections. Ces dernières forment une classe à part qui tient le milieu entre les mots articulés exprimant des idées et les sons inarticulés, qui sont le produit irrfléchi de sensations quelconques. Nous n'avons donc point à nous en occuper ici.

Si les pronoms paraissent en dernier lieu, c'est que cette espèce de mots offre le plus de difficultés, et qu'elle semble même, au delà d'une certaine limite, se soustraire à toute analyse grammaticale. Pour cette raison, beaucoup de savants ont été amenés à les considérer comme des éléments simples, et qui par conséquent seraient coordonnés aux verbes primaires. M. Benfey ne pense pas qu'il faille s'arrêter là. En effet, dit-il, le nombre des pronoms simples, comparé à celui des verbes primaires, est tellement petit, qu'on hésite tout d'abord à les mettre au même rang. De plus, les pronoms ayant pour fonction de représenter des noms, il faut qu'ils soient postérieurs à ceux-là. Mais les noms étant dérivés des verbes, comment donc se pourrait-il que les pronoms soient à la fois postérieurs aux noms et contemporains aux verbes? La logique, au contraire, exige que les pronoms soient pour ainsi dire les images réfléchies et affaiblies des noms. Le sanscrit en fournit deux exemples tout à fait évidents : *atman* (âme), qui sert de pronom réfléchi, et *bhavant* (seigneur), qui s'emploie comme pronom personnel de la deuxième personne. Toutefois, M. Benfey admet qu'il peut y avoir des pronoms, et surtout des pronoms démonstratifs, qui dérivent directement du verbe.

De cette manière, le trésor tout entier des langues indo-européennes, à l'exception des interjections, se trouve ramené à un point de départ unique, les verbes primaires. — *W. Corssen* publie et traduit quatre inscriptions sabelliques en écriture latine. — *Pott. Mytho-etymologica*. Explication des noms de personnes grecs en $\epsilon\upsilon\varsigma$. — *Th. Aufrecht*. Étymologies : 1. *vibrare* (vibrer), de la racine *vib* = *giv*, qui se retrouve dans le verbe allemand *beben*; 2. *histrion* (acteur), de la racine *has* (rire) = *qui fait rire*; 3. *mentiri*, *mendax* et *mendum* sont de racines différentes : *mentiri*, de *mens*, veut dire *imaginer*, *inventer*; *mendax* et *mendum*, de la racine *mad* (être ivre), désignent un défaut quelconque de l'esprit, une espèce de folie; *mentula* et *cunnius*, le premier de la racine *manth* (agiter, secouer), le second = $\chi\upsilon\sigma\acute{\omicron}\varsigma$, $\chi\acute{\upsilon}\sigma\theta\omicron\varsigma$, lit. *kuszys*, de la racine *kus* (fendre); *inrio*, *inritare* (gronder après qn.), de la racine scr. *rai* (aboyer).

J. H.

VOYAGES. ETHNOGRAPHIE.

Reisen im Orient, von H. PETERMANN. — Leipzig, 1860, in-8°. (Erster Band).

Un savant Prussien, M. H. Petermann (qu'il ne faut pas confondre avec M. Augustus Petermann, l'éminent géographe de Gotha), a fait en 1852 un voyage en Orient; le douloureux intérêt que les circonstances actuelles donnent à quelques-unes des contrées qu'il a visitées l'a déterminé à en publier la relation. Le volume actuel contient le récit de ses courses de Beïroût à Damas, de Damas à Jérusalem par Hasbéya et Safed, et retour de Jérusalem à Damas par Nabloûs, enfin, de Damas à Baalbek et de Baalbek à Beïroût, avec une excursion à la côte cilicienne et de là à l'île de Chypre. Quoique cet itinéraire n'ait rien de précisément neuf, on ne lira ni sans intérêt ni sans fruit les observations de l'auteur sur quelques-unes de ses stations principales, sur Damas, notamment, sur Jérusalem, sur les Samaritains de Nabloûs, et sur les Maronites. Mais le morceau capital du volume est une notice développée sur les Druses, qui se recommande par la source d'où elle émane. M. Petermann, étant à Damas, fut mis en relation avec un habitant converti au christianisme, que le consul de Prusse, le docteur Wetzstein, regardait comme un des Arabes les plus éclairés de la ville. Cet homme, dans la conversation, vint à parler de la religion des Druses, qu'il connaissait parfaitement, disait-il; et, de fait, il devait bien la connaître, car c'était un Druse converti. On juge bien que la première pensée du voyageur fut de mettre à profit cette heureuse rencontre pour obtenir des informations exactes sur un peuple au sujet duquel les relations ont donné plus de renseignements contradictoires que de notions précises. Mais notre homme se montra fort peu disposé aux communications qu'on sollicitait de lui. Il n'y allait de rien moins pour lui que de la vie, disait-il, si les détails qu'il pourrait donner sur la religion de ses compatriotes venaient à leur connaissance. Une somme d'argent qui lui fut offerte par l'intermédiaire du consul prussien triompha néanmoins de ses scrupules. Il rédigea en arabe une notice qui dans l'original remplit quarante-sept pages de format in-octavo. C'est ce morceau que M. Petermann reproduit dans une traduction intégrale, et l'on y trouve en effet bon nombre de particularités que l'on peut regarder comme nouvelles, tant sur les dogmes que sur l'histoire et les traditions des Druses, leurs mœurs, leurs usages et leur organisation intérieure.

Cette notice est trop étendue pour que nous puissions la reproduire dans son entier; sur bien des points, d'ailleurs, elle n'ajouterait rien d'essentiel à un très-bon morceau que la *Revue* a déjà donné sur les Druses au mois de juillet de l'année dernière. Nous nous bornerons donc à tirer de la notice de M. Petermann ce qui nous a paru le plus important ou le moins connu.

L'informateur arabe partage l'opinion de ceux qui regardent le nom des Druses comme dérivé d'un de leurs premiers docteurs, Mohammed-ed-Dérézi; il faut remarquer, toutefois, que les Druses repoussent cette dénomination, et ne se désignent eux-mêmes que par un nom qui signifie les unitaires. Ils sont sortis de la secte des karmates, qui, vers la fin du troisième siècle de l'hégire, se répandit dans toute l'Arabie et dans le pays de Damas. Les khalifes abbassides s'efforcèrent pendant tout un siècle de déraciner la secte des karmates du sein

de l'islam. Une partie d'entre eux se réfugièrent en Afrique, entre autres Obeïd-Oullah, qui se prétendait issu de Fatime, fille de Mahomet. Il fonda une dynastie qui prit le nom de Fatimites, et qui, un peu plus tard, s'empara de l'Égypte. El-Hâkim, que les Druses vénèrent comme leur prophète, appartenait à cette dynastie fatimite de l'Égypte. Il monta sur le trône en l'année 375 de l'hégire (985 de J.-C.). Ce fut sous son règne que Mohammed-ed-Dérézi, originaire de la Perse, commença à prêcher une nouvelle croyance, dont le sultan Hâkim, qui se proclamait Dieu, était l'incarnation; néanmoins c'est de l'apparition d'un second docteur de la loi nouvelle, Hamza-ibn-Ali, que les Druses font commencer leur ère en l'année 408 de l'hégire (1017-18). Le fils de Hâkim, arrivé au trône, s'éleva contre la nouvelle secte. Hamza et beaucoup de ses adhérents, pour échapper à la persécution, quittèrent l'Égypte et vinrent se réfugier en Syrie. Ils s'établirent dans le district de Ouâdi-èt-Teïm, de l'Anti-Liban. C'est de là qu'à Damas on connaît les Druses sous le nom de Teïmensèh, et ce nom désigne également un des faubourgs de la ville, qui est le quartier druse. Quelques chrétiens, et même des musulmans, croient à tort que les Teïmensèh et les Druses sont deux peuples différents.

Après leur établissement dans le Ouâdi-èt-Teïm, les Druses se répandirent dans la partie du Liban qu'on appelle le Djébel-es-Choûf, ainsi que dans les cantons d'Arkoûb, de Djourd et de Matn, puis dans le territoire de Damas, et, vers le nord, dans le Djébel-el-A'la (littéralement la Grande Montagne), au voisinage de Haleb, et dans les environs de Safed. Ils s'étendirent aussi vers le mont Carmel, et finalement dans Djébel-el-Mâdi. Plus tard, lorsque les Yéménides succombèrent sous les coups des Kaisides, ceux des Yéménides qui échappèrent au glaive de leurs ennemis quittèrent le Liban et cherchèrent un refuge dans le Haourân.

Quant à leurs dogmes cosmogoniques, ils croient que le monde a été créé d'un seul coup, et non par gradation, comme les juifs; ils ne croient pas non plus que le genre humain descende d'un père commun par une génération successive. Pour eux, l'humanité a été créée en bloc, comme l'univers. Le nombre des âmes humaines n'augmente ni ne diminue; chaque fois qu'un être humain meurt, son âme passe dans un enfant qui naît. De même, disent-ils, qu'une robe est l'enveloppe du corps, et que cette robe s'use et se change, le corps, qui est l'enveloppe de l'âme, s'use et se change comme un vêtement.

Selon les docteurs, l'humanité a déjà vécu soixante-dix âges, chaque âge se composant de soixante-dix périodes de 70,000 ans chacune; depuis la création du monde jusqu'à l'apparition de Hâkim, on compte ainsi 343,000,000 d'années.

Dieu est un être qu'il est absurde de se représenter sous une forme humaine. Néanmoins il s'est manifesté aux hommes dans chacun des soixante-dix âges, en s'incorporant, à chacune de ces manifestations, dans la plus noble de ses créatures. C'est ainsi que pour eux il s'est montré sous la forme de Hâkim, qui était un grand roi.

L'âme d'un corps humain rentre toujours dans un corps humain, jamais dans le corps d'un animal.

D'après Hamza, les lois qui sont étrangères aux sectateurs de sa croyance sont de deux sortes, extérieures et intérieures; les siennes, au contraire, sont spirituelles, se rapportant à l'unité. Elles ne sont ni extérieures ni intérieures, mais elles tiennent le milieu; le milieu est toujours le meilleur.

Quoique les Druses reconnaissent l'avantage du jeûne, qui affaiblit notre mauvaise convoitise de la viande, ils n'admettent cependant pas le jeûne du mois ramadhân, parce que c'est une institution d'Iblis (Mahomet); ils jeûnent dans un autre mois, dont ils se choisissent les jours ainsi que leur nombre.

Les Druses se partagent en initiés (okkâl) et en profanes (djohhâl). L'initié est celui qui agit d'après leur loi; le profane, celui qui agit contre la loi. Mais le giron de la loi leur est toujours ouvert. Celui qui de profane est devenu initié, ne serait-ce qu'un jour avant sa mort, celui-là même est regardé comme ayant appartenu toute sa vie à la classe des initiés.

Ils prennent certaines choses de l'Évangile, et certaines choses du Coran, mais seulement ce qui leur convient.

Plusieurs imputations dont on les charge, l'adoration du veau, l'adultère autorisé, l'union d'un homme avec sa sœur ou sa fille, tout cela est pure invention et n'a aucun fondement.

Le mariage n'est permis qu'au quatrième degré, c'est-à-dire avec la fille de l'oncle et la tante, tant du côté paternel que du côté maternel.

Pour le mariage, les conditions sociales doivent être égales. Une femme appartenant à la classe des okkâls ne peut épouser un homme non initié, ni un homme de haute condition une fille de basse naissance.

Les conditions du mariage chez les Druses sont qu'un homme partage avec sa femme tout ce qu'il possède, sans en rien excepter; qu'il ne la surcharge d'aucun travail au-dessus de ses forces, qu'il lui laisse le repos nécessaire, et le loisir d'accomplir ses devoirs religieux. La plupart des femmes druses savent lire et écrire, contrairement aux autres femmes de l'Orient, qui n'apprennent rien à leurs filles, d'après l'idée que savoir lire et écrire leur corrompt les mœurs.

Il n'est pas permis à un Druse de cohabiter avec sa femme plus d'une fois par mois après les menstrues; et si le mois s'écoule sans qu'elles se soient montrées, il ne peut s'approcher d'elle, parce qu'il est probable qu'elle a conçu. Les époux ne peuvent avoir de rapports ni durant la grossesse, ni pendant les deux années de l'allaitement. Il est permis au mari de s'approcher de sa femme dans l'année qui suit le sevrage, mais seulement s'ils désirent avoir des fils. Mais si un homme riche a déjà quatre fils, ou un homme pauvre deux, ni l'un ni l'autre, à partir de ce moment, ne doivent plus approcher de leur femme le reste de leur vie, afin qu'ils ne tombent pas dans le besoin et qu'ils aient toujours le loisir d'accomplir leurs devoirs religieux.

C'est pour les Druses une règle importante d'être toujours modérés, discrets et simples, dans le manger, le boire et le vêtement. Les okkâls ne fument entre eux ni le tchoubouk ni le narghilé; ils ne boivent ni vin ni liqueurs fermentées, et ils ne prisent que rarement.

Les plus distingués parmi les okkâls, ceux qui s'astreignent à la vie la plus sobre, se bâtissent des maisons de Dieu, comme ils les appellent, à une demi-heure, plus ou moins, des villes ou des villages, et y font leur résidence. Ces habitations sont principalement situées sur des hauteurs. Les femmes n'y entrent que rarement; quand elles y viennent, c'est comme pèlerinage, ou pour avoir la bénédiction de l'okkâl. Ces habitations isolées sont appelées khalavât, des ermitages. Souvent un grand nombre de khalavât sont construits à proximité les uns des autres, et forment ainsi une sorte de petit village, qu'administre un de leurs cheikhs. Le khalvé le plus grand et le plus célèbre est celui de Bayâda, au

sommet d'une montagne qui domine Hasbâya. Il se composait autrefois de plus de soixante khalavât, que l'armée égyptienne détruisit en 1838, durant la campagne d'Ibrahim Pacha contre les Druses, et d'où furent enlevés beaucoup de livres religieux qui s'y trouvaient.

Dans ses paroles et dans son maintien, un okkâl est toujours décent et digne; jamais un mot grossier ou inconsidéré ne sort de sa bouche, non plus qu'une imprécation ou un jurement. S'il est dans l'obligation de parler d'une chose impure ou malséante, il le fait toujours en des termes qui dissimulent l'impropreté du sujet.

Ils s'expriment toujours d'une manière convenable et réservée, même en parlant de leur ennemi.

S'ils se trouvent avec un musulman, ils se donnent comme musulmans. S'ils sont avec un chrétien, ils maintiennent qu'ils sont plus près du christianisme que personne, et que dans leur vie et leur mort ils suivent les enseignements du vrai Messie, mais ils n'ajoutent pas que par le Messie ils entendent leur prophète Hamza. Cette réticence leur est imposée par leur loi, qui leur prescrit la plus stricte discrétion en matière de religion; et s'ils sont pressés sur ce sujet, ils disent qu'il ne faut pas exposer des pierres précieuses aux regards de qui n'en connaît pas la valeur.

Les femmes druses appartiennent pour la plupart à la classe des okkâls; il est très-rare d'en trouver une qui soit de l'autre classe.

Pour les okkâls, les non initiés sont fort au-dessous des juifs, des chrétiens et des musulmans. Quand un non initié meurt, il est interdit de prononcer sur lui des paroles d'éloge. On les qualifie de déchus, d'infidèles; il n'est jamais question d'eux dans les livres, et ils ne sont pas admis dans les assemblées religieuses. Ils ne connaissent que les points capitaux de la doctrine druse, la divinité de Hâkim, l'imamat de Hamza, les quatre prescriptions finales et la transmigration des âmes.

En ce qui regarde leur gouvernement intérieur, les Druses ont dans chaque localité un lieu d'assemblée, qu'ils nomment medjlis ou khalvé. Les initiés, hommes et femmes, s'y réunissent une fois chaque semaine, dans la nuit du jeudi au vendredi, deux heures après le coucher du soleil. Ces réunions durent de deux à trois heures. On a dit qu'elles étaient l'occasion de toutes sortes de dérèglements, et qu'à la faveur de l'obscurité un homme s'y réunissait souvent à sa mère ou à sa sœur. Cette imputation est sans aucun fondement. Ce qui a pu y donner lieu, c'est que le plus profond secret entoure ces assemblées hebdomadaires. Nous allons en soulever un peu le voile.

La religion et le gouvernement ne sont pas, chez les Druses, séparés l'un de l'autre; c'est la religion qui gouverne. C'est pourquoi ils ont organisé dans chaque localité un medjlis séparé. Dans le lieu principal de chaque district, il se tient une assemblée générale, à laquelle sont soumises les délibérations des assemblées subordonnées du district. Ces assemblées générales envoient à leur tour leurs arrêtés ou leurs décrets à l'assemblée supérieure qui se tient à Baklîn, dans le Liban. C'est une vraie diète nationale. Baklîn était le siège du gouvernement du Liban avant que le rang de métropole eût été transféré, dans le siècle actuel, à Deïr-el-Kamar, translation qui a eu pour cause le manque d'eau à Baklîn, qui n'a que des citernes.

Dans les lieux d'assemblée du jeudi soir, où assistent tous les okkâls de la loca-

lité, hommes et femmes, on a établi une séparation, au moyen d'un rideau ou d'une cloison, entre les hommes et les femmes, de telle sorte que celles-ci peuvent entendre, mais qu'elles ne peuvent être vues.

La première chose dont on s'occupe dans l'assemblée, ce sont les affaires et les nouvelles des habitants de la localité et celles des villages qui ont envoyé leurs délégués, non-seulement les affaires privées, mais les affaires publiques. C'est là que tout s'examine et se délibère.

Quelques okkâls pensent que le gouvernement de Constantinople voit volontiers l'accroissement de leur puissance, comme moyen de maintenir les chrétiens dans une position subordonnée; et ils en donnent pour preuve l'appui non déguisé que leur prête le pacha pour combattre les chrétiens, quoique cette conduite entache d'une manière particulière l'honneur du gouvernement¹.

Quant à la population druse, en voici un relevé qu'on peut regarder comme exact.

Dans le mont Liban.	27,000 âmes.
Hasbéya, Raschéya et Merdiaïoun.	7,000
District de Bellân, Damas et la Ghouta.	4,000
Djébel Haourân.	8,000
District de Safed.	1,500
Djébel el-A'la.	2,000
Au Râs Beïrout, la secte de Zékout, avec laquelle, à cause de sa basse condition, les Druses ne frayent pas, mais qui cependant leur appartient.	500
TOTAL.	50,000

Il y a chez les Druses trois ordres principaux, comme trois degrés de noblesse : les Emirs, les Notables et les Cheikhs.

Aux Emirs appartient la race éteinte de Ténoukh, et l'ancienne famille de Rouslân du Liban occidental, également éteinte depuis cent ans, mais qui revit dans les Rouslân actuels. L'émir Emîn Rouslân, qui est revêtu de la dignité de Kâimakâm ou gouverneur des Druses du Liban méridional, appartient à cette famille. Le chef de la nouvelle famille fut l'émir Fakhr-Eddin, qui mourut en 1750 de l'ère chrétienne, et qui laissa deux fils, Abbâs et Younès. Abbâs était faible d'esprit; mais son épouse Haboûs était une femme d'énergie et de talent, qui tint d'une main ferme les rênes du gouvernement pendant la vie et après la mort de son mari, aidée par le cheikh Beschir Djounbalât. L'émir Emîn, maintenant vivant, est le plus jeune de ses fils et le plus intelligent. Il feint un grand attachement pour la religion musulmane, ce qui lui a nui dans l'esprit des Druses.

Aux émirs druses appartient aussi la race d'Abou'l Lam'a, laquelle se partage en trois familles : les Kâid Beïh, les Mourâd et les Farès.

De tous les Notables druses, la seule famille subsistante est celle de Mezher, qui habite le bourg de Hammânâ du district d'el-Metn. Cette famille est alliée aux cheikhs Djounbalât.

Le nombre des cheikhs druses est grand. Au premier rang est la famille

¹ Il ne faut pas oublier que ceci a été écrit en 1852.

Djunbalât. Elle gouverne le djébel es-Choûf, le district de Djezzin, le djébel er-Rihân et le district d'el-Kharnoûb. Ils émigrèrent du djébel el-A'la dans le courant du siècle dernier, pour venir s'établir dans le Liban; ils se regardent néanmoins comme originaires d'une ville d'Amadiyé, dans le djébel el-Akrâd. Cette famille est la plus riche des Druses du Liban et du reste de la Syrie, et elle jouit d'une grande réputation d'intégrité. Les Amâd sont une de ses branches.

La troisième famille est celle des Béni-Néked, qui se disent issus des Arabes du Maghreb, et qui vinrent, il y a deux cents ans, se fixer dans le Liban, au service des émirs.

La quatrième famille est celle de Telhoûk; la cinquième, celle d'Abd-oul-Mélik, qui est Arabe d'origine. Ce sont les cheikhs du Djourd.

Ces cinq familles sont au premier rang des autres cheikhs druses du Liban.

Les familles druses du Liban, émirs, cheikhs et sujets, se partagent en deux grandes catégories, ou, si l'on veut, en deux partis, les Djounbalâti et les Yezbéki. A la tête des premiers sont les Djounbalât, puis les émirs Rouslân et les Id. A la tête des seconds sont les Amâd, puis les Telhoûk et les Abd-oul-Mélik.

Les cheikhs de Hasbéya sont de la famille de Chems, alliée des Djounbalât. Ceux de Raschéya sont d'un rang inférieur. Parmi les cheikhs du djébel Haourân, les plus éminents sont les Béni-Hamdân. Ils sont originaires du Liban occidental, où ils étaient les clients des Yéménides, et ils vinrent se fixer au Haourân dans le dernier siècle, lors de la défaite des Yéménides. Aux yeux des Druses, les cheikhs du Haourân sont très-inférieurs, au point de vue de la noblesse, à ceux du Liban.

Ce tableau nous montre les Druses sous un jour bien différent sans doute de l'aspect sous lequel nous les présentent les récents massacres du Liban et de Damas. Ils nous sont dépeints ici, avec leurs idées, leurs lois, leurs croyances, leurs habitudes et leur organisation, dans le calme (au moins relatif) de leur vie intérieure, et non dans la sanglante agitation de leurs guerres intestines et de leurs rivalités nationales. Il y a beaucoup à apprendre dans les aperçus de l'auteur oriental, quoique nous ayons dû écarter de notre extrait ou restreindre un grand nombre de particularités qui se trouvent déjà consignées, nous l'avons dit, dans le numéro publié par la *Revue* au mois de juillet de l'année dernière.

Indische Alterthumskunde (Antiquités de l'Inde). Von CHR. LASSEN. T. IV, 1^{re} partie. Leipzig, 1861, gr. in-8° de vi-528 pages.

Contre l'attente et à la grande joie des amis de l'auteur et des études indiennes, M. Lassen, malgré l'affaiblissement de sa vue et de sa santé, a pu poursuivre jusqu'au terme qu'il s'était posé à l'origine cet ouvrage, qui sera une des gloires scientifiques de notre époque. Cette première partie du quatrième volume des *Antiquités de l'Inde* aborde l'histoire des États du Dékhan, qu'elle conduira jusqu'à l'époque de la conquête musulmane. Elle comprend l'histoire de l'Orissa, des petits États du nord-ouest (Garha, Mandala, Ratnapoura, etc.), des Râchtra-Koûta de Kalyâni, des Kalakouri de la Narmada, des Yâdava Ballâla, du puissant royaume de Vidjayanagara, et enfin des États de l'extrémité de la Péninsule, le Tchola, le Tchéra, les Pândya et le Kérala. L'histoire de Ceylan, qui vient ensuite, est un des morceaux importants du volume; c'est une excellente et pré-

cieuse monographie. Un long paragraphe est ensuite consacré à l'esquisse historique des différents États de l'Indo-Chine et de l'île de Java. Nous nous bornons à cette simple énumération, notre intention étant d'aborder prochainement une étude approfondie sur l'Inde ancienne, pour laquelle l'ouvrage de M. Lassen sera notre guide principal.

Zeitschrift für allgemein Erdkunde. N° 88. Octobre 1860. Berlin.

H. Burmeister. Voyage dans quelques-unes des provinces septentrionales des États de la Plata (suite). Catamarra et ses environs. Voyage à Cossacavana. — *Woldemar Schultz.* Esquisse historique, géographique et statistique de la province brésilienne de Rio-Grande do Sul, d'après les documents officiels et des communications particulières. — Capitaine *G. Palliser.* Expédition aux montagnes Rocheuses, de 1858 à 1860 (fin). Rédigé par M. Ravenstein d'après les documents originaux. — MÉLANGES. *W. Dove.* Nivellement du Radaune (Prusse occidentale). — Statistique du gouvernement de Simbirsk (d'après les documents russes). — Population de l'Herzégovine (tiré du Bulletin de la Société de géographie russe). L'Herzégovine est un pays situé à l'extrême frontière nord-ouest de la Turquie d'Europe, entre la Bosnie, la Dalmatie et le Monténégro. Le recensement dont on donne ici le résultat date de 1851 et a été fait par l'administration turque ; c'est assez dire qu'il n'en faut accepter les chiffres qu'à titre de renseignement approximatif. Ils ne portent que sur la population mâle. On y comptait 36,065 musulmans et 64,806 chrétiens, en tout 100,871 habitants, ce qui suppose une population totale d'au moins 200,000 âmes. — La culture du cannellier dans la presque île de Malakka (traduit des Annales de l'agriculture des colonies et des régions tropicales, janvier 1860). — Sur la diminution de la population aborigène de la Nouvelle-Zélande (tiré de l'*Athenæum*). On avait admis jusqu'à présent que, d'après des données plutôt faibles que fortes, le chiffre de la population aborigène pouvait s'élever à 120,000 âmes. Un recensement fait avec soin, à la fin de 1858, a donné seulement 86,766 personnes, dont 31,667 hommes et 59,099 femmes. La disproportion entre ces deux nombres montre assez que l'abaissement de la population totale ne tient pas à des causes normales. — Notice sur le littoral des provinces brésiennes de Parana et de São Paulo (avec une carte). La carte est tirée des documents récemment communiqués par M. Woldemar Schultz, et la notice, du voyage du docteur Avé-Lallemant. — **OUVRAGES RÉCENTS.** Notices analytiques. *Deutschland, sein Volk und seine Sitten.* Von M. Biffart. Stuttgart, 1860, in-8°. — Société de géographie de Berlin. Octobre.

Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg. T. II, n° 7.

H. Abich. Sur un aérolithe tombé à Stavropol (fin). — *E. Lenz.* Rapport sur l'expédition envoyée aux environs de l'île Ioussari, pour des observations de magnétisme terrestre. — *H. Abich.* Extrait d'une lettre sur son voyage au Daghestan. — *C. Schirren.* Sur des documents relatifs à l'histoire de la Russie, trouvés principalement dans les archives et les bibliothèques de la Suède. — *J. F. Brandt.* Premier rapport sur l'expédition zoologique et paléontologique dans la Russie méridionale (une planche).

V. DE S. M.

GÉOLOGIE.

Comptes rendus de la Société géologique allemande. — La Société géologique allemande, instituée assez récemment sur le modèle de la Société géologique anglaise, déjà si ancienne, et de celle de France, qui compte aussi une longue existence, publie des comptes rendus trimestriels d'un grand intérêt. Le numéro des mois d'août, septembre et octobre 1859 contient un journal de voyage en Norvège, auquel le nom de M. Ferdinand Rømer, si connu par ses travaux géologiques, autorise à attacher une importance toute particulière. En 1856, M. Rømer avait voyagé en Suède pour étudier les roches siluriennes de la Scandinavie; depuis cette époque, un savant du pays, M. Kjerulf, avait attiré l'attention des géologues sur les terrains anciens du sud de la Norvège, dans un ouvrage très-court, mais très-instructif; mais il reste encore beaucoup à apprendre dans ces contrées, où les voyageurs sont si rares et les voyages si difficiles, et M. Rømer consacra l'été de 1859 à les visiter.

De Hambourg il se rendit à Christiania; de cette ville, pittoresquement située entre des montagnes de porphyre, il se dirigea vers la côte occidentale de la Péninsule, et traversa la chaîne scandinave sur le col de Fille-Fjeld; ce nom veut dire le haut plateau, et indique assez que les deux versants ne sont point séparés par une crête aiguë, mais par un bombement uni et peu accidenté. On s'élève très-insensiblement jusqu'à ce plateau, situé à 3,100 pieds d'altitude; mais du côté de la mer du Nord, la descente est rapide, et tandis qu'il avait fallu quatre jours et demi pour arriver au point culminant, on ne mit qu'une demi-journée pour arriver, à travers des gorges romantiques, au fjord nommé Sogne fjord. Les fjords, on le sait, sont des golfes profonds qui découpent toute la côte norvégienne et pénètrent profondément dans le massif montagneux; leurs extrémités y forment des coupures où la mer est dominée par des falaises de 4,000 à 6,000 pieds. Le Sogne fjord est le plus grand de tous. Il pénètre à vingt milles dans la montagne, et son extrémité orientale est dominée par les hauteurs les plus élevées de la chaîne scandinave. La mer y a une très-grande profondeur (2,000 pieds et plus). La formation des fjords est un problème géologique; il est difficile d'admettre que ces vallées gigantesques, aux parois abruptes, ont été simplement creusées comme les vallées qui s'approfondissent aujourd'hui; elles sont dues sans doute à une véritable fracture de la chaîne scandinave, déterminée par quelque révolution soudaine du globe.

De ce point, le voyage continue par eau, parce qu'il n'y a pas même assez de place pour des sentiers au pied des falaises du fjord. M. Rømer se fit conduire au Jostedal, pour étudier les phénomènes des glaciers norvégiens, sur lesquels le savant Anglais Forbes a écrit un livre si attachant. La vallée nommée Jostedal s'ouvre sur le Lyster fjord, et on n'atteint le glacier que par des sentiers escarpés, que les chevaux de montagne du pays suivent pourtant d'un pied sûr. M. Rømer visita le magnifique glacier de Nygaard, nourri, comme tous ceux qui débouchent dans le Jostedal, par les névés du plateau élevé de Bræn, immense solitude neigeuse de plusieurs milles carrés. Dans les vallées qui débouchent sur le fjord, on aperçoit des terrasses formées par des matériaux diluviens, des galets et du sable, souvent assez régulièrement amassés pour ressembler à des remblais de chemin de fer. Au-dessus de la terrasse la plus élevée s'élève

encore la ligne qui marque la limite supérieure de ce que l'on nomme les roches moutonnées, dénomination qui s'applique, en Suisse, aux parois des vallées que la puissante compression des glaciers a arrondies, usées et polies. Ce fait curieux prouve, d'après M. Rømer, que la formation des roches moutonnées de Norvège, et par conséquent, suivant lui, des glaciers, est antérieure au dépôt des terrasses diluviennes des vallées; mais qu'est-ce qui prouve que les courants puissants qui ont déposé les matériaux des terrasses n'ont pas pu produire le moutonnement aussi bien que de véritables glaciers? Soulever cette question, c'est rappeler les fameux débats auxquels Agassiz, M. Élie de Beaumont et d'autres ont pris une si grande part, et qui ne sont qu'interrompus aujourd'hui.

Les cascades sont abondantes dans toutes les vallées qui débouchent sur les fjords, et sont un des principaux charmes du paysage; leur position est déterminée par les circonstances orographiques du pays. Les eaux qui viennent des plateaux élevés arrivent par une foule de côtés vers les fentes qui forment le fjord, et s'y précipitent souvent d'une très-grande hauteur.

Le second fjord visité par M. Rømer fut le Nardanger fjord, qui le cède à peine en grandeur et en majesté au précédent. Ici encore les glaciers, leurs moraines et leurs blocs offrent un magnifique champ d'études. De là, M. Rømer se rendit à Bergen, et y prit l'un des bateaux à vapeur qui font le service de la côte norvégienne. Il passe à travers un dédale d'îlots qui sont comme les sentinelles avancées des pointes élevées comprises entre les fjords. A Stadt, on commence à sentir l'influence du Gulfstream, qui, après avoir tracé son immense courbe à travers l'océan Atlantique, vient mourir sur les côtes septentrionales de notre continent. Le golfe de Molde est entouré de murailles de 2,000 à 4,000 pieds de hauteur, et reçoit la Rauma, dont la vallée est célèbre comme une des parties les plus pittoresques de la Norvège.

De retour à Christiania, M. Rømer consacra quelques semaines à l'étude géologique de la contrée qui entoure cette capitale, si heureusement située sous ce rapport, puisqu'on peut y observer dans un très-petit espace toute la succession des couches siluriennes de la Norvège. Dès longtemps les terrains anciens de la Norvège ont été divisés en deux catégories, les terrains cristallins dits primitifs, et les terrains dits de transition, dont l'âge est demeuré obscur. M. de Buch y avait déjà trouvé quelques fossiles, et M. Keilhan, dans sa *Gaa Norvegica*, en avait tracé les limites dans une carte. M. Murchison visita la Norvège en 1844, pour voir si les terrains de transition y présentaient quelques caractères analogues à ceux qui en avaient permis la classification en Angleterre. Il crut y reconnaître les terrains silurien et dévonien, et même subdivisa le silurien en deux parties, l'une inférieure, l'autre supérieure, comme en Grande-Bretagne. Depuis, M. Kjerulf, entrant dans l'étude détaillée de toutes les couches, et recueillant tous les débris organiques qui s'y retrouvent, a subdivisé de la manière suivante les terrains de la vallée de Christiania : à la base : 1° *terrain cambrien*, formé de quartzites et de conglomérats; 2° *groupe d'Oslo*, comprenant, de bas en haut : *a.* schistes alunifères et schistes à graptolithes, *b.* calcaire à orthocératites, *c.* schistes à graptolithes supérieurs; 3° *groupe d'Oscarshall*, comprenant : *a.* schistes argilo-calcaires avec nodules calcaires; marnes contenant les premiers crinoïdes, *b.* grès calcarifère; 4° *groupe de Malmö inférieur*, contenant : *a.* schistes inférieurs de Malmö, très-riches en fossiles, *b.* calcaire ou marne avec pentamerus, *c.* calcaire corallien ou à encrinites, *d.* marnes à encrinites supé-

rieures, c. calcaire à orthocératites supérieurs; 5° groupe de Malmö supérieur, contenant : a. schistes à graptolithes supérieurs, c'est-à-dire schistes argilo-calcaires avec *graptolithus ludensis*, b. calcaire de Malmö avec schistes argileux, c. calcaire avec marnes et schistes argileux.

Le terrain *cambrien* correspond au système de roches que M. Barrande nomme *azoïques*, parce qu'elles sont entièrement privées de restes organiques. Les schistes alunifères de Norvège correspondent exactement à ceux de la Suède : on les a également exploités, pour fabriquer de l'alun, au pied de la montagne nommée l'Egeberg. La ville de Christiania est bâtie en partie sur ces schistes.

M. Rømer décrit l'une après l'autre toutes les couches des environs de Christiania, énumère les fossiles qui s'y rencontrent, et qui appartiennent aux plus anciennes faunes de l'histoire géologique; il établit également une comparaison entre la classification adoptée par M. Kjerulf pour la Norvège et celle de M. Angelin pour la Suède.

M. Rømer présente aussi quelques remarques curieuses au sujet du soulèvement séculaire que subit la Norvège. Il vit au muséum de Christiania un échantillon de calcaire noir pris à 170 pieds d'altitude au-dessus de la ville, et portant cependant les mêmes serpules que celles qui vivent encore aujourd'hui dans le fjord de Christiania. On voit aussi dans le calcaire silurien de Gyssestad, sur le même fjord, des trous creusés par des mollusques perforants; on y reconnaît aisément la coquille *saxicava arctica*. Enfin, dans un dépôt argileux de l'île Koholmen, située dans le fjord, on trouve les *oculina prolifera* (Lamarck) et *lima excavata*, qui ne vivent maintenant près des côtes norvégiennes qu'à des profondeurs marines considérables.

Après avoir quitté Christiania, M. Rømer alla visiter le gisement d'apatite de Kragerø; ce petit voyage se fait en bateau à vapeur en un seul jour. Il s'attache en ce moment un grand intérêt à toutes les substances qui contiennent du phosphore comme partie constituante, parce que la chimie agronomique en a montré l'importance pour la fertilisation des terres. Le gisement d'apatite (phosphate de chaux) de Kragerø a été exploité dans ce but par des Anglais; les travaux viennent pourtant d'être abandonnés, parce qu'ils étaient devenus trop dispendieux. Au point de vue minéralogique et géologique, le gisement de Kragerø est des plus remarquables. Les roches dominantes de la contrée sont des schistes amphiboliques et des quartzites, traversés par des filons puissants de granite et de masses éruptives sombres désignées sous le nom de gabbro. L'apatite se montre seulement dans des filons d'amphibole qui traversent les schistes amphiboliques; elle y forme des noyaux disséminés d'un pied de diamètre au plus. La couleur rouge de chair ou rouge brique de l'apatite contraste avec l'amphibole vert foncé. Outre l'apatite, on trouve encore dans ces filons du fer titané, souvent en assez gros cristaux, du rutile en masses grosses comme le poing, très-intimement associé avec l'amphibole et l'apatite.

Géologie de l'empire d'Autriche. — Parmi la multitude des objets sur lesquels s'est portée l'attention du conseil impérial agrandi (versträkte Reichsvath), institué l'an dernier à Vienne, il faut compter la carte géologique de l'empire. Cette question a été introduite à propos du budget, car le travail de la carte de l'Autriche s'opère sous le patronage de l'État et à l'aide d'une dotation annuelle. Le comité chargé de l'examen du budget demandait que la dotation fût diminuée de 18,000 florins. Le comte Androssy se prononça avec beaucoup d'ardeur contre

cette diminution. Fondé en 1849 par l'initiative impériale, le service de la carte géologique de l'empire a depuis cette époque montré une très-vive et très-utile activité, sous l'excellente direction de M. Haidinger. Les explorations embrassent déjà la plus grande partie d'une monarchie si vaste et si compliquée au point de vue topographique et géognostique. Les collections d'échantillons recueillis pendant les voyages sont classées et conservées dans un magnifique palais appartenant au prince Liechtenstein : le nombre des échantillons catalogués dépasse déjà 62,000 ; aux collections est adjoint, à l'instar de l'École des mines de Paris, un laboratoire ou bureau d'essais, où des chimistes se livrent à l'analyse de tous les minéraux ou matières utiles découvertes sur le territoire. Le comte Androssy fit sentir que l'Autriche ne pouvait pas rester en arrière de l'Angleterre, de la France, de la Prusse, de plusieurs des grands États de l'Amérique du Nord, et que, malgré l'état déplorable des finances, il était urgent de maintenir intacte l'allocation habituelle de 37,800 florins par an. Les membres les plus importants du conseil, le comte Clam-Martinitz, le comte Keesen se rallièrent à cette opinion ; la cause de la carte géologique se trouva gagnée, et le conseil fit une proposition pour demander le maintien de la dotation habituelle.

Les publications du service géologique ont été jusqu'aujourd'hui les suivantes : 1^o un *Annuaire* annuel, contenant des détails sur les explorations les plus récentes ; 2^o un grand ouvrage de M. le docteur Hörnes sur les mollusques fossiles du bassin de Vienne. Cette magnifique publication n'est pas encore terminée. Quant aux cartes géologiques, elles sont exécutées sur les cartes de l'état-major (à l'échelle de 400 klafter par pouce) ; à la fin de 1860, elles comprenaient une superficie de 2,000 milles carrés, dans les pays de la couronne qui se trouvent des deux côtés de l'Enns, Salzburg, la Carinthie, Krain, Görz, Gradivko, Trieste, l'Istrie et la plus grande partie de la Bohême.

Comme ces cartes détaillées n'avancent que lentement et que leur exécution, sur les bases qu'on a admises, doit embrasser trente ans, on a jugé nécessaire de commencer une carte plus générale, qui réponde à l'état actuel de la science et qui fournisse de premiers éléments pour résoudre les questions techniques que chaque jour peut soulever. Cette carte générale doit servir en même temps de base aux travaux plus complets. C'est en 1856 qu'elle fut commencée, et le travail s'est rapidement étendu sur la Lombardie (aujourd'hui séparée de l'Autriche), la Vénétie, le Tyrol, la Galicie, la Bukowinie, la Hongrie septentrionale et orientale, Siebenbürgen, le Banat et les provinces frontières militaires de la Roumanie et du Banat Illyrois ; il embrasse déjà une étendue de 6,000 milles carrés, et l'on espère qu'il ne faudra plus que deux années pour le terminer.

Il faut se féliciter de voir l'Autriche, au milieu de ses troubles et de ses embarras de toute espèce, conserver encore son attention à des travaux scientifiques, et fortifier par des services sérieux ce rôle civilisateur que la culture allemande s'est souvent vantée de jouer dans la belle vallée du Danube : il n'est au reste pas sans intérêt de remarquer que le grand travail de la carte géologique de l'empire n'a pas trouvé de défenseurs plus zélés que les magnats hongrois, dans le conseil impérial de Vienne.

AUGUSTE LAUGEL.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Février 1861.

Aujourd'hui, je ne pourrai guère vous parler que littérature. Après les fêtes de Noël, la mort du roi est venue prolonger la suspension de tous les divertissements; les concerts ont cessé, les théâtres ont été fermés, toutes les boutiques sont ornées de noir, et vous ne rencontrez dans les rues personne qui ne porte le deuil de Frédéric-Guillaume IV.

Ainsi qu'il arrive généralement, la mort a été ici accompagnée de l'impartialité, et ce roi qu'on a tant attaqué, peut-être avec raison, et qu'on avait quasi oublié depuis sa triste maladie, est maintenant jugé avec équité, et il n'est personne qui ne lui voue une pensée de regret, de compassion et de respect. Les événements de son règne, qu'il a favorisés ou combattus, prenant peu à peu la place que leur assignera l'histoire, place très-minime, les colères soulevées par eux s'adoucissent; on fait presque abstraction de la politique en parlant du feu roi, et l'on se complait à reconnaître en lui les plus beaux dons de l'intelligence. En effet, sans parler de la haute et sincère amitié qu'il porta à Humboldt, amitié qui les honore tous deux et qui arrache des paroles émouvantes à l'illustre savant, dans une de ses dernières lettres à Varnhagen, il est à remarquer que ce fut Frédéric-Guillaume IV qui appela à Berlin les deux frères Grimm, qui fit entreprendre à Lepsius son grand voyage en Égypte, qui, au temps d'une rivalité acharnée, se montra supérieur à tous les partis en commandant à Cornelius les cartons du Campo-Santo, et à Kaulbach les fresques du nouveau Musée, qui accorda à Rauch la protection la plus marquée, qui activa l'achèvement de la cathédrale de Cologne, et qui fonda le *Domchor*, société musicale unique à laquelle on doit l'exécution parfaite des œuvres de *Palestrina*, d'*Orlando di Lasso*, et de tous les vieux maîtres italiens qu'on n'entend plus dans leur patrie. En outre, il appela Félix Mendelssohn à la direction des concerts et de la musique d'église, confia le théâtre à Meyerbeer, et comprit, aima et soutint Franz Liszt. Son goût pour les arts, basé sur des études sérieuses, était complètement indépendant du *vox populi*; ainsi, Édouard Hildebrandt ayant, il y a de cela six ans, exposé un de ses merveilleux paysages, le public découvrit que les vaches paissant au soleil étaient rouges (réminiscence des célèbres chevaux verts de M. Delacroix); une fois la découverte proclamée, ce tableau d'un peintre favori fut hué: « Ne vous en souciez pas, dit alors le roi à Hildebrandt, de tous temps les bœufs ont craint la couleur rouge. » En allemand, le mot *bœuf* est une injure équivalente à celle d'âne. — La ville de Berlin fut agrandie et embellie par lui; il dépouilla sa galerie particulière pour enrichir le Musée, et nous lui devons le plus beau tableau de la collection, le *Mouchoir de sainte Véronique*,

par Corrège; il dota la bibliothèque de nombreux manuscrits et s'intéressa aux travaux de Bunsen, dont il fut l'ami. Quand notre grande Rachel passa par Berlin, il l'invita à déclamer à Potsdam, et lui fit ériger une statue par M. Afinger sur l'emplacement où elle avait récité quelques vers de *Phèdre*. Bref, il n'est point de branche des sciences, de la littérature ou des arts qu'il n'ait favorisée et dont il n'ait protégé les plus remarquables représentants; et ce mérite compense si largement les quelques erreurs politiques qu'on lui a tant reprochées, que le journal démocratique le plus avancé, et qui a le plus contribué à la chute du ministère *Manteuffel*, a pu dire de lui : Frédéric-Guillaume IV fut plus doué que la plupart de ses contemporains et que les souverains en général; ses connaissances dépassaient de beaucoup la moyenne; il avait l'intelligence des arts comme bien peu, et il était maître en l'art oratoire à un point si remarquable, qu'en toute autre situation il fût par là devenu célèbre. — Le prince de Prusse, devenu roi sous le nom de Guillaume I^{er}, a inauguré son règne par un discours où l'on a retrouvé la fermeté et la franchise des paroles et des actes de sa régence; tout le monde est dans l'attente.

Avez-vous jamais passé à Berlin la semaine de Noël? S'il en est ainsi, j'ai grande envie de vous en parler, me figurant que vous vous ressouviendrez avec plaisir de cette fête la plus gaie, la plus universelle que nous ayons. C'est vraiment ici la fête de tout le monde; greffée sur un vieil usage germanique, elle est à la fois nationale, religieuse et populaire, et quoiqu'elle rappelle une date essentiellement religieuse, elle est célébrée par le sceptique comme par le fidèle. On ne saurait se figurer comme Berlin est gai en ce temps où tous les divertissements publics sont interrompus; sa physionomie, d'ordinaire pétrifiée, s'anime, et le mouvement se répand dans ses larges rues, car la foire de Noël, qui s'étend sur toute la ville jusqu'à la place du palais construit par Frédéric-Guillaume II, est encombrée de gens; tout y est pêle-mêle, vendeurs et chalands; les petits enfants surtout y vont en nombre, et courent en riant dans la neige en vous offrant des joujoux de confection primitive, qu'on achète avec plus de plaisir que les plus beaux produits des magasins de Nuremberg; à travers la cohue, d'autres enfants, tout cachés derrière les pins grands ou petits, portent avec peine aux divers domiciles ces *arbres de Noël*, et font ainsi la mise en scène de la célèbre forêt de Dunsinane allant trouver Macbeth. Le soir du 24 décembre, Berlin a vraiment l'air d'une ville enchantée; toutes ses fenêtres reflètent l'éclat des bougies allumées aux différents arbres, et il n'est pas de ménage si modeste qui à ce moment ne fasse flamber quelque lumignon; les maisons retentissent de cris poussés par les enfants, auxquels se joignent ceux des parents, qui se font gloire d'être puérils la nuit où le *divin enfant est né*. Je me souviens toujours avec émotion d'une veille de Noël passée chez Bettina, la célèbre *enfant des lettres* de Goethe, morte il y a environ deux ans. Autour d'un monument que son infatigable admiration élevait à Goethe étaient rangées, dans un grand salon, un certain nombre de tables, sur lesquelles étaient posées des choses utiles, comme de la flanelle, des vêtements d'enfants, du café, de l'huile, du sucre, et puis quelques joujoux; sur les murs étaient collées des images coloriées, représentant des anges qui venaient apporter à de petits pauvres une foule de jolies choses et les consolaient des misères qu'ils avaient eu à souffrir durant l'année; sur l'arbre allumé aux pieds de Goethe étaient des devises tirées de l'Évangile, des conseils et des encouragements, entre lesquels tremblotaient les noix d'or et

les pommes d'argent, qui rivalisaient avec des bonbons de toutes les formes et de toutes les couleurs. Quand les préparatifs eurent été terminés par les soins des deux filles de Bettina, femmes belles, charitables et intelligentes, une porte fut ouverte à deux battants, et une douzaine d'enfants pauvres, accompagnés de leurs parents, se précipitèrent dans le salon en se livrant à des cris de bonheur; alors Bettina se leva du fauteuil où elle était assise, s'approcha des petits, les embrassa et leur distribua leurs joujoux avec la plus impartiale égalité; après quoi ils se jetèrent sur l'arbre, centre rayonnant de toute leur joie, et le dévalisèrent en se heurtant, se bousculant, criant et riant, tandis que les parents remerciaient confusément et priaient timidement d'excuser la folle exubérance de leurs pauvres enfants. Cet usage d'étreindre les pauvres est très-répandu ici, et vous comprenez que rien ne saurait faire concurrence avec une fête qui implique joie et charité, et que chacun prépare trois semaines à l'avance.

Le livre qui a le plus excité l'intérêt public en dernier lieu, c'est la *Vie de Michel-Ange*, par M. Hermann Grimm (fils de Guillaume et neveu de Jacques Grimm), dont le premier volume seulement a paru jusqu'à présent. Il eût peut-être été plus juste d'intituler cet ouvrage *Michel-Ange et son temps*, car l'auteur a présenté son héros dans le cadre de tous les événements et de toutes les personnalités marquantes qui ont immédiatement précédé sa naissance et traversé sa vie. Cette manière de procéder, très-heureuse suivant moi, jette un jour vif et vrai sur Michel-Ange et ses œuvres, et nous nous rendons mieux compte de la nature de ce grand homme quand nous le comparons et l'opposons aux contemporains éminents qui dans ce temps ont agité, pacifié et illustré l'Italie, et quand nous nous sommes familiarisés avec les faits qui ont entouré sa venue au monde. Tout artiste supérieur est la vivante incarnation dans le beau de l'idée régénératrice de son temps; sa vie et ses productions sont liées intimement aux éléments qui bouleversent et renouvellent le monde; il y a une fatalité ou une providence dans l'heure à laquelle il est né, il est comme le chapiteau de la colonne du progrès qui s'élève à toute époque; c'est donc à tort qu'on le considère en général comme un être isolé, excentrique, dont les fantaisies sont arbitraires, dont la pensée flottante est indépendante du passé et étrangère au présent en tout ce qui n'est pas de sa spécialité, et qu'on ne lui reconnaît pas d'autre action que celle de distraire ou d'étonner.

L'exorde de cet ouvrage est donc faite par Dante, Giotto, Cimabue, les Médicis, Giuberti, Brunelleschi, Donatello et Leonardo da Vinci; Vosaci et Cordici, les deux biographes de Michel-Ange, sont ensuite comparés; Laurent de Médicis est introduit; nous apprenons quelques détails sur la famille Buonacotti, nous traversons la conjuration des Pazzi, extraite de Machiavel, où elle est décrite avec tant de vie et d'éclat, qu'elle nous paraît un peu terne ici; nous jetons un coup d'œil sur la vie des artistes auprès des Médicis, dont il est dit : « Ils étaient à la fois souverains et hommes privés; leur pouvoir était illimité, et ils ne paraissaient jamais commander. On pourrait les nommer les conseillers héréditaires du peuple florentin, la providence florentine héréditaire, les maîtres, les interprètes et les exécuteurs de l'opinion publique; ils régnaient sans titre ni mandat; leur seul droit était dans leur indispensabilité. » Et nous arrivons enfin à Savonarole, auquel M. Grimm a consacré un long chapitre, où il a admirablement caractérisé cette grande figure historique, auprès de laquelle sont venus échouer tant d'esprits supérieurs (entre autres Goethe). Il a su y mon-

trer la tendance grandiose, la persévérance héroïque, l'amour de la liberté et du peuple, et la force de la pensée dans cet homme qui fut prophète en son temps, pour devenir sphinx plus tard; et qui, jugé superficiellement par quelques-uns, leur a semblé le type de l'étroitesse, de l'arbitraire, de la cruauté et de la folie mystique. « Il prédisait l'avenir, dit M. Grimm, mais il ne visait pas à l'obscurité et ne posait point en oracle; son imagination peu excitée ne lui fournissait pas d'images richement variées; c'était plutôt une nature calme que la logique de la pensée mena à l'exaltation. » Ailleurs, faisant mention de l'abandon à la fois si naturel et si surprenant des Florentins et de l'erreur commise par Savonarole, M. Grimm remarque : « On comprend trop l'illusion à laquelle il se livra. Il électrisa le peuple en lui infusant le pressentiment d'une plus noble existence; il oublia que la nature humaine n'est capable d'essor qu'à des moments fugitifs, et que ces moments ne se peuvent prolonger et retenir qu'un temps très-limité; il voulut transformer leur flamme soudaine en une ardeur constante, il versa le feu qui le consumait dans les veines des Florentins, il évoqua le fanatisme, et, induit en erreur par la force et la persévérance qu'il sentait en lui, il crut à la formation d'une meilleure nature. Lorsque enfin, faiblissant lui-même, il voulut s'appuyer sur ce soutien, il dut reconnaître que lui seul avait été fort, et que l'écho n'avait pu se constituer en une voix qui vibrerait seule. Son esprit observateur était trop lucide pour n'avoir pas gardé à moitié l'appréhension de cette fin des choses, et son regard était trop impitoyablement perçant pour qu'il ne la découvrit pas à l'instant. Voilà pourquoi il parle avec certitude de sa mort prochaine dans un temps où il n'était point encore en danger. »

Après avoir décrit le supplice de cet austère réformateur, à la mort duquel on put à peine croire, et dont on raconta des miracles comme de Jeanne Darc sur le bûcher, l'écrivain résume sa dissertation dans un parallèle ingénieux entre Savonarole, le militant religieux de Saint-Marc, et Fiesole, la plus douce gloire de ce même couvent. « Si nous comparons l'esprit de ses toiles, dit-il, à celui des sermons de Savonarole tenus dans l'enceinte des murs décorés par Fiesole, nous saisissons clairement ce que possédait ce dernier et qui manquait à Savonarole, et fit qu'il fut haï à mort par ses adversaires. Son cœur fut embrasé d'un zèle sacré pour tout ce qui est bien, vrai, grand; mais il ne comprit pas qu'en l'absence du beau le vrai n'est pas vrai, le bien n'est pas bien, la sainteté même n'est pas sainte, et ainsi, lui qui avait l'âme la plus tendre, fut impitoyable, et contraignit ses adversaires à l'être. Il oublia que ce qui subjugué et améliore l'homme, ce n'est point l'obéissance forcée, le penchant au mal violemment réprimé. Et c'est ainsi que les toiles muettes de Fiesole ont eu plus d'action que les foudres de Savonarole, qui grondèrent sans presque trouver d'écho. » Ici je me permettrai un peu de critique; le parallèle des deux religieux et la paraphrase du vers de la Fontaine, *plus fait douceur que violence*, sont choses fort ingénieuses, il est vrai; aussi je crois que le beau est un élément indispensable du bien, je pense même que seul il peut compenser et réparer le mal, seulement il faut savoir où le chercher; il ne réside pas uniquement dans les œuvres d'art, et, par exemple, la passion de saint François d'Assise pour la pauvreté est autant du ressort du beau que de celui du bien. Ainsi donc, pour avoir condamné aux flammes quelques toiles qui lui semblaient profanes, Savonarole n'a pas failli au sentiment du beau qu'il satisfaisait par l'enthousiasme qu'il inspirait, par le don de prophétie, par son austérité et ses contemplations. Tout ce qui dépasse l'obligation positive, en

combattant les instincts pervers de l'homme, rentre dans le beau, ainsi de l'ascétisme, si même il a fourni à l'art les quelques productions presque mauvaises de l'école espagnole, et a contribué à la destruction de plusieurs statues antiques. — Un an après la mort de Savonarole (1499), Michel-Ange avait terminé la *Piété*, et était entré dans toute sa gloire solitaire. M. Grimm nous le montre protégé, presque pourchassé partout où il était, par Jules II, dont le portrait est tracé de la main d'un historien; ensuite adopté par Léon X, dont l'incompréhensive faveur était presque aussi lourde à porter qu'une persécution, et enfin en présence de Raphaël. Il établit la plus fine distinction entre ces deux contemporains, disant que Raphaël n'a jamais été ni aussi *réaliste* ni aussi *idéaliste* que Michel-Ange, qu'il s'en tenait à la nature qu'il avait sous les yeux, de laquelle il découvrait et dévoilait le côté mystérieux de la beauté, tandis que Michel-Ange représentait la nature dans toute sa crudité, sans recherche, et comme elle s'offrait à lui, ou bien créait des êtres surhumains, sorte de monde dans lequel il faut pénétrer et se retrouver; ainsi M. Grimm explique pourquoi le premier est plus sympathique aux masses que le second, qui leur paraît choquant ou inaccessible. On a reproché à l'auteur de n'avoir donné que des descriptions des œuvres de l'artiste, au lieu d'en faire des critiques. Il me semble, à moi, que, pour ceux qui ne les connaissent pas, une critique serait chose prématurée, et que pour ceux qui les connaissent, ce serait chose inutile; et il y a des traits charmants dans ces descriptions qui m'ont rappelé les programmes que M. Marx a faits aux neuf symphonies dans sa biographie de Beethoven; il y est dit, entre autres, d'Adam et d'Ève chassés du paradis : « *Ce ne sont point des hommes expulsés, mais des Titans repoussés.* » Ce volume finit à la mort de Raphaël, au moment où Michel-Ange reçut l'ordre d'élever le tombeau de Julien et de Laurent de Médicis, et M. Grimm nous dit avoir retardé la publication du second volume en raison de la mort du dernier des Buonarrotti. Ce rejeton de la famille du frère de Michel-Ange possédait plusieurs documents concernant le grand homme qu'il s'était refusé à communiquer durant sa vie; il avait même défendu par testament qu'il en fût pris connaissance, mais le gouvernement de Florence n'a pas déféré à cette injonction, et les papiers, au nombre desquels se trouvent soixante lettres de la main même de Michel-Ange, paraîtront. M. Grimm attend cette publication pour mettre la dernière main à son ouvrage, et comme les Florentins ne semblent pas pressés, on craint que la fin de la vie de Michel-Ange ne se fasse longtemps attendre.

Vous donnerez sans doute à vos lecteurs quelques extraits de la dernière publication de M. Lubke, « *L'Esquisse de l'histoire de l'art* », ouvrage qui a paru en trois livraisons, comprenant l'antiquité, le moyen âge, la renaissance et l'époque moderne, et où une érudition esthétique considérable est coordonnée, classée, simplifiée, en sorte que les moins renseignés en ces matières s'y peuvent instruire sans être abasourdis par les connaissances de l'auteur, et où les plus versés ont la satisfaction de trouver des jugements sûrs, des vues nettes et fortes, exemptes de toute banalité, dans un ouvrage qui ne pouvait être qu'un abrégé. M. Lubke vient d'être nommé professeur à l'école polytechnique de Zurich. Après s'être adonné en premier lieu à la philologie, il se livra à l'étude de l'histoire de l'art, et attira sur lui l'attention de toutes les autorités en ces matières (Kugler, Schnaase, Waagen) par ses articles dans la *Feuille artistique* (1851); il s'occupa ensuite spécialement de l'architecture, et publia ses *Préliminaires à l'histoire de*

l'architecture religieuse au moyen âge, ouvrage excellent qui eut quatre éditions et fut suivi de *l'Art du moyen âge en Westphalie*. Cette dernière publication, qui lui valut sa renommée, fut déclarée « un modèle de monographie » par Schnaase, le célèbre auteur de *l'Histoire des beaux-arts*. Plusieurs écrits de Lubke parurent à la suite de ce dernier, entre autres, *l'Histoire de l'architecture*, qui le fit nommer de l'Académie de Berlin. Il revit et corrigea dans les dernières années différents ouvrages posthumes de Kugler, entre autres, les *Monuments de l'art*, et dans tous ces travaux il a déployé les plus profondes connaissances, qu'il revêt d'un style clair, poétique et concis, tel qu'on le rencontre rarement dans les œuvres des savants allemands. On aurait désiré garder M. Lubke à Berlin, mais il ne s'y trouve point en ce moment de place vacante qui puisse l'emporter sur celle qui lui est offerte, et au mois d'avril il part pour Zurich, où il retrouvera Semper, le grand architecte encore exilé.

On nous promet au théâtre les *Nibelungen* de M. Hebbel, dont la première représentation aura lieu à Weimar, dans le commencement de la semaine prochaine. J'ai eu l'avantage de lire en manuscrit ce grand drame en deux parties et un prologue, qui devra se jouer en deux soirs, et je tiens à vous en parler. C'est à coup sûr une des plus étonnantes productions de Hebbel. Du grand poème épique du treizième siècle, que plusieurs écrivains ont placé à côté de l'Iliade et de la Divine Comédie, il n'est resté que les situations; quant aux caractères, ils sont entièrement créés par le poète moderne, et sont maintenus jusqu'à la fin de la tragédie avec une conséquence et une puissance qui apposent sur toutes les paroles et tous les actes le sceau du terrible. Plus énergique que jamais, le langage de M. Hebbel semble s'être fait d'airain pour exprimer les sentiments de ces types d'implacabilité, de force invincible, de haine inassouvisable et de faiblesse opiniâtre et farouche. Attila paraît à la fin pour détruire la race des Nibelungen, et, sans qu'il dise une brutalité, sans qu'il se vante de sa puissance, sans qu'il étale sa royauté terrible, il fait l'impression de la foudre, mais d'une foudre encore inconnue, qu'aucune destruction ne saurait arrêter ou calmer, parce que tout est trop fragile pour sa force, et qui irait ainsi pulvérisant tout, jusqu'à l'entière dévastation du monde. Les deux femmes, Brunhilde et Crimhilde, ces deux faces de la vengeance, ont été si admirablement accentuées par le poète, leurs actes proviennent de deux sentiments (la chasteté et l'amour) si magnifiquement développés, que, sanguinaires, impitoyables, atroces, comme nous sommes forcés de les trouver, nous ne saurions les qualifier de dénaturées. En nous souvenant du point de départ, tout nous paraît motivé. Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai de l'impression que cette nouvelle œuvre aura produite; je vous dirai aussi quelques mots de musique, car on annonce la grande messe en si mineur de Bach et *le Paradis et la Péri*, œuvre de Robert Schumann, composée sur le poème de Thomas Moore.

C. F.

Heidelberg, 10 février.

Après avoir réglé mes comptes avec les vivants, il me reste un pieux devoir à remplir envers les morts, envers deux hommes de talent et de bien qui nous ont quittés dans le cours des dernières semaines. Quand un écrivain, esprit charmant, enjoué et délicat, comme ce pauvre Murger, nous est enlevé au printemps de la vie, à l'âge heureux où les pressentiments deviennent à peine des réalités, oh ! alors, que la poésie, ce jardin céleste, n'ait pas assez de fleurs pour couvrir son cercueil, ni l'âme assez de tendresses et de mélancolies pour former au poète que nous perdons un cortège sincère, au milieu des vaines lamentations d'une foule frivole. Ouvrons nos cœurs, et répandons sur la fraîche tombe tous les parfums de notre douleur. Mais lorsque ceux qui partent pour l'éternité laissent derrière eux une journée bien remplie, qu'ils disparaissent au soir de la vie, naturellement, comme le soleil se couche, accompagnons-les d'humeur sereine et épanouie : un regret, ce me semble, serait une insulte à leur mémoire.

Charles de Wessemberg, ancien vicaire général de l'évêché de Constance, vient de s'éteindre à l'âge de quatre-vingt-six ans. Il laisse au monde le souvenir et au clergé l'exemple salubre d'une piété tolérante et de hautes vertus unies à l'ampleur des idées et au patriotisme des sentiments. Je rappellerai en peu de mots les principaux épisodes d'une longue et bienfaisante carrière, oubliée dans le *Dictionnaire des contemporains*.

Issu d'une famille originaire de la Suisse, Charles de Wessemberg, baron de Ampringen, naquit le 2 novembre 1774 à Dresde, où son père était ambassadeur d'Autriche. Il fit ses études aux universités de Fribourg et de Strasbourg et entra de bonne heure dans les ordres. L'aimable enfant débuta par le grade de chanoine au chapitre de Constance : c'était le bon temps où l'on était colonel au biberon. Autant par la clarté et l'indépendance de ses opinions religieuses que par la vivacité de sa piété, le jeune chanoine sut gagner la faveur de son évêque, qui n'était autre que le célèbre Dalberg. Aussi, quand, en 1802, son protecteur alla occuper à Mayence le double poste de prince palatin et d'archichancelier du saint-empire romain, il n'hésita pas, quoique Wessemberg ne fût âgé que de vingt-huit ans, à le nommer vicaire général de l'évêché qui comprenait le midi du pays de Bade et une grande partie de la Suisse centrale et occidentale.

Son administration fut éclairée, hardie, tout imprégnée de l'esprit philosophique qui animait, à cette époque, les hauts dignitaires de l'Église romaine sur les bords du Rhin. A l'exemple de Joseph II et sous le souffle puissant de la Révolution française, on le vit introduire dans la liturgie la langue de Luther et les chants allemands de l'ex-jésuite Denis, réformer les conférences pastorales, le rituel, et diminuer les mortifications du carême. Afin de répandre ses idées libérales dans le bas clergé et de combattre sa crasse ignorance, il créa en 1804 une revue, les *Archives des conférences pastorales*, dont il fut le principal rédacteur, établit un séminaire, et d'accord avec le gouvernement du canton de Lucerne réduisit, dès 1806, le nombre des couvents. Également préoccupé d'augmenter le bien-être intellectuel et de diminuer les maux physiques, il fonda aussi une maison de refuge pour les indigents.

Cette activité réformatrice ne le mit pas en odeur de sainteté près des ultra-

montains. Il s'était fait surtout un ennemi déclaré du nonce apostolique, qui voyait d'un mauvais œil toutes ces réformes. Il advint donc que quand Dalberg l'eut nommé, en 1814, avec l'approbation du grand-duc de Bade, son coadjuteur, la curie romaine refusa de sanctionner le choix. Dalberg étant mort deux années plus tard, et le chapitre de Constance ayant désigné Wessemborg pour son successeur, le pape, par un bref du 15 mars 1817, refusa de reconnaître cette nomination et exigea un nouveau vote, qu'on élût, comme il disait, « un homme de meilleure réputation ». Wessemborg se rendit en toute hâte à Rome pour se défendre d'une pareille attaque, mais on ne daigna même pas le recevoir, et il ne fut admis qu'à présenter un mémoire justificatif. Tous ses efforts, toutes ses démarches restèrent inutiles, et on lui intima l'ordre de se démettre sur-le-champ de ses fonctions épiscopales.

Cette brutalité et cette injustice révoltèrent l'âme pieuse et douce mais indépendante et fière de Wessemborg, et de retour à Constance, il déclara solennellement qu'il ne déposerait la mitre et la crosse et ne se départirait de la voie qu'il s'était tracée que sur l'ordre formel de son souverain, donnant ainsi le rare exemple d'une orthodoxie scrupuleuse en révolte administrative avec le saint-siège. Cette conduite pleine de dignité et de mesure lui valut les sympathies de l'Allemagne entière, et le gouvernement badois, loin de le sacrifier aux exigences ultramontaines, proclama ce conflit une affaire d'intérêt général et en saisit la Diète germanique. Wessemborg continua à remplir sa charge jusqu'en 1827, où, à la suite du concordat signé entre Bade et Rome, l'évêché de Constance fut supprimé.

Rentré dans la vie privée, il consacra ses loisirs à des travaux littéraires et à des œuvres de bienfaisance. Appelé à la première chambre, il se montra sur le terrain politique fidèle aux principes libéraux qu'il avait toujours professés en matière religieuse et accorda particulièrement sa sollicitude aux questions d'instruction publique.

Sa profonde piété, que j'ai déjà signalée plus haut, éclata surtout dans ses œuvres; car Wessemborg est un auteur très-estimé d'ouvrages d'édification. Je citerai entre autres :

L'Éducation élémentaire du peuple, Zurich, 1814; — 2^e édit., 1835;

Le Sermon sur la montagne de Notre-Seigneur, Zurich, 1820;

Jésus, l'ami divin des enfants, Zurich, 1820;

La Résurrection de Notre-Seigneur, Zurich, 1820;

Jean, le précurseur de Notre-Seigneur, Zurich, 1821;

Tableaux chrétiens, 2 vol., Constance, 1826; — 2^e édit., Saint-Gall, 1845;

Des fonctions de ceux qui ont charge d'âmes, Augsbourg, 1832;

De la réforme des universités allemandes, Constance, 1834;

Considérations historiques et philosophiques sur le fanatisme religieux, Heidelberg, 1834;

Considérations sur le développement de la civilisation dans l'humanité, Aarau, 1836;

Enfin, *Les grands conciles du quinzième et du seizième siècle dans leur influence sur la réforme de l'Église*, 4 vol., Constance, 1840.

A dessein je n'ai parlé jusqu'à présent que de l'homme politique, du publiciste, de l'écrivain édifiant, indiqué du doigt le trait original de ce prélat qui sut rester orthodoxe tout en combattant sa vie entière la hiérarchie romaine; il

me reste à dévoiler encore un autre côté aimable et tendre de ce caractère si bien trempé. Wessemberg fut poète. D'un ton discret, mais énergique dans sa délicatesse, il chanta, dans ses *Poésies lyriques*, l'amitié, la pureté des mœurs germaniques, l'humanité, l'amour de Dieu, la tolérance, la réconciliation, l'art et la nature.

Sa Muse n'a pas la beauté du diable; son visage est sérieux, sa voix simple et naturelle, sa sensibilité vive, mais très-contenue. Pure, décente et pieuse, elle tend à atteindre à une certaine réflexion idéale, et elle a des aspirations philosophiques qui ne me déplaisent pas sous le surplis qui la couvre. J'aime à opposer ses chants aux aspirations de la soi-disant école catholique dont M. Wolfgang Menzel a été l'historien, qui commence avec le fils de Guido Goërres, se continue par le chapelain Michelis, le jésuite George, prince de Waldbourg-Zeil, le P. Morel du couvent d'Einsiedeln, et dont M. Oscar de Redwitz, l'auteur d'*Amarante*, a été le coryphée, bien qu'il me soit impossible de découvrir la moindre trace d'humilité, — la première vertu chrétienne, — dans un poète qui toujours et partout n'est occupé que de sa propre personne et qui ne pense au bon Dieu que très-accidentellement.

Wessemberg chantait encore à l'âge où d'autres se taisent depuis longtemps. Pendant son voyage à Rome, un jour sans doute qu'on venait de lui refuser la porte d'un cardinal, le prélat germain s'arrêta au Capitole devant le gladiateur mourant, et s'écria d'une voix émue et patriotique :

D'où viens-tu, gladiateur, qui meurs avec tant de grâce,
Qui par la pose et l'attitude de tes membres
Tâches d'arracher un dernier applaudissement à ces Romains efféminés,
Tandis que ton sang et ta vie se répandent sur l'arène?
Avec quelle ivresse avide les regards sont fixés sur cette tête
Qui s'incline harmonieusement sur la poitrine!

O honte de l'esclavage! ô insulte à l'humanité!
Barbares, levez-vous! volez sur les ailes de la tempête!
Que le fils de vos bois ne meure pas non vengé,
Lui qui meurt pour tuer le temps du peuple des sept collines!
Voyez, il pâlit. Entendez-vous de tous les gradins
Retentir des cris de joie qui vous appellent à la vengeance?

Wessemberg s'essaya aussi dans la poésie épique, et je n'hésite pas à placer ses poèmes au-dessus de ses autres œuvres, au point de vue artistique. Le premier poème, *Jules, ou le pèlerinage d'un jeune homme*, nous montre le héros, sous la conduite de son maître Eudore, se rendant en Italie pour y chercher un refuge contre la douleur de voir sa patrie courbée sous le joug de l'étranger, de Napoléon, et pour y trouver une consolation dans les grands souvenirs du passé. Jules emporte un talisman, c'est l'amour d'une blonde jeune fille allemande à laquelle il ne sera uni qu'après avoir passé par l'épreuve du feu de la guerre d'Espagne. Dans *Irène*, le poète nous transporte au milieu des dernières luttes du christianisme triomphant, et déroule devant nous un magnifique tableau d'Athènes, de Jérusalem et de la Rome des empereurs. *Irène* est le poème de la tolérance.

Mais il est temps de m'arrêter en si beau chemin, car je risquerais fort que mon admiration pour le caractère de l'éminent prélat ne m'entraînât à exagérer

son talent poétique. Je ferai sa part en deux mots : je suis loin de prétendre que Wessemsberg fût un remarquable poète allemand, mais je n'hésite pas à lui accorder une des premières places sur le Parnasse catholique de son pays, — ce qui est bien différent.

Avant de mourir, il lui était réservé le plus grand bonheur qu'il soit donné à un homme d'éprouver à la fin d'une longue existence de lutte et d'attente, — la consolation d'assister au triomphe des principes qu'il a défendus pendant toute sa vie. Peu de mois avant sa mort, les chambres badoises refusèrent de sanctionner le concordat qu'on venait de signer et qui assurait la victoire des prétentions ultramontaines. Sa mort a été un deuil public : tout le pays, catholiques et protestants, le gouvernement en tête, se sont associés pour rendre un dernier hommage à cet homme de bien qui laisse un exemple d'autant plus précieux qu'il est plus rare de nos jours.

Entre autres legs, il a donné à Constance sa riche bibliothèque, qu'on estime à plus de soixante mille volumes, et sa collection d'estampes, qui passe pour une des plus précieuses d'Europe.

Après le médecin de l'âme, passons à celui du corps.

Dans les derniers jours du mois de janvier, un modeste convoi traversait les rues de Munich et conduisait au champ du repos Frédéric Tiedemann, un des premiers anatomistes de ce siècle. Il est mort à l'âge de quatre-vingts ans, et sa biographie est tout entière dans les ouvrages qu'il a publiés. La nomenclature de ses travaux, voilà le résumé de sa vie.

Frédéric Tiedemann naquit à Cassel le 23 août 1781. Son père était un écrivain philosophique estimable. Adversaire original, indépendant et spontané de Kant, faute d'avoir saisi le point de départ de l'illustre philosophe de Königsberg, il se perdit dans le labyrinthe de sa terminologie et le combattit le plus souvent sans l'avoir compris. Quant à lui, il n'eut jamais de système propre et penchait vers le scepticisme. Il a écrit de nombreuses dissertations, et parmi ses ouvrages de plus d'étendue, on cite avec éloge et on peut consulter avec fruit son *Esprit de la philosophie spéculative* en six volumes. C'est une histoire critique de chaque système qui ne manque ni d'érudition ni de sagacité. Néanmoins de toutes les connaissances du père, celle qui aida surtout au développement du fils fut son étude approfondie des langues anciennes et modernes, du grec, du latin, du français et de l'anglais. Au fond Tiedemann l'ancien était philologue de profession ; il avait été sa vie durant professeur de littérature ancienne au *Carolinum* de Cassel et n'avait été appelé que très-tard à professer la philosophie à l'université de Marbourg. On voit, par cet exemple, que la race amphibie des littérateurs philosophes et des philosophes littérateurs, qui a tué tout esprit spéculatif en France, n'est pas particulière à notre beau pays. Ce fut au gymnase de Marbourg que le jeune Frédéric termina ses études scolaires ; il suivit ensuite les cours de la Faculté de médecine, et, quoiqu'il se destinât à l'enseignement, il ne négligea pas les études pratiques et fut successivement interne aux hôpitaux de Bamberg et de Wurtzbourg. Son père n'eut plus la satisfaction de saluer en lui un collègue : il mourut le 23 septembre 1803, quelques mois avant que son fils se fît recevoir dans le corps des docteurs enseignants de Marbourg.

La phrénologie venait de naître et était alors fort en vogue : Frédéric Tiedemann ouvrit son premier cours par un exposé du système de Gall. Il paraît que cet essai ne fut pas heureux, car peu après nous voyons Tiedemann de maître

redevenir élève, et suivre à Wurtzbourg, entre autres cours, les leçons sur la philosophie de la nature de Schelling, qui ont exercé une si profonde action sur la marche progressive des sciences naturelles, au commencement de ce siècle.

De là, il se rendit à Paris, et à son passage à Francfort il fit connaissance de Sæmmerring, qui, après Haller, partage avec les deux Meckel, Loder, Blumenbach et Hildebrand la gloire d'avoir fondé les études anatomiques au delà du Rhin. Ce savant estimable a encore à nos yeux un autre mérite, celui d'avoir deviné un remarquable talent dans le jeune *privat docent* timide et inconnu qui lui rendait visite et de lui avoir ouvert avec empressement, dès l'année suivante, la carrière académique. Grâce à sa protection, Tiedemann obtint, à l'âge de vingt-quatre ans à peine, la place de professeur d'anatomie et de zoologie à l'université bavaroise de Landshut.

Une fois nommé professeur en titre, Frédéric Tiedemann déploya une grande productivité. Dans le cours de quelques années seulement il publia coup sur coup différents ouvrages : une *Zoologie* en trois volumes, une *Anatomie du cœur des poissons*, une *Anatomie et histoire du lézard volant* et une *Anatomie des monstres sans tête*. L'Institut ayant mis au concours, en 1811, la question des animaux rayonnés, Tiedemann se rendit sur les bords de l'Adriatique pour compléter des recherches déjà entreprises lors d'un précédent voyage. Le succès dépassa ses espérances : son mémoire sur l'*Anatomie de l'holothurie tubiforme de l'étoile de mer, couleur d'orange, et du hérisson de mer*, obtint le prix de trois mille francs, et l'illustre compagnie lui accorda, en outre, bien qu'il eût à peine atteint la trentaine, le titre de membre correspondant. Et comme un bonheur arrive rarement seul, il ne tarda pas à être appelé à la chaire d'anatomie d'Heidelberg.

De cette époque date la brillante période médicale de cette université que j'ai déjà eu l'occasion de signaler dans un précédent courrier. Gmelin, Negelé, Chelius et Tiedemann jetèrent sur la Faculté de médecine un éclat qu'elle n'a plus eu depuis lors. Tiedemann resta fidèle à une université dont chacun ne se détache qu'à regret : il y professa de 1816 à 1849, année de sa retraite scientifique, et y serait mort sans un malheur domestique qui l'éloigna d'une ville qui lui était chère. Son fils, qui avait servi avec distinction en Grèce, ayant accepté un commandement dans l'armée révolutionnaire badoise en 1849, fut chargé de défendre Rastadt contre l'armée prussienne. Après la reddition de la place, on le livra à un conseil de guerre qui le fit fusiller. Cette mort brisa tous les liens qui attachaient Tiedemann au pays de Bade : il prit sa retraite, vendit sa charmante maison d'Heidelberg et se retira à Francfort. C'est là, qu'en 1854, ce vénérable savant célébra, au sein des députations accourues de tous les coins de l'Allemagne et au milieu des témoignages de respect de ses nouveaux concitoyens, le cinquantième anniversaire de son examen de docteur.

Il ne m'appartient pas de caractériser le rôle scientifique de Tiedemann, de montrer l'état où il a trouvé la science et le point où il l'a laissée, mais cette notice serait incomplète si je n'ajoutais encore les ouvrages qu'il a publiés depuis son arrivée à Heidelberg :

Anatomie et histoire de la formation du cerveau dans le fœtus humain ;

Tabulæ nervorum uteri ;

Tabulæ arteriarum corporis humani, suivi d'un supplément ;

Icones cerebri simiarum ;

Expériences sur la digestion, un travail physiologique du plus haut intérêt qu'il fit en collaboration avec Gmelin ;

Physiologie de l'homme, dont il n'a donné que le premier et le troisième volume ;

Du Resserrement et de l'occlusion des artères dans certaines maladies ;

Vers et insectes vivants dans les organes olfactifs de l'homme ;

Enfin dans les dernières années de sa vie, pendant ses vacances scientifiques, une *Histoire du tabac* qui décrit sa marche victorieuse dans les cinq parties du monde, ses vicissitudes, ses persécutions, ses triomphes, — un ouvrage fort intéressant, sur lequel je vous demande la permission de revenir un jour.

La mort de Tiedemann laisse une place vacante dans la plupart des sociétés savantes d'Europe et d'Amérique : avis à MM. les amateurs.

E. SEINGUALET.

CHRONIQUE PARISIENNE.

On ferait une bibliothèque avec les ouvrages qui ont été écrits sur le *Beau*, la *Philosophie du beau*, la *Science du beau*. L'Allemagne en regorge, et la France, depuis quelques années, semble vouloir prendre sa part dans ces voyages d'exploration à la recherche de l'oiseau du ciel, *rara avis*, dont le plumage mystérieux se colore des splendeurs mêmes de l'infini. Cet oiseau mystérieux, ce doux chanteur venu des régions inconnues pour nous consoler un peu de la terre et de ses pénibles labeurs, se laisse-t-il atteindre, et peut-on l'enfermer jamais dans la cage des définitions? Pour ma part, j'en ai toujours douté; d'autres, plus vaillants dans leur foi, plus intrépides dans leurs enquêtes, se sont mis à sa poursuite à travers montagnes et vallées, toujours sur le point de le saisir, et le croyant à chaque instant au bout de leurs syllogismes, ou près de tomber dans les lacets de leur captieuse analyse. On connaît sur ce point les belles recherches de Jouffroy, ce penseur opiniâtre qui s'est consumé, en vrai philosophe, à creuser le problème de la destinée humaine. Le nombre est assez grand de ceux qui parmi nous sont entrés après lui dans cet ordre de recherches. Aujourd'hui, M. Charles Lévêque nous donne deux forts volumes in-octavo sur la science du beau étudié dans ses principes, dans ses applications et dans son histoire¹. L'ouvrage a été couronné par l'Institut.

Ce que l'Institut a couronné sans doute, c'est un très-louable et très-persévérant effort, soutenu par des qualités distinguées. Mais l'Institut n'a pas affirmé que M. Lévêque ait réussi à enfermer dans une formule tous les attributs constitutifs de la beauté. On peut donc sans irrévérence douter que M. Lévêque ait résolu un problème qui a tout l'air d'être insoluble. Ce n'est pas, à nos yeux, des limites de son esprit individuel que l'auteur a témoigné, mais des limites de l'esprit humain en général. Qu'il veuille bien pardonner à la timidité de mon scepticisme en un semblable sujet, mais il m'a semblé que lui aussi n'a fait que ravir quelques plumes à l'oiseau divin, fugitif comme un rayon, rapide comme un éclair, subtil comme un parfum, qu'il comptait retenir et fixer. Cet habitant de l'air et des espaces célestes ne niche pas, et les plus grands philosophes ne le décideront point, je le crains, à se départir en leur faveur de son indépendance. S'il demeure quelque part, c'est dans le cœur même des grands poètes et dans l'imagination des grands artistes; c'est là qu'il dépose ses œufs divins, dont l'éclosion fait les chefs-d'œuvre; mais après les avoir couvés il remonte, toujours invisible, dans les abîmes éthérés.

Il faut bien se consoler de l'absence des grands artistes par un peu de philosophie. L'esthétique, ou la science du beau (puisque science il y a), serait-elle le

¹ Aug. Durand.

deuil de l'art? Quand on fait de belles choses, quand l'art éclate et nous ravit, songe-t-on à écrire sur l'art? Quand on possède la bien-aimée, songe-t-on à *analyser* tous ses attraits? Non; car la possession dans l'amour est synthétique de sa nature. Quoi qu'il en soit, il y a pour l'art des épitaphes plus ou moins brillantes et plus ou moins vraies. Celle que M. Lévêque a ajoutée à tant d'autres, en attendant une résurrection, a plus d'un mérite; elle nous propose un examen très-attentif, une étude très-détaillée des sentiments que la vue du beau, sous toutes ses formes, éveille en nous. M. Lévêque nous dit surtout fort bien ce qui n'est pas le beau, et c'est déjà un grand point. J'aurais certainement des réserves à faire, des objections à élever, mais pour les justifier tant soit peu, il faudrait écrire également deux volumes, et en vérité j'aime mieux me récuser en recommandant simplement à l'attention de ceux que le sujet intéresse un travail qui ne saurait être sans valeur, puisqu'il excite la pensée et oblige à estimer dans son auteur, alors même qu'on ne se sent pas toujours d'accord avec lui, une intelligence de tournure vraiment philosophique.

Il est tant de publications qui n'ont pas le mérite d'exciter la réaction, parce que leur action est nulle sur l'esprit! Les auteurs, dans ce cas si fréquent, ont la ressource d'accuser le public d'indifférence. Et il n'y a pas de doute que l'indifférence ne soit grande. Au foyer, au temple, au forum, elle s'exprime en des signes peu équivoques. M. Félix Henneguy a recueilli ces signes du temps, et il en a fait un livre fort estimable¹, où chacun de nous pourra, sur son propre compte, puiser des informations peu favorables. La suprême laideur de l'humanité, ce n'est pas la volonté du mal, c'est l'indifférence de l'humanité pour elle-même. Et voilà ce que le petit livre de M. Henneguy nous fait bien éprouver. C'était le cas de mettre ce loyal et philosophique écrit sur l'indifférence sous l'éminent patronage du Lamennais italien, de M. Ausonio Franchi.

Le livre sur *les Juifs en France, en Italie et en Espagne*, de M. J. Bédarride², n'est pas un produit de l'indifférence, mais de la tolérance, deux choses que l'on se plaît quelquefois à confondre. La tolérance vraie naît de l'amour de l'humanité; la fausse tolérance, de la paresse, de l'inertie, de l'absence même de conviction, de zèle et d'amour. Les juifs ont subi d'odieuses persécutions. M. Bédarride oppose à ce long martyrologe toutes les œuvres remarquables ou fécondes dues à des Juifs dans les lettres, dans les sciences, dans le domaine de la civilisation en général. Je crains seulement que l'auteur, dans son indignation contenue, n'ait poussé les choses un peu loin, et que le souvenir du martyrologe ne l'ait porté, en sens inverse, jusqu'au panégyrique. Le panégyrique est encore de l'intolérance sous une autre forme; il recèle une injustice. Mais, je me hâte de le dire, si ce reproche peut, dans une certaine mesure, être adressé au livre de M. Bédarride, il est facile de remédier à cet excès en présence des faits, des documents, des témoignages variés que l'auteur a savamment groupés. Sous la tendance que je signale, l'histoire se restitue d'elle-même, et l'on n'est plus disposé à voir dans cet ouvrage intéressant que le désir sincère d'apporter aux études historiques de notre temps un riche contingent sur une matière spéciale, étudiée avec un soin digne d'éloge.

M. Alexandre Weil est israélite, et songe à chasser les vendeurs du temple à

¹ *De l'indifférence au temple, au forum, au foyer*, 1 vol. — Milan, Ferrari frères.

² M. Lévy. 1 vol. in-8°.

coups d'alexandrins acérés. Sa nouvelle brochure, *les Croquants financiers*¹, a de la verve, comme tout ce que produit ce personnage littéraire. Juvénal n'a qu'à bien se tenir, Homère également; car M. Weil se montre à la fois poète épique et satirique dans son œuvre. Il n'y a pas lieu de craindre toutefois que dans des temps futurs, alors qu'une génération lointaine étudiera les archives de notre dix-neuvième siècle, un nouveau Wolf soit tenté d'édifier sur le poème de M. Weil la thèse bien connue où le savant critique allemand soutient que l'Illiade est composée de plusieurs morceaux rapportés, et que le *divin* Homère, auquel le profane attribue le poème, n'a jamais existé. M. Weil prend ses précautions contre les Wolf de l'avenir. Il se nomme, et il n'est pas impersonnel. Il dit : « C'est moi qui suis David, et je te provoque, ô Goliath de la finance ! » Le rôle de David sied d'ailleurs très-bien à M. Weil, qui est né frondeur. Mais Goliath est-il sur le carreau ? Je l'ignore ; M. Weil se porte bien. Cet opuscule m'a même persuadé que pour sa gloire il serait bien d'écrire désormais en vers, laissant la vile prose à cet excellent M. Jourdain.

Il est des écrits qui, sans réaliser absolument toutes les exigences de forme, de composition et de style, constituent cependant un dossier assez complet sur certaines périodes de la vie d'un peuple. Telle est l'*Histoire de la Suède pendant la vie et sous le règne de Gustave I^{er}*, par M. de Flaux.

¹ Librairie Nouvelle.

CHARLES DOLLFUS.



CHARLES DOLLFUS.



ÉTUDES

sur

L'ÉCONOMIE RURALE

DE L'ALLEMAGNE.

PREMIER ARTICLE.

I.

LE PAYS DE BADE.

Le pays de Bade et le Wurtemberg représentent à peu près l'Alsace et la Lorraine transportées sur la rive droite du Rhin. Ce sont des deux côtés la même latitude géographique, des surfaces presque égales, des reliefs semblables dus aux soulèvements contemporains et parallèles de la Forêt-Noire et des Vosges, les mêmes formations géologiques avec les mêmes roches, et par conséquent les mêmes sols. Les populations ont donc trouvé, pour le développement de leur agriculture et, jusqu'à un certain point, de leur industrie, des conditions physiques qu'on peut considérer comme équivalentes, sans trop s'écarter de la rigoureuse vérité; et, si les unes en ont mieux profité que les autres, elles ont le droit d'en être fières comme d'une richesse qu'elles doivent au libre emploi de leurs facultés. En même temps leur exemple peut servir d'enseignement pour leurs voisins: Pendant que les Badois apprennent des Alsaciens à utiliser, comme moteurs industriels, les eaux que la Forêt-Noire verse avec autant d'abondance que les Vosges, les Lorrains pourraient aller, guidés par une carte géologique, retrouver dans le Wurtemberg des terres et un

climat semblables aux leurs et prendre auprès des Souabes des leçons d'agriculture.

Cette analogie est plus grande encore si l'on se borne à comparer le grand-duché de Bade avec l'Alsace. Les habitants ont une origine commune; ils parlent la même langue et leur histoire politique resta longtemps confondue. Les mœurs et le caractère national ont subi l'empreinte des mêmes faits; et le premier empire a laissé notre code civil aux provinces rhénanes de l'Allemagne. Or nous verrons que ces circonstances sociales ont exercé sur la production agricole une influence aussi puissante que les causes physiques.

Sous ce dernier rapport, en ce qui concerne le sol et le climat, on peut diviser le pays de Bade en trois régions agricoles : la plaine du Rhin, où domine la culture des céréales et des plantes industrielles, les collines qui forment les premières élévations des montagnes de la Forêt-Noire et qui conviennent particulièrement à la vigne et aux arbres fruitiers, et la Forêt-Noire, dont la production principale est le bois :

*Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ;
Arborei fœtus alibi, atque injussa virescunt
Gramina....*

Quoique différant par leurs produits naturels, ou plutôt par les produits que la nature leur permet d'obtenir avec le moins de travail, ces trois zones sont assez rapprochées les unes des autres pour que les échanges n'absorbent pas en frais de transport trop considérables une grande partie de l'économie de la production. La plupart des villes importantes sont placées à l'issue des vallées de la Forêt-Noire, de manière à servir commodément de lieux d'échange ou de transformation pour les produits du sol. Heidelberg, Offenburg, Fribourg, ont des brasseries, distilleries, fabriques de sucre, manufactures de tabac et de chicorée; leurs marchés sont importants. La capitale, Carlsruhe, créée par le caprice d'un souverain, à la place d'un rendez-vous de chasse, au milieu d'une forêt, n'est pas dans une situation économique aussi rationnelle. Mais la faute est aujourd'hui corrigée par le chemin de fer.

L'industrie cotonnière, si prospère sur la rive française du Rhin, n'est pas assez développée du côté badois pour exercer une grande influence sur l'agriculture, soit en lui ouvrant des débouchés, soit en élevant le prix de la main-d'œuvre. Cependant elle tend à s'accroître depuis que l'entrée du pays de Bade dans le Zollverein facilite la vente de ses tissus.

La plaine du Rhin a une longueur d'environ 180 kilomètres sur une largeur qui varie autour d'une moyenne de 16 à 17. Elle s'élargit à la hauteur de Fribourg et contourne un petit massif basaltique, le Kaiserstuhl, qui s'élève au milieu des alluvions de la plaine. Les matériaux de ces alluvions dérivent des montagnes qui bordent la vallée du Rhin depuis les Alpes jusqu'à la Forêt-Noire et aux Vosges. Ils ont été entraînés en fragments de toutes grandeurs et de toutes espèces, et le sol que fournit leur surface varie à l'infini. Cependant on peut dire que les graviers et les sables abondent près du fleuve et dans les anciens lits des rivières qui viennent de la Forêt-Noire, tandis que les terres plus fortes prédominent dans le voisinage de la montagne. Les sables et les graviers les plus mauvais sont couverts de bois ou convertis en prés par une irrigation intelligente. Les sables les moins grossiers, saturés d'engrais, *de vieille force*, comme disent les Allemands, par une culture séculaire, conviennent le mieux au tabac, au houblon, à la betterave. En beaucoup d'endroits, l'argile est drainée par un lit de gravier sur lequel les eaux l'ont déposée, mais en d'autres le gravier est à une trop grande profondeur pour qu'il puisse emmener l'excès d'humidité du sol, et quelquefois il se relève brusquement, arrive à la surface et produit, au milieu des champs les plus froids, des places où la chaleur détruit toutes les récoltes et que les Allemands appellent *Brandflaeken* (taches de brûlure). Les collines qui forment les premiers relèvements du sol au pied de la Forêt-Noire, sont recouvertes par une terre qui est très-fertile et qui s'étend quelquefois dans les vallées latérales et empiète sur la plaine elle-même. C'est le *löss*, espèce de limon argilo-calcaire, que beaucoup de géologues considèrent comme la boue des glaciers qui occupèrent jadis cette grande vallée. Les glaciers auraient donc formé le *löss* en triturant les débris des roches alpestres sous le glissement de leurs masses puissantes. Aussi n'y trouve-t-on pas de pierres. Sa composition est une moyenne entre celle des roches feldspathiques et calcaires des Alpes, qui convient parfaitement à la plupart des plantes agricoles, et, dans ses couches qui atteignent quelquefois quinze mètres d'épaisseur, les beaux noyers du pays de Bade, la vigne et la luzerne peuvent étendre à leur aise leurs longues racines.

La présence des vignobles caractérise le climat de la vallée. L'humidité n'est pas assez grande pour que l'on puisse avoir sans irrigations de bons prés à deux coupes. Les pluies sont plus fréquentes dans la Forêt-Noire, et les rivières qu'elles alimentent permettent d'arroser quelques portions de la plaine.

Les montagnes de la Forêt-Noire sont formées par un grès analogue à celui des Vosges et par les granits qui l'ont soulevé. Le sol que fournit la décomposition de ces roches est moins fertile que celui de la plaine, surtout celui qui couvre les parties les plus élevées et qui dérive du grès, sans mélange de débris granitiques. Les bois y viennent bien, mais les fourrages sont souvent aigres. Les habitants des Vosges suppléent à ce défaut d'alcalis solubles, de chaux et de phosphates par des achats de cendres. Ceux de la Forêt-Noire font souvent ces cendres sur place, en brûlant les menues branches des taillis qu'ils viennent d'exploiter. Ils y sèment ensuite du blé noir, de l'avoine, du seigle; et puis ils laissent croître de nouveau le bois pendant quinze à vingt ans. Ailleurs, la forêt est permanente. De magnifiques futaies de sapins, modèles d'aménagement, couvrent toutes les hauteurs, descendent sur les pentes les plus escarpées et encadrent de leur sombre verdure les prés qui garnissent le fond des vallons. Les sources sont nombreuses dans les granits. Elles sont employées directement à l'irrigation ou rassemblées, au moyen de digues, dans des bassins qui réservent l'excès des saisons pluvieuses pour mouvoir les roues d'eau ou arroser les prés pendant les sécheresses. Les inondations sont ainsi arrêtées à leur naissance et transformées en moyens de transport pour les bois, ou en forces motrices pour les usines qui fournissent du travail aux bras souvent inoccupés des montagnards. La petite propriété avec la culture pastorale et quelques champs de pommes de terre et de céréales s'allie très-bien à l'horlogerie et au tissage. Elle fournit aux ouvriers une grande partie des denrées de première nécessité et leur permet de vivre sans misère avec des salaires très-modérés. Suivant que la division du travail est plus ou moins opportune, les ouvriers travaillent isolés dans leurs demeures, comme les horlogers et les fabricants de chapeaux de paille de la Forêt-Noire, ou se concentrent dans des usines auprès des cours d'eau, comme dans les Vosges.

Les bois du pays de Bade descendent le Rhin et vont en grande partie servir aux constructions maritimes de la Hollande. Les bûcherons les abattent avec une grande adresse, les laissent tomber suivant la pente, ou les *schlittent*, c'est-à-dire qu'ils les conduisent sur des traîneaux glissant sur des chemins formés par des rondins assemblés côte à côte jusqu'au cours d'eau le plus voisin. Là, le courant entraîne les troncs d'abord un à un, puis, à mesure que le torrent s'élargit, on les réunit, au moyen de branches de coudrier, en radeaux de plus en plus grands. Sur le Rhin, ces radeaux sont immenses. Lorsqu'on fait en bateau à vapeur le voyage classique de Mayence à Cologne, on en

rencontre souvent. Pendant la nuit, les eaux du fleuve réfléchissent leurs feux en longues traînées étincelantes, et souvent les échos de Loreley répètent les chants des bûcherons de la Forêt-Noire.

Deux petites rivières, nées sur le versant oriental de la Forêt-Noire, prennent, en se réunissant à Donaueschingen, d'une petite source qu'elles reçoivent dans le parc des princes de Fürstenberg, le nom de Danube. Du reste, la Forêt-Noire envoie toutes ses eaux au Rhin. Elles vont toutes, comme la Wiafa que le poète Hebel représente dans une de ses plus charmantes poésies sous les traits d'une jeune paysanne badoise, se marier au jeune pâtre qui arrive des Alpes. Quand elles arrivent dans la vallée, des digues entretenues avec soin les empêchent de ravager les rives. Le Rhin lui-même s'est calmé dans les lacs de la Suisse, régulateurs naturels que la Providence a placés sur son cours et celui de ses principaux affluents, et lorsqu'il pénètre dans le grand-duché de Bade, un endiguement artificiel achève de rendre ses crues peu dangereuses pour la plaine qui s'étend sur ses bords.

Pour suivre notre comparaison entre les deux rives du Rhin et avoir une surface équivalente à celle du grand-duché de Bade, il faudrait ajouter aux départements du Haut-Rhin et du Bas-Rhin la plus grande partie de celui des Vosges. Dans l'ensemble de ces trois départements, la population (en moyenne cent habitants par kilomètre carré) est plus dense que celle du grand-duché, qui n'est que de quatre-vingt-six. La différence était encore plus sensible il y a quelques années. Mais, dans cette dernière période, la population du nord-est de la France a diminué, tandis que celle du sud de l'Allemagne a continué de s'accroître. C'est le département du Haut-Rhin qui dépasse le plus la région correspondante de la rive droite. Il doit cette supériorité à son industrie manufacturière, qui occupe beaucoup d'ouvriers, qui s'étend de plus en plus dans les Vosges et qui réagit sur l'agriculture, en élevant le prix de ses produits et lui permettant ainsi d'employer elle-même plus de bras. A l'exception du vin, l'agriculture de l'Alsace vend tous ses produits plus cher que celle du pays de Bade. En revanche, la main-d'œuvre y est aussi plus coûteuse.

Les départements du Haut-Rhin,
du Bas-Rhin et des Vosges
ont :

Le grand-duché de Bade
a :

En terres labourées	36 0/0	33 0/0 de sa surface totale.
En prés	9	11 —
En vignes	1,5	2 —
En bois	18	38 —

Ainsi, le grand-duché de Bade n'a que onze pour cent de sa surface en prés, et les départements français en ont encore moins. Il est vrai qu'une partie des terres labourables porte du trèfle et de la luzerne; mais, d'après les assolements usités, on ne peut estimer la proportion de ces fourrages qu'à un sixième des terres labourées. C'est encore très-insuffisant. D'un autre côté, la vigne absorbe une partie des engrais qui devraient maintenir la fertilité des champs.

L'abondance et le bon marché de la main-d'œuvre, joints aux débouchés plus faciles dans le nord de l'Allemagne, ont amené le pays de Bade à développer la culture de la vigne plus que la région voisine de la France. Du reste, il a sur les frontières de la Suisse, près du lac de Constance et sur le Kaiserstuhl, des positions favorables à la vigne que nous ne retrouvons pas au sud du massif des Vosges.

Pour les forêts, le grand-duché de Bade en a deux fois autant que le nord-est de la France. Il a plus de sol montagneux, il est vrai, mais cette différence ne justifie pas complètement les propriétaires français, surtout si l'on observe que le bois est plus cher en France qu'en Allemagne. Les Allemands sont nos maîtres en sylviculture; nous devons le reconnaître avec humilité quand nous voyons les Vosges surpassées par la Forêt-Noire, et avec honte quand nous songeons que les Vosges sont encore les mieux boisées parmi les montagnes de la France.

En résumé, quoique les deux pays soient déjà très-peuplés, un aperçu général de la manière dont se répartissent leurs productions sur des territoires équivalents en surface et en ressources naturelles, montre au premier abord que chacun d'eux peut encore augmenter sa population et ses richesses en s'efforçant d'égaliser l'autre dans les branches pour lesquelles il lui est inférieur. Qu'ils fassent tous deux plus de fourrages et de bétail; que les Français augmentent leurs forêts; que les progrès de la liberté du commerce viennent aider ceux des voies de communication, favoriser l'essor des manufactures badoises, accroître celui de l'industrie alsacienne, et permettre aux vins que le soleil mûrit sur les bords du Rhin d'aller réchauffer les habitants des froides régions du Nord!

Et cependant vingt-quatre mille Badois ont émigré de 1840 à 1849, soixante-deux mille de 1850 à 1855. La fortune personnelle qu'ils ont emportée était de vingt-huit millions de francs. Les communes et l'État y ont ajouté environ quatre millions pour payer les frais de voyage des pauvres. Pourquoi cette émigration, quand les moyens de travail

ne sont pas complètement épuisés? Un examen de l'organisation du travail agricole et de son stimulant le plus indispensable, la propriété, nous l'expliquera peut-être.

Dans la Forêt-Noire, la plupart des habitations sont dispersées. Elles sont placées dans les lieux abrités, près des sources, des prés et des champs, et ne s'agglomèrent que dans les vallées principales. Mais dans la plaine du Rhin elles sont presque toutes groupées par villages et hameaux. Cette agglomération favorise le développement intellectuel et l'esprit d'association; mais, en éloignant les terres des fermes, elle entraîne les ouvriers et les attelages à perdre beaucoup de temps en allées et venues continuelles; elle hâte le morcellement et l'enchevêtrement des terres et empêche ainsi d'employer le travail de la manière la plus fructueuse. De plus, un usage, dont l'origine remonte au premier établissement des communes, a introduit dans celles du sud de l'Allemagne ce que l'on appelle le *flurzwang* (assolements forcés). Les agronomes appellent *assolement* ou *rotation* l'ordre suivant lequel les différentes productions se succèdent dans les mêmes champs. Les rotations changent d'un pays à un autre, souvent d'une ferme à une autre, avec le sol et le climat, et dans un même pays, en des circonstances immuables de sol et de climat, avec la densité de la population, les débouchés et toutes les modifications que la vie économique des peuples amène dans les agents de la culture. On peut dire qu'elles se modifient dans les lieux ou dans l'espace comme dans le temps, et qu'elles ont des rapports avec la géographie physique et la statistique comme avec l'histoire.

Au temps de Tacite, les Germains employaient beaucoup de terre et peu de travail. Ils changeaient leurs champs de place, *arva per annos mutant*; et, dans l'intervalle des années de culture, les terres servaient de pâturage au bétail, quand pâturage il y avait, ou se reposaient, et *superest ager*. Mais l'abondance de ces pâturages naturels variait beaucoup avec la nature des terres et les climats. Quand il fallut avoir plus de viande et de céréales (on ne connaissait alors sur les bords du Rhin que l'avoine et l'orge), on commença par diviser les productions demandées à la nature suivant l'aptitude des différentes localités. On demanda plus de pâturages aux sols qui leur convenaient le mieux; on ne les rompit que rarement ou même jamais; et sur les autres on chercha à obtenir plus de pain, en les ensemençant tous les deux ans et les labourant souvent pendant les années de repos (jachère) pour leur faire absorber les principes fécondants de l'atmosphère et détruire les mauvaises herbes. Cet assolement biennal fut introduit dans la vallée

du Rhin par les Romains, avec la céréale d'hiver qui est encore de nos jours généralement cultivée dans le sud de l'Allemagne, l'épeautre. Les premiers grains d'épeautre ont été apportés de la Palestine par la neuvième légion romaine. La Germanie reçut ensuite le blé des Francs et le seigle des Slaves. L'assolement biennal a subsisté jusqu'à présent dans quelques endroits du Palatinat, et y a passé sans transition à l'assolement alterne. Ailleurs, plus de travail, mais surtout le fumier laissé dans les étables par les animaux qui passaient l'hiver et porté sur la jachère, permirent de n'employer cette jachère que tous les trois ans et de récolter deux céréales consécutivement. Ce fut l'assolement triennal, que Charlemagne rendit obligatoire sur ses domaines et sur toutes les terres soumises à la dîme, soit pour seconder les progrès de l'agriculture, soit pour régulariser la perception de cette dîme. Cet assolement s'est conservé presque partout, mais en admettant successivement dans son cadre de trois ans les principaux perfectionnements que l'agriculture a mis en pratique. Les premiers perfectionnements furent la culture des raves et des vesces semées dans la jachère ou, en récolte dérobée, après une céréale; puis les pois, le colza. A la fin du dernier siècle, on commença à produire du trèfle dans une partie de la jachère et à employer le reste de cette division ou *sole*, qui ne produisait rien par elle-même, mais servait seulement à mieux faire produire les autres, la pomme de terre, la betterave et les plantes industrielles; par exemple, le tabac. Le chanvre et le houblon ont, comme la vigne, leur domaine spécial et perpétuel. Ainsi modifié, on appelle cet assolement l'assolement triennal perfectionné. Il produit beaucoup de céréales et de plantes industrielles; et quand il est soutenu par des prés qui fournissent assez de fourrages et d'engrais (en moyenne un hectare de pré pour trois hectares de champs), la fertilité des champs peut se maintenir, sinon s'accroître. L'ensemble du pays de Bade n'a pas tout à fait cette proportion de prés, et la plaine du Rhin en particulier ne l'a pas. Du reste, même avec ce secours, l'assolement triennal ne pourrait pas produire autant de fourrages que les assolements alternes, c'est-à-dire ceux où l'on ne fait plus revenir deux céréales l'une après l'autre, mais où l'on intercale toujours entre elles soit une plante fourragère, soit une plante industrielle. Produisant plus de fumier, ces assolements augmentent le produit des céréales et celui des plantes industrielles dans une proportion plus forte que celui des dépenses. Inapplicables antrefois, ils deviennent possibles à mesure que l'augmentation du prix des animaux et de leurs produits paye mieux les fourrages, et nécessaires, quand

cet accroissement du prix des produits a entraîné à sa suite, ce qui est inévitable, le renchérissement des terres. Telle est précisément la situation du pays de Bade, et s'il n'abandonne pas le vieil assolement de Charlemagne, cela veut dire qu'il n'emploie pas son travail agricole de la manière la plus profitable.

Or c'est le *flurzwang* qui maintient l'assolement triennal. Toutes les propriétés particulières des habitants sont groupées en trois soles : celle des céréales d'hiver (*winterflur*), celle des céréales d'été (*sommerflur*), et celle des plantes de jachère (*brachflur*). Chaque habitant a forcément une parcelle de son terrain dans chacune de ces trois divisions; et quand il meurt, sa propriété n'est pas seulement divisée en autant de parcelles qu'il a d'enfants, mais encore chacun des enfants a sa part dans chacune des divisions. Les parcelles sont ainsi arrivées à n'être plus que des infiniment petits, et les inconvénients qui résultent de ce morcellement exagéré sont encore aggravés quand les parcelles sont enchevêtrées, c'est-à-dire quand elles n'aboutissent pas toutes à un chemin de dévestiture, et que pour aller travailler sur l'une d'elles il faut en traverser une ou plusieurs autres. Cet enchevêtrement est presque général, et comme un homme qui va planter des pommes de terre au printemps ne peut guère faire passer ses bœufs sur un semis de blé ou de colza, il a fallu, bon gré, mal gré, que tous les habitants suivissent le même assolement, et que, par mesure de police, cet assolement devint obligatoire. On a pris jadis l'assolement triennal, et on y reste. Pour le modifier, il faudrait une décision du conseil communal. Mais, comme, en vertu même de la nature du progrès, les hommes de progrès sont toujours en minorité, et comme une majorité de paysans se décide rarement à changer son mode de culture sans avoir vu, de ses yeux vu, le succès des nouveautés, et que par le *flurzwang* la minorité est empêchée de faire voir, il est difficile de sortir des vieilles ornières. Aussi les assolements alternes établis par communes sont-ils rares. Il vaut mieux rompre l'inertie en la désorganisant et en rendant à chaque propriétaire le libre usage de sa propriété par un nouveau partage des terres.

Cette question de *la réunion des parcelles* (*arrondirung, commassation, consolidation*) occupe beaucoup les économistes et les gouvernements allemands, et son étude est digne d'intérêt pour la France, qui souffre du même mal dans plusieurs de ses provinces les plus florissantes d'ailleurs. par cette opération, on se propose de donner à chaque propriétaire, en retour de ses parcelles dispersées, un ou plusieurs morceaux de terre d'une valeur équivalente à leur somme. En même

temps que la nouvelle division des propriétés, on trace de nouveaux chemins, de telle sorte que chacun des morceaux de terre puisse être dévesti indépendamment des autres, et que son propriétaire puisse le cultiver à sa guise. On profite souvent du remaniement du territoire pour préparer ou exécuter les travaux d'amélioration qui exigent de l'ensemble : recherches de sources, drainages, correction de cours d'eau, irrigations.

La principauté de Kempten, en Bavière, et quelques communes du Wurtemberg supérieur, qui ont déjà donné au dix-septième et au dix-huitième siècle l'exemple de cette réunion des parcelles, l'ont complétée en transportant les bâtiments d'habitation et de ferme au centre de chacune des propriétés isolées (*Vereinödung*); mais, de nos jours, détruire des villages et rebâtir ailleurs exigerait des dépenses dont l'intérêt serait encore plus considérable que la perte de travail causée par l'éloignement des terres.

Les différents gouvernements de l'Allemagne ont rendu des lois sur la réunion des parcelles : la Prusse en 1821, le grand-duché de Nassau en 1830, le royaume de Saxe et l'électorat de Hesse en 1834, le royaume de Hanovre en 1842, 1853 et 1856, le grand-duché de Saxe-Weimar en 1848, celui de Bade le 5 mai 1856, et le duché de Saxe-Altenberg en 1857. L'Autriche, le Wurtemberg et la Bavière s'en occupent également. Dans le grand-duché de Nassau, plus de cent mille hectares ont été réunis depuis 1830. En Prusse, le nombre dépasse les millions. Dans le pays de Bade, la mise en pratique de la loi a échoué jusqu'à présent devant les préjugés des paysans. La réunion opérée dans la commune de Wieblingen, près de Heidelberg, reste la seule et elle est antérieure à 1856. Ces lois diffèrent par leurs détails, mais elles reposent sur des principes généraux communs.

Si tous les habitants d'une commune étaient d'accord pour échanger et réunir leurs parcelles, l'intervention de l'administration centrale du pays serait inutile. Les lois rendues ont donc pour objet de faciliter les réunions, en les rendant obligatoires pour toute une commune, quand une fraction plus ou moins grande des intéressés les demande. La loi du pays de Bade fixe cette fraction aux deux tiers des propriétaires, à condition qu'ils payent au moins les deux tiers de l'impôt foncier perçu dans la commune. La plupart des autres lois sont moins exigeantes et considèrent la *provocation* comme valable quand ceux qui la font représentent la moitié ou même seulement un tiers de l'impôt. Dans les petits États, le ministre de l'intérieur, dans les grands, un de ses subordonnés, examine et ordonne, s'il y a lieu, de mettre le projet à

exécution. Les différentes lois laissent plus ou moins de liberté à la commune pour la manière d'exécuter. Des experts sont nommés par les intéressés. D'accord avec le géomètre, ils tracent les nouveaux chemins; puis ils classent toutes les parcelles d'après leur produit net, et procèdent aux échanges. Quand il reste des différences, elles sont soldées en argent. Les impôts et les hypothèques passent des anciennes parcelles à celles qui les remplacent. Une des objections les plus fréquentes que les paysans font à ces changements de propriétés, et elle est souvent très-fondée, c'est qu'il est bon d'avoir des terres de diverses natures pour mieux répartir les travaux et les chances que les mauvaises saisons font courir aux récoltes, pour qu'elles forment en quelque sorte entre elles une assurance mutuelle; on tient compte alors de ces différences entre la qualité des sols, et l'on cherche autant que possible à partager chacune de ces qualités entre les différents intéressés. N'omettons pas de dire que, dans le grand-duché de Bade, les échanges de parcelles faits dans le but de les réunir sont exempts de tous droits de mutation et d'enregistrement. Enfin, pour que l'enchevêtrement ne puisse pas se reproduire, les partages ultérieurs à la réunion des parcelles doivent être faits de telle sorte que chacun des morceaux aboutisse à un chemin.

L'exposé des motifs qui précède la loi badoise relative à ces réunions territoriales, cite comme exemple de l'émiettement déplorable dans lequel sont tombées les propriétés rurales dans certaines parties du pays, une commune où sept hectares sont divisés en mille petits morceaux appartenant à soixante-cinq propriétaires. L'application de la loi peut supprimer l'enchevêtrement de ces parcelles et rendre à chacun des soixante-cinq propriétaires environ dix ares en moyenne, en un seul morceau qui aboutira à un chemin et qu'il pourra cultiver, par conséquent, comme bon lui semblera.

Mais ces dix ares suffiront-ils à faire vivre une famille? S'ils ne suffisent pas, le propriétaire, sa femme et ses enfants iront travailler comme ouvriers pour le compte de propriétaires qui ont plus de terres qu'ils n'en peuvent cultiver avec leurs familles, ou dans des manufactures ou ailleurs. Mais s'ils ne trouvent pas d'ouvrage ailleurs, si le pays a moins d'industrie que de bras qui demandent à travailler, si le morcellement des terres est assez général pour qu'il n'y ait pas dans le voisinage de propriétés assez grandes et assez nombreuses pour employer les journées inoccupées de ces propriétaires de dix ares; si, de plus, ces dix ares sont hypothéqués, si les récoltes que la sueur du cultivateur leur arrache ne peuvent suffire à rembourser les termes

échus ou même à payer les intérêts, si l'expropriation les menace, que deviendront ces malheureux ?

Voilà une autre question que l'économiste ne peut négliger, dont la solution dépend tout entière des faits agricoles, et qui est pour ainsi dire spéciale aux bords du Rhin, par les faits nombreux qui s'offrent à l'observation. L'ensemble de la culture du pays de Bade nous a montré une production brute très-grande, mais obtenue avec une dépense, de main-d'œuvre surtout, qui est relativement trop considérable et qu'une modification des assolements et une extension de la culture des fourrages peuvent seules diminuer. Mais voici un petit morceau de terre, seule ressource d'une famille pour travailler et vivre. Comment va-t-elle l'employer ? Évidemment, elle cherchera à en obtenir avant tout ce qui lui est le plus nécessaire : des produits qu'elle peut ou faire servir à ses besoins les plus indispensables, ou vendre immédiatement. Peut-on lui en vouloir ? Les règles agronomiques d'après lesquelles on améliore pour l'avenir ne sont rien pour elle ; il faut d'abord vivre et trouver des ressources pour le présent. Elle tâchera donc d'avoir du blé, des pommes de terre, un peu de chanvre, du tabac, parce qu'il occupe les enfants et que, vendu facilement dès qu'il est sec, il fournit de l'argent pour acheter quelques ustensiles, quelques vêtements ou du bois. S'il y a un pâturage communal ou assez d'herbe le long des chemins, on tient une chèvre ; une vache serait difficile à nourrir, car sur le petit champ il n'y a plus de place pour les fourrages ; et il faudrait avoir de quoi acheter une vache ; c'est tout un capital qui manque. On a donc peu d'engrais. On cherche à y suppléer à force de remuer le sol, pour y condenser les engrais que l'atmosphère verse gratuitement, mais lentement. Cela ne suffit pas. Malgré tout, la propriété, *trop petite*, représente des journées de chômages qui grèvent la production de frais inutiles, des hommes qui mangent plus qu'ils ne peuvent produire, l'inaction involontaire, la misère, la faim, les dettes, l'expropriation, et, à la fin, l'émigration.

Mais qu'est-ce qu'une propriété *trop petite* ? L'économiste Rau cite une propriété des environs d'Heidelberg qui fut partagée, il n'y a pas bien longtemps, une trentaine d'années, entre trois frères, et qui, après ce partage, donna à chacun des trois frères plus de récoltes que l'ensemble n'en donnait au père. Aujourd'hui encore, pendant qu'on déplore d'un côté de la Forêt-Noire l'excès du morcellement, on se plaint de l'autre côté, dans la haute Souabe, de la dimension trop grande des fermes. Ici la terre manque au travail ; là c'est le travail

qui manque à la terre. Ainsi donc, ce qu'on appelle une propriété trop petite varie avec le temps et les lieux.

L'histoire de l'agriculture badoise nous a déjà montré comment le rapport entre le sol et la somme de travail qui peut et qui doit s'y dépenser, change avec l'accroissement de la population, avec les débouchés et avec les progrès de l'art. En parcourant l'Allemagne, dans la suite de ces études, nous verrons comment ce rapport varie et doit varier avec la nature des terres, des climats et des cultures que ces circonstances physiques, combinées aux conditions économiques, rendent le plus profitables. Le jardinage, la vigne, les cultures arbustives et industrielles exigent beaucoup de main-d'œuvre. Elles sont donc faites d'autant plus économiquement que le cultivateur est plus directement intéressé à leur produit et emploie moins de salariés; par conséquent la petite culture leur convient. Les céréales demandent moins de main-d'œuvre, les fourrages et les animaux encore moins; leur production permet davantage les grandes fermes, elle gagne plus par l'économie de bras et de frais généraux qu'elle ne perd par une surveillance moins immédiate. De plus, chacune de ces cultures emploie d'autant plus de main-d'œuvre que le sol est plus cher relativement au travail. Ainsi, la petite culture convient aux productions qui font la richesse principale de la vallée du Rhin, et qui ont permis à la population d'atteindre un si grand développement. Ainsi s'explique pourquoi, il y a trente ans environ, certaines propriétés gagnaient à être divisées. Mais aujourd'hui beaucoup d'autres le sont trop. Où est la limite?

Il est impossible d'en fixer une. La même surface peut être trop petite quand le sol est mauvais, l'exposition ou le climat défavorables, quand elle est située dans un district pauvre en débouchés; ou elle peut être d'une dimension convenable, quelquefois trop grande, lorsque le fonds est fertile, que la position permet de cultiver la vigne, ou la proximité d'un marché de faire des légumes. Ce qui suffit, étant libre d'hypothèques, entre les mains d'un homme intelligent, avec une famille qui peut et qui sait travailler, devient insuffisant par les dettes, l'ignorance, la maladie, tantôt par le petit nombre, tantôt par le grand nombre des enfants. Telle propriété était au-dessous de la limite qu'avaient proposé d'établir certains législateurs, et tout à coup une découverte, comme le drainage, ou celle d'une marnière dans le voisinage, ou le passage d'un chemin de fer, la met au-dessus. Telle autre laisserait mourir de misère un propriétaire incapable de trouver à employer ailleurs ses journées perdues, qui devient un puissant secours, le plus inappréciable stimulant de l'économie et de la mora-

lité, une vraie caisse d'épargne pour l'ouvrier d'une manufacture voisine. Néanmoins, plusieurs gouvernements allemands, entre autres ceux de Bavière et de Nassau, ont tenté de résoudre ce problème insoluble, cette quadrature du cercle de l'économie rurale; mais l'expérience n'a pas été favorable à leur solution arbitraire. Le grand-duché de Bade ne les a pas imités. Il n'a pas fixé de limite. Il considère l'émigration comme le seul remède rationnel; et, comme l'État aide les communes à secourir leurs pauvres quand elles ne peuvent le faire toutes seules, il les aide aussi à payer le voyage à ceux qui sont disposés à émigrer sans en avoir les moyens. Ces mesures exceptionnelles ont été prises après les mauvaises récoltes de 1846 et 1847, et maintenues après la révolution de 1848.

On a souvent accusé le Code civil français d'avoir laissé sur les bords du Rhin, avec sa loi sur les successions, les germes de cet émiettement outré du sol. Mais il a été facile de constater que là, comme dans certaines parties de la France, les propriétés étaient déjà très-morcelées à la fin du siècle dernier. L'émigration elle-même date de très-loin. Elle se dirigeait autrefois non pas vers l'Amérique, mais vers l'intérieur de l'Allemagne. Sous ce rapport, comme par l'état de la propriété et de la culture, le Palatinat du Rhin ressemble beaucoup aux Flandres. Il y a donc dans les conditions sociales et physiques qui règlent les systèmes de culture, plus de puissance que dans les lois pour déterminer l'étendue des exploitations rurales. Cependant les dispositions législatives peuvent ou renforcer ou contre-balancer le courant naturel qui porte les fermes soit à se restreindre, soit à s'agrandir. Si le régime anglais tend à arrêter le morcellement, le régime français le favorise, et la législation la plus conforme au développement normal de la production agricole est peut-être celle de certains États américains, qui laisse au père de famille la liberté de tester comme il veut, et ne fait les parts égales que quand il n'y a pas de testament. Du reste, il est de nombreux accommodements avec le Code civil français. Il laisse lui-même une certaine marge au testateur. Les enfants peuvent renoncer à un partage qui les appauvrit tous également. Enfin l'association volontaire des petits propriétaires entre eux, comme dans les fruitières du Jura, peut diminuer les frais et donner à la petite culture tous les avantages de la grande, sans lui enlever les jouissances de la propriété indépendante et l'influence si bienfaisante de l'œil du maître, ou, mieux encore, des bras du maître.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas seulement la division des héritages, c'est aussi et beaucoup plus les achats inconsidérés et les dettes qu'ils

entraînent après eux qui amènent la ruine des cultivateurs. Les paysans badois ont, comme les paysans alsaciens, une passion irréfléchie de la propriété. La concurrence qu'ils se font entre eux élève le prix des terres à un taux qui n'est plus en rapport avec leur produit. Cela provient encore de la surabondance de la population et du travail. Pour un homme qui n'a pas d'ouvrage pendant une partie de l'année, rien n'est trop cher. Il ne tient aucun compte du travail qu'il dépensera. Qu'en ferait-il ailleurs? Il achète pour s'occuper. Le produit brut est pour lui du produit net. Ainsi les propriétés se vendent d'autant plus cher qu'elles sont plus petites. Tout cela serait très-bien, si l'achat était soldé immédiatement en argent comptant. Mais comment prélever sur le produit d'un sol aussi coûteux le nécessaire pour vivre et un excédant pour payer l'intérêt d'une dette, souvent un intérêt de 7 ou 8 pour 100 au plus?

Presque tout le commerce des terres et du bétail est entre les mains des Israélites. Ces marchands juifs forment en quelque sorte une immense association qui couvre de ses réseaux le sud de l'Allemagne, le nord de la Suisse et l'est de la France. Dans ces contrées, le paysan n'aime pas le commerce. Il n'y montre aucune aptitude et diffère bien en cela du Normand, par exemple, qui néglige sa culture pour courir les marchés. Le paysan badois laboure ses champs et quitte rarement le petit cercle où s'accomplit son travail journalier. Quand il convoite un morceau de terre et qu'il n'a pas une somme suffisante pour le payer, il ne sait pas où trouver un prêteur. Il est excellent cultivateur, laborieux ouvrier, mais il n'entend pas grand'chose aux affaires d'argent. Quand il a besoin d'une vache, il ignore où il y en a à vendre. Comme ses voisins n'élèvent guère plus que lui, il faudrait aller l'acheter au loin, dans la Forêt-Noire ou dans la Souabe, et c'est beaucoup de frais, beaucoup de temps perdu pour une seule bête. Il vaut mieux s'adresser au juif, qui, du reste, passe souvent dans le village et cherche à le tenter, en lui offrant de lui prêter la somme nécessaire à des conditions, dit-il, très-faciles à remplir, ou à lui vendre à très-bon marché une vache irréprochable. Le cultivateur cède. Il signe un écrit qu'il comprend à peine, puis il redouble d'activité pour tirer de ses nouvelles propriétés les écus qu'il se croyait sûr d'en obtenir facilement. Mais une grêle abîme sa récolte; la vache tarit trop tôt; une maladie arrête le cultivateur; et, quand le juif revient pour réclamer ce qui lui est dû, cette fois pressant de payer comme jadis il pressait d'acheter, la bourse est vide. On signe un nouveau billet, quelque temps après un autre, et peu à peu le patrimoine tout entier passe en gage.

Au bout de quelques années, tous les fruits du travail opiniâtre et honnête, mais ignorant et maladroit, sont pris dans les filets du commerce astucieux, et le pauvre paysan est exproprié. J'ai connu des villages que cette maladie de la terre a dépeuplés comme un choléra. Quand la plus grande partie des propriétés est tombée ainsi entre les mains des marchands, leur prix baisse. La maladie a trouvé sa force curative en elle-même. Mais les anciens propriétaires sont en Amérique ou morts de misère.

Cependant on ne peut contester que les marchands juifs rendent aux agriculteurs des services très-réels, comme intermédiaires dans des échanges dont le producteur ne peut se passer. La fraternité des coreligionnaires a facilité l'organisation de ce commerce; les relations multipliées qu'ils ont entre eux et l'aide qu'ils se prêtent très-volontiers, l'ont rendu d'autant plus fructueux. Mais, en vertu même de cette espèce de ligue commerciale et financière, ils se sont acquis un véritable monopole contre lequel les paysans, dispersés et attachés à leurs terres par les besoins de la culture, ne se sentent pas la force de lutter. La différence entre le prix d'achat et le prix de vente, qui devrait donner de justes bénéfices à l'intermédiaire, mais laisser également quelque chose au vendeur et à l'acheteur, passe, à l'aide de ce monopole, en proportion trop forte dans les mains du marchand. Les cultivateurs n'ont donc pas tout à fait tort quand ils accusent les juifs de s'enrichir à leurs dépens. Mais la plus grande partie du mal qu'ils leur imputent ne provient que d'eux-mêmes et de leur manie d'acheter à crédit. L'expérience et l'instruction sont les meilleurs remèdes; et, si les lois peuvent faire quelque chose pour les aider à s'émanciper de ce qu'ils attribuent au monopole judaïque, c'est en facilitant le crédit, surtout par la simplification du régime hypothécaire et la liberté dans le taux de l'intérêt.

L'État possède, outre une belle surface de forêts, des domaines ruraux dont le revenu annuel s'élève à un million et quart de francs. Ces domaines sont la plupart affermés, quelques-uns dirigés par des régisseurs. L'administration, qui comprend les inconvénients de l'agriculture de bureau, préfère les affermer quand un but spécial d'intérêt public, comme un haras ou une ferme modèle avec vacherie ou bergerie, n'exige pas une régie directe. Répartis dans toutes les régions du pays, avec un certain nombre de grandes propriétés particulières, ces grands domaines exercent une influence très-bienfaisante au milieu de la petite culture. On appelle *bauerngüter* les propriétés des paysans qui participent eux-mêmes à la culture de leurs fermes. Beaucoup de

ces paysans sont très à leur aise, quand même ils tiennent les cornes de leur charrue, et, par leur intelligence, leur instruction, leur travail, leur loyauté et leurs mœurs patriarcales, ils forment le noyau solide de la belle population badoise. Puis viennent les petits paysans, ceux qui n'emploient ni domestiques ni ouvriers; et la misère dont nous avons parlé n'apparaît que comme un mal local dans un corps plein de vigueur et de santé, quand la propriété est par trop petite ou quand elle est obérée de dettes trop lourdes. Sur les propriétés de moyenne grandeur, on trouve encore des fermiers dont les baux, transmissibles à plusieurs générations ou à perpétuité, se rapprochent, par la sécurité et la durée de la jouissance, de la propriété réelle, mais ne permettent pas, comme elle, la division des terres; et, à ce dernier point de vue, leur action a été souvent salutaire. Parmi ces baux, les uns peuvent se transmettre à trois générations successives et même s'aliéner, moyennant un faible droit de mutation (*laudemium*) payé au propriétaire. Ordinairement, le dernier héritier revend son droit, qui se perpétue ainsi dans une série de fermiers à vie, et s'arrête seulement quand l'un d'eux vient à mourir avant d'avoir pu vendre à son tour. D'autres (*schupflehen*) ne peuvent passer qu'à la veuve et à deux enfants. Dans d'autres encore, qui sont les plus favorables aux progrès de la culture, on n'a pas fixé le nombre des générations, mais l'ordre suivant lequel ils doivent se transmettre sans limite de temps, tantôt seulement aux mâles, tantôt à des collatéraux; quelquefois le fermier a la faculté de déterminer cet ordre par testament. La transformation de ces baux héréditaires en propriété complète se fait peu à peu, en même temps que le rachat de toutes les redevances féodales, dîmes, corvées et droits de vaine pâture. L'Allemagne tout entière est occupée à cette réforme. Le grand-duché de Bade l'a commencée dès 1830. Depuis cette époque jusqu'en 1857 environ, quatre-vingt-six millions de francs, dans lesquels l'État est entré pour près de la sixième partie, ont été employés au rachat de ces derniers vestiges de la féodalité; et aujourd'hui la propriété a pris, à l'aide d'un système équitable de compensation pour les droits réels des anciens propriétaires, le caractère absolu qu'elle a acquis subitement en France après la célèbre nuit du 4 août 1789. Ces droits et dîmes, basés la plupart sur les besoins et les rendements moyens de l'assolement triennal avec jachère et vaine pâture, culture qui convenait au moyen âge, avaient aussi contribué à retarder l'adoption des assolements alternes qu'exigent les temps actuels. Il est vrai que, depuis assez longtemps, la plupart des communes avaient racheté les droits les plus onéreux, ceux de vaine

pâturage ; et c'est ainsi qu'elles ont pu utiliser leur jachère par les plantes sarclées et soumettre leurs biens communaux (*allmende*) à la culture. Généralement, elles ont partagé ces derniers entre les bourgeois, et pour que les parcelles ne devinssent pas trop petites, elles en ont limité le nombre. Les jeunes gens sont obligés d'attendre la mort des anciens pour les remplacer par rang d'âge dans la jouissance de leur part. A Wieblingen, par exemple, chaque part se compose d'un hectare et demi, mais l'usufruitier verse par an dix-sept francs à la caisse communale.

Peu de pays ont eu autant à souffrir de la guerre. D'abord, celle de trente ans, qui désola toute l'Allemagne depuis la Baltique jusqu'au lac de Constance, ensuite les campagnes de Louis XIV, puis celles de la République et de l'Empire, et, en dernier lieu, la révolution de 1848, ont tour à tour détruit une partie des éléments de production accumulés sur les rives du Rhin par le travail de longues générations. Aujourd'hui encore, les impôts sont aggravés par les dettes que le grand-duché de Bade a contractées en 1813 et 1849. Mais la race qui l'habite ne se laisse pas facilement décourager, et le sol est fertile. Le maréchal de Gramont, celui que Boileau a peint dans sa fameuse épître sur le passage du Rhin, traversant le fleuve à la tête des régiments de Louis XIV, raconte dans ses Mémoires que, dix ans après le traité de Westphalie, il visita les campagnes qu'il avait contribué à dévaster, et qu'alors déjà toutes les traces de la guerre avaient été effacées sous une culture florissante. Les paysans du Palatinat, que les autres Allemands accusent, il est vrai, d'être un peu hableurs, aiment à répéter qu'à l'époque des guerres de la République un des leurs bêchait son champ sous le feu d'une batterie, protégé par un gabion qu'il avait monté sur des roues et qu'il poussait devant lui à mesure que l'ouvrage avançait.

La partie la plus riche et la plus belle en même temps du grand-duché de Bade, s'étend au pied des montagnes de la Forêt-Noire, le long de la route qui relie les principales villes situées aux issues des vallées, et que le chemin de fer, tracé d'après les mêmes considérations économiques, suit aujourd'hui en ligne presque parallèle. D'un côté s'élèvent, au-dessus des vignes et des arbres fruitiers, les forêts de la montagne, couronnées par les ruines des vieux châteaux du moyen âge. De l'autre s'étend une vaste et riche plaine, au milieu de laquelle serpente le Rhin, et qui se termine à l'horizon par le relief vaporeux des Vosges. Les villages succèdent aux villages, presque tous formés par les longues files des corps de fermes (*baudernhöfe*), dont la cour

intérieure s'ouvre sur la grande route. La charpente de la maison d'habitation se dessine en lignes foncées sur les murs blanchis; la vigne, les abricotiers et les rosiers les recouvrent en partie; et, en automne, des guirlandes de maïs et des feuilles de tabac sèchent sous le large auvent des toits. Les fenêtres, à petits carreaux ronds enchâssés dans une bordure de plomb, propres et reluisantes, portent elles-mêmes sur leurs encadrements des vases de fleurs (le cactus à fleurs rouges est le favori des Badois), et témoignent ainsi au voyageur que le goût du beau s'allie à celui de l'utile chez les rustiques habitants de ces demeures. Souvent le grand pignon de la maison est surmonté par un nid de cigognes qui porte, suivant la croyance populaire, la fécondité dans les ménages. Les écuries et les granges forment les autres côtés de la cour, avec un hangar pour les chars et les instruments d'agriculture, et, dans les grandes communes, qui cultivent beaucoup le tabac, un séchoir où l'on pend les feuilles enfilées sur des cordons. Le fumier, cette source première de la richesse du cultivateur, qui fait sortir la vie de la mort, et par lequel la vie renaît de ses propres débris, n'est pas encore soigné avec le respect des Chinois, ni avec l'amour des Bernois; mais il est ordinairement accompagné de l'indispensable réservoir à purin, et ce jus précieux est conduit dans les champs, et répandu sur les récoltes croissantes à la manière des Flamands. Les jardins et les vergers entourent le village d'un bosquet de fleurs et de fruits, fécondés par les eaux fertiles que les pluies et les fontaines y amènent. Les cultures sont plus loin : sur les pentes les plus roides et les mieux exposées, la vigne; à mi-côte, les céréales avec les plantes fourragères et industrielles; et dans les parties les plus basses, les prés. Dans cette zone des collines, toutes les conditions favorables à une riche agriculture se trouvent réunies : moyens de production dans un sol excellent, sous un ciel propice, et débouchés dans le voisinage des villes. Aussi est-ce là que se trouve la population la plus serrée. Beaucoup de communes ont plus de trois habitants par hectare, et cependant la main-d'œuvre s'y paye mieux que dans la plaine et la montagne. La propriété y est aussi plus divisée. Avec deux hectares environ, dont un tiers en vignes, tabac, houblon ou cultures maraîchères, un tiers en céréales, et un tiers en fourrages, une famille peut vivre dans l'aisance. Ceux qui ont moins travaillent à la journée chez ceux qui ont plus, ou trouvent à compléter leurs moyens d'existence en s'occupant dans les villes. Dans deux communes des environs de Heidelberg, sur lesquels Rau a donné une statistique assez détaillée, un tiers des propriétaires avait moins d'un hectare et demi,

un tiers entre un et demi et huit hectares, un tiers plus de huit hectares. Souvent la pelle remplace la charrue dans les labours. Quand il y a besoin d'attelages, le petit cultivateur se sert ordinairement de ses vaches, tandis que le riche paysan est fier de conduire une belle paire de chevaux. Malgré cette division extrême des terres, le bétail est plus nombreux que dans la plaine. On compte en moyenne une tête de gros bétail par hectare, et la plaine en a moitié moins; cela vient de ce que le lait se vend plus facilement, et surtout de ce que les vignes et les cultures industrielles ont besoin de beaucoup de fumier, et remboursent largement les sacrifices que l'on fait pour s'en procurer; mais comme les fourrages fournis par ces petits domaines ne suffisent pas, on en achète dans la plaine, et, d'un autre côté, on a recours à la litière que fournissent les bois de la montagne. C'est ainsi que les trois zones se prêtent leur appui; mais celle du milieu, qui est la moins éloignée des deux autres, y gagne le plus; elle achète à la plaine des fourrages, de la paille, des céréales; elle emprunte aux pâturages de la montagne les fromages et les jeunes vaches qu'ils ont élevées, à ses forêts du bois de chauffage et de la litière, et quand le travail presse, des ouvriers; en retour, elle leur vend du vin et des fruits. Il est difficile d'indiquer un prix moyen des terres; il y en a qui ne vont pas à mille francs l'hectare; les vignes, les bons prés, les terres favorables au tabac ou au houblon, atteignent jusqu'à dix mille francs. Le salaire n'était, il y a quelques années, que de soixante-quinze centimes à un franc vingt-cinq centimes avec nourriture, et un franc vingt-cinq à un franc soixante-quinze sans nourriture pour l'été. Il tend à augmenter, comme partout, à la suite de l'établissement des chemins de fer.

Cependant la culture de la vigne pourrait faire encore de grands progrès; son produit n'est que de vingt hectolitres par hectare, et la plupart des vins sont de qualité inférieure. Il y a quelques bons crus de blanc et surtout de rouge, ainsi l'Affenthaler; mais il faut se garder de confondre ces vins avec les vins du Rhin proprement dits, qui se récoltent au delà de Mayence, dans le Rheingau. Beaucoup de vignerons pourraient améliorer le choix de leurs cépages et leur mode de culture, en imitant ce qui est pratiqué précisément dans les environs de Mayence. Les vignes situées en plaine ou sur des coteaux mal tournés, celles qui regardent les bonnes, comme on dit, devraient être remplacées par d'autres cultures; cela se fait à mesure que le produit de ces autres cultures augmente de valeur. Ainsi, dans ces dernières années, on a arraché un assez grand nombre de mauvaises vignes pour y établir des houblonnières.

C'est la plaine qui profite le moins de ces échanges mutuels. Elle vend non-seulement des produits, mais des moyens de production, des fourrages; elle le pourrait sans danger, si elle avait une surabondance de prés irrigués, mais nous avons vu qu'elle n'est pas dans ce cas. Du reste, la proportion des prés varie beaucoup d'une commune à l'autre, l'une a trop, l'autre n'a pas assez. Les cultures varient également avec le sol; mais le type le plus général est l'assolement triennal plus ou moins obligatoire et plus ou moins amélioré. Dans sa forme la plus intensive, la sole qui servait jadis de jachère porte du tabac, des pommes de terre, des fèves, des betteraves, du maïs pour graines ou pour fourrage; le blé d'hiver est suivi par une récolte dérobée de raves, de vesce ou de tabac; et, après la céréale d'hiver, on sème également des raves qui se développent pendant les mois d'automne et fournissent un utile auxiliaire pour la nourriture du bétail. Quand l'assolement permet des fourrages, on remplace le blé d'hiver par l'orge, et l'on y sème le trèfle ou la luzerne. Ici la propriété est moins divisée qu'au pied de la Forêt-Noire; car une famille ne peut pas vivre sur un espace aussi restreint que dans cette région privilégiée. Les salaires sont aussi moins élevés. La limite du morcellement est plus rapprochée et appelle plus tôt la translation des agents du travail dans des lieux où ils peuvent s'employer avec plus d'avantage. L'incurie conduit plus vite à la misère, et l'émigration est plus fréquente, quoique le chiffre de la population soit moins fort. Ici également on n'élève guère de bêtes à cornes; on les achète dans la Forêt-Noire, dans l'Odenwald ou dans le Wurtemberg. On tient des vaches à lait et on engraisse des bœufs. Mais le paysan badois aime beaucoup les chevaux; il en élève et il est secondé dans cet élevage par le gouvernement, qui lui fournit d'excellents étalons. Malheureusement les pâturages font défaut; les poulains accompagnent souvent leur mère et trotillent autour d'elle pendant qu'elle laboure ou fait des charrois; mais ils passent le reste du temps dans les écuries, et ainsi ils ne peuvent pas prendre une grande vigueur. Leur nourriture, qui se compose d'une portion trop forte de racines et trop faible de grains, contribue à entraver leur développement. Les moutons ne se trouvent que sur les grands domaines : ce sont, ou des races à laine fine, ou des races croisées avec les bonnes souches anglaises afin de leur faire produire plus de viande. Les biens de la famille grand-ducale, qui furent longtemps sous la direction intelligente de M. d'Ellrichshausen, ont de beaux troupeaux; sur quelques-uns d'entre eux, on élève des chevaux remarquables, et, pour leur fournir des pâturages, les terres

ont été divisées, suivant l'usage de la Grande-Bretagne, par des haies, et assolées de manière que les fourrages prédominent.

Le pays de Bade a une école d'agriculture à Hochburg, près d'Emmendingen, et une école d'horticulture à Carlsruhe. De plus, l'enseignement de l'économie rurale n'est pas négligé dans les universités allemandes. Elle trouve sa place dans les études (*cameralwissenschaften*) qui forment les administrateurs. A Heidelberg, le célèbre professeur d'économie politique Rau a fait des travaux importants sur les rapports de cette science avec l'agriculture. Le jardin botanique, dirigé pendant longtemps par M. Metzger, renferme une riche collection de plantes agricoles qui a servi de base à un ouvrage remarquable de M. Metzger sur la botanique agricole. Un homme qu'il ne faut pas oublier quand on parle des progrès de l'agriculture badoise, c'est M. de Babo, qui a exercé une influence considérable par ses écrits et par ses exemples.

Comme une des richesses les plus importantes du grand-duché de Bade est le tabac, quelques détails sur la culture et sur l'importance commerciale de ce produit, qui trouve tant de consommateurs en Allemagne, qui est presque devenu un des éléments du caractère national, et qui emploie dans le monde entier une si grande masse de travail à la satisfaction d'un besoin complètement factice, ne seront pas déplacés. Le tabac, importé d'abord dans le Portugal, et de là en France par Nicot, fut introduit en Allemagne vers la fin du seizième siècle, mais comme plante médicinale. Sa culture se borna longtemps aux jardins, et c'est seulement pendant la guerre de trente ans que les bandes wallones et anglaises qui servaient dans les armées belligérantes répandirent l'usage de fumer. On prétend que les premières pipes dont l'histoire garde le souvenir furent trouvées dans les décombres du château de Heidelberg, après son sac par les troupes de Louis XIV. Les premières pipes en Allemagne! on devrait les garder comme monuments. Pour nous, agriculteurs, elles marquent l'époque où le tabac entra dans la grande culture. Ses débouchés ne tardèrent pas à augmenter. Les tabagies célèbres du roi de Prusse, père du grand Frédéric, montrent à quel point ils étaient arrivés dès la fin du dix-septième siècle. Aujourd'hui les Allemands consomment en moyenne trois livres de tabac par tête et par an. Ils ne sont surpassés que par les Hollandais, qui vont à quatre livres. Les Turcs eux-mêmes se contentent de deux livres et demie. Les Français et les Anglais sont à la même ration, une livre par tête. Le Zollverein produit environ les cinq huitièmes de ce qu'il consomme.

Les guerres de l'indépendance américaine et plus tard le blocus continental favorisèrent beaucoup l'extension de la culture du tabac en Allemagne, parce qu'ils diminuèrent la concurrence que lui font les tabacs des colonies. Cette culture a pris naissance dans le Palatinat badois. De nos jours le pays de Bade est encore, dans le Zollverein, l'État qui, relativement à sa surface, produit le plus de tabac : en moyenne cent vingt mille quintaux par an. On a prétendu quelquefois que le tabac diminue de qualité quand on le cultive pendant longtemps dans le même sol. Plus, au contraire, le sol est riche en débris organiques des vieilles fumures, plus les feuilles deviennent belles et sont recherchées par les acheteurs. Le prix moyen du quintal, qui était de dix-sept à trente francs il y a une dizaine d'années, atteint maintenant vingt-trois à trente-huit francs, et quelquefois quarante; ce qui provient en grande partie de l'amélioration de la qualité. Le tabac se cultive ordinairement dans la jachère de l'assolement triennal; mais là où la culture est libre, il revient quelquefois tous les deux ans, alternant avec le blé; et plusieurs cultivateurs badois commencent à adopter l'usage hollandais de lui affecter, comme au chanvre, une pièce de terre spéciale où il est planté toutes les années. Quelques communes en font en si grande abondance qu'il ne leur reste plus assez de place pour les fourrages; elles achètent du fumier pour le tabac, comme les vigneronns en achètent pour la vigne. Une telle extension de la culture du tabac amène les mêmes conséquences que celle de la vigne, quand elle est trop exclusive. Dans les années défavorables, le petit cultivateur qui n'a pas d'économies et qui ne produit pas lui-même les denrées les plus nécessaires à son existence est très-misérable. La culture du tabac demande des soins minutieux et continuels; on le sème sous couches, on laboure le champ à la pelle, on le transplante, puis on l'arrose avec du légier, enlève les têtes et les bourgeons, cueille les feuilles une à une, les enfle en guirlandes, les suspend dans les séchoirs, et, quand elles sont sèches, on les met en paquets pour les livrer à l'acheteur; c'est plus d'ouvrage encore que pour la vigne. M. de Babo estime à quatre cent trente francs par hectare les frais de culture, et il ajoute un renseignement qui explique pourquoi cette production trouve tant de faveur auprès du petit cultivateur : sur ces frais, presque les trois quarts sont de main-d'œuvre, et cent cinquante-six francs représentent des travaux que les enfants des cultivateurs peuvent faire. Le produit est souvent de trente quintaux à l'hectare. Au prix de trente francs le quintal, cela donne neuf cents francs comme produit brut et quatre cent soixante-dix francs comme produit

net. Un hectare de tabac peut donner au petit propriétaire près de huit cents francs en argent comptant, prix de ses journées et de celles de sa famille.

Dans la troisième zone, dans la montagne de la Forêt-Noire et les ravissantes vallées par lesquelles elle envoie ses eaux à la plaine du Rhin, nous trouvons les forêts, les prairies, et des systèmes de culture qui diffèrent complètement de ceux de la plaine. Sur les plateaux les plus élevés et sur les ballons, dômes arrondis qui caractérisent les grès de la Forêt-Noire comme ceux de nos Vosges françaises, ce sont des pâturages permanents avec des chalets. Plus bas, c'est une culture demi-pastorale : les terres restent pendant un nombre d'années plus ou moins prolongé en pâturage ; puis on les rompt, on les écobue, c'est-à-dire qu'on brûle une partie des gazons pour hâter, par le mélange de leurs cendres, la décomposition des matières végétales surabondantes ; puis on les laboure et on les enseme. On commence ordinairement par des choux ou des raves, ensuite vient le seigle, puis le lin ; on revient avec des pommes de terre, du seigle, et l'on finit par deux années d'avoine avant d'y semer du trèfle et des graminées, converties en foin pour la provision d'hiver pendant les premières années et employées aux pâturages d'été pendant les suivantes. Ce système de culture, que les Allemands appellent *koppelwirtschaft* dans le nord, et *egartenwirtschaft* dans le midi, se retrouve dans les parties les plus élevées et dans les parties les plus basses de l'Allemagne ; dans la Forêt-Noire et les Alpes d'un côté, et sur les bords de la mer Baltique et de la mer du Nord de l'autre. La cause principale qui l'a fait adopter est l'humidité atmosphérique, et la facilité avec laquelle les terres s'enherbent sous l'influence de la vapeur d'eau qui se dégage à la surface des mers et se trouve ensuite condensée sur les hautes montagnes, après avoir répandu sur la plaine et sur les collines des pluies plus rares et insuffisantes pour entretenir la même fraîcheur dans le sol. Par suite de cette loi physique, l'agriculture a pris dès sa naissance des directions complètement différentes dans les pays secs et dans les pays humides. Dans les premiers, elle est partie de la jachère nue et improductive, ou des maigres pâturages sur lesquels les moutons seuls peuvent trouver une nourriture convenable. Dans les seconds, elle a commencé par des herbages propres à la nourriture des bêtes à cornes, intercalant les céréales et les autres plantes alimentaires ou industrielles en cultures de plus en plus répétées, toujours plus travaillées et plus fumées, à mesure que l'accroissement de la consommation demandait un emploi plus intense des agents naturels, et qu'en même temps les

moyens de travail augmentaient. Cette intervention croissante du travail et de l'art nivelle en quelque sorte les inégalités naturelles; en augmentant la surface des fourrages dans les climats secs, elle ramène peu à peu les deux systèmes à un même type, la culture alterne ou libre.

EUGÈNE RISLER.

VIE ET CARACTÈRE DE KANT¹.

VII.

KANT ET WÖLNER.

Nous sommes forcé de remonter un peu plus haut pour raconter ce conflit aussi triste que surprenant. Il fallut pour le produire des circonstances extérieures de la pire espèce : elles seules pouvaient faire dégénérer en poursuites politiques une discussion purement théologique à son origine.

Sous le grand roi, et sous l'administration intelligente de son ministre, jamais le philosophe de Königsberg n'aurait eu à subir ce qui fut plus tard une conséquence naturelle des changements survenus dans le gouvernement. Frédéric l'unique était mort en 1786. Son successeur, Frédéric-Guillaume II, ne ressemblait nullement au grand roi; d'un esprit mobile, léger, d'une intelligence fort peu royale, il n'eût jamais été par lui-même dangereux pour notre philosophe. Il lui avait même donné, en montant sur le trône, des preuves de bienveillance et d'estime. Il avait envoyé Kiesewetter à Königsberg pour y étudier à sa source la philosophie kantienne. Il était porté au mysticisme et au merveilleux, mais plus par penchant pour l'extraordinaire que par esprit de piétisme, et par le piétisme même, il fut plutôt séduit que converti. Un homme qui admirait Saint-Germain et s'intéressait à Cagliostro ne devait pas être difficile à séduire.

Sous ce roi, la politique prussienne s'abandonna au courant réactionnaire, qui prit d'autant plus de force qu'en France le courant révolutionnaire l'emportait et menaçait le trône et l'autel avec une

¹ Voir la livraison du 31 janvier.

violence toujours croissante. En France, la révolution s'était liée avec les libres penseurs les plus décidés. En Prusse, la royauté fit alliance avec les ennemis passionnés des lumières, et commit la faute de chercher dans l'augmentation du pouvoir clérical une protection contre l'amour des nouveautés politiques.

Deux ans après l'avènement de Frédéric-Guillaume, le ministère Zedlitz tomba; il fut remplacé le 3 juillet 1788 par un théologien fanatique et ambitieux, l'ancien prédicateur Jean-Christian Wölner. L'adjudant général du roi, de Bischofswerder, marchait d'accord avec lui. Ainsi, sous l'impulsion des plus hauts pouvoirs de l'État, s'organisa une campagne contre la philosophie, afin de la chasser de toutes les positions où elle pouvait agir, des chaires de l'enseignement et de la littérature. Peu de jours après l'arrivée du nouveau ministère, le 9 juillet 1788, parut un édit qui enjoignait aux professeurs de théologie de prendre la confession de foi pour règle absolue, et qui menaçait de la perte de leur emploi tous ceux qui penseraient autrement. Ce fut le fameux édit sur la religion, de Wölner. Un second édit, du 19 décembre de la même année, supprima la liberté de la presse. Les écrits nationaux étaient placés sous la censure, ceux de l'étranger soumis à une inspection. Pour assurer l'exécution de ces mesures, on créa, au mois d'avril 1791, une autorité spéciale qui devait inspecter et surveiller tout le domaine de la religion et de l'instruction, conformément à l'esprit de l'édit de religion. Cette autorité, une espèce de conseil clérical supérieur, fut remise aux mains de trois hommes qui s'appelèrent le consistoire supérieur, et qui n'étaient en réalité que les instruments de Wölner; voici leurs noms : Hermes, Woltersdorf, Hilmer. Ils avaient sur tous les emplois de l'Église et de l'instruction le pouvoir le plus étendu; le droit de nommer, d'avancer, d'interdire et de déposer. Tous les candidats, dans l'une ou l'autre carrière, étaient soumis à leur examen : c'était un examen de foi et de conviction. Les prédicateurs et les professeurs déjà en fonctions étaient placés sous leur surveillance et leur censure spéciale; c'était une censure de la foi et des convictions. Ils parcouraient les provinces, inspectaient les établissements d'éducation, prescrivaient les méthodes et les manuels qu'ils écrivaient eux-mêmes, ou qu'ils faisaient écrire par des hommes bien pensants. Quiconque ne marchait pas expressément et de tout cœur dans cette voie, excitait la méfiance de l'autorité inquisitoriale. Il était noté comme « ne pensant pas bien ». Les suspects étaient appelés partisans des lumières, ennemis de la religion, athées. Bientôt on les appela jacobins et démocrates. En 1792 et 1794, les

édits de religion et de censure furent encore plus sévères : tous les libres penseurs devaient être traités comme des séditeux, tous les nouveaux professeurs, sans exception, devaient prêter serment sur les livres symboliques.

Cette époque est celle où les recherches critiques de Kant touchaient au domaine politique et religieux. La « Critique de la raison pratique », qui contient déjà les éléments de la doctrine religieuse de Kant, avait paru l'année même de l'arrivée de Wölner au ministère. La philosophie critique, et avec elle une vive et solide lumière avait déjà pénétré dans les régions les plus lointaines du monde savant ; elle était en train de conquérir toutes les chaires des universités allemandes. Par toutes ses tendances elle se montrait contraire à l'esprit dans lequel le ministère de Frédéric-Guillaume dirigeait l'instruction publique en Prusse, et qui menaçait la liberté des consciences et la liberté de la pensée, non pas dans leurs excès, mais jusque dans leurs racines. Une figure aussi puissante que celle de Kant et de sa philosophie dans le camp ennemi devait exciter les censeurs berlinois, et devenir l'un des premiers sujets de leurs attaques et de leurs rigueurs.

Une lettre de Kiesevetter, de Berlin, qui s'est retrouvée manuscrite dans les papiers de Kant, témoigne que, dès les premiers jours de son entrée en fonctions, Woltersdorf avait proposé au roi d'interdire sur-le-champ à Kant d'écrire davantage. Cependant, l'attaque dirigée contre Kant ne fut pas improvisée avec cette hâte qui plaisait tant à Woltersdorf.

Kant lui-même fournit au zèle pieux de Berlin l'occasion de commencer. En 1792, il avait envoyé au recueil mensuel de cette ville, pour le publier, un écrit sur « le Mal absolu ». Le journal était imprimé à Iéna, mais pour éviter toute apparence de fraude avec la censure de Berlin, il demanda expressément que son travail fût censuré à Berlin même. Hilmer donna la permission d'imprimer, en y ajoutant toutefois, pour tranquilliser sa conscience : « Attendu que les œuvres de Kant ne sont lues que par quelques savants. » Ce travail parut en avril 1792. Bientôt après, Kant envoya à Berlin, pour le même motif et avec la même prière, sa seconde dissertation : « De la lutte du bon et du mauvais principe. » Cet écrit, comme rentrant dans la théologie biblique, fut soumis à la censure commune de Hilmer et de Hermes. Ce dernier refusa le permis d'imprimer. L'autre se joignit à lui et fit connaître par écrit cette décision au rédacteur du recueil mensuel. Sur le recours du rédacteur, on répliqua « que les censeurs n'avaient pour loi que l'édit de religion, et que d'autres explications ne sauraient

être données ». Ainsi, l'écrit ne pouvait paraître dans la revue berlinoise. Cependant, Kant, dont la première dissertation avait été publiée, voulait publier aussi les trois suivantes, qui en dépendaient immédiatement. Le seul moyen, c'était de trouver une faculté de théologie qui examinât le contenu de l'ouvrage et qui consentît à donner l'*imprimatur*. Kant ne voulut pas s'adresser à Göttingen, parce que cette université n'appartenait pas à la Prusse. Il ne pouvait guère s'adresser à celle de Halle, qui venait de défendre la publication de l'écrit de Fichte : « Critique de toutes les révélations. » Il prit le parti le plus court, et soumit ses dissertations à la censure de la faculté théologique de Königsberg. L'autorisation fut donnée à l'unanimité, et les quatre parties parurent, comme un ouvrage complet, sous le titre de « la Religion, dans les limites de la seule raison. » 1793, chez Nicolovius, à Königsberg. Au bout d'un an à peine, une seconde édition devenait nécessaire, tant cet ouvrage de Kant avait fait de sensation. Le tribunal religieux de Berlin ne pouvait voir cela d'un œil tranquille. On saisit l'occasion, longtemps désirée, de prendre enfin des mesures contre l'écrivain.

Le 12 octobre 1794, Kant reçut du cabinet l'ordre étrange que voici : « Par la grâce de Dieu, Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, etc. A notre digne et bien savant cher fidèle, notre salut gracieux. Notre très-haute personne a déjà depuis longtemps vu avec un grand déplaisir comment vous abusez de votre philosophie pour avilir et dénaturer plusieurs des doctrines fondamentales des saintes Écritures et du christianisme, notamment dans votre livre « la Religion, dans les limites de la seule raison » et dans d'autres moindres écrits. Nous attendions mieux de vous; vous devez reconnaître vous-même combien vous manquez ainsi à vos devoirs comme instructeur de la jeunesse, et à nos paternelles intentions pour le bien du pays. Nous attendons de votre part une justification dans le plus bref délai, et nous vous averlissons, si vous ne voulez encourir notre haute disgrâce, de ne plus retomber à l'avenir dans de semblables fautes, mais que vous vous rangiez à votre devoir, qui est d'appliquer votre autorité et votre talent au succès toujours croissant de nos intentions paternelles. En cas de résistance, vous devez vous attendre inmanquablement à des conséquences désagréables. Et sur ce, nous prions, etc.

» Berlin, le 1^{er} octobre 1794.

» Par ordre spécial de sa toute gracieuse Majesté Royale.

» WÖLNER. »

En même temps, tous les professeurs de théologie et de philosophie de l'université de Kœnigsberg durent s'engager par écrit à ne plus faire de cours sur la philosophie religieuse de Kant.

A cette époque, notre philosophe était comblé d'années et de gloire; il avait soixante-dix ans, et le monde entier glorifiait son nom. Quant à l'ordre même qu'il venait de recevoir, il se conduisit avec la plus grande prudence. Il le tint si complètement secret que personne, excepté un ami, n'en eut connaissance, jusqu'au jour où il publia lui-même la chose après la mort du roi. Le changement de principes qu'on exigeait de lui était impossible; une résistance ouverte était inutile, et même contraire à ses sentiments. Le seul parti qui lui restait, c'était le silence. Sur un petit billet, que l'on devait retrouver après sa mort, il écrivit les phrases suivantes qui rendent sa situation et sa pensée, comme dans un monologue : « Désavouer et démentir sa conviction intérieure est une bassesse; mais le silence, dans un cas comme celui-ci, est le devoir d'un sujet; et si tout ce que l'on dit doit être vrai, ce n'est pas pour cela un devoir de dire publiquement toute vérité. »

C'est dans ce sens que Kant répondit à la lettre royale. Il se justifiait des reproches qu'on lui adressait, et montrait qu'ils étaient mal fondés. En réponse à l'avertissement de faire de ses talents un meilleur emploi, il se condamnait lui-même au silence. Il se résigna à ne plus faire de cours sur aucun sujet ayant trait à la religion. « Pour éviter jusqu'au moindre soupçon, dit-il en terminant sa lettre, je tiens pour le plus sûr de déclarer solennellement, en très-loyal sujet de Votre Royale Majesté, qu'à l'avenir, aussi bien dans mes leçons que dans mes écrits, je m'abstiendrai entièrement de toute discussion touchant la religion, soit naturelle, soit révélée. » Ces mots, en très-fidèle sujet de Votre Royale Majesté, contiennent une réserve mentale très-prudente, et qui peut même paraître trop prudente à quelques-uns. Il s'engage au silence tant que vivra le roi. Il a choisi cette tournure avec l'arrière-pensée que, dans le cas où le roi mourrait avant lui (comme il se retrouverait le sujet de son successeur), il rentrerait en possession de sa liberté de pensée.

L'événement justifia la prévision. Kant eut la satisfaction de retrouver la liberté de sa pensée; le roi mourut bientôt après, et, avec Frédéric-Guillaume III, l'esprit royal de tolérance reparut en Prusse. La lutte entre la raison et la croyance, le rationnel et le positif, la critique et le précepte, — ou quelque autre nom qu'on veuille lui donner, — avait valu à notre philosophe, de la part des théologiens, des atteintes très-

sensibles et très-injustes. Il lui importait de voir cette guerre se continuer loyalement et conformément à son but, qui était non d'anéantir l'adversaire, mais de faire avancer la science. Ce n'était pas seulement un procès entre la théologie et la philosophie, mais, vue d'en haut et dans sa généralité, la discussion regardait les rapports des sciences positives et philosophiques, qui se distinguent aussi bien qu'elles se réunissent dans l'ensemble de l'université et dans les facultés spéciales. Entre ces deux grandes divisions de l'esprit scientifique, on pourrait dire entre la droite et la gauche du parlement de la science, il y avait une discussion, justifiable à moitié, à moitié injustifiable. Pour déterminer la limite de ces divisions, Kant écrivit « *la Dispute des facultés* », et dans la préface, il rendit compte de ses débats personnels sous le ministère Wölner. C'est le dernier écrit digne de son talent.

VIII.

DERNIÈRES ANNÉES. PLACE DE KANT DANS L'HISTOIRE.

Le génie puissant de cet homme, soutenu par une inébranlable énergie de volonté, constamment tendu et appliqué aux travaux les plus difficiles, avait maintenu aussi longtemps que possible à son service un corps chargé d'ans et déjà caduc. Le moment vint où l'esprit lui-même étant épuisé, le corps tomba dans un affaissement rapide. Reconnaisant les approches de la caducité, Kant, depuis 1797, s'était retiré de la chaire; peu à peu il cessa tout commerce de société hors de sa maison. A partir de 1798, il n'accepta plus une seule de ces invitations qu'il aimait autrefois : il se renferma dans un petit cercle d'amis intimes. Toujours allait en se rétrécissant la sphère de sa vie; le fardeau des années devenait toujours plus pesant, et il s'occupait encore d'un ouvrage encyclique, que souvent, avec cette préférence d'un vieillard pour le dernier né de ses fils, il désignait lui-même comme devant être son chef-d'œuvre. L'ouvrage avait pour but de montrer le passage de la métaphysique à la physique, et il l'appelait « le Système de la philosophie pure dans son ensemble ». Jusque dans les derniers mois de sa vie, il écrivit avec toute l'assiduité possible. Même sans l'avoir lu, on peut douter que cet ouvrage ait une grande valeur et qu'il contienne beaucoup de pensées neuves et fortes, ordonnées avec méthode, si l'on considère l'état de faiblesse auquel son auteur était arrivé, et si l'on réfléchit en même temps jusqu'à quelles conclusions il avait

conduit la philosophie fondée par lui. On ne saurait comprendre ce qu'il pouvait y avoir de nouveau à ajouter, pour lui-même, au contenu d'une philosophie ainsi fondée. Des hommes compétents, qui ont lu ses amples manuscrits aussitôt après sa mort, ont témoigné qu'il n'était que la répétition de ses précédents écrits, avec l'empreinte de l'épuisement causée par les années. Le manuscrit avait été perdu; on l'a retrouvé depuis. On en a promis la publication; les rapports qu'on en a faits préalablement s'accordent parfaitement sur ce point avec les témoignages plus anciens.

Ce qui consumait Kant, ce n'était pas une maladie particulière, c'était le marasme avec tous ses maux. La mémoire s'éteignait, la force des muscles s'endormait, sa démarche était chancelante, il lui fallut restreindre ses promenades, puis les cesser tout à fait; bientôt il put à peine se tenir debout, et il eut besoin d'une surveillance et d'un soutien. A tout cela se joignait une constante pesanteur de tête, qu'il eut la fantaisie d'attribuer à l'électricité de l'air, comme si ses souffrances provenaient de circonstances extérieures, et non de sa propre caducité. Les sens étaient affaiblis, principalement la vue; il avait perdu l'appétit; il était devenu si faible, qu'il ne pouvait plus même administrer ses affaires, ni compter de l'argent, ni certifier le compte obtenu. Heureusement, il trouva dans son ancien élève Wasianski un ami dévoué qui se chargea volontiers de soigner sa maison. Kant eut à connaître par lui-même, lentement, l'un après l'autre, tous les maux que la vieillesse entraîne avec soi. Lorsqu'il eut accompli sa soixante-dix-neuvième année, le 24 avril 1803, il écrivit sur son agenda ces paroles de la Bible, que peu d'hommes peuvent s'appliquer comme lui : « D'après la Bible, la vie de l'homme dure soixante-dix ans; la plus longue va jusqu'à quatre-vingts, et si elle a eu une valeur, c'est par la peine et par le travail. »

Il ne devait pas achever sa quatre-vingtième année. Après une attaque assez vive, en octobre 1803, il se releva une fois encore pour quelques mois. Les forces se perdaient de jour en jour : il ne pouvait plus écrire son nom, il ne voyait plus les lettres, il oubliait ce qu'il avait écrit; les images de la vie s'effaçaient de son esprit; les mots les plus usuels lui manquaient; il ne reconnaissait plus ses amis, ceux qui le voyaient tous les jours; son corps, qu'il avait souvent appelé en plaisantant « sa pauvreté », avait la sécheresse d'une momie. Il était complètement rassasié et dégoûté de la vie. Enfin la mort secourable le délivra le 12 février 1804.

L'année suivante, s'il eût vécu, Kant aurait pu, comme *docent* de

l'université de Kœnigsberg, célébrer son cinquantième anniversaire. Il avait été contemporain et sujet du grand Frédéric, et par l'esprit il était bien le véritable fils de ce siècle. Le premier écrit qu'il publia en entrant dans la carrière académique : « Histoire naturelle du ciel », il l'avait dédié au grand roi : il dédia au ministre de Sedlitz son ouvrage le plus important : « Critique de la raison pure. » Parmi les célébrités scientifiques que le siècle de Frédéric a vues éclore, il tient le premier rang, et il a un droit incontestable à la place qu'il occupe à côté des capitaines qui entourent à Berlin le monument du grand roi.

Son cycle académique embrasse près de cinquante ans. Quelle quantité de changements prodigieux dans l'histoire du monde pendant cette période ! La guerre de sept ans et ses glorieux résultats, qui élèvent la Prusse au rang des premières puissances de l'Europe ; la guerre de l'indépendance américaine ; les grands ébranlements de la révolution française, qui accomplissait sa première phase dans l'année où notre philosophe mourut, et qui, après tant de transformations, passait de sa dernière forme républicaine sous le consulat au pouvoir absolu de l'empire ! Kant ne fut point le spectateur oisif de tous ces événements. Après ses études philosophiques, rien ne l'attachait davantage que l'histoire du monde politique ; il en suivait le cours avec l'intérêt le plus vif ; avec une sympathie décisive, il embrassa la cause de l'Amérique contre l'Angleterre ; il prit parti plus chaudement encore pour la révolution française. L'étoile de Frédéric commençait à se lever lorsque Kant débuta dans ses études académiques ; il avait accompli sa brillante carrière quand celui-ci commençait la sienne, et les dernières années de notre philosophe ont vu surgir l'astre de Napoléon.

Il n'assista ni à l'épouvantable domination de l'étranger sur le sol allemand, ni à la guerre de l'indépendance. Mais l'esprit de sa philosophie était avec cette guerre, la plus juste de toutes, et Kant, qui avait vu avec tant d'intérêt se fonder l'indépendance de nations étrangères, aurait été des premiers à défendre l'indépendance de sa propre nation contre le joug avilissant de l'étranger.

Pour la guerre en elle-même, il avait une antipathie profonde. Ce qui excitait tout son intérêt, c'étaient les changements dans la forme des États et de leurs constitutions, qui cherchaient à se fonder sur la base des idées de justice. Ses propres idées politiques ont été déterminées en partie par les événements qu'il voyait s'accomplir, et l'on ne saurait les comprendre dans leur couleur particulière, dans leurs contradictions caractéristiques, si l'on ne se représente bien l'influence

puissante que ces événements durent avoir sur un homme aussi impressionnable qu'il l'était pour ces sortes de choses.

Le gouvernement prussien sous Frédéric le Grand, l'indépendance américaine conquise et fondée par Washington, et la France de 1789, ont exercé tour à tour leur influence sur les idées politiques de Kant; sa plus grande sympathie était pour l'État de Frédéric, son aversion pour l'Angleterre. La révolution française fut longtemps le thème favori de ses conversations. Il défendait volontiers l'idée primitive de droit qui en était la base, et c'est sur ce point qu'il était plus sensible aux contradictions, tandis que d'ordinaire il avait beaucoup d'indulgence pour les opinions opposées aux siennes. Il est certain que pour lui la meilleure constitution était celle qui à la plus grande liberté possible unit la plus grande légalité, sans laquelle il ne saurait y avoir de justice. Si la révolution française avait à ses yeux un attrait puissant, par l'idée de droit qu'elle portait en elle-même, elle le repoussait fortement par les faits anarchiques inséparables des débuts de toute révolution. Pour les approuver, Kant aurait été obligé de donner un démenti non-seulement à sa philosophie, mais à son caractère personnel.

IX.

PERSONNALITÉ DE KANT.

Les deux traits principaux dont le caractère de Kant offre l'empreinte jusque dans ses particularités, et qui s'y trouvent développés et réunis à un point extraordinaire, sont le sentiment de l'*indépendance personnelle* et celui de la *plus ponctuelle régularité*. Ajoutons-y la profonde sagacité du penseur, et l'on verra que la philosophie critique ne pouvait trouver aucun caractère qui convînt mieux à son fondateur. Ces deux qualités sont les vertus cardinales de Kant, on les retrouve dans les grandes et les petites choses, et, comme il n'en pouvait être autrement dans une pareille nature, elles dépassent les limites habituelles. Il a pu pousser l'indépendance jusqu'au rigorisme, et la régularité jusqu'à la pédanterie; il se traite, en toutes choses, rationnellement; il ordonne et régularise sa vie comme s'il s'agissait de la raison pure elle-même.

Comme philosophe, il recherche les dernières conditions de l'intelligence humaine, et il y puise les principes qui font la base et la limite de notre savoir. Comme homme, il place sa vie sous l'empire de prin-

cipes qu'il a soigneusement élaborés et qu'il suit scrupuleusement, ainsi qu'une ligne tirée au cordeau. Soumettre à des principes clairement reconnus tous les actes de l'entendement, accompagner chaque jugement de la pleine conscience de sa possibilité et de sa nécessité, tel est le but de la philosophie kantienne. Soumettre également à des principes clairs et précis tous les actes de sa vie, accompagner chacun d'eux de la pleine conscience de sa justice, tel est le plan et la règle de sa conduite privée. Ne rien faire de contraire à son but, déterminer toute action d'après son utilité, et l'exécuter avec la conscience de cette utilité, c'est pour lui un besoin aussi naturel que moral, et qu'il ne saurait se dispenser de satisfaire de tout point. Il est partout, dans sa philosophie comme dans sa vie journalière, l'homme des principes et des maximes. Il n'aurait jamais été ce grand philosophe, s'il n'avait été cet homme jusque dans les moindres détails, et en cela consiste l'indépendance aussi bien que la régularité de sa vie. Il est indépendant parce qu'il s'appuie sur ses propres principes; il est complètement régulier parce qu'il suit ces principes dans tous les cas.

1. — *Indépendance personnelle. — Économie domestique.*

L'indépendance personnelle, dans le véritable sens du mot, n'avait pas été, dans l'origine, une conquête facile pour notre philosophe. Il lui fallut pour l'acquérir de longs et persévérants efforts. Le point où il parvint à la porter nous donne la mesure de la force de son caractère. D'une santé faible, qui lui préparait pour ses travaux d'esprit des troubles et des difficultés de toute sorte, d'une condition de fortune qui ne lui garantissait d'aucune façon une existence indépendante, Kant se trouve d'abord des deux côtés réduit à la dépendance et à l'assistance d'autrui. Il doit donc avant tout acquérir la santé et l'aisance, afin d'assurer son indépendance et la liberté de sa pensée.

Pour vivre de ses propres ressources, pour n'avoir pas besoin de secours étrangers, Kant sacrifia son désir favori, celui de rester à Königsberg; il se fit précepteur, et le demeura neuf années avant d'être en état d'entrer dans la carrière académique. Le revenu qu'il tirait de ses leçons publiques et particulières n'était pas considérable; mais ce que les circonstances lui avaient refusé, il sut l'atteindre par un travail opiniâtre, et surtout par son habile économie domestique. Le principe de ne rien faire de contraire à son but se traduisait dans la vie privée par ne faire aucune dépense inutile; il le suivait avec la plus grande ponctualité, et on peut dire qu'à la lettre il ne dépensait

rien inutilement. Son économie était une véritable vertu, qui, d'après l'Éthique d'Aristote, s'éloigne également de la prodigalité et de l'avarice. Cette vertu, il la mit tout entière au service de son indépendance. Il n'acceptait rien de personne, ne faisait rien faire gratuitement, et ne devait jamais rien. Jamais il n'eut un créancier, et dans sa vieillesse il le répétait avec une juste fierté. A la fin, et de la meilleure manière du monde, il était arrivé à l'aisance; il soutenait généreusement ses parents pauvres, non par des aumônes fortuites, mais par des secours annuels considérables, et, après sa mort, il leur laissa un capital important pour ce temps-là. Jachmann dit de lui : « Dès sa jeunesse, ce grand homme s'est efforcé de s'affranchir de toute dépendance, afin de pouvoir vivre, non pour les hommes, mais pour lui-même et pour son devoir. Il trouvait dans cette indépendance la base de toute la félicité de sa vie, et, déjà dans un âge avancé, il assurait qu'il avait toujours eu plus de bonheur à se priver qu'il n'en eût trouvé dans la jouissance, s'il eût fallu pour cela devenir le débiteur d'autrui. Au temps de son professorat, son unique vêtement était tellement usé, que quelques amis crurent devoir lui proposer, fort discrètement, l'argent nécessaire pour en acheter un autre. Kant, dans ses vieux jours, s'applaudissait d'avoir eu la force de refuser et de porter un habit vieux mais propre, plutôt que le fardeau d'une dette. Il regardait comme le plus grand bienfait de sa vie de n'avoir jamais dû un sou à personne. « J'ai toujours pu, d'un cœur calme et serein, répondre : Entrez ! quand on frappait à ma porte, disait souvent cet excellent homme, car j'étais toujours sûr de ne pas voir paraître la figure d'un créancier. »

2. — *Son régime de vie.*

Le soin et la prudence critiques qu'il apportait à la conduite de ses affaires, il les appliquait avec le même succès à son hygiène. Né sans fortune, il était arrivé à l'aisance uniquement par une sage et constante économie, et il pouvait se vanter de n'avoir jamais eu un créancier. Né faible et même souffrant, il a atteint la plus haute vieillesse, conservé jusque dans les dernières années l'usage et la force de son esprit, et il pouvait dire encore « qu'il n'avait jamais été malade un seul jour, et qu'il n'avait pas eu une seule fois besoin de médecin ». Ce double bien-être corporel et économique était l'œuvre de sa seule prudence; et celle-ci, appliquée à la santé, dépassait encore, s'il est possible, celle qu'il apportait dans ses affaires. Mais, de même que

son épargne ne ressemblait en rien à l'avidité ou à l'avarice, son régime de vie n'avait non plus rien qui sentît la mollesse ni la lâcheté; au contraire, il réglait sa vie entière sur des règles hygiéniques qu'il avait fondées lui-même d'après une observation attentive et constante de son organisation physique. Il étudiait sa propre constitution comme il avait étudié en philosophe la constitution de l'esprit humain. Il observait son corps comme un météorologue scrupuleux observe le temps. Sa règle principale était de se préserver de toute mollesse, c'était le *sustine* et *abstine*. La force morale de la volonté constituait pour lui le meilleur régime, et, à l'occasion, le plus efficace remède. Il employait, si on peut le dire, la raison pure à la fois comme hygiène et comme thérapeutique. C'était une diététique fondée sur la raison pure, et ayant pour but de conserver la vie, de la prolonger, de la garantir des maladies, et même de la délivrer de quelques perturbations malades. Dans ce sens, il dédia à Hufeland, l'auteur de la *Macrobiotique*, un traité inséré plus tard dans sa *Querelle des Facultés*, sous le titre : « *Du pouvoir de l'esprit de maîtriser, par la seule volonté, ses impressions malades.* » Il avait observé et pratiqué sur lui-même cette force salutaire de la volonté. Sa constitution physique aurait pu facilement le conduire à l'hypocondrie. Sa poitrine étroite et plate lui causait de fréquentes palpitations et une oppression constante qu'aucun moyen extérieur ou mécanique ne pouvait soulager. Il n'en fut jamais entièrement délivré, et longtemps ses souffrances le rendirent mélancolique, au point que la vie lui était à charge. Comme il ne lui restait plus aucun autre moyen, il se rendit à lui-même un compte clair de ses propres dispositions, et il prit la résolution salutaire de ne plus s'occuper d'une chose que la pensée elle-même ne pouvait qu'empirer. Là se trouvait précisément le danger de l'hypocondrie. Il conjura ce danger par la seule résolution de ne pas y céder. La compression de sa poitrine était un état mécanique auquel il ne pouvait facilement remédier, mais il fit entrer dans sa tête le calme et la sérénité, il conserva un esprit libre, un caractère ouvert, une humeur enjouée dans la société. Il sut triompher aussi de l'influence perturbatrice d'autres sensations encore plus pénibles, en portant ailleurs son attention avec énergie, jusqu'à ce que la chose ne le touchât plus. C'est de cette manière qu'il dompta même des douleurs goutteuses, qui souvent, pendant ses dernières années, le privaient de sommeil. Il choisissait un sujet de réflexions d'une nature peu excitante, afin de donner une autre direction à son esprit, qu'il y attachait jusqu'à ce que le sommeil vînt. Cette cure morale, il l'employa même

contre le rhume et la toux avec succès. Il résolut fermement de respirer les lèvres fermées jusqu'à ce que l'air pût pénétrer librement dans les canaux engorgés. De même il résolut de ne plus faire attention à l'irritation qui provoque la toux, et il y réussit par une volonté très-forte. Dans les plus petites choses, il appliquait sa méthode sanitaire. Il se promenait seul ordinairement, pour n'avoir pas de conversation à soutenir et n'être pas forcé de respirer les lèvres ouvertes, ce qui l'exposait à des affections rhumatiques, et il lui était très-désagréable de rencontrer quelque connaissance qui prît part à la promenade. Pour ne pas rester sans mouvement dans sa chambre pendant son travail, il avait soin de placer son mouchoir sur une chaise éloignée, afin d'être forcé quelquefois de se lever. Toute son hygiène reposait sur des règles ainsi étudiées avec le plus grand soin : la nature et la quantité des aliments et des boissons, la durée du sommeil, la manière de faire le lit, et jusqu'à celle de se couvrir. Ainsi, il s'était fait son médecin à lui-même, et s'était rendu indépendant de l'art médical. Les remèdes lui étaient contraires, il s'en gardait, excepté pourtant les pilules de Trummer, son vieil ami de l'université; mais les différents systèmes de traitement et les découvertes de la science médicale l'intéressaient extraordinairement. Il approuvait le système de Brown, mais il appelait la vaccine de Jenner « l'inoculation de la bestialité ». Ce qui l'intéressait par-dessus tout, c'était la chimie dans son influence sur la science médicale.

Il ne faut pas se méprendre sur ces soins que Kant prenait de sa santé, quelque minutieux qu'ils paraissent; il était loin de trop aimer la vie et de craindre la mort; mais il observait, il soignait son corps comme un instrument que l'on veut tenir le plus longtemps possible en état de service. Sa santé, pour laquelle la nature avait peu fait, était devenue son ouvrage, son œuvre de prédilection; il n'y avait donc rien d'étonnant s'il lui portait l'intérêt d'un auteur, s'il ne négligeait rien, s'il en parlait volontiers, et s'il trouvait une véritable satisfaction à voir ses soins couronnés de succès; elle était encore pour lui une affaire d'expérience; les soins qu'il y donnait n'étaient que ceux que l'on apporte dans les expériences où l'on veut réussir; il cherchait même à calculer la durée de sa vie d'après les probabilités, et il lisait exactement les tables de mortalité de Kœnigsberg, qu'il se faisait envoyer par l'autorité de police.

3. — *Retraite philosophique.*

Dans ses travaux, qui demandaient un grand recueillement, il ne voulait pas être troublé; il éloignait donc soigneusement tout bruit du dehors; le calme extérieur le plus complet possible faisait aussi partie de cette indépendance dont il avait tant besoin. Un logement, pour lui plaire, ne pouvait être assez silencieux, et comme cette condition n'est pas facile à remplir dans une ville comme Kœnigsberg, il changeait souvent de demeure. Celle qu'il avait prise dans le voisinage du Pregel, était exposée au bruit des navires et des chars polonais; il en quitta une autre parce que le coq du voisin chantait trop souvent; il voulait acheter le coq à tout prix, mais le voisin refusa de le vendre, et Kant fut forcé de déloger. A la fin, il s'acheta une maison modeste, près des fossés du château; mais, là encore, il ne fut pas à l'abri des dérangements extérieurs. Non loin était la prison de la ville, dont les habitants étaient tenus de chanter des cantiques spirituels, pour leur conversion et leur édification; ils chantaient les fenêtres ouvertes, et leurs voix criardes venaient tomber dans l'oreille de Kant. Contrarié au dernier point par ces interruptions incommodes, qu'il appelait « un désordre, une explosion pieuse de l'ennemi », il écrivit à son ami Hippel, premier bourgmestre de la ville, et en même temps inspecteur des prisons, les lignes suivantes, que nous rapportons textuellement, parce qu'elles peignent à merveille la disposition de son esprit dans cette circonstance. « Daignez avoir la bonté de délivrer les habitants du Schlossgraben du vacarme dévot que font, avec leurs voix de Stentor, les hypocrites dans la prison. Je ne pense pas qu'ils eussent droit de se plaindre, comme si le salut de leur âme courait des dangers s'ils étaient forcés de modérer un peu les éclats de leur chant, et de chanter les fenêtres fermées; ils pourraient s'entendre eux-mêmes sans pour cela crier de toutes leurs forces, et ils n'en obtiendraient pas moins du geôlier leurs certificats de piété et de crainte de Dieu, car c'est pour cela qu'ils font tout ce bruit; celui-ci ne les entendra pas moins s'ils se contentent de prier Dieu du ton que les honnêtes bourgeois de cette ville jugent suffisant pour leur propre édification. Un mot de votre part au geôlier, si vous voulez bien l'appeler chez vous et lui donner vos instructions dans ce sens, mettra pour toujours un terme à ce désordre, et soulagera d'une grande incommodité celui au repos duquel vous avez plus d'une fois daigné vous intéresser, et qui sera toujours, etc. »

Mais les chants des prisonniers n'étaient pas seuls à troubler ses méditations. Dans le voisinage, on entendait aussi quelquefois la musique de la danse, ce qui le dérangeait fort, et ce qui n'a peut-être pas peu contribué à son aversion pour la musique, qu'il appelait « un art importun »; jusque dans son Esthétique, il s'est vengé sur elle de ses importunités. Ce n'était pas seulement le bruit, mais tout ce qui dérangeait ses habitudes qui lui était une cause de trouble. A l'heure du crépuscule, il avait coutume de méditer régulièrement, et, comme pour se recueillir profondément, il fixait toujours les yeux sur quelque objet; pendant cette heure méditative, du fond de sa chambre d'étude, il attachait ses regards sur la tour de Lœbenicht, qui s'élevait en face de sa fenêtre. Il ne pouvait exprimer, à ce que dit Wasianski, combien la distance où se trouvait cette tour convenait à ses yeux. Cependant, entre la tour de Lœbenicht et les yeux de Kant croissaient des peupliers dans le jardin du voisin, et peu à peu leurs cimes s'élevèrent si haut qu'elles finirent par lui cacher la tour. Ce trouble apporté dans sa perspective accoutumée émut tellement notre philosophe, qu'il n'eut pas de répit jusqu'à ce que le voisin complaisant lui eut sacrifié la cime de ses arbres. Tout changement dans les habitudes de sa maison, dans l'ordre de sa vie, lui était pénible, et il s'en défendait le plus longtemps possible. Sa vie domestique, les règles qu'il lui avait imposées, semblaient s'être soudées avec son caractère. Quand l'âge l'eut affaibli, il fallut pourtant, dans les dernières années, changer beaucoup de choses, et recourir à des soins étrangers; ce ne fut qu'avec une extrême répugnance qu'il se résigna à cette nécessité. Il avait depuis quarante ans un vieux serviteur qui non-seulement n'était bon à rien, mais encore se conduisait d'une manière indigne; il fallut à Kant de longs combats intérieurs pour se décider à le renvoyer; il y songeait tout le jour, et l'absence de cet homme lui était si pénible, qu'il réunit toute son énergie pour ne plus y penser, et, afin de mieux s'imprimer cette résolution, il écrivit sur une de ces notes qui venaient en aide à sa mémoire : « Oublier Lampe. » C'était le nom de ce serviteur.

4. — *Ordre critique de sa vie.*

Toute sa manière de vivre était réglée sur des principes exacts, et ses habitudes, empreintes d'une régularité mathématique; la journée se divisait de la manière la plus ponctuelle; chaque jour ressemblait à l'autre. Le temps formait son principal avoir, il l'administrait avec la plus grande économie. Le sommeil ne devait jamais lui coûter plus de

sept heures. A dix heures précises il se mettait au lit, il en sortait à cinq heures précises; le domestique était chargé de l'éveiller, et ne devait, à aucun prix, le laisser dormir plus longtemps. Il aimait à lui faire attester que, dans le cours de trente années, il n'avait pas une seule fois manqué de se lever au temps marqué. Les premières heures de la journée étaient en grande partie consacrées aux leçons. A sept heures sonnantes, Kant sortait de son cabinet d'étude pour se rendre à la salle des cours. Les leçons duraient ordinairement jusqu'à neuf heures; il revenait alors à sa table de travail, il rentrait dans son intérieur commode, et reprenait l'un après l'autre les travaux scientifiques, les écrits destinés à l'impression. Il travaillait sans interruption jusqu'à une heure, puis venait le dîner; c'était pour lui l'heure de délassément la plus agréable et la plus féconde; il aimait les plaisirs hospitaliers de la table; de tous les plaisirs sensuels, c'étaient ceux qu'il préférait, les seuls auxquels il donnât quelque soin. Il ne faudrait pas pour cela faire de cet homme si simple un gourmand raffiné; il n'avait pas pour sa table plus de recherche que pour aucune autre chose; mais dans la mesure modeste de la vie bourgeoise, il aimait la table, et y consacrait même assez de temps. Dans le *cœnam ducere*, il suivait volontiers l'exemple des anciens épicuriens. Naturellement, ce n'était point le repas qui lui coûtait tout ce temps, car il restait ordinairement trois heures à table, et quelquefois même cinq, mais la société avait de la sorte plus de charmes pour lui. C'est à ce moment qu'il devenait causeur et communicatif. Il avait le don d'une conversation variée, intéressante, instructive sur tous les sujets possibles, et il était un hôte aussi aimable chez lui que bienvenu ailleurs. Dans ce joyeux compagnon de table, qui savait parler à chacun de ce qui l'intéressait, qui causait avec les femmes de cuisine de d'art culinaire, personne n'eût soupçonné le plus profond penseur de son époque. Jusqu'à l'âge de soixante-trois ans, il passait ce temps à l'hôtel; plus tard, lorsqu'il eut une maison à lui, il invitait chaque jour quelques-uns de ses bons amis, et ces convives de Kant ne jouèrent point dans sa vie un rôle peu important. Il apportait à ses repas le soin critique, l'ordre systématique qu'il étendait à tout; tout y était examiné, rattaché à une règle pour l'harmonie générale, le choix des mets, celui des invités et leur nombre, le sujet d'entretien, même la forme et le moment de l'invitation. Jamais moins de trois convives, jamais plus de neuf; sa société ne devait avoir « ni moins que le nombre des Grâces, ni plus que celui des Muses ». Au repas succédait constamment, après une courte pause, une promenade régulière qui durait

environ une heure, quelquefois davantage, lorsque le temps était favorable. D'ordinaire il se promenait sur un chemin appelé depuis le *chemin du philosophe*; il marchait presque toujours seul, à pas lents, l'un et l'autre par soin de sa santé. Les heures du soir, il les donnait à la lecture dans sa chambre, celles du crépuscule à la méditation. A dix heures son ordre du jour était épuisé. Il n'était pas facile de le faire sortir de cette ornière journalière, et si jamais, par hasard, il lui arrivait de faire, malgré lui, infraction à ces règles, il se tenait en garde contre une récidive et inscrivait parmi ses maximes « d'éviter à l'avenir toute occasion semblable ». Alors cette loi ne souffrait plus aucune exception : en sorte que sa formule générale et sévère offrait souvent un contraste comique avec la minutie et la bizarrerie de ses applications. Jachmann en rapporte un exemple assez frappant. « Un jour, Kant revenait de sa promenade habituelle, et au moment d'entrer dans sa rue, il rencontra le comte *** qui suivait la même route en cabriolet; le comte, homme très-poli, s'arrête aussitôt, descend et prie notre philosophe de faire avec lui une petite promenade. Kant, sans réfléchir, et cédant au premier mouvement de politesse, monte dans le cabriolet. Les hennissements du fier étalon et les encouragements du comte lui donnent bientôt à penser, quoique le comte l'assurât qu'il s'entendait parfaitement à conduire. On va d'abord visiter quelques propriétés situées près de la ville, puis le comte propose d'aller voir un ami qui demeure à un mille de là, et Kant, par politesse, se trouve contraint de consentir à tout; il en résulte que, contrairement à toutes ses habitudes, il ne rentre que vers dix heures, tout effaré et mécontent. Mais, à partir de ce moment, il se fit une loi de ne jamais monter dans une voiture qu'il n'eût louée lui-même, et dont il pût librement disposer, et de ne jamais se laisser conduire à la promenade par personne. Aussitôt qu'il avait établi une maxime de ce genre, elle devenait comme une partie de lui-même, elle réglait sa conduite en toute occasion semblable, et rien au monde ne l'en eût fait départir. »

Ainsi s'écoula la vie de Kant, semblable à la conjugaison du verbe le plus régulier. Tout était médité, pesé, arrêté d'après des lois et des maximes, jusque dans les moindres détails, jusqu'à la carte du dîner de chaque jour, jusqu'à la couleur de chaque pièce de son vêtement. Il vivait de tout point comme le philosophe critique dont Hippel avait coutume de dire en plaisantant qu'il aurait pu écrire une critique de l'art culinaire, aussi bien que la « Critique de la raison pure ».

5. — *Le célibat.*

Cette organisation de la vie qui formait un système complet, exactement divisé et circonstancié comme un livre même de Kant, cet ordre stéréotypé qui dans tous les points avait pour but l'indépendance personnelle du philosophe, font comprendre pourquoi il vécut seul dans son intérieur, et ne sentit jamais le besoin de vivre à deux. Et, dans le fait, le cercle uniforme de sa vie ne pouvait avoir pour centre que lui-même. C'est la raison pour laquelle il resta célibataire. Le mariage ne pouvait entrer dans l'ordre de sa vie; son amour exclusif de l'indépendance le poussait au célibat. D'ailleurs, les inclinations qui font chercher la vie conjugale ne furent jamais chez lui assez vives pour que le célibat lui imposât de grandes privations. Dans sa vie ne se trouvait aucune place vide que le mariage eût pu remplir. Plus il devenait vieux, plus ses habitudes s'étaient enracinées, et plus le système de vie qu'il avait adopté et suivi était incompatible avec la vie conjugale. Ses biographes prétendent que, même dans l'âge le plus avancé, il a été deux fois sur le point de se marier, mais qu'il en a manqué l'occasion; cela prouve qu'il n'avait pas pris la chose au sérieux. Sur le mariage, il était d'accord avec l'apôtre Paul : Se marier est bien; ne pas se marier est mieux; et il s'en rapportait là-dessus au jugement d'une femme très-intelligente, qui lui avait dit souvent : « Tu es bien ainsi, restes-y. » Il ne faut pourtant pas croire qu'il fût insensible ou ennemi des femmes; dans le fait, il n'était ni l'un ni l'autre; au contraire, il aimait beaucoup la compagnie des femmes, il s'entretenait volontiers avec elles, et se montrait fort aimable, pourvu seulement que l'entretien ne fût pas trop savant, et qu'il ne touchât pas à des points qui dépassent les limites de la conversation libre. Il sentait vivement, il recherchait même ce que la grâce féminine apporte de charmes dans la société, mais jamais il ne sentit d'une manière bien vive que cela manquait à sa vie intime; jamais ce ne fut pour lui une cause de chagrins; ses amis ne manquèrent pas de lui en parler, de le conseiller; il resta sourd à leurs vœux. Jusque dans sa soixante-neuvième année, un pasteur de Kœnigsberg le pressa de se marier, et il lui apporta même, à une heure inaccoutumée, un écrit qu'il avait fait imprimer dans ce but : « Raphaël et Tobias, ou l'Entretien de deux amis sur le mariage agréable à Dieu. » Kant dédommagea ce brave homme des dépenses causées par les frais d'impression, et il racontait souvent, de la meilleure humeur du monde, cette conversation édi-

fiancée. Il ne put éviter cependant de ressentir le vide que le célibat laisse après lui, mais il le sentait moins fortement que tout autre. Le mariage est une condition que l'on n'apprend à connaître qu'en la pratiquant, et Kant, ne s'y étant jamais soumis, ne sut jamais ce qu'il y a d'heureux et de profondément doux dans cette vie commune. Il considérait le mariage comme une affaire de droit extérieur, dans laquelle les deux contractants ne sont l'un à l'autre qu'un moyen, et non un but; et, ce qui caractérise bien sa manière de voir, les côtés les plus utiles du mariage, il les trouvait dans les circonstances économiques, dans le concours qu'une femme riche apporte à l'indépendance de son mari. Une fois cette condition remplie et la bienveillance mutuelle assurée, le mariage lui paraissait un état heureux et conforme au bon sens, parce qu'il était fondé sur la raison. Ces mariages de raison, il les conseillait à ses jeunes amis, souvent même il insistait de la façon la plus déterminée, et si quelque inclination venait déranger ses plans, il le voyait avec déplaisir. En un mot, on ne pouvait avoir sur le mariage une façon de penser plus prosaïque, plus terre à terre, plus commune, plus pratique si l'on veut, que ne l'avait Kant; il n'en comprenait nullement le caractère sentimental et poétique; mais nous lui pardonnons cette erreur, en tant que nous la mettons sur le compte du célibat même. La philosophie, à en juger par quelques-uns de ses héros, semblerait peu favorable au mariage. Descartes et Hobbes, Spinoza et Leibniz, restèrent aussi célibataires.

6. — *Les amitiés.*

De ce que Kant regardait le mariage d'un œil indifférent ou défavorable, il ne faut rien conclure contre sa faculté de sentir et de s'attacher, car il avait pour l'*amitié* la plus vive et la plus chaude sensibilité. Le commerce journalier de quelques amis sûrs répondait à la fois et aux besoins de son caractère aimant et à son système de vie. Il se sentait à l'aise, il se trouvait heureux dans ce petit cercle d'intimes. La perte d'un de ces amis était pour lui la plus cruelle de toutes les douleurs. Tant qu'il restait un rayon d'espoir, il suivait avec une anxiété sans égale le cours de la maladie. La mort survenait-elle, il recourait au principe qui avait le pouvoir constant de le délivrer des chagrins les plus cuisants. Il prenait sur lui de ne plus penser à une perte irréparable; il n'en parlait plus, pour ne pas en renouveler l'amertume, et, maître de lui-même, tranquille, il retournait à son ordre du jour, c'est-à-dire à son travail. Ainsi, pendant la dernière maladie de Hippel,

Kant s'informait de lui à tout moment, à tout venant, avec l'intérêt le plus anxieux; le lendemain de sa mort, se trouvant dans une grande société où l'on voulait s'occuper de cette perte, il dit « que c'était vraiment dommage pour la sphère d'activité du défunt, mais qu'il fallait laisser les morts dormir avec les morts ».

Les amitiés de Kant étaient complètement indépendantes de sa savante profession; elles n'étaient basées ni sur un but scientifique, ni sur une communauté de fonctions académiques. La philosophie n'y avait aucune influence; de ce côté, Kant se suffisait à lui-même; mais l'amitié était pour lui un besoin, et en cela, il suivait uniquement ses inclinations personnelles. Peut-être aussi trouvait-il un complément utile dans le commerce d'hommes expérimentés, adonnés à une profession toute différente de la sienne. Ses meilleurs amis étaient, pour la plus grande partie, des hommes d'affaires de la bonne bourgeoisie, comme les marchands Green et Motherby, comme le directeur de la banque Ruffmann, et le forestier en chef Wobser, de Modetten, chez lequel il allait maintes fois passer des semaines entières pendant les vacances. C'est chez lui qu'il écrivit, entre autres, ses remarques sur le Beau et le Sublime, et sa « Caractéristique de l'Allemand » y fut dessinée d'après nature, car c'était Wobser lui-même qui lui servait de modèle. Dans l'administration de sa fortune, ses amis les marchands l'aidaient de leurs conseils et de leurs personnes; Green et Motherby savaient placer d'une manière solide et avantageuse ce qu'il avait gagné par son travail et son économie. Il avait surtout pour l'Anglais Green une amitié toute particulière. Ces deux hommes, d'un caractère également énergique, avaient fait connaissance de la manière la plus hostile, pour devenir tout aussitôt les meilleurs amis du monde. Kant, dans la guerre de l'indépendance américaine, avait pris chaudement parti contre l'Angleterre. Green, au contraire, était passionné défenseur de la cause anglaise, et la regardait comme la sienne propre. Un jour Kant faisait dans le jardin de Dœnhof sa promenade accoutumée, il rencontra un de ses amis en compagnie d'autres personnes, qui faisaient de la politique, assis sous une charmille. L'entretien roulait sur les grands événements du jour. Kant exposa franchement ses sympathies américaines, et s'exprima sans ménagement sur la conduite de l'Angleterre. Green, qui faisait partie de la société, se leva furieux, déclara que les assertions de Kant étaient autant de calomnies, dont, en sa qualité d'Anglais, il se tenait offensé, et demandait satisfaction. Kant, prenant la parole, exposa avec tant de calme et d'une manière si supérieure son jugement sur les querelles de peuples, que Green lui

tendit la main ; et ainsi commença cette amitié qui les unit jusqu'à la mort.

Green mourut dès 1784, par conséquent vingt années avant Kant ; mais cette perte lui fut si sensible qu'à partir de ce moment, il commença de cesser ses relations accoutumées, et il passa seul ses soirées. Green avait un caractère fort original et qui, par sa ponctualité scrupuleuse, se rapprochait beaucoup de celui de Kant. On assure que la comédie de Hippel « l'Homme à la montre » n'est autre chose que le portrait de Green. On pourra se faire une idée de ce véritable « *Wim-sical man* » d'après le trait suivant. Un soir, Kant avait promis à son ami Green de l'accompagner le lendemain à la promenade, à huit heures du matin. Green, trois quarts d'heure avant le moment fixé, se promenait déjà dans sa chambre, la montre en main ; à sept heures cinquante minutes, il avait mis son chapeau ; à la cinquante-cinquième minute, il prenait sa canne ; au premier coup de cloche, il ouvrit la portière et partit ; il vit, chemin faisant, Kant qui venait à sa rencontre, en retard de deux minutes ; mais il ne s'arrêta pas, car c'eût été contre la convention de la veille et contre sa règle générale¹. Au reste, Green doit avoir réuni avec une extrême probité une très-grande intelligence. Du moins Kant assure que, dans son « *Traité de la raison pure* », il n'a écrit aucune proposition avant de l'avoir soumise au jugement de Green. Pendant longues années, il passa chez lui les heures de l'après-dîner ; Jachmann en fait une description charmante, que je me donne le plaisir de rapporter ici : « Kant allait toutes les après-midi chez Green, et le trouvait dormant dans un fauteuil ; il s'asseyait près de lui, s'abandonnait à ses pensées, et s'endormait aussi. Ruffmann, le directeur de la banque, arrivait ordinairement à son tour, prenait un fauteuil, et en faisait autant ; enfin Matherby survenait à l'heure marquée, et il réveillait toute la société, qui se livrait alors, jusqu'à sept heures, à la conversation la plus intéressante. A sept heures, la société se séparait, mais d'une manière si ponctuelle que j'ai souvent entendu les habitants de la rue se dire : « Il ne peut pas encore être sept heures, car le professeur Kant n'a pas encore passé². »

De tous ses collègues, c'était le professeur Kraus qu'il aimait le mieux ; il avait été longtemps son compagnon de table. Mais où l'amitié de Kant se montre sous son côté le plus bienfaisant et le plus généreux, c'est à l'égard de ces jeunes gens qui d'abord avaient été ses élèves, qui

¹ Jachmann, huitième lettre, p. 80, 81.

² Jachmann, p. 82.

plus tard avaient gagné sa confiance et qui faisaient enfin partie du cercle de son intimité. Pour ceux-là, il était plein d'intérêt, prodigue de secours, prêt à tous les sacrifices pour les soutenir, et s'occupant de leur avenir avec un soin tout paternel. S'agissait-il de leur procurer une bourse, un petit emploi, il n'y épargnait aucune peine, et le succès lui donnait la plus grande joie. Dans ces occasions, la bonté de son cœur se manifestait de la façon la plus aimable : naturellement, il fallait d'abord qu'il fût convaincu que son protégé était digne de ses soins. Ses biographes racontent à ce sujet une foule de traits frappants. Un de ses jeunes amis, qu'il aimait particulièrement, désirait une place d'aumônier. Kant le recommande au chef du régiment, mais il faut que le candidat fasse une prédication d'épreuve, et Kant tient beaucoup à ce qu'il s'en tire avec honneur. Que fait notre philosophe ? Il s'informe du texte qui sera donné au jeune prédicateur, il fait là-dessus l'esquisse du sermon, puis, quelques jours avant l'épreuve, il appelle chez lui le candidat, à une heure inaccoutumée ; il fait adroitement dévier la conversation vers le texte choisi, et il cause sur ce thème, sur lequel il s'était lui-même préparé comme si c'était lui qui dût subir l'épreuve. Jachmann, d'après sa propre expérience, ne peut exprimer assez vivement toute sa gratitude pour cette bienveillance paternelle.

Comme il était lui-même ponctuellement fidèle à sa parole, Kant faisait de cette ponctualité chez les autres la première condition de son amitié. Sur ce point-là, il était facile de se perdre dans son esprit. L'inexactitude était ce qu'il pardonnait le plus difficilement, surtout aux jeunes gens. Un étudiant avait promis de venir chez lui à une heure indiquée ; il ne vint pas ; Kant lui en fit les plus sévères reproches et ne lui permit pas de prendre part à une discussion publique où il devait jouer le rôle d'opposant : « Vous pourriez encore manquer à votre parole, ne pas vous trouver à la discussion et gâter tout. » C'est de lui surtout qu'on pouvait dire : un homme n'a qu'une parole ! Le fils de son ami Nikolovius avait résolu de se faire libraire. Kant approuva ce projet et laissa entrevoir que, si l'occasion s'en présentait, il le favoriserait autant que cela dépendrait de lui. Cet encouragement fut pour Kant comme un engagement formel. Il donna le débit de ses ouvrages à Nikolovius pour très-peu de chose, refusant les propositions très-avantageuses des autres libraires, par pur intérêt pour le fils de son ami.

7. — *Travail d'esprit.*

Jusque dans ses travaux on retrouve le même esprit d'ordre, la même ponctualité. Il formait son plan dans le silence de la méditation, il réfléchissait au sujet qu'il voulait traiter dans ses promenades solitaires pour en jeter ensuite l'esquisse sur quelques feuilles volantes, puis il en poursuivait les développements dans ses détails, et quand il voulait livrer un manuscrit à l'impression, il fallait d'abord qu'il fût achevé dans toutes ses parties. C'est là ce qui donne à tous ses écrits ce caractère de maturité, et ce qui leur assure dans la littérature philosophique une place si éminente, la première sans contredit de la philosophie allemande.

Le développement philosophique de Kant est l'expression complète de son caractère ; il avance à pas mesurés, mais assurés, et lents par cela même ; jamais il ne recule, jamais il ne se presse ; jamais il ne revient sur une pensée émise, et avant d'en émettre une nouvelle, il l'a longtemps pesée, et sondée jusqu'au fond. Chaque écrit nouveau apparaît comme un fruit mûri par une longue et profonde méditation. Certes, si dans la science il y a des génies, Kant a été l'un des plus grands. Mais dans sa manière de sentir, de penser, de vivre, en un mot, dans tout ce qui forme l'individualité de son esprit, il n'y a rien de ce qui signale ordinairement le génie. Son travail philosophique est réglé comme chaque jour de son existence. Rien n'y procède par essor impétueux, rien qui ressemble à une soudaine révélation, rien de précocité, mais aussi rien d'avorté. Une foule prodigieuse de problèmes, de questions, de recherches de toute sorte se pressent, s'enchaînent, se coordonnent, sont traités l'un après l'autre, et le penseur économe n'accorde à chacun que le temps qu'il mérite, d'après sa valeur et son importance dans le plan général ; car jusque dans ses recherches philosophiques Kant apportait son économie. Chacune sera traitée et suivie avec exactitude, mais il ne lui donnera ni plus de temps ni plus de peine qu'il ne convient, mesurant à toutes l'étendue et l'heure.

8. — *Accord entre la philosophie et le caractère.*

On a souvent comparé Kant, dans son œuvre philosophique, à un marchand qui, dans toutes les affaires qu'il traite, compte soigneusement son avoir, connaît parfaitement les limites de sa capacité financière, et ne les dépasse jamais. Il a fait l'inventaire de la richesse des

connaissances humaines, consciencieusement, avec toute l'exactitude possible, et si l'on peut comparer les connaissances que l'on acquiert à des marchandises que l'on vend et achète, Kant a séparé les marchandises de bon aloi des marchandises frelatées, afin de ne vendre en homme d'honneur, que des denrées de choix. Il établit l'inventaire de la philosophie d'après ce qu'elle possède effectivement, ce qu'elle peut encore acquérir, ce qu'elle s'imagine, à tort, avoir acquis, et ce qu'elle persuade faussement aux autres qu'elle possède. On peut étendre cette comparaison à sa personne. Son caractère même a quelque chose de l'honnête commerçant, et ses amitiés témoignent de cette affinité. Toujours positif et sobre, d'une moralité simple et inébranlable, qui rejette par instinct tout ce qui n'est qu'apparence, et par le même instinct se tourne vers le vrai, Kant appartenait à ce petit nombre d'hommes pour lesquels l'apparence n'a aucune valeur, bien qu'ils vivent au milieu d'un monde qui se nourrit d'apparences.

Aussi, de tous les traits de son caractère, le plus énergique et le plus grand, celui qui résume tous les autres, est-il ce *solide sentiment du vrai*, dont la science a besoin avant tout, et qu'il lui est donné rarement de rencontrer à ce degré de pureté et de force nécessaire pour dissiper les ténèbres, au sein des illusions dont le monde est rempli; car pour avoir le sens de la vérité, il ne suffit pas de le désirer. Beaucoup d'hommes ont la bonne volonté, et même la conviction sincère de leur amour pour la vérité, qui pourtant sont incapables de conceptions vraies parce que leurs yeux ne voient que les apparences, et que l'imagination domine leurs cerveaux. Chez Kant, ce sentiment était né avec lui; puissant de sa nature, il formait le centre et comme le noyau de tout son caractère. Jamais il ne se laissa éblouir par les dehors et les illusions, les imaginations folles, qui sont les plus funestes ennemis de la vérité. Mais les qualités qui en secondent le mieux la recherche, l'application constante, l'infatigable tension d'esprit, l'examen continu de soi-même, ne l'abandonnèrent jamais. Cet amour de la vérité, en morale, c'est l'amour de la justice. Kant faisait passer avant tout la justesse du jugement, dans la vie comme dans la science; il voulait juger juste et profondément, sans ornement de rhétorique, sans éblouir par les mots. Dans l'art oratoire, il pouvait admettre la *satire*, avec ses procédés tranchants, sa manière de mettre les choses à nu sans ménagement, mais non la *rhétorique*, qui sacrifie la vérité et la justice aux jeux d'esprit, aux antithèses, aux phrases à effet. Chez Lessing, l'amour de la vérité, quoique sincère, se plut quelquefois au paradoxe, pour soumettre, par une contradiction hasardée, la ques-

tion à une épreuve inattendue, peut-être aussi pour jeter sur elle un rayon subit de lumière. Là-dessus Kant était plus sévère ; il ne cherchait pas à surprendre, il voulait toujours convaincre. Son style même s'appropriait complètement à cette manière austère de penser ; jamais il n'éblouit ; toujours il prouve, et par cela même, il a une certaine pesanteur qu'on ne retrouve pas dans Lessing. Pour être parfaitement juste, Kant éprouvait le besoin de dire tout ce qui se rapportait à son sujet. La période de Kant marche lourdement, comme un train chargé ; il faut la lire et la relire, il faut reprendre l'une après l'autre les propositions qu'elle contient, en un mot, il faut en faire un déballage complet, si l'on veut complètement la comprendre. Cette pesanteur du style n'est point l'effet d'une gêne naturelle, car Kant pouvait aussi écrire d'un style coulant et léger quand l'occasion le permettait ; elle tient à la profondeur du penseur consciencieux, à son amour de la vérité, qui, dans ses jugements, ne lui permet de rien omettre de ce qui peut servir à les compléter.

Ainsi, tous les traits du caractère de Kant, et nous les avons suivis à dessein jusque dans leurs moindres détails, se réunissent dans un accord bien rare et vraiment classique. Penseur profond et homme simple et droit, ponctuel, exact en tout, économe dans les petites choses, mais quand il le faut généreux jusqu'au sacrifice, toujours réfléchi, d'une indépendance entière dans ses jugements, et toujours la loyauté, la probité, la droiture mêmes, Kant est, dans la meilleure acception du mot, un bourgeois allemand de cette forte époque dont nous ont parlé nos grands-pères ; il est pour nous un type admirable et bienfaisant, un vrai type allemand !

Traduit de M. KUNO FISCHER.

LA MARQUISE D'O...

A M..., ville importante de la haute Italie, la marquise d'O..., jeune veuve jouissant d'une excellente réputation et mère de deux enfants bien élevés, fit annoncer dans les journaux qu'enceinte à son insu, elle engageait le père de l'enfant qu'elle allait mettre au monde à se faire connaître : elle était décidée par des raisons de famille, disait-elle, à l'épouser.

La dame que des circonstances impérieuses poussaient à faire avec tant d'assurance une démarche si singulière et si propre à exciter les railleries du monde était la fille de M. de G..., commandant de la citadelle de M.... Il y avait à peu près trois ans qu'elle avait perdu son mari, le marquis d'O..., qu'elle avait très-tendrement aimé, pendant un voyage que celui-ci avait fait à Paris pour des affaires de famille.

D'après le désir de sa mère, elle avait quitté, après la mort du marquis, la terre qu'elle habitait dans le voisinage de V..., et était revenue demeurer avec ses deux enfants dans la maison de son père. Elle y avait vécu plusieurs années dans la plus grande retraite, occupée d'art, de lecture, de l'éducation de ses enfants et des soins à donner à ses parents, lorsque la guerre vint inonder le pays des troupes de presque toutes les puissances et même de la Russie.

Le colonel de G..., chargé de la défense de la place, engagea sa femme et sa fille à se retirer dans la terre de la marquise, ou bien dans celle de son fils, située près de V....

Mais avant que les dames eussent pris une décision, et tandis qu'elles mettaient en balance les dangers qu'elles courraient dans la forteresse et les horreurs auxquelles elles pourraient être exposées dans le pays de plaine, la citadelle était déjà investie par les troupes russes et sommée de se rendre.

Le colonel déclara alors à sa famille qu'il agirait absolument comme si elle n'existait pas, et il répondit à l'agression par des boulets et des grenades. L'ennemi, de son côté, bombardait la citadelle, mit le feu aux magasins, enleva un des ouvrages avancés, et comme le commandant, sommé de nouveau de se rendre, tardait à capituler, il dirigea contre la place une attaque de nuit, et la forteresse fut prise d'assaut.

Au moment où les troupes russes y pénétraient sous un feu de mitraille bien nourri, l'incendie se déclara à l'aile gauche de la maison du commandant, et força les femmes à l'abandonner. Madame de G..., en se précipitant après la marquise d'O... qui descendait l'escalier avec ses enfants, lui cria de ne pas se séparer d'elle, et de se réfugier tous dans les caveaux souterrains; mais une grenade qui éclata au même moment dans la maison acheva d'y mettre le désordre et la confusion.

La marquise arriva avec ses deux enfants dans le vestibule du château; elle y vit les coups de feu entre-croisés briller dans la nuit, et ne sachant plus où fuir, elle se rejeta dans la maison en flammes. Elle espérait pouvoir s'échapper par une porte de derrière, lorsque, pour son malheur, elle rencontra une troupe de chasseurs qui s'arrêtèrent à sa vue, jetèrent leurs armes par-dessus leur épaule et l'entraînèrent avec des gestes effroyables. En vain les cris de la marquise, tirillée en tous sens par la bande effrénée qui se disputait son butin, appelèrent ses femmes tremblantes. On la traîna dans la cour de derrière du château, où, livrée aux plus infâmes traitements, elle allait tomber par terre, quand un officier russe, accourant aux cris de détresse, chassa à coups furieux les chiens acharnés à une telle proie. Son sauveur parut à la marquise un ange du ciel. Un de ces grossiers bandits tenait encore enlacé le corps de la dame, l'officier le frappa si rudement à la figure avec le pommeau de son épée, que le malheureux chancela et tomba en vomissant le sang par la bouche. Offrant alors le bras à la dame, et lui adressant en français les propos les plus obligeants sans que celle-ci, muette de terreur, pût y répondre, il la conduisit dans l'autre aile du château que n'avait pas encore atteinte la fureur des flammes. À peine y fut-elle arrivée, qu'elle tomba sans connaissance. Les femmes effrayées de la marquise étant survenues, il donna des ordres pour faire venir un médecin; puis, replaçant son chapeau sur sa tête, il assura qu'elle se remettrait bientôt et retourna au combat.

La place se trouva en peu de temps entièrement au pouvoir des Russes, et le commandant, qui ne se défendait que parce qu'on ne voulait pas lui accorder de merci, se retirait tout épuisé vers la porte, quand l'officier russe, la figure tout en feu, sortit de la maison et lui

cria de se rendre. Le commandant répondit qu'il ne pouvait céder qu'à la force. Il lui remit son épée et demanda la permission de rentrer dans le château pour s'enquérir de sa famille. L'officier russe qui, à en juger par le rôle qu'il jouait, semblait être un des chefs, lui permit de rentrer au château sous l'escorte d'une garde. Se mettant ensuite à la tête d'un détachement, il décida de la victoire là où elle pouvait encore être douteuse, et fit occuper rapidement les principales positions de la citadelle. Il revint ensuite sur la place d'armes et ordonna d'arrêter la flamme qui commençait à faire de terribles progrès; mais, comme on ne montrait pas assez de zèle à remplir ses ordres, il donna lui-même l'exemple avec une activité prodigieuse.

Tantôt il grimpait une pompe à la main au milieu des pignons embrasés pour diriger l'eau sur le feu, tantôt, au grand effroi des assistants, il roulait hors des arsenaux des barils de poudre et des bombes.

Le commandant cependant était entré dans la maison, où il apprit le malheureux accident arrivé à la marquise. Il en fut consterné. Mais sa fille, qui avait déjà repris ses sens et qui, ravie de voir tous les siens sauvés, ne gardait le lit que pour calmer leurs inquiétudes, assura ses parents qu'elle n'avait d'autre désir que de se lever pour témoigner sa reconnaissance à son sauveur. Elle savait déjà que c'était le comte F..., lieutenant-colonel du corps de chasseurs de T... et chevalier décoré de plusieurs ordres. Elle pria son père d'engager le comte à ne pas quitter la citadelle sans s'être montré un instant au château.

Le commandant, plein de respect pour le sentiment de sa fille, retourna sans retard dans la citadelle, et trouvant l'officier sur les remparts occupé de dispositions militaires et du recensement de ses soldats, il lui présenta aussitôt, sans attendre une occasion plus favorable, la requête de la marquise. Le comte l'assura qu'il n'attendait que le premier moment qu'il pourrait dérober à ses travaux pour aller lui présenter ses respects. Il avait demandé comment se trouvait madame la marquise, mais avant qu'il eût entendu la réponse, les rapports de plusieurs officiers le rejetèrent au milieu du tumulte de la guerre.

Le lendemain, à la pointe du jour, le général en chef des troupes russes vint visiter la citadelle. Il témoigna au commandant sa haute estime, en regrettant que la fortune n'eût pas mieux secondé son courage, et il le laissa libre, sur sa parole, de se rendre où il voudrait. Le commandant lui exprima sa reconnaissance et lui parla de l'obligation qu'il avait contractée vis-à-vis des Russes et particulièrement du jeune comte F....

Le général lui demanda ce qui était arrivé, et quand il apprit l'attentat contre la marquise d'O..., il fit éclater toute son indignation. Il interpella nominativement le comte F...; et après lui avoir adressé quelques compliments sur sa noble conduite qui firent monter le rouge au front du comte, il ajouta qu'il ferait fusiller les infâmes coquins qui avaient souillé le nom de l'empereur, et lui enjoignit de lui dire qui ils étaient. Le comte F..., troublé, répondit en termes confus qu'il n'était pas en état d'indiquer leurs noms, la faible lueur des réverbères de la cour du château ne lui ayant pas permis de reconnaître leurs figures. Le général, qui savait que le château était déjà alors en flammes, s'en étonna; il remarqua qu'on pouvait bien reconnaître à leur voix, dans la nuit, des hommes qu'on connaissait; et comme le comte haussait les épaules d'un air embarrassé, il lui ordonna de poursuivre cette affaire de la manière la plus active et la plus sévère.

A ce moment une personne sortie du fond du cercle rapporta qu'un des misérables blessé par le comte et tombé dans le corridor avait été traîné par les gens du commandant dans un cachot où il se trouvait encore. Le général ordonna d'amener cet homme, et après un court interrogatoire, par lequel il apprit les noms de ses cinq complices, il les fit tous fusiller.

Cette exécution terminée, le général laissa dans la citadelle une faible garnison et donna au reste des troupes l'ordre du départ. Les officiers allèrent en toute hâte rejoindre leurs corps; au milieu de la confusion générale, le comte s'approcha du commandant et exprima le regret que les circonstances ne lui permissent pas d'offrir en personne ses hommages à madame la marquise. En moins d'une heure les troupes russes avaient évacué la citadelle.

La famille de G... ne songeait qu'à trouver le plus tôt possible l'occasion de donner au comte une marque de sa reconnaissance; aussi combien ne fut-elle pas douloureusement affectée en apprenant que celui-ci avait trouvé la mort dans un combat le jour même de sa sortie de la citadelle! Le courrier qui transmet cette nouvelle à M... l'avait vu, blessé mortellement d'un coup de feu dans la poitrine, porter à P...; il y avait rendu le dernier soupir au moment où l'on déposait son corps à l'ambulance.

Le commandant, s'étant rendu lui-même à la maison de poste pour s'informer des détails de ce triste événement, apprit encore que le comte, au moment où la balle le frappa, s'était écrié : « Julietta, cette balle te venge! » après quoi ses lèvres s'étaient fermées pour toujours.

La marquise fut inconsolable d'avoir laissé échapper l'occasion de se jeter aux pieds de son sauveur. Elle se fit les plus vifs reproches de ne pas avoir été le trouver elle-même, quand par discrétion, pensait-elle, il refusait de paraître au château. Elle plaignit la malheureuse, sa sœur de nom, à qui il avait songé en mourant.

Elle chercha en vain à découvrir cette Julietta pour l'instruire de ce déplorable événement, et bien des mois se passèrent avant qu'elle-même pût l'oublier. — La famille de G... dut alors abandonner la maison du commandant au chef russe. On se demanda d'abord si on ne ferait pas bien de se retirer dans les terres du commandant, et cette idée souriait beaucoup à la marquise; mais le colonel n'aimant pas la campagne, la famille alla habiter une maison en ville et y établit sa résidence définitive. Tout rentra dans l'ancien ordre de choses. La marquise reprit les leçons interrompues de ses enfants, et employa les heures de loisir qui lui restaient à lire, à dessiner et à faire de la musique. Tout à coup, bien que la santé même, elle se sentit atteinte d'indispositions fréquentes qui la tinrent pendant des semaines entières éloignée de toute société.

Un matin que toute la famille prenait le thé et que le commandant était sorti un instant de la chambre, la marquise, comme revenant d'une longue rêverie, dit à sa mère :

« Si une femme me disait qu'elle éprouve ce que j'ai éprouvé tout à l'heure en portant la tasse à mes lèvres, je penserais qu'elle est enceinte. »

Madame de G... lui répondit qu'elle ne la comprenait pas.

La marquise déclara de nouveau qu'elle venait d'éprouver à l'instant même une sensation semblable à celles qu'elle avait eues étant grosse de sa seconde fille.

« Tu donneras le jour à Phantasus, reprit madame de G... en souriant.

— Il aura du moins pour père Morphée ou un des rêves de sa suite, » dit à son tour la marquise du même ton de plaisanterie.

Le retour du commandant interrompit la conversation, et la marquise s'étant remise au bout de peu de jours, il ne fut plus question de l'incident.

A quelque temps de là, peu de jours après l'arrivée du garde général des forêts de G..., fils du commandant, la famille, réunie au salon, fut frappée de stupeur quand un valet de chambre annonça le comte F....

« Le comte F... ! » dirent le père et la fille en même temps, et la surprise leur ôta à tous la parole.

Le valet de chambre affirma ne pas s'être trompé et assura qu'il avait vu et entendu le comte, qui était dans l'antichambre et attendait qu'on voulût bien le recevoir.

Le commandant se leva pour aller au-devant de cet hôte inattendu, et au même moment celui-ci, beau comme un jeune dieu, mais encore un peu pâle, entra dans le salon.

Après une scène de surprise indescriptible, et quand le comte, à qui les parents de la marquise soutenaient qu'il était mort, leur eut assuré qu'il était bien vivant, il se tourna avec une émotion visible vers la marquise et lui demanda tout d'abord comment elle se portait.

« Je me porte très-bien, dit-elle; mais dites-moi comment, vous qu'on disait mort, vous êtes ressuscité? »

Cependant le comte, sans répondre à la question de la marquise, répondit :

« Est-il bien vrai, madame? Votre figure porte les traces d'une extrême fatigue. Vous êtes, si je ne trompe fort, indisposée et souffrante. »

La marquise, touchée par le ton affectueux du comte, répondit que cette fatigue pouvait être en effet la trace d'une indisposition dont elle avait souffert quelques semaines auparavant, mais qui, espérait-elle, n'aurait pas d'autres suites.

« Je l'espère aussi, » dit le comte avec une joie expansive. Puis sans transition aucune : « Madame, lui demanda-t-il, voulez-vous m'épouser? »

La marquise, ne sachant que penser d'une pareille proposition, devint toute rouge, regarda avec embarras sa mère, qui, tout interdite aussi, regarda tour à tour son mari et son fils.

Cependant le comte, prenant la main de la marquise comme pour la baiser, reprit : « Madame, m'avez-vous bien compris? »

Pour mettre un terme à cette étrange scène, le commandant engagea le comte à s'asseoir, et lui avança un siège d'un air poli, mais grave.

« En vérité, monsieur le comte, dit madame de G..., nous croirons que vous êtes un revenant tant que vous ne nous aurez pas expliqué comment vous êtes sorti de la tombe dans laquelle on vous avait descendu à P...? »

Le comte, abandonnant la main de la marquise, s'assit et dit qu'il ne pouvait faire qu'un récit très-sommaire : frappé d'un coup de feu à la poitrine, il avait été transporté à P... comme mort; pendant plusieurs mois on avait désespéré de ses jours; la marquise, disait-il, avait été sa seule pensée. Il lui était impossible de décrire le plaisir et la douleur qu'il avait ressentis en pensant à elle; enfin, après son réta-

blissement, il était retourné à l'armée; en proie à la plus vive inquiétude, il avait pris plusieurs fois la plume pour épancher son cœur dans une lettre au colonel et à la marquise; mais il avait été brusquement envoyé avec des dépêches à Naples; il ignorait si on ne l'en ferait pas partir pour Constantinople ou même pour Saint-Petersbourg; hors d'état de vivre plus longtemps dans l'incertitude où il était sur l'objet de ses vœux les plus chers, il n'avait pu, en passant par M..., résister au désir de faire une démarche décisive. Bref, son unique souhait était d'obtenir la main de la marquise, et il demandait en grâce de la manière la plus pressante et la plus respectueuse qu'on voulût bien lui donner une réponse favorable.

Après une longue pause, le commandant répondit que sans doute cette proposition qui, il n'en doutait pas, devait être sérieuse, le flattait beaucoup. Mais à la mort du marquis, sa fille avait formellement déclaré qu'elle ne souscrivait pas à une nouvelle alliance. Cependant la grande obligation contractée par elle envers lui pourrait peut-être, ajouta-t-il, l'engager à modifier en sa faveur les premières résolutions de la marquise; mais il était indispensable de lui laisser le temps nécessaire d'y réfléchir sérieusement.

Le comte assura que cette bienveillante déclaration lui ouvrait les plus douces espérances et que dans toute autre circonstance elle le rendrait le plus heureux des hommes; mais, bien qu'il sentît l'inconvenance de ne pas s'en contenter, des raisons pressantes, sur lesquelles il ne pouvait s'expliquer davantage, l'obligeaient à réclamer ardemment une réponse plus précise. Les chevaux qui devaient le conduire à Naples étaient attelés à sa voiture; il pria donc instamment, s'il y avait quelque chose dans la maison qui parlât en sa faveur, — et en disant cela il regarda la marquise, — de ne pas le laisser partir sans une réponse plus positive.

Le commandant, un peu blessé de cette insistance, répondit que la reconnaissance que lui devait la marquise l'autorisait à bien des prétentions, mais non pas à d'aussi grandes.

Sa fille ne pouvait pas, dans une question où il y allait du bonheur de sa vie, agir sans la prudence convenable; il était indispensable qu'avant de se prononcer elle le connût davantage. « Je vous invite donc, ajouta-t-il après une pause, quand vous aurez rempli votre mission, à revenir à M... et à être quelque temps notre hôte. Si après cela ma fille peut espérer d'être heureuse avec vous, je la verrai alors avec joie, mais alors seulement, agréer votre demande. »

Le comte répondit en rougissant que pendant tout son voyage il avait

pressenti que ce serait le sort réservé à ses vœux trop impatients, mais cette décision le plongeait dans la plus profonde affliction; après le rôle qu'il venait d'être contraint de jouer, et où il avait paru sous un jour si défavorable, il ne pouvait que gagner à une connaissance plus intime; pour sa réputation, quelque difficile qu'il soit de se vanter d'un avantage si fragile, il se croyait en droit d'en répondre; la seule mauvaise action dont il se fût rendu coupable dans sa vie était inconnue au monde, et il était sur le point de la réparer; en un mot, il était un homme d'honneur et il pria le commandant et sa famille de regarder cette assurance comme conforme à la vérité.

Le commandant répondit avec un léger sourire, mais sans ironie, qu'il souscrivait à toutes ces déclarations. Il n'avait pas encore connu un jeune homme qui eût en si peu de temps montré tant d'excellentes qualités, il était presque persuadé qu'il faudrait un court délai et peu de réflexion pour mettre un terme à l'hésitation qui existait encore; mais tant qu'il ne se serait pas consulté avec sa famille et avec celle de monsieur le comte, il ne pouvait pas faire une autre réponse que celle qu'il avait donnée.

Le comte déclara qu'il n'avait plus ni son père ni sa mère, et qu'il était libre; son oncle était le général K..., et il répondait de son consentement. Il ajouta qu'il était maître d'une fortune considérable et qu'il ne serait pas éloigné de se fixer en Italie.

Le commandant s'inclina poliment, exprima de nouveau quelle était sa volonté, et pria le comte de ne plus reparler de cette affaire qu'à son retour de Naples.

Le comte, après une courte pause dans laquelle il avait donné toutes les marques du plus grand trouble, dit, en s'adressant à la mère de la marquise, qu'il avait tout fait pour être dispensé de cette mission; qu'il avait hasardé les démarches les plus décisives auprès du général en chef et auprès de son oncle le général K...; mais que ses supérieurs avaient cru par cette mission l'arracher à la mélancolie qui lui était restée de sa maladie, et qu'au contraire la nécessité de partir mettait le comble à son malheur.

La famille du commandant ne savait plus que répondre.

Le comte poursuivit en disant que, s'il y avait quelque espoir d'atteindre ainsi plus tôt le but de ses désirs, il n'hésiterait pas à reculer son voyage d'un ou de plusieurs jours pour en faire l'épreuve. Puis il regarda tour à tour le commandant, la marquise et madame de G....

Le commandant tint les yeux fixés à terre avec un mécontentement visible et ne répondit rien.

« Partez, partez, monsieur le comte, dit madame de G..., allez à Naples; soyez assez bon pour être, à votre retour, pendant quelque temps notre hôte, et tout s'arrangera. »

Le comte demeura un instant pensif et parut chercher ce qu'il devait faire. Puis il dit, en se levant et en reculant sa chaise, qu'il devait reconnaître que les espérances avec lesquelles il s'était présenté dans la maison étaient trop précipitées; comme la famille demandait avec raison à le connaître de plus près, il allait renvoyer ses dépêches à Z..., au quartier général, pour être expédiées de là à leur destination, et il se ferait un vrai plaisir d'accepter l'offre aimable de demeurer quelques semaines au milieu d'eux. Et, tenant toujours la chaise, il resta encore un instant appuyé contre le mur à regarder le commandant.

Celui-ci répondit qu'il serait très-fâché que la passion qu'il semblait avoir conçue pour sa fille lui attirât des désagréments sérieux; mais qu'il devait savoir ce qu'il avait à faire, et que c'était à lui à décider s'il renverrait les dépêches et s'il viendrait occuper l'appartement qu'on lui destinait.

A ces mots, le comte changea de couleur, baisa respectueusement la main de madame de G..., s'inclina et disparut.

La famille, demeurée seule, ne savait que penser de cette étrange visite.

La mère de la marquise fit observer qu'elle ne pouvait croire que le comte renvoyât à Z... des dépêches qu'il devait porter à Naples, par la seule raison qu'en passant par M... il n'avait pas réussi, dans une entrevue de cinq minutes, à obtenir d'une dame qui lui était tout à fait étrangère son consentement à un mariage avec lui.

Le garde général déclara qu'une telle légèreté serait au moins punie de la reclusion dans un château fort, et qu'elle le ferait casser de son grade. « Mais, poursuivit-il, il n'y a pas de danger, ce n'est qu'un coup en l'air, et avant d'expédier les dépêches, je suis sûr qu'il se ravisera. »

Madame de G..., informée du danger auquel le comte s'exposait, témoigna la plus grande inquiétude qu'il n'exécutât ce dont il les avait menacés. Son caractère vif et impétueux semblait, disait-elle, devoir le pousser à un acte aussi irréfléchi. Elle pria le garde général de la façon la plus pressante de suivre le comte sans retard et de le détourner d'une résolution aussi funeste.

Le garde général répliqua qu'une telle démarche produirait juste l'effet contraire, et ne ferait que confirmer le comte dans l'espoir de triompher par sa ruse de guerre.

La marquise fut du même avis, quoiqu'elle assurât que l'envoi des

dépêches par un autre aurait lieu infailliblement; « car il aimera mieux, ajouta-t-elle, devenir malheureux que faiblir.... »

Tous convinrent que sa conduite était très-singulière, et qu'il semblait habitué à prendre d'assaut les cœurs des dames, ainsi que les forteresses.

A ce moment, le commandant vit la voiture du comte devant sa porte. Il appela la famille à la fenêtre et demanda à un domestique qui vint à entrer si le comte était encore dans la maison.

Le domestique répondit que le comte était en bas dans la chambre des domestiques, en société d'un aide de camp, occupé à écrire des lettres et à cacheter des paquets.

Le commandant, s'efforçant de dissimuler sa surprise, descendit avec le garde général, et demanda au comte, qu'il trouva écrivant sur une méchante table médiocrement destinée à cet usage, s'il ne voulait pas entrer dans son cabinet, et s'il n'avait rien autre chose à ordonner.

Le comte répondit en continuant d'écrire qu'il le remerciait infiniment et qu'il était sur le point de finir. Il demanda encore, en cachant sa lettre, quelle heure il était, et après avoir remis à l'aide de camp son portefeuille, il lui souhaita un bon voyage.

Le commandant pouvait à peine en croire ses yeux, et au moment où l'aide de camp sortait de la maison : « Monsieur le comte, dit-il, si vous n'avez pas des raisons très-graves....

— Elles sont péremptoires, interrompit le comte; et accompagnant l'aide de camp jusqu'à la voiture, il lui ouvrit la portière.

— En ce cas, continua le commandant, j'enverrais du moins les dépêches....

— C'est impossible, répondit le comte en poussant l'aide de camp dans la voiture. Sans moi, les dépêches n'ont aucune valeur à Naples. J'y ai aussi pensé. Allons, partez.

— Et les lettres de M. votre oncle? demanda l'aide de camp en sortant la tête par la portière.

— Elles me trouveront à M..., » répliqua le comte.

L'aide de camp donna le signal du départ, et aussitôt la voiture l'emporta.

Le comte se tourna alors vers le commandant et demanda s'il aurait la bonté de le faire conduire à son appartement.

« J'aurai moi-même l'honneur de vous y conduire, » répondit celui-ci; et donnant à ses domestiques l'ordre de prendre les bagages, il le mena dans l'appartement réservé pour les visites d'étrangers, et y prit congé de lui avec un air froid et grave.

Le comte changea de costume, quitta la maison pour se présenter chez le gouverneur de la place, et invisible tout le reste du jour, il ne reparut à la maison que peu avant le souper.

La famille était dans la plus vive inquiétude. Le garde général rapporta avec quelle fermeté le comte avait repoussé les représentations du commandant. « Sa conduite, dit-il, semble avoir été bien arrêtée d'avance, et je donnerais tout au monde pour savoir les motifs de ce mariage en poste. »

Le commandant répondit qu'il n'y comprenait rien, et invita tout le monde à ne plus parler de cette affaire en sa présence.

Madame de G... regardait à tout instant par la croisée, avec l'espoir que le comte allait venir exprimer le repentir de sa conduite et la réparer.

Enfin, à la chute du jour, elle s'assit auprès de la marquise qui travaillait avec beaucoup d'application auprès de sa table et semblait éviter la conversation.

Elle lui demanda à demi-voix, pendant que le père se promenait en long et en large, si elle se doutait de l'issue qu'aurait cette affaire.

La marquise répondit en jetant un regard timide sur le commandant : « Tout irait bien si mon père avait su le décider à aller à Naples.

— A Naples? s'écria le commandant, qui avait entendu ces paroles. Devais-je faire venir le prêtre? ou bien fallait-il l'arrêter, le faire enfermer et transporter à Naples sous bonne escorte?

— Non, répondit la marquise en baissant ses yeux sur son travail; mais des remontrances vives et pressantes manquent rarement leur effet. »

Enfin, à l'approche de la nuit, le comte parut.

On attendait seulement la fin des premières politesses d'usage pour mettre la démarche imprudente du comte sur le tapis, et pour l'engager très-vivement à revenir, s'il en était temps encore, sur la résolution qu'il avait prise. Mais tout le souper se passa sans qu'on trouvât l'occasion d'aborder le sujet tant désiré. Évitant avec soin tout ce qui pouvait l'amener, le comte entretenait le commandant de guerre et le garde général de chasse. Quand il vint à parler du combat près de P..., où il avait été blessé, madame de G... le mit sur sa maladie et lui demanda s'il avait trouvé dans le petit endroit les aises et les soins nécessaires. Il mêla dans sa réponse plusieurs traits intéressants de sa passion pour la marquise : pendant toute sa maladie, il avait cru la voir assise auprès de son lit; dans l'ardeur de la fièvre, il se l'était toujours représentée sous la figure d'un cygne qu'il avait vu

enfant chez son oncle; un souvenir l'avait surtout touché, c'est qu'un jour qu'il avait jeté de la boue à ce cygne, celui-ci avait plongé tranquillement et était ressorti de l'eau blanc et pur. Il avait vu la marquise nager toujours sur un lac de feu, il l'avait appelée Thinka, nom du cygne de son oncle; mais il n'avait pu réussir à l'attirer vers lui, tout occupée qu'elle était à nager sur l'eau et à se rengorger.

Tout à coup devenant pourpre, il assura qu'il l'aimait d'un amour extraordinaire, puis baissant les yeux sur son assiette, il garda le silence.

Enfin on se leva de table; le comte, après une courte conversation avec madame de G..., salua la société et rentra dans son appartement. La famille restée seule demeura toujours dans la même indécision. Le commandant fut d'avis de laisser les choses suivre leur cours naturel. « Il faut croire, dit-il, qu'il compte sur l'appui de son oncle; sans cela il court risque d'être honteusement cassé. »

Madame de G... demanda à sa fille ce qu'elle pensait du comte, et si, pour éviter un malheur, elle pourrait se décider à lui donner quelque espérance.

« Chère mère, répondit la marquise, ce n'est pas possible. Je regrette de voir ma reconnaissance mise à une si rude épreuve. Mais j'étais bien décidée à ne pas me remarier. D'ailleurs, je ne puis exposer mon bonheur une seconde fois et d'une manière aussi inconsidérée. »

Le garde général fit remarquer que, si c'était la ferme volonté de la marquise, cette déclaration même pouvait servir les intérêts du comte, et qu'il lui semblait presque nécessaire de lui donner une réponse quelconque qui fût positive.

Madame de G... dit à son tour :

« Puisque ce jeune homme, recommandable d'ailleurs par tant de qualités rares, a déclaré vouloir se fixer en Italie, sa demande me semble devoir être prise en considération, et la réponse de la marquise ne doit pas être faite à la légère. »

Le garde général s'assit auprès de la marquise et lui demanda comment elle trouvait la personne du comte.

La marquise répondit avec quelque embarras : « Il ne me plaît ni ne me déplaît, » et elle déclara s'en rapporter au sentiment des autres.

« S'il revient de Naples, dit madame de G..., et si les informations que nous pourrons prendre dans l'intervalle sur son compte ne détruisent pas l'impression qu'il a produite sur toi, quelle réponse feras-tu dans le cas où il renouvellerait sa demande ?

— En ce cas, répliqua la marquise en hésitant et avec des yeux qui

brillèrent soudain, si les désirs du comte paraissent si vifs, je me rendrai à ses vœux pour acquitter l'obligation dont je lui suis redevable. »

Madame de G..., qui avait toujours désiré voir sa fille se remarier, eut de la peine à cacher le plaisir que lui causait cette déclaration.

Le garde général dit en se levant brusquement que, si la marquise admettait quelque possibilité d'accorder un jour sa main au comte, il fallait nécessairement faire de suite une démarche pour prévenir les suites de son acte de folie.

Madame de G... fut du même avis, et soutint qu'il n'y avait pas grand risque à courir, que les nobles qualités dont le comte avait fait preuve dans la nuit où fut prise la citadelle, ne permettaient pas de craindre que sa conduite se démentît jamais dans le reste de sa vie.

La marquise regardait à terre devant elle, et semblait en proie à la plus vive agitation.

« On pourrait, continua madame de G... en prenant la main de sa fille, faire déclarer au comte de ta part que d'ici à son retour de Naples tu t'engages à ne pas contracter d'autre alliance.

— Je veux bien, chère mère, faire cette déclaration, mais je crains qu'au lieu de le tranquilliser, elle ne serve à nous créer encore des embarras.

— J'en fais mon affaire, répondit la mère avec la plus vive joie, et regardant le commandant : « Lorenzo, qu'en penses-tu ? » demanda-t-elle, et en même temps elle se disposa à se lever de son siège.

Le commandant, qui avait tout entendu et qui était debout contre la fenêtre, continua à regarder dans la rue et ne répondit rien.

Le garde général assura qu'avec cette déclaration, qui ne pouvait rien compromettre, il se faisait fort de faire sortir le comte de la maison.

« Eh bien donc, faites, faites ! s'écria le père en se retournant, il faut que je me rende à ce Russe pour la seconde fois ! »

Madame de G... s'élança de son siège, embrassa son mari et sa fille, et le commandant riant de son empressement, elle demanda comment on ferait parvenir au comte cette déclaration.

Sur la proposition du garde général, on résolut de faire prier le comte, s'il n'était pas encore déshabillé, de vouloir bien se rendre un instant au salon.

Le comte fit répondre qu'il aurait l'honneur de paraître de suite, et à peine le valet de chambre avait-il rapporté ses paroles, que lui-même entra dans le salon avec des pas auxquels la joie semblait donner des

ailles. Il tomba aux pieds de la marquise en donnant les signes de la plus vive émotion.

Le commandant voulut parler, mais le comte s'écria en se relevant qu'il en savait assez, baisa la main du père, de la mère, de la marquise, embrassa le frère et demanda qu'on voulût bien avoir la complaisance de lui procurer sans retard une chaise de poste.

La marquise, bien que fort émue de cette scène, dit néanmoins :

« Je crains, monsieur le comte, que vous n'alliez trop loin dans vos espérances.

— Oh ! nullement, reprit le comte. Il n'y a rien de fait si les informations que vous allez prendre ne répondent pas au sentiment qui m'a fait rappeler auprès de vous. »

A ces mots, le commandant l'embrassa de la façon la plus cordiale ; le garde général lui proposa aussitôt sa propre voiture ; un chasseur vola à la poste commander des chevaux de courrier, et il y eut à ce départ plus de joie que jamais à une réception d'ami. Le comte dit qu'il espérait rattraper les dépêches à B..., d'où il comptait prendre un chemin plus court que celui de M... pour se rendre à Naples. Dans cette ville, il ferait tout son possible pour décliner une mission nouvelle à Constantinople, et si, contre son attente, il ne réussissait pas, il était décidé à se faire passer pour malade ; ainsi, assurait-il, à moins d'empêchements imprévus, il serait sans faute de retour à M... dans cinq ou six semaines.

Le chasseur du comte étant venu le prévenir que la voiture était attelée et que tout était prêt pour le départ, le comte s'avança vers la marquise, et dit en lui prenant la main :

« Julietta, me voici au moins un peu tranquilisé, bien que j'eusse désiré voir conclure le mariage avant mon départ.

— Le mariage ! s'écrièrent tous les membres de la famille.

— Oui, le mariage, » répéta le comte en baisant la main de la marquise. Et celle-ci lui ayant demandé s'il était dans son bon sens, il assura qu'il viendrait un jour où elle le comprendrait.

La famille fut sur le point de se fâcher de ces paroles. Cependant il les pria de ne pas s'y arrêter davantage, et, après avoir pris de tous le-congé le plus affectueux, il partit.

Il se passa plusieurs semaines, durant lesquelles la famille attendit avec des sentiments très-divers l'issue de cette singulière aventure. Le commandant reçut une lettre très-polie de l'oncle du comte, le général K.... Le comte lui-même écrivit de Naples. Les informations qu'on prit sur lui furent toutes très-favorables ; bref, on regardait déjà les fian-

çailles comme faites, lorsque l'ancienne indisposition de la marquise reparut plus violente que jamais.

Ayant remarqué un changement inconcevable dans sa personne, elle s'ouvrit à sa mère avec une complète franchise, et lui dit qu'elle ne savait que penser de son état.

Madame de B..., extrêmement inquiète du malaise continu de sa fille, voulut qu'elle consultât un médecin.

La marquise, espérant que sa forte nature finirait par triompher de ce mal passager, s'y refusa. Elle passa plusieurs jours sans suivre le conseil de sa mère. Mais enfin son malaise ayant augmenté et des indices irrécusables l'ayant jetée dans les plus vives inquiétudes, elle fit venir un médecin qui jouissait de la confiance de son père.

Elle le reçut en l'absence de sa mère, le fit asseoir sur le divan à côté d'elle, et, après un court préambule, lui dit en plaisantant ce qu'elle pensait de son état.

Le médecin jeta sur elle un regard scrutateur, et, après un certain temps, il répondit enfin d'un air très-sérieux que madame la marquise avait parfaitement bien jugé.

Quand, sur la demande qu'on lui fit de s'expliquer, il se fut exprimé très-clairement, ajoutant avec un sourire qu'il ne put réprimer, qu'elle se portait tout à fait bien et qu'elle n'avait pas besoin de médecin, la marquise sonna en lui lançant un regard sévère et le pria de se retirer. Elle ajouta, avec un murmure à peine distinct, comme s'il ne méritait pas qu'elle lui adressât la parole, qu'elle n'avait nulle envie de badiner avec lui sur des sujets de ce genre.

Le docteur répondit d'un ton piqué qu'il désirait qu'elle eût toujours été aussi peu disposée au badinage qu'en ce moment. Il prit sa canne et son chapeau, et se disposa à s'en aller. La marquise l'informa qu'elle instruirait son père de l'offense qu'il lui avait faite.

Le médecin répondit qu'il était prêt à affirmer par serment en justice ce qu'il avait été forcé de lui déclarer. Sur ce, il ouvrit la porte, s'inclina et voulut quitter l'appartement.

Mais la marquise lui demanda, au moment où il ramassait un gant qu'il avait laissé tomber :

« Et comment est-ce possible, monsieur le docteur ? »

Le médecin répondit qu'il ne croyait pas avoir besoin de lui expliquer les raisons dernières des choses; et s'inclinant encore une fois, il sortit.

La marquise demeura comme frappée de la foudre. Enfin elle se remit et voulut se rendre chez son père. Mais la gravité étrange de

L'homme qui venait de l'offenser ainsi l'avait entièrement paralysée. Elle se laissa tomber sur le divan, en proie à la plus grande agitation. Comme se méfiant d'elle-même, elle passa en revue tous les moments de l'année précédente, et elle crut devenir folle en songeant aux derniers. Enfin sa mère parut, et à sa demande inquiète pourquoi elle était si troublée, la marquise lui raconta ce que le médecin venait de lui révéler.

Madame de G... traita le docteur d'impudent et de misérable, et confirma sa fille dans la résolution d'informer le commandant de cette offense.

La marquise assura que le docteur avait parlé très-sérieusement, et qu'il avait paru décidé à répéter cette horrible déclaration en face de son père.

Madame de G... demanda alors, non sans quelque effroi, si elle croyait à la possibilité d'un tel état.

« Je croirais plutôt, répondit la marquise, à la fécondation des tombes et à la conception dans le sein d'une morte.

— Eh bien, chère et tendre enfant, dit madame de G... en serrant sa fille entre ses bras, qu'est-ce qui peut donc te tourmenter ? Si ta conscience te dit que tu es pure, que t'importe un jugement étranger, quand même ce serait celui de toute une faculté de médecine ? S'il a porté un tel jugement par erreur ou par méchanceté, cela ne t'est-il pas tout à fait indifférent ? Il convient pourtant de tout rapporter à ton père.

— O Dieu ! dit la marquise avec un mouvement convulsif, comment me tranquilliser ? N'ai-je pas contre moi ce que je sens moi-même au dedans et dont je n'ai que trop conscience ? Ne serais-je pas la première, si je savais qu'une autre éprouvât la même chose, à juger ainsi de son état ?

— C'est épouvantable, reprit madame de G....

— Nous parlons d'erreur, de méchanceté, continua la marquise ; mais quelles raisons un homme qui jusqu'à ce jour a paru digne de toute notre estime peut-il avoir pour m'insulter d'une manière aussi injurieuse et aussi basse ? Moi qui ne l'ai jamais offensé ! moi qui le recevais avec confiance, qui lui témoignais d'avance mes sentiments de reconnaissance ! A en juger par ses premières paroles, il est venu ici avec l'intention pure et sincère de me porter secours, et non d'exciter en moi des douleurs plus poignantes que celles que j'éprouvais !

» Et si, forcée de choisir, continua-t-elle pendant que sa mère la

regardait fixement, je voulais croire à une erreur, est-il probable qu'un médecin, même d'un talent médiocre, se trompe dans un cas pareil ?

— Et cependant, il faut, dit madame de G... d'un ton un peu vif, il faut que ce soit l'un ou l'autre : erreur ou méchanceté !

— Oui, chère mère, répliqua la marquise en lui baisant la main avec l'expression de la dignité offensée et la figure brûlante ; cela doit être ; bien que les circonstances soient si extraordinaires qu'il m'est permis d'en douter, je jure, puisque je suis obligée de l'attester, que ma conscience est comme celle de mes enfants ; vous-même, qui méritez tout respect, ne pouvez avoir la conscience plus pure que moi. Toutefois, je vous prie, faites venir une sage-femme, que je me convainque de ce qui en est, et que je me tranquillise, quel que soit mon état.

— Une sage-femme ! s'écria madame de G... indignée. Une conscience pure et une sage-femme ! »

La parole lui manqua.

« Oui, une sage-femme, mon excellente mère, répéta la marquise en se prosternant devant elle, et cela à l'instant même, si vous ne voulez pas que je devienne folle.

— Oh ! très-volontiers, repartit madame de G... ; seulement je te prie de ne pas faire tes couches chez moi. »

A ces mots elle se leva comme pour quitter l'appartement.

La marquise la suivit les bras étendus et tomba la face contre terre en embrassant ses genoux :

« Si une vie irréprochable, s'écria-t-elle avec l'éloquence de la douleur, si une vie qui n'a eu d'autre modèle que la vôtre me donne quelque droit à votre estime ; si le sentiment maternel, tant que ma faute n'est pas démontrée aussi claire que le soleil, parle encore pour moi dans votre cœur, ne m'abandonnez pas dans ce terrible moment !

— Qu'est-ce donc qui te tourmente ? lui demanda sa mère. N'est-ce rien autre chose que le jugement du médecin ? rien que ce que tu sens intérieurement ?

— Rien autre chose, ma mère, répondit la marquise en mettant la main sur sa poitrine.

— Rien autre chose, Julietta ? continua la mère. Recueille tes souvenirs. Une faute, quelque douleur qu'elle puisse me causer, serait excusable, et je finirais par te la pardonner ; mais si pour éviter un reproche de ta mère tu imaginais un conte d'un bouleversement de la nature, et si tu accumulais tes serments sacrilèges pour imposer ce

conte à mon cœur, qui n'est que trop porté à te croire, ce serait infâme et je ne te le pardonnerais jamais !

— Puisse le ciel de la rédemption un jour s'ouvrir devant moi comme mon âme s'ouvre devant vous ! s'écria la marquise. Je ne vous ai rien caché, ma mère. »

Cette protestation pathétique ébranla celle-ci.

« O ciel ! chère enfant, que tu me touches ! »

La relevant alors et la pressant contre son sein, elle l'embrassa avec effusion.

« Dis-moi donc, pour l'amour de Dieu, qu'appréhendes-tu ? Viens, mon enfant. Tu es bien malade ! »

Elle voulut qu'elle se couchât.

Mais la marquise, avec beaucoup de larmes, l'assura qu'elle se portait parfaitement bien, à part son état étrange et inconcevable.

« Ton état ! reprit la mère ; quel état donc ? Si tu es si sûre du passé, quelle folle crainte s'est emparé de toi ? Les sensations qui se produisent, dis-tu, et qui ne sont encore que vagues, ne peuvent-elles pas te tromper ?

— Non, non, reprit la marquise, elles ne me trompent pas. Vous n'avez qu'à faire appeler la sage-femme pour vous convaincre que le malheur épouvantable qui m'anéantit n'est que trop réel.

— Viens, ma chère enfant, dit madame de G..., qui commençait à trembler pour la raison de sa fille. Viens, je t'en prie, viens te mettre au lit. Que t'imagines-tu avoir entendu dire au médecin ? Comme ta figure est brûlante ! Comme tu trembles de tous les membres ! Te souviens-tu bien de ce que le médecin t'a dit ? »

Et madame de G..., ne croyant presque plus à la scène que lui avait racontée la marquise, l'entraîna avec elle.

« Ma mère bien-aimée, dit la marquise en souriant, les yeux remplis de larmes, je suis maîtresse de mes sens. Le médecin m'a dit que j'étais enceinte. Faites venir la sage-femme, et si elle affirme que je ne le suis pas, je redeviendrai calme et tranquille.

— C'est bien ! repartit madame de G... en étouffant l'anxiété dont elle était dévorée. Qu'elle vienne ! oui, qu'elle vienne de suite ! et tu l'entendras, mon enfant, se moquer de toi, et te dire que tu rêves et que tu n'es pas dans ton bon sens. »

Elle sonna et envoya aussitôt un domestique chercher la sage-femme.

La marquise était toute palpitante encore dans les bras de sa mère quand la sage-femme parut. Madame de G... lui apprit de quelle

étrange idée sa fille était possédée. « Madame la marquise, ajouta-t-elle, me jure que sa conduite a toujours été vertueuse, et cependant, abusée par une sensation inconcevable, elle juge nécessaire qu'une femme habile examine son état. »

La sage-femme parla de la jeunesse et des artifices du monde. Quand elle se fut acquittée de sa tâche, elle dit que des cas semblables n'étaient pas rares, que de jeunes veuves qui se trouvaient dans la position de la marquise croyaient toutes avoir vécu dans des îles désertes, et assura madame la marquise qu'on retrouverait bien le gai corsaire qui avait abordé de nuit dans l'île.

A ces mots, la marquise s'évanouit. Madame de G..., obéissant au sentiment maternel qui triompha d'abord de tout autre, la rappela à la vie à l'aide de la sage-femme; mais quand sa fille fut revenue à elle, l'irritation reprit le dessus :

« Julietta, fit la mère avec l'explosion de la plus profonde douleur, veux-tu t'ouvrir à moi et me dire le nom du père ? »

Madame de G... semblait encore disposée à pardonner.

Mais la marquise ayant déclaré qu'elle deviendrait folle, sa mère dit en se levant et en sortant de la chambre :

« Va, va, indigne créature ! Maudite soit l'heure où je t'ai donné le jour ! »

La marquise, dont la vue commença de nouveau à se troubler, attira la sage-femme vers elle, et, toute tremblante, appuya sa tête sur sa poitrine.

Elle demanda d'une voix brisée : « Quelle marche suit donc la nature ? Est-il possible qu'on conçoive sans le savoir ? »

La sage-femme sourit, et détachant le fichu de la patiente, elle dit que ce ne devait sans doute pas être le cas de madame la marquise.

« Non, non, répondit la marquise; j'ai conçu sciemment, mais je veux savoir en général si une conception dont on n'a pas conscience se voit dans la nature. »

La sage-femme répondit qu'à l'exception de la sainte Vierge, cela n'était encore arrivé à aucune autre femme sur la terre.

La marquise trembla toujours plus fort. Elle croyait qu'elle allait accoucher incessamment; elle pria la sage-femme, à laquelle elle se cramponna avec la plus grande anxiété, de ne pas l'abandonner.

La sage-femme la tranquillisa en l'assurant que le moment de sa délivrance était encore bien éloigné; elle lui indiqua en outre les moyens d'échapper aux mauvaises langues, et lui dit que tout irait bien.

Mais comme toutes ces consolations étaient autant de coups de poignard pour la malheureuse, elle se recueillit, dit qu'elle se sentait mieux et congédia la sage-femme.

A peine celle-ci eut-elle quitté la chambre, qu'on apporta à la marquise une lettre de sa mère, dans laquelle il était dit « que dans les circonstances présentes, M. de G... désirait qu'elle quittât la maison; qu'il lui envoyait les papiers relatifs à sa fortune, et qu'il espérait que Dieu lui épargnerait la douleur de jamais la revoir. »

La lettre était trempée de larmes, et dans un coin on lisait ce mot à moitié effacé : « Dicté. »

Des torrents de pleurs s'échappèrent des yeux de la marquise. Amèrement affligée de l'erreur de ses excellents parents et de l'injustice à laquelle ils se laissaient entraîner, elle courut à l'appartement de sa mère.

On lui dit que sa mère était chez le commandant. Elle se dirigea d'un pas chancelant vers la chambre de son père. L'ayant trouvée fermée à clef, elle tomba par terre contre la porte, en prenant d'une voix lamentable tous les saints à témoin de son innocence. Elle pouvait bien être dans cette attitude depuis quelques minutes, quand le garde général sortit de la chambre de son père et lui dit qu'elle entendait bien que le commandant ne voulait pas la voir.

La marquise s'écria au milieu de ses sanglots : « Pitié, mon frère ! » et pénétrant dans la chambre, elle tendit en suppliant les mains vers son père. Celui-ci, à sa vue, lui tourna le dos et se précipita dans sa chambre à coucher.

La marquise voulut l'y suivre, il lui cria : « Arrière ! » et poussa la porte; mais sa fille, au milieu de ses gémissements et de ses supplications, l'ayant empêché de la fermer, il céda brusquement, et pendant qu'elle entra il se retira devant elle vers le fond de la chambre.

Elle embrassait ses genoux, lorsqu'un pistolet que le commandant venait de saisir partit, et le coup alla frapper avec bruit contre le plafond.

« Grand Dieu ! » s'écria la marquise : et, pâle comme une morte, elle se leva et s'élança hors de l'appartement.

« Qu'on attelle de suite, » dit-elle en rentrant chez elle. Elle tomba épuisée et mourante sur un siège, habilla à la hâte ses enfants et fit emballer ses effets.

Tout étant prêt pour le départ, elle se disposait à monter en voiture, quand le garde général entra et exigea, par ordre du commandant, que la marquise lui remît ses enfants.

« Mes enfants ! cria la pauvre mère en se redressant ; dis à ce barbare qu'il peut venir et me tuer, mais qu'il ne m'arrachera pas mes enfants. »

Et armée de tout l'orgueil de son innocence, elle prit ses enfants, et avant que personne eût osé l'en empêcher, elle les fit monter dans la voiture et partit. Ranimée par cet acte d'énergie, qui l'avait comme révélée à elle-même, elle se sentit sortir tout à coup du profond abaissement dans lequel le sort l'avait plongée. Le tumulte de son âme s'apaisa quand elle fut hors de la maison paternelle. Elle couvrit de baisers ses enfants, son cher et précieux butin, et elle pensa avec une immense satisfaction à la victoire que la force d'une conscience pure lui avait fait remporter sur son frère. Son intelligence, assez forte pour ne pas éclater en présence de l'étrangeté de sa situation, se soumettait entièrement aux secrets impénétrables de l'ordonnance du monde. Elle sentit l'impossibilité de convaincre sa famille de son innocence et reconnut qu'il lui fallait se consoler si elle ne voulait pas en mourir. Aussi, peu de jours après son arrivée à V..., la douleur en elle avait fait place au projet héroïque de s'armer de fierté contre les attaques du monde. Elle résolut de se renfermer tout à fait dans son intérieur, de se consacrer exclusivement à l'éducation de ses deux enfants et de soigner avec un amour tout maternel le présent inattendu que Dieu allait lui envoyer. Elle se prépara à faire restaurer dans quelques semaines, sitôt après sa délivrance, sa belle propriété, qui s'était un peu dégradée pendant sa longue absence. Assise sous un berceau dans son jardin, tout en tricotant de petits bonnets et de petits bas, elle songeait à la distribution des pièces, à la place des bibliothèques, des chevalets pour peindre. Le temps pendant lequel le comte F... devait rester à Naples n'était pas encore écoulé, qu'elle était déjà familiarisée tout à fait avec l'idée de vivre dans une retraite absolue. Le portier reçut l'ordre de n'admettre personne dans la maison. Il lui était seulement affreux de penser que le petit être qu'elle avait conçu dans la plus grande innocence, et dont l'origine lui semblait d'autant plus divine qu'elle était plus mystérieuse, se trouvait marqué dans la société d'un stigmate de honte. Il lui était venu à l'esprit un singulier moyen pour découvrir son père ; la première fois qu'elle y songea, elle fut saisie d'un tel effroi que son ouvrage lui tomba des mains. Elle passa de longues nuits de veille et d'insomnie à retourner dans sa tête, avant de s'y habituer, cette idée qui choquait son sentiment le plus intime. Il lui répugnait toujours d'avoir le moindre rapport avec un homme qui l'avait trompée d'une manière si indigne ; elle concluait

d'un raisonnement très-juste que cet homme devait appartenir au rebut de son espèce, et quelle que fût la place qu'il occupait dans la société, il ne pouvait être sorti que de la fange la plus vile. Mais forte du sentiment chaque jour plus vif de sa propre dignité et de son indépendance, et se disant qu'une pierre conserve toujours son prix, quelle qu'en soit la monture, un jour qu'elle sentit une jeune vie tressaillir dans son sein, elle rassembla tout son courage et fit insérer dans les annonces du journal de M.... le singulier avis qu'on a lu au commencement de cette histoire.

Cependant le comte F..., retenu à Naples par des affaires pressantes, avait écrit une seconde fois à la marquise et l'avait engagée à demeurer, en dépit de toutes les circonstances imprévues, fidèle à la promesse tacite qu'elle lui avait faite. Dès qu'il fut parvenu à décliner une mission nouvelle à Constantinople, et que ses autres travaux le lui permirent, il quitta Naples, et arriva à M... peu de jours après l'époque qu'il avait fixée. Le commandant le reçut d'un air embarrassé, prétexta une affaire importante et chargea le garde général d'entretenir son hôte. Le garde général fit venir le comte dans sa chambre et, après de courtes politesses, lui demanda s'il savait déjà ce qui s'était passé dans la maison du commandant pendant son absence.

Le comte, en pâlisant légèrement, répondit que non. Le garde général l'instruisit alors de la honte dont la marquise avait couvert sa famille, et lui fit un récit détaillé de tout ce que nos lecteurs ont déjà appris. Le comte se frappa le front de la main et s'écria dans un complet oubli de lui-même :

« Pourquoi m'a-t-on opposé tant d'obstacles ? Si le mariage avait eu lieu, toute honte et tout malheur vous eussent été épargnés. »

Le garde général regarda le comte d'un air ébahi, lui demanda s'il avait perdu la tête pour désirer être uni à une aussi indigne femme. Le comte répondit qu'elle valait mieux que le monde entier qui la méprisait. Il ajouta qu'il croyait entièrement à son innocence, et qu'il irait dans la journée même à V... renouveler à la marquise la demande de sa main. Il prit aussitôt après congé du garde général, qui s'imagina que le comte était devenu fou. Il monta à cheval et se rendit au galop à V....

Descendu devant la porte cochère, il voulut pénétrer dans le vestibule, quand le portier lui dit que madame la marquise ne recevait personne.

Le comte demanda si cette mesure prise à l'égard des étrangers s'appliquait aussi à un ami de la maison.

Le portier répondit qu'il n'avait entendu parler d'aucune exception et ajouta sur un certain ton :

« Seriez-vous par hasard le comte F... ? »

Le comte, après un regard investigateur, répondit que non, et se tournant vers son domestique, il dit de manière à être entendu par le portier que, puisqu'il en était ainsi, il allait descendre à l'hôtel et qu'il se ferait annoncer par écrit à la marquise.

Cependant, dès qu'il se trouva hors de la vue du portier, il se glissa le long du mur d'un vaste jardin qui s'étendait derrière la maison. Il entra dans le jardin par une porte qu'il trouva ouverte, en parcourut les allées, et il allait monter sur la terrasse, quand, dans un berceau à l'écart, il vit la marquise dans sa situation aimable et mystérieuse, assise à une petite table et absorbée dans son travail.

Il s'approcha d'elle si vite qu'elle l'aperçut seulement lorsqu'il était déjà à l'entrée du berceau et à trois pas d'elle.

« Le comte de F... ! » dit la marquise en levant les yeux, et la rougeur de la surprise colora son visage.

Le comte sourit et demeura encore un instant à l'entrée du berceau sans bouger; il s'assit ensuite à côté d'elle avec un empressement assez respectueux pour ne pas l'effaroucher, et avant de lui avoir laissé le temps de prendre une résolution, il voulut doucement l'attirer vers lui.

« D'où venez-vous, monsieur le comte ? Est-ce possible ? demanda la marquise en regardant timidement à terre.

— De M..., répondit le comte en la serrant très-légèrement contre lui. J'ai trouvé une porte de derrière ouverte, j'ai cru pouvoir compter sur votre indulgence, et je suis entré....

— Est-ce qu'à M... on ne vous a pas dit... ? demanda-t-elle sans changer de position.

— Tout, ma bien-aimée; mais je suis tout à fait convaincu de votre innocence...

— Comment ! s'écria la marquise en se levant et se dégageant de ses bras. Et vous venez néanmoins ?

— Oui, en dépit du monde, continua-t-il en la retenant, oui, en dépit de votre famille et même de ce que je vois ici de charmant, ajouta-t-il en appliquant un baiser brûlant sur son épaule.

— Laissez-moi !... reprit la marquise.

— Oui, Julietta, je suis aussi convaincu que s'il m'était donné de tout savoir et que mon âme habitât dans ton sein.

— Comte, laissez-moi !... s'écria la marquise.

— Je viens, dit-il sans la quitter, vous renouveler ma demande,

et j'attends de votre main, si vous voulez m'exaucer, le sort des bienheureux.

— Laissez-moi, laissez-moi, je vous l'ordonne!... Et s'arrachant de ses bras, elle s'enfuit.

— Ma bien-aimée, écoutez-moi, murmura-t-il en se relevant et en la suivant.

— Vous écouter! dit-elle en se détournant pour l'éviter.

— Un seul mot tout bas à votre oreille, fit le comte en cherchant à saisir son bras blanc qu'elle retirait.

— Je ne veux rien savoir. Et le repoussant avec force, elle s'élança sur la terrasse et disparut.

Il était déjà au milieu de la terrasse, et il espérait, à quelque prix que ce fût, obtenir de se faire écouter, lorsque la porte se ferma devant lui et qu'il entendit pousser le verrou en dedans avec une précipitation extraordinaire. Il eut un instant d'irrésolution, pendant lequel il hésita s'il n'entrerait pas par une fenêtre ouverte du rez-de-chaussée et s'il ne poursuivrait pas son but jusqu'à ce qu'il l'eût atteint. Mais, quelque peine qu'il éprouvât à se retirer, il céda à la nécessité, et, furieux contre lui-même d'avoir laissé échapper la marquise, il descendit de la terrasse, sortit du jardin et alla chercher son cheval.

Il reconnut que la tentative de s'expliquer avec la marquise, tout près de son cœur, était manquée à tout jamais; il s'en retourna au pas à M..., et en méditant la lettre qu'il était maintenant condamné à écrire.

Le soir, alors que de fort mauvaise humeur il mangeait dans un lieu public, il rencontra le garde général, qui lui demanda aussitôt si sa proposition avait été agréée à V....

Le comte répondit sèchement que non, et il était sur le point de se débarrasser de son interlocuteur par quelque parole amère; cependant, pour satisfaire à la politesse, il ajouta, après une courte pause, qu'il avait résolu de s'adresser à la marquise par écrit, et qu'il pensait ainsi arriver bientôt à ses fins.

Le garde général dit qu'il voyait à regret que sa passion pour la marquise lui ôtait la raison; mais qu'il croyait devoir l'informer qu'elle était sur le point de faire un autre choix.

Il sonna le garçon; demanda des journaux et mit sous les yeux du comte la feuille dans laquelle était insérée la sommation adressée par la marquise au père de son enfant. Le comte, en parcourant ce papier, sentit le feu lui monter au visage, et les sentiments les plus opposés se croisèrent dans son âme.

A la question du garde général, s'il croyait que la personne réclamée répondrait à l'appel de la marquise, le comte, qui dévorait des yeux le passage du journal et semblait étudier avidement le sens de chaque mot, répliqua : « Sans nul doute. »

Puis, après avoir ployé le journal et s'être approché de la fenêtre, il ajouta :

« C'est bien, maintenant je sais ce que j'ai à faire. »

Aussitôt après il se retourna, demanda encore au garde général, d'un ton obligeant, si on le reverrait bientôt, et, prenant congé de lui, il s'en alla tout réconcilié avec son sort.

Cependant les scènes les plus vives avaient eu lieu dans la maison du comte. Madame de G... était excessivement affectée de la violence de son mari et de la faiblesse avec laquelle elle avait souscrit au bannissement de sa fille. Lorsque le coup de pistolet était parti dans la chambre à coucher du commandant, et que la marquise en était sortie précipitamment, madame de G... s'était évanouie; quand elle revint à elle, son mari lui dit qu'il était fâché de lui avoir causé une frayeur inutile, et jeta le pistolet déchargé sur une table.

Plus tard, quand il fut question de réclamer les enfants de la marquise, madame de G... osa déclarer timidement qu'on n'en avait pas le droit. Et, avec une voix que l'émotion de si fortes secousses rendait faible et touchante, elle pria qu'on évitât dorénavant dans la maison ces scènes violentes. Le commandant, écumant de fureur, ne l'écouta pas et dit à son fils : « Va, amène-les-moi. »

Quand ensuite arriva la seconde lettre du comte F..., le commandant avait ordonné de l'envoyer à la marquise, qui, comme on l'apprit par le messenger, l'avait mise de côté sans la lire, et avait dit que c'était bien.

Madame de G..., qui ne pouvait dans toute cette aventure s'expliquer tant de choses, et surtout la résolution de la marquise à contracter une nouvelle union qui lui était tout à fait indifférente, chercha en vain à découvrir l'explication de cette circonstance.

Le commandant ne souffrait plus qu'on abordât ce sujet, et son injonction équivalait à un ordre. Un jour, il décrocha du mur un portrait de la marquise et dit qu'il voulait en détruire jusqu'au dernier souvenir et qu'il n'avait plus de fille.

Alors parut dans les journaux la singulière réclame de la marquise.

Madame de G..., vivement émue par la lecture de cet article, porta au commandant le journal qu'il lui avait donné lui-même, et lui demanda ce qu'il en pensait.

Son mari, en continuant d'écrire, dit : « Oh ! elle est innocente.

— Comment ! dit madame de G... avec la plus grande surprise ; innocente !

— La sotte ! » cria le commandant ; et, après avoir serré ses papiers, il sortit de la chambre.

Le surlendemain, madame de G..., étant à déjeuner avec son mari, lut dans une feuille d'annonces encore tout humide de la presse la réponse suivante :

« Si madame la marquise d'O... veut se trouver le 3 ..., à onze heures du matin, dans la maison de M. de G..., son père, celui qu'elle cherche viendra se jeter à ses pieds. »

Madame de G... perdit l'usage de la parole avant d'avoir lu la moitié de cet article inouï. Elle en parcourut rapidement la fin, et tendit la feuille au commandant. Celui-ci lut trois fois l'article, comme s'il n'en croyait pas ses yeux.

« Eh bien, Lorenzo, au nom du ciel, dit madame de G..., qu'en penses-tu ?

— O l'infâme, repartit le commandant en se levant de table ; la rusée hypocrite ! Ce n'est rien, à côté d'elle, que dix fois l'impudeur de la chienne unie à dix fois la ruse du renard. Un air si candide ! Deux yeux si pleins de franchise !... un chérubin n'en a pas de plus purs ! »

Et il se lamentait tout haut sans pouvoir se calmer.

« Mais, dis-moi, reprit madame de G..., si ç'a été une ruse, quel fut son but ?

— Son but, tu me le demandes ? C'est de faire réussir par force sa misérable fourberie. Elle est déjà apprise par cœur, la fable que tous deux, elle et lui, se proposent de nous conter le 3 ..., à onze heures du matin. Elle s'attend à ce que je lui dise : « Ma chère fille. Ah ! je l'ignorais... qui pouvait s'en douter ? Pardonne-moi, reçois ma bénédiction et rends-moi ton affection. » Mais je réserve une balle à celui qui, le 3 ..., à onze heures du matin, passera le seuil de ma porte ! à moins qu'il ne faille plutôt le faire jeter à la porte par mes gens. »

Après avoir relu l'article du journal, madame de G... dit qu'entre deux choses impossibles à comprendre, s'il fallait en admettre une, elle aimait mieux croire à un jeu extraordinaire du sort qu'à l'infamie de sa fille, dont la conduite avait toujours été exemplaire.

Mais, avant qu'elle eût fini de parler, le commandant s'écria : « Fais-moi le plaisir de te taire. » Et il sortit en disant : « Il m'est odieux d'entendre parler de tout cela. »

A quelques jours de là, le commandant reçut au sujet de l'article du journal une lettre de la marquise, dans laquelle celle-ci le priait d'une manière touchante et respectueuse, puisque la grâce lui était refusée de paraître dans sa maison, de vouloir bien envoyer à V... la personne qui devait venir chez lui le 3 ..., au matin.

Madame de G... était justement présente quand le commandant reçut cette lettre; elle lut distinctement sur le visage de son mari le trouble de ses sentiments; car, en admettant qu'il y eût fourberie, quel motif pouvait-il lui attribuer, puisqu'elle ne semblait prétendre aucunement à son pardon? Enhardie par ce trouble, elle proposa un plan que son esprit, agité par le doute, méditait depuis longtemps.

Pendant que le commandant regardait encore d'un air insouciant la lettre, elle dit qu'elle avait l'idée, s'il voulait bien le lui permettre, d'aller passer un jour ou deux à V...; ajoutant que la marquise, si elle connaissait déjà la personne qui lui avait répondu par la voie du journal comme un étranger, ne pourrait faire autrement que de se trahir, fût-elle la créature la plus rusée du monde.

Le commandant répliqua en déchirant brusquement la lettre, disant qu'elle ne savait que trop bien qu'il ne voulait plus rien avoir à démêler avec la marquise, et qu'il lui défendait dorénavant le moindre rapport avec elle. Il mit les morceaux de la lettre déchirée sous enveloppe, écrivit dessus le nom de la marquise, et chargea le messenger de rapporter cette missive en guise de réponse.

Madame de G..., exaspérée de cet excès d'obstination qui lui ôtait toute possibilité d'éclaircissement, résolut d'exécuter son projet en dépit de toute opposition de son mari. Le lendemain matin, avant que celui-ci fût levé, elle se fit suivre d'un des chasseurs du commandant et partit pour V.... A son arrivée à la villa de sa fille, le portier lui dit que la marquise n'était visible pour personne.

Madame de G... répondit qu'elle connaissait cette consigne, mais qu'il eût à annoncer à sa maîtresse que madame de G... demandait à la voir. Le portier répliqua que cela ne servirait de rien, la marquise ne voulant absolument voir qui que ce fût. Madame de G... s'écria qu'elle était la mère de la marquise, qu'elle la verrait, et qu'il ne devait pas tarder plus longtemps à exécuter ses ordres.

Mais à peine le portier était-il entré dans la maison pour tenter la démarche qu'il disait inutile, que la marquise en sortit, courut vers la voiture et se prosterna devant sa mère. Madame de G..., soutenue par le chasseur, descendit de voiture et releva sa fille, non sans une vive émotion.

Suffoquée par ses sentiments, la marquise s'inclina profondément sur la main de sa mère et la conduisit avec respect, en versant des larmes abondantes, dans la maison.

« Ma très-chère mère, s'écria-t-elle après lui avoir fait prendre place sur le divan, restant debout devant elle et s'essuyant les yeux, à quel heureux hasard dois-je votre bonne et précieuse visite ? »

Madame de G... dit, en prenant familièrement la main de sa fille, qu'elle venait lui demander pardon de la dureté avec laquelle elle avait été chassée de la maison paternelle.

« Pardon ! » interrompit la marquise en voulant lui baiser les mains.

Mais madame de G..., se défendant de ces marques de tendre déférence, continua :

« Non-seulement la réponse faite dans les journaux à ta demande nous a donné, à ton père et à moi, la preuve certaine de ton innocence, mais je dois t'apprendre que *lui-même*, à notre grande surprise et à notre grande joie, s'est montré chez nous hier.

— Qui ? demanda la marquise en s'asseyant auprès de sa mère, qui s'est montré ? Et la plus vive attente se peignit dans tous ses traits.

— Lui, répliqua madame de G..., l'auteur de la réponse, lui en personne, lui à qui ton appel avait été adressé.

— Eh bien, dit la marquise la poitrine palpitante, qui est-ce ? de grâce, ma mère, qui est-ce ?

— Je voudrais bien te le laisser deviner, car figure-toi que hier, pendant que nous prenions le thé et que nous lisions l'étrange article du journal, un homme de notre connaissance la plus intime se précipite dans la chambre avec tous les signes du plus profond désespoir et se jette tour à tour aux pieds de ton père et aux miens. Ne sachant que penser, nous l'engageons à parler.

» Il nous répond que sa conscience ne lui laisse ni trêve ni repos, qu'il est l'infâme qui a trompé madame la marquise. Il veut savoir comment on juge son crime ; et si l'on doit en tirer vengeance, il vient se présenter lui-même pour la subir.

— Mais qui ? qui donc ? Parlez, de grâce....

— Comme je te l'ai déjà dit, un jeune homme, d'ailleurs bien élevé, que nous n'aurions jamais cru capable d'une telle infamie. Mais ne t'affecte pas trop, ma fille, en apprenant qu'il est de basse extraction et dénué de tous les avantages qu'on pourrait réclamer de ton époux.

— Cependant, mon excellente mère, il ne saurait être tout à fait

indigne de moi, puisqu'il s'est jeté à vos pieds avant d'avoir embrassé les miens. De grâce, ma mère, qui est-ce? Son nom?

— Sache donc que c'est Léopardo, le chasseur que ton père a fait venir dernièrement du Tyrol, et que j'ai amené pour te le présenter comme ton fiancé.

— Léopardo le chasseur! s'écria la marquise en pressant ses mains sur son front avec désespoir.

— Qu'est-ce qui cause ton effroi? demanda la mère. As-tu des raisons pour douter de ce que je te dis?...

— Comment? Où? Quand? demanda la marquise d'une voix égarée.

— C'est, répondit la mère, ce qu'il ne veut confier qu'à toi. Mais si tu veux nous pouvons ouvrir l'antichambre, où il attend avec anxiété ta décision. Je vous laisserai tous deux seuls, et tu verras, si tu peux, à lui faire avouer son secret.

— Dieu, mon père! s'écria la marquise, je me rappelle qu'une après-midi, accablée par la chaleur, je m'étais endormie.... » Et en parlant ainsi, elle mit ses mains devant sa figure enflammée par la honte.

A ces mots sa mère tomba à genoux devant elle.

« O ma fille! s'écria-t-elle en la serrant dans ses bras, ô mon adorable enfant! Malheureuse que je suis! »

La marquise demanda toute troublée : « Qu'avez-vous, ma mère?

— Apprends donc, ô enfant plus pure que les anges, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que je t'ai dit, que mon âme égarée n'a pu croire à une innocence telle que celle qui rayonne en toi, et qu'il m'a fallu recourir à cette honteuse ruse avant de m'en convaincre.

— Ma bonne mère, dit la marquise en se penchant vers elle avec une heureuse émotion et s'efforçant de la relever.

— Non, non, mon enfant, je ne quitterai pas cette attitude que tu ne m'aies dit que ta vertu noble et céleste veut bien me pardonner l'indignité de ma conduite.

— Moi, vous pardonner, ma mère! Levez-vous, je vous en conjure.

— Oh! dis-moi, mon enfant, si tu peux encore m'aimer et me respecter aussi sincèrement qu'autrefois?

— Mère adorée, s'écria la marquise, l'amour et le respect ne sont jamais sortis un instant de mon cœur. Qui, dans des circonstances aussi extraordinaires, pouvait m'accorder la moindre confiance? Que je suis heureuse que vous soyez convaincue de mon innocence!

— Eh bien donc, reprit madame de G... en se relevant avec l'aide de sa fille, chère enfant, je ne veux plus vivre que pour toi. Tu feras tes couches chez moi, et tu donnerais le jour à un prince, que je ne

pourrais te soigner avec plus de tendresse et de respect. Je ne te quitterai plus un seul jour de ma vie. Je défie le monde entier ! Je ne veux pas d'autre honneur que ton déshonneur, pourvu que tu me rendes ton affection, et que tu oublies à tout jamais la dureté avec laquelle je t'ai repoussée. »

La marquise chercha à consoler sa mère par des caresses et des protestations sans fin ; mais le soir arriva et minuit sonna sans qu'elle y eût réussi. Le lendemain, l'émotion de madame de G..., qui pendant la nuit avait eu un accès de fièvre, s'étant un peu calmée, la mère, la fille et les petits-fils retournèrent à M... comme en triomphe. Le voyage fut très-gai, et l'on plaisanta sur Léopardo le chasseur, assis devant sur le siège.

Madame de G... dit à la marquise : « Je m'aperçois bien que tu rougis toutes les fois que tu regardes le large dos de Léopardo. »

La marquise, moitié soupirant, moitié souriant, répondit :

« Qui sait qui paraîtra définitivement chez vous le 3 ..., à onze heures du matin ! »

Puis, plus on approchait de M..., plus leurs esprits redevinrent sérieux, dans la prévision des scènes décisives qui les y attendaient.

Madame de G..., sans rien trahir de ses projets, en arrivant conduisit sa fille dans son ancien appartement, lui dit de s'y mettre à son aise, de ne pas perdre patience, qu'elle ne tarderait pas à revenir.

Elle sortit et ne revint qu'au bout d'une heure.

« Non, je n'ai jamais vu de Thomas aussi incrédule, dit-elle avec une secrète joie. Il m'a fallu une grande heure pour le convaincre. Mais maintenant il est là à pleurer.

— Qui ? demanda la marquise.

— Qui ! répondit la mère ; qui, si ce n'est celui qui a le plus de raison de le faire ?

— J'espère que ce n'est pas mon père.

— Il pleure comme un enfant. Et si je n'avais pas été forcée d'essuyer moi-même mes larmes, j'aurais ri de bon cœur, une fois sortie de sa chambre.

— Il pleure, dites-vous, et à cause de moi ! Et je resterais ici ? dit la marquise en se levant.

— Ne bouge pas, je te le défends. Pourquoi m'a-t-il dicté cette lettre ? Il faudra qu'il vienne te trouver, ou je ne le reverrai de ma vie.

— Ma bonne mère... je vous en supplie....

— Non, non, je suis sans pitié pour lui. Pourquoi a-t-il saisi son pistolet ?

— Ma mère, je vous en conjure....

— Non, je ne le veux pas, dit madame de G... en repoussant sa fille sur sa chaise. Et s'il ne vient pas avant ce soir, je partirai dès demain avec toi. »

La marquise trouvait cette contrainte dure et injuste.

Mais madame de G... reprit :

« Calme-toi, mon enfant. Le voici qui arrive.

— Quoi? demanda la marquise en prêtant l'oreille. Y a-t-il quelqu'un à la porte? Ces sanglots....

— Sans doute, répliqua madame de G.... Il demande que nous lui ouvrions....

— Laissez-moi! s'écria la marquise en s'élançant de dessus sa chaise.

— Non, si tu m'aimes, Julietta, ne bouge pas. »

Et à l'instant même le commandant entra, tenant son mouchoir devant sa figure.

« Ses sanglots l'empêchent de parler, » dit madame de G... en s'écartant un peu pour laisser passer son mari.

La marquise se leva alors et embrassa le commandant en le priant de se calmer.

Elle pleura elle-même à chaudes larmes, l'engagea à s'asseoir et lui avança une chaise, mais il ne répondit pas. On ne put le faire bouger ni s'asseoir, et il restait toujours le visage penché vers la terre et pleurant.

La marquise soutenait son père, et à moitié tournée vers sa mère :

« Il va tomber malade, » dit-elle.

Madame de G..., voyant son mari presque dans les convulsions, fut sur le point de fléchir.

Enfin le commandant s'assit, sur les prières réitérées de sa fille, qui lui fit mille caresses. Madame de G... dit qu'il n'avait que ce qu'il méritait, qu'il reviendrait à la raison; et sortant de la chambre, elle laissa son mari seul avec sa fille.

Pendant le souper le commandant s'efforça d'être gai, mais il demeurerait souvent muet, mangeait peu, et, les yeux baissés sur son assiette, jouait avec la main de sa fille.

Le lendemain, tout était dans la plus vive attente. On était à la veille du 3, jour si redouté. Qui allait-on voir paraître à onze heures du matin?

Le père, la mère, et le frère, réconcilié avec sa sœur, penchaient tous pour le mariage, si la personne attendue était d'un rang tant soit peu

sortable. Les parents étaient décidés à faire tout ce qui était humainement possible pour assurer le bonheur de la marquise. Mais, quoique disposés à tous les sacrifices compatibles avec l'honneur, ils étaient bien résolus de ne pas consentir à une union trop humiliante pour la marquise, de garder en ce cas leur fille chez eux et d'adopter son enfant.

Quant à la marquise, elle paraissait toujours prête à tenir sa promesse.

Le soir, madame de G... demanda comment aurait lieu la réception.

Le commandant crut que le plus convenable serait de laisser la marquise seule.

La marquise au contraire insista pour que ses parents et son frère assistassent à la réception, ne voulant avoir aucun secret à partager avec cet inconnu. « D'ailleurs, ajouta-t-elle, ce désir semble exprimé dans la réponse qui m'a été faite, puisque la maison du commandant y est désignée comme lieu de l'entrevue.

Madame de G... insista sur l'inconvenance des rôles que le père et le frère auraient à jouer dans cette circonstance, et pria sa fille de consentir à ce que les hommes ne parussent point, s'engageant pour elle à assister à la pénible entrevue.

Après une courte réflexion de la marquise, cette dernière proposition fut acceptée d'un commun accord.

Enfin la nuit s'écoula au milieu d'une préoccupation facile à comprendre.

Le lendemain, à onze heures du matin, la mère et la fille, toutes deux en toilette de fiançailles, étaient assises dans le salon, et le cœur leur battait si fort qu'on aurait pu l'entendre si le bruit du jour avait cessé un instant.

Le dernier coup de onze heures sonnait encore quand Léopardo entra dans le salon.

A la vue de Léopardo, la mère et la fille pâlirent.

« Le comte F..., dit-il, vient d'arriver et se fait annoncer.

— Le comte F...! s'écrièrent les deux femmes, passant d'une surprise à l'autre.

— Fermez les portes, dit la marquise, nous ne pouvons le recevoir. »

Mais en ce moment elle vit paraître le colonel, revêtu du même uniforme qu'il portait lors de la prise de la citadelle, avec toutes ses décorations et ses armes.

La marquise, dans sa confusion, aurait voulu que la terre l'engloutît. Elle saisit un mouchoir qu'elle avait laissé sur une chaise et voulut s'enfuir dans la pièce voisine.

Mais madame de G..., lui prenant la main, s'écria : « Julietta!... »

Le tumulte de ses pensées lui ôta la parole. Enfin se remettant, elle fixa ses regards sur le comte et attirant sa fille vers elle : « Julietta, je t'en prie, qui attendions-nous donc? »

La marquise se retourna aussitôt.

« Pas lui, je pense, » et elle lui lança un regard foudroyant, tandis que la pâleur de la mort couvrait son visage.

Le comte avait fléchi un genou devant elle; et la main droite sur son cœur, la tête inclinée sur sa poitrine, il gardait le silence.

« Quel autre que lui? dit madame de G... d'une voix oppressée. — Quel autre que lui? Ne sommes-nous pas hors de sens? »

La marquise resta immobile et comme pétrifiée.

« Ma mère, c'est à devenir folle.

— Sotte! » répliqua madame de G... en l'attirant à elle et en murmurant un mot à l'oreille de sa fille.

La marquise se détourna et se précipita sur le sofa en se cachant la figure dans ses deux mains.

« Malheureuse, qu'as-tu? Que s'est-il passé à quoi tu n'étais pas préparée? — Levez-vous, monsieur le comte, levez-vous. Consolez ma fille, obtenez d'elle votre pardon, et tout sera pardonné et oublié! »

Le comte se leva en pleurant. Il se prosterna de nouveau devant la marquise, lui prit doucement la main, comme si elle eût été d'or et qu'il eût craint de la ternir par son contact.

Mais la marquise, se levant du sofa, dit : « Partez, partez, je m'attendais à trouver un homme vicieux, mais non pas un démon. »

Et s'écartant comme d'un pestiféré, elle ouvrit la porte de l'antichambre.

« Appelez le commandant, Julietta! » s'écria madame de G... avec surprise.

Cependant la marquise, avec une rage farouche, regardait tantôt sa mère et tantôt le comte. Son sein se soulevait, sa figure brûlait; une furie n'aurait pu lancer des regards plus terribles. Enfin le commandant et le garde général arrivèrent. Elle leur cria de loin : « Mon père, je ne puis pas épouser cet homme! » et prenant de l'eau bénite dans un bénitier qui était derrière la porte, elle en aspergea son père, sa mère, son frère, et disparut.

Le commandant, étourdi de cette scène étrange, demanda ce qui était arrivé et pâlit en apercevant dans cet instant décisif le comte F... au milieu de la chambre.

Madame de G... prit le comte par la main et dit : « Ne fais pas de question. Ce jeune homme se repent du fond du cœur de tout ce qui est arrivé. Donne ta bénédiction, donne-la, et tout finira bien. »

Le comte était comme anéanti. Le commandant posa sa main sur la tête du coupable; ses sourcils s'agitaient convulsivement, ses lèvres étaient pâles comme le marbre. « Puisse la malédiction du Ciel, dit-il, s'écarter de cette tête! Quand comptez-vous épouser ma fille?

— Demain, répondit madame de G... pour le comte, hors d'état de répondre lui-même, demain ou aujourd'hui, comme tu voudras. Monsieur le comte, qui s'est montré si empressé à réparer sa faute, trouvera toujours que le plus tôt vaudra le mieux.

— J'aurai donc le plaisir de vous trouver demain, à onze heures dans l'église Saint-Augustin, » dit le commandant, et après s'être incliné il fit signe à sa femme et à son fils de le suivre, laissant le comte pour se rendre dans l'appartement de la marquise.

On chercha en vain à savoir de la marquise la cause de son étrange conduite. En proie à une fièvre violente, elle ne voulait pas entendre parler de mariage, et elle pria qu'on la laissât seule.

A la demande pourquoi elle avait si subitement changé de résolution et ce qui lui rendait le comte plus odieux que tout autre, elle regarda son père avec de grands yeux distraits et ne répondit rien.

Madame de G... demanda si elle avait oublié qu'elle était mère.

Elle répondit qu'en ce cas elle devait plus penser à elle qu'à son enfant, et prenant à témoin tous les anges et tous les saints du ciel, elle assura qu'elle ne se marierait pas.

Le commandant, la voyant dans un tel état de surexcitation, déclara qu'elle se devait à sa parole, et il la quitta; puis, après être convenu de tout par écrit avec le comte, il ordonna les préparatifs de la bénédiction nuptiale.

Il fit soumettre au comte un contrat par lequel celui-ci renonçait à tous ses droits d'époux, et souscrivait à toutes les obligations qu'on lui imposerait.

Le comte renvoya cet acte signé de sa main et trempé de larmes.

Le lendemain, quand le commandant présenta ce papier à la marquise encore couchée, ses esprits s'étaient un peu calmés. Elle le parcourut plusieurs fois, le plia toute pensive, l'ouvrit de nouveau pour le relire, puis elle déclara qu'à onze heures elle se trouverait à l'église Saint-Augustin. Elle se leva, s'habilla sans proférer un mot, et quand onze heures sonnèrent elle monta en voiture avec sa famille et se rendit à l'église.

Ce ne fut qu'à la porte de l'église que l'on permit au comte de se joindre à la famille.

Pendant toute la cérémonie, la marquise ne détourna pas ses regards du tableau du maître-autel. Elle n'accorda pas un regard à l'homme avec qui elle échangea son anneau.

Après la bénédiction nuptiale, le comte lui offrit le bras. Mais dès qu'ils furent sortis de l'église, la comtesse s'inclina, et le commandant lui demanda s'il aurait l'honneur de le voir quelquefois dans les appartements de sa fille. Le comte, pour toute réponse, balbutia quelques mots que personne ne comprit, salua tout le monde et disparut.

Il alla se loger à M...; il y demeura plusieurs mois sans mettre le pied dans la maison du commandant, chez qui la comtesse était restée. Grâce à sa conduite aussi noble que délicate dans tous les rapports qu'il eut avec la famille, il fut invité au baptême du fils dont était accouchée la comtesse. Celle-ci, étendue sur son lit, ne le vit qu'un instant quand il entra et la salua respectueusement. Au milieu des cadeaux que les invités avaient faits au nouveau-né, le comte jeta sur son berceau deux papiers, dont l'un, comme on le reconnut quand il fut parti, était une donation de vingt mille roubles à l'enfant, et l'autre un testament par lequel il instituait, en cas de mort, la mère héritière de toute sa fortune.

A partir de ce jour, il fut, sur la demande de madame de G..., invité plusieurs fois chez le commandant.

Dès lors la maison et le cercle de famille lui furent ouverts. Il ne se passa bientôt pas de soirée où il ne s'y montrât. Son cœur lui ayant fait reconnaître qu'il était pardonné, il redemanda sa femme en mariage, et au bout d'un an sa demande ayant été agréée, on célébra pour la seconde fois des noces plus joyeuses que les premières. Puis toute la famille alla habiter V..., et une lignée de jeunes Russes suivit le premier-né. Un jour, dans un moment de bonheur, le comte ayant demandé à sa femme pourquoi, elle qui semblait résignée à accepter pour mari un homme vicieux, elle l'avait fui cependant comme un démon, la marquise lui répondit, en se jetant à son cou, qu'il ne lui aurait pas fait alors l'effet d'un démon, si la première fois qu'elle l'avait vu il ne lui était apparu sous des traits trop différents.

(*Traduit de* HENRI DE KLEIST.)

QUATRE CONTES

EXTRAITS

DU RECUEIL DES FRÈRES GRIMM.

LE GENÉVRIER¹.

Il y a de cela longtemps, deux mille ans à peu près, il était un homme riche qui avait une femme belle et pieuse, et ils s'aimaient bien tous deux, mais n'avaient point d'enfants; ils désiraient beaucoup en avoir, et la femme priait et priait la nuit et le jour pour en obtenir. Devant leur maison était une cour où se trouvait planté un genévrier. Un certain jour d'hiver la femme se tenait sous cet arbre, occupée à peler une pomme, et comme elle la pelait, elle se fit une coupure au doigt et le sang coula sur la neige. « Ah ! dit-elle en soupirant profondément et en regardant toute triste le sang répandu à ses pieds, si je pouvais avoir un enfant rose comme le sang et blanc comme la neige ! »

Comme elle disait cela, elle se sentit toute joyeuse; il lui semblait en vérité que cela dût être un jour. Elle rentra au logis. Un mois s'écoula, et la neige disparut; deux mois, et les champs verdoyèrent; trois mois, et les fleurs s'épanouirent; quatre mois, et les arbres

¹ Ce beau conte est écrit dans le patois *platt-deutsch* des environs de Hambourg. On le retrouve aussi dans le Palatinat, en Écosse, et dans le Midi de la France, aux environs de Castres (Tarn), où M. Charpentier l'a recueilli pour l'insérer dans son *Essai sur l'histoire littéraire du moyen âge*. Il n'y a aucune raison de croire que la légende française ne soit pas indigène aussi, et qu'elle ait été empruntée à l'Allemagne; mais dans tous les cas, sous la forme où elle nous est parvenue, elle est un peu prétentieuse et fort éloignée de la gracieuse naïveté du conte allemand.

poussèrent à l'envi dans la forêt, et leurs branches vertes s'entrelaçaient l'une dans l'autre : les oiseaux chantaient à faire retentir la forêt tout entière, et les fleurs se détachaient des arbres. Un cinquième mois passa, et elle se trouvait sous le genévrier qui était tout embaumé ; alors son cœur tressaillit de joie ; elle tomba à genoux et ne pouvait se relever. Quand le sixième mois fut achevé, les fruits se gonflaient et approchaient de leur maturité ; elle était contente et tranquille. Le septième mois passa ; elle se mit à cueillir les baies du genévrier et en mangea si avidement qu'elle se sentit abattue et malade. Quand vint la fin du huitième mois, elle appela son mari, elle pleura et lui dit : « Si je viens à mourir, enterrez-moi sous le genévrier. »

Dès cet instant elle fut toute consolée et elle était heureuse, jusqu'à ce que, le neuvième mois s'achevant à son tour, elle accoucha d'un enfant blanc comme la neige et rose comme le sang, et quand elle le vit, elle fut si joyeuse qu'elle mourut.

Son mari l'enterra sous le genévrier et il commença par la pleurer amèrement. Au bout de quelque temps son chagrin fut moins vif ; quand il l'eut un peu pleurée encore, il se trouva guéri, puis quelque temps se passa et il prit une autre femme.

De cette seconde femme il eut une fille. L'enfant de la première était un fils, et il était rose comme le sang et blanc comme la neige. Quand la femme regardait sa fille, elle se sentait pour elle toute remplie de tendresse ; mais elle regardait après le petit garçon, et alors son cœur était blessé ; il lui semblait qu'il lui faisait obstacle ; elle songeait toujours comment elle pourrait faire tomber tout le bien en partage à sa fille, et le malin esprit s'empara si bien d'elle, qu'elle était animée de haine contre le petit garçon et le repoussait sans cesse d'un coin de la chambre à l'autre, lui donnant un horion par-ci, une rebuffade par-là, tellement que le pauvre petit ne sortait point d'angoisse. Quand il revenait de l'école, il ne trouvait d'abri assuré nulle part.

Un jour, la femme était sortie de sa chambre ; sa petite fille s'approcha d'elle et lui dit : « Mère, donne-moi une pomme.

— Oui, mon enfant, » dit la femme. Et elle lui donna une belle pomme qu'elle tira d'un coffre.

Ce coffre avait un grand couvercle bien pesant, fermé par une large et tranchante serrure de fer. « Mère, dit la petite fille, mon frère n'aura-t-il pas une pomme aussi ? »

La femme fut contrariée de cette demande ; pourtant elle répondit : « Oui, quand il reviendra de l'école. »

Et quand elle vit par la fenêtre qu'il approchait, il sembla que le malin s'emparait d'elle. Elle prit la pomme des mains de sa fille et lui dit : « Tu n'en auras point avant ton frère. » Puis elle jeta la pomme dans le coffre et le referma. Le petit garçon entra et le malin inspirant la mère, elle lui dit d'une voix gracieuse : « Mon fils, veux-tu une pomme ? »

En même temps, elle le regardait d'un air étrange. « Ma mère, dit le petit garçon, pourquoi me regardez-vous comme cela ? Oui, je veux bien une pomme. »

Elle imagina de le cajoler. « Viens, lui dit-elle, en soulevant le couvercle du coffre ; prends une des pommes qui sont là dedans. » Et comme l'enfant se penchait pour chercher dans le coffre, le malin la poussa : crac ! elle rabattit le couvercle si violemment que la tête fut tranchée et tomba au milieu des pommes rouges.

Alors elle fut saisie d'angoisse et pensa : « Comment pourrai-je écarter ce crime de moi ? » Elle monta dans sa chambre, ouvrit son armoire et prit dans le tiroir d'en haut un linge blanc ; puis elle replaça la tête sur le cou en l'entourant du linge, qui la retenait si bien qu'on ne pouvait rien voir ; ensuite elle le plaça sur un siège devant la porte et lui mit une pomme dans la main.

La petite Madelon vint trouver dans la cuisine sa mère, qui était près du feu et, ayant devant elle la marmite remplie d'eau chaude, la remuait toujours. « Mère, dit la petite Madelon, mon frère est assis devant la porte, il est tout pâle, et il a une pomme dans la main. Je l'ai prié de me donner la pomme, mais il ne m'a pas répondu ; alors j'ai eu grand'peur. — Vas-y encore, dit la mère, et s'il ne te répond pas, donne-lui sur les oreilles. »

La petite Madelon y alla et dit : « Frère, donne-moi la pomme. » Mais il resta muet ; alors elle lui donna sur les oreilles, la tête tomba et elle fut si effrayée qu'elle se mit à pleurer et à crier. Elle courut vers sa mère et lui dit : « Ah ! mère, j'ai abattu la tête de mon frère ; » et elle pleurait, et pleurait, et ne voulait pas s'apaiser.

« Madelon, dit la mère, qu'as-tu fait ? mais tais-toi, pour que personne ne s'en aperçoive ; aussi bien il n'y a pas de remède ; nous le ferons cuire dans une sauce au vinaigre. »

La mère prit le petit garçon, elle le coupa en morceaux, le mit dans la marmite, et le fit cuire dans la sauce au vinaigre. Madelon était surprise et elle pleurait, elle pleurait, ses larmes coulaient dans la marmite, si bien qu'il n'y avait nul besoin d'y mettre du sel.

Le père revint à la maison, il se mit à table et dit : « Où est donc

mon fils ? » La mère apporta un grand plat avec la sauce au vinaigre , et Madelon pleurait et ne pouvait se retenir. Le père dit encore : « Où est donc mon fils ? »

— Ah ! dit la mère , il est allé courir le pays , chez le grand-oncle de ma mère ; il y restera quelque temps.

— Qu'a-t-il donc à y faire , et pourquoi ne m'a-t-il pas au moins dit adieu ?

— Oh ! il avait grande envie d'y aller et m'a demandé s'il pourrait bien y rester six semaines ; on en prendra grand soin.

— Ah ! dit l'homme , j'en suis vraiment peiné ; cela n'est pas bien ; il aurait dû me dire adieu. »

En même temps il se mit à manger et dit : « Madelon , pourquoi pleures-tu ? Ton frère reviendra. Ah ! femme , dit-il ensuite , comme ce plat me semble bon ! donne-m'en encore. » Et plus il en mangeait , plus il voulait en avoir et disait : « Donne-m'en encore , vous n'en aurez point ; il me semble que tout cela m'appartient. » Et il mangeait et mangeait toujours ; jetant les os sous la table , jusqu'à ce qu'enfin il eût tout consommé.

Madelon alla à sa commode et prit dans le tiroir d'en bas son plus beau mouchoir de soie , ramassa tous les os qui étaient sous la table , gros et petits ; elle les enveloppa dans le mouchoir de soie , et les porta devant la porte en pleurant des larmes de sang. Elle déposa les os sous le genévrier dans le vert gazon , et quand elle les eut placés là , elle se sentit tout d'un coup soulagée et ne pleura plus. Alors le genévrier commença à s'agiter ; les branches s'éloignaient les unes des autres et se rapprochaient ensuite , tout justement comme ferait avec ses mains quelqu'un qui serait en joie. Puis il se forma un nuage qui sortait de l'arbre , et dans le nuage il semblait qu'il y eût une flamme , et de cette flamme s'envola un bel oiseau qui chantait merveilleusement en volant haut dans l'air ; et quand on ne le vit plus , le genévrier se retrouva comme il était auparavant , et le mouchoir , avec les os , avait disparu. Mais Madelon était tranquille et joyeuse , comme si son frère vivait encore. Elle rentra très-gaie dans la maison , se mit à table et mangea.

L'oiseau cependant s'était envolé ; il alla se poser sur la maison d'un orfèvre , et commença à chanter ainsi :

Ma mère vient de m'égorger,
Mon père vient de me manger ;
Sœur Madelon , chère petite ,
A rassemblé mes os bien vite ,

Les a portés, dans son mouchoir,
 Au pied du genévrier noir.
 Kyvit, Kyvit, que je suis beau!
 Le bel oiseau, le bel oiseau ' !

L'orfèvre était dans son atelier, et il fabriquait une chaîne d'or, quand il entendit l'oiseau qui était posé sur son toit et chantait, et son chant lui parut admirable. Il se leva et, en passant le seuil de sa maison, il perdit une pantoufle. Mais il s'avança ainsi dans la rue, une pantoufle à un pied et une chaussette à l'autre; il avait devant lui

' Dans le *Faust* de Goethe, Marguerite en prison chante à peu près la même chanson. La voici, d'après la traduction de M. Albert Stapfer :

Ma mère la catin
 Qui m'a tué !
 Mon père le coquin
 Qui m'a mangé !
 Ma jeune sœur,
 A la faveur
 De la nuit sombre,
 En un lieu frais
 Que je connais,
 A l'ombre,
 Jeta mes os
 [Dans des roseaux,
 Sous un saule,
 A l'eau]. *

Là je devins petit oiseau,
 Et vole, vole !

La légende française dont nous avons parlé plus haut fait chanter à l'oiseau :

Ma marâtre,
 Pique pâtre !
 M'a fait bouillir
 Et rebouillir.
 Mon père,
 Le laboureur,
 M'a mangé
 Et rongé.
 Ma jeune sœur,
 La Lisette,
 M'a pleuré
 Et soupiré ;
 Sous un arbre
 M'a enterré.
 Riou, tsiou, tsiou !
 Je suis encore en e.

* Ces trois vers ne sont pas dans l'allemand.

son tablier et tenait dans une main la chaîne d'or, dans l'autre ses tenailles, et le soleil éclairait la rue de ses plus beaux rayons. L'orfèvre donc se tenait debout et contemplait l'oiseau. « Oiseau, lui dit-il, comme tu sais bien chanter ! Chante-moi encore ce morceau.

— Non, dit l'oiseau, je ne chante pas deux fois gratis. Donne-moi la chaîne d'or et je te le chanterai encore une fois.

— Tiens, dit l'orfèvre, voilà la chaîne d'or : chante-le-moi une fois encore. »

L'oiseau descendit, prit la chaîne d'or avec sa patte droite, et se posant devant l'orfèvre, il chanta :

Ma mère vient de m'égorger,
Mon père vient de me manger;
Sœur Madelon, chère petite,
A rassemblé mes os bien vite,
Les a portés, dans son mouchoir,
Au pied du genévrier noir.
Kyvit, Kyvit, que je suis beau !
Le bel oiseau, le bel oiseau !

Puis l'oiseau s'envola vers un cordonnier, il se posa sur son toit et se mit à chanter :

Ma mère vient de m'égorger,
Mon père vient de me manger;
Sœur Madelon, chère petite,
A rassemblé mes os bien vite,
Les a portés, dans son mouchoir,
Au pied du genévrier noir.
Kyvit, Kyvit, que je suis beau !
Le bel oiseau, le bel oiseau !

Le cordonnier en entendant cela s'élança hors de son logis, les bras en chemise, et regarda du côté de son toit, en se mettant la main devant les yeux pour ne pas être ébloui par le soleil. « Oiseau, dit-il, comme tu sais bien chanter ! » Puis il cria en dedans du logis : « Femme, sors, je t'en prie ; il y a là un oiseau : regarde-le, je t'en prie, il sait si bien chanter ! » Puis il appela sa fille et ses enfants et ses compagnons, femmes et garçons ; tous vinrent dans la rue et virent comme l'oiseau était joli, avec des plumes rouges et vertes, et autour du cou un plumage étincelant comme l'or pur, et des yeux qui lui brillaient dans la tête comme des étoiles. « Oiseau, dit le cordonnier, chante-moi encore ce morceau.

— Non, dit l'oiseau, je ne chante pas deux fois gratis. Il faut que tu me donnes quelque chose.

— Femme, dit l'homme, monte au grenier, sur le rayon d'en haut se trouve une paire de souliers roses : apporte-la. »

La femme alla prendre la paire de souliers. « Oiseau, dit l'homme, chante-moi maintenant ton morceau. »

L'oiseau descendit, prit les souliers dans sa patte gauche, remonta sur le toit et se mit à chanter :

Ma mère vient de m'égorger,
Mon père vient de me manger;
Sœur Madelon, chère petite,
A rassemblé mes os bien vite,
Les a portés, dans son mouchoir,
Au pied du genévrier noir.
Kyvit, Kyvit, que je suis beau!
Le bel oiseau, le bel oiseau!

Quand il eut chanté, il s'envola : il portait la chaîne dans la patte droite, les souliers dans la patte gauche, et il vola bien loin vers un moulin : le moulin marchait, clippe, clappe, clippe, clappe, clippe, clappe. A la porte du moulin se trouvaient vingt garçons meuniers qui taillaient une meule et la frappaient du marteau, hick, hack, hick, hack, hick, hack, et le moulin marchait, clippe, clappe, clippe, clappe, clippe, clappe. L'oiseau se percha sur un tilleul en face du moulin et chanta :

Ma mère vient de m'égorger...

Un des garçons écouta.

Mon père vient de me manger...

Deux garçons écoutèrent et entendirent.

Sœur Madelon, chère petite...

Quatre garçons écoutèrent.

A rassemblé mes os bien vite,
Les a portés, dans son mouchoir...

Il n'y en avait plus que huit qui taillaient la meule.

Au pied...

Il n'y en avait plus que sept.

Du genévrier noir....

Il n'y en avait plus qu'un.

Kyvit, Kyvit, que je suis beau!
Le bel oiseau, le bel oiseau!

Le dernier garçon s'arrêta à son tour et avait entendu la fin : « Oiseau, dit-il, comme tu chantes bien ! répète-moi cela, je te prie, chante-le encore une fois.

— Non, dit l'oiseau, je ne chante pas deux fois gratis ; donne-moi ta meule de pierre, je te le chanterai encore.

— Oui, dit le garçon, si elle était à moi seul, je te la donnerais.

— Oui, dirent tous les autres, s'il chante encore, nous la lui donnerons. »

L'oiseau descendit ; les meuniers se mirent tous les vingt à soulever la pierre avec les leviers, hou, hou, houp, hou, hou, houp, hou, hou, houp. Puis l'oiseau passa le cou à travers le trou de la pierre, s'en fit comme un collier, et, remontant se percher sur l'arbre, il chanta :

Ma mère vient de m'égorger,
Mon père vient de me manger ;
Sœur Madelon, chère petite,
A rassemblé mes os bien vite,
Les a portés, dans son mouchoir,
Au pied du genévrier noir.
Kyvit, Kyvit, que je suis beau !
Le bel oiseau, le bel oiseau !

Quand il eut fini, il étendit les ailes ; il tenait la chaîne dans la patte droite, les souliers dans la patte gauche, portait la meule autour de son cou, et s'envola vers la maison de son père.

Le père, la mère et Madelon étaient à table dans la salle à manger, et le père se mit à dire : « Ah ! comme je suis joyeux ! je me sens en belle humeur.

— Et moi, dit la mère, je me sens tout oppressée, comme s'il allait y avoir un gros orage. »

Madelon était là qui pleurait et pleurait ; l'oiseau arriva dans cet instant, et quand il se posa sur le toit : « Ah ! dit le père, je suis content ; le soleil brille d'une si vive lumière ! il me semble que je vais revoir une ancienne connaissance,

— Moi, dit la femme, je suis tout oppressée ; mes dents claquent et je sens comme du feu dans mes veines. » Alors elle ouvrit son corsage pour respirer ; mais Madelon restait dans un coin et pleurait, et tenait son assiette devant ses yeux, et l'assiette était toute mouillée de ses larmes.

L'oiseau se posa sur le genévrier et chanta :

Ma mère vient de m'égorger...

La mère se boucha les oreilles et ferma les yeux, elle ne voulait ni voir ni entendre; mais ses oreilles bourdonnaient comme au bruit de la plus violente tempête, et ses yeux brûlaient et étincelaient comme des éclairs.

Mon père vient de me manger...

« Ah! mère, dit l'homme, il y a un bel oiseau, qui chante si joliment; le soleil répand une si chaude lumière et l'air est embaumé comme d'un parfum de cannelle. »

Sœur Madelon, chère petite...

Madelon laissa tomber sa tête sur ses genoux et se mit à pleurer abondamment; mais l'homme dit : « Je sors, il faut que je voie de tout près cet oiseau.

— Ah! ne sors point, dit la femme, il me semble que toute la maison tremble et qu'elle est en flammes. » Mais l'homme sortit et regarda l'oiseau.

A rassemblé mes os bien vite,
Les a portés, dans son mouchoir,
Au pied du genévrier noir.
Kyvit, Kyvit, que je suis beau!
Le bel oiseau, le bel oiseau!

En même temps l'oiseau laissa tomber la chaîne, et elle tomba tout juste sur le cou de l'homme, en s'y plaçant si bien qu'elle n'eût pu être mieux. Il rentra et dit : « Vois, quel bel oiseau c'est là; il m'a donné cette belle chaîne d'or, et il est si joli à voir! » Mais la femme était en proie à l'angoisse; elle tomba tout de son long dans la chambre et son bonnet se détacha de sa tête. L'oiseau se remit à chanter :

Ma mère vient de m'égorger...

« Ah! je voudrais être à cent pieds sous terre pour ne plus entendre ce chant! »

Mon père vient de me manger...

La femme tomba comme morte.

Sœur Madelon, chère petite...

« Ah! dit Madelon, je veux sortir aussi, et voir si l'oiseau me donnera quelque chose. » Et elle sortit.

A rassemblé mes os bien vite,
Les a portés, dans son mouchoir...

Il lui jeta les souliers roses.

Au pied du genévrier noir.
Kyvit, Kyvit, que je suis beau !
Le bel oiseau, le bel oiseau !

Alors elle fut contente et joyeuse. Elle chaussa les souliers roses tout neufs et se mit à danser et à sauter. « Ah ! dit-elle, j'étais si triste quand je suis sortie, et maintenant je suis si contente ; c'est vraiment un oiseau charmant, il m'a donné une paire de souliers roses.

— Dieu ! dit la femme en s'élançant, et ses cheveux se dressaient sur sa tête comme une flamme ; il me semble que le monde va périr, il faut que je sorte aussi pour voir si je trouverai un peu de repos. »

Et quand elle eut franchi la porte, crac ! l'oiseau lui jeta la meule sur la tête, si bien qu'elle en fut écrasée. Le père et Madelon entendirent le bruit et sortirent : à la place s'élevaient de la fumée et de la flamme, et quand elles se furent dissipées, le petit frère se trouvait là, et il prit son père et Madelon par la main, et ils furent tous les trois très-joyeux, rentrèrent au logis, se mirent à table et dînèrent.

ÉNIGME ¹.

Trois femmes étaient changées en fleurs et plantées au milieu des champs ; mais l'une d'elles pouvait reprendre sa forme et retourner chez elle toutes les nuits. Seulement, quand le jour allait poindre, elle était contrainte d'aller rejoindre ses camarades et de se rechanger en fleur. Une fois elle dit à son mari : « Si tu veux aller ce matin me cueillir, le charme sera rompu et je serai délivrée. » Ce qui fut dit fut fait.

Maintenant on demande comment son mari put la reconnaître, car les trois fleurs se ressemblaient absolument, sans que rien les distinguât.

Réponse : Celle qui avait passé la nuit chez elle n'avait pas reçu de rosée, tandis que les deux autres en étaient couvertes, et ce fut ainsi que son mari la reconnut.

¹ Tiré d'un recueil populaire allemand qui remonte au commencement du seizième siècle.

HISTOIRE

DE L'HOMME QUI COURUT APRÈS LA PEUR¹.

Un père avait deux fils, dont l'aîné était adroit et décidé et se tirait toujours d'affaire; mais le jeune était niais et ne pouvait rien comprendre ni rien apprendre. En le voyant on disait : « En voilà un qui donnera du fil à retordre à ses parents. » En toute besogne, l'aîné savait toujours comment s'y prendre; mais le soir, lorsque le père l'envoyait chercher quelque chose et qu'il fallait passer par le cimetière ou par quelque autre lieu sinistre, il répondait : « Non, père, je n'y vais pas, j'ai peur; » car il était un peu poltron. Pendant la veillée auprès du feu, quand on racontait de ces histoires qui font dresser les cheveux sur la tête, les assistants s'écriaient souvent aussi : « Ah ! que j'ai peur ! » Mais le plus jeune fils restait dans son coin et les écoutait sans comprendre : « Ils disent toujours qu'ils ont peur. Moi, je ne sens rien de semblable. C'est sans doute un jeu que je ne connais pas. »

Un jour son père lui dit : « Écoute-moi : tout en restant dans ton coin, tu deviens grand et fort. Il faut apprendre un métier qui te fasse gagner ta vie. Vois comme ton frère se donne du mal. Toi, au contraire, le pain que tu manges est perdu. » « Père, répondit-il, j'apprendrais volontiers un état; mais avant de m'y mettre, je voudrais bien connaître la peur, car je ne comprends pas ce que cela peut être. »

L'aîné se mit à rire en l'entendant, et il pensait en lui-même : « Mon Dieu ! que mon frère est simple ! on n'en fera jamais rien. Quand on veut avoir un manche de houe, il faut courber son bois de bonne heure. »

Le père répondit en haussant les épaules : « La peur n'est pas difficile à connaître; mais ce n'est pas là ce qui te fera gagner ton pain. »

Le sacristain de la paroisse étant venu chez eux, le père lui conta ses peines, et comment son fils cadet était si mal doué, qu'il ne savait et n'apprenait rien. « Figurez-vous, ajoutait-il, que quand je lui demandais comment il ferait pour gagner sa vie, il m'a répondu qu'il voudrait bien connaître la peur. » — « N'est-ce que cela ? » répliqua le

¹ Ce conte a en Allemagne et jusqu'en Islande de nombreuses variantes. La version suivie par les frères Grimm est celle du Mecklembourg.

sacristain; je me charge de l'instruire. Envoyez-le-moi, je l'aurai bientôt déniaisé. »

Le père était charmé; il espérait que l'enfant allait un peu se dégourdir. Le sacristain le prit donc chez lui et lui fit sonner les cloches. Au bout de quelques jours, il l'éveilla à minuit et lui ordonna de se lever sur-le-champ et de monter dans le clocher. « Je te ferai bien faire connaissance avec la peur, » pensait-il; et il se glissa devant lui. Quand le jeune homme fut arrivé en haut, en se tournant pour saisir la corde des cloches, il aperçut près de la trappe une blanche figure immobile. « Qui va là? » s'écria-t-il; mais l'apparition était muette et ne bougeait pas. — « Répondez tout de suite ou sortez d'ici; il est nuit, et vous n'avez que faire à cette heure dans le clocher. » Le sacristain restait toujours dans son immobilité, pour contrefaire un revenant. « Que voulez-vous? » s'écria le jeune homme pour la seconde fois; parlez, si vous êtes une honnête créature; sinon je vous jette du haut en bas. » Mais le sacristain, ne croyant pas qu'il le ferait comme il le disait, ne desserrait pas les dents. Le jeune homme l'avertit une troisième fois sans plus de résultat, et prenant son élan, il le lança par la trappe; le revenant dégringola du haut en bas de l'échelle et tomba dans un coin. Cela fait, le garçon alla sonner les cloches; puis, retournant à sa chambre, il se mit au lit et s'endormit sans dire un mot.

Cependant la femme du sacristain attendait son mari et ne le voyait pas revenir. Elle finit par en être inquiète, et ayant réveillé le jeune homme, elle lui demanda : « Savez-vous ce que mon mari est devenu? il était monté avant vous dans le clocher.

— Je l'ignore, répliqua-t-il. J'ai vu un homme près de la trappe, au haut de l'échelle, et comme il ne voulait ni s'en aller ni me répondre, je l'ai pris pour un voleur et je l'ai jeté en bas. Allez-y, vous verrez si c'était lui. » La femme y courut, et trouva en effet son mari tombé dans un coin et poussant des gémissements : il avait une jambe cassée.

Elle le ramena comme elle put et s'en fut tout de suite aborder à grands cris le père du garçon : « Votre fils vient de faire un grand malheur : il a jeté mon mari du haut de l'échelle et lui a cassé une jambe. Retirez ce vaurien de chez nous. »

Le père accourut et gronda fort son fils : « Le diable te pousse donc?

— Père, répliqua le jeune homme, écoutez-moi, ce n'est pas ma faute; il faisait noir, et j'apercevais un homme qui n'avait pas l'air d'avoir de bonnes intentions. Je ne savais pas qui c'était, et je l'ai sommé par trois fois de parler ou de s'en aller.

— Ah! dit le père, tu ne me causeras jamais que du chagrin. Tire-toi de devant mes yeux, je ne veux plus te voir.

— Père, attendez seulement qu'il soit jour, et je m'en irai chercher la peur; puis je songerai à prendre un métier qui me nourrisse.

— Apprends ce que tu voudras, cela m'est égal. Voici cinquante thalers, arrange-toi pour courir le monde avec cela, et ne dis à personne ni ton nom ni celui de ton père, pour que je n'aie pas à rougir de toi.

— Père, si c'est là tout ce que vous voulez, il est facile de vous contenter. »

Dès la pointe du jour le jeune homme mit ses cinquante thalers dans sa poche, et prit la grande route en se répétant : « Que je voudrais sentir la peur ! » Un passant qui l'avait entendu lui dit en montrant au loin un gibet : « Vois-tu là-bas cet arbre ! il porte sept gaillards qu'on a mariés à la fille du cordier ; maintenant ils apprennent à voler comme les oiseaux. Tu n'as qu'à passer la nuit dessous : tu sauras ce que c'est que la peur. — N'en faut-il pas davantage ? » répliqua le garçon, ce n'est pas difficile ; si je m'instruis si vite, mes cinquante thalers seront pour toi. Reviens me trouver demain matin. »

Le jeune homme alla donc s'installer au pied du gibet pour attendre la nuit. Comme il avait froid, il fit du feu ; mais vers minuit le vent devint si glacial que, malgré le feu, il ne pouvait se réchauffer. Le vent faisait mouvoir les pendus, qui se choquaient les uns contre les autres. Il se dit : « Si j'ai froid près du feu, ils doivent être gelés là-haut. » Et comme il avait bon cœur, il monta à l'échelle, et les détachant l'un après l'autre, il les descendit tous les sept. Puis il ralluma le feu, souffla dessus pour l'activer, et les rangea autour du foyer pour qu'ils pussent se chauffer. Mais ils restaient sans bouger, et le feu prit à leurs vêtements. « Faites donc attention, leur dit-il, ou je vous reporte où je vous ai pris. » Mais ces morts n'entendaient pas et laissaient brûler leurs guenilles. « Puisque vous ne voulez pas vous aider, leur cria-t-il en colère, je n'y puis que faire et je ne me laisserai pas rôtir avec vous. » Et il alla les accrocher à leur gibet, après quoi il s'endormit près de son feu.

Le lendemain matin, l'homme revint le trouver pour avoir ses cinquante thalers, et en l'abordant il lui dit : « Eh bien, connais-tu la peur ? »

— Nullement, répondit-il ; d'où la connaîtrais-je ? Ces gaillards de là-haut n'ont pas ouvert la bouche, et ils sont si niais qu'ils ont laissé brûler leurs culottes. » L'autre vit bien que les thalers n'étaient pas

pour lui, et s'en alla en pensant qu'il n'en avait jamais rencontré un pareil.

Le jeune homme continuait sa route en murmurant toujours : « Ne sentirai-je donc jamais la peur ? » Il fut entendu par un charretier qui marchait derrière lui, et qui lui demanda : « Qui es-tu ? »

— Je n'en sais rien.

— D'où viens-tu ?

— Je n'en sais rien.

— Comment s'appelle ton père ?

— Je ne peux pas le dire.

— Que répètes-tu toujours entre tes dents ?

— Hélas ! je voudrais apprendre à sentir la peur, et je n'y puis pas parvenir.

— Laisse là cette sottise ; viens avec moi, je tâcherai de t'employer. »

Le garçon suivit le charretier, et le soir ils arrivèrent à une auberge où ils devaient passer la nuit. En entrant, il répéta encore son éternel : « Que je voudrais sentir la peur ! » L'hôte lui répondit en riant : « Si c'est là ton désir, je t'en fournirai bien l'occasion.

— Ah ! tais-toi, s'écria la femme ; de tous ceux qui ont tenté cette aventure aucun n'est revenu ; ce serait dommage et pitié si les beaux yeux de celui-ci ne revoyaient pas la lumière.

— Si difficile que ce soit, répliqua le jeune homme, je veux connaître la peur. C'est pour cela que je voyage ; » et il ne laissa à l'hôte aucun repos que celui-ci ne lui eût raconté qu'il y avait dans les environs un château enchanté, et qu'on pourrait connaître la peur en y passant trois nuits. Le roi avait promis sa fille en mariage à celui qui triompherait de cette épreuve ; c'était la plus belle princesse qui fût sous le soleil. On devait aussi conquérir dans ce château des trésors gardés par les esprits, et qui suffiraient à enrichir les plus pauvres. Déjà bien des gens y étaient entrés, mais personne n'en était sorti.

Le lendemain, le jeune homme se présenta devant le roi et lui dit : « Si Votre Majesté me le permet, je veux passer trois nuits dans le château enchanté. » Sa figure plut au roi, qui répondit : « Tu peux demander trois choses et les emporter avec toi, pourvu qu'elles soient inanimées. » Il demanda du feu, un tour de tourneur et un établi de menuisier avec sa hache.

On porta tout cela pendant le jour au château. Le jeune homme s'y rendit quand la nuit fut venue ; il fit grand feu dans une chambre, installa près de lui son établi et sa hache, et s'assit sur le banc du tour. « Quand donc, disait-il, sentirai-je la peur ? Hélas, ce ne sera

pas encore pour cette fois. » Vers minuit, comme il soufflait son feu pour le rallumer, il entendit tout à coup une voix qui criait dans un coin : « Hao! miao! qu'il fait froid! — Imbéciles, cria-t-il, de quoi vous plaignez-vous? Si vous avez froid, venez vous chauffer près du feu. » A peine avait-il parlé, que deux gros chats noirs sautèrent d'un seul bond à ses côtés et se mirent à le regarder avec des yeux flamboyants. Quand ils se furent réchauffés, « Camarade, dirent-ils, une partie de cartes? — Pourquoi pas, répondit-il, mais auparavant voyons vos pattes? » Ils avancèrent leurs griffes. « Ah! fit-il, voilà des ongles bien longs; attendez que je vous les rogne. » Et les saisissant par le cou, il leur serra les pattes dans l'étau de l'établi. « A présent, reprit-il, que j'ai vu vos doigts, je n'ai plus envie de jouer avec vous; » et au même instant il les tua à coups de hache et les jeta dans un étang qui touchait au pied des fenêtres.

Il se croyait débarrassé et se remettait au coin de son feu; mais il sortit de tous les coins des troupes de chats et de chiens noirs avec des colliers brillants; et il en arrivait tant et tant, que le pauvre garçon n'avait plus la place de remuer. Ils poussaient des cris effroyables, marchaient sur son feu, et voulaient le disperser et l'éteindre. Il resta d'abord tranquille; mais comme ils devenaient par trop gênants, il finit par saisir sa hache en s'écriant : « Hors d'ici, canaille! » et par tomber dessus à bras raccourci. Il en tua une partie; le reste s'enfuit, et il jeta les morts dans l'étang. Après cet exploit, il se remit à souffler son feu et à se chauffer. Mais ses yeux s'alourdissaient, et le sommeil le gagnait. En regardant autour de lui, il aperçut un grand lit dans un coin; il alla se jeter dessus. Mais à peine avait-il fermé les yeux que le lit se mit à marcher et à parcourir tout le château. « Très-bien, dit-il, on ne peut mieux! » Le lit roulait comme si on y avait attelé six chevaux, franchissant portes et escaliers, du haut en bas et du bas en haut, puis, tout d'un coup, hopp! hopp! il se retourna sens dessus dessous, de façon que le jeune homme était pris comme sous une montagne. Mais il lança au loin couvertures et matelas, et se dégagea en disant : « A présent, voyage qui voudra. » Puis il se remit au coin de son feu et dormit jusqu'au jour.

Le lendemain, le roi vint voir ce qui s'était passé, et le trouvant couché par terre, il crut que les revenants l'avaient tué. « C'est dommage, dit-il, c'était un beau garçon. » Le jeune homme, entendant ces mots, se leva et dit : « Doucement, j'y suis encore. » Le roi était à la fois étonné et content; il lui demanda ce qui lui était arrivé. « Rien de mal, répondit le garçon; voilà une nuit passée; les autres se passeront

aussi. » L'aubergiste en le revoyant ouvrit de grands yeux. « Je n'aurais pas cru te revoir vivant, lui dit-il; eh bien, sais-tu maintenant ce que c'est que la peur? — Non, répliqua le garçon, je n'en sais rien encore : personne ne me l'apprendra donc! »

La seconde nuit il retourna au vieux château, et se remit auprès du feu en répétant son refrain : « Que je voudrais sentir la peur! » Vers le milieu de la nuit, un certain bruit se fit entendre, d'abord éloigné, puis de plus en plus fort, puis un instant tout se tut, et enfin une moitié d'homme tomba par la cheminée. « Héda! s'écria notre garçon, rien qu'une moitié, c'est trop peu, il faut l'autre. » Le bruit recommença plus furieux que jamais, c'était des cris et des hurlements, et la seconde moitié roula près de la première. « Attends, lui dit-il, je vais te rallumer le feu. » Quant il eut fini et qu'il leva les yeux, les deux moitiés s'étaient rejointes, et un homme effroyable était assis à sa place. « Ceci, dit le jeune homme, n'entre pas dans nos conventions, ce banc est à moi. » L'homme voulait le repousser, mais il ne se laissa pas faire, et ce fut lui qui le fit déguerpir brusquement et qui reprit son siège. Au même instant, il tomba encore plusieurs hommes par la cheminée, l'un après l'autre; ils portaient deux crânes et neuf jambes de morts; ils les dressèrent et se mirent à jouer aux quilles. Le garçon avait envie de jouer aussi. « Puis-je en être? leur dit-il. — Oui, si tu as de l'argent. — De l'argent, j'en ai assez, mais vos boules ne sont pas rondes. » Et prenant les crânes, il les arrondit au tour. « Maintenant, reprit-il, elles rouleront mieux : héda! nous allons bien nous amuser! » Il joua et perdit quelque argent; mais au coup de minuit tout ce monde disparut, et il dormit tranquillement le reste de la nuit.

Le lendemain, le roi vint s'informer de ce qui s'était passé. « Qu'y a-t-il de nouveau? demanda-t-il. — J'ai joué aux quilles et perdu deux liards. — Tu n'as donc pas eu peur? — Nullement. Je me suis amusé. Quand saurai-je donc ce que c'est que la peur? »

La troisième nuit, il se remit sur son banc en répétant avec impatience : « Si je pouvais sentir la peur! » Il se faisait déjà tard, quand six grands gaillards apportèrent un cercueil dans la chambre. « Ah! ah! fit-il, c'est sûrement mon petit cousin, qui vient de mourir il y a deux jours. » Et il faisait signe du doigt, en lui criant : « Viens, petit cousin, viens. » Les hommes ayant déposé le cercueil par terre, il s'en approcha et souleva le couvercle : il y avait un cadavre dans la boîte. Il lui tâta le visage : c'était froid comme glace. « Attends, dit-il, je vais te réchauffer un peu. » Il alla se chauffer les mains au feu

et revint les appliquer sur les joues; mais le mort restait froid. Il le tira du cercueil, et l'asseyant sur ses genoux devant le feu, il lui frotta les membres pour remettre le sang en mouvement; mais cela ne servit à rien. L'idée lui vint alors que quand deux personnes se couchent ensemble elles se réchauffent l'une l'autre : il porta son mort dans le lit, le couvrit bien et se coucha à ses côtés. Au bout d'un instant le cadavre avait chaud et commençait à remuer. « Eh bien! petit cousin, lui dit-il, je suis venu à bout de te réchauffer. » Mais le mort se mit à crier tout à coup : « A présent, il faut que je t'étrangle! — Quoi, répliqua-t-il, est-ce là ma récompense? tu vas rentrer dans ton cercueil à l'instant même. » Il l'y jeta vivement et referma le couvercle. Les six hommes rentrèrent aussitôt et emportèrent le cercueil. « Ah! pensait-il, je ne connaîtrai pas la peur! Jamais de ma vie je n'apprendrai rien. »

Sur ces entrefaites il entra dans la chambre un homme encore plus grand que les autres et d'un aspect effrayant. Il était vieux et portait une longue barbe blanche. « Misérable avorton, s'écria-t-il, tu connaîtras bientôt la peur, car tu vas mourir. — Pas si vite, répondit le garçon; pour me tuer, il faudrait le vouloir à nous deux. — Je te vais empoigner, dit le géant. — Doucement, doucement, ne t'enfle pas trop; si tu es fort, je le suis aussi, et même plus fort que toi. — C'est ce que nous allons voir, s'écria le vieux; si tu es plus fort que moi, je te fais grâce. Mais viens, essayons. » Il le conduisit par des passages obscurs jusqu'à un atelier de forge, et saisissant un marteau, il frappa sur une enclume et l'enfonça d'un coup dans le sol. « Je vais faire plus fort que cela, » dit le jeune homme, et il s'approcha d'une autre enclume. Pour mieux voir, le vieillard se tenait tout à côté avec sa longue barbe pendante. Au même instant, le garçon saisit une hache, et fendant l'enclume d'un coup, il y prit la barbe comme dans un étau. « A présent, dit-il, je te tiens, et c'est toi qui vas mourir. » Et s'emparant d'une barre de fer, il se mit à frapper sur son homme jusqu'à ce que le vieux le priât en pleurant de cesser et lui promît qu'il lui donnerait de grandes richesses. A cette condition, le jeune homme dégagea la hache et le laissa aller. Le vieillard le ramena dans le château, et lui montra dans une cave trois coffres pleins d'or. « Le premier, lui dit-il, est pour les pauvres, le second pour le roi, et le troisième pour toi. » A ces mots, minuit sonna et l'esprit disparut, laissant le jeune homme dans l'obscurité. Cela ne l'embarrassait guère : il regagna sa chambre en tâtant son chemin à l'aveuglette, et s'endormit près de son feu.

Le lendemain matin, le roi vint et lui demanda : « Eh bien, connais-tu la peur maintenant ? — Pas davantage, répondit-il. J'ai vu mon défunt cousin, puis un homme à grande barbe qui m'a montré des trésors ; mais personne ne m'a renseigné sur la peur. » Le roi lui dit : « Tu as délivré le château : ma fille est à toi. — Fort bien, répondit-il, mais malgré tout cela j'ignore encore ce que c'est que la peur. »

On s'empara des trésors et on célébra les noces. Mais le jeune prince, si content qu'il fût et si fort qu'il aimât sa femme, ne laissait pas de répéter toujours : « Si seulement je pouvais sentir la peur ! » À la fin la princesse s'en impatienta. Sa fille de chambre lui dit : « Madame, si vous voulez me laisser faire, je l'aurai bientôt instruit. » Elle alla puiser un seau d'eau plein de goujons à la rivière qui coulait au bas du jardin. La nuit, comme le jeune homme dormait, la princesse leva ses couvertures et lui lança brusquement le plein seau d'eau froide avec les goujons qui se mirent à lui frétiller sur le corps. « Ah ! ma femme, s'écria-t-il en s'éveillant, que j'ai eu peur ! que j'ai eu peur ! A présent, je sais ce que c'est. »

LES SEPT SOUABES¹.

Il était une fois sept Souabes ensemble ; le premier s'appelait M. Schulz, le second Yackli, le troisième Marli, le quatrième Yergli, le cinquième Michal, le sixième Hans et le septième Veitli ; ils avaient entrepris de courir le monde pour chercher des aventures et accomplir de grandes prouesses. Afin de voyager avec plus de sûreté, les armes à la main, ils trouvèrent bon de se munir d'un seul long et solide épieu. Ils le tenaient tous les sept ensemble ; en avant marchait le plus brave, c'était M. Schulz ; les autres suivaient à la file, et Veitli était le dernier.

Un jour du mois de juillet, ils avaient fait une longue route, et il s'en fallait encore d'un bout de chemin qu'ils fussent arrivés au village où ils devaient coucher, lorsqu'au milieu d'une prairie un hanneton ou une guêpe qui volait autour d'un buisson se mit à bourdonner

¹ Ce conte burlesque est très-populaire en Allemagne. Il en est question dans une des dernières poésies de Henri Heine, où le roi de Prusse demande à l'écrivain souabe Herwegh s'il ne descendrait pas des *sept Souabes*. « Non, sire, mais d'un d'eux seulement, » répond modestement le poète. •

d'une façon menaçante. M. Schulz s'arrêta immobile de frayeur, et peu s'en fallut qu'il ne lâchât l'épieu ; une sueur froide inondait son corps. « Écoutez, écoutez, cria-t-il à ses compagnons ; grand Dieu ! j'entends la trompette. » Yackli, qui tenait l'épieu derrière lui, et à qui je ne sais quelle odeur avait passé dans le nez, ajouta : « Il y a bien sûr quelque chose ; je sens la poudre et la mèche. » A ces mots, M. Schulz, pour fuir plus vite, s'élança par-dessus une haie ; mais il retomba justement sur les dents d'un rateau qu'on avait oublié en faisant les foin, et le manche en se relevant lui donna un grand coup sur le nez. « Grâce, grâce ! s'écria M. Schulz ; faites-moi prisonnier, je me rends, je me rends ! » Ses six compagnons, entendant cela, se culbutèrent les uns sur les autres et crièrent à leur tour : « Si tu te rends, je me rends aussi. » Enfin, comme il ne paraissait pas d'ennemi pour les enchaîner, ils s'aperçurent qu'ils s'étaient trompés ; et de peur que cette histoire n'attirât sur eux les rires et les moqueries, ils jurèrent de n'en pas parler, jusqu'à la première indiscretion.

Ils continuèrent leur chemin ; mais cette première aventure n'était qu'un prélude de celle qui leur arriva ensuite. Quelques jours plus tard, ils traversaient un champ inculte dans lequel un lièvre dormait au soleil, avec ses oreilles dressées et ses grands yeux brillants, fixes et tout ouverts. A la vue de cette affreuse bête féroce, la terreur les saisit, et ils tinrent conseil pour savoir comment se tirer de là ; car, s'ils prenaient tout simplement la fuite, le monstre pourrait bien les poursuivre et les avaler d'un coup. « Il faut, dirent-ils, il faut livrer un grand et terrible combat ; bataille tôt engagée est à demi gagnée. » Et tous les sept saisirent l'épieu, M. Schulz au premier rang, et Veitli au dernier. M. Schulz retenait l'épieu tant qu'il pouvait ; mais Veitli, tout enflammé, voulait pousser en avant, et criait :

Au nom des Souabes, chargez tous,
Sinon, la peste soit de vous !¹

Mais Hans sut bien le relever et lui dire :

Toi, pour la langue, t'es bon là,
Mais pour agir, ce n'est plus ça.

Michal s'écria :

Il lui ressemble tellement,
Que c'est le diable assurément.

¹ Ces vers et ceux qui suivent sont en patois souabe dans le texte original.

A quoi Yergli ajouta à son tour .

Si ce n'est lui, c'est donc sa mère,
Ou bien, tout au moins, son beau-frère.

Marli eut une bonne idée ; il dit à Veitli :

Va, va, marche en avant pour moi,
Je vais rester ici pour toi.

Mais Veitli n'entendit pas de cette oreille, et Yackli dit :

Au seul Schulz, comme au plus ancien,
Un si grand honneur appartient.

M. Schulz, piqué d'honneur à ce propos, répondit gravement :

Il est beau de montrer du cœur,
Ça fait voir que l'on n'a pas peur.

Puis il se signa pour demander du secours à Dieu, et ils marchèrent ensemble sur le dragon. Mais rien n'y faisait, et l'on approchait toujours de l'ennemi. Alors, dans sa terreur, Schulz se mit à crier : « Hau ! hurlehau ! hau ! hau ! hau ! » Le lièvre, éveillé par ce bruit, s'enfuit tout effrayé, et M. Schulz, le voyant gagner les champs, s'écria plein de joie :

Vois, Veitli, vois comme il s'en va ;
Le monstre était ce lièvre-là.

La ligue des Souabes, continuant à chercher les aventures, arriva sur les bords de la Moselle. C'est une rivière calme, profonde et pleine de mousse ; on n'y trouve guère de ponts, et dans beaucoup d'endroits il faut la passer en bateau. Les sept Souabes, qui ne savaient pas cela, appelèrent un homme qui travaillait de l'autre côté de l'eau, pour lui demander comment on pouvait passer. Mais l'homme était trop loin pour les entendre ; il leur répondit : « Hein ? hein ? » M. Schulz crut qu'il disait : « Viens, viens tout droit. » Et comme il marchait le premier, il s'élança dans la Moselle, et, s'enfonçant aussitôt dans la vase, il disparut sous les eaux. Mais son chapeau avait été porté par le vent sur l'autre rive ; une grenouille entra dedans et se mit à chanter son coax-coax ! Les six autres l'entendirent : « Notre compagnon nous crie : Passe ! dirent-ils ; puisqu'il est bien arrivé, nous arriverons aussi. » Et ils s'élancèrent tous ensemble dans la rivière, qui les engloutit. Ainsi une grenouille les fit périr, et aucun d'eux ne revit sa maison.

Traduit par F. B.

LES TRAVAUX DE C. F. BAUR.

IDÉE GÉNÉRALE DES ORIGINES ET DES PREMIERS DÉVELOPPEMENTS DU CHRISTIANISME¹.

La conversion de Constantin termine la première période de l'histoire du christianisme. Le but auquel tendait toute la marche des trois premiers siècles est atteint, et la religion nouvelle a conquis le monde. L'apostolat primitif, qui ne s'était proposé que de préparer les âmes au renouvellement messianique des choses, se serait forcément arrêté là. Mais depuis longtemps le christianisme n'en était plus à cet apostolat primitif; il avait changé en se développant, et les modifications déjà subies vont en déterminer de nouvelles. La conversion de l'empereur et de l'État ne suffisait plus pour donner pleine satisfaction à l'idée chrétienne, et pour la faire passer du mouvement au repos. De la démocratie absolue des communautés primitives, l'Église proprement dite, au sens étroit et nouveau du mot, c'est-à-dire le clergé, avait surgi comme une autorité non moins absolue que les Césars. En faisant disparaître l'antithèse ancienne du monde païen, la conversion de Constantin créa immédiatement le germe de nouveaux conflits, et par conséquent de développements ultérieurs. Les temps de Grégoire VII étaient sans doute encore fort éloignés, et l'idéal de la suprématie absolue de l'Église ne s'était encore révélé à personne; mais l'Église, organe de la religion absolue, devait y tendre naturellement et de toute nécessité. Deux pouvoirs absolus étaient en présence; il fallait que l'un cédât la place à l'autre, L'Empire, à vrai dire, la céda dès le

¹ Voir la livraison du 15 janvier.

début, et prépara de longue main sa défaite en émigrant à Constantinople. De nouveau, l'on constate ici l'écart entre les résultats historiques et les prévisions humaines, entre l'instinct de l'histoire et les calculs des individus. En abandonnant Rome parce que Rome est la capitale des traditions païennes, Constantin crée, sans le vouloir, les conditions d'une papauté indépendante de l'Empire. L'histoire de la donation est une fable, mais une fable dont la moralité est vraie, car l'Empire a réellement cédé le terrain à l'Église. Aussi la papauté ne cessera-t-elle de grandir en Occident, tandis qu'à Constantinople les deux pouvoirs se tiendront en échec, et se limiteront réciproquement. Le grand conflit des Guelfes et des Gibelins, et les luttes de la papauté contre les pouvoirs politiques modernes, ont leur principe dans la politique de Constantin.

Le développement nécessaire de la papauté est donc un des principaux traits de la deuxième période chrétienne, qui s'étend depuis la conversion de Constantin jusqu'au seuil du moyen âge. A côté de ce mouvement nouveau, les anciens se prolongent en affectant de nouveaux caractères. Le paganisme n'est pas encore entièrement conquis et absorbé, et quand il aura disparu en apparence, il se vengera et reprendra son droit en saturant la foi nouvelle de ses usages et de ses traditions. Le dogme poursuit et modifie son développement. Dans la première période, nous avons assisté à sa génération spontanée; nous l'avons vu naître véritablement des circonstances, croître à son insu, et refléter naïvement les phases successives de la conscience chrétienne. Sa synthèse progressive était en quelque sorte un phénomène naturel, qui transformait les contraires en les absorbant. A partir du concile de Nicée, le mode de formation est autre, et la composition réfléchie prend de plus en plus le pas sur le développement spontané. Le dogme est débattu, et se complète à coups de majorité; son caractère en est profondément affecté. Les antithèses ne se fondent plus naturellement l'une dans l'autre, pour engendrer une thèse supérieure; la formule définitive en conserve la trace, et se contente de les réunir extérieurement au lieu de les surmonter réellement. La foi, qui n'avait été d'abord qu'une ardente espérance, s'est donné peu à peu un contenu qu'il s'agit de préciser; mais en le précisant, on le développe, car chaque définition, au lieu de clore le débat, fait surgir des problèmes nouveaux. Les conciles succèdent aux conciles, et nulle autre époque du christianisme n'est marquée par un mouvement dogmatique aussi puissant. Toute la vie de l'Église s'y concentre et s'y dépense, à ce point qu'après le synode

de Chalcédoine cette vie est comme épuisée; à l'ère des Athanase, des Grégoire, des Basile et des Chrysostome, des Augustin et des Jérôme, succède tout à coup, à partir de la seconde moitié du cinquième siècle, une ère d'affaissement et de vide, où ne règnent plus que la tradition et la formule.

Tels sont les aspects généraux de la deuxième période du christianisme. Nous allons, à la suite de Baur, les considérer de plus près, en commençant par les progrès extérieurs, c'est-à-dire par les rapports du christianisme avec le paganisme. Ici nous rencontrons d'abord la conversion des peuples germains, qui se prolonge à travers toute la période, et dont la facilité fait le plus remarquable contraste avec la résistance du vieux monde. Selon la juste remarque de Baur, le christianisme put bien plus aisément faire pénétrer ses racines dans la nature neuve et vierge de ces peuples errants, que dans le sol battu et durci de la civilisation ancienne. Au levant, dans le bassin du Danube inférieur, les Visigoths acceptent l'arianisme et le communiquent à une multitude de tribus germaniques qui le répandent par tout le monde connu, tandis qu'en Occident les Francs embrassent le dogme catholique. Ce contraste est significatif. Le dogme arien n'avait pas la profondeur métaphysique du dogme orthodoxe; il avait un côté plus rationaliste, et restait aussi plus voisin du christianisme primitif. En l'adoptant avec ardeur, on peut dire que les Goths se montrèrent les précurseurs de la réforme, de même que par sa traduction de la Bible, leur évêque Ulphilas fut le véritable précurseur de Luther, tant au point de vue religieux qu'au point de vue du développement de la langue. Dès le principe, les ancêtres des Allemands eurent ainsi à leur portée les sources écrites de la religion, et la Bible eut chez eux cet empire populaire et souverain qu'elle conserve encore de nos jours chez leurs descendants. De leur côté, les Francs méritèrent dès le début le titre de fils aînés de l'Église orthodoxe; ils se trouvèrent en Occident les soutiens naturels de la papauté; et en même temps la communauté du dogme facilita singulièrement leur fusion avec les provinciaux de la Gaule romaine, et contribua pour une part importante à la formation de la race néolatine. Ainsi se trouvent indiqués dès le début quelques-uns des principaux aspects de l'histoire moderne.

La conversion des Goths et celle des Francs se ressemblent par la promptitude et la spontanéité. Elles sont dues à la force intime du christianisme, assistée du concours des circonstances. Les barbares se donnent d'eux-mêmes à l'Évangile dès qu'ils le rencontrent, et la conquête de ces innombrables recrues ne coûte aucune peine à l'Église.

Plus tard, la conversion devient un effort prémédité, une œuvre réfléchie, que l'Église accomplit avec le sentiment du devoir. Au lieu d'attendre les barbares, elle va les trouver chez eux, et la mission anglo-saxonne de Grégoire le Grand inaugure ces vastes travaux de propagande que le zèle des diverses communions chrétiennes poursuit encore de nos jours sur tous les points du globe. Il n'est pas sans intérêt de trouver déjà dans les instructions de Grégoire à ses missionnaires cette doctrine d'accommodation à laquelle, bien plus tard, les jésuites durent une part considérable de leurs succès. Grégoire se prononce formellement contre la destruction des temples païens; il veut qu'on les consacre, après avoir éloigné les idoles, qu'on y dresse des autels et qu'on y dépose des reliques, afin que le peuple s'habitue plus aisément à hanter les lieux saints pour y adorer le vrai Dieu.

Si, dans la période qui nous occupe, l'histoire extérieure du christianisme est une suite continue de victoires sans combats, il n'en est pas de même de son histoire intérieure, pleine de conflits et de vicissitudes. Au début se place la tentative de l'empereur Julien, très-explicable, d'après Baur, si l'on considère son éducation, sa vie, et l'opinion que son expérience lui avait donnée du christianisme, mais contraire à l'esprit du temps, et partant condamnée d'avance et radicalement impossible : « A considérer sa personne et ses allures, le manque de suite et de tenue dans ses rapports avec le paganisme et le christianisme, sa constante inquiétude, son enthousiasme fébrile, sa hâte à courir de temple en temple et à sacrifier sur tous les autels, son zèle, à ne rien négliger pour rétablir toutes les pompes et tous les mystères du culte païen, on ne peut méconnaître à quel point il avait lui-même le sentiment de lutter sans espoir contre la nature des choses. » N'importe, cette tentative est mémorable, car elle est le dernier effort, non-seulement du paganisme, mais de la civilisation antique. Ce qui enflammait Julien et ses amis, ce n'était pas seulement l'attachement à la religion vaincue, c'était aussi la conviction qu'avec elle périssaient tous les fruits des plus beaux temps de l'antiquité classique, les sources de toute culture, les fondements de toute humanité. Pour Julien, les chrétiens sont les impies, les ennemis de Dieu par excellence, des apôtres de mensonge, des artisans de ténèbres, des éclectiques de la pire espèce, ayant réuni tout ce qu'il y avait de pis et de plus corrompu dans le judaïsme et dans le paganisme. Ce jugement était une illusion, mais une illusion sincère. Il reposait sur un sentiment absolu, incapable de transaction, et n'était que la contrepartie légitime du sentiment des chrétiens sur le paganisme. Un

extrême suppose toujours son contraire : si Julien trouvait dans le christianisme la barbarie même, il faut se rappeler qu'à leur point de vue non moins absolu, les chrétiens ne voyaient dans la civilisation ancienne que l'œuvre des puissances infernales. Dans sa *Cité de Dieu*, saint Augustin formule sur cette grande opposition le sentiment chrétien de son temps.

Il serait superflu d'insister sur l'égale erreur de ces vues extrêmes; ce qu'il importe plus de faire ressortir, c'est que ce dualisme si nettement affirmé n'avait dès lors qu'une valeur purement abstraite, nominale, et démentie par la réalité. La conscience païenne et la conscience chrétienne se faisaient illusion en s'excommuniant; l'empereur Julien commettait une double erreur : non-seulement il méconnaissait l'esprit de son temps en voulant restaurer le paganisme; mais le paganisme qu'il voulait restaurer était, à son insu, saturé d'idées chrétiennes. De son côté, et sans plus s'en rendre compte, le christianisme s'était largement ouvert à la culture et même aux traditions païennes.

Le système religieux de Julien a de très-curieuses analogies avec le dogme chrétien. C'est, à proprement parler, un christianisme fondé sur l'astronomie. Au centre, et comme médiateur entre Dieu et le monde, se place le soleil, le grand roi Hélios, premier né de Dieu, première manifestation de la cause première, figure visible et adéquate du principe universel. Il procède de la substance divine comme le Fils procède du Père, et il groupe autour de lui tous les êtres supérieurs et inférieurs pour leur être un médiateur à tous, pour réunir les contraires par l'amour, fondre ensemble les termes de la série, et produire en toutes choses la vie, les rapports, la perfection et l'unité; en un mot, il est le centre de l'univers, le foyer de convergence et de fusion des principes et des forces du monde supérieur et inférieur, l'unité du sensible et de l'intelligible, du spirituel et du corporel, du céleste et du terrestre. Il remplit enfin toutes les fonctions assignées à la deuxième personne de la Trinité par le dogme chrétien : c'est un dieu naturel, rayonnant sans doute, magnifique, mais inanimé, hélas! et muet, et sans nulle prise sur le cœur ni sur l'imagination. C'est ici que se révèle toute l'irréremédiable faiblesse de la conception de Julien. Sa religion manque de base, elle est une construction subjective, une interprétation abstraite de la nature, dont l'ancienne mythologie avait été la poésie riche et spontanée. Les vieux mythes ont perdu leur force avec leur jeunesse, on ne peut songer à les faire revivre, et ce que Julien veut faire adorer n'est en somme que la nature comme elle

est, comme elle se montre dans le cours de ses phases journalières. Impuissant à ressusciter la religion ancienne, il ne l'est pas moins à lutter contre la nouvelle; il ne peut lui emprunter qu'une conception dogmatique qui n'eût certes pas fait sa fortune si elle eût débuté par là; mais cet emprunt n'en est pas moins caractéristique, et fait bien voir à quel point l'opposition absolue du monde ancien et du nouveau était devenu une thèse impossible et purement imaginaire.

La chose est encore plus visible du côté chrétien. Il est clair que si le paganisme était l'œuvre des démons, le christianisme devait tenir à honneur de n'avoir rien de commun avec lui; pourtant l'une des mesures les plus douloureusement ressenties, ce fut le décret de Julien qui interdit aux chrétiens l'étude des lettres païennes. Grégoire de Nazianze accusa l'empereur d'avoir frustré les chrétiens du bien commun de tous les êtres raisonnables. Malgré la rigueur du point de vue et des déductions, la *Cité de Dieu* est pleine de concessions surprenantes; saint Augustin ne fait aucune difficulté de reconnaître, d'une part, que les platoniciens se sont approchés du christianisme autant que possible, et qu'il ne leur manque que de reconnaître le fait de l'incarnation de Dieu; d'autre part, que la république romaine s'est illustrée par un ensemble de vertus politiques dignes de servir de modèle aux citoyens de la cité divine. Dans les deux camps, la pratique donne donc un démenti à la roideur de la théorie; les deux empires sont moins ennemis, moins inaccessibles l'un à l'autre qu'ils ne le pensent, et, bien que l'un des deux semble définitivement succomber avec Julien, il n'en continue pas moins d'attaquer l'autre pour se mêler à lui, et il y fait pénétrer des infiltrations continues. Ce fait n'est d'ailleurs pas nouveau; nous avons eu à signaler dès le début l'action de la philosophie grecque; nous l'avons vue contribuer aux origines mêmes du christianisme, par l'intermédiaire de la théologie alexandrine, exercer ensuite une action considérable sur le développement du gnosticisme hérétique, et par celui-ci sur l'Église, et compter enfin d'anciens disciples parmi les plus considérables représentants et champions du dogme orthodoxe. Quand, à partir du troisième siècle, l'école néoplatonicienne eut absorbé toutes les autres, et réuni tout ce qui subsistait de la philosophie grecque en un système complet, assez différent sans doute de l'ancienne doctrine de Platon, cette école, la dernière citadelle de la civilisation classique, prit naturellement une position hostile à la nouvelle Église. Mais les affinités intimes du néoplatonisme et du christianisme furent plus fortes; la situation vraie triompha de nou-

veau de la situation apparente, et l'idée générale du temps des intentions individuelles. D'ailleurs les chrétiens ne trouvaient que dans les écoles grecques la culture supérieure de l'esprit, ce qui leur fit si durement ressentir la défense de l'empereur Julien. Or, tous les savants grecs, tant les rhéteurs et les grammairiens que les philosophes, étaient néoplatoniciens, et le néoplatonisme devint ainsi la base générale de la théologie chrétienne; car il fallait une philosophie, et le christianisme n'en avait pas une autre sous la main. Les Pères, même les plus orthodoxes, en subirent le joug. Dans toutes les discussions dogmatiques, et jusque dans les symboles du quatrième et du cinquième siècle, on distingue nettement la trace des catégories néoplatoniciennes dont les esprits avaient contracté l'habitude. Et la dogmatique ne se contente pas toujours d'absorber la philosophie; on la voit quelquefois s'effacer devant elle, et lui faire des concessions; le néoplatonicien chrétien Synesius, par exemple, nommé évêque de Ptolémaïs, déclare à son supérieur, le patriarche Théophile d'Alexandrie, qu'il lui est impossible d'admettre des dogmes tels que la résurrection des corps et la fin du monde, et que, tout en professant ces *mythes* vis-à-vis du peuple, il s'en tiendra pour son propre compte à la philosophie. Et le patriarche, quoique nullement facile, ne voit nul obstacle à cette capitulation de conscience. Nous avons un monument précieux des opinions de Synésius dans ses hymnes. Le christianisme ne s'y trouve qu'à la surface, le fond est platonique, et rappelle avec plus de profondeur et de poésie la religion naturelle de Julien. Dieu est l'unité de toutes les contradictions, le principe des principes, le roi des dieux, l'esprit des esprits, l'âme des âmes, la nature des natures, l'unité des unités, le nombre des nombres, l'un et le multiple, l'intelligent et l'intelligible, l'unité de la totalité, et l'unité antérieure à tout, le masculin et le féminin, ce qui engendre et ce qui est engendré. Le Fils et le Saint-Esprit procèdent de lui, mais de telle façon que l'Esprit soit le moyen terme et le lien des deux autres. Chacune des trois formes de l'être est d'ailleurs l'indivisible unité du tout. Quant au Fils, il est dans le Père, et en même temps hors de lui; il gouverne l'univers, et est le médiateur entre le Père et les mondes; c'est par lui que la nature supérieure, la moyenne et l'inférieure jouissent des dons du Père, par lui que se meut la sphère éternelle, inaltérable des choses; c'est par ses lois saintes que le troupeau des étoiles étincelantes parcourt les pâturages de l'éther sans bornes; c'est par lui que, du sein ineffable du Père, toute vie se répand sur le monde; son symbole, son image visible est le soleil. Il

est sans doute né de la Vierge, comme le veut le dogme chrétien; il s'est montré homme parmi les mortels, mais il est avant tout le rayonnement du Père à travers la matière ténébreuse. Tous les principaux traits de la légende évangélique sont détournés de leur sens historique et appliqués à la vie de la nature, et l'image du soleil revient à tout propos. Quand le Christ remonte du Tartare, où il a fait reculer Cerbère, et qu'il ramène au Père les âmes délivrées, alors s'étonne et se réjouit le chœur immortel des étoiles sereines; on voit rire l'Éther, le père de l'harmonie, et entonner un chant de victoire sur sa lyre à sept cordes; Lucifer, héraut du jour, sourit, et avec lui l'étoile de Vénus. La lune, bergère des dieux nocturnes, enfle son croissant lumineux; Titan étend sous les pas divins sa chevelure rayonnante; il reconnaît le Fils, l'Esprit primordial, principe de sa propre flamme. Mais le Fils lui-même s'élève sur le dos du ciel bleu, et se place au milieu des sphères des esprits purs, là où est la source du bien, le ciel éternellement silencieux.

Tel était le christianisme de l'évêque de Ptolémaïs, et l'on peut vraiment se demander ce que Julien y eût trouvé à reprendre. Rien ne fait mieux voir à quel degré tout dépendait du point de vue, et combien peu de fixité il y avait dans les rapports tantôt hostiles, tantôt infiniment sympathiques, du christianisme et de la philosophie païenne. Les positions changeaient incessamment, et parfois le même individu se plaçait tour à tour aux deux points de vue contraires. Le même patriarche d'Alexandrie, si libéral envers le platonicien Synésius, fut celui qui contribua le plus à faire condamner les hérésies platoniciennes d'Origène.

Quand l'empereur Justinien eut fait fermer à Athènes les dernières écoles des platoniciens, il put se flatter d'en avoir fini avec le platonisme; mais il se trompait, et ce fut justement à ce moment que cette souple et tenace doctrine, tantôt ennemie et tantôt alliée, s'établit plus solidement que jamais dans le sein de l'Église. Ce fut alors en effet que commencèrent à se répandre des écrits pseudépigraphiques, rédigés vraisemblablement à Athènes par un néoplatonicien chrétien, sous le nom de Denys l'Aréopagite, Athénien converti par saint Paul d'après les Actes, et signalé plus tard à ce titre par la légende chrétienne comme le premier évêque d'Athènes. Examinée de près, la théologie de ces écrits se rapproche bien plus du platonisme que du christianisme. Les doctrines fondamentales de la Trinité et de l'Incarnation y sont complètement défigurées; on peut même dire qu'elles n'y existent que de nom. La grande fonction médiatrice de Jésus-

Christ est annulée, car ce n'est plus un être unique, c'est toute une échelle graduée d'existences qui est chargée de combler l'abîme entre Dieu et l'homme. Tout procède de Dieu, de l'unité suprême, et tout y remonte par une chaîne hiérarchique qui comprend deux ordres différents, l'ordre céleste et l'ordre terrestre. L'ordre céleste est composé de trois classes d'anges, divisées chacune en trois degrés; l'ordre terrestre n'a que deux classes, la hiérarchie légale ou mosaïque, qui ne percevait qu'un pâle reflet de la vérité, et la hiérarchie chrétienne, comprenant les trois degrés des hiérarques, des prêtres et des liturges; les hiérarques sont dépositaires de l'initiation suprême, ils possèdent et donnent la perfection; les prêtres possèdent et procurent la lumière; les liturges sont purs et purifient; mais ces trois fonctions s'emboîtent l'une dans l'autre, de telle façon que le degré suprême résume les deux degrés inférieurs. Dans cet ordre si compassé, dans cet ensemble de fonctions si bien graduées et distribuées, il est évident qu'il ne reste plus de fonction utile pour le grand médiateur et ordonnateur, Jésus-Christ. Les anges occupent véritablement sa place, ou plutôt ce sont, sous le nom d'anges, les démons des platoniciens. Rien n'est moins conforme à l'idée primitive du christianisme, et rien cependant n'eut un plus rapide succès dans l'Église. C'est que dès lors l'Église avait à peu près achevé son organisation hiérarchique, et que le système du prétendu aréopagite parut l'image idéale de la constitution qu'elle se donnait à elle-même. Ce fut l'intérêt hiérarchique qui fit le succès du système, et cet intérêt lui-même avait, suivant la profonde remarque de Baur, son point de départ dans un trait tout à fait général de la civilisation antique, l'esprit aristocratique. Les clercs étaient dès lors les patriciens de la Cité de Dieu, ou bien, pour rappeler une analogie d'un autre ordre, les initiés, les dépositaires des mystères; ils adoptèrent avec empressement un système qui faisait du ciel l'idéal de la hiérarchie. Les écrits attribués à l'Aréopagite furent admis à peu près sans conteste. De l'Orient, où ils se répandirent avec promptitude, ils passèrent en Occident, et devinrent une des plus grandes autorités de la théologie scolastique; ils furent aussi la source du mysticisme spéculatif, qui joua un si grand rôle au moyen âge; et bien que la critique, tant catholique que protestante, les ait depuis longtemps dépouillés du nom dont ils revendiquaient l'autorité, ils ont prolongé leur action jusqu'à notre temps, par l'intermédiaire de mystiques protestants et catholiques. La hiérarchie qu'ils ont établie dans le ciel est encore aujourd'hui familière à bien des gens, qui ne se doutent pas de son

origine. C'est d'eux que nous est restée la division hiérarchique des légions célestes en trônes, chérubins et séraphins; en forces, dominations et puissances; en principautés, archanges et anges; et c'est ainsi que subsistent encore de nos jours, et jusque dans le langage courant de la dévotion, des vestiges du néoplatonisme.

L'Eglise fût moins douce à un autre système, qui montra plus encore de ténacité avec presque autant de souplesse, mais dont l'opposition naturelle était trop forte pour pouvoir être aisément surmontée. Né en Orient d'une combinaison du mazdéisme et du bouddhisme, rapproché ensuite du christianisme par son progrès vers l'Occident, le manichéisme eût volontiers suivi l'exemple du platonisme, et comme lui se fût absorbé dans l'Eglise à défaut de pouvoir l'absorber. Tel est toujours l'infailible instinct des grands courants d'idées qui agitent l'humanité; ils s'attirent et tendent à la fusion; mais, dans le monde de l'esprit comme dans celui de la nature, il y a des éléments qui ne se combinent pas entre eux. L'idée chrétienne était la négation radicale du dualisme manichéen; dès le premier contact l'Eglise n'hésita pas, et reconnut l'ennemi. Rome surtout fut inflexible. Les manichéens y étaient fort nombreux sous le pape Léon le Grand; ils s'accommodaient presque en tous points aux usages extérieurs de l'Eglise catholique, et ne se distinguaient qu'en écartant l'usage du vin dans l'Eucharistie, tandis que les catholiques communiaient encore sous les deux espèces. Léon les poursuivit, rechercha leurs pratiques secrètes, les expulsa, et les signala aux rigueurs de tous les évêques d'Italie. Ce fut contre eux que l'Eglise invoqua, pour la première fois, l'assistance de l'Etat. Les premiers hérétiques exécutés furent des priscillianistes espagnols, une ramification des manichéens. Et cependant le manichéisme a exercé sur l'Eglise une action considérable. Non-seulement il reparut au moyen âge, quand on pouvait le croire extirpé depuis longtemps, dans la secte si importante des albigeois; mais la dogmatique orthodoxe elle-même en subit directement les atteintes. Le plus grand théologien de cette période et de l'Eglise d'Occident, saint Augustin, prôcédait du manichéisme. Il rompit avec lui et le combattit à outrance; mais il est permis de croire qu'à son insu son esprit conserva l'empreinte de ses anciennes convictions. Il ne maintint point le dualisme absolu des deux principes du bien et du mal, mais on peut bien dire qu'il fit la part du mal aussi grande que le comportait l'essence de l'idée chrétienne. Aussi l'un de ses adversaires, le pélagien Julien, l'accusa-t-il, par une image énergique, d'avoir les lèvres encore humides des mystères manichéens.

Mais ce n'est pas seulement dans les idées, c'est aussi dans les faits, dans les usages, dans le culte, que se fait sentir l'action des milieux et du contact sur l'Église. Les premières fêtes chrétiennes avaient été la commémoration de la résurrection, et celle du dernier repas de Jésus-Christ avec ses disciples. L'Épiphanie, qui s'y ajouta en premier lieu, paraît avoir été d'origine gnostique : en Égypte, les basilidiens célébraient le 6 janvier comme le jour du baptême de Jésus, c'est-à-dire comme le jour où l'esprit céleste, le *Nous*, était venu s'unir dans le baptême à l'homme-Jésus. L'Église, qui n'admettait pas que la personnalité divine de Jésus ne datât que du baptême, fit de ce même jour du 6 janvier l'anniversaire de la naissance. Vers la moitié du quatrième siècle, cet anniversaire fut déplacé et reporté au 25 décembre, qui était, dans le calendrier romain, la fête du « soleil invincible », *Natalis solis invicti*, c'est-à-dire la fête du jour où le soleil renaissait, pour ainsi dire, après le solstice d'hiver, pour recommencer sa féconde carrière. Cette renaissance du soleil coïncidait elle-même avec les antiques saturnales, fête populaire et patriarcale, qui faisait luire dans la sévérité du monde romain un rayon de liberté et même de charité, et dont plus d'un trait s'est conservé dans la solennité chrétienne. C'est à peu près de la même époque que date le grand développement du culte des martyrs, fondé sur le sentiment le plus naturel, mais dont l'écueil était la divinisation de l'homme. Bientôt on ne se borna point à honorer leur mémoire ; on leur adressa des prières, et pour que ces prières pussent être entendues, on dut supposer qu'ils participaient en quelque mesure de l'omniscience divine ; leurs reliques, d'abord conservées comme de pieux souvenirs, furent maintenant recherchées pour leur pouvoir miraculeux. Les martyrs, dit Baur, occupèrent dans la religion chrétienne la place que les dieux, les génies et les héros avaient eue dans le paganisme. Des Pères de l'Église, notamment ceux de l'Orient, admirèrent eux-mêmes et développèrent le parallèle. Théodoret dit aux Grecs qu'il ne leur appartient point de se scandaliser du culte des martyrs, puisqu'ils ont eux aussi les libations, les expiations, les héros, les demi-dieux et les hommes divinisés, tels que Hercule, Esculape, Bacchus, les Dioscures et tant d'autres. La légende aidant, le martyrologe historique s'enrichit de héros païens changés en martyrs chrétiens, comme saint Hippolyte, lacéré par des chevaux, d'après la légende du fils de Thésée. Aux martyrs on ajouta bientôt les grands et pieux personnages de l'Ancien Testament, les patriarches et les prophètes, puis ceux des apôtres et des évangélistes qui n'avaient point subi le martyre, et enfin tous les personnages plus récents renommés

pour la sainteté de leur vie, notamment les moines célèbres; le monde transcendant se peupla ainsi d'une multitude d'esprits qui se pressaient autour du trône de Dieu pour intercéder en faveur des hommes. Le grand Ambroise de Milan fit ensuite participer les anges à la vénération des fidèles, « et plus le culte chrétien, par son développement incessant et la grande multiplicité de ses objets, se rapprochait ainsi du polythéisme, plus le sentiment religieux fut porté à placer aussi un être féminin à la cime du nouvel Olympe chrétien¹. » Ce fut donc alors que le culte de la Vierge commença de prendre cette importance qui n'a atteint ses dernières limites que de nos jours : l'Immaculée Conception a son point de départ dans une conjecture pieuse et assez timide de saint Augustin². Ainsi le ciel fut repeuplé par la foi, et la majesté du Père ne remplit plus seule l'espace infini. La hiérarchie céleste se constitua en même temps que la hiérarchie terrestre. Elle s'encadra d'elle-même dans le système de Denys l'Aréopagite.

Un autre point notable, ce fut l'importance nouvelle et la multiplication des sacrements. Dans le principe il n'y en avait que deux, le baptême et l'eucharistie, et les idées qui s'y rattachaient étaient fort simples et nullement surnaturelles : le baptême était le signe symbolique de l'initiation à la foi, et l'eucharistie la commémoration des adieux de Jésus-Christ à ses disciples; tous deux ensemble constituaient les signes distinctifs de la communauté chrétienne. Il était naturel que l'importance de ces signes s'accrût en raison même de l'importance de la communauté, et de la conscience que celle-ci acquerrait d'elle-même. Bientôt, et dès avant Constantin, les sacrements acquirent une vertu particulière, une signification mystique, une valeur magique, et se rapprochèrent par là des anciens mystères du paganisme. Ici encore, l'intérêt hiérarchique vient ensuite développer le mouvement. Plus les fonctions exclusivement dévolues à la hiérarchie étaient hautes et mystérieuses, plus la hiérarchie elle-même grandissait dans le respect de la masse des fidèles; et plus elle grandissait, plus elle donnait d'importance à ce qui lui passait par les mains. Le nombre des sacrements s'accrut en même temps que leur valeur. Il y en eut successivement quatre, puis six, puis sept. On sait que la réforme n'admit que les deux plus anciens, sans toutefois

¹ Baur, *Église chrétienne du quatrième au sixième siècle*, p. 275.

² « Unde scimus quid ei plus gratiæ collatum fuerit ad vincendum omni ex parte peccatum, quæ concipere et parere meruit, quem constat nullum habuisse peccatum. » Aug., *De natura et gratia*.

revenir à la simplicité de la conception primitive. Notons encore l'étymologie toute hiérarchique du mot qui désigne l'office essentiel du culte catholique. *Missa* ou *missio* signifiait à Rome, dans le langage civil, un acte où le peuple avait à comparaitre devant un supérieur; c'était, à proprement parler, la formule de congé du supérieur aux inférieurs.

En somme, la direction prise par le développement du culte peut être ramenée à deux facteurs principaux, l'intérêt hiérarchique et la puissance des souvenirs polythéistes. Nous allons retrouver le premier de ces deux facteurs dans l'histoire du dogme, à laquelle nous ramène la question des sacrements. D'après la définition déjà citée de Baur, le dogme n'est autre chose que l'expression métaphysique de la conscience que l'Eglise a acquise d'elle-même. Pour que le christianisme soit la religion absolue, il faut qu'il procède d'une révélation absolue; pour que la révélation soit absolue, il faut qu'elle procède du Dieu absolu; en d'autres termes, les antécédents du dogme étant posés, il faut que nulle distinction ne soit plus admise entre le Père et le Fils. Tel est le sens profond de la formule de Nicée. Le christianisme n'est pas, la rédemption n'est pas, dit Athanase, si celui qui doit unir l'homme à Dieu n'est pas lui-même le Dieu absolu, ou n'a pas avec lui une entière unité d'essence; la médiation véritable n'est qu'à ce prix, et le médiateur serait inférieur à sa mission s'il n'était pas engendré de l'essence de Dieu, coéternel à Dieu, Dieu lui-même. Ces déductions étaient nouvelles, mais elles sortaient de leurs prémisses avec toute la rigueur de la logique, avec toute la force de la nécessité, et la science ne peut que se joindre à la foi pour proclamer l'orthodoxie d'Athanase, en prenant toutefois le mot d'orthodoxie dans une acception quelque peu différente de celle qui est généralement reçue. L'orthodoxie passe en effet pour une valeur constante, une règle fixe, immuable. La science ne l'entend pas ainsi; dans le christianisme, comme dans toutes choses historiques, elle considère le mouvement, elle saisit un développement nécessaire, d'où il suit que pour elle l'orthodoxie d'une époque n'est point celle d'une autre, et ne peut être autre chose que la pensée même de cette époque; en d'autres termes, que l'orthodoxie, au lieu d'être la fixité, est le mouvement. Si elle voulait ramener la formule de Nicée à des textes antérieurs, elle n'en trouverait point, et elle serait obligée de la rejeter parmi les hérésies; mais les textes ne valent que pour le temps qui les a produits; ils restent, l'idée marche et continue de développer la nécessité qu'elle contient, en formules successives et toutes également

orthodoxes. Il y a même une remarque curieuse à faire, c'est que les hérétiques n'ont pas toujours été, comme on le croit communément, des novateurs. Aux premières époques du christianisme surtout, où le développement de l'idée est si rapide, si vivace, et si peu troublé, ce sont bien plutôt des retardataires, des esprits arriérés, ou qui voudraient s'arrêter à un point donné, tandis que le mouvement continue et les rejette au bord du chemin. Tel Arius lui-même, plus voisin du point de départ, et par cela même moins orthodoxe; tel Nestorius; tel encore Pélage, que nous allons rencontrer, et qui était infiniment plus rapproché du christianisme primitif que son grand adversaire.

Nous ne pouvons aborder ici le détail des controverses dogmatiques qui ont tant agité la période qui nous occupe, et nous devons nous contenter d'en marquer quelques traits principaux et caractéristiques. Ce qui frappe tout d'abord, c'est l'opposition de l'Orient et de l'Occident. L'Orient est plus spéculatif, et l'Occident plus pratique. C'est dans le monde grec que se produisent les grandes controverses sur la Trinité et sur la personne du Christ; l'Occident, au contraire, poursuit comme sa tâche spéciale la solution du problème plus pratique de la liberté, sans perdre de vue les querelles de l'Orient, et en y intervenant aux moments décisifs, de tout le poids de son influence, dans l'intérêt de l'idéal hiérarchique. Le symbole de Nicée avait été l'œuvre commune de l'empereur et des évêques, mais il était loin d'être pour l'empire d'un intérêt aussi vital que pour l'Église; ou plutôt, comme expression des prétentions absolues de l'Église, il devait froisser l'instinct non moins absolu de l'empire. Aussi Constantin se laissa-t-il facilement réconcilier avec Arius, en attendant que son fils Constance persécutât les orthodoxes. Sous ce deuxième empereur chrétien, il sembla que l'État n'eût rien plus à cœur que de mettre en relief la contradiction de son principe avec celui de l'Église. Le gouvernement multiplia les synodes, et l'unité si chère aux représentants de l'Église disparut sous la diversité et la contradiction des symboles. Plus les formules devenaient variables, plus la conscience dogmatique générale du temps était troublée et ébranlée, et plus l'État était assuré de gouverner l'Église à sa fantaisie. Mais l'Occident, qui pressentait Grégoire VII, avait reconnu dans Athanase le précurseur dogmatique de ce héros de la hiérarchie; ce fut lui qui sauva le dogme. Athanase trouva dans l'Église romaine son plus ferme appui; les évêques de Rome, Jules, Libère, Damase, prêtèrent à sa cause tout le poids de leur autorité déjà prépondérante; à tous les principaux synodes d'Occident, notamment à ceux de Sardique et Rimini, l'arianisme ren-

contra la résistance la plus énergique, et la grande majorité des évêques occidentaux resta constamment fidèle au dogme de Nicée. Ce fut enfin un empereur issu de l'Occident, Théodose, qui, dans sa loi de l'an 380, imposa à tous ses peuples « la doctrine que suivaient l'évêque Damase à Rome, et l'évêque Pierre, successeur d'Athanase à Alexandrie ». Le génie de la controverse ne chôma pas pour cela en Orient. Le dogme orthodoxe, en affirmant l'unité dans la Trinité et la Trinité dans l'unité, avait posé une contradiction que le sentiment religieux pouvait négliger, mais qui devait précipiter plus que jamais le mouvement dialectique de la pensée. Il en sortit cette longue suite de controverses théologiques qui occupa l'Orient pendant des siècles, consuma ses meilleures forces, prépara la ruine de l'empire byzantin, et mit à la plus rude épreuve l'orthodoxie et la sagacité, la logique et le caractère des théologiens. Pendant ce temps l'Occident célébrait le triomphe de la grâce dans la victoire de saint Augustin sur Pélage.

Quoique se rapportant à des parties très-différentes du dogme, la controverse arienne et la controverse pélagienne se touchent de fort près. Elles procèdent toutes deux de la même antithèse. Au fond, il s'agit toujours de fixer le rapport entre le divin et l'humain. Mais tandis que l'Orient spéculatif cherche la solution dans la définition de la nature du Christ, le problème que pose l'Occident est la conciliation de la grâce divine et de la liberté, attribut fondamental de la nature humaine. La tendance naturelle du dogme, aidée par l'instinct hiérarchique, est de faire prévaloir le divin sur l'humain, et la solution du conflit est la même en Occident qu'en Orient. Augustin représente le dogme en mouvement, et Pélage le sentiment commun transmis par les générations antérieures, et qui doit dans sa personne être vaincu et dépassé.

Jusque-là, en effet, personne n'avait douté que l'homme ne fût libre, et que son rapport avec Dieu n'eût précisément son fondement et sa valeur dans cette liberté morale. Toutefois, la grâce divine, sans avoir encore reçu de définition précise, avait commencé de prendre dans le langage dogmatique une importance qui resserrait insensiblement le terrain de la liberté humaine. Pélage aperçut avec sagacité la contradiction naissante, et voulut conjurer le danger. Il systématisa les idées reçues sur la grâce et la liberté; mais, en les systématisant, il fit précisément éclater dans tout son jour leur opposition avec le courant dogmatique. Il se trouva qu'à son insu il était resté bien en arrière de ce courant. Sa solution donnait beaucoup trop à l'homme. Il ne niait pas la grâce, mais il considérait le libre arbitre lui-même comme son

premier don, et il ne la faisait plus intervenir ensuite que pour éclairer l'homme, et l'assister dans l'accomplissement de ses libres déterminations. Augustin nia le libre arbitre et affirma la prépondérance absolue de la grâce, et ce fut Augustin qui formula le sentiment de l'Eglise. L'intérêt hiérarchique se montre ici de nouveau, car c'est l'Eglise qui dispense aux individus la grâce divine. La doctrine d'Augustin, dit Baur, est le résultat d'une réaction de l'Eglise sur le dogme, et, pour s'en convaincre, il suffit de considérer le rôle important qu'y joue le baptême. C'est par le baptême qu'on devient membre de l'Eglise, et ce n'est que comme membre de l'Eglise qu'on peut participer au salut chrétien. Or ce que l'Eglise confère par le baptême, c'est avant tout la rémission des péchés, et comme on baptise les enfants, il faut que les enfants eux-mêmes aient des péchés à se faire pardonner; cependant ils n'ont pas encore pu en commettre; donc le péché qui leur est remis ne peut être qu'un péché naturel, héréditaire; et d'où peut leur venir ce péché héréditaire, si ce n'est de leur descendance d'Adam? et comment Adam a-t-il pu inoculer le péché à ses descendants, si ce n'est par son propre péché, qui a vicié en lui toute la nature humaine à son point de départ? Le baptême des enfants est donc la preuve manifeste du péché originel. Et si, par hasard, le baptême ne servait pas chez les enfants eux-mêmes à la rémission des péchés, à quoi servirait-il en général, et à quoi servirait le christianisme, si on pouvait acquérir le salut sans lui, sans l'Eglise, sans le baptême, sans la grâce? C'est donc l'Eglise, dépositaire de la grâce, qui gagne tout ce que perd l'individu dans le système du grand docteur de l'Occident, que ses souvenirs manichéens rendaient particulièrement propre à exagérer la part du mal dans la nature humaine.

Le côté hiérarchique de la doctrine de saint Augustin donne la clef de l'un des problèmes en apparence les plus singuliers de l'histoire du christianisme. Il n'est pas aisé de comprendre, à première vue, comment une telle doctrine, niant dans l'homme le libre arbitre et la faculté naturelle du bien, a pu jamais devenir un principe d'affranchissement moral, et c'est pourtant ce qu'elle a été bien incontestablement dans le protestantisme. C'est que dans le protestantisme l'intérêt hiérarchique n'existe pas. Les églises protestantes, bien qu'elles feignent parfois de l'ignorer, ne sont point des églises au sens catholique du mot; elles n'ont point de clergé dans l'acception catholique du terme; les ministres du culte n'y sont que des agents d'édification, et nullement des prêtres ayant pouvoir de lier et de délier. Donc, dans le protestantisme, et même dans le luthéranisme ou le calvinisme le plus

rigoureux, nul intermédiaire entre l'homme et Dieu; entre la nature humaine et la grâce, qui opère directement dans la conscience individuelle; nulle contrainte, nulle tutelle, nul joug hiérarchique. L'homme ne relève que de Dieu, et son salut, de quelque manière qu'il le conçoive, n'est en dernière analyse qu'une affaire de conviction individuelle. Asservi au mal par sa nature, il se sait racheté, il est libre dès qu'il croit et qu'il se sent en paix avec Dieu, c'est-à-dire avec sa conscience. Le principe de liberté, inhérent de tout temps au protestantisme, est là, dans cette foi accessible à tous, bien plus que dans le libre examen dont l'exercice dépend de facultés acquises, et est indépendant de toute confession religieuse. Au contraire, quand Augustin fait savoir à l'homme que sa nature est foncièrement corrompue, et qu'il ne peut rien par lui-même, c'est pour l'inviter à placer dans l'Église un espoir d'autant plus fort, et à renoncer vis-à-vis d'elle à tout jugement propre; quand il fait dériver tout bien de la grâce, il suppose que la grâce est administrée par l'intermédiaire de l'Église; quand il divise l'humanité en minorité d'élus et en immense majorité de réprouvés, il exclut naturellement des élus les hérétiques, et n'y comprend que les membres de l'Église catholique. Les mêmes propositions dont Wicleff et Huss, Luther et Zwingle se sont servis après lui pour briser l'omnipotence de l'Église et du clergé, lui servirent à la fortifier. Aussi l'Église n'hésita-t-elle pas à sanctionner sa doctrine, bien qu'elle dépassât de beaucoup toute tradition connue. Mais, après l'avoir sanctionnée, elle ne tarda néanmoins pas à la tempérer, tant semblèrent excessives quelques-unes de ses conséquences explicites ou implicites. A ses côtés, elle toléra le semi-pélagianisme. L'Église d'Occident a plus d'une fois montré cet instinct pratique de pondération que nous avons déjà constaté dans sa formation même. Ici une certaine mesure lui était commandée par la considération de son intérêt, car les conséquences extrêmes du système menaçaient de se tourner contre elle; la prédestination absolue semblait rendre inutiles les moyens de salut dont elle avait le dépôt, et la corruption universelle de la nature humaine allait jusqu'à mettre en péril l'infailibilité de ses décisions et la perfection des saints. La doctrine de saint Augustin ne resta pas aussi intacte que le prestige de son nom, et la théologie du moyen âge, après avoir débuté par l'augustinisme, se termina par le semi-pélagianisme. C'est justement ce qui fit du système de saint Augustin une arme si redoutable entre les mains de la réforme.

En résumé, c'est toujours l'intérêt hiérarchique ou plutôt l'instinct de cet intérêt qui est présent dans le développement du dogme. Cet

Instinct était désormais tout-puissant : depuis Constantin, l'Église marchait à pas de géant à son organisation définitive, et hâtait l'achèvement de son organisation hiérarchique et unitaire. On admit que l'Église idéale dont Augustin avait opposé l'image au schisme donatiste, s'était pleinement et sans nulle réserve réalisée dans l'Église existante. La réalité, sans doute, péchait par bien des détails, et la sainteté de l'Église était compromise par beaucoup de fidèles. Nul cependant n'osa plus douter de la perfection de l'ensemble. La sanction de l'Église devint de plus en plus le signe manifeste de la vérité des doctrines, et Vincent de Lérins déclara que ce qui était universellement cru, ce qui constituait la foi de l'Église catholique, devait être fondé nécessairement sur la tradition apostolique et la révélation divine. Telle était dès lors l'autorité des sentences de l'Église, que saint Augustin n'hésita pas à professer qu'il ne croirait même pas à l'Évangile, si l'Évangile n'avait pour lui la sanction de l'Église.

Pourtant les discussions d'où sortaient les décrets de l'Église avaient souvent des apparences bien humaines; l'État, qui participait encore à ces discussions, et le clergé lui-même obéissaient souvent à des passions et à des motifs qui n'avaient rien de céleste; les moyens auxquels on avait recours pour l'exécution des résolutions prises étaient souvent aussi peu conformes à l'idée chrétienne qu'à la dignité de l'Église, mais l'ascendant de l'unité était trop puissant sur les âmes; en religion comme en politique, les hommes avaient trop besoin d'une direction extérieure, pour qu'il fût possible de retourner en arrière ou de devancer les temps pour revenir à la liberté. Les peuples étaient pliés depuis longtemps à l'absolutisme de l'empire romain, et les esprits affaiblis étaient incapables d'autonomie morale. Le monde ne se sentait pas la faculté du choix. Il avait soif d'autorité, de direction; le libre arbitre s'était réellement retiré de la terre, et la doctrine d'Augustin était infiniment plus conforme à l'esprit et aux besoins de l'époque que la morale virile de Pélagé. Il fallait bien qu'il en fût ainsi pour que l'énergie humaine ne se révoltât pas contre elle. L'humanité se courba donc avec docilité sous la discipline de l'Église, et cette discipline absolue était nécessaire pour que l'Église pût suffire à sa mission morale et religieuse dans ces temps d'écroulement général et de confusion sans nom. La science historique admet tous les faits qui ont une raison d'être, tant qu'ils conservent cette raison d'être; mais elle ne conçoit pas de faits immuables, et elle veut que les institutions suivent le mouvement humain. En toutes choses et toujours, la légitimité du passé risque fort d'être à ses yeux l'illégitimité du présent, et elle

cherche les usurpateurs bien moins parmi ceux qui fondent un nouvel ordre de choses que parmi ceux qui s'obstinent à imposer à un esprit nouveau le joug de formes anciennes. Elle admet volontiers avec Hegel que ce qui est rationnel, et elle est obligée de l'admettre, si elle ne veut priver la réalité de tout fondement; mais elle ajoute, en complétant Hegel par lui-même, que ce qui advient a de fortes chances d'être encore plus rationnel; ou elle dit, en renversant la proposition, que ce qui a cessé d'être rationnel n'a plus de raison d'être. Dans la période qui nous occupe, la hiérarchie était un organisme naturel et rationnel, naturel par la spontanéité de son origine et de ses premiers développements, rationnel parce qu'il répondait exactement à la situation. C'est tout ce qu'on a jamais pu dire en faveur d'une institution quelconque. Mais la chose qu'on pourrait le moins concéder à la hiérarchie, ce serait sa similitude avec la forme primitive du christianisme.

La primitive Église, en effet, était fondée sur l'égalité la plus absolue, et n'impliquait d'autre idée que celle de la communauté des croyants. Mais nous avons vu dès la première période les anciens et les surveillants s'organiser peu à peu, par la simple durée et la marche naturelle des choses, en caste distincte, en clergé. Ce clergé constitua une Église dans l'Église: il fut l'Église proprement dite, et forma, comme nous l'avons déjà indiqué, un véritable patriciat, avec une organisation, des lois et des insignes spéciaux. Vis-à-vis de lui, les laïques étaient des plébéiens, soumis sans réserve à sa direction spirituelle. Du sein de ce patriciat, les évêques s'étaient, dès le commencement du quatrième siècle, élevés à une telle hauteur d'autorité, que les clercs inférieurs se trouvaient à leur égard dans le même rapport de dépendance que les laïques à l'égard du clergé en général. Les évêques seuls furent dans les synodes la représentation de l'Église; seuls, ils eurent en main la législation, la juridiction et l'administration ecclésiastiques; seuls, ils décidèrent de la foi de l'Église au nom du Saint-Esprit. On se rappelle que sa qualité de simple prêtre fut un des écueils d'Arius, une des causes de sa condamnation. Mais l'épiscopat lui-même ne devait pas, ne pouvait pas être la conclusion du mouvement hiérarchique. Il était naturel que tous les évêques d'une province se groupassent autour de celui de la capitale; par un usage bientôt converti en loi de l'Église, les métropolitains ou archevêques se trouvèrent donc investis d'une dignité, d'une autorité supérieures; mais eux-mêmes durent subir à leur tour la même loi de groupement et de subordination. Au-dessus des capitales des provinces, il y avait les diverses capitales de l'empire: Rome d'abord; puis en Orient, avant la fondation de Constantinople, Alexan-

drie et Antioche. Les évêques de ces villes prirent exclusivement pour eux le titre de patriarche, qui avait primitivement appartenu à tous les membres de l'épiscopat, tout comme la qualification d'évêque n'avait pas été dans le principe différente de celle de prêtre. Rome étant la première ville de l'empire, le patriarche de Rome eut naturellement le premier rang, mais sans nulle distinction d'autorité parmi ces dignitaires suprêmes de l'Église. Après la fondation de Constantinople, le patriarche de Constantinople occupa le second rang; Jérusalem, comme berceau du christianisme, fut le siège d'un cinquième patriarcat. Mais cette pentarchie elle-même pouvait d'autant moins être la fin du mouvement, que les situations étaient trop inégales pour se faire équilibre. Les patriarches de Rome et de Constantinople devaient tendre à s'élever de plus en plus au-dessus des autres, mais celui de Rome avait de beaucoup la meilleure situation et les meilleures espérances. Il était seul en Occident, sans nul rival autour de lui, loin du gouvernement, loin de l'empereur, qui était le chef constitutionnel de la religion. Celui de Constantinople, au contraire, eut toujours l'empereur en face et au-dessus de lui, tout comme l'empereur de Russie est encore de nos jours le chef de l'Église grecque. De plus, il avait à compter avec des compétiteurs redoutables. Si Jérusalem n'acquiesça jamais une grande importance, les deux autres patriarcats, Antioche et surtout Alexandrie, étaient peu disposés à la subordination. Par l'antique éclat de son école et par l'autorité plus récente d'Athanase, Alexandrie était devenue comme la capitale du dogme, et à ce titre elle balança longtemps l'influence de Rome elle-même. L'islamisme seul, en conquérant l'Asie Mineure et l'Égypte, délivra Constantinople de ses deux rivales; mais après comme avant ce triste allègement, la présence de l'empereur maintint le patriarche oriental dans un état de dépendance : il ne fut jamais que le premier dignitaire ecclésiastique d'un empire en ruines. Tout, au contraire, favorisait les évêques de Rome, et il faut reconnaître qu'ils ne manquèrent pas à la situation. Avec un tact sûr, ils s'attachèrent à fonder leur suprématie sur un titre spécial, et indépendant des considérations exclusivement politiques qui s'étaient fait valoir dans la formation des degrés supérieurs de la hiérarchie. C'était manifestement l'importance des villes dans l'empire qui avait déterminé le rang des sièges épiscopaux, et la situation de l'évêque de Constantinople surtout ne reposait absolument sur aucun autre titre. Mais les évêques de Rome pouvaient en produire un autre, la légende du pontificat de saint Pierre, qui donnait à la hiérarchie sa base propre, indépendante de la poli-

tique, et la ramenait à une origine divine. Ils se proclamèrent donc les premiers parmi les patriarches, non comme évêques de la première cité du monde, mais comme successeurs du prince des apôtres, et ils appliquèrent le même point de vue à la classification des autres patriarchats. D'après Innocent I^{er} (415), Antioche est le deuxième siège de la chrétienté, non pour son rang dans l'empire, mais parce que saint Pierre y a séjourné, et qu'elle a eu d'une manière transitoire ce qui devait parvenir à Rome à son entier achèvement. De même Léon le Grand écrit au patriarche Dioscore d'Alexandrie qu'il ait à se gouverner d'après les traditions de l'Église romaine, parce que celle-ci a été instituée par Pierre, et celle d'Alexandrie par Marc, disciple de Pierre. A quelle distance du siège de saint Pierre devaient se trouver dès lors les autres sièges, qui n'étaient pas d'institution apostolique! Ces prétentions de Rome ne prévalurent que peu à peu, mais elles prévalurent, surtout depuis Léon le Grand, par l'inflexible conséquence avec laquelle elles furent soutenues, par la haute autorité personnelle de quelques-uns des pontifes, et enfin par le concours des circonstances. Ce fut le légat de Léon qui présida le concile de Chalcédoine. Sous le même pontife, l'autorité du siège de saint Pierre s'établit définitivement dans l'Afrique occidentale et dans les Gaules.

Cependant la papauté était toujours dépendante du pouvoir temporel; elle le fut des Ostrogoths après la chute de l'empire d'Occident; elle le redevint de l'empire d'Orient sous Justinien. A la fin du sixième siècle, on voit Grégoire le Grand entamer avec les Francs ces relations que ses successeurs rendront plus étroites, et dont le résultat final sera la papauté du moyen âge. Mais, malgré le chemin parcouru, nous sommes encore loin de Grégoire VII, et le souverain temporel est toujours le chef de l'Église. Le césarisme romain impliquait l'idée du pouvoir le plus absolu, de la plus haute autorité possible sur terre. S'il y avait ici-bas un vicaire de Dieu, ce ne pouvait être que l'empereur. Aussi les empereurs chrétiens n'eurent-ils aucun scrupule à conserver les attributs divins que l'usage païen avait conférés à leurs prédécesseurs. Ils furent les grands pontifes, les chefs incontestés de l'Église. C'était encore un vestige du paganisme, mais un vestige que l'Église devait forcément éliminer à la longue, parce qu'il était incompatible avec la conscience qu'elle avait d'elle-même. Athanase déjà fait valoir fort bien et fort légitimement la distinction des deux pouvoirs spirituel et temporel; et cette distinction une fois sentie, le spirituel devait nécessairement tendre à se mettre au-dessus du temporel. Quelques succès isolés, mais significatifs, font prévoir son futur triomphe, et

la pénitence publique de l'empereur Théodose à Milan est le prélude de celle de l'empereur Henri IV devant Grégoire VII. L'Église, d'ailleurs, n'est subordonnée que dans la plus haute sphère des deux hiérarchies. En bas, le rapport est renversé, et l'Église est aussi supérieure aux individus qui composent l'État, que l'État, représenté par l'empereur, est au-dessus de l'Église. Entre ces deux extrêmes, il y a une région moyenne, où les deux pouvoirs marchent de front, l'Église constituant en quelque sorte un État dans l'État, par une juridiction complètement indépendante, et par l'administration de biens dès lors extrêmement considérables.

Après les rapports de l'Église et de l'État, il nous reste à considérer ceux de l'Église et de la société. Sur les décombres du passé et sur la poussière de la civilisation antique, l'Église était debout comme la seule puissance morale, comme l'unique institutrice du genre humain : responsabilité redoutable, grande mission à laquelle nous la trouverons très-inférieure, si nous nous plaçons au point de vue de l'esprit moderne, mais dans laquelle elle a été ce qu'elle pouvait être, et a donné ce qu'elle pouvait donner, eu égard à son principe, à son organisation et à la situation générale. Cette situation n'était nullement favorable. La masse des chrétiens du temps de Constantin ressemblait fort peu aux générations antérieures ; ils n'avaient pas subi ce complet renouvellement, cette régénération radicale dont parle l'Évangile, et l'on eût vraiment dit qu'à force de se répandre, la sève du christianisme s'était affaiblie et épuisée. C'était la prospérité qui amenait ce changement. Quand le christianisme fut devenu la religion de l'État, il y eut des conversions en masse, mais des conversions purement extérieures, et de nulle valeur. La multitude des nouveaux venus ne songea pas à dépouiller le vieil homme, et ne vit que les avantages de tout genre désormais attachés à la croix. Si le baptême avait eu la vertu magique qu'on commençait à lui attribuer, l'empire se fût trouvé transformé d'un coup en une Église de saints ; mais ce fut toujours l'empire, tel qu'il était auparavant, c'est-à-dire le néant moral. Augustin, Chrysostome, Salvien, et même encore Léon le Grand, ne tarissent pas de plaintes là-dessus. Augustin et Chrysostome regrettent expressément l'époque antérieure à Constantin. Partout la corruption païenne avait survécu, et l'Église, qui sentait vivement cet état de choses, était malheureusement mieux en situation de le déplorer que de le supprimer.

Sa force morale était paralysée en grande partie par ses préoccupations exclusivement dogmatiques, rituelles, hiérarchiques. Jésus-Christ avait dit : « Rentrez en vous-mêmes, et redevenez comme des enfants. »

Il s'était adressé aux cœurs, il avait réveillé les âmes, et sollicité l'énergie des caractères. C'est à quoi l'on ne songeait plus. Par la force des choses, par l'évolution naturelle que nous avons observée, et en dehors de toute volonté individuelle, le point de vue était changé, le terrain s'était déplacé. La foi avait changé de signification; de sentiment, elle était devenue système; croire, ce n'était plus se donner à Jésus-Christ, se régénérer en Dieu, c'était admettre un ensemble d'idées et de déductions métaphysiques, condition du salut. Le dogme était devenu la chose essentielle et primait la vie. La régénération morale se trouvait ainsi rejetée fort à l'arrière-plan. Les controverses dogmatiques, en agitant, en passionnant les esprits, apportèrent sans doute elles-mêmes quelques éléments de vie, et cette vie, quelle qu'elle fût, était préférable à la morne agonie du paganisme; mais au point de vue moral, elles eurent des conséquences aussi fâcheuses que profondes et durables. Le zèle orthodoxe étouffa la fraternité chrétienne et engendra l'intolérance. Les haines intestines des chrétiens sont une des choses qui ont le plus frappé et repoussé l'empereur Julien dans le christianisme. A cet égard, aucun des plus grands docteurs de cette époque ne serait exempt de blâme, si, plus justes envers eux qu'ils ne purent l'être envers les dissidents, nous ne devions avant tout les considérer comme les victimes de leur point de vue. Les prétentions absolues du dogme orthodoxe impliquent forcément la négation de tout droit personnel, et déplacent par suite la base même de la morale. Dès que l'orthodoxie est la condition du salut, elle est aussi celle de la vertu; elle ne peut donc estimer qu'elle-même, et si elle veut bien s'occuper de ce qui n'est pas elle, ce ne peut être que pour le détruire ou l'absorber par tous les moyens. La charité alors se change en fureur, sans cesser de se croire la charité.

Forcément subordonnée au dogme, la morale eut elle-même un caractère dogmatique; au lieu d'être une réforme intérieure, elle fut une législation extérieure qui se superposa purement et simplement au droit romain. L'individu la subit comme une discipline; il était incapable de la tirer de lui-même, et à ce point de vue, comme nous l'avons dit plus haut, saint Augustin avait raison. D'un autre côté, la direction où s'était engagée l'Église ne la portait point de ce côté. La même autorité qui ordonnait le dogme ordonna donc aussi les actions, et le chrétien reçut d'en haut les règles de la vie aussi bien que celles de la foi. La valeur morale des actes dépendit non de leurs mobiles internes, mais de leur conformité avec les lois de l'Église. Et la réglementation ne se borna pas à des principes généraux; elle descendit aux

détails, et créa ce mécanisme de bonnes œuvres qui scella l'alliance de l'augustinisme et du semi-pélagianisme, et balança les mérites par doit et avoir. Ces traits généraux de la vie chrétienne à cette époque se retrouvent dans la grande et singulière institution qui en est comme le résumé. Le monachisme se constitua comme une sorte d'Église supérieure au milieu de l'Église générale; il en concentra en lui tous les caractères, et en reproduisit les défauts avec plus de relief. Mais par cela même qu'il fut une concentration, il eut une énergie supérieure et une plus grande intensité de vie; s'il poussa la réglementation jusqu'à ses dernières limites, il fit revivre du moins, dans l'enceinte de ses cloîtres, l'égalité et la fraternité chrétiennes. On peut dire qu'en bien comme en mal il approcha autant que possible de l'idéal de son temps. En lui, la tendance de l'Église trouva sa conclusion suprême; elle y eût trouvé même en quelque mesure sa justification, si elle en eût eu besoin, si, aux yeux de la philosophie de l'histoire, tous les faits historiques ne se justifiaient par eux-mêmes, par leurs causes, par leurs lois, et en dehors de leurs résultats bons ou mauvais : car il réalisa la seule forme où la discipline pût être utile et féconde. Elle le fut en effet; dans un monde qui s'abandonnait, ce furent les moines qui maintinrent la tradition du travail et de l'intelligence, soutinrent le fil de la vie intellectuelle et posèrent ainsi la possibilité d'évolutions ultérieures. Le monachisme fut cette pointe extrême où, d'après la logique hegelienne, une situation donnée se résume, s'affine et se dénoue, où l'exagération de la thèse implique déjà l'antithèse. Fait considérable et significatif : l'esprit de Luther s'agita dans les cloîtres dès le quatrième siècle, et dès 390 un synode romain condamna le moine Jovinien pour des propositions assez analogues à quelques-unes des thèses fondamentales de la réforme.

Nous sommes arrivés au bout de notre tâche, à la conclusion des recherches de Baur sur les premiers siècles de l'histoire du christianisme. Nous avons essayé de faire entrevoir l'esprit, la méthode et les résultats de ces recherches; et malgré les défauts d'un résumé peut-être trop rapide et trop sommaire, nos lecteurs auront reconnu sans peine que ce grand sujet est traité ici d'une manière assez nouvelle. Nulle arrière-pensée de controverse; nulle intention d'attaque ni d'apologie. Le point de vue de Baur exclut toute intention de ce genre; il est, comme nous l'avons dit, et comme on a pu s'en convaincre, exclusivement historique, mais historique dans la plus haute

et la plus profonde acception du mot, et dans un sens qu'il nous faut préciser, si nous devons achever de rendre compte de la position de Baur dans la science allemande. Il ne nous semble pas que la *Revue historique* de Sybel en donne une idée complète, quand elle dit que Baur a introduit dans l'histoire du christianisme les principes appliqués par Niebuhr et par Ranke à l'histoire profane. Le rapprochement est juste, sans doute, mais il est insuffisant, et il rend plutôt compte de ce que Baur a évité de faire que de ce qu'il a fait. La *Revue* veut dire simplement que Baur n'a pas admis dans l'histoire sacrée d'autres facteurs, d'autres causes, d'autres lois que dans l'histoire profane. En d'autres termes, ce jugement porte principalement sur la négation du miracle, et s'il faut reconnaître que cette négation est bien le point de départ de Baur, elle n'est pourtant qu'un détail dans l'ensemble de ses vues. Baur, c'est Niebuhr complété, inspiré, pénétré par Hegel; sa conception de l'histoire est absolument hegelienne, et l'on peut bien considérer son œuvre comme le plus éclatant témoignage de la grandeur et de la fécondité d'une philosophie qu'on se hâte un peu trop d'enterrer, et qu'on croit ne plus apercevoir nulle part, précisément parce qu'elle commence à être un peu partout. De quelque façon qu'on juge cette philosophie, il faut pour le moins lui reconnaître l'avantage de s'adapter merveilleusement à toutes les sphères de la pensée, à toutes les ramifications de la science, à ce point que, par le prestige d'une illusion admirable, si ce n'est par la force de l'évidence, elle se confond toujours avec la chose même, et paraît ne faire qu'un avec la réalité. Elle affirme, on le sait, l'identité des lois de l'univers, de la nature, de l'histoire et de l'esprit subjectif, affirmation moins audacieuse qu'il ne semble, et plus admissible à coup sûr que la négation contraire, qui, ne laissant à la pensée aucune ouverture sur la réalité, l'enferme dans le néant. En vertu de son affirmation, elle est obligée de se retrouver partout, à tout moment, dans toutes les manifestations de l'esprit, et telle est en effet sa prétention. Sa méthode ne veut pas être une conception arbitraire, plus ou moins ingénieuse ou profonde; elle veut être la méthode objective, la méthode de l'esprit absolu, et la méthode absolue en toutes choses; elle veut donc aussi, et surtout, se retrouver dans l'histoire; elle veut être l'histoire elle-même; le mouvement, la *dialectique* de l'esprit collectif doit reproduire exactement la dialectique de la connaissance subjective. On ne fait pas l'histoire, elle se fait elle-même, elle vit, elle marche, elle est la forme changeante de l'esprit. On ne l'écrit pas non plus, on ne la construit pas comme on veut. Le véritable histo-

rien, l'historien philosophe, l'évoque, la voit, l'interroge et écrit en quelque sorte sous sa dictée. C'est de cette manière que l'histoire du christianisme primitif a été vue et reproduite par Baur, et il nous faut choisir absolument : ou elle est le plus merveilleux des tours de force, ou elle est une vigoureuse démonstration de la théorie hegelienne.

Il est vrai que nulle autre phase de l'évolution humaine ne se fût si aisément prêtée à une telle démonstration. Même les difficultés apparentes, qui sont grandes, étaient autant de facilités réelles. Ce qui est obscur et indécis aux premières époques de l'histoire du christianisme, ce sont les personnes, les caractères, les positions et les passions individuelles. Sauf ce qui touche saint Paul, le père involontaire du dogme, nous ne savons presque rien à ce sujet. Que connaissons-nous de saint Pierre, de saint Jacques, de saint Jean et de tant d'autres, qui ont pris une part principale au mouvement, et dont la tradition n'a conservé que les noms ? Or, si la peinture des caractères et l'étude des passions donnent à l'histoire de la couleur et un intérêt dramatique, elles la compliquent aussi, arrêtent l'historien à la surface, et détournent sa vue du fond des choses. Ici, surtout au commencement, les idées travaillent pour ainsi dire à nu, comme les éléments dans un laboratoire de chimie, comme les artères et les nerfs dans une expérience physiologique, comme les notions logiques dans le mouvement de la dialectique abstraite. On les voit évoluer, se chercher, se combiner, se transformer, et à tout moment se vérifie le principe du mouvement et du développement, la grande loi de l'antithèse et de la synthèse. Nul accident ne trouble cette marche où se manifeste cette nécessité absolue, intérieure, qui est la spontanéité, la liberté de l'esprit. Dans nulle autre crise de l'humanité, l'idée pure ne s'est révélée avec cette force vivante, absolue ; c'est qu'aussi nulle autre crise n'a jamais approché de celle-ci, qui a renouvelé le monde.

Mais, demandera-t-on, que reste-t-il du christianisme dans cette vue nouvelle des choses, et quel point fixe peut saisir le sentiment religieux, si les conceptions religieuses échappent à son étreinte par leur mobilité, si le dogme, affectant les allures de Protée, glisse entre les mains qui voudraient le retenir, si la citadelle immuable de la foi se convertit en panorama mouvant et changeant ? Si l'on veut bien y regarder de près, on trouvera que le christianisme n'est point lésé, et que ces nouveaux aspects ne le diminuent pas. Expression des idées de leur temps, les dogmes perdent sans doute leur valeur absolue, mais ils recouvrent une légitimité historique qu'une critique moins haute, moins philosophique, leur a bien des fois contestée ; et perdant

leur valeur absolue, ils perdent aussi leurs adversaires, car ce sont uniquement les formules immuables qui ont provoqué et nourri la guerre entre l'esprit moderne et la foi. Il suffit à la paix que ces formules aient été engendrées, soient nées dans le temps, et soient soumises à toutes les conditions de la vie générale. Les grands constructeurs du dogme, les Athanase et les Augustin, ont exprimé le sentiment profond de leur temps sur les questions fondamentales de la religion et de l'humanité, sur la nature de Dieu et sur ses rapports avec l'homme. La conception moderne du monde est forcément différente de celle qu'ils pouvaient avoir; nous avons le droit de l'exprimer comme eux, et le grand enseignement de cette histoire, c'est qu'au lieu de répéter leurs formules, il nous faut imiter leur exemple, descendre au fond de nous-mêmes et de notre temps avec la même pénétration, et formuler le sentiment moderne avec la même force et la même sincérité. Nous ne cesserons point d'être chrétiens pour cela; le monde moderne est essentiellement chrétien: il l'est par ses racines dont il ne peut se détacher; il l'est plus encore par le devoir qui lui incombe, par la mission qui lui est dévolue de réaliser autant que possible, et de plus en plus, l'idéal moral dont Jésus-Christ a montré le type à l'humanité. Tant que cet idéal ne sera pas épuisé et dépassé, le monde sera chrétien, quelque étiquette qu'il puisse attacher à ses formules religieuses. Cet idéal, encore si fort éloigné, voilà le point immuable que réclame la foi et qui lui suffit.

A. NEFFTZER.

UN TOUR EN ALLEMAGNE.

COUP D'OEIL

SUR

LES MUSÉES DE BRUNSWICK, DE BERLIN, DE DRESDE ET DE CASSEL.

I.

COLOGNE.

En ce temps-là, 1859, nous demeurions sur le bord de l'Escaut, à Anvers. Rien de plus facile que d'aller coucher sur le bord du Rhin, à Cologne. Nous y arrivions en effet le premier soir de notre départ, après nous être arrêté à Aix-la-Chapelle (*Aachen*¹) pour revoir la galerie de M. Barthold Suermondt (*Adalbert strasse*), où les Hollandais et les Flamands s'entremêlent avec les Espagnols². Cette galerie de tableaux n'est pas la seule richesse artistique qui exige une station à Aix-la-Chapelle, sans parler de la célèbre cathédrale avec ses reliques, ni de l'hôtel de ville avec ses peintures de Rethel, le plus véritable génie de l'école allemande moderne : il est mort fou. — Le savant docteur

¹ Nous aurions bien envie de faire pour les noms de lieux comme nous faisons pour les noms d'hommes, de restituer les noms géographiques selon les langues locales. Mais les Français, qui se plaisent à dénaturer les noms étrangers, ne reconnaîtraient point Aachen, Cöln, etc. Nous nous contenterons donc d'indiquer le nom autochtone à la suite du nom francisé.

² Nous avons publié sur cette galerie un volume qui en donne le catalogue complet, traduit du catalogue allemand rédigé par M. Waagen, de Berlin. Paris et Bruxelles, 1860.

Strätter (place *Friedrich Wilhelm*) possède une collection d'estampes extrêmement précieuse, surtout en eaux-fortes de Rembrandt, de van Ostade, de Paulus Potter, de Jacob van Ruijsdael et des autres maîtres hollandais.

Cologne (*Cöln* ou *Köln*) est, comme on sait, une des villes les plus instructives sur les origines de la peinture dans le Nord. Outre quantité de tableaux des treizième, quatorzième et quinzième siècles, dans les vieilles églises de Sainte-Marie au Capitole, de Sainte-Ursule, de Saint-Cunibert, de Saint-Gércon, et dans le musée, — elle a son *Dombild*, « le tableau de la cathédrale », qui est un peu à l'ancienne école allemande ce qu'est l'*Agneau* des van Eyck pour les Néerlandais primitifs. Elle a aussi un des chefs-d'œuvre de Rubens, le *Martyre de saint Pierre*, peint pour le banquier Jabach, par l'entremise de Georg Geldorp, résidant alors à Londres, et qui, au sujet de ce tableau, échangea plusieurs lettres avec Rubens¹. C'est dans l'église Saint-Pierre, au maître-autel, qu'on peut voir, non sans peine, le fameux *Martyre*; car il est recouvert par une mauvaise petite copie du *Calvaire*, dit le *Coup de lance*, conservé au musée d'Anvers. Il faut d'abord avoir la chance d'entrer dans l'église, qui est souvent fermée, puis de racoler quelque sacristain pour qu'il découvre le chef-d'œuvre, — moyennant finance. Encore faut-il que l'autel ne soit pas occupé par des messes ou d'autres cérémonies. Il est arrivé à bien des touristes de n'avoir jamais pu voir que la copie du *Martyre*, étalée, — sans voiles, — sur le lambris gauche de l'église, pour exciter le désir d'admirer l'original, qui devrait être visible à toute heure et sans rétribution. Cet usage d'imposer la vue des chefs-d'œuvre², si religieusement pratiqué à Cologne, dans la cathédrale particulièrement, est indigne d'un grand peuple, et la Prusse, si libérale et si progressive, devrait bien l'abolir, ne fût-ce que dans l'intérêt de sa propre éducation publique.

Cologne a toujours eu, et elle a encore, quantité de collections particulières où ont été recueillies les œuvres de l'antique école colo-

¹ Voir sur cette correspondance : *Lettres inédites de Rubens*, par Émile Gachet; Bruxelles, 1840, et *Galerie d'Arenberg*, par W. B. Paris et Bruxelles, 1859, p. 87. L'autographe d'une des deux lettres de Rubens est exposé dans la galerie de M. Weyer, dont nous parlons ci-dessous.

² En Belgique aussi, dans les églises de Gand, de Bruges, d'Anvers, de Malines, de Louvain, etc., les belles peintures sont voilées de rideaux verts, et il faut payer les valets du culte pour qu'ils tirent la ficelle. Toutes les protestations des artistes, des journalistes, même des académiciens, n'y font rien, le clergé prétendant que ces trésors lui appartiennent, et qu'il est libre de les cacher ou d'en tirer un revenu en les montrant à ceux qui peuvent payer.

naise. La collection des frères Boisserée est aujourd'hui à la pinacothèque de Munich; la collection Walraff est aujourd'hui au musée de Cologne, dont elle forme le fonds.

Parmi les collections actuelles du même genre, celle de M. Johann Peter Weyer (*Rothgerberbach strasse*), comprenant 364 numéros, est cataloguée en une brochure (allemande) de 127 pages. Tous les grands noms des écoles du Nord s'y trouvent (dans le catalogue), non-seulement meister Wilhelm et meister Stephan, les initiateurs de l'école colonaise, non-seulement Dürer, Cranach et Holbein, les grands maîtres allemands, — mais van Eyck, Rogier van der Weyden et Memling, Rubens et van Dyck, — mais Cornelis Engelbrechtsen et Lucas de Leyde, Rembrandt et Gerard Dov, Brouwer et Cuijp, Terburg et Metsu, Ruijsdael et Hobbema, — mais des Italiens, les Bellini, Giorgione, Titien, — des Espagnols, Morales, Velasquez, Murillo, — et même des Français, deux Watteau, dont l'un représente « Sa Majesté le roi de Prusse, Friedrich II, qui danse avec ses deux sœurs, etc. » Watteau est mort en 1721 et Frédéric II est né en 1712 seulement. Cette légèreté du catalogue, supposant que Watteau a pu peindre le grand Frédéric, donne la mesure de la certitude des attributions en tout le reste.

Si la galerie Weyer contenait les merveilles qu'annonce le catalogue, elle serait, pour l'histoire de l'art, une des plus intéressantes de l'Europe et elle vaudrait bien des millions. Nous avons chaussé plusieurs fois les sandales magiques, que la règle de la maison impose aux pieds des visiteurs, sans jamais réussir à voir tous ces originaux des maîtres les plus illustres. Il y a pourtant beaucoup de peintures extrêmement curieuses parmi celles des époques antérieures à la Renaissance, mais peu de tableaux authentiques des maîtres connus et nommables. Point de Rembrandt, hélas! sur les trois pièces qu'on lui attribue.

Nous allions là, cette fois, pour vérifier la signature d'un paysage catalogué van der Meer *senior*, et qui aurait pu être de van der Meer de Delft. Le tableau, très-distingué, porte en effet la signature : *J. v. d. Meer*, mais dans une forme tout autre que celle du Delftois, et il est bien réellement du van der Meer né à Schoonhaven, et qu'on appelle *le vieux*, pour le distinguer du troisième Jan van der Meer *de jonge* (le jeune), né à Haarlem ou peut-être à Utrecht.

De collections consacrées à d'autres maîtres que les *gothiques*, il y en a peu. Chez M. Ruhl (*Grosse Witsch gasse*), par exemple, on rencontre un Salomon Koninck, *le Christ chassant les marchands du temple*, — un

paysage de Jan van Kessel d'Amsterdam, dans le genre des paysages panoramiques de Philip Koninck et de Rembrandt, — un *Intérieur rustique*, avec un paysan, une paysanne et deux vaches, par Govert ou Godefroy Camphuijsen ¹, — un Jan Steen et quelques autres peintures des écoles du dix-septième siècle.

Si pressé qu'on soit en passant à Cologne, il faut cependant aller contempler le *Dombild*, pour se remettre bien dans l'œil le type de la peinture allemande à son origine et pour se reconforter dans l'appréciation des maîtres postérieurs à meister Stephan. Comment d'ailleurs se dispenser du pèlerinage à la cathédrale ? C'est, je crois bien, de tous les monuments de l'Europe celui dont l'intérieur produit le plus d'effet sur l'imagination.

La première fois que j'y entrai, il y a longues années, c'était, par chance, le soir d'une des principales fêtes catholiques. Tout était illuminé à grand spectacle, mais ces feux qui étincelaient sur les décorations des autels et jouaient autour du pied des colonnes, ne projetaient plus qu'une lucur pâle à une certaine hauteur de la nef et n'atteignaient point le faite des voûtes. En bas, des lumières éblouissantes ; en haut, les ténèbres, le noir terrible. En certains endroits, les rayons glissant entre deux piliers indiquaient sur les dalles comme un sentier fantastique qui se perdait au loin parmi les ombres ; ailleurs semblaient s'ouvrir des gouffres qui marquaient en plus noir sur les demi-teintes épandues dans les nefs latérales. Si bien qu'on ne pouvait percevoir ni l'élévation ni l'étendue de l'édifice, dont la projection verticale et la projection horizontale paraissaient également infinies.

Pour cette cérémonie nocturne, il y avait foule : des personnages agenouillés et immobiles, faisant l'effet de petits bas-reliefs sculptés dans la pierre, d'autres qui se remuaient, s'éclairaient vivement, puis s'évanouissaient, comme des bandes de fantômes. Quelquefois une seule figure, debout contre une colonne, se détachait en clair, pareille à une statue de marbre colorié, et prenait des proportions imprévues au milieu de cette féerie.

Et la musique religieuse retentissait par moments, suivie de voix monotones qui psalmodiaient des hymnes. Puis, le silence.

Et des bouffées de parfums venaient d'un nuage qui enveloppait un groupe tout émaillé de pierres précieuses sur des ciselures d'or : sans

¹ Voir sur les Camphuijsen : *Musées de la Hollande*, II, p. 238, et plus loin, à propos du musée de Cassel.

doute l'encens prodigué autour des prêtres officiant avec les magnifiques reliques du *trésor* de la cathédrale.

Le trésor de ce trésor, enfermé d'habitude en une petite chapelle, dont l'entrée coûte un demi-thaler, est la fameuse châsse renfermant « les os des Mages ! » Allons plutôt voir les Mages eux-mêmes dans le chef-d'œuvre de meister Stephan.

C'est un triptyque dont la composition centrale, l'*Adoration des Mages*, a neuf pieds de large environ et contient dix-sept figures presque de grandeur naturelle.

Au milieu, la Vierge couronnée, assise sur son trône, de face, et tenant entre ses bras l'enfant Jésus. Sa robe bleue forme en avant, sur le gazon, un monceau de plis cassés. Au-dessus de sa tête, qui s'enlève sur le plein nimbe d'or, brille l'étoile qui a guidé les Mages. De chaque côté, aux deux angles du dossier de sa haute chaire, sont perchés, comme des oiseaux, deux petits anges, ailes étendues. Cinq autres *angioletti* voltigent alentour, dans le fond d'or. Ces oisillons célestes sont tous empaquetés dans de gentilles petites robes serrées qui vont en s'appointissant par le bas et se terminent en queue. Ils se perpétuèrent durant un siècle dans l'école allemande, et aussi dans l'école néerlandaise par les van Eyck ; car on les retrouve encore chez Rogier van der Weyden et autres.

L'enfant Jésus, assis, presque de face, sur le giron de sa mère, et nimbé de plein or comme elle, se retourne un peu à gauche, en faisant le geste de la bénédiction, les deux doigts en l'air, vers un des Mages, agenouillé presque de profil, les mains jointes. Ce vieux roi à tête chauve et à longue barbe blanche porte un splendide manteau rouge, brodé de dessins en or. Debout derrière lui, six personnages de sa suite, avec son étendard et son épée. Un autre Mage, également agenouillé, lui fait pendant à droite de la Madone et présente un vase à pied, en forme d'ostensoir. Il a de longs cheveux blonds et la barbe rousse, un ample surtout vert-clair à reflets jaunes, et bordé de fourrures. Il est accompagné aussi de pages et de serviteurs portant sa toque et ses bannières.

Le fond d'or sablé est terminé en haut par des ornements architectoniques en relief, avec des demi-cintres et des trèfles.

Sur le volet droit (relativement au spectateur), saint Géréon, l'étendard de la croix à la main, s'avance, suivi d'une dizaine de chevaliers, ses compagnons de la légion thébaine. Ils foulent aussi un fin gazon, semé de fleurettes et même de scarabés. Sur le volet gauche, c'est la sainte Ursule suivie de ses vierges, une vingtaine seulement, mais on

peut croire que les dix mille neuf cent quatre-vingts autres viennent par derrière. Elle est de trois quarts à droite, couronnée et tenant d'une main la flèche de son martyr. Près d'elle, sainte Catherine, de profil, une sorte de turban sur la tête. Quelques saints mitrés sont mêlés parmi ces chastes filles. — Saint Géréon et sainte Ursule sont les patrons de Cologne. — En haut des fonds d'or, mêmes décorations saillantes que sur le tableau central.

Le triptyque fermé, on voit représentée à l'extérieur des volets l'*Annonciation*. Sur le volet droit, la Vierge agenouillée devant son prie-Dieu; cheveux d'or, descendant le long de son manteau blanc, qui traîne en plis cassés sur les dalles; plein nimbe, décrivant son cercle sur un fond de tapisserie en or gaufré, espèce de rideau suspendu à une tringle au plafond traversé de poutres. Contre la tapisserie, un banc à dossier en bois sculpté, et, près d'un coussin, sur le banc, un pot d'où s'élève la tige fleurie d'un lis. En l'air, au-dessus de la tête virginale, plane un oiseau trépitant, qui consomme l'opération miraculeuse annoncée sur l'autre volet extérieur par un beau jeune homme agenouillé. Cet ange, puisqu'il a de grandes ailes, porte un manteau écarlate et une longue robe blanche. De ses deux mains il tient déroulée une pancarte sur laquelle on lit : *Aue gratia plena Dñs tecum*. Continuation de la tapisserie gaufrée, car les deux tableaux n'en font qu'un. A droite est indiquée la porte par laquelle sont entrés le messager mystique et son pigeon. Les ailes de l'ange, très-pointues, sont disposées d'une façon singulière : l'une, vue en dessous, montre son duvet blanc; l'autre, projetée en l'air, montre le dessus du plumage, d'un roux à reflets mordorés.

Toutes ces figures, à l'extérieur et à l'intérieur des volets, et dans le panneau central, sont un peu courtes et trapues. Les têtes surtout ont une largeur exagérée. Le ton général de la couleur est clair et extrêmement brillant, caractère typique de l'école colonaise. On s'étonne du prodigieux éclat de ces teintes franches, à la détrempe, après quatre siècles et demi de durée; car le tableau est de 1410; du moins on croit lire cette date dans quatre lettres ou chiffres dispersés sur les deux volets extérieurs : *Λ*, au-dessous de la queue de la robe de Marie, *N* (ou *IV*), *O*, *X*, sous les plis de la robe de l'ange. Walraff, le premier, je crois, a interprété ces signes comme *M.IV.O.X.*, ou 1410, et la plupart des critiques, M. Passavant entre autres, adoptent et confirment cette interprétation.

Le Dombild ornait primitivement l'autel de la chapelle du sénat (*Rathscapelle*). Lors de l'invasion française, les commissaires étrangers

demandèrent à *le voir*, mais on l'avait caché dans une tour de l'hôtel de ville, et c'est seulement en 1810, le jour des Rois, qu'il fut installé dans la cathédrale, au fond du chœur, chapelle de Sainte-Agnès, où est le tombeau de la comtesse de Zütphen (sainte Irmegarde), morte en 1100.

Sur l'existence de maître Stephan, on n'avait guère d'autre renseignement que la phrase de Dürer, dans ses Notes de voyage : « Item, j'ai donné deux deniers blancs pour me faire ouvrir le tableau que maître Steffen a fait à Cologne¹, » phrase qui s'applique incontestablement à notre triptyque, alors conservé dans Rathscapelle. On cite aussi un passage d'un livre imprimé à Cologne en 1609 : *Teutscher Nation Herrlichkeit* (Magnificences de la nation allemande), où l'auteur, Mathias de Kinkelbach, rapporte qu'il avait travaillé, dix ans auparavant, c'est-à-dire à la fin du seizième siècle, chez un vieil orfèvre, riche amateur, qui racontait ceci : « Dürer ayant beaucoup admiré l'*Adoration des Mages*, on lui apprit que le peintre de ce chef-d'œuvre était mort à l'hôpital; sur quoi Dürer avait répliqué que cette fin était bien malheureuse pour un artiste si habile. » Il est probable, ajoute M. Passavant, après avoir consigné cette tradition dans son *Kunstreise durch England und Belgien* (Francfort, 1833), il est probable que ce Stephan aura toujours vécu misérablement, et c'est pour cela sans doute qu'on ne trouve pas son nom dans les livres de compte de Cologne.

Cependant on a fini par découvrir des pièces authentiques concernant Stephan, qui s'appelait, de son nom de famille, Lothener, qui était de Constance et qui est mort à Cologne en 1452. M. J. J. Merlo, à qui l'on doit ces découvertes, les a publiées dans son précieux livre : *Nachrichten von dem Leben und den Werken Kölnischer Künstler* (Renseignements sur la vie et les œuvres des artistes colonais), Cologne, 1850. Il paraît que Stephan Lothener avait exécuté à Cologne, dans la première moitié du quinzième siècle, beaucoup de grands tableaux.

Plusieurs Allemands ont écrit sur le Dombild et sur Stephan² : Friedrich von Schlegel, dans son *Europa*, — Walraff, dans son *Taschenbuch für freunde altdeutscher Litteratur und Kunst für 1816* (Almanach pour les amis de la vieille littérature et du vieil art allemand, pour l'année 1816),

¹ « Item, hab zwei Weisspfennig von der Tafel aufzusperren geben, die Meister Steffen zu Köln gemacht. »

² M. Michiels doit avoir parlé du Dombild dans son livre sur l'Allemagne publié il y a déjà longtemps, et pour lequel par conséquent il n'a pas pu profiter des découvertes de M. Merlo.

— M. Passavant, M. Waagen, et d'après eux Kugler et Nagler; mais à présent c'est l'ouvrage de M. Merlo qu'il faut consulter sur *meister Stephan Lothener*.

Le *Dombild* a été gravé splendidement par F. P. Massau en 1855¹. Il avait été lithographié déjà en cinq morceaux, par A. Foucaud. On en trouve encore à Cologne une petite reproduction par E. Thelott, d'après les dessins de B. Beckenkam. Je crois qu'on a essayé aussi de le photographier, mais sans succès jusqu'ici.

Le maître de Stephan, Wilhelm, de Herle, est censé l'auteur des peintures d'un magnifique retable sculpté, provenant de l'église Sainte-Claire, et placé aujourd'hui dans la chapelle Saint-Jean, à la cathédrale. Wilhelm. Pourquoi pas? Je n'en sais rien. Au musée, une charmante petite *Madone*, avec le Bambino qui tient une branche de rosier, est également attribuée à ce vieux « chef de l'école colonaise. » La *Véronique* du musée de Munich (n° 13, 2^e série) ressemble assez à la *Madone* du musée de Cologne. L'une et l'autre ne paraissent d'ailleurs pas être du même peintre que les petits sujets entremêlés dans les sculptures du retable de la chapelle Saint-Jean.

Au musée de Cologne (*Trank gasse*, près de la cathédrale), il y a un autre tableau de Stephan Lothener. Avec ce maître, du moins, on a un point de comparaison certain dans son *Dombild*.

Ce second tableau, qu'on s'accorde à considérer comme authentique, était autrefois dans l'église Saint-Laurent, à Cologne. Il a fait partie de la collection Walraff, de même que presque tous les tableaux anciens du musée. Il représente le *Jugement dernier*. Tout en haut, le Christ dans les nuages, accompagné de la Vierge, de saint Jean-Baptiste et de petits anges bleus portant les instruments de la Passion. A gauche, la porte du ciel, avec saint Pierre et des anges qui jouent de divers instruments; là se pressent les bonnes âmes pour entrer dans la béatitude éternelle. A droite, en contraste, se tortillent les damnés parmi des diables très-fantastiques; on y remarque des épisodes curieux par leur causticité : des papes, des cardinaux, des évêques mitrés et autres « gros bonnets » de l'Église, qui n'ont pas eu l'adresse de se sauver de l'enfer. Les inventeurs sont presque toujours victimes de leurs inventions. Puisque le clergé a inventé l'enfer, il est juste qu'il l'expérimente lui-même. Au moyen âge, l'art ne se gênait pas pour censurer les dogmes et pour railler les maîtres religieux et politiques. A la Renaissance, au contraire, l'art devint le serviteur des pontifes et des

¹ La feuille a trois pieds de large, et se vend en premier tirage jusqu'à 50 thalers.

princes, qui prirent leur revanche, se commandèrent de belles apothéoses et occupèrent les premières places dans des paradis officiels.

On vante beaucoup les nus et les draperies de ce *Jugement dernier*. La vérité est, cependant, que cette peinture est lourde de dessin et de couleur. Probablement elle a été beaucoup restaurée. Son intérêt principal est dans le caractère de la composition, grandiose et terrible, où se révèle le génie du Nord, dont Albrecht Dürer sera plus tard la complète expression.

Le *Jugement dernier* était le tableau central d'un triptyque. L'intérieur des deux volets, représentant le *Martyre des douze apôtres*, autrefois dans la collection Tosetti, à Cologne, est aujourd'hui au musée de Francfort-sur-Mein (n° 62 et 63). Sur un des panneaux, saint Pierre, saint André, saint Jacques le vieux, saint Jean, saint Philippe, saint Barthélemy; sur l'autre, saint Thomas, saint Matthieu, saint Jacques le jeune, saint Simon et saint Jude, saint Matthias et saint Paul. Deux de ces épisodes, les Martyres de saint André et de saint Barthélemy, ont été gravés par Wenceslas d'Olmütz, qui vivait dans la dernière moitié du quinzième siècle (Bartsch, t. VI, n° 23 et 25). L'extérieur des volets, représentant six saints, a passé de la collection Boisserée au musée de Munich.

Il est bien regrettable que le musée de Cologne n'ait pas de catalogue, car il contient beaucoup d'anciennes peintures très-précieuses, sur lesquelles il serait bon de rassembler les documents traditionnels, afin d'aider aux attributions. Ce serait là, il est vrai, un travail considérable, sans beaucoup de chances d'éclaircir l'histoire de certains maîtres et de certaines œuvres. Mais il ne manque pas en Allemagne, sans compter M. Waagen de Berlin et M. Passavant de Francfort, d'érudits qui pourraient du moins consigner dans un catalogue instructif ce qu'on sait des tableaux les plus intéressants et de leurs auteurs présumés.

Pour nous qui courons à d'autres aventures, sur un terrain plus récent, plus solide et plus lumineux, nous indiquerons seulement ici les tableaux à étudier.

Un des plus beaux est une *Descente de croix*, à deux volets (ancienne collection Walraff), datée 1488, et qu'on dit être d'Israel von Meckenlen. Cet Israel est-il le même que le graveur qui demeurerait à Bocholt? Bartsch pense qu'outre le graveur et orfèvre (mort en 1503, suivant Ottley), il y avait un autre Israel von Meckenlen, plus vieux, et qui était spécialement peintre; on trouve des dates 1463, 1466, sur des tableaux qu'on lui attribue. D'autres écrivains ne font qu'un seul

artiste du peintre et du graveur. D'autres le confondent avec le Maître de la fameuse *Passion* de la galerie Lyversberg. D'autres encore.... Suffit que l'œuvre est d'un style saisissant et d'une exécution très-magistrale.

A Martin Schön on attribue un *Calvaire*, avec la Madeleine agenouillée au pied de la croix, et à gauche la Vierge et saint Jean debout. Les traits de la Madeleine et sa coiffe en turban rappellent une des figures familières à Rogier van der Weyden.

De van Schoorl est, je crois bien, un excellent triptyque, la *Mort de la Vierge* au milieu. Les deux chevaliers donateurs du tableau sont agenouillés sur le volet gauche; en haut, leur écusson porte un cheval blanc. La ferme tournure des personnages accuse une profonde étude de l'école florentine.

De Wohlgemuth est une *Résurrection*, à laquelle préside le Christ sur les nuages. La terre, agitée d'un tremblement suprême, laisse sortir les morts, qui se dépêtrent comme ils peuvent hors du limon et s'élancent vers la lumière. Ces figures nues sont dessinées avec une savante énergie.

Albrecht Dürer lui-même a là un chef-d'œuvre, qui n'est peut-être qu'un fragment de tableau ou une simple étude : deux hommes debout; l'un, — de dos, la tête de profil et bizarrement coiffée de jaune, une culotte jaune collante, — joue du flageolet; près de lui, à droite, l'autre, — de face, longs cheveux couleur d'or, tombant en boucles, un manteau rouge, — bat du tambour. Ces deux personnages, grandement tournés, ont presque un mètre de proportion. Beau fond de paysage et de ciel. Dans le lointain, plusieurs cavaliers en figurines. C'est superbe!

Holbein aussi est intéressant au musée de Cologne : une douzaine de portraits, hommes et femmes, plusieurs avec des dates, 1544, 1549, etc.

Cranach n'a qu'un tableau : Deux enfants.

Des écoles postérieures au seizième siècle il n'y presque rien : une espèce de Rubens, avec un Christ en croix, qui apparaît à deux saints; et un fougueux Jordaens : *Prométhée* renversé, la tête en bas.

Mais, outre ses vieilles peintures, le musée de Cologne possède encore quantité de miniatures du moyen âge, des pièces xylographiques, des manuscrits précieux, des monnaies, des antiquités, etc., et une collection de portraits représentant des personnages d'une illustration locale, par des artistes plus ou moins obscurs.

On voit qu'un bon catalogue de ce musée, avec des notices histo-

riques et biographiques, dans le genre du catalogue d'Anvers, aiderait puissamment à débrouiller les origines des écoles germaniques et à vulgariser hors de l'Allemagne les noms et les œuvres de tous ces maîtres primitifs.

Cologne, qui fut le berceau de la vieille école rhénane, en est aussi le tombeau, puisqu'elle conserve pieusement tant de restes inestimables. Düsseldorf, sa voisine, se considère comme le berceau d'une nouvelle école qui, par malheur, n'avait pas les éléments de la vie. Hélas! Düsseldorf aussi est un tombeau. Comme on n'y rencontre que des ombres, ce n'est pas la peine de s'y arrêter en passant sur le chemin de fer. Nous irons donc tout droit de Cologne à Hanovre (*Hannover*), jeter un coup d'œil sur la galerie de M. Hausmann, récemment acquise en bloc par le roi, pour constituer le fonds d'un musée national.

II.

HANOVRE.

La collection de M. Hausmann reste encore exposée dans sa riche maison, sans doute jusqu'à ce que le monument destiné au musée, et servant déjà à l'École des beaux-arts, soit convenablement accommodé. Dès 1831, le propriétaire en avait publié un catalogue; depuis l'acquisition faite par le roi, un nouveau catalogue a paru, en 1857. Il contient 311 numéros, de toutes les écoles, entremêlées sans aucun ordre appréciable. Comme les attributions ne nous semblent pas toujours justes, nous nous bornerons à citer — sans garantie — des noms et des titres de tableaux.

Parmi les principaux Italiens : Giovanni Santi, père de Raphaël, un *Ecce homo*; Raphaël lui-même, un portrait d'homme; Giulio Romano, le Sodoma, Beltraffio, le Giorgione, les deux Palma, Tintoretto, Bordone, les Bassano, le Padouanino, les Carracci, etc. Parmi quelques Espagnols, on remarque un vrai Velasquez, le portrait du peintre par lui-même; il était attribué à van Dyck dans le précédent catalogue; c'est un des trésors de la collection. En maîtres allemands, Cranach, H. Burgkmair, H. Baldung, B. Beham, Schatffelein, Christoph Schwartz, H. Roos, Rottenhammer, etc. En flamands, les Bruegel, les de Vos, Rubens, van Dyck, Jordaens, de Crayer, Sebastiaen Vrancx 1608, Gortzius Geldorp 1604, Adriaen van Nievlant 1651, Jan Siberechts 1664, etc.

Comme nombre, ce sont les Hollandais qui dominent dans la collec-

tion, sans qu'il y ait pourtant aucune œuvre hors ligne. L'ancien catalogue (1831) annonçait « le portrait en buste du comte Montecuculli, par *Paul Rembrandt van Ryn* », ajoutant que ce tableau provient de l'ancienne galerie de Salzthalam aux ducs de Brunswick¹. Ce n'est pas Rembrandt du tout; et dans le nouveau catalogue (1857) on s'est contenté d'attribuer ce « Buste d'un guerrier » tout simplement à Salomon « de Koningk ». Les autres élèves ou sectateurs de Rembrandt, portés au catalogue, sont Leonard Bramer, Jan Lievens, Theodor de Keijser, van den Eeckhout, Govert Flinck, Aart de Gelder. Le catalogue donne aussi, comme inscrites sur des peintures censées originales, les dates suivantes, que nous reproduisons sans les avoir toutes vérifiées : W. van Aalst 1685; N. Berchem 1644, la même année qu'un tableau du musée de Vienne et que l'eau-forte *la Petite Laitière*; Berchem n'avait alors que vingt ans; R. Brakenburgh 1694; C. Dekker 1666 (ses tableaux datés sont très-rares); C. Dusart 1685 (il avait vingt ans); A. van Everdingen 1647; J. Hackaert 1623 (singulière date! Jan Hackaert est censé né en 1636, et ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a travaillé avec Adriaan van de Velde, né en 1639); Dirk Hals 1646 (c'est la seule date que nous connaissions sur un de ses tableaux); E. van Heemskerk 1665; M. de Hondecoeter 1680; G. Honthorst 1634; K. du Jardin 1666; G. Lundens 1660 (ou 1666?); Otho Marseus 1675 et 1677 (si ces dates sont exactes, le catalogue du musée de Berlin se tromperait donc en inscrivant 1673 comme date de la mort de Marseus); Jan van der Meer de jonge 1665 (la dernière date que nous connaissions de lui est 1678, au musée d'Amsterdam. Si la date 1665 n'est pas erronée, van der Meer de jonge ne serait donc pas né en 1650, date adoptée par le catalogue du Louvre, mais probablement en 1646, date fournie par le catalogue d'Amsterdam); J. (Jan?) Meytens 1669; Jan van Mieris (un des fils de Frans le vieux) 1680; N. Molenaar 1644; P. Molijn 1640; G. Netscher 1673; Adriaan van Ostade 1642 (la même année que le n° 372 du Louvre); A. Palamedes 1624 (en 1624 Anton Palamedes n'avait que vingt ans) et 1632; Pieter de Ring (maître très-rare et sur lequel on ne sait presque rien; un de ses tableaux, au musée de Berlin, est daté de 1650) 1659; H. Sorgh (toujours l'S comme lettre capitale de sa signature, et jamais le Z) 1644; W. van de Velde 1673; J. Verkolie 1677; E. de Witte, 1636.

¹ On trouve en effet dans le catalogue d'Eberlein : « Le général Montecuculli en cuirasse; demi-figure, de grandeur naturelle, » mais comme étant « de l'école de Rembrandt », et ce tableau est toujours dans la galerie des ducs de Brunswick comme d'un « maître inconnu », p. 175 du catalogue.

Mais la date la plus précieuse pour l'histoire de l'art est celle du Jacob van Ruijsdael, n° 270. Le paysage, sur panneau, haut de 17 pouces et large de 25 pouces, représente des dunes au bord de la mer : à droite, terrains sablonneux, avec des arbres dont le feuillage est amoureusement brodé ; à gauche, au second plan, une échappée de mer. La signature, dont le grand R initial porte en monogramme un J pour Jacob et un petit v pour van, est suivie de la date, bien nette et bien authentique, 1648. Donc Jacob n'est pas né vers 1636 ou 1640, mais vers 1630, ou même vers 1625. Il y a d'ailleurs de lui des eaux-fortes datées 1646, 1647 et 1649, et le catalogue du Louvre cite même une *peinture* avec la date de 1645 : où est ce tableau ? on ne le dit pas.

Ce paysage de la collection Hausmann, avec sa date 1648, est chronologiquement la première œuvre peinte que je connaisse du maître. Pour les terrains et pour le feuillé, elle tient beaucoup de Wijnants, chez qui Jacob doit avoir étudié, et non pas chez Berchem, qui n'était guère plus âgé que lui. Le petit coin de marine fait penser à Salomon, le frère aîné, et à van Goijen, le maître de Salomon ; un peu après cette première époque, Jacob, lié avec Everdingen, subit l'influence du peintre des Cascades, revenant de voyager en Norvège ; il se préoccupe aussi de Rembrandt, et il ressemble parfois à Philip Koninck, par exemple dans un paysage *panoramique*, de la collection de M. Louis Viardot, 'excellente peinture, que de fins connaisseurs, tels que M. Lamme de Rotterdam et M. Suermondt d'Aix-la-Chapelle, attribueraient volontiers à Koninck, mais qui offre cependant le monogramme bien réel de Jacob, le J et le v entortillés sur l'R. C'est avec tous ces éléments que se compose le génie du grand paysagiste hollandais, le rival — et l'ami ? — de Hobbema. Ruijsdael, à son tour, aurait-il influencé Hobbema ? ou bien, Hobbema aurait-il aussi agi sur le talent de Ruijsdael ? — Mais Hobbema lui-même procède un peu de Rembrandt.

On trouve encore dans le catalogue les noms de Hendrik van Avercamp, J. van Beerstraaten, C. Bega, A. Begein, Breenbergh, Dalens, Droog Slood, van Goijen, van Huchtenburgh, J. van Huijsum, Kalf, J. Kamphuys (G. Camphuijsen ?), Lingelbach, Miereveld, F. Moucheron, Pijnacker, J. van Ravestein, W. Romeijn, *Jan* (le plus jeune des trois frères) Wouwerman (paysage d'hiver, attribué autrefois à J. Rombouts), Verboom et Adriaan van de Velde, S. de Vlieger, R. van Vries, J. B. Weenix, Pieter Wouwerman, T. Wijck, Wijnants, etc.

Tous ces tableaux¹, bien soignés dans la confortable maison de M. Hausmann, directeur des Bâtiments du royaume de Hanovre, ne reçoivent malheureusement que la lumière oblique de simples fenêtres. Si cette collection est composée de vraies peintures originales, nous n'en savons trop rien, n'ayant pas pris le temps d'y regarder de très-près. Nous avons en perspective—en idéal—le musée de Brunswick, et, après avoir parcouru les vieux quartiers de Hanovre, où l'on admire tant de riches constructions des quinzième, seizième et dix-septième siècles, nous prenions vite le chemin de fer qui conduit à Brunswick (*Braunschweig*) en moins de deux heures.

¹ On peut espérer que le musée de Hanovre sera bientôt organisé dans son bâtiment de l'Académie, car le roi continue à récolter pour enrichir sa collection : à la vente Stolberg (dont nous avons rendu compte dans cette *Revue*), il a acheté pour 14,000 thalers de tableaux.

W. BURGER.

(La suite à la prochaine livraison)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, HISTOIRE.

Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg. T. II, n° 8.

Motchulsky. Coléoptères rapportés en 1859 par M. Sévertsef des steppes méridionales des Kirghises. — Nouvelles de la rivière Oussouri. Extrait d'une lettre de M. Maximovitch à M. de Schrenck. M. Maximovitch, du jardin botanique impérial de Saint-Petersbourg, chargé d'une seconde mission aux pays de l'Amour et au Japon, quitta Saint-Petersbourg au mois de mars 1859, et parcourut dans l'été de la même année le haut Amour et la Soungari inférieure, jusqu'au voisinage de la ville d'Ilanhala, où l'attitude hostile des Mandchous le contraignit de revenir sur ses pas. Il descendit l'Amour jusqu'à Nikolaïefsk, comptant pouvoir s'y embarquer dans le cours de l'automne pour le Japon. Mais les glaces, qui cette année s'accumulèrent dès le 20 octobre (1^{er} novembre) aux embouchures de l'Amour, ne lui permirent pas de réaliser ce plan. Le voyageur alors se décida, pour mettre le printemps à profit dans une latitude plus méridionale, et en même temps atteindre un point plus rapproché du Japon, à entreprendre un voyage en amont de l'Amour et de l'Oussouri, jusqu'au port de Saint-Olga, situé vers le 44^e degré de latitude. Il partit donc de Nicolaïefsk le 9 (21) janvier 1860. La longue et très-intéressante lettre ici reproduite contient le résumé des observations de météorologie et de géologie, de botanique et de zoologie, de géographie et d'ethnographie dont ce voyage de l'Oussouri a été l'occasion. La lettre est datée de Bousséva sur l'Oussouri, le 5 (17) mai 1860, et le voyageur devait partir le lendemain pour continuer son voyage. — *Bouniakovski.* Sur les planimètres libres.

Abhandlungen der königl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin.

Aus dem Jahre 1859.

Histoire de l'Académie en 1859. — Discours de *Jacob Grimm* sur Schiller. — Discours biographique sur J. Müller, par M. *Emil du Bois-Reymond*.

CLASSE PHYSIQUE. *Klotzsch.* La classe naturelle des *tricoccae* (Linné) du jardin botanique de Berlin en général, et de l'ordre général des *euphorbiacae* en particulier. — *Braun.* Sur la polyembryonie et la germination de la cœlabogynce. Appendice au Mémoire sur la parthenogenese dans les plantes.

CLASSE MATHÉMATIQUE. *Hagen*. Le flux et le reflux dans la mer Baltique. — *Encke*. Sur les comètes de Pons. Huitième mémoire.

CLASSE PHILOGIQUE ET HISTORIQUE. *Lepsius*. Sur quelques points de contact entre la chronologie égyptienne, grecque et romaine. Ce mémoire traite de trois points principaux : 1^o l'introduction du calendrier alexandrin sous Auguste : 2^o du calendrier dionysien sous les Ptolémées ; 3^o de l'époque et de l'intercalation du calendrier d'Eudoxe. — *Homeyer*. Généalogie des manuscrits du code saxon. — *Weber*. Sur le Vajrasoûci d'Açvaghocha. Le Vajrasoûci est un traité bouddhique destiné à combattre le principe des castes. — Codicis Vaticani n^o 5766, in quo insunt juris antejustiniani fragmenta quæ dicuntur Vaticana exemplum, additâ transcriptione notisque criticis. Edidit *Th. Mommsen*. — *Gerhard*. Sur les miroirs métalliques des Étrusques. 2^e partie (avec 4 planches). — Fragment d'un chant inconnu du Rosengarten, avec un commentaire, par *Will. Grimm*. On lit cette note en tête du fragment : « Ce mémoire devait être lu par M. Grimm au sein de l'Académie le 15 décembre 1859, le jour même de sa mort. — Vocabulaire systématique des langues athapaska (Nouveau-Mexique), rédigé et éclairci par *M. Buschmann*. — *Schott*. Études altaïques, ou recherches dans le domaine des langues altaïques.

Mittheilungen du Dr Petermann. 1860, n^o 12. 1861, n^o 1.

1860, 12. *Emil de Sydow*. État de la cartographie de l'Europe à la fin de l'année 1859, et coup d'œil particulier sur le progrès des travaux spécialement topographiques (fin). Cette dernière partie du travail de M. de Sydow passe en revue la cartographie de la Suède, de la Hollande et de la Belgique, de la France, de l'Espagne et du Portugal, de l'Italie, de la Turquie, de l'Autriche, de la Prusse, du nord de l'Allemagne et de l'Allemagne du Sud, de l'Europe moyenne, de la Grande-Bretagne et de l'Europe en général. — NOTICES GÉOGRAPHIQUES. Mesures d'altitude relevées par *M. Hirsch* dans l'Odenwald. — *Neigebaur*. Publications récentes en Italie. *Della città di Napoli dal tempo della sua fondazione sino al presente*, di Fr. Ceva-Grimaldi. Napoli, 1859, 1 vol. in-8^o. Description plutôt géographique et statistique qu'historique. On y suit sur un plan l'accroissement de la ville d'époque en époque. *Buletino Archeologico Sardo, dal cav. G. Spano*. Cagliari, 1860, in-8^o. Journal principalement consacré aux antiquités de l'île de Sardaigne, et qui donne une place notable au moyen âge. *Revista Contemporanea*. Vol. XXII, Torino, 1860. Revue qui a pris un rang considérable dans la littérature périodique de l'Italie. *Sull' antica lingua Azteca o Nahuatl, osservazioni* di B. Biondelli. Milano, 1860. Le savant directeur du cabinet des médailles de Brera à Milan a eu occasion d'acquérir un important manuscrit en langue mexicaine, rapporté du Mexique par le voyageur Beltrami. Ce manuscrit est l'ouvrage du missionnaire Sahaguna ; il fut écrit en l'année 1520, immédiatement après la conquête du pays par Cortez. Il contient une version des Évangiles et des Épîtres faite sur la Vulgate. M. Biondelli le publia à Milan en 1858, sous le titre d'*Evangelarium, Epistolarium et Lectionarium aztekum sive*

mexicanum, ex antiquo codice mexicano depromptum. In-8°. L'éditeur a mis le latin en regard du texte mexicain, et y a joint un glossaire aztek, qui est la partie la plus importante de sa publication. Son ouvrage actuel, qui est une étude historique et philologique sur la langue mexicaine, est le complément naturel de sa publication précédente. L'auteur n'est nullement d'opinion, comme d'autres avant lui, que la langue mexicaine appartienne à la famille des langues tatares; il croit plutôt y reconnaître des affinités européennes, très-altérées par une longue séparation. *Passeggiate nei dintorni di Torino*, di G. F. Baruffi. Torino, 1860. M. le professeur Baruffi, de l'université de Turin, a depuis longtemps la louable habitude de consacrer chaque année le temps de ses vacances à une excursion scientifique, tantôt en Italie, tantôt hors de l'Italie. Celle-ci, qui s'est renfermée dans le territoire de Turin, traite principalement des maisons de plaisance de Mirafiori, Stupinigi et autres avoisinantes. — Relevés hydrographiques de la marine anglaise sur les côtes de la Syrie. Depuis deux ans, le capitaine Washington, de la marine royale, travaille à un relevé exact des côtes de la Syrie et de la Palestine, un des plus grands *desiderata* qui restassent encore dans l'hydrographie de la Méditerranée; ce travail, qui commence au golfe d'Iskanderoun et s'étend jusqu'à el-Arich, est maintenant très-avancé. Le capitaine Washington poussera ses reconnaissances dans l'intérieur jusqu'à Damas; il doit fixer tous les points principaux, tant de la plaine que de la montagne, par une série rigoureuse de déterminations hypsométriques et astronomiques, et lever le plan topographique de toutes les localités importantes. — *Palmer*. Observations de température à Jérusalem. — Ascension du Mounkou-Sardik, à l'extrémité nord du Kosso-gol, par M. *Raddé*. Cette ascension a eu lieu dans l'été de 1859. La relation, dont on a ici la traduction complète, a été donnée en russe par l'auteur dans le Bulletin de la Société de géographie russe; elle est surtout importante pour la géographie botanique de cette région de l'Asie centrale. — Rectifications au vocabulaire malais des termes géographiques (imprimé au 7^e cahier des *Mittheilungen*, 1860), par M. *Hasskarl*, ci-devant directeur du jardin botanique de Batavia. — Découvertes récentes dans la Polynésie américaine. — Deux nouvelles expéditions américaines dans les mers polaires. Le docteur Ford et M. Widdefield sont partis de San-Francisco à la fin d'avril 1860 sur le schooner *Olivia*, capitaine Redfield, afin d'explorer aussi loin que possible vers le nord les côtes de l'Amérique et de l'Asie en dehors du détroit de Behring. De son côté, M. *Hall*, un journaliste de Cincinnati, s'est embarqué le 29 mai à New-London, Connecticut, également pour une expédition au Nord. Le champ des explorations polaires, que l'on croyait fermé pour longtemps, se trouve ainsi rouvert par les Américains. — Exploration projetée des régions antarctiques. Le plan de cette expédition a été suggéré par le lieutenant Maury, dans le but principal d'y compléter les observations hydrographiques, physiques et météorologiques que l'on possède déjà sur ces régions. — **OUVRAGES RÉCENTS.** Notice analytique de huit publications récentes relatives à l'Europe, de MM. Fuchs, Bædeker, H. Berghaus, Ficker, Berlepsch, Bœcker, Schück et Staring.

1861, n° 1. Relevé trigonométrique du Kachmir par les Anglais. La plus

haute montagne de la terre après le mont Everest (avec une petite carte dans le texte). Le relevé topographique et hypsométrique du Kachmir, interrompu par les événements de 1857, a été repris par les ingénieurs anglais en 1859, et leur carte, aujourd'hui terminée, est à la gravure. Une récente communication faite à la Société de géographie de Londres permet au docteur Petermann de résumer dans l'esquisse qui accompagne sa note les principaux résultats de cette grande opération. C'est aussi aux ingénieurs anglais qu'est due la détermination trigonométrique d'un des sommets de la chaîne du Karakoram (du nord-est du Kachmir), qui se trouve être la plus haute sommité aujourd'hui connue de la terre, après le pic himâlayen, auquel on a donné le nom anglais de mont Everest. La hauteur du mont Everest a été trouvée de 29,002 pieds anglais au-dessus de la mer; celle du point des monts Karakoram dont il s'agit est de 28,278 pieds (8,619 mètres). — Le Kitchindjunga et l'Himâlaya du Sikkim (avec une carte). Le petit État de Sikkim occupe les vallées de l'Himâlaya situées directement au nord de Calcutta, et le mont Kitchindjunga, une des plus hautes sommités de la chaîne (28,156 pieds anglais; 8,669 mètres), se dresse sur la frontière nord du Sikkim. Les principaux matériaux de la notice actuelle sont tirés de la relation de Hooker. — *Th. Heuglin*. Recherches sur la faune de la mer Rouge et de la côte des Somâl. Catalogue, dans un ordre systématique, des mammifères et des oiseaux qui ont été jusqu'à présent observés dans ces régions, au point de vue de leur distribution géographique sur le continent, dans les eaux et dans l'air. Appendice aux diverses notices de M. de Heuglin sur ses voyages. Cet appendice scientifique se rapporte non-seulement à la dernière relation du voyage de l'auteur dans la mer Rouge et sur les côtes des Somâl, dont nous avons donné l'analyse dans nos deux précédents bulletins, mais aussi à plusieurs relations ou morceaux antérieurs que M. de Heuglin avait déjà donnés sur le nord de l'Abyssinie et la contrée limitrophe (1 vol. in-8°, 1857, Gotha, Perthes), sur le territoire des Habab (*Mittheil.*, 1859, n° 9), enfin sur une partie de la Nubie, d'Abdoni à Karthoum (*ibid.*, 1859, n° 11). — Queensland, la nouvelle colonie anglaise en Australie (avec une carte). Les territoires réunis sous le nom nouveau de Queensland occupent l'angle nord-est de l'Australie, entre le 10° et le 29° degré de latitude australe. — Expédition de M. de Heuglin à l'intérieur de l'Afrique. Les différents membres de l'expédition ont quitté l'Allemagne dans les premiers jours de janvier pour se rendre au Caire. M. de Heuglin prend son chemin par Constantinople pour s'y procurer les firmans nécessaires. Le comité annonce avec une vive satisfaction que les souscriptions n'ont cessé de s'accroître. Du 1^{er} novembre au 20 décembre, elles se sont élevées à 3,755 thalers; la somme totale des souscriptions à cette date s'élevait à 10,740 thalers. Le rapide accroissement des ressources de l'expédition a permis d'y adjoindre un nouveau membre, qui pourra y être d'un grand secours, M. Werner Munzinger, bien connu par d'excellentes communications sur les parties de la haute Nubie qui touchent à la frontière nord-est de l'Abyssinie. M. Munzinger est spécialement chargé des investigations ethnographiques et linguistiques, auxquelles ses précédents travaux l'ont admirablement préparé. Il est encore en ce moment en Afrique, dans

le pays des Bogos, dont il a publié en 1859 une intéressante relation. = **NOTICES GÉOGRAPHIQUES.** Nécrologie géographique de l'année 1860. Les hommes les plus marquants que les sciences géographiques ont perdus dans le cours de l'année 1860 sont le colonel William Martin Leake, Carl Ritter, Albrecht Roscher, l'abbé Iluc, Léopold d'Orlich, le capitaine Haines, M. de Schubert, M. Daussy, M. Friedrich Tafel, le comte de Minutoli, M. Charles Fellows. = **OUVRAGES RÉCENTS.** Notice analytique de quatorze ouvrages, cartes ou mémoires récents, dont trois relatifs à l'Europe et onze à l'Asie, de MM. de Raumer, de Tchiha-tcheff, Ousmander, Vivien de Saint-Martin, colonel Sykes, Léon Pagès, Wilhelm Heine, Léopold de Schrenck et Maack.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Dresde, février 1861.

Ceux qui comptaient sur les aspirations patriotiques de cette année pour assister à une riche moisson dramatique ont été cruellement déçus. Ils n'ont pas vu mûrir au beau soleil de la poésie la plus légère comédie, le plus simple drame, et aussi loin que portent leurs regards, à Vienne, à Berlin, à Munich, etc., partout ils ne découvrent que la stérilité et l'impuissance. Les plus passionnés s'emportent contre un tel état de choses, et indiquent les moyens violents d'y remédier; les plus sages se taisent et attendent encore des jours meilleurs. Pour aujourd'hui, nous nous rangerons volontiers du côté de ceux-ci, et sans nous livrer à des regrets inutiles sur un brillant passé, sans nous représenter avec des couleurs trop vives un avenir lointain, nous allons passer une rapide revue du répertoire dramatique du jour.

Il y a d'abord deux nouvelles pièces, *Blanche de Bourbon*, par M. Hirsch, et *Don Juan d'Autriche*, par M. de Putlitz. La première reproduit avec peu de succès le beau sujet d'*Andromaque*. Pierre le Cruel doit épouser Blanche de Bourbon : ainsi l'exige l'intérêt politique de son royaume. Mais, quoique la princesse soit déjà à sa cour, il hésite encore à conclure cette union, retenu par son amour pour Padilla. Cette dernière, qui a espéré un moment devenir l'épouse du roi, n'hésite pas à recourir à la calomnie et au crime pour se débarrasser de sa rivale. Elle accuse d'abord Blanche d'entretenir des relations coupables avec Jadrique, frère bâtard de Pierre. Aussitôt on enferme la malheureuse princesse dans une chambre retirée du palais. Jadrique pénètre jusqu'à elle et lui propose de la soustraire à ses geôliers et de la rendre à la liberté. Blanche refuse : elle est innocente, et elle espère bien fléchir par la résignation et la dignité le cœur de ses persécuteurs. Mais Pierre, qui a surpris cet entretien, s' imagine de les croire coupables, et les fait jeter tous deux en prison. Padilla va ensuite trouver sa rivale et lui offre la liberté, à condition qu'elle renoncera à son mariage avec Pierre. Blanche refuse encore cette offre avec un superbe dédain, et meurt empoisonnée. Cependant Pierre est puni de sa lâcheté et de sa trahison : assiégé dans sa capitale par l'armée victorieuse de Transtamare, il perd la raison et se met à crier à tue-tête : « Vive Transtamare ! » et nous, nous crierons : « Vive Racine ! vive *Andromaque* ! »

La tragédie de M. Putlitz, dont je vois que votre correspondant de Berlin vous a déjà transmis le compte rendu, n'obtient ici qu'un succès modéré, principalement dû au jeu de madame Bayer-Burke. Je ne m'y arrête pas, et j'arrive à deux pièces bien connues déjà, que l'on a essayé de rajeunir et d'ajuster aux exigences

de la scène moderne. L'une est *Hermann*, de Kleist, et l'autre *le Conte d'hiver*, de Shakspeare.

Kleist occupe la quatrième place dans la liste des poètes dramatiques de l'Allemagne; ceux qui le précèdent sont Schiller, Goëthe et Lessing : encore n'est-il pas bien sûr qu'il doive céder le pas à ce dernier. Ses compositions brillent généralement par l'originalité des caractères et la verve dramatique du dialogue; malheureusement elles sont presque toutes gâtées par certaines excentricités dues à l'imagination malàdive et exaltée du poëte. Les meilleures sont *la Cruche cassée*, *le Prince de Hombourg*, et *Hermannschlacht*. Cette dernière est un drame patriotique; il fut composé en 1809, et destiné à relever le courage abattu des Allemands, par le tableau de l'héroïsme de leurs ancêtres. Cette préoccupation doit nuire sans doute à la vérité poétique et à la couleur historique; mais, en associant les spectateurs aux personnages de la pièce, elle donne à la représentation un intérêt passionné. Ce n'est plus Hermann, ce n'est plus Varus qu'on a sous les yeux : c'est la Prusse, c'est la France qui vont en venir aux mains dans cette mystérieuse forêt de Teutobourg.

La domination romaine a fait de grands progrès en Germanie; l'empereur a déjà pour alliés plusieurs petits princes des bords du Rhin, et il cherche à gagner les autres par des promesses ou des menaces. En ce moment, toute son attention est dirigée sur deux des plus puissants, savoir : Hermann, prince des Chérusques, et Marbod, prince des Suèves. Ces deux princes sont sur le point d'en venir aux mains pour un tribut que Marbod réclame et qu'Hermann refuse de payer. Les émissaires de l'empereur excitent leur ressentiment, afin de les affaiblir l'un par l'autre et de pouvoir plus facilement les soumettre. Ils envoient des armes, de l'argent et des officiers à Marbod, et offrent à Hermann trois légions commandées par Varus, avec la perspective de devenir seul maître de toute la Germanie. Le prince des Chérusques a longtemps refusé; mais, décidé à affranchir son pays, il accepte l'offre si souvent réitérée de l'empereur. En même temps il avertit Marbod de sa résolution, ainsi que des promesses des Romains, et lui propose d'oublier leur querelle et de s'unir pour écraser leurs ennemis. Le prince des Suèves hésite un moment, car il craint une trahison; mais après avoir appris que les Romains qui étaient dans son camp se sont subitement enfuis pour gagner le territoire des Chérusques, il met fin à son indécision et marche vers la forêt de Teutobourg. Cependant Varus, à la tête de ses trois légions, arrive chez les Chérusques. Les soldats, qui se croient déjà en pays conquis, ravagent la campagne, incendient les villages et maltraitent cruellement les habitants. Hermann est enchanté de cette conduite, car elle doit rendre les Romains odieux à ses sujets. Il fait même déguiser en légionnaires quelques-uns de ses gens, et les envoie dans les environs pour multiplier les scènes de meurtre et de pillage. Il ordonne ensuite qu'on découpe en quinze morceaux le corps d'une jeune fille que son père vient de tuer pour effacer la honte de son déshonneur, et les fait porter aux quinze tribus de la Germanie, afin de les exciter à la vengeance. A un tel appel, tous se lèvent, tous accourent et vont écraser les Romains dans cette sombre forêt de Teutobourg.

Cette tragédie respire une sauvage énergie; c'est la Marseillaise de l'Allemagne. Mais elle offre de grandes difficultés à la représentation. Certaines scènes sont d'un réalisme trop barbare pour être exposées aux yeux des spectateurs. Ainsi Thusnelde, épouse d'Hermann, reconnaissant qu'un jeune Romain qui

soupirait à ses pieds se moquait d'elle, le fait déchirer par un ours. M. Wehl, de Berlin, qui a retouché la pièce, a naturellement retranché ce sanglant spectacle. Il a été moins bien inspiré dans la retouche de la scène où l'on voit paraître la malheureuse jeune fille qui a été victime de la brutalité des soldats. Il lui fait tenir un long discours, tandis que dans l'original elle est muette et voilée; cette dernière attitude est certainement plus convenable.

On ne nous a donné *Hermannschlacht* que deux ou trois fois; l'autorité supérieure, craignant certaines allusions à la famille royale de Saxe, l'a fait rayer du répertoire. Une telle mesure prouve plus de zèle que d'habileté.

Le Conte d'hiver reste ainsi la seule pièce qui obtienne un succès réel et prolongé. Léontes, roi de Sicile, a reçu la visite de son ami d'enfance, Polixène, roi de Bohême. Ils se sont toujours aimés tendrement, et cette entrevue a encore resserré les liens d'affection qui les unissaient déjà. Le roi de Sicile voudrait prolonger leur bonheur en retardant le départ de son royal hôte; mais Polixène, qui a quitté ses États depuis neuf mois, est inquiet et veut partir. Léontes, à bout d'éloquence, appelle sa femme à son aide, et Hermione, fille de l'empereur de Russie, met tant d'instance dans sa prière, que Polixène consent à accorder encore quelques jours à l'amitié. Mais le succès de l'éloquence de la reine et l'affection empressée qu'elle témoigne à son hôte inquiètent Léontes; il se sent tout à coup mordu au cœur par le serpent de la jalousie : « Un frisson me saisit, mon cœur palpite; mais ce n'est pas de joie, non, ce n'est pas de joie. Il est possible que ces prévenances aient en motif honorable, cette liberté peut être le résultat d'un naturel sensible, affectueux, expansif, et n'avoir rien que de convenable, c'est possible; mais se froisser les mains, se froisser les doigts comme ils font maintenant, échanger des sourires d'intelligence comme devant un miroir, et puis pousser de profonds soupirs comme la fanfare du cerf aux abois.... » Se croyant certain de leur trahison, il confie son déshonneur à Camille, l'un des seigneurs de sa cour, et lui ordonne de tuer le coupable. Camille, qui ne doute pas un instant de l'innocence de la reine et se refuse à faire mourir un homme qu'il estime, révèle au roi de Bohême le complot tramé contre lui. Il n'a pas de peine à le décider à partir sur-le-champ, et il s'embarque avec lui pour échapper à la colère du roi. Ce départ précipité confirme Léontes dans ses soupçons; sans avoir égard à l'état de grossesse d'Hermione, il la fait jeter en prison après l'avoir insultée publiquement. La malheureuse reine accouche dans son cachot d'une petite fille que le roi ne veut pas reconnaître pour son enfant, et qu'il fait exposer sur un rivage lointain; puis il réunit les seigneurs de la cour, et ordonne qu'on amène devant eux Hermione pour être jugée. La reine, reconnaissant son impuissance à se justifier des odieux soupçons et des fausses accusations de son époux, en appelle à l'oracle d'Apollon. L'oracle consulté déclare son innocence. Mais Léontes, aveuglé par la passion, soutient que l'oracle est faux, et exige que l'on procède immédiatement au jugement et à la condamnation de l'accusée. Cependant on ne peut offenser ainsi impunément la majesté des dieux. A peine Léontes a-t-il prononcé son ordre impie, qu'on vient lui annoncer que son fils est mort et, peu de temps après, que sa femme a aussi rendu le dernier soupir. Son cœur alors se brise et ses indignes soupçons s'évanouissent : « Ils seront déposés dans le même tombeau, s'écrie-t-il; je veux qu'on y lise les causes de leur mort pour perpétuer ma honte. Chaque jour j'irai visiter la chapelle où ils reposeront, et les larmes que j'y verserai seront mon unique plaisir. » Voilà les trois pre-

miers actes et la première partie du drame. Au commencement du quatrième acte, on voit paraître le Temps faisant les fonctions de chœur, et annonçant aux spectateurs qu'il a franchi avec ses ailes rapides un espace de seize années. La scène est alors en Bohême. Perdita, cette pauvre enfant née dans une prison, exposée sur un lointain rivage par l'ordre d'un père cruel, a été recueillie et adoptée par un berger. C'est à présent une belle jeune fille, que Florigel, fils du roi Polyxène, aime éperdument. Il quitte pour elle la cour du roi son père, et est sur le point de l'épouser, lorsque le roi paraît et surprend son projet. Mais les deux amants s'échappent furtivement et se rendent auprès du roi de Sicile, qui leur fait un bon accueil. Bientôt après arrive Polyxène, ainsi que le vieux berger. Tout se découvre alors, et Léontes reconnaît son enfant : c'est la première récompense de seize années de solitude et de repentir. Une seconde l'attend : sa femme n'est pas morte, et tandis qu'il admire une statue qu'il lui a fait élever par Jules Romain (!), il voit tout à coup le marbre s'animer et reçoit sa chère Hermione dans ses bras.

Cette pièce est ainsi divisée en deux parties bien distinctes : la première ressemble à un soir d'orage, alors que l'air est lourd et que l'éclair sillonne la nue ; la seconde ressemble à une belle matinée de printemps, alors que toute la nature se livre à la joie et à l'amour. Mais le lien qui rattache ces deux parties est trop faible pour la représentation. M. Dingelstedt, qui a retouché la pièce, n'a pas essayé de le rendre plus fort, et de créer pour ainsi dire un seul foyer où tout vienne se fondre et s'éclairer. Il s'est contenté d'établir un peu plus d'équilibre dans les deux tableaux ; pour cela, il a divisé la pièce en quatre actes, dont deux sont consacrés à la jalousie et deux à la reconnaissance. Il a aussi retranché le personnage du Temps et échangé la Bohême contre l'Arcadie. Ces retouches sont faites avec beaucoup de talent, mais je préfère encore la lecture de l'original. Cette pièce est bien montée et parfaitement jouée par Dawson et madame Bayer-Burke.

A. M.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Hier, c'était Henri Murger qui partait; aujourd'hui, c'est Eugène Scribe qui est frappé soudainement. Celui-ci, du moins, a pu remplir sa journée, et la mort l'a couché au bord du sillon, auprès de sa gerbe pleine. Cette fin est arrivée comme un coup de théâtre, touchant par surprise l'infatigable travailleur qui a passé sa vie à surprendre le public. Eugène Scribe avait soixante-dix ans, mais il ne s'était guère ralenti, et semblait, par un renouvellement d'activité en ces dernières années, vouloir reconquérir sa jeunesse. Ce n'est pas ici le lieu de discuter son mérite ni sa place comme auteur dramatique; toutefois, il est permis de dire que peu d'hommes ont eu comme lui l'entente du théâtre, à tel point qu'avec des œuvres plus ou moins artificielles et des éléments d'espèce assez triviale, il réussissait à captiver les plus rebelles, et à triompher, tant qu'il demeurait maître de la scène, des protestations de la critique. Il avait à un haut degré le tempérament de sa profession : c'était une vocation, et les vocations sont rares. On a dit que la plus grande somme de bonheur, c'est la plus grande somme d'activité. Il faudrait ajouter : la plus grande somme d'activité conforme aux tendances de l'individu. A ce titre, quelle existence a été plus heureuse que celle de Scribe ?

MM. Petit et Trinquant, qui ont eu l'excellente idée de publier une *Galerie des hommes du jour*, offriront sans doute à tous ceux que Scribe a amusés — par conséquent à tout le monde — le portrait de ce coryphée du vaudeville. Après les portraits de MM. Alphonse Karr et Jules Favre, qui figurent avec texte biographique dans les deux premières livraisons, MM. Petit et Trinquant nous annoncent ceux de Richard Wagner, de M. le docteur Trousseau, J. Simon, Victor Hugo, etc., etc. Les *et cætera* à l'infini, car qui n'est pas un peu homme du jour ? Il n'y a plus que des célébrités; s'il en pouvait jamais manquer, on en ferait incontinent. Chacun d'abord est célèbre pour soi-même, car chacun possède, en la personne de son propre individu, un admirateur enthousiaste, un public passionné. Si l'autre public, le grand, s'obstine à ignorer notre valeur, et jusqu'à notre existence, c'est que ce public ingrat ne s'y entend guère ou qu'il y met de la mauvaise volonté. En ce temps de photographie, il n'y aura bientôt plus

de têtes inédites. A chaque rencontre dans la rue, on se dira : « C'est singulier, je reconnais ce monsieur que je ne connais pas. » L'*incognito*, le doux, le suave *incognito* va fuir de ce monde, chassé par le soleil, complice de la plaque daguerrienne. Quoi qu'il en soit, acceptons franchement le progrès des lumières, et avouons qu'une bonne idée s'est photographiée dans le cerveau de MM. Petit et Trinquant. Pour cinq francs, on possédera un grand homme et on pourra le pendre, si l'on veut, en effigie, après avoir préalablement lu le texte biographique de M. Pelloquet, qui doit nous mettre au courant de ses exploits.

Cependant, la meilleure photographie d'un auteur sera toujours son œuvre. C'est là que cet autre rayon, la pensée émanée du mystérieux soleil des esprits, va se fixer, non par les procédés de Daguerre, mais par ceux de Gutenberg, son aîné. Nous avons sous les yeux en ce moment quelques-unes de ces photographies-là, où se peint la physionomie intellectuelle de l'écrivain. Voilà, par exemple, M. Édouard Grenier, le récent traducteur du *Renard* de Gœthe, qui nous rappelle qu'il est poète pour son propre compte. Il nous l'a dit l'an dernier, et ce n'est pas à lui que nous appliquerons l'axiome juridique : *Non bis in idem*. Ses *Poèmes dramatiques*¹ ont du charme; ils ont aussi en quelques endroits ce que nous préférons à la grâce, la force et la simplicité. C'est de ce côté que doit tendre et se compléter la muse de M. Grenier. Elle paraît s'étudier avec soin à quitter la manière; elle cherche et souvent elle atteint la virilité. Dans le morceau intitulé *Prométhée délivré*, il y a, outre la pensée philosophique, des accents d'une beauté mâle que l'auteur n'a pas toujours su rencontrer ailleurs. Le type éternel du Prométhée d'Eschyle l'a bien inspiré. Si la poésie doit renaître parmi nous, il faut qu'elle quitte toute mièvrerie et toute recherche vaine. M. Grenier le comprend et il s'efforce de réaliser ce qu'il a compris.

On est de son siècle, mais c'est une raison pour aimer d'en sortir de temps en temps. M. B. Hauréau nous en procure les moyens. En véritable érudit curieux et lettré, il a fouillé les recoins de l'histoire dans ses *Singularités historiques et littéraires*². Il lui a plu de retourner la lunette et de regarder par le petit bout. Cela repose des grandes masses. Mais qui sait voir, ressent l'ensemble dans le détail, et dans les personnages secondaires, l'esprit général qui entraîne le monde. M. Hauréau estime peut-être qu'il n'y a rien qui soit petit ni grand pour l'observateur attentif, et peu s'en faut que son livre ne persuade qu'il en est réellement ainsi.

Êtes-vous las de voyager autour de votre chambre ou autour de vos amis, suivez M. Élisée Reclus à la *Sierra-Nevada de Sainte-Marthe*³, dans la Nouvelle-

¹ 1 vol. Hetzel.

² M. Lévy. 1 vol.

³ Hachette. 1 vol.

Grenade, et laissez-vous conduire au milieu des paysages de la nature tropicale. Votre guide comprend les hommes et les mœurs; il sait aussi contempler la nature. Il a l'esprit aventureux, l'œil et l'oreille ouverts, le courage et le sang-froid du voyageur. Vous apprendrez beaucoup en sa société, et des choses que ne vous enseigneront pas les sauvages de Paris, qui font semblant d'être civilisés.

Les deux volumes recueillis parmi les œuvres posthumes de M. Lenormant, sous le titre : *Beaux-Arts et Voyages*¹, nous font connaître sous le côté le plus aimable ce savant regretté; ils nous prouvent que l'érudition n'est pas ennemie du goût, et qu'au lieu de dessécher, elle conserve souvent au cœur et à l'esprit une fleur de jeunesse. C'est peut-être que l'érudition forme autour de certains hommes une sorte de rempart qui les protège contre le contact trop direct d'influences hostiles. L'érudition a de l'âme chez M. Lenormant, et dans ces pages où son esprit fait l'école buissonnière et se délasse à notre profit en des excursions d'artiste, il a laissé comme le parfum d'un cœur généreux et sympathique, avec l'empreinte d'un esprit dont on peut combattre les convictions, mais non les honnêtes tendances vers le bien et vers la beauté.

¹ 2 vol. M. Lévy.

CHARLES DOLLFUS.

ERRATUM.

Page 485, au lieu de : La population du nord-est de la France a sensiblement diminué, tandis que celle du sud de l'Allemagne a continué à s'accroître.

Lisez : La population du nord-est de la France a subi une diminution plus considérable que celle du sud de l'Allemagne.



TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME QUATORZIÈME.

Première livraison.

L'Ame de la plante (deuxième article), par <i>M. Arnold Boscowitz</i>	5
Le Saule, par <i>M. Charles Dollfus</i>	36
La Corse, traduit de l'allemand de <i>M. F. Gregorovius</i>	52
Un mois de séjour à Vienne, par <i>M. Auguste Vidal</i>	73
Les Travaux de <i>C. F. Baur</i> : <i>Idée générale des origines et des premiers développements du christianisme</i> (premier article), par <i>M. A. Nefftzer</i>	101
Bulletin bibliographique et critique.	127
Courrier littéraire et scientifique.	150
Chronique parisienne.	159

Deuxième livraison.

La Renaissance en Italie, par <i>M. V. Chauffour-Kestner</i>	161
Un poète magyar, <i>Alexandre Petöfi</i> , par <i>M. A. Dozon</i>	190
La Statue de marbre, traduit de l'allemand de <i>J. d'Eichendorf</i>	208
Métaphysique de l'amour, par <i>A. M.</i>	243
Vie et caractère de Kant (premier article), traduit de l'allemand de <i>M. Kuno Fischer</i>	273
Bulletin bibliographique et critique.	297
Courrier littéraire et scientifique.	308
Chronique parisienne.	315

Troisième livraison.

Études de mythologie allemande (premier article), par <i>M. J. Hunziker</i>	321
Sampiero : <i>Vie d'un héros corse</i> , extrait de <i>la Corse</i> de <i>F. Gregorovius</i>	347
Du romantisme religieux à propos des institutions monastiques, par <i>M. Albert Reville</i>	365
Le Miroir, traduit de l'allemand de <i>Ernest Willkomm</i>	401
Bulletin bibliographique et critique.	447
Courrier littéraire et scientifique.	463
Chronique parisienne.	475

Quatrième livraison.

Études sur l'économie rurale de l'Allemagne (premier article), par <i>M. Eugène Risler</i>	481
<u>Vie et caractère de Kant (deuxième article), traduit de l'allemand de M. Kuno Fischer.</u>	<u>506</u>
<u>La Marquise d'O..., traduit de Henri de Kleist.</u>	<u>531</u>
<u>Quatre Contes extraits du Recueil des frères Grimm, traduit par F. R.</u>	<u>566</u>
<u>Les Travaux de C. F. Baur : <i>Idee générale des origines et des premiers développements du christianisme</i> (deuxième article), par <i>M. A. Nefftzer</i>.</u>	<u>586</u>
<u>Un tour en Allemagne, coup d'œil sur les musées de Brunswick, de Berlin, de Dresde et de Cassel (premier article), par <i>M. W. Burger</i>.</u>	<u>613</u>
<u>Bulletin bibliographique et critique.</u>	<u>627</u>
<u>Courrier littéraire et scientifique.</u>	<u>632</u>
<u>Chronique parisienne.</u>	<u>636</u>



CHARLES DOLLFUS.





